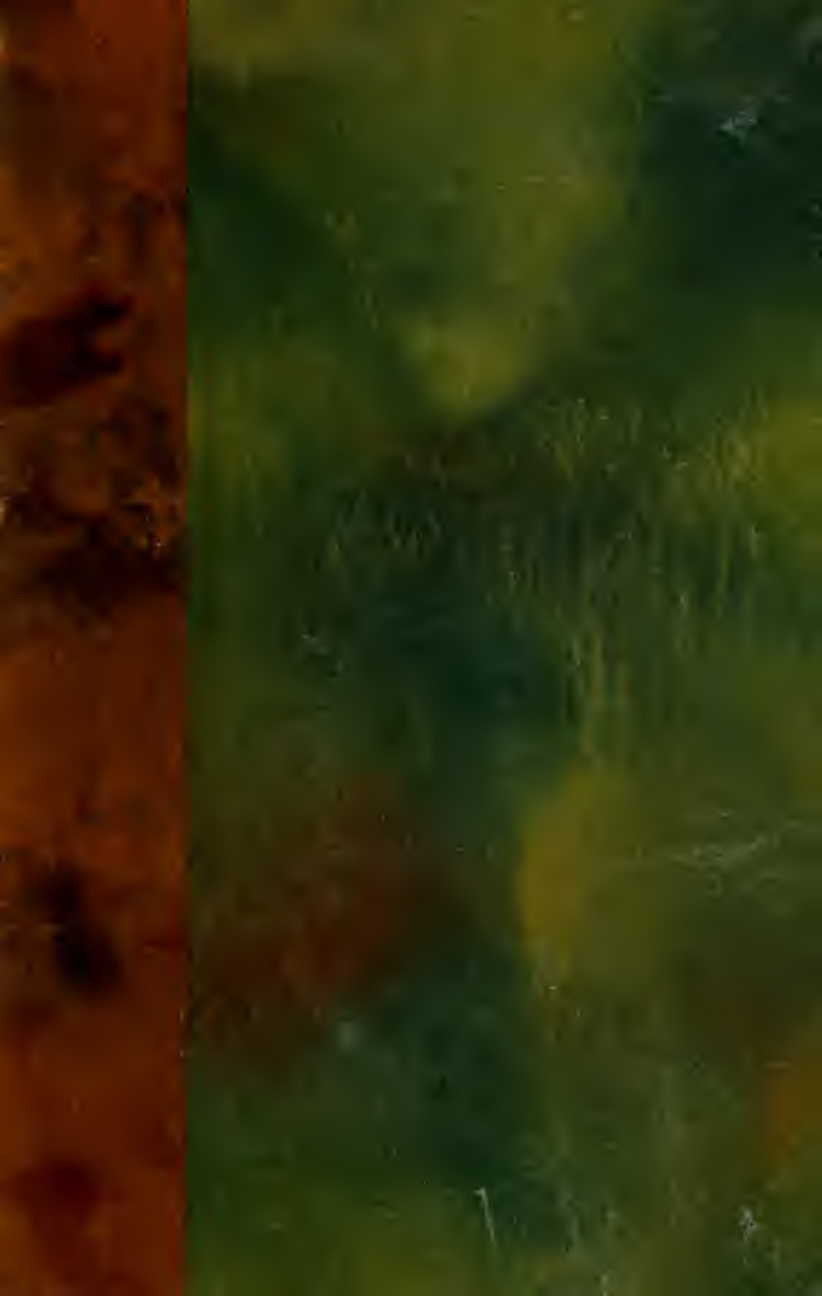
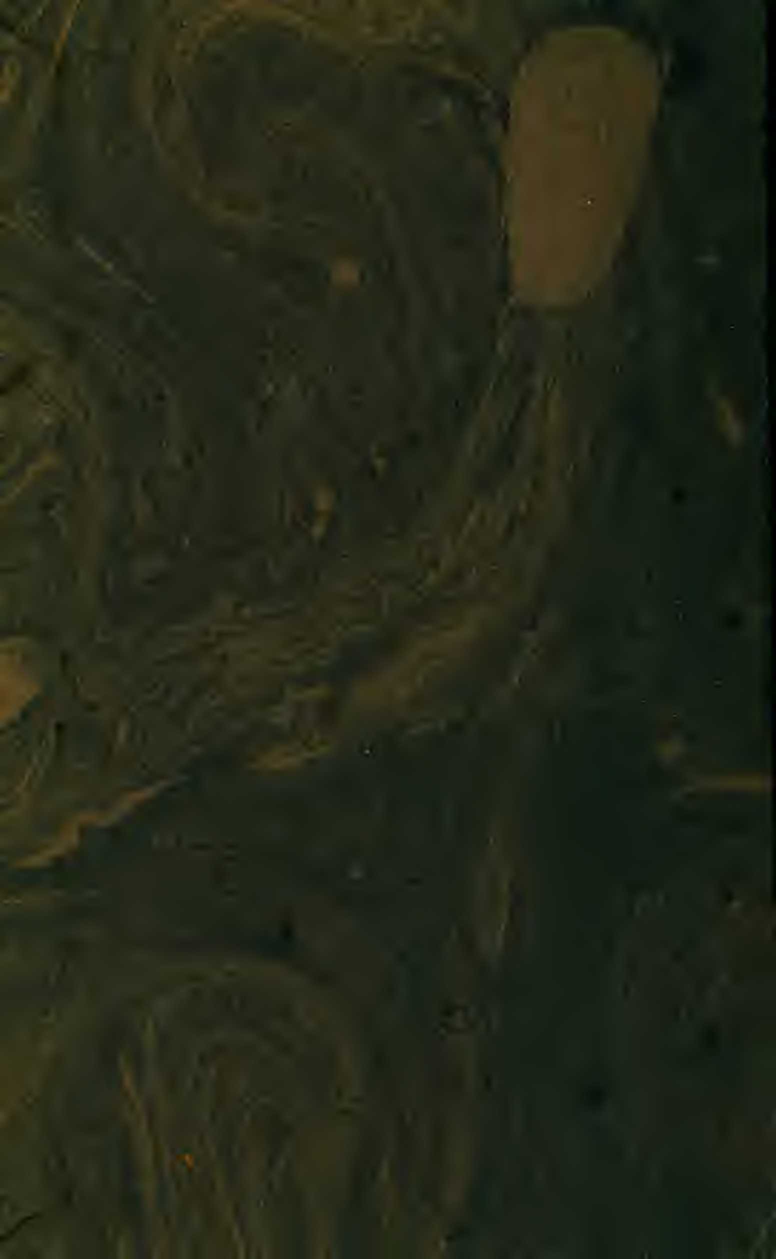
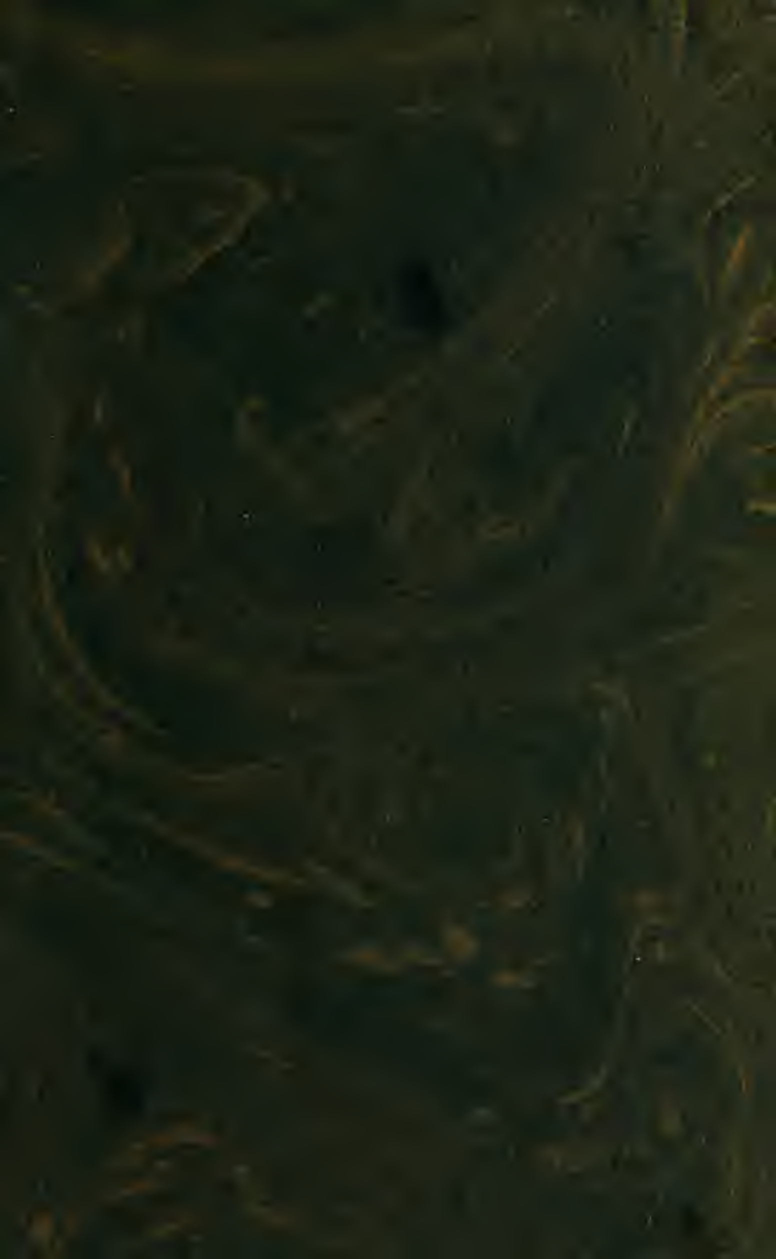
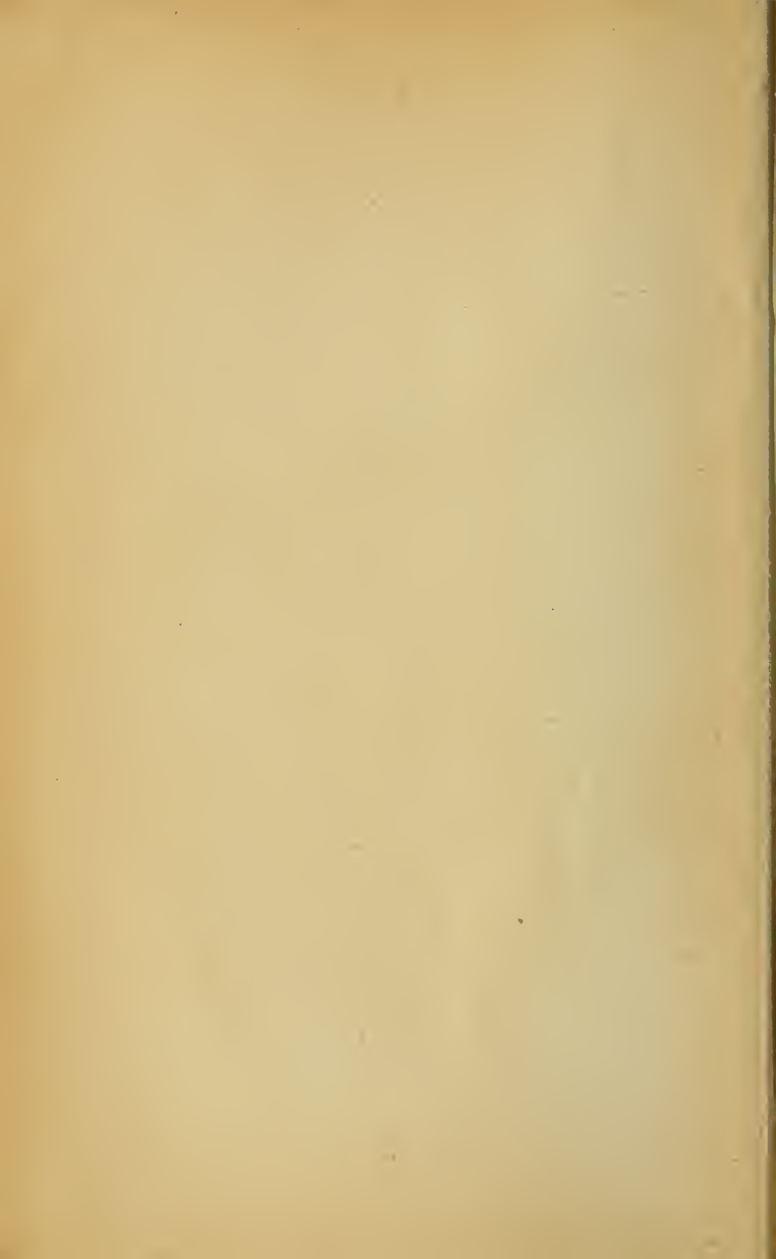








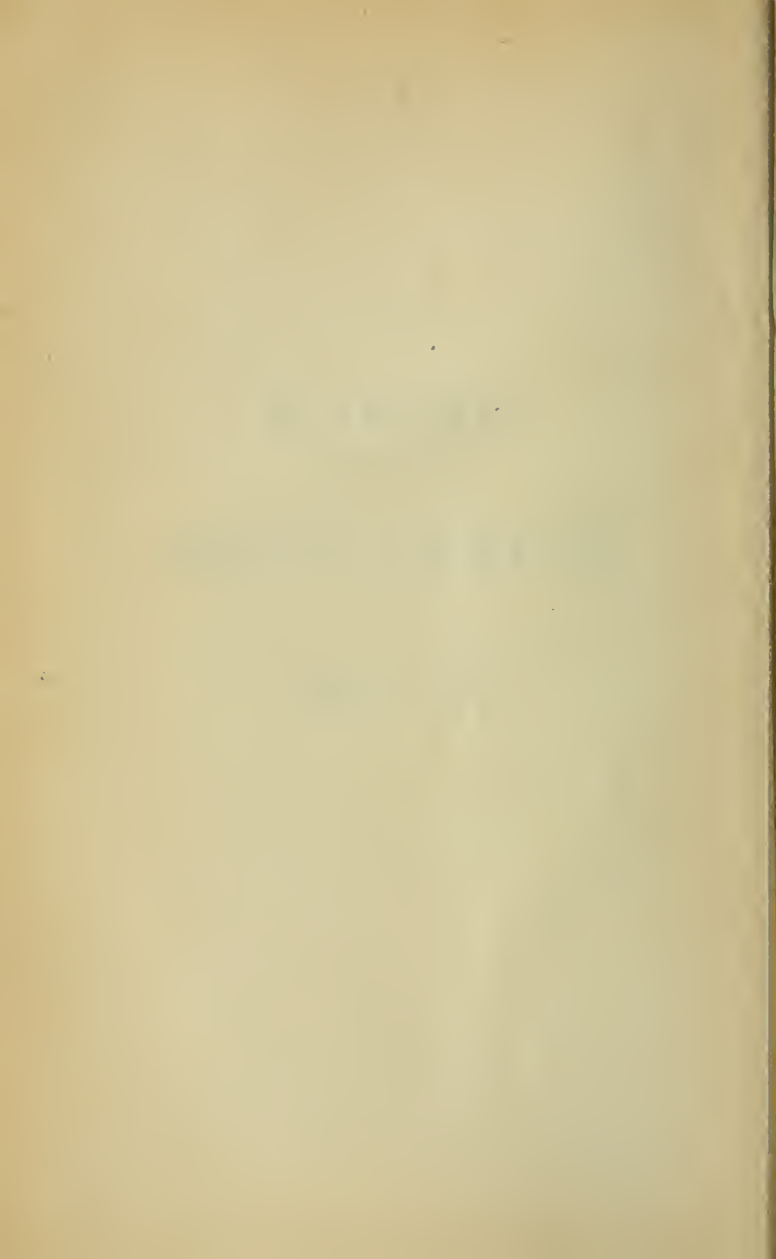


MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME DIXIEME



MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE

LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME DIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Regrets sur la patrie. — Erfurt et Leipzig. — Le maréchal de W... — L'armée austro-bavaroise. — Encore Bernadotte. — *Une autre Bérésina.* — Le Rhin. — L'empereur à Mayence. — *Tout est perdu!* — Le typhus. — Perte définitive de l'Espagne. — Trahison de Dresde. — Napoléon II et son père. — Le prince de Wurtemberg. — La Valette et Mme ***. — Les lettres et le portrait. — Loyauté mal reconnue. — La femme et la maîtresse. — Le comte de C... et la jeune veuve. — Les attaques de nerfs. — L'homme ponctuel. — Les chevaux fourbus. — Le mariage manqué.

O ma patrie, ma France chérie! Ce fut à cette première époque que mes larmes coulèrent sur tes revers! Au moment des malheurs du Directoire, sans doute toute âme française sentait l'imminence du danger qui nous menaçait! Mais nous étions si jeunes alors! L'espérance était toujours à côté du malheur. Mais, ici, quelle douleur profonde on ressentait à la relation de nos défaites! Tout était en proportion de nos gloires. Autant elles avaient été gigantesques, autant ce qu'elles abandonnaient aux revers était effrayant par la profondeur de l'abîme où nous étions précipités.

Chacun courait à sa ruine en insensé, car tel était alors l'esprit de vertige, que, pour accabler Napoléon, les souverains du Nord auraient accepté leur perte. Dans les trois journées du 16 au 19 octobre, les coalisés laissèrent sur les champs de bataille, que notre terrible artillerie couvrait aussi de cadavres, plus de *quarante-cinq mille hommes !* On a depuis fait l'estimation de ceux qui étaient hors de combat. Le chiffre est doublé !

L'armée française, forte de cent trente à cent quarante mille hommes à Leipzig[1], arriva à Erfurt à peine au nombre quatre-vingt-dix mille! Elle reprit un peu de courage en renouvelant à Erfurt ses provisions et ses munitions, et poursuivit sa route. A Hanau, elle trouva le général de W..., cet homme que Napoléon avait accablé sous le poids de ses bontés, qui reçut en grâces, en *faveurs matérielles*, des dons qui auraient dû au moins l'attacher en apparence à l'empereur. Eh bien! il était là comme pour guetter les débris de notre armée et leur donner le coup de merci, avec cette armée austro-bavaroise, dont *jamais* il n'aurait dû accepter le commandement. Une armée austro-bavaroise! Et c'étaient la Bavière et l'Autriche, qui, sans respect pour la position de Napoléon, ne portaient pas à son retour dans sa patrie celui que son malheur devait inspirer à des parents, à des alliés, aussi près que l'étaient ces deux puissances. Un reste de pudeur devait les retenir au moins! Quant à l'Au-

[1] Un fait bien curieux et bien peu connu, c'est qu'en ce moment l'empereur eut une longue hésitation pour savoir s'il rentrerait a Erfurt ou tournerait vers Hambourg! Peut-être, s'il l'eût fait était-il sauvé!

triche, le besoin de vengeance était bien vif dans son âme. Elle avait bien souffert! Mais la Bavière? la Bavière érigée en royaume, agrandie, protégée par l'alliance de sa fille avec Eugène? La Bavière n'avait pas d'excuse. On avait dit que le général de W... *avait outrepassé ses ordres*. Eh bien, si la chose est vraie, Dieu a fait un acte de justice en l'abandonnant à la *fureur* de nos troupes!

Il suivait le cours du Mein après avoir pris Wurtzbourg et s'était porté à Hanau, pour arrêter au passage *tous les débris* de notre malheureuse armée. Il avait avec lui plus de soixante mille hommes. Acharné à notre perte, il espérait nous arrêter, pour donner le temps à Blücher d'arriver, ainsi qu'à Bernadotte, et alors nous envelopper, nous écraser. On ne voulait pas que le dernier Français vînt mourir dans son village et que son cadavre reposât en paix sous la croix de son cimetière. Il fallait à leur haine jalouse, à leur cœur gros de vengeance, une ruine entière, complète. Il fallait que cette France, dont la gloire les offusquait depuis vingt-cinq ans, fût d'abord humiliée, et puis détruite jusqu'au dernier homme. Oh! quand donc viendra le jour de la vengeance aussi pour nous? Ne l'aurons-nous jamais? Oh! le ciel est juste, il nous la doit!

Indignés contre les Bavarois, nos soldats crièrent qu'on les conduisît au combat. Ils voulaient rentrer en France! Ils allaient y rentrer! Et cette muraille vivante de troupes presque fraîches s'élevait tout à coup entre eux et la patrie? Alors ils crièrent : *Aux armes!* et se ruant sur les transfuges[1], ils se firent

[1] Les Autrichiens SEULS ont avoué quatre feld-maréchaux lieu-

jour en les écrasant. Le général Curial à la tête de *deux bataillons* de la vieille garde, le brave et bon général Nansouty avec sa cavalerie, le général Drouot, avec cinquante pièces de canon, eurent la gloire de cette journée. Ce fut notre dernier triomphe et les adieux de la France à l'Allemagne. Le général de W..., qui croyait avoir appris l'art de vaincre sous nos drapeaux, put se convaincre que l'écolier était encore inférieur aux maîtres[1]. Il fut dangereusement blessé et perdit plus de douze mille hommes dans cette affaire. Toutefois, ce triomphe était funeste pour nous. C'était, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit, *une autre Bérésina!*

Enfin, le 2 novembre, l'armée française repassa le Rhin! C'était une barrière bien forte, mais hélas! si notre ambition ne l'avait pas respectée, pouvions-nous espérer qu'elle le serait par la vengeance?

Cinquante-cinq mille hommes formaient à peu près la masse des débris d'une armée forte de trois cent mille combattants! Tel était le résultat de l'obstination à conserver la ligne de l'Elbe!

L'empereur était arrivé le 3 novembre à Mayence. C'était la seconde fois qu'il rentrait en fugitif dans

tenants et trois cents officiers blessés! Les Russes ont eu de la franchise également et reconnaissent deux lieutenants généraux, quatre généraux-majors *tués*, trois généraux-majors et cent cinquante-sept officiers de blessés. Les Prussiens, seuls fidèles à leur système, ne veulent convenir que *d'un seul général-maior blessé*. Ils ne se sont donc pas battus?

[1] Ils l'étaient doublement. Le prince de Suède commandait la droite. Il semble que cet homme avait pris le rôle de notre mauvais génie. Il était d'une activité pour nous nuire qu'il ne mettait pas même pour vaincre par gloire.

son empire. Mais, l'année précédente, sa position était tout autre. Il avait encore de grandes ressources et pouvait les utiliser de manière à en obtenir des effets immenses. Maintenant *tout était perdu!* Je reçus de Mayence même une lettre qui me parlait de la profonde tristesse dans laquelle il était plongé. Le malheureux! Oh! qu'il devait souffrir! Ce fut à Mayence qu'il reçut la nouvelle de la reddition de Pampelune. La chute de cette place assurait l'affranchissement de l'Espagne occidentale. Elle s'était rendue parce qu'elle manquait de vivres. Napoléon parut accablé en l'apprenant. Il partit aussitôt de Mayence pour revenir à Saint-Cloud. Sa course fut si rapide, que, parti de Mayence le 8 novembre, il était le 9 à Saint-Cloud! Là, il devait encore recevoir une nouvelle plus accablante. Le maréchal Soult était forcé, dans les lignes de Saint-Jean-de-Luz, par lord Wellington, celui qui depuis a eu un surnom si étrange, et cependant si juste[1] ! Maintenant la Péninsule était entièrement libérée. Il n'y avait plus de Français en Espagne! Tout le sang versé sur son territoire avait coulé pour *et par* la volonté d'un homme. Et cette volonté avait été contrainte de reculer devant un peuple brave et généreux! Ce peuple avait reconquis la solitude de ses campagnes, il avait triomphé de l'invasion et maintenant, si les champs de la Péninsule n'étaient couverts des ossements de nos frères, nous en serions à nous demander si tout cela n'était pas un songe!

Mais un autre malheur nous était envoyé par le ciel! On apprit bientôt que les débris échappés au feu et au fer de l'ennemi étaient venus chercher en France

[1] *Le héros par hasard!*

une plus horrible mort. Une contagion effrayante moissonna dans l'espace de six semaines plus de quarante mille hommes entassés dans les hôpitaux des bords du Rhin. La main de fer de la Providence pesait sur nous de tout son poids! Nous tombions avec toutes les douleurs! Le sort ne nous en épargnait pas une seule[1].

M. de Ce... fut fortement attaqué. Pour ce dernier malheur, je ne sais si l'empereur partagea l'opinion générale, mais tout ce que je puis dire, c'est que le bruit populaire était contre le comte de Ce.... On prétendait que son peu d'activité et son excessive retenue dans des détails où il faut au contraire de la bienveillance et du *laisser-aller* même avaient amené le résultat funeste de faire éclore cette épidémie, qui moissonnait nos hommes par milliers dans les hôpitaux du Nord. Mais ce n'était pas seulement sur les bords du Rhin que la maladie frappait nos soldats. Ceux de l'Elbe les voyaient aussi mourir. Le maréchal Saint-Cyr, enfermé dans Dresde avec trente mille hommes, avait six mille hommes malades[2]. Il fut contraint de capituler! Eh bien, que croyez-vous qu'il arriva? La capitulation faite avec les généraux Tolstoï et Klénau ne fut pas ratifiée par le prince de Schwarzenberg, qui était cependant généralissime, mais qui abusa de son titre de chef en faisant une grande faute, en faisant mentir ses lieutenants! Oh!

[1] Je répète ici ce que j'ai déjà dit bien des fois, c'est qu'en pareille matière je ne parle que d'après des autorités *positives*.

[2] Le maréchal de Saint-Cyr fut pris avec vingt-trois mille hommes, treize généraux de division, vingt généraux de brigade et dix-sept cents officiers! Il faut ajouter six mille malades restés dans les hôpitaux de Dresde!

que le cœur est gros de haine en faisant revivre de tels souvenirs! Comme il souffre! Il y a un sentiment de douleur si profonde qu'on ne la supporte qu'en espérant!

On dit que Napoléon II connaissait l'histoire de son malheureux père! Il ne la savait pas sans doute tout entière! S'il l'avait connue *telle qu'elle est*, il n'aurait pas consenti[1] à recevoir chez lui des hommes qui avaient trahi si lâchement non seulement son père, mais ses compatriotes.

Mais bientôt la conduite du prince de Schwarzenberg trouva des imitateurs, et même des émules. Le prince de Wurtemberg, après avoir signé une capitulation avec *le brave des braves* à Dantzig, *refuse de l'exécuter* (1er janvier 1814). Dans cette haine qu'il nous porte, les mots et les choses changent de nature et d'acception. L'honneur n'est plus de l'honneur et ce qu'un homme a de plus sacré, sa parole, devient un jeu dont il peut rire! Ah! laissons de tels souvenirs pour un moment.

La Valette avait remplacé auprès de moi, quoique imparfaitement peut-être, mon malheureux ami, ce bon Duroc! Il venait me voir, m'apportait des nou-

[1] Si Napoléon avait fait une semblable infamie, que d'anathèmes lancés sur sa tête! Il aurait été accablé sous le poids des injures. Quel privilège cependant autorise les autres à revêtir comme honorable ce qu'on aurait jugé indigne chez lui? Par cette conduite, l'amour qui était altéré pour lui, en France, a repris plus de force et, sans la trahison de quelques hommes que nous repoussons comme Français, Napoléon aurait triomphé de l'Europe entière et peut-être, à son tour, verrait-elle blanchir les crânes de ses soldats dans les sillons de nos provinces.

velles et me tenait au courant des choses que je ne pouvais savoir, ne sortant pas du tout, puisque j'étais dans mon premier deuil. Il avait une grande bonté, et son amitié pour Junot était très vive. Il lui en avait donné des preuves que jamais je ne lui avais reprochées et qu'il ignorait qui fussent à ma connaissance.

Un jour il était chez moi, seul :

— Pouvez-vous me donner un quart d'heure, mon bien bon et cher ami? lui dis-je.

— Oui, sans doute...

Et, croyant qu'il s'agissait d'un service à me rendre, il vint tout joyeux s'asseoir à côté de moi...

— Mon cher comte, lui dis-je avec un accent sérieux — car ce que j'allais traiter avec lui l'était beaucoup — vous avez été l'ami sincère de Junot. Je vous aime d'abord pour vous, et ensuite pour cet attachement. Vous lui en avez donné de grandes preuves. Entre autres celles-ci.

Et je pris dans le tiroir de mon secrétaire un gros paquet de lettres d'une écriture de femme fort serrée et très régulière. La Valette fut stupéfait.

— J'ai vu dans ces lettres, continuai-je, que vous aviez connaissance de cette intrigue de Junot, car je ne l'appellerai pas une liaison. La plupart de ses lettres passaient par vos mains pour être remises à la personne qui a écrit celles que je tiens en ce moment.

— Comment! s'écria La Valette, Junot gardait ces lettres-là? Mais c'est à faire battre deux montagnes!

— Pourquoi voudriez-vous qu'il les eût brûlées? Elles sont fort bien écrites. Elles parlent d'un senti-

ment qui est peut-être vrai et auquel il devait croire... Mais ce n'est pas de cela dont je vais m'occuper avec vous. Écoutez-moi.

— Mme F... a été extrêmement mal pour moi dans ses relations avec mon mari. J'en avais été prévenue depuis le Portugal, mais j'avais toujours dédaigné de m'en venger. Aujourd'hui le moment de cette vengeance est venu et je ne le laisserai pas échapper.

— Oh mon Dieu! s'écria La Vallette.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie.

Et, prenant une lettre parmi celles qui étaient sur mes genoux, je lus tout haut :

« Ce soir, accablée de tristesse et ne cessant de pleurer, je suis sortie pour chercher une distraction. Après avoir fait le tour des boulevards extérieurs, je suis rentrée dans Paris. Alors, mon cœur s'est serré en songeant que vous ne l'habitiez plus! J'ai voulu du moins revoir votre maison et j'ai dit à mon cocher de me faire passer dans la rue des Champs-Élysées! Là, je me suis arrêtée et j'ai cherché quelque chose de vous dans ce lieu que vous habitiez encore avant-hier. Mais jugez quelle cruelle impression j'ai ressentie en voyant une vive clarté aux fenêtres! Tout était ouvert et des sons joyeux sont venus jusqu'à moi! C'étaient des chants, des harmonies. Oh! que j'ai souffert en pensant que *j'étais là*, pleurant, seule dans ma voiture sur le seuil de votre porte, moi, pauvre abandonnée, n'ayant pas le droit de faire cesser cette musique, ces éclats et d'envelopper cette maison de deuil, etc., etc. »

En écoutant la lecture de cette lettre, La Valette fronça le sourcil.

— C'est très mal à Mme F..., dit-il enfin, c'est très

mal. Comment diable, Junot, aussi, gardait-il de pareilles lettres? Tenez, il faut les brûler.

Il y avait précisément un très grand feu et il allait les jeter dedans, lorsque je l'arrêtai.

— Non pas, s'il vous plaît, lui dis-je. Ces lettres ne doivent pas être brûlées chez moi, et de cette manière. Ecoutez-moi et vous allez me comprendre.

Mme F... sait très bien que je suis informée de toute cette affaire. Les journaux anglais en avaient parlé en 1808, en ramenant Junot en France, et l'empereur, craignant que je n'en fusse pas assez bien informée, me l'apprit dans le plus grand détail. Ensuite Junot se trompa une fois d'adresse étant en Bourgogne[1]. Enfin, je connais tout cela aussi bien que vous.

— Oh ! si vous saviez comment tout cela s'est fait, si vous saviez comment il a fallu...

— Pas un mot de plus, mon ami, pas un mot de plus, je vous en supplie! Laissez-moi vous achever mon projet. Je vous disais donc que Mme F... sait que je suis instruite. Elle a été mal pour moi dernièrement. Elle a été mal pour moi à Lisbonne, à La Rochelle, lors du débarquement de l'armée. Elle sait que je suis instruite de tout. Elle doit donc craindre que je ne me venge, parce qu'elle ne me connaît pas et qu'en général les femmes ne repoussent pas ce moyen

[1] J'ai raconté cette histoire précédemment. Lorsque Junot revint à Paris, il fut embarrassé en me revoyant. Mais je le mis à l'aise tout aussitôt en lui disant, en riant : « Mon ami, le grand Condé prétendait qu'on pouvait très bien être battu, mais *jamais surpris*. C'est la même chose. On peut bien faire une infidélité à sa femme, mais il ne faut pas qu'elle le sache. — Ah ! je t'aime mieux qu'elles toutes réunies », s'écria-t-il en m'enlevant dans ses bras. Et c'était vrai.

de compensation. Or donc, si je faisais un paquet de ces lettres, que j'y joignisse un portrait qui *est là*, dans ce même tiroir, et que je l'adressasse tout simplement à Mme F..., je ferais une indignité sans but préservateur pour son bonheur intérieur, car son mari peut être auprès d'elle au moment où le paquet lui serait remis. Cependant elle doit être inquiète et je veux faire cesser ses inquiétudes. En lisant quelques-unes de ces lettres, j'ai vu que vous étiez un peu et même tout à fait leur confident.

— Mon Dieu, s'écria La Valette, si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir. Vous êtes le meilleur des hommes. Vous avez connu la jeune femme presque enfant et vous avez mieux aimé diriger ses affaires que de la voir à la merci d'une femme de chambre — c'était la seconde histoire de ce genre que je lui connaissais — eh bien, c'est une vraie bonté...

— Eh non ! eh non ! ce n'est pas cela ! Tenez, je veux vous conter comment cela s'est fait...

— Et moi je vous répète que je ne veux rien entendre. Prenez ces lettres, prenez ce portrait. Vous les rendrez à votre amie lorsqu'elle sera ici. N'est-elle pas à la campagne?

— Oui.

— Eh bien, à son retour, vous lui direz que je lui renvoie ce paquet de lettres et ce portrait, que j'ai voulu lui épargner les inquiétudes qu'elle devait avoir en les sachant en ma possession. Je vous ai chargé de la négociation, croyant être assurée par là de sa réussite. Voilà toutes les lettres[1] et le portrait.

[1] Je le croyais ainsi. Mais, depuis, j'en ai retrouvé quelques-unes dans un tiroir à secret qu'avait Junot dans un petit secré

La Valette prit le paquet et s'acquitta de sa commission. On doit croire que Mme F... m'en a su quelque gré? Pas du tout. Elle a prétendu que j'avais *voulu l'humilier* et que j'aurais dû brûler ses lettres.

Mais alors elle aurait été d'une mortelle inquiétude et se serait continuellement crue sous le coup d'une attaque. J'avoue que j'ai été vivement blessée de voir transformer en une action *blâmée* un fait que je jugeais, *moi*, très digne de louanges au contraire.

Je parlais tout à l'heure de M. de Ce... C'était un homme d'esprit... supérieur même, et fort habile surtout dans une spécialité qui était celle du matériel de l'armée. Mais il aurait été très bien pour la bataille de Fontenoy. Quant au temps présent, le comte Daru lui avait montré comment on devait faire.

M. de Ce... avait épousé une veuve nommée Mme de F..., tante de M. de Beausset, préfet du palais, homme éminemment spirituel et qui a écrit deux volumes de Mémoires très curieux, tant par leur vérité que par l'intérêt des documents qu'ils renferment. Mme de Ce... mourut et laissa M. de Ce... veuf, isolé et n'ayant aucun entourage, car sa fille, Mme la baronne Adélaïde de F..., n'habitait pas avec son beau-père[1]. Or,

taire dont il se servait habituellement. J'ai retrouvé, dans le même tiroir, deux petits billets d'une personne qui, alors, aurait donné tout son sang pour ravoir ces deux lignes.

[1] Mme la baronne de F..., fille de Mme la comtesse de Ce..., mais d'un premier mariage, est une personne aussi bonne qu'aimable et spirituelle. Elle a de ces charmes attachants qui ne sont possédés que par les femmes et qui ont tant de force quand ils existent ! Elle a un pied, une main, qui peuvent servir de modèle, un son de voix ravissant. Et, lorsque cette voix chante quelques-uns des airs de Crescentini, avec cette parfaite méthode

il faut savoir que de tous les hommes de Paris, le comte de Ce... était celui auquel le veuvage convenait le moins. Il était d'une exactitude minutieuse pour l'heure, à un tel point, que c'était l'occupation constante de la journée de sa femme de veiller à ce que jamais un ordre donné par le comte de C... ne fût exécuté une *minute* après l'heure fixée. Il joignait à cela une profonde aversion pour les maux de nerfs et une autre manie, portée également à l'extrême, était *une affection* pour les chevaux tellement tendre, si l'on peut le dire, qu'il se privait quelquefois de sortir par une nuit sombre et pluvieuse, afin de ne pas faire de mal à ses bêtes et chassait un cocher qui voulait seulement presser leur allure.

J'ai expliqué ces trois manies assez au long pour que l'on puisse comprendre parfaitement ce que je vais dire.

Ennuyé de son veuvage, M. de Ce... voulut se remarier. Il en parla à une de ses amies, qui lui promit de s'en occuper, et très activement, car le comte était pressé. Son dîner n'était plus servi à la même heure ; jusqu'à ses chevaux se ressentaient de l'absence d'une maîtresse de maison ; et il était presque au moment d'avoir lui-même des maux de nerfs, par la contrariété que tout cela lui donnait.

Son amie lui dit un jour qu'elle avait trouvé ce qu'il désirait. C'était une jeune veuve, qui, pour être comtesse et présentée à la cour, passait condamnation sur

qu'elle a reçue de lui-même, c'est un véritable enchantement. J'aime Mme de F... avec la conviction qu'elle plaira toujours à ceux qu'elle voudra conquérir. Il y a en elle du charme, et un charme *instinctif*.

une grande différence d'âge, qui était cependant respectable, car il y avait entre eux, tout compte fait, plus de trente ans de distance. La jeune dame était riche, cependant fort agréable, et tout ce que l'amie de M. le comte de C... lui en dit le décida à faire sa cour et à se faire présenter. Le jour fut pris, l'amie prévint la jeune veuve et lui recommanda surtout d'être exacte, en la prévenant de l'extrême importance que le comte attachait à l'exactitude.

— A quelle heure dînez-vous ? dit Mme de S..., qui était la jeune veuve.

— A six heures, mais six heures précises. N'allez pas arriver pour vous mettre à table. Venez à cinq heures et demie.

— Oh ! n'ayez pas peur ! Je dirai à Victorine de m'apporter ma robe à trois heures.

— Mais, pour l'amour de Dieu, n'allez pas faire pareille chose ! Demandez votre robe pour mercredi, puisque notre dîner est pour jeudi ! Faites cela pour moi, Ernestine, je vous en conjure ! Je tiens à vous voir comtesse de C..., et jamais vous ne porterez ce nom si vous ne suivez pas mes avis.

Mme de S... promit de demander sa robe pour le mercredi. Elle se jeta dans sa calèche pour y aller elle-même, afin que l'ordre fût donné à Victorine, de manière, dit-elle à son amie, qu'il ne soit pas éludé. Et puis, la première chose qu'elle fit, ce fut de l'oublier. Elle essaya la robe, changea la forme du corsage plus de dix fois et finit par se faire faire une autre robe, tout à fait différente de la première...

Le jeudi, M. le comte de C... dit, dès le matin, à son valet de chambre :

— Que ma toilette soit prête pour cinq heures et

que mes chevaux soient attelés à cinq heures un quart bien précises.

Et, avec lui, on savait que *cinq heures* c'était *cinq heures*, et non pas *cinq heures deux minutes.*

A cinq heures et demie, le comte de C... était chez l'amie commune.

— Votre belle amie n'est pas exacte, dit-il en entrant.

Mais il souriait ; car, au fait, il n'était que cinq heures *trente-trois minutes* et, pour une première fois, il fallait de l'indulgence.

— Est-ce que Mme de S... a l'habitude de se faire attendre ! dit-il quelque temps après d'un ton plus sérieux.

— Mon Dieu, non, répondit l'amie qui savait, tout au contraire, qu'elle était fort inexacte.

— C'est qu'il est six heures moins dix minutes, fit observer le comte en tirant sa montre, l'une des plus excellentes qui soient sorties des mains de Bréguet.

L'amie le fit promener dans le jardin. Elle engagea la conversation sur des sujets qu'il aimait, avec les personnes invitées, qui, n'ayant pas comme lui la manie de l'exactitude, avaient toute leur liberté d'esprit.

Six heures sonnèrent à Saint-Sulpice.

— Vous lui avez bien dit que l'heure était pour six heures, n'est-ce pas ?

— Mais sans aucun doute. Je commence à être inquiète. Il peut lui arriver quelque chose de fâcheux.

Et pendant le temps de toutes ces allées et venues, du salon au jardin et du jardin au salon, six heures et demie sonnèrent ! M. de C... était soucieux. Il était assis dans un coin du salon et ne parlait plus. Enfin

l'aiguille de la pendule marqua sept heures moins un quart.

— Il est décidément arrivé quelque accident à Ernestine, dit son amie. Je vais envoyer chez elle.

Comme elle allait sonner, un bruit de tonnerre se fit entendre. On se précipita à la fenêtre d'un petit salon qui donnait sur la cour et l'on vit entrer avec fracas une jolie petite voiture, sortie des ateliers de Gœtting, attelée de deux charmants chevaux alezans, mais qui étaient couverts de sueur et d'écume, et paraissaient aux abois...

Tout le monde rentra dans le salon. La porte s'ouvrit et l'on annonça Mme de S...

Elle était charmante et le paraissait encore plus dans un négligé ravissant qui était combiné de manière à faire valoir tous ses avantages. A peine fut-elle entrée qu'une forte vapeur éthérée se répandit dans la chambre.

— Mon Dieu, dit-elle de sa voix douce à la maîtresse de la maison, combien je suis désolée de vous avoir fait attendre ainsi ! Voyons, me faut-il faire beaucoup d'excuses?

Et elle se tournait, en souriant languissamment, vers les hommes qui étaient dans le salon et fixait surtout le comte de C... qui, pour le dire en passant, avait une figure assez remarquable .. mais pas en beauté.

— Ah! bien! poursuivit-elle, il n'y a pas de femmes. Je vois que je n'ai pas d'excuses à faire. Imaginez-vous, chère amie, que, au moment de m'habiller, j'ai ressenti les atteintes de mon mal habituel... ces maudites vapeurs !... ces maux de nerfs détestables qui me tueront, voyez-vous ! Oh ! ils me tueront !

Aujourd'hui ils m'ont abattue avec une violence telle, que j'ai été forcée de suspendre ma toilette. Ma femme de chambre m'a donné ma potion ordinaire, mais elle n'a pu empêcher l'attaque d'avoir lieu et, pendant une heure, j'ai été dans un état!... mais un état à faire pitié à un ennemi! Et puis je voyais l'heure s'avancer. Et nous sommes si loin de la rue de la Pépinière à la rue de Tournon! J'ai été au moment de vous écrire pour vous demander de m'excuser, et puis j'ai pensé que de vous voir était pour moi le meilleur moyen de guérison. J'ai demandé une toilette de malade et je me suis jetée dans ma voiture en criant à mon cocher : « Je veux arriver dans dix « minutes! CREVEZ mes chevaux, cela m'est égal, « pourvu que j'arrive. » Et me voilà, ajouta-t-elle en souriant d'une manière charmante et tendant une petite main d'enfant à son amie.

Mais *l'amie* était soucieuse. Elle voyait la figure toute singulière de M. de C... et n'augurait rien de bon du regard effaré qu'il avait jeté sur Mme de S... en l'entendant raconter, d'une *charmante et enfantine* manière, qu'elle avait *des attaques de nerfs*, que c'était son mal habituel! Lui qui détestait les maux vaporeux, lui qui aurait sacrifié tous les bonheurs, toutes les joies de l'âme, à de la ponctualité pour la remise de son journal. Mais, lorsque terminant le récit de sa journée aventureuse, elle dit à son cocher: « Crevez mes chevaux, *cela m'est égal pourvu que j'arrive* », oh! alors il fut décidé et redevint calme. On dîna, il mangea beaucoup, car il se mourait de faim. L'amie augurait assez bien de ce calme apparent. Elle ignorait que rien n'est commode, dans les grandes occasions comme dans les petites, comme les partis

pris. Après le dîner il s'approcha de la jeune veuve, lui parla longtemps, lui fit même une sorte de cour. La chose était d'autant plus facile qu'elle était charmante. A dix heures du soir on annonça sa voiture. Il demeura encore quelques instants, puis il prit congé de la jeune veuve et de la maîtresse de la maison. Celle-ci, en le reconduisant, lui dit :

— Eh quoi ! vous partez le premier ? Vous ne voulez donc pas conclure affaire ?

— Comment, vous qui me connaissez, pouvez-vous me faire cette question ? dit le comte de C... avec un air indigné qui devait être bien amusant. J'aurais peut-être supporté les attaques de nerfs, l'inexactitude, mais crever des chevaux comme les siens, pour arriver cinq minutes plus tôt, voilà ce qui met entre nous une barrière que rien ne peut rompre.

Et il s'échappa après cette belle phrase, laissant son amie stupéfaite de tant d'originalité.

— Eh bien, il est parti ! dit la jeune veuve d'une voix languissante en se tournant à demi sur le canapé où elle s'était couchée.

— Sans doute ! Comment ! je vous préviens des travers de cet homme, et vous trouvez charmant de vous présenter à lui armée de ce qu'il déteste le plus ? Ma chère Ernestine, vous êtes bien étourdie !

— Mais pas du tout, dit la jeune femme en étouffant un bâillement. J'étais vraiment malade, d'abord. Et puis j'ai pensé qu'il était convenable, avec un original comme votre comte, de me faire voir à lui telle que je suis. Songez donc qu'habituellement, pour ne pas dire *toujours* inexacte, je n'aurais eu d'autre ressource, avec un homme comme celui-là, que mes attaques de nerfs !

CHAPITRE II

Repos, et puis souffrance ! — Evacuation de la Hollande. — Molitor. — La maison d'Orange. — L'empereur à Saint-Cloud. — Le Corps législatif. — M. de Montgaillard. — M. de Norvins. — Le duc de Bassano. — Son admirable conduite. — Il est le vrai patriote. — Il demande la paix *à genoux*. — Discours de l'empereur. — Manifeste des alliés. — Murat. — Le duc de La Vauguyon. — Il n'est pour rien dans ce que j'en dis. — Vénération pour sa mémoire. — L'Italie. — Fouché. — Murat comme roi de Naples. — L'amiral Bentinck. — Détails curieux. — La reine. — L'Autriche comme alliée. — M. de Mier et M. de Metternich. — Naples et son peuple. — Indépendance de l'Italie. — Grands mouvements. — Le prince Eugène repoussé en Lombardie. — Etrange méprise sur lui.

J'ai respiré un moment, en rappelant à ma mémoire attristée une anecdote plaisante sur un homme qui ne l'était pas du tout. Je me suis reposée pendant quelques instants en écrivant ces pages insignifiantes. Hélas ! maintenant TOUT porte coup ! Tout est sombre et sinistre ! Un crêpe noir enveloppe ce qui était naguère lumineux et beau ! O malheur et souffrance ! Que d'épreuves il nous fallut subir ! Nous si nourris dans cette sorte de douleur, L'HUMILIATION ! Je ne dis pas dans ces lignes toute l'amertume dans laquelle se noyait mon âme ! Pourquoi le dirais-je ? Ceux qui savent me comprendre me traduiront toujours assez pour que mes paroles graves éveillent en eux des sentiments qui me répondent.

La Hollande était évacuée. Le général Molitor n'avait pu résister, avec quatorze mille hommes, au général Bulow, qui en avait soixante mille. La maison d'Orange était rappelée. Dantzig, comme je l'ai dit, Dresde, TOUT avait capitulé, et tout avait été trahison ! Enfin, le 15 décembre 1813, il ne restait plus UN AMI à la France, de l'autre côté du Rhin. Le Danemarck lui-même, cet allié si fidèle, si longtemps fidèle, le Danemarck, qui avait été l'ami du Comité de Salut public, eh bien, l'allié de Robespierre n'eut pas le courage de le demeurer de Napoléon malheureux ! L'infortuné ! Il voyait autour de lui la perversité prendre de nouvelles formes, pour lui parler d'ingratitude ! Un dernier coup devait lui être porté. La fortune ne le fit pas attendre longtemps.

L'Europe entière était en activité dans le grand drame politique où la France jouait le rôle principal et où elle devint victime, de conquérante qu'elle avait toujours été. C'est une péripétie, dont les secousses étaient la vie et la mort de plusieurs millions d'hommes ! Napoléon commença alors une nouvelle carrière, dans laquelle il tient plus du dieu que de l'homme.

Arrivé le 9 novembre à Saint-Cloud, l'empereur ne perdit pas un moment pour la défense de la France. Sa sollicitude est excitée par l'obligation d'organiser à Paris un système de sûreté. Aux extrêmes dangers, il veut opposer les extrêmes mesures, car les revers ne l'ont pas changé. Il est toujours le premier de tous !

Le Corps législatif s'ouvrit le 19 décembre 1813. Elle était bien solennelle, cette séance où Napoléon apportait devant les représentants de la nation une

destinée que le ciel semblait répudier désormais! Le 15, le Sénat avait mis trois cent mille conscrits à sa disposition et, pour rendre la séance d'ouverture plus auguste et plus imposante par son importance, un sénatus-consulte du même jour appelle à cette séance le Sénat et le Conseil d'État[1]. C'est le salut de l'empire qu'il faut assurer! Déjà, le 2 décembre, l'empereur avait fait notifier au comte de Metternich qu'il acceptait les conditions de Francfort[2]. Pour garantie de ses intentions, il donnait la liberté à Ferdinand VII et signait le 11 décembre le traité de Valençay. Ce traité aurait pu être signé et surtout exécuté plus tôt. M. de Norvins a raison de dire que c'est la faute du duc de Feltre. Ce n'est pas la seule chose à lui reprocher relativement à l'empereur! M. le duc de Vicence était alors ministre des affaires étrangères. Ses intentions pour la paix étaient bien reconnues. Du reste, le duc de Bassano était autant que lui porté à cette paix, et de plus il était habile. Il a supplié Napoléon de la faire! Que pouvait-il faire de plus que

[1] Conçoit-on que M. de Montgaillard trouve *répréhensible* que l'empereur appelle autour du trône et de la nation les deux corps les plus importants de l'Etat! Il traite cette mesure *d'arbitraire*. « *Leur présence*, dit-il, *fascinera les yeux*. » C'est bien absurde!

[2] Les conditions proposées par l'Autriche et les puissances coalisées étaient celles-ci :

1° La France avait pour limites le Rhin, les Alpes et les Pyrénées;

2° L'Espagne rendue à ses maîtres;

3° L'Italie, l'Allemagne, la Hollande, rétablies comme Etats indépendants, etc. On a prétendu que les alliés n'avaient fait ces propositions que pour masquer leur projet d'invasion. Je suis persuadée et même convaincue du contraire.

de l'*implorer à genoux?* Il était l'un des hommes entourant l'empereur le plus dévoué tout à la fois à sa cause et à celle du pays. Il aurait fallu à Napoléon un ministère composé d'hommes comme lui !

Le 19 décembre, le Corps législatif fut ouvert par l'empereur comme je l'ai dit plus haut. Quoique le discours de Napoléon soit dans tous les journaux de cette époque, je veux le mettre dans ces pages uniquement consacrées à sa mémoire. C'est monumental comme beauté de sentiment. Il n'y a pas seulement des paroles dans ces phrases si riches de pensées, il y a toute une grande âme révélée à son siècle.

« SÉNATEURS, CONSEILLERS D'ÉTAT, DÉPUTÉS DES « DES DÉPARTEMENTS AU CORPS LÉGISLATIF,

« D'éclatantes victoires ont illustré les armes françaises dans cette campagne, des défections sans exemple ont rendu les victoires inutiles. Tout a tourné contre nous. La France même serait en danger sans *l'énergie* et *l'union* des Français. Dans ces grandes circonstances, ma première pensée a été de vous appeler près de moi. Mon cœur a besoin de votre présence et de votre affection. Je n'ai jamais été séduit par la prospérité. L'adversité me trouvera au-dessus de ses atteintes. J'ai plusieurs fois donné la paix aux nations lorsqu'elles avaient tout perdu. D'une part de mes conquêtes, j'ai élevé des trônes pour des rois qui m'ont abandonné. J'avais conçu et exécuté de grands desseins pour la prospérité et le bonheur du monde. Monarque et père, je sens que la paix ajoute à la sécurité des trônes et à celle des familles.

« Des négociations ont été entamées avec les puissances coalisées. J'ai adhéré aux bases préliminaires qu'elles ont présentées. J'ai ordonné qu'on vous communiquât toutes les pièces qui sont en original au portefeuille de mon département des affaires étrangères. Rien ne s'oppose de ma part au rétablissement de la paix. Je connais et je partage tous les sentiments des Français. Je dis des Français, parce qu'il n'en est aucun qui désirât la paix au prix de l'honneur. Sénateurs, conseillers d'État, députés des départements, vous êtes les organes naturels de ce trône, c'est à vous de donner l'exemple d'une énergie qui recommande cette génération aux générations futures. Qu'elles ne disent pas de nous : « Ils ont « sacrifié les premiers intérêts du pays, ils ont re- « connu les lois que l'Angleterre a cherché vaine- « ment pendant quatre siècles à imposer à la « France. » Vous ne devez pas craindre que la politique de votre empereur trahisse jamais la gloire nationale. De mon côté, j'ai la confiance que les Français seront constamment dignes d'eux et de moi. »

On m'apporta ce discours avant son impression. Je fondis en larmes en le lisant. Chaque parole allait éveiller une émotion dans mon âme. Dans cette admirable et noble manifestation d'un héros venant demander assistance dans les revers d'une grande destinée, il y avait toute la vie d'un homme. Il y avait tout Napoléon dans ces vingt lignes. Oh ! malheur, malheur à qui a pu le méconnaître et discuter froidement, sur cette page de son existence politique !

Les amis qui me rendirent compte de cette séance me dirent *tous* que l'émotion avait été profonde lorsque l'empereur avait parlé et que sa voix sonore et si gravement accentuée avait dit ces mots admirables aux représentants de la France. *Là*, il n'y avait pas de traîtres. Mon Dieu, devait-il donc les trouver autour de lui, dans sa propre famille? Lorsque ma pensée s'arrête sur ces scènes déplorables, mon cœur se gonfle. Il me prend comme un vertige et je souffre. Je souffre à mourir.

Il existait une pièce importante que l'on tâchait de soustraire aux provinces et à la masse du peuple, parce qu'elle n'était autre chose qu'un manifeste incendiaire, qui mettait pour ainsi dire la tête de l'empereur à prix. Cette phrase seule était indigne, selon moi, des souverains alliés.

« *Les souverains alliés ne font pas la guerre à la France. Ils désirent qu'elle soit forte et heureuse. C'est à l'empereur* SEUL *qu'ils font la guerre... ou plutôt à cette prépondérance qu'il a trop longtemps exercée hors des limites de son empire, pour le malheur de l'Europe et de la France.* »

Ainsi, dans le même moment où l'on traitait avec Napoléon, on dévouait sa tête à une sorte de proscription. On la signalait à ses sujets comme une tête proscrite par le collège des rois d'Europe! Cette proclamation de Francfort est bien adroite. Elle tendait à désunir la France elle-même et jetait au milieu de nos provinces un sujet de discordes civiles, qui devait nous être mortel dans le moment fatal où nous avions surtout besoin d'accord et d'union entre la tête qui concevait et le bras qui exécutait.

Cependant, malgré ces premiers efforts, l'énergie naturelle à la France répondit d'abord à l'appel de Napoléon. D'épais bataillons se levaient encore et ils auraient été une muraille vivante à son trône, si lui-même ne l'eût abattue par sa volonté.

Nous sommes arrivés maintenant à un sujet d'autant plus important que jamais la France n'aurait pensé qu'un jour elle aurait à redouter l'homme qui va nous occuper. C'est Murat[1]. Déjà depuis longtemps sa conduite incertaine faisait soupçonner une défection. Il est pénible d'avoir à tracer ce mot, mais quel autre terme puis-je employer, pour exprimer ce que j'éprouve moi-même, en reportant mes souvenirs à cette époque de la vie de Murat? Il le faut pour être au contraire impartiale et, cependant, peut-être au fond du cœur Murat ne voulait-il pas *trahir*. Il croyait même servir l'empereur en conservant l'Italie dans la main d'un prince de sa maison. Voilà du moins ce que peut faire croire sa correspondance. Je possède des lettres de lui, écrites à Napoléon, à la fin de 1813. Ces lettres sont d'une grande importance pour l'histoire, parce qu'elles montrent les grands projets qu'on avait alors

[1] Je déclare que tout ce que je dis dans ces Mémoires relativement à la conduite du roi de Naples envers la France et l'empereur ne m'a en aucune manière été communiqué par M. le duc de La Vauguyon, qui, au contraire, conserve le plus grand respect pour sa mémoire. Comme il craignait qu'on ne pût le penser parce qu'il est de mes amis, je lui ai promis de dire la vérité à cet égard. Je n'avais d'ailleurs besoin de personne pour établir mon opinion sur Murat. La France ainsi que moi n'avons qu'à regarder les faits. Murat a été malheureux, dira-t-on. Et Napoléon? Une agonie de sept années sur le rocher de Sainte-Hélène fait regarder la mort donnée par une balle comme un bonheur!

sur l'Italie. Elles sont d'ailleurs très peu connues, parce que l'empereur était bien éloigné de l'intention de les rendre publiques lorsqu'il les reçut et que de son côté Murat ne pouvait pas les publier, parce qu'elles auraient montré ses véritables intentions à l'Autriche, qui était jouée par lui avant le traité qu'il signa enfin avec elle. Pour être bien comprise, il me faut parler de la situation de l'Italie en 1813.

Les Autrichiens ne sont pas aimés aujourd'hui [1] en Italie. Ce n'est pas que leur domination soit plus pénible à supporter qu'une autre, c'est parce que les Italiens ne peuvent en supporter aucune, si ce n'est celle de leurs compatriotes. Tout ce qui n'est pas italien leur est odieux et ils se regardent comme des esclaves sous le joug, aussitôt qu'une langue étrangère se parle dans leur patrie. Ainsi donc, à l'époque que je cite, nous-mêmes nous n'étions pas aimés en Italie, et le vice-roi, dont on parlait en France comme du souverain bien-aimé de la Lombardie, y était tout simplement détesté [2]. Je dis ce mot, parce que la haine qu'on lui portait était injuste, et qu'elle ne doit lui causer aucune atteinte; mais il est de fait qu'à Milan il n'était pas aimé, ainsi que dans le reste du royaume.

L'Angleterre, toujours attentive à ce qui pouvait accélérer la chute de Napoléon, s'empressa d'accueillir ce nouveau germe de malheur pour lui. Des agents furent envoyés en Italie. L'état de ses différentes pro-

[1] 1834.

[2] Un pouvoir, quel qu'il soit, a toujours des partisans. Ainsi le prince Eugène était aimé de quelques familles; mais en général il ne l'était pas. Lorsque les Autrichiens furent les maîtres, on le regretta; et si d'autres viennent, ils seront pleurés. Ainsi va le monde.

vinces fut facilement révélé, surtout dans l'instant où le typhus avait moissonné presque en entier toute cette armée que le prince Eugène avait envoyée en Allemagne, au printemps de cette même année. Ce fut alors qu'un vaste plan fut conçu et que, pour rendre le coup plus rude à Napoléon, on choisit la main de Murat pour l'exécuter. Avait-on l'intention de lui tenir à lui-même ce qu'on lui promettait? Ceci est une autre question. Voici dans quelle position était Murat, à la fin de 1813, vis-à-vis de la France et de l'Italie.

Lorsque Murat quitta une seconde fois l'armée française, après la bataille de Leipzig, pour retourner à Naples, il passa par Milan. Là était, depuis plusieurs mois, un homme qui lui était attaché, malgré tout, et qui y vivait dans une profonde retraite, se trouvant frappé tout à la fois de la disgrâce de Napoléon et de celle de son roi. C'était M. de La Vauguyon[1]. Dans la position où était Murat, il comprit le besoin d'un véritable ami et d'un serviteur dévoué et fidèle; il envoya chercher M. de La Vauguyon. Celui-ci était alors enthousiasmé d'une pensée noble et grande. C'était l'indépendance de l'Italie, le rétablissement des anciennes puissances et tout le pays au-delà des Alpes, maitre enfin de lui-même, comme il l'était dans ses beaux jours. Il ne rêvait qu'à cette grande entreprise et ce fut d'abord d'elle qu'il entretint Joachim.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté doit diriger ce mouvement qui fermente déjà dans tous les cœurs patriotes de l'Italie et se déclarer son protecteur. Je

[1] Je n'ai pas besoin de répéter ici qu'il n'y a que les détails à l'honneur de Murat que je tienne du duc de La Vauguyon.

crois qu'elle ne peut suivre une meilleure route, pour sa gloire comme pour son intérêt...

M. de La Vauguyon parlait avec l'accent d'une profonde conviction, et cela produit toujours un grand effet. Murat fut séduit par le tableau de la régénération d'un beau pays.

— Eh bien, dit-il, allez à Rome, prenez le commandement de la division napolitaine qui doit y être en ce moment et prenez possession des États de l'Église. Écrivez-moi souvent à Naples le résultat de vos entreprises.

Murat repartit aussitôt pour Naples et M. de La Vauguyon le suivit immédiatement pour se rendre à Rome. Mais un singulier incident devait s'offrir à lui dans sa route.

En arrivant à Bologne, il fut très surpris de trouver là le duc d'Otrante qui retournait à Naples, après avoir été chassé de son gouvernement d'Illyrie par les Autrichiens qui s'étaient emparés des bouches du Cattaro, de Zara et de toutes les côtes orientales de l'Adriatique. Fouché retournait à Naples pour renouer les fils d'intrigues qu'il avait ourdis avant son départ pour l'Illyrie. L'aveuglement de l'empereur était inconcevable. Fouché engagea M. de La Vauguyon à dîner et celui-ci trouva chez le duc d'Otrante un homme important dans l'armée italienne, c'était le général Pino. Pendant le dîner la conversation fut générale, mais, aussitôt après, le duc d'Otrante les engagea tous deux à passer dans son cabinet et là il parla avec une sorte de franchise qui aurait été surprenante si l'on pouvait s'étonner que l'intérêt personnel ne s'arrangeât de toutes les formes pour se satisfaire. Fouché voyait un grand résultat dans cette délivrance de l'Italie, et

il est pour moi hors de doute que Fouché avait de vastes espérances, qui ne furent même pas révélées à ceux qui croyaient avoir sa confiance[1].

— Monsieur, dit le duc d'Otrante au duc de La Vauguyon, voici le moment d'attacher votre nom à une immense et glorieuse entreprise. L'Italie appelle de toutes parts à son secours. Il n'est aujourd'hui qu'un seul homme qui puisse lui répondre, c'est le roi de Naples. Avec son beau courage, avec son nom, avec l'amour de son peuple, qui est tout entier pour lui[2], il peut faire de grandes choses. Il faut qu'il les exécute. Il faut que l'Italie soit libre, et il faut qu'elle le soit immédiatement.

Et, partant de cette pensée, il la développa avec un art infini. M. de La Vauguyon, dont l'intérêt était de l'observer, le suivit dans tous les détours où il faisait entrer son esprit souple et ingénieux. Il était visible que non seulement il méditait le grand mouvement dont il parlait, mais que des intentions plus profondes et plus secrètes étaient au fond de son âme. Il ne s'expliquait pas clairement, mais cependant on voyait qu'il était sous la puissance de ces vastes conceptions qui compromettent quelquefois la vie pour les mener à bien. Aussi était-il également visible que, dans ses projets, il devait être l'âme et la tête qui concevaient, et Murat le bras qui exécutait. Le général Pino, l'un des chefs sur lesquels l'empereur comptait le plus, était peut-être le moins fidèle de toute l'ar-

[1] Je me trompais en écrivant cela. J'ai reçu une lettre de mes amis que je ferai connaître dans les chapitres suivants, qui donnera la mesure de ce que Fouché était aux yeux des gens qui étaient près de lui en 1814, au mois de février.

[2] Il le croyait du moins à cette époque.

mée lombarde. Il avait d'abord assisté à la conférence importante qui avait lieu, en simple auditeur. Mais il devait bientôt y prendre une part active, et d'une manière qui devait surprendre M. le duc de La Vauguyon.

— Général, lui dit-il en s'avançant vers lui, j'ai une proposition à faire au roi Joachim qui, je crois, ne peut lui être qu'agréable. Je commande dans Mantoue. La garnison, toute composée de vieux soldats, m'est entièrement dévouée. Je vous offre de vous rendre maître immédiatement de la place et de la remettre au roi de Naples.

M. de La Vauguyon comprit à l'instant même de quelle haute importance une telle action était pour le succès de l'entreprise. Elle montrait l'exemple au reste de l'Italie et donnait pour premier pas dans la carrière une garantie telle qu'on ne pouvait l'espérer. Mais il n'avait pas en ce moment avec lui quatre hommes et un caporal, et ne pouvait d'ailleurs accepter sans que le roi Joachim en fût prévenu. Il expédia tout aussitôt un officier à Naples, pour que le roi donnât son assentiment. Murat ne fit aucune réponse. Il était à cette époque retombé pour quelques jours sous la domination de la reine. Or, il faut dire que tout ce que la reine de Naples redoutait, c'était la libération de l'Italie, parce qu'elle perdait alors son influence comme sœur de Napoléon. Elle aimait mieux s'en remettre à l'Autriche, sans calculer que l'Autriche était le nom le plus impopulaire qu'elle pût prononcer à Naples!

Aussitôt que Murat fut de retour à Naples, il fut tiraillé par une foule d'intrigues, absurdes dans leur objet et terribles dans leurs conséquences. La reine,

dont l'ambition alarmée craignait cette belle liberté italienne et l'indépendance des puissances rétablies dans leur exercice de souveraineté, travaillait à tout faire plutôt que de voir réussir ce plan qu'elle ne considérait que comme sa ruine et chaque jour les scènes les plus scandaleuses étaient l'objet de la curiosité maligne de la cour de Naples, qui n'était pas plus charitable pour ses souverains que la société ne l'est pour nous lorsque nous l'admettons dans l'intérieur de nos intérêts privés.

A cette époque Murat en avait de bien grands avec l'Angleterre. Lord Castlereagh avait compris, en homme habile qu'il était, combien il était important non seulement de gagner Murat, mais de le maintenir là où il était. Voici donc quelles furent les bases du traité qui devait être signé et dont les préliminaires furent échangés:

L'Angleterre reconnaissait Joachim Murat pour roi de Naples et s'engageait à le faire reconnaître comme tel par Ferdinand, qui abandonnait les États de Naples pour demeurer en Sicile. Le royaume de Naples devait s'agrandir de toute la marche d'Ancône. L'indépendance de l'Italie, le rétablissement de toutes les petites souverainetés, comme avant la conquête. Pour aider à cette dernière clause, l'Angleterre donnait VINGT MILLIONS à Murat pour les frais de la guerre qu'il allait avoir probablement à soutenir et une armée de vingt-cinq mille hommes à commander. L'amiral Bentinck, commandant en chef les forces britanniques dans la Méditerranée, était chargé de poursuivre cette négociation, à laquelle l'Angleterre mettait le plus grand intérêt. M. de La Vauguyon, maître alors de Rome, où il avait remplacé le général Miollis dans le

commandement des États de l'Église, faisait tous ses efforts pour exciter Murat à prendre un parti et le retour de ses courriers ne lui apportait aucune réponse satisfaisante. Rien ne lui donnait même l'assurance que Joachim prendrait le parti qu'il regardait, lui, comme le seul qu'il eût à suivre et qui, en effet, eût été admirable s'il eût eu pour but, avec le bonheur de l'Italie, de conserver une puissance fidèle à Napoléon. Mais M. de La Vauguyon attendait vainement. Murat ne prenait aucune décision. On parlait même d'un traité avec l'Autriche. M. de Mier, ministre d'Autriche à Naples et que nous avons tous connu à Paris, où il était secrétaire d'ambassade avec M. le comte de Metternich, avait acquis sur la reine une influence qu'il faisait tourner à l'avantage de son souverain et la faiblesse de Murat le perdit dans cette circonstance, la plus importante non seulement de sa vie, mais de celle de tout un peuple.

Le duc de La Vauguyon était toujours à Rome où il attendait avec anxiété qu'il plût à Murat de se décider Aucune nouvelle ne lui parvenait et l'inquiétude commençait à être grave lorsqu'un jour son valet de chambre lui annonça deux hommes qui insistaient vivement pour le voir à l'instant même.

— Leur avez-vous dit que j'étais à ma toilette ? dit le duc, qui en effet s'habillait en ce moment.

— Oui, général, ils attendent... et ils peuvent bien attendre, ajouta le valet de chambre, car ils n'ont pas l'air de gens de grande importance.

M. de La Vauguyon continua sa toilette sans se hâter le moins du monde. Un second message, assez péremptoire, vint lui rappeler qu'il était attendu avec impatience. Il passa alors dans son cabinet et donna

ordre qu'on introduisît les deux individus qui paraissaient si pressés. Il vit en effet deux hommes d'une apparence ordinaire. L'un deux était assez petit et ce fut lui qui porta la parole :

— Je vous ai fait demander, monsieur le général, avec quelque insistance, dit-il au duc avec un accent qui le lui fit reconnaitre pour Anglais, parce que mes moments sont précieux et que j'en ai fort peu à demeurer ici. Mais il me fallait vous entretenir, puisque je ne puis avoir aucune nouvelle du roi Joachim. Je suis le général Bentinck.

Le duc de La Vauguyon renouvela toutes ses excuses. Mais, à vrai dire, en ce moment l'étonnement surpassait toute autre impression. L'amiral Bentinck à Rome, presque déguisé, là, dans son palais, venant lui renouveler pour son roi l'offre de l'appui de l'Angleterre. Tout cela lui paraissait fabuleux et cependant était bien réel. Il comprit quel parti Murat pouvait tirer de l'Angleterre, car elle paraissait tenir à lui profondément.

— Général, lui dit Bentinck, le roi Joachim se conduit mal avec mon gouvernement. Il sait ce qu'il peut attendre de lui et il devrait agir avec plus de franchise et de loyauté, et surtout de diligence. Dans la crise où se trouve l'Europe en ce moment, il est d'urgence que la question de l'Italie soit promptement décidée. Vingt-cinq millions en argent, ving-cinq mille hommes de troupes. Votre roi accepte-t-il ces propositions et, avec elle, l'offre de l'amitié de mon gouvernement? L'alliance de la Grande-Bretagne, il doit le savoir, lui procure celle de tous les autres rois de l'Europe. Mais qu'il se hâte! De qui veut-il tenir sa puissance? De l'Angleterre ou de l'Autriche? Général,

il faut qu'il prenne un parti. La démarche que je fais en ce moment vous prouve d'abord mon estime personnelle pour votre caractère, en venant ainsi me confier à votre loyauté, et le prix que j'attacherais à faire réussir ce qui est si heureusement commencé.

M. de La Vauguyon comprenait, pour le moins, aussi bien que Bentinck, la nécessité de prendre un parti et il lui dit à lui-même combien il insistait à cet égard auprès du roi de Naples. Bentinck le savait probablement, et ce fut la connaissance qu'il avait du noble caractère du duc de La Vauguyon et de son désir personnel à lui-même de voir réussir le plan, tel que l'Angleterre l'avait conçu, qui le détermina, ainsi qu'il le dit ensuite à quelqu'un de qui je le tiens, à faire une démarche qui, avec beaucoup de gens que je connais, se serait peut-être terminée par un séjour au château Saint-Ange. Mais l'amiral s'était confié à l'honneur, à la loyauté de M. de La Vauguyon, et cette égide était sacrée. Bentinck repartit pour aller regagner son canot à Civita-Vecchia, en recommandant au duc *les intérêts de l'Italie!*

Mais quel fut le désappointement de celui-ci, lorsque, en réponse à une nouvelle lettre de lui, plus pressante que toutes les autres, il vit arriver à Rome un aide de camp du roi, qui ne fit que traverser la ville et qui allait porter aux avant-postes autrichiens la notification du traité que Murat venait de signer avec l'Autriche[1]!

Au milieu de ce conflit d'intrigues et de passions, car elles se joignaient au péril commun qu'elles dou-

[1] C'était bien toujours dans le même but. Mais l'Autriche intervenant, il ne fallait plus parler de l'indépendance de l'Italie.

blaient encore dans ces terribles instants, Murat, avait écrit à l'empereur une lettre fort remarquable, le 25 décembre de cette année 1813. Cette lettre est en ma possession, ainsi que quelques autres, et je la place ici comme monument historique. Il en avait écrit une autre avant celle-ci, mais je ne l'ai pas. Je sais seulement qu'elle était peu concluante, et que l'empereur lui répondit par cette phrase laconique et assez dure :

— Portez-vous sur la Piave *et attendez-y des ordres*.

Ce fut alors que Murat, irrité par cette manière hautaine de le traiter, se décida à occuper définitivement les États de l'Église. Jusque-là, M. de La Vauguyon n'avait été à Rome que comme commandant la division napolitaine. Le roi lui donna l'ordre de prendre le titre de gouverneur général des États Romains. Il partit de Naples pour joindre en effet le vice-roi avec son armée et se porter sur le Pô. Mais ce fut avec une lenteur qui dénotait combien peu il avait l'intention de demeurer fidèle. A présent, il faut révéler de tristes vérités. Mais l'histoire a un burin qui ne peut être indulgent, il faut qu'il trace ce qui est avec une entière impartialité. Lorsqu'il fallut marcher, le roi de Naples déclara qu'il n'avait point de fusils. On lui en expédia douze mille d'Alexandrie. C'est un fait positif. Ce qui l'est autant, c'est que ces mêmes fusils étaient déjà destinés, quand ils furent livrés, à tirer sur des Français !

Murat était alors absent de Naples ! Voici sa lettre du 25 décembre 1813 à l'empereur :

« Naples, le 25 décembre 1813.

« Sire,

« J'ai reçu votre lettre du 4, en réponse à la mienne en date du 23 novembre. Vous me croyez sur le Pô. Vous supposez qu'à mon aspect l'ennemi a fui loin de ces rivages et vous désirez que je me mette à même de passer ce fleuve, et de faire lever le siège de Venise. Sire, je vais vous parler avec franchise et vous faire connaître ce que la position de mon royaume me permet d'entreprendre en ce moment pour la France.

« Trente-cinq mille hommes et un train de soixante-dix pièces d'artillerie sont en marche pour Florence. Cette armée fait toute la force disponible de mon royaume. Et je n'ai pas hésité à la porter au-delà des Apennins, parce que de la Romagne j'exerce sur mes États la même influence que si j'étais à Naples, parce que, par une contre-marche, je peux me porter en peu de jours sur les points menacés de mon royaume; parce que, de Bologne, je soutiens toute l'Italie méridionale et que je suis puissant contre toute agression étrangère, et contre toute tentative de mouvements révolutionnaires ; parce que enfin je vous sers en même temps, puisque j'arrête les mouvements de vos ennemis sur Milan et sur Turin.

« En effet, le premier mouvement de mes troupes a suspendu celui de l'ennemi. Les deux armées sont depuis cette époque dans une espèce d'armistice [1].

« J'ai donc rempli le but que Votre Majesté m'avait d'abord indiqué. Mais aujourd'hui Votre Majesté

[1] Cela n'était pas étonnant, la reine signait les préliminaires du traité, pendant ce temps-là, à Naples.

exige de moi de nouveaux sacrifices. Elle demande que *mon* armée passe le Pô et se porte sur la Piave ; elle oublie sans doute que j'ai laissé *mon* royaume sans défense et que la reine et mes enfants n'ont d'autre sûreté que l'amour de *mes* sujets. Cependant les Anglais peuvent, quand ils le voudront, porter la guerre au sein de *mes* États, détruire la tranquillité de *mes* provinces et venir jeter des bombes jusque dans *ma* capitale et dans *mon* propre palais.

« Sire, je ne saurais tromper Votre Majesté. J'ai fait pour la France et pour elle tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire. J'ai rempli les devoirs de la reconnaissance comme Français, comme ami et comme votre beau-frère.

« Je me suis déterminé à faire marcher *mon* armée sur le Pô, pour arrêter les progrès de l'ennemi sur Milan et sur Turin, pour faire une diversion en faveur de *vos* armées, pour couvrir *mes* États, pour faire par là les négociations de paix. Mais si ma démarche n'obtenait pas le but principal que j'ai en vue, celui de la paix, Votre Majesté ne penserait-elle pas que, ayant rempli mes obligations envers elle, je me verrais forcé de remplir mes devoirs envers *mes* peuples, en songeant sérieusement à ma propre défense et à la conservation de *mon* royaume? Alors Votre Majesté devrait renoncer à l'espoir qu'elle a conçu de me voir passer le Pô, car en mettant ce fleuve entre *mon* armée et *mes* sujets, comment pourrais-je m'opposer aux efforts que l'ennemi fait maintenant en Toscane, en Romagne et dans *mes* propres États? En divisant *mon* armée? Mais en la divisant, je la rends impuissante. J'ai hasardé jusqu'à mon existence politique et je deviens la fable du monde et de l'armée. J'avais indiqué

à Votre Majesté le seul moyen qui restait à prendre. Elle l'a dédaigné, ou du moins elle a gardé le silence, et ce silence a dû m'avertir que mon plan n'entrait pas dans vos combinaisons. Sire, croyez-moi, la proclamation de l'indépendance de l'Italie, en formant une seule puissance de deux puissances ayant le Pô pour limite, sauverait l'Italie. Sans cela elle est perdue sans ressources. Elle va de nouveau être démembrée et le but de votre sublime pensée, d'affranchir l'Italie après l'avoir couverte de gloire, est détruit. Mettez dés à présent les provinces en deçà du Pô à ma disposition et je garantis a Votre Majesté que l'Autriche ne passera pas l'Adige. Vous serez, dans les négociations de la paix générale, l'arbitre de l'Italie *et vous vous serez créé en moi un allié sûr et puissant.* Je puis faire d'un mot ce que les Anglais et les Autrichiens ont tenté en vain à Livourne, à Lucques et à Ravennes. Réfléchissez, Sire ! L'ennemi exhorte les Italiens à l'indépendance qu'il leur offre. L'espoir qu'ils mettent dans mon armée les a rendus indifférents à ces propositions. Mais continueront-ils à rester sourds à ces offres, si le roi de Naples ne réalisait pas leur espérance et contribuait au contraire à affermir chez eux la domination étrangère? Non, non, c'est une erreur de le penser. Les Italiens sont prêts à se livrer à celui qui voudra bien les rendre indépendants. C'est la vérité, l'exacte vérité. Que Votre Majesté réponde et daigne s'expliquer sur un point aussi important pour elle. Le temps presse, l'ennemi se renforce. Je suis réduit au silence, et le moment ne peut être loin où je serai forcé à mon tour envers ma nation et envers l'ennemi. Un plus long silence de ma part, suite de celui que vous gardez, me ferait

perdre l'opinion, et l'opinion est ma seule force. Une fois perdue, je ne puis plus rien, ni pour vous, ni pour moi. Répondez, répondez, je vous en prie positivement. Je tirerai de ces pays toutes les ressources qu'ils renferment. Ils sont disposés à tous les sacrifices, les autorités françaises n'en obtiendraient aucun

De grâce, secondez de nobles sentiments ! Je vous le redis encore, cette noble détermination est digne de Votre Majesté. Que l'Italie, qui lui doit son premier affranchissement, lui doive encore son existence politique et son indépendance. Vous connaissez mon cœur. Les sentiments que je vous porte me feront tout entreprendre et, passé dans plus de pays, j'aurai plus de ressources pour vous aider et pour vous seconder. Répondez [1], répondez. Je pourrai recevoir votre réponse à Florence ou à Bologne. Je pars demain pour aller me mettre à la tête de mon armée.

« *P.-S.* — Sire, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, au nom de votre gloire, ne vous obstinez pas plus longtemps. FAITES LA PAIX, faites-la à tout prix. Gagnez du temps et vous aurez tout gagné. Votre génie et le temps feront tout le reste Si vous vous refusez aux vœux de vos amis, de vos sujets, vous vous perdez, vous NOUS PERDEZ TOUS ! Croyez-moi, l'Italie est encore fidèle, parce qu'elle croit entrevoir un meilleur avenir. Mais elle ne le sera pas longtemps si ses espérances sont trompées. D'un mot on peut la porter à tous les sacrifices, mais ces bonnes dispositions sont conditionnelles. Vous

[1] Ce qui est très mal en ceci, c'est que tout était déjà *conclu* moralement entre les Anglais et Murat. Murat et l'Angleterre ! Oh ! qu'il fallait aimer une couronne !

pouvez encore la conserver dans vos intérêts, mais les moments sont chers et précieux. Si vous n'en profitez, attendez-vous à l'avoir pour ennemie. Les Italiens, une fois déchaînés, sont capables des plus grands excès, comme ils le sont encore des plus grands sacrifices. Croyez-moi une fois. Mettez de côté toute passion. Il est encore temps de sauver l'Italie, mais expliquez-vous. »

Cette lettre est tout un texte à de longs commentaires, mais je ne me charge pas de les faire. Seulement, je ferai remarquer qu'il est visible que Murat lutte violemment pour abandonner son beau-frère, et je suis presque certaine que, s'il eût *été seul*, sa conduite aurait été droite et honorable, car il ne faut pas, après tout, regarder comme une faute impardonnable cette manie du pronom possessif qu'il portait vraiment très loin. Je crois donc qu'il était fort malheureux, et voici une seconde lettre[1] qui le prouve plus que la première encore.

« Naples, 3 janvier 1814.

« SIRE,

« Me voilà parvenu au jour le plus douloureux de ma vie. Me voilà livré aux sentiments les plus pénibles qui ont jamais agité mon âme. Il s'agit de choisir et je vois d'un côté la perte inévitable de mes États, de ma famille, de ma gloire peut-être, de l'autre des engagements contraires à mon éternel attachement

[1] En marge de cette lettre est écrit : « Cette lettre a été portée par le courrier Montaro, parti dans la nuit du 7 au 8 janvier. La date du 3 janvier y a été apposée de la main de Sa Majesté. »

pour Votre Majesté, à mon inaltérable dévouement pour la France. Depuis quatre jours un plénipotentiaire autrichien, le *comte de Neipperg*[1], est à Naples. pour me proposer, au nom de son souverain, un traité d'alliance. Il m'a présenté, avec une lettre infiniment obligeante de l'empereur d'Autriche, les offres les plus avantageuses pour mon royaume et, ce matin, tandis qu'il était en conférence avec mon ministre des affaires étrangères, une frégate anglaise sous pavillon parlementaire a amené un officier porteur de l'autorisation de lord Bentinck pour signer un armistice, en attendant la paix que ce dernier est autorisé à conclure avant le départ du comte de Neipperg. *Ces démarches éclatantes* [2], faites au milieu du bouleversement général de l'Europe par deux grandes puissances qui triomphent et qui, dans les temps les plus prospères de l'ancienne monarchie, exigeaient tant de déférence de la cour de Naples, ont enivré d'espérance, que peut-être accompagne un peu d'orgueil, les habitants de ma capitale. Ils voient que je suis le maître de leur donner la paix, et de toutes parts ils la sollicitent. La force de l'opinion est si puissante sur ce point qu'elle ne pourrait être bravée sans imprudence par un prince dont toute l'autorité se fonde sur l'opinion et sur l'amour de ses sujets. Cependant, Sire, j'ai temporisé. Je temporise encore. J'ai voulu attendre et j'attends une réponse de Votre Majesté aux propositions, aux instances que je lui ai faites

[1] Celui qui depuis remplaça auprès de Marie-Louise celui qui n'aurait jamais dû l'être.

[2] Comme c'est remarquable! On voit que Murat n'a pas résisté à la flatterie des rois !

pour obtenir d'elle les moyens de la servir, de défendre l'Italie, de défendre mon royaume avec quelque espoir de succès. Daignez relire mes lettres du 14 et du 25 septembre dernier. Je vous parlais avec toute la loyauté qui appartient à mon caractère, avec toute la franchise que les circonstances commandaient si impérieusement, et ce que Votre Majesté m'a écrit jusqu'ici n'a pu avoir que le malheureux résultat d'accroître mes incertitudes et mes embarras. Vous m'avez dit de faire marcher mon armée sur le Pô [1], et je l'ai fait avancer. Mais vous ne m'avez donné aucun pouvoir dans les pays que je devais traverser, que je devais couvrir et où, nécessairement, je devais avoir mes dépôts, mes approvisionnements, toutes mes ressources, en sorte que partout j'ai rencontré des difficultés, des obstacles, des oppositions. Partout j'ai vu l'autorité royale et le service compromis.

« Vous m'avez marqué de me porter sur la Piave, quoique j'eusse déclaré à Votre Majesté et quoiqu'elle sût parfaitement que je ne pouvais passer le Pô sans exposer ma famille et mes États aux périls les plus imminents, puisqu'ils étaient menacés par plusieurs expéditions maritimes. Mais, en manifestant votre intention, vous n'avez pas déterminé à qui appartiendrait le commandement lorsque mon armée se trouverait réunie à celle du vice-roi. Un tel silence rend évidemment inexécutables des opérations dont le succès, s'il était possible, devait être attaché au plus parfait ensemble, à la plus parfaite combinaison des mouvements. Vous m'avez annoncé, sur mes deman

[1] Il n'était pas vrai dans tout ce qu'il disait là. Le dehors pouvait l'être strictement, mais non pas le fond de l'âme.

des réitérées, que vous aviez accepté des préliminaires de paix et qu'un congrès allait se réunir. Mais vous n'avez pas daigné me dire sur quelles bases on allait traiter. Vous ne m'avez même pas parlé de la *garantie de mes États*. Vous n'avez rien répondu aux instances que j'ai faites et que j'ai fait faire par mes ministres, pour intervenir dans les négociations en envoyant au congrès un plénipotentiaire napolitain. Je suis forcé d'ajouter qu'on m'a assuré que Votre Majesté avait proposé des stipulations contraires aux intérêts du roi de Naples. Mais je me serais cru très coupable si un seul instant j'avais pu le croire. Je ne saurais m'empêcher d'être frappé du contraste que présentent ces relations avec moi du souverain à qui j'ai consacré ma vie entière et celles des princes que je n'ai cessé de combattre[1]. Le premier me montre une défiance que vingt ans de services et d'attachement devaient éloigner à jamais; les autres me prodiguent, avec les témoignages les moins équivoques de considération, d'estime, de bienveillance, les offres les plus flatteuses. Toutefois, je ne balancerais pas si Votre Majesté m'avait donné, si elle pouvait encore me donner les moyens de lui être utile et d'être utile à la France, ma première patrie, dont la gloire et la prospérité, tant que je respirerai, me seront si chères!

« Oui, Sire, si Votre Majesté avait mis à ma dispotion les ressources que je pouvais trouver dans l'Italie méridionale, j'aurais cinquante mille hommes prêts à combattre pour elle et je crois qu'une telle armée ne laisserait aucun doute dans les chances de la

[1] Ceci est complètement absurde. On n'ose pas dire à quoi cela ressemble.

guerre en Italie, ou plutôt je crois qu'elle aurait fait cesser pour la France les désastres de la guerre, en déterminant les ennemis à une paix honorable pour toutes les puissances. Encore aujourd'hui, je le déclare, si je croyais par le sacrifice de mes intérêts, si je croyais, en me perdant personnellement, sauver la France des malheurs qui la menacent, je consentirais à me sacrifier, je consentirais à tout perdre. Mais dois-je sacrifier de même tout objet et toute espérance, les intérêts des peuples que *la Providence*[1] m'a confiés et qui me montrent tant d'affection? Dois-je *perdre l'héritage* de mes enfants! Dois-je perdre sans retour tant d'hommes qui se sont consacrés à moi avec un si noble et si entier dévouement? Les événements se pressent et deviennent à chaque instant plus menaçants. Certes, je sais braver les dangers. Mais il est dans les devoirs d'un roi de savoir calculer ses forces. *J'ai la certitude* que l'Autriche fait passer en Italie des troupes nombreuses! Toutes les lettres qui viennent de France annoncent que les alliés, après avoir traversé la Suisse, inondent les provinces françaises et se portent sur la Savoie. . . . .

. . . .

« Que puis-je faire, ainsi menacé de toutes parts et ne pouvant compter sur aucun secours? Si je commandais une armée française, je hasarderais tout. Je combattrais partout où je trouverais des ennemis et, en tout événement, je chercherais à m'ouvrir une retraite, qui cependant serait bien difficile par la rivière de Seine. Mais, Sire, pensez-vous que je puisse agir

[1] Ceci, par exemple, est aussi par trop fort!

ainsi avec des troupes napolitaines? Croyez-vous que je puisse me flatter de les conduire au-delà des Alpes? Croyez-vous que, quel que soit leur attachement pour moi, elles n'abandonneraient pas un souverain qui lui-même abandonnerait leur patrie?

« De telles circonstances peuvent me faire un devoir d'embrasser un parti contraire aux plus chères, aux plus constantes affections de mon cœur. S'il en était ainsi, que Votre Majesté me plaigne. J'aurais fait à mes sujets, à mes enfants, à ma couronne [1] le plus douloureux sacrifice qui puisse jamais m'être arraché. Mais il en est peut-être temps encore.

« Ah! s'il en est temps, prévenez les effets de ces circonstances cruelles! Je vous en conjure de nouveau, au nom de ce que vous avez de plus cher, au nom de la France, au nom de l'Europe entière, et par tous les chagrins qui me tourmentent. En ce moment terrible, faites la paix! Daignez vous rappeler que je vous faisais cette prière avant la bataille de Dresde, que je vous la faisais après la bataille, que je vous la faisais avant de me séparer de Votre Majesté, en Allemagne, et que je n'ai cessé de vous l'adresser depuis votre retour à Paris. Je vous la renouvelle aujourd'hui avec des instances d'autant plus fortes que je me vois à la veille de me trouver sans communication avec Votre Majesté et dans l'impossibilité de combattre encore pour elle. Quelle que soit la détermination que la fatalité m'impose, croyez, Sire, que mon cœur sera toujours français. Partout où je serai, chaque Français trouvera en moi un protecteur affectionné et, moi-même, je trouverai mes

[1] *Pour ma couronne* il a sans doute voulu dire.

seules consolations dans les services que je pourrai leur rendre. Sire, croyez aussi que votre élève, votre beau-frère, votre ami le plus dévoué se montrera toujours digne de vous. Croyez que l'attachement qu'il vous porte est inaltérable et parle à son cœur avec d'autant plus de force qu'il vous voit en lutte avec la fortune que votre génie a si longtemps maîtrisée. Ne lui ôtez pas votre amitié. Vous savez ce qu'il a fait depuis vingt ans pour la conquérir et la conserver. Il saura, n'en doutez pas, trouver encore des moyens de s'en rendre digne, ainsi que de l'estime de la France. Sire, si la dure nécessité m'entraîne, comme j'ai lieu de le craindre dans des relations en apparence contraires à vos intérêts, mais qui peut-être seront utiles à Votre Majesté et à la France en me donnant quelque influence dans les négociations pour la paix, j'ose espérer que vous me jugerez avec calme et avec impartialité, avec la raison d'État et en considérant tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai voulu faire pour prévenir un tel malheur.

« JOACHIM. »

Cette lettre est touchante. La fin surtout a un cachet de vérité fort remarquable. Il y a des répétitions. Le style en est presque toujours incorrect et même mauvais. Mais il y a parfois un entraînement qui persuade, à côté néanmoins de phrases tellement obscures et singulières, qu'on est tenté de retirer son approbation. Mais ensuite on voit la lutte que ce malheureux sentait se livrer dans son âme entre son devoir, son intérêt et même ses affections. Sa position devait être bien cruelle !

Voici la troisième lettre que je possède de cette

époque intéressante. Elle est bien importante pour l'histoire, ainsi que les précédentes.

« Naples, 15 janvier 1814.

« Sire,

« Je viens de conclure un traité avec l'Autriche. Celui qui a combattu si longtemps près de vous, votre beau-frère, votre ami, a signé un traité, un acte qui semble lui donner une attitude hostile envers vous. C'est vous en dire assez. Votre Majesté peut apprécier dès lors et la nécessité à laquelle je cède, et le déchirement que j'éprouve. Il me serait utile de rappeler le passé. Votre Majesté a toutes mes lettres sous ses yeux ; celle surtout du 23 novembre et celle du 25 décembre. J'étais alors fermement persuadé qu'en agissant dans le sens que j'avais indiqué, on pouvait assurer l'indépendance d'une grande partie de l'Italie, peut-être de l'Italie tout entière ! Dans l'espoir d'une réponse précise et toujours attendue[1], j'avais fait marcher mes troupes et j'agissais déjà conformément au système préparé. Mais Votre Majesté s'est tue pendant deux mois entiers... ou bien ce qu'elle m'a écrit ne pouvait ni me rassurer ni me diriger. Cependant les événements se pressaient et, par le résultat même de mes mouvements, je me trouvais en présence des armées autrichiennes. Il n'y avait plus à délibérer, il fallait ou se battre ou accepter la paix avec les conditions qu'on y mettait. Dans le premier parti, j'avais à combattre un en-

[1] Voici ce que je n'aime pas dans Murat, c'est qu'il n'est pas vrai dans tous ces détails là.

nemi dont les forces supérieures pouvaient s'augmenter chaque jour, disposant de toutes les ressources dans les pays occupés par ses armées. . . . . .

. . . .

« Pour comble d'inquiétude, j'avais laissé à découvert toutes les côtes de mon royaume. Je pouvais donc me voir tout à coup environné d'ennemis et séparé de ce que j'avais de plus cher au monde, et que j'avais laissé à Naples ! Enfin, tous mes sujets me demandaient hautement la paix et mon armée n'aurait combattu qu'à regret et sans énergie ceux qui nous offraient cette paix si ardemment désirée. Ainsi ce parti extrême des armes, funeste pour moi-même, aurait été sans objet pour la France, puisqu'à moi seul je ne pouvais espérer changer l'état des choses. Je n'aurais fait qu'affliger le cœur de Votre Majesté, en lui offrant en moi le spectacle de son ouvrage détruit et en venant compliquer par mon infortune les difficultés pour arriver à une paix générale.

« Il a donc fallu me résoudre à traiter et à consentir, presque malgré moi à ma conservation, à celle de ma famille, à celle de ma couronne ! Et cependant, malgré l'évidence de toutes ces considérations, j'hésitais encore quand je reçus le rapport de la commission centrale et la réponse de Votre Majesté à l'adresse du Sénat. J'y vis que la paix était le vœu général de la France comme celui de Votre Majesté, que, pour la donner au monde, vous consentiez à renoncer à toute conquête. L'Italie n'était donc plus rien pour Votre Majesté. Cet avertissement que vous me donniez, sans doute à dessein, a été entendu. J'ai senti qu'il n'y avait plus un instant à perdre.

. . . .

« Il m'a donc fallu signer un traité avec ceux qui sont encore vos ennemis ! Au milieu de ce changement apparent mon cœur est toujours le même. Non, je ne combattrai pas contre la France et contre vous ! Le champ de cette guerre malheureuse est assez vaste pour qu'on puisse espérer ne s'y pas rencontrer, et cette paix générale, dont votre modération même vous donne l'assurance, viendra bientôt ôter à celle que j'ai particulièrement conclue, tout ce qu'elle peut avoir eu d'amer pour vous.

. . . .

« Ou je me trompe, ou le résultat de cette paix particulière ne peut être sans quelque intérêt pour Votre Majesté elle-même. Au milieu des prétentions, des préjugés de toutes les vieilles dynasties régnantes, j'ai traité d'égal à égal avec elles. J'ai su prendre et garder mon rang parmi les débris qui couvrent l'Europe. Votre élève, votre beau-frère a conservé la couronne que vous lui aviez donnée et, après ce court orage qui nous sépare, vous retrouverez avec plaisir celui qui vous est éternellement attaché.

« Je ne saurais vous exprimer combien cette réflexion qui me porte à vous-même, qui me rattache encore à Votre Majesté, lors même que je parais m'en éloigner davantage, apporte d'adoucissement aux chagrins que j'éprouve. J'aime à penser aussi qu'elle trompera dans votre cœur le premier mouvement qui pourra s'élever contre moi.

« Ramené ainsi à des sentiments plus calmes, vous ne consentirez jamais, Sire, à me considérer, à me laisser traiter comme votre ennemi personnel.

« Les relations d'amitié et de famille doivent-elles donc être interrompues entre moi et Votre Majesté,

parce que celles de la politique l'auront été momentanément? J'ai besoin quelquefois d'apprendre que vous m'aimez encore, parce que je vous aimerai toujours. Lorsque ces nuages seront dissipés, il faut pour mon cœur que je puisse vous revoir comme un ami après une pénible absence. Il ne faut pas surtout que pendant cette séparation forcée il se passe rien qui puisse laisser de tristes souvenirs. »

La fin de cette dernière lettre est dictée avec le cœur, et le cœur d'un homme qui sent vivement l'affliction qui le frappe[1]. Seulement il se trouve, dans le corps de la lettre, des passages des plus bizarres, et surtout comme contradictions. C'est ainsi qu'il parle *des peuples* que la Providence lui a remis entre les mains pour les gouverner, et, plus loin, il parle de cette couronne qu'il tient de l'empereur. Mais, quoi qu'il en soit de ce qui précède, la fin de la lettre est admirable et touchante.

Cependant Napoléon ne fut pas calmé en la lisant et la haine remplaça dès cet instant dans son cœur l'amitié qu'il avait eue toujours pour Murat — amitié qui, du reste, n'avait jamais été fort vive.

C'était une grande idée que celle de séparer Murat de Napoléon. Il y avait toute une défection dans cet

[1] Les lettres que je viens de citer sont authentiques. Elles viennent du prince Achille Murat, qui a mis au bas qu'il certifiait qu'elles étaient conformes à l'original qui est entre ses mains. Cette attestation est signée de lui et datée de Ath, le 16 novembre 1831. Elles sont d'autant plus remarquables, ces lettres, que Murat s'y trouve en résumé plus justifié que par aucune autre chose. Je ne crois même pas qu'il puisse l'être mieux.

abandon d'un beau-frère, d'un parent aussi proche. Et, pour le dire, en effet, le sentiment d'affection qu'on avait pour lui n'était pas éteint, mais il s'affaiblissait aussitôt qu'il le réclamait pour le suivre à la guerre. La lettre de Junot qui, dans l'ardeur de sa fièvre, lui demandait à genoux de faire la paix, cet homme, ce séide dévoué qui jusque-là ne voyait que par les yeux de son idole, eh bien, cette fois il avait osé lui dire :

— Faites la paix, Sire, faites la paix, où vous êtes perdu !

De quelles profondes réflexions on est assailli en lisant attentivement les deux dernières lettres de Murat ! L'infortuné ! Hélas ! il était évident que Napoléon, avec son coup d'œil d'aigle, avait vu jusqu'au fond de son âme en souffrance. Il n'eut pas la force de soutenir sa dignité d'homme devant la volonté d'acquérir celle de roi. Il succomba, comme une faible femme, sous la louange d'un séducteur, devant quelques paroles dites par des bouches royales. Elles l'ont aveuglé jusqu'à lui faire adresser des reproches à son beau-frère de ce qu'il était trop familier avec lui, Dieu me pardonne ! Quelques prévenances lui fascinèrent l'esprit et les puissances alliées l'ont acquis, lié et garrotté à leur cause avec un demi-sourire. Son enivrement fut si entier, que, sans attendre que l'Autriche ratifiât les propositions faites et acceptées par M. de Neyperg et lui, le malheureux Murat commença les hostilités par la prise de Bologne et le siège d'Ancône. Une chose fort remarquable, c'est cette sorte de pudeur qui lui impose assez pour ne pas vouloir faire de prisonniers, et renvoyer ceux qu'il avait faits devant Reggio au vice-roi. Nous verrons plus tard cette con-

duite lui être reprochée par les hommes auxquels il avait sacrifié les plus saintes affections. Maintenant il faut le laisser, pour le retrouver plus tard, au milieu de toutes les conséquences de sa conduite sans raison et sans but.

Je m'exprime ainsi, parce que rien n'est plus absurde que tous ses plans pour régénérer l'Italie, ainsi que l'espoir qu'il fondait sur cette régénération. Sans doute c'est une grande et philanthropique conception; mais comment la faire adopter à des hommes devant qui l'on s'est toujours montré en maître absolu, en roi presque tyran. L'Autriche ne fut pas effrayée de cet appel à la liberté. Elle savait bien qu'il y en avait beaucoup d'éléments en Italie, mais elle savait aussi que ce ne serait pas la même voix qui appelait quelques jours avant ses sujets d'un ton péremptoire et absolu qui leur dirait :

— Vous êtes libre!

Napoléon avait raison. Aussi aurait-il dû faire son beau-frère grand-connétable de France, ou quelque autre dignité la première de l'empire *militaire*, mais jamais il n'aurait dû en faire un roi.

CHAPITRE III

[illegible] — Rupture du congrès de Prague. — Disgrâce. — Torgau. — Le typhus. — LA MORT, toujours LA MORT!!! — Je perds encore un sincère ami. — Douloureuse anxiété. — La cour de Louis XV. — Impressions qui la dominaient. — Les hommes et les femmes de ce temps. — *L'admiration.* — Les dettes. — *Je n'ai que cela.* — Mme de Narbonne. — M. de Flahaut chargé par l'empereur de présenter ses compliments de condoléance. — Remerciements et embarras. — Pension de 10,000 francs. — Autre de 20,000 donnée à la maréchale de Mailly. — Grands-officiers de l'empire. — Louis XVIII. — C'était juste l'intérêt à 5 0/0. — Visite. — Restitution du capital. — *Savez-vous que cet homme-là sait vivre!* — Dette légitime refusée. — Nouvelle atteinte de la mort. — Passage du Rhin par Blücher. — Forces comparatives des deux armées. — Nécrologe royal de l'Europe depuis 1789 jusqu'à 1813. — Réflexions qu'il inspire.

Quels que fussent les événements généraux, il arrivait tant de malheurs particuliers qu'on ne pouvait pas donner tout ce qui était en soi de sollicitude à l'infortune de la patrie. Il y avait même un singulier sentiment d'irritation contre l'empereur de la part de ceux qui, comme moi, par exemple, souffraient de cruelles douleurs, et ce sentiment rendait indifférent sur ce qui pouvait arriver à une patrie qui n'avait pas assez de force pour se lever contre l'oppression conquérante de Napoléon et refuser le plus pur de son sang, pour, enfin, ne pas épuiser entièrement ses veines.

Hélas! le sort n'en avait pas fini avec moi! Cette année devait se terminer par la perte de mon meilleur ami. La mort n'avait pas cessé, la cruelle qu'elle est, de me prendre pour l'objet des afflictions qu'elle voulait donner.

Après que le congrès de Prague fut rompu, le comte Louis de Narbonne quitta ses fonctions diplomatiques pour reprendre celles d'aide de camp de l'empereur. Deux lettres de lui, que je reçus alors, quelque obscures qu'elles fussent, me firent juger qu'il était sous le poids d'une affliction vive. Il était visible pour moi, qui étais confidente de ce qu'il avait souffert de craintes qu'il jugeait fondées au moment de son départ pour Vienne, que les mêmes craintes s'étaient réalisées et que l'empereur semblait lui imputer la non-réussite des tentatives de paix. L'empereur était trop juste, au fond du cœur, pour le lui faire sentir dans l'intimité à laquelle il l'avait habitué, mais, aux yeux du monde, il voulut lui donner un vernis de disgrâce et il l'envoya dans Torgau pour y commander aux troupes du vice-roi qui en formaient la garnison et composaient un corps assez considérable. Non seulement ce commandement était une preuve de mécontentement, de la part de Napoléon, mais il devint un poison mortel pour mon malheureux ami. Le typhus s'y déclara avec violence, dans les premiers jours de novembre. M. de Narbonne, voulant justifier la confiance que les soldats avaient dans leur chef, se donna tout entier aux soins de ces malheureux qui ne devaient plus revoir leur patrie. Le baron Desgenettes, médecin en chef de l'armée et qui était alors dans Torgau, le seconda de tout le pouvoir que peut lui donner sa nature énergique et son admi-

rable volonté de faire le bien. Mon généreux ami avait déjà surmonté les premières atteintes du typhus, lorsqu'il eut le malheur de faire une chute de cheval. Cette chute qui, peut-être, se serait guérie facilement en d'autres lieux, devint un arrêt de mort en développant le typhus avec ses plus malignes influences.

M. de Narbonne, depuis longtemps agité d'inquiétudes sans cesse renaissantes, n'offrit à la maladie qu'un sang brûlé, des nerfs contractés, une nature abattue et sans force, pour s'opposer aux ravages du fléau. Le baron Desgenettes, qui l'aimait comme l'aimaient tous ceux qui le connaissaient, lui donna les soins les plus touchants. Il connaissait aussi mon tendre et filial attachement pour le comte Louis! Il savait qu'en moi il avait une troisième fille et que ce nouveau malheur allait m'accabler. Il fit tout ce qu'il put pour le sauver. Mais la mort avait marqué sa victime et le 20 novembre 1813 il nous fut enlevé[1].

Oh! qui peut comprendre l'excès d'un malheur porté au délire, par la réunion précipitée de tant de coups douloureux! En recevant cette nouvelle de la mort de mon pauvre ami, je demeurai d'abord stupide de désespoir. En lui je perdais tout ce que mon avenir m'offrait alors de doux et de consolant! Depuis la perte que j'avais faite, le 29 juillet, l'espérance de pleurer avec un cœur tout à moi, un cœur qui me comprenait, cette espérance m'avait soutenue et bien souvent avait arrêté mes larmes. Je ne l'avais pas revu depuis cette fatale époque, mais ses lettres si bonnes, si conso-

[1] Il fut enterré à Torgau, sous un bastion. Son cœur fut rapporté en France par M. Fernand de Chabot, qui était son aide de camp.

lantes, m'avaient donné du reconfort et me disaient que je n'avais pas tout perdu, puisqu'il me restait un tel ami, un de ces trésors de l'âme, qui font vivre, même avec le désespoir et le découragement de la vie.

Lorsque M. de Narbonne était à Paris, je le voyais, non seulement tous les jours, mais régulièrement deux fois par jour et souvent trois fois. Il y avait entre nous un échange de pensées et de confiance, comme il en peut exister entre un père et une fille bien unis, et tendrement unis. Je m'étais faite à cette douce liaison que rien ne remplace pour une âme aimante qui comprend tous les mystères de l'amitié. Elle était pour moi une seconde nature et lorsque j'appris la mort de M. de Narbonne, je fus frappée au cœur, comme le jour où je perdis mon père, mon père, que j'aimais avec une si profonde tendresse et dont j'étais, moi aussi, le bonheur et la joie. Albert m'adoucit encore la rudesse de ce coup. Mais, à dater de ce jour, lui-même devint pour moi, ainsi que mes enfants, un objet de terreur. Il me semblait que des têtes si chères étaient dévouées à la mort parce que je les aimais. J'aurais voulu les cacher dans mon cœur! Combien je craignais au moindre changement sur le visage de l'un d'eux! Hélas! je n'obtins qu'un sursis du sort, qui m'avait choisie pour épuiser toute sa rage, et je devais fermer la tombe de mon premier ami[1], de celui que jamais rien ne remplacera près de moi, ni dans ce monde, où ses vertus lui avaient assigné une première place pour montrer que la perfection peut cependant exister dans l'homme.

La perte de M. de Narbonne fut ressentie par peu

[1] Mon frère, mon Albert, que j'ai perdu dans l'été de 1828.

de personnes comme elle le fut par moi, mais elle fut un deuil général plus ou moins sérieux. Il était si bon, si bienveillant, malgré la douce malice de son esprit ! Cet esprit était lui-même une réunion si complète de tout ce qui peut plaire que jamais je n'ai vu M. de Narbonne être méconnu par ceux qu'on lui présentait, pour peu qu'ils fussent en état de juger un homme de sa hauteur. Il avait en lui une particularité qui me frappait, c'est que, appartenant à une époque où l'homme du monde était un type pour notre génération, tellement éloignée de celle de la Cour de Louis XV, par la révolution, qu'il y avait entre lui et nous bien plus de quarante ans, eh bien, jamais je ne m'en suis aperçue. Il n'avait rien de l'esprit de ce temps-là. Nous pouvons en juger, car il en reste encore quelques portraits vivants et parlants. M. de Narbonne n'avait aucun de leurs ridicules et, surtout, rien de leur perversité de cœur, qui, à force de s'être exercée sur des *riens*, comme ils le disaient, avait fini par gagner l'âme[1] et leur donner une sécheresse et une

[1] L'époque de Louis XV a laissé des traces plus profondes que celles produites par une corruption ordinaire. A force de traverser la vie au milieu d'intrigues sans mystères, en faisant de l'éclat sans plaisir, en donnant ou recevant le bonheur sans reconnaissance, on finissait alors par voir ses jours enveloppés par une vicissitude de riens qui emportait l'esprit sans occuper le cœur, et qui ne préservaient de l'ennui qu'en vous contraignant de n'être jamais avec vous-même. La constance effrayait non pas en amitié — alors on ne la connaissait pas — mais en amour, car c'était le sentiment qui occupait, mais on se garantissait d'un attachement. On avait de la galanterie, et pas de tendresse. Les femmes en vinrent à avoir des amants par air plutôt que par goût ; elles étaient faciles par paresse et par complaisance, et les hommes avaient alors de l'impudence au lieu du sentiment, et du liber-

absence de sentiments qui en font des méchants. Leur jeunesse, qui avait été un mélange continuel de con-

tinage dans la parole au lieu d'esprit, quelque mesuré et poli que fût d'ailleurs leur langage. De là les faux airs, la fatuité dans le propos. Il ne pouvait en être autrement dans un monde où un homme n'avait les bonnes grâces d'une femme qu'en lui donnant la preuve du déshonneur d'une autre. Voyez ce vers du *Méchant* :

Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre !

La jeunesse de tous deux se passait ainsi dans un mélange continuel de conquêtes faciles et de ruptures humiliantes, de fai blesses sans passion et d'imprudences ennuyeuses. Tout cela accompagné d'un vide de réflexion et d'une sécheresse de cœur qui devaient ensuite influer sur le reste d'une vie si misérablement commencée. En effet, nous pouvons juger, comme je l'ai déjà dit plus haut, de cette époque déshéritée de tout ce que l'homme peut offrir de bon et de susceptible d'embellir sa vie, par ces momies vivantes, qui rappellent les originaux d'après lesquels on a peint le siècle de la régence et de Louis XV. Leur vieillesse est un résultat qui devait être ce qu'il est. Rien de respectable et d'utile n'a remplacé les jours remplis par l'intrigue et la fatuité. Un automne, un hiver indécent viennent après une jeunesse inutile. De là un désaccord complet que rien ne cache, que rien ne compense. Ces êtres qui ont donné toute leur vie à des plaisirs factices, n'ont aucune ressource pour remplacer ces plaisirs qui leur manquent, tout illusoires qu'ils étaient. Alors d'inutiles qu'ils étaient dans le monde, ces hommes et ces femmes y deviennent importuns par leur méchanceté, car ils sont méchants. Ils n'ont plus le même visage et ils ont toujours les mêmes penchants. Ils ont manqué le bonheur dans l'âge où on en jouit et courent après, d'un pied débile, comme si le plaisir les attendait! Il les fuit au contraire, car ils l'ont offensé, même dans leur jeunesse ; leurs faiblesses sans passion ont toujours ignoré le plaisir et la volupté n'est que là où est l'amour. Mais l'amour de l'âme ! cet amour, le seul qui donne le bonheur, dont tant de gens se rient parce qu'ils l'ignorent, mais l'unique en cette vie qui révèle par avance la félicité des anges dans un monde meilleur! Quant à

quêtes faciles et d'imprudences ennuyeuses, leur avait laissé aussi un mépris général pour le monde, parce qu'ils croyaient que ce même monde avait toujours marché comme eux, dans une voie fausse et toute perverse. Comme ils ont des mécomptes à tous les moments, ils ont aussi une aigreur qui rend leur commerce insupportable. Ils ne veulent pas comprendre que, ne pouvant plus faire tourner les têtes, il faut que la leur soit remplie autrement qu'avec du vent, et que de la bonté est nécessaire dans l'habitude de la vie. Mais, loin de là, ils sont plus méchants qu'ils ne l'ont même été jamais, parce que, délaissés et raillés, le dépit les rend amers et d'autant plus exigeants qu'ils obtiennent peu. Alors ils médisent avec aigreur et croient se venger du bonheur qui les fuit en le censurant dans les autres. Ils déchirent tout ce qui n'est pas comme eux, et finissent toujours leurs discours par conclure que, de leur temps, les femmes étaient plus belles et plus gracieuses, et les femmes disent avec des mines, ou plutôt des grimaces, que, de leur

ces vétérans d'une époque corrompue, ils repoussent les années qui les avertissent qu'ils sont nuls en ce monde, puisqu'ils ne savent pas y être pour être respectés. Loin de là, ils plaisantent même avec la mort. Ils rient de tout, ils oublient que l'esprit doit être comme la parure. Il y en a pour tous les âges. Mais eux, ils veulent toujours rire et jouer, même avec le cœur. Tout est grimace là où ils croient encore offrir de l'agrément et de l'amour. Ce n'est pas qu'on ne puisse aimer à tout âge. Il est toujours de belles journées et le soleil donne souvent des rayons plus ardents à son coucher qu'à son lever. Mais *il faut* AIMER, il faut que les impressions révélées soient vraies et senties. Alors tout est nivelé, rien ne choque et l'âme est toujours jeune quand elle sent, comme le cœur est toujours compris quand il bat avec vérité.

temps, les hommes étaient bien plus *polis*, et cela, tout au contraire, parce qu'ils commençaient toujours par leur manquer de respect.

Mais M. de Narbonne ignorait entièrement cette époque et ne la rappelait que pour en faire la critique par l'opposition de ses manières simples et pourtant si distinguées, de son esprit, si fin, si gai, et en même temps profond et sérieux, et susceptible des plus hautes conceptions. Et puis cette bonté, ces trésors d'affection dans un cœur qui savait choisir et conserver ses amis! Comme il était aimable dans une causerie habituelle lorsqu'on n'était que quelques personnes intimes réunies autour de la cheminée! Comme il était bon en même temps aux heures de l'affliction lorsque des larmes de douleur coulaient des yeux d'une amie! Et cependant il a été frappé lui aussi! Lui aussi m'a dit adieu et m'a abandonnée sur cette terre d'exil, où tous ceux que j'aimais m'ont laissée pour les pleurer!

M. de Narbonne avait toujours sa mère, Mme la du chesse de Narbonne. C'était une femme extraordinaire par son caractère entier et sa volonté tout à fait déterminée. Elle était revenue en France après la mort des princesses auxquelles elle était attachée[1], et son fils était pour elle le plus attentif, le plus tendre des fils. Elle détestait l'empereur et, malgré sa tendresse pour le comte Louis, elle ne pouvait lui pardonner de s'être attaché à la fortune impériale. Napoléon le savait et il en riait tout le premier avec le comte Louis.

— Comte de Narbonne, lui demanda-t-il un jour, comment suis-je maintenant dans l'esprit de votre

[1] Elle était dame d'honneur de Madame Adélaïde.

mère? On dit qu'elle me détestait. Est-ce qu'elle ne m'aimera jamais?

— Sire, lui répondit le comte Louis en s'inclinant, elle n'en est encore qu'à l'admiration.

Ce mot est charmant.

Un jour, l'empereur, en lisant une lettre dans laquelle le comte lui demandait de l'argent, tandis qu'il lui en avait donné quelques semaines avant, lui dit :

— Pardieu ! monsieur de Narbonne, vous avez donc beaucoup de dettes?

— Je le crois bien, Sire, répondit M. de Narbonne, *je n'ai que cela.*

Il n'avait aucune fortune et sur ses appointements d'aide de camp de l'empereur il faisait une pension à sa mère. L'empereur le savait. Aussi, dès qu'il apprit la mort de mon pauvre ami, il envoya chez la duchesse de Narbonne pour lui offrir des consolations et lui demander ce qu'on pouvait faire pour elle. Les détails de cette circonstance méritent d'être connus.

L'empereur avait dans le cœur un instinct de bonté que sa position avait pu altérer, mais jamais effacer. Il avait des pensées tellement vastes et profondes, que la bonté et la simple et naturelle affection se perdaient sous leur ombre; mais à l'heure de l'affliction on retrouvait l'homme tel que Dieu l'avait fait dans sa primitive nature. La mort du comte Louis le frappa d'autant plus péniblement qu'il pensait que peut-être il avait contribué à cette mort en l'envoyant à Torgau. Et puis cette mère[1] octogénaire qui allait recevoir une si dure atteinte du malheur ! Il voulut au moins la lui adoucir. Il s'informa quelle était la personne qui

[1] Elle avait 81 ans.

pouvait lui porter cette fatale nouvelle. M. de Rambuteau était alors dans le Valais. On lui dit qu'elle était déjà instruite. Alors il fit appeler le général de Flahaut. Charles de Flahaut était un favori de M. de Narbonne, qui retrouvait en lui de l'esprit et des manières du bon temps et de la bonne école. Il était un peu en tout de celle de M. de Talleyrand, que M. de Narbonne avait si longtemps aimé et regardé comme son ami le plus cher et le plus attaché. Mais, avant son départ de Paris, il en était bien revenu et, si la politique l'avait empêché de le lui laisser voir, il n'en avait pas moins la conviction qu'il s'était trompé, et j'en ai la preuve.

Quoi qu'il en soit, le général de Flahaut reçut ordre de l'empereur d'aller chez Mme la duchesse de Narbonne et de lui parler de tous ses regrets du malheur qui venait de la frapper.

M. de Flahaut s'acquitta de sa mission, mais avec une sorte de répugnance facile à comprendre. Il connaissait l'esprit de Mme la duchesse de Narbonne et il craignait qu'elle ne lui répondît un mot qu'il lui serait fort pénible d'entendre, car il aimait aussi beaucoup M. de Narbonne et n'aurait pu se décider à faire une chose préjudiciable à l'un des siens. Il parla donc, avant d'entrer chez Mme de Narbonne, à l'abbé de Montesquiou son neveu, et au docteur Kappeler qui ne la quittait pas et était son ami, son fils adoptif autant que son médecin.

— Faites en sorte, leur dit M. de Flahaut, qu'elle ne me réponde rien que je ne puisse redire à l'empereur.

Quand elle le vit, elle fut émue. Elle se leva et fit quelques pas vers lui. Mais elle s'appuya contre une table pour se soutenir.

— Madame, lui dit le général de Flahaut, l'empereur

m'a chargé de venir près de vous pour vous dire combien il prend part au malheur qui vous a frappée.

La duchesse s'inclina et répondit quelques mots, mais qu'il fut impossible d'entendre. Elle voulait *probablement* remercier. Quand M. de Flahaut la vit si bien disposée, il ajouta :

— Sa Majesté désire, madame, que vous veuillez bien lui dire comment elle peut vous être utile. En un mot, ce qu'elle peut faire pour vous.

La duchesse rougit et pâlit. Il était visible qu'une vive émotion l'agitait intérieurement.

— Je ne puis que remercier, dit-elle en évitant de prononcer le nom de l'*empereur*, je ne demande rien et ne demanderai jamais rien. Mais, ajouta-t-elle avec une admirable dignité, ma position me commande de ne rien refuser.

L'empereur lui fit sur l'heure même donner une pension de 10,000 francs[1].

Il était fort remarquable pour de pareilles situations. La duchesse de Narbonne n'était pas le seul exemple. L'empereur apprend un jour qu'il existe à Paris la veuve d'un maréchal de France et qu'elle est dans le malheur. C'était la maréchale de Mailly. Aussitôt il donne l'ordre que le ministre de la guerre lui envoie le brevet de la pension des veuves de grands-officiers de l'empire, et cette pension était de 20,000 francs ! Bien plus, il donna également l'ordre que la maréchale, lorsqu'elle viendrait à la cour, y fut reçue et traitée avec les honneurs que nous avions comme femmes de grands-officiers de l'empire[2].

[1] Je ne suis pas bien sûre si ce n'est pas 12,000 !...

[2] J'ai déjà expliqué dans l'un des volumes précédents ce

Je me rappelle seulement à présent, comme un fait léger sans doute, mais remarquable comme rapprochement, c'est que Mme de Mailly était Mlle de Narbonne[1]. Il paraît que le nom plaisait à la fortune.

Lorsque Louis XVIII revint en France Mme de Narbonne dont l'attachement ne s'était jamais démenti un seul instant, qui avait donné des marques non seulement de dévouement, mais d'un désintéressement remarquable, Mme de Narbonne fut lui faire sa cour avec la certitude d'en être reçue avec une distinction toute particulière. Il lui dit en effet beaucoup de douces paroles et, lui prenant la main, il l'assura que sa position le touchait vivement et qu'il allait s'en occuper.

Deux jours après il lui envoya 1,000 francs !!!

C'était juste l'intérêt à 5 0/0 des appointements que touchait M. de Narbonne comme aide de camp de l'empereur. Il y avait ce souvenir-là dans cet envoi. Je crois être sûre que la duchesse de Narbonne les renvoya.

qu'étaient les grands-officiers de l'empire. Je vais encore le redire, parce que cette explication est très nécessaire.

Les grands-officiers de l'empire ont d'abord été la seule et vraie noblesse, la seule belle noblesse. Il y avait seize maréchaux, quatre colonels généraux et quatre inspecteurs généraux. Ces vingt-quatre dignités étaient tellement égales à la cour et dans les cérémonies de l'État, qu'on les appelait par lettres *alphabétiques* et Junot passait ainsi avant Masséna, qui était son ancien. Cette parfaite égalité ne cessait qu'à l'armée. Et encore cela pouvait ne pas être. Les grands-officiers de la couronne n'étaient pas compris dans cette institution des vingt-quatre grands-officiers de l'empire! C'étaient les douze pairs de Charlemagne.

[1] Narbonne-Pelet. J'espère que monsieur son fils et elle conserveront le souvenir des bontés de l'empereur ; car enfin que leur devait-il ? Ce n'était pas une dette de la patrie !

Maintenant un autre fait sur elle et sur Napoléon pour n'y plus revenir ensuite.

Le 21 mars 1815, Paris retentissait encore des cris de joie poussés dès le matin par une population enivrée. Il était six heures et demie du soir. La duchesse de Narbonne sortait de table. Elle avait dîné seule avec le docteur Kappeler. Il lui avait donné le bras et l'avait installée dans son grand fauteuil à roulettes à côté de la fenêtre. Elle demeurait alors rue de la Ferme-des-Mathurins. Puis le docteur s'était assis près d'elle et il écoutait avec un charme toujours nouveau les histoires du temps passé, qu'elle savait dire avec le même attrait que son fils. Une ou deux fois le docteur avait voulu parler de ce qu'il avait vu et entendu dans ses courses de la matinée, mais à la première parole la duchesse fronçait le sourcil, sa physionomie s'altérait et elle lui disait du ton péremptoire d'une femme de quatre-vingt-trois ans :

— Docteur, parlons d'autre chose.

Tout à coup une voiture s'arrête rapidement devant la maison, la porte s'ouvre et le valet de chambre de la duchesse annonce le grand-maréchal !

C'était alors le général Bertrand.

Il est, comme on le sait, d'une extrême politesse et le meilleur des hommes. Il s'avança vers la duchesse avec toutes les grâces respectueuses d'un courtisan de Versailles et il lui dit qu'il venait de la part de *Sa Majesté l'empereur*, pour savoir de ses nouvelles et lui demander en même temps si l'on avait eu soin d'elle *pendant son absence* et qu'il la priait de demander ce qu'elle voudrait qu'on fît pour elle.

L'entrevue fut courte, mais elle fit une profonde impresssion sur la duchesse de Narbonne. Aussitôt que le grand-maréchal fut parti, elle fit appeler le docteur qui s'était retiré par discrétion.

— Savez-vous bien, docteur, *que cet homme-là* sait vivre ! lui dit-elle avec une sorte d'expression toute singulière. Comment ! Arrivé depuis hier au soir au milieu de tous ses embarras, il songe à moi, à moi qu'il sait ne pas l'aimer? Savez-vous que c'est une chose très bien à lui !

Le docteur sourit et lui dit avec une douce malice

— Eh ! que vous avais-je toujours dit, madame ! J'avais donc raison, n'est-ce pas?...

Et puis les Cent Jours s'écoulèrent. Et puis il y eu un retour et je crois bien encore un souvenir peu amical de la visite du général Bertrand. Du moins cela se fit-il présumer dans une sorte de refus qui fut fait pour une somme de 30,000 francs qui était due à la duchesse de Narbonne et qui lui était due avec d'autant plus de rigueur que sa conduite lors de la mort de Mme Adélaïde avait été vraiment fort remarquable. Elle avait envoyé à Mittau, où étaient alors Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême, tout ce qui lui revenait par le droit de sa charge et qui lui revenait d'autant plus qu'elle avait tout quitté pour suivre sa royale maîtresse dans l'exil et avait perdu tous ses biens. L'abbé de Montesquiou, son neveu qui était alors ministre de l'intérieur et qui pouvait beaucoup pour elle, fut celui qui pourtant lui annonça cette nouvelle. Quelques jours avant elle avait été, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, trouver le roi, et lui demander de lui fixer une existence. Louis XVIII lui répondit par de ces phrases parfaitement polies

gracieuses même. Mais enfin il ne concluait rien.

— Sire, lui dit enfin la duchesse en se levant et redressant sa tête avec une fierté bien sentie, tout ce que vous me dites peut être fort beau, sans doute, mais on ne vit pas avec de belles paroles, et mon dîner ne se paiera pas avec cette monnaie.

Elle comptait sur ces 30,000 francs avec une entière certitude et l'emploi en était déjà fait. Aussi, lorsque l'abbé de Montesquiou vint lui dire que ce paiement était retardé indéfiniment, elle en reçut une atteinte mortelle. Le matin, le docteur l'avait laissée bien portante en sortant après son déjeuner. Il rentre à cinq heures et la trouve frappée à mort! Il l'aimait avec la tendresse d'un fils. Il employa tout son talent pour la rappeler à cette énergie qui faisait son existence. Mais elle avait été détruite par un coup frappé trop rudement. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut de prolonger sa vie pendant deux mois environ. Au bout de ce temps, elle mourut, âgée de quatre-vingt quatre ans et possédant toutes ses facultés comme si elle avait trente ans. Le docteur Kappeler me disait encore que, s'il n'y avait pas eu des causes étrangères à son existence ordinaire, qui devait s'écouler comme celle d'une femme de cet âge dans un complet repos, il l'aurait fait vivre jusqu'à cent ans.

Je vivais fort retirée. Je n'habitais même pas les appartements de mon hôtel qui donnaient sur la rue. Mon deuil, qui n'était encore qu'au sixième mois, m'autorisait à cette retraite, que mes chagrins d'ailleurs me faisaient désirer. Mais je voyais tous les jours beaucoup de mes amis, qui venaient m'apporter des nouvelles. J'apprenais à chaque instant à quel degré de malheur nous parvenions, et cette progres-

sion était effrayante. Enfin, un jour La Valette me fait demander de passer dans mon cabinet et me dit, en me voyant, que tout était perdu. Je fus étonnée de voir à quel point il était troublé. Lui ordinairement si calme et si doucement joyeux! Hélas! comment la joie pouvait-elle exister entourée comme elle l'était maintenant parmi nous de cyprès et de cercueils!

— Blücher a passé le Rhin, me dit La Valette. Il est à la tête d'une armée formidable. C'est l'armée de Silésie. Il paraît que rien ne s'est opposé à lui et que le passage a eu lieu depuis Manheim jusqu'à Coblentz sans que le malheureux ait seulement trouvé une entrave!

— Mon Dieu! m'écriai-je, la France n'est-elle donc plus la France? Ne sommes-nous donc plus ce même peuple qui, en 1792, a forcé les Prussiens à repasser la frontière? Je ne suis qu'une femme, mais il me semble que je me conduirais avec plus de cœur...

Et puis tout à coup il se dressa devant moi comme des fantômes. Ce n'était pas le fruit d'une imagination troublée, c'étaient en effet mes amis... Ils semblaient me regarder et me reprocher cet enthousiasme de guerre. Hélas! tous étaient tombés si jeunes encore sous le boulet ennemi! Et, si l'on eût donné cette paix que l'on souhaitait de toutes parts, ces amis que je pleurais, qui m'entouraient couverts de leurs linceuls, eh bien, ils vivraient encore! Cette pensée me rendit tout ce qui m'obsédait depuis plusieurs mois. J'éprouvais contre l'empereur une sorte de ressentiment qu'il m'était difficile de repousser, ce que d'ailleurs je ne cherchais pas à faire. Je le disais avec

la même franchise que j'ai mise à publier mon admiration. La vérité doit d'ailleurs présider à tout ce qui est dans cet ouvrage. J'ai ensuite abjuré depuis longtemps ce même ressentiment pour revenir à mes premières admirations. Mais alors j'étais si profondément ulcérée, je souffrais une peine si vive qu'on doit concevoir ce que je dévoile en moi. Si j'eusse été autrement, je n'aurais pas ce qui rend à la fois si heureux et si malheureux, une âme ardente et passionnée, et susceptible de comprendre et d'éprouver toutes les joies comme toutes les souffrances.

Cette armée de Blücher était forte de *cent soixante mille hommes!* Elle n'était pourtant que la seconde en force. Parmi cette foule qui venait se ruer sur nous avec toute la rage de la vengeance, la grande armée, commandée par le prince Schwarzenberg, était de *cent quatre-vingt-dix mille hommes*, celle du Nord, aux ordres de Bernadotte, de *cent trente mille hommes*, et puis encore *cent mille* conduits par Beningsen et Tauenzien. Et puis Bellegarde en Italie avec quatre-vingt mille hommes. Ensuite les réserves allemandes, polonaises, hollandaises, russes. Tout cela, joint au reste, donnait un chiffre de huit cent mille combattants! Il faut ajouter à ce nombre effrayant, deux cent mille Espagnols, Portugais, Anglais, obéissant à lord Wellington et se ruant, insensés de vengeance, sur la barrière des Pyrénées, comme Blücher sur celle du Rhin.

Et nous, qu'avions-nous pour nous opposer à cette menaçante invasion? Trois cent cinquante mille soldats. Trois cent cinquante mille seulement! Et encore comment étaient-ils placés? Cent mille étaient enfermés dans les places fortes de Hambourg, de

Dantzig par delà l'Oder, l'Elbe et le Rhin. Le prince Eugène avait une faible armée en Italie pour s'opposer à Murat et à Bellegarde. Soult et Suchet avaient à peine quatre-vingt mille hommes à mettre en présence de l'armée formidable de Wellington. Tous les passages étaient donc ouverts jusqu'au cœur de la France, et un tel désastre s'était effectué quand il pouvait ne pas être ! Cette pensée peut rendre insensé.

L'empereur avait sous ses ordres directs les corps des maréchaux Ney, Marmont, Macdonald, Mortier, Victor et Augereau. Mais ces corps d'armée, quel était le total de leur effectif? Celui du maréchal Ney était à peine de quatorze mille hommes! Le maréchal Augereau n'en avait pas trois et la garde impériale figure dans le nombre que je viens de rapporter ! Ce nombre est exact. Il m'a été donné, non pas par le *Moniteur*, non pas par les journaux du temps, mais par une voie parfaitement sûre. Ainsi, pour résister à toute l'Europe acharnée contre nous, nous n'avions qu'une armée dont chaque homme comptait quatre adversaires! L'amour de la patrie pouvait encore beaucoup à la vérité, mais les douleurs personnelles nous avaient énervés, nous n'étions plus nous-mêmes. C'est au milieu de ces troubles, de ces terreurs qui nous annonçaient des maux plus grands encore venant de ces régions lointaines que nous avions été troubler dans leur sommeil, c'est au bruit lointain du canon russe et prussien que la dernière ancre de salut de la France se rompit et qu'arriva le dernier jour de l'année 1813! Celle qui allait commencer devait donner au monde un spectacle jusqu'alors inconnu et qui ne devait jamais se renouveler.

La fin de l'année 1813 amène nécessairement à parler de ce qui s'est passé en Europe depuis l'assemblée des notables. Ce fut un soir. Le cardinal Maury parla de tout ce que les peuples avaient conquis sur les rois et il citait à l'appui de son opinion les événements remarquables dont les souverains d'Europe ont fourni eux-mêmes l'exemple. Nous examinâmes en effet les différentes couronnes, et nous trouvâmes ce que je vais présenter ici dans un tableau.

CHARLES III, roi d'Espagne, mort de maladie, le 13 décembre 1788.

ACHMET IV, sultan, mort subite (poison), 7 avril 1789

JOSEPH II, empereur d'Allemagne, mort de maladie, le 20 février 1790.

LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, mort de maladie, le 1er mars 1792.

GUSTAVE III, roi de Suède, assassiné le 29 mars 1792.

LOUIS XVI, roi de France, exécuté le 21 janvier 1793.

STANISLAS AUGUSTE, roi de Pologne, déposé, et mort de maladie le 25 novembre 1795.

VICTOR AMÉDÉE, roi de Sardaigne, mort de maladie le 16 octobre 1796.

CATHERINE II, impératrice de Russie, morte d'apoplexie le 17 novembre 1796.

FRÉDÉRIC, roi de Prusse, mort de maladie le 15 novembre 1797.

PIE VI, pape détrôné, et mort de maladie le 29 août 1799.

CHARLES EMMANUEL, roi de Sardaigne, chassé de ses États le 10 novembre 1798.

Paul Ier, empereur de Russie, assassiné le 24 mars 1801.

Ferdinand IV, roi de Naples, chassé de ses États, le 12 février 1806.

Selim, sultan, assassiné le 18 juillet 1808.

Marie, reine de Portugal, chassée de ses États, le 29 novembre 1807.

Christian VII, roi de Danemarck, mort de maladie le 13 mars 1808.

Charles IV, roi d'Espagne, forcé d'abdiquer le 17 mars 1808.

Ferdinand VII, roi d'Espagne, contraint d'abdiquer le 6 mai 1808.

Mustapha, sultan, assassiné le 28 juillet 1808.

Gustave Adolphe, déposé et banni de la Suède le 10 mai 1809.

Pie VII, pape détrôné et prisonnier le 5 juillet 1809.

Ainsi, en vingt-six ans, voilà vingt-deux souverains, qui, par la mort ou la violence sont descendus du trône où ils étaient placés! Et dans cette longue liste, je n'ai pas placé le doge de Venise, déposé en 1795, le doge de Gênes, également déposé, le grand-maître de Malte et tous les princes italiens, comme le duc de Modène et tous les princes allemands, les électeurs et les margraves! En voyant toute cette échelle sur laquelle la mort s'est promenée en imposant sa faux, soit d'elle-même, soit par la violence et la trahison, alors j'ai bien regardé en pitié, vraiment, cette élévation qu'on appelle la royauté! Ajoutez à ce tableau que je viens de vous donner, les soucis, les tourments, les terreurs qui quelquefois ont amené ce mot : *Mort de maladie!* et vous vous demanderez sans affecter

une fausse philosophie[1], si, en effet, le nom de souverain vaut la peine qu'on brave un seul de ces périls pour le porter.

[1] M. de Sémonville étant un soir chez moi, à l'Abbaye-aux-Bois, fit le même calcul. Il peut se le rappeler, c'est en 1830.

CHAPITRE IV

1er janvier 1814. — Commissions composées de sénateurs et de députés. — M. Raynouard. — Le duc de Massa. — Paroles *inconstitutionnelles.* — Reparties. — Salon des Tuileries. — Discours de l'empereur. — *Le nommé* Lainé. — *Qu'est-ce qu'un trône? — M. Raynouard en a menti.* — Maladresse du Corps législatif. — Faction royaliste à Bordeaux. — Napoléon souvent trompé. — Sa conduite à cette époque. — Les braves en Champagne. — Violation de la capitulation de Dantzig. — Mutisme du *Moniteur* sur les événements. — Occupation de *Langres, Dijon, Châlons*, etc., etc. — Obstination de l'empereur. — Il quitte Paris. — Ferdinand VII. — Pie VII. — Le roi de Rome présenté à la garde nationale. — Impressions douloureuses. — Différence entre les hommes de 92 et ceux de l'époque. — Défection de Joachim Murat. — Duc de Vicence. — Duc de Bassano. — Captivité. — Torture morale et physique. — Députation de l'Académie de Mantoue. — Translation. — Découverte importante à l'usage des prisonniers. — Nouvelle encre sympathique. — Manuscrits. — Conversation à coups de bâton. — Autre prisonnier politique — Moyen infaillible de se *reconnaître* quand on ne s'est jamais vu. — Une sinécure.

Le 1er janvier 1814 vit pour la dernière fois entouré d'hommages celui que la fortune abandonnait. Cependant, la cour fut nombreuse aux Tuileries. Je sus, par plusieurs personnes qui en revenaient elles-mêmes, que jamais la foule n'avait même été si remarquable. Voulait-on examiner le regard du lion? Voulait-on deviner sur le front de cet homme si le

malheur de sa destinée lui était révélé tout entier? Hélas! il était toujours aussi calme! Était-il aveuglé, ou bien cachait-il sa souffrance? Il souriait encore, malgré le bruit sourd de l'orage, et ce sourire était, me disait-on, toujours aussi radieux, surtout quand son œil s'arrêtait sur son fils.

Mais une scène étrange s'était passée au château et me fut rapportée avec toutes les circonstances une heure après.

On sait que Napoléon avait nommé deux commissions pour établir l'état de la France. Ces deux commissions, formées dans le Sénat et le Corps législatif, étaient composées, pour le Sénat, de MM. de Talleyrand, Fontanes, Saint-Marsan, Barbé-Marbois, Beurnonville[1] et présidée par M. de Lacépède, et, pour le Corps législatif, de MM. Raynouard, Lainé, Gallois, Flaugergues, Maine de Biran et présidée par le duc de Massa. Ce fut M. Raynouard qui fut l'orateur du Corps législatif et parla sans doute avec une franche énergie, mais avec une vérité qui devait faire un effet funeste dans le reste de la France. Et l'empereur le sentit aussitôt. Il y avait même, dans ce que dit M. Raynouard, des mots insolents pour l'empereur et qui devaient être comme un coup de cloche sonnant le tocsin et appelant les peuples à la révolte.

— Nous devons, dit M. Raynouard, ne pas répondre à des conditions outrageantes, mais que veut-on? On veut nous renfermer dans nos limites, et ré-

[1] La formation de ces deux commissions prouve à quel point l'empereur était peu *despote* dans l'habitude de sa vie politique intérieure! Beurnonville était son ennemi, et il le savait. Quant à M. de Talleyrand et la commission des députés... Pas un ami.

primer *l'élan d'une activité ambitieuse, si fatale depuis vingt ans à tous les peuples de l'Europe. De telles propositions nous semblent honorables pour la nation, puisqu'elles prouvent que l'étranger nous craint et nous respecte. Ce n'est pas lui qui assigne des bornes à notre puissance, c'est le monde effrayé qui invoque le droit commun des nations. Les Pyrénées, les Alpes, le Rhin renferment un vaste territoire, dont plusieurs provinces ne relevaient pas de l'empire des lis, et cependant la royale couronne de France était brillante de gloire et de majesté entre tous les diadèmes.*

Le duc de Massa, qui présidait la commission du Corps législatif et qui, en cette qualité, assistait ce même jour 28 décembre à la séance de la Chambre, se leva dans ce moment et s'écria avec une forte émotion :

— Monsieur, vos paroles sont inconvenantes... et surtout inconstitutionnelles!

— Je ne vois ici, lui répondit Raynouard avec sang-froid, qu'une seule chose *inconstitutionnelle*, c'est votre présence dans cette Chambre!

M. Raynouard, comme beaucoup d'autres, parlait à merveille et avec une grande énergie, parce qu'il voyait la puissance de Napoléon décroître[1]. Il y a dans une telle attaque quelque chose qui blesse une âme généreuse. Ensuite, je dirai, avec l'empereur, que rien n'était plus maladroit que cette conduite.

[1] Quand on songe cependant qu'il y a aujourd'hui des hommes qui vous disent *sans rougir* : « A cette époque j'étais dans la garde nationale et je correspondais avec l'ennemi! » Et ces hommes n'étaient *obligés à rien* comme caste privilégiée et trahissaient *pour trahir*, ou plutôt pour intriguer.

L'empereur ne dit rien le premier jour en apprenant ce qui s'était passé au Corps législatif. Mais le 1er janvier, lorsque toutes les autorités de l'empire étaient réunies dans la salle du trône aux Tuileries et qu'il était entouré seulement de Français — car hélas! cette salle que j'avais vue remplie d'une foule d'ambassadeurs de tous les souverains de l'Europe [1], l'Angleterre seule exceptée, qui venaient incliner bien bas leurs fronts devant le maître de tous, cette même salle était déserte de cette même foule diplomatique et n'en renfermait pas un seul membre. — Napoléon, toujours aussi calme, aussi grand, promenait son œil d'aigle sur cette assemblée formée d'hommes dont les intérêts privés se rattachaient aux siens et devaient s'unir pour défendre la France, et qui pourtant, dans leur délire, dans leur désir insensé de paraître en parlant, en disant de vaines phrases au jour du danger, être enfin depuis dix ans ce qu'ils devaient être en effet, *des hommes* de la patrie, n'étaient en résumé que des ennemis de plus contre cette même patrie. Ils ne le croyaient pas peut-être, et cependant c'était une triste vérité.

Lorsque tout le monde fut arrivé le 1er janvier 1814, l'empereur sortit de l'intérieur de ses appartements. Il était calme, sérieux. Mais sur son front il passait des ombres qui annonçaient l'orage. Il dit quelques mots insignifiants à l'un des ministres, puis, promenant sur cette foule attentive un regard profond et terrible dans son éloquence, il prononce enfin des paroles

[1] M. de Metternich excepté. Je dois à la vérité de dire, comme historienne et non pas comme amie, que son attitude fut toujours noble et grande près de Napoléon.

remarquables, improvisation violente sortie d'une âme blessée et qui, semblables aux grondements du tonnerre, furent retentir dans le cœur des coupables et leur causèrent cette terreur que sa voix admirable dans ses inflexions causait toujours quand il était animé par un sentiment tel que celui qui l'agitait alors. Ses phrases serrées et concises présentent le modèle d'une éloquence unique.

« J'ai supprimé l'impression de votre adresse[1]. Elle était incendiaire. Les onze douzièmes du Corps législatif sont composés de bons citoyens. Je les connais et j'aurai des égards pour eux. Mais un autre douzième renferme des factieux, et votre commission est de ce nombre. Vous vous êtes laissés conduire par cinq factieux. *Le nommé* Lainé est un méchant homme qui correspond avec le prince régent par l'intermédiaire de l'avocat de Sèze. Je le sais, j'en ai la preuve. Le rapport de votre commission m'a fait bien du mal. J'aimerais mieux avoir perdu deux batailles. *A quoi tendait-il? A augmenter les prétentions de l'ennemi!* Si je voulais vous croire, je lui cèderais plus qu'il ne demande. Si on me demandait la Champagne, il me faudrait donner la Brie! Est-ce en présence de l'ennemi qu'il faut faire des remontrances? Votre but était de m'humilier. On peut me tuer, mais on ne me déshonorera pas. Je ne suis pas né parmi les rois. Je ne tiens pas au trône. Qu'est-ce d'ailleurs qu'un trône? Quatre

[1] L'impression du rapport de la commission du Corps législatif fut votée à la majorité de 225 voix contre 32! Le ministère de la police fit enlever les épreuves du rapport et on les remit à l'empereur. Une chose extraordinaire, c'est la formation de cette commission. Elle était composée de royalistes presque entièrement, ainsi que je l'ai remarqué plus haut.

morceaux de bois dorés, couverts de velours. Dans quatre mois je publierai l'AFFREUX rapport de votre commission.

. . . .

« C'est contre moi que les ennemis s'acharnent plutôt que contre les Français. Mais pour cela faut-il qu'il me soit permis de démembrer l'État? Est-ce que je ne sacrifie pas ma fierté, mon orgueil, pour obtenir la paix? Oui, je suis fier, parce que je suis courageux. Je suis fier, parce j'ai fait de grandes choses pour la France.

. . . .

« Dans trois mois nous aurons la paix, ou je serai mort. Retournez dans vos foyers. En supposant même que j'eusse des torts, vous ne deviez pas me faire de reproches publics. C'est en famille qu'il faut laver son linge sale.

« M. Raynouard dit que le maréchal Masséna a pillé la maison d'un citoyen. M. Raynouard en a menti. Au reste, la France a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle. »

Et il avait bien raison. Nous ne l'avons que trop vu. Le fait est que M. Raynouard et ceux de la commission avaient tort, mais Napoléon l'avait également en disant que le Corps législatif n'était rien. Le Corps législatif, bien que muet jusque là, n'en était pas mois l'organe de la nation. La commission avait été injurieusement maladroite en parlant comme elle l'avait fait, et Napoléon l'avait été également en lui faisant une réponse qui, pour ne pas avoir été alors dans le *Moniteur telle qu'elle fut dite*, n'en fut pas moins connue par toute l'Europe huit jours plus tard. C'était presque un manifeste lancé contre la France,

tandis qu'il devait au contraire lui tendre une main amie dans cette heure de détresse, où tous deux se devaient un mutuel appui. Cette réponse de l'empereur fut connue dans tout Paris le jour même. Elle donna matière à une foule de commentaires les plus différents les uns des autres. Elle fut comme un signal de discorde. Mais ce qu'il faut dire à la louange de Napoléon, de cet homme qu'on a montré comme un tyran toujours prêt à punir, comme un despote dont la volonté ne fut jamais qu'arbitraire, c'est que cet événement ne fut le signal d'aucune proscription. Personne ne fut puni et, dans le nombre des membres de cette commission il y avait des hommes qui pouvaient l'être. M. Lainé, qui était attendu à Bordeaux, où il était à la tête d'une faction royaliste fort active, y retourna pour agir. Et l'empereur le savait. Peut-être, au reste, fit-il mal de ne pas le retenir à Paris. Mais, je le répète, Napoléon ne fut jamais tyrannique de lui-même. Il ne le fut que d'après des rapports qui obscurcissaient souvent la vérité et troublaient alors son jugement. Mais quand lui-même avait à prendre une décision, elle était presque toujours grande et généreuse. J'ai eu à me plaindre de lui, mais je suis à présent certaine qu'il fut trompé. Alors je ne le savais pas. Je le crus injuste, et rien à l'époque dont je parle ne me l'aurait fait voir. Je ne lui adressai aucune demande et j'ai su que cette conduite lui parut une obstination presque rebelle, tandis qu'il n'aurait dû la regarder que comme le mouvement d'une âme profondément et douloureusement blessée.

A cette terrible époque, tout autour de nous avait un aspect extrême et violent. Rien ne suivait le cours naturel de la vie. Rien ne se dénouait. Tout se bri

sait, se rompait sous une main de fer invisible qui ravageait le monde. On était comme assistant à un spectacle effrayant dans un rêve fiévreux. Tout, jusqu'aux passions les plus honteuses, se montrait sans voile. C'était un délire. Il n'y eut alors qu'un souvenir qui demeurera éternel et fera l'admiration des âges, c'est la conduite de Napoléon devant le danger qui vint tout à coup se dresser devant lui et lui apparaître à son réveil pour lui prononcer sa sentence de déchéance parmi les puissants de la terre. C'est l'héroïsme de cette phalange de braves, qui, dans les plaines de la Champagne, prouva que la France POUVAIT, si elle l'eût voulu tout entière, résister à l'Europe réunie contre elle. Elle eût résisté au monde entier. Honneur aux fidèles! Honte à ceux qui dénièrent le secours de leurs bras au jour du péril de la patrie! Honte, infamie, anathème éternel!

Ce même 1er janvier vit mon brave ami Rapp être contraint à laisser les Russes devenir maîtres de Dantzig, après une héroïque résistance et par une trahison lâche et perfide[1]! C'était sans la moindre pudeur, la force abusant du malheur. Mais l'empereur Alexandre était incapable d'ordonner une semblable indignité. Je suis convaincue de la beauté de son caractère. Il faut juger l'homme, non pas d'après ses propres passions à soi-même, mais d'après les actions qu'il fait.

Au reste, pour ceux qui font des rapprochements,

[1] Ce fut le 27 septembre que fut conclue une convention d'évacuation suivant laquelle la place serait rendue le 1er janvier, si elle n'était pas secourue; et, dans le cas même de la convention exécutée, les assiégés rentraient en France avec les honneurs de la guerre, avec armes et bagages. Rien ne fut observé, tout fut violé et la garnison envoyée en Sibérie!!...

il est curieux de mettre en regard les trois infractions de traité qui ont été faites depuis que l'Europe nous fait la guerre. Le premier est en Égypte au traité d'El-Arisch par l'amiral Keith et le brave et loyal Kléber, le second par le prince de Wurtemberg, à Dresde, le troisième, et peut-être le plus indigne, s'il pouvait y avoir une différence dans un manque de foi, est celui de Dantzig. Il est honorable pour nous de pouvoir dire que pendant vingt-deux ans d'une guerre soutenue contre l'Europe entière, nous n'offrons *aucune* action semblable au blâme de la haine et de l'envie. Nos généraux doivent avoir quelque fierté de cette belle conduite, soutenue à travers des périls et des revers. Tant il est vrai que le véritable honneur n'invoque jamais la nécessité pour faire son devoir.

Maintenant le tableau de nos malheurs est affreux à tracer. Chaque jour on apprenait par des lettres particulières, car le *Moniteur* tenait encore un voile sur la vérité, les progrès des alliés. Le cordon de lances et de baïonnettes ennemies se resserrait chaque jour également et nous voyions approcher le danger sans prévoir comment il serait conjuré. C'est alors que Napoléon mobilisa cent vingt mille hommes de garde nationale, pour couvrir Lyon et Paris et former une réserve. Voilà quelle était notre dernière ressource! Pendant ce temps, l'ennemi occupait *Langres* [1], *Dijon*, Châlons, Nancy, Vaucouleurs et sem

[1] Les Autrichiens prenaient Langres. Nancy l'était par les Russes, Châlons par les Autrichiens, commandés par M. de Bubna, Vaucouleurs par les Prussiens. Enfin les Autrichiens étaient à Bar-sur-Aube!

blait devoir arriver immédiatement à Paris, et Blücher s'établissait à Saint-Dizier et à Joinville.

Ce qui rend l'obstination de Napoléon inexcusable pour ne pas faire la paix, c'est l'état dans lequel était l'armée, sans argent, sans distributions régulières assurées, parce que les fonds manquaient. L'empereur fit une faute que même ses partisans les plus dévoués ne peuvent excuser. Les Français de l'ancienne France, qui savaient que leur sort avait pu être assuré, ne lui pardonnaient pas d'avoir ainsi mis en question leur repos et leur fortune. Il résulta de ce mécontentement sourd et encore voilé un désaccord complet dans la marche des choses. L'habitant souffrait du séjour du soldat chez lui et le laissait voir plus qu'il ne l'aurait fait à un Cosaque. Et cependant l'amour qu'on avait pour l'empereur était toujours profond. Mais, je le répète, le découragement avait remplacé l'enthousiasme, et le dernier malheur pouvait seul le ramener. Le Français raisonne et arrive toujours à une conclusion. Pour lui le comble de l'indifférence sur son sort était la conduite de Napoléon, qui se riait de la paix des chaumières et forçait leurs maîtres à les quitter pour soutenir une obstination folle.

En apprenant que les Autrichiens occupaient Bar-sur-Aube, l'empereur se décida enfin à quitter Paris. Il avait déjà ouvert les prisons du roi d'Espagne et du pape. Ferdinand VII avait quitté Valençay et Pie VII Fontainebleau[1]. Par ces mesures tardives, Napoléon

[1] Il fut conduit vers l'Italie, par Orléans et Limoges. Lorsque je le revis à Rome, il me parla beaucoup de ce retour « auquel il ne croyait plus » me disait-il ingénûment. C'était un saint homme.

croyait ramener à lui un homme qui avait pu déposer son père et s'emparer de sa couronne ! Ferdinand devait demeurer son ennemi. Et c'est ce qu'il fit.

Rien n'est plus étrange que la différence des rapports sur un homme comme Napoléon, aussitôt que son étoile de bonheur a pâli. J'ai vu dans la même journée dix versions sur la manière dont il avait pris congé de la garde nationale de Paris en leur confiant sa femme et son enfant. Beaucoup en revenaient avec les yeux humides, d'autres trouvaient que tout était comédie dans l'élan de sensibilité qui l'avait *entraîné* lorsqu'il avait présenté son fils aux gardes nationaux. Si j'eusse été près de lui en ce moment, je l'aurais deviné, parce que je le connaissais trop bien pour m'y tromper. Néanmoins, d'après ce qu'on m'a dit, je crois être sûre que ce qu'il a montré il le sentait. Il était père d'ailleurs, et il idolâtrait son enfant ; il l'aimait d'un tel amour que je crois tout possible de lui dans une semblable circonstance... Je crois pouvoir en répondre... Son cœur était attendri en regardant cette charmante tête blonde destinée en naissant à porter vingt couronnes, et qui se trouvait dépossédée d'un si bel avenir par ceux mêmes qui auraient dû lui conserver son héritage. Du reste, quoi qu'on puisse dire aujourd'hui de cette scène d'adieu entre Napoléon et la garde nationale parisienne, il est de fait que ce jour là l'enthousiasme fut au comble. Cette scène fut publique, et chacun l'a jugée. On peut encore se rappeler le bruit que fit le cri prolongé de : *Vive l'empereur ! Vive le roi de Rome !* La place du Carrousel retentissait du serment de fidélité prêté par les officiers de la garde nationale, et ces serments proférés par une bouche française et loyale

devaient être oubliés et trahis avant que quelques semaines même fussent écoulées !

Cependant l'empereur quittait Paris et nous laissait livrés à une inquiétude d'autant plus vive que nous ne savions comment échapper au danger qui nous menaçait. Où fuir ? Comment émigrer ? Comment espérer un asile, si le sort nous forçait à quitter notre patrie ? L'Espagne et l'Italie nous étaient fermées comme le Nord, comme l'Europe entière ! Il ne nous restait que l'Amérique ! Oh ! ce moment fut affreux ! Et pourquoi le dissimuler ? Il fut important par l'influence qu'il exerça momentanément sur l'esprit français relativement à l'amour qu'il portait à l'empereur. Cet amour revint, et même avec plus de force peut-être qu'avant ses malheurs, mais en même temps on souffrait trop et on le lui attribuait avec trop d'amertume pour ne pas sentir au cœur comme un éloignement répulsif pour l'homme qui avait amené à ce point de malheur et d'humiliation. C'était une étrange lutte !

La Valette, sans remplacer auprès de moi l'ami que rien ne pouvait remplacer, mon bon Duroc, tâchait cependant de me rendre la vie moins amère en me rappelant que Junot avait laissé des amis qui aimaient toujours sa veuve et ses enfants. Souvent il venait me voir le matin de très bonne heure pendant un moment. Il me donnait des nouvelles et cherchait à m'offrir un tableau moins assombri de l'avenir. Mais il ne pouvait empêcher que les nouvelles n'arrivassent de tous les côtés et qu'elles ne fussent désastreuses. L'effet que tout cela produisait était fantastique. Il semblait que jamais nous n'eussions vaincu ! Les têtes même les plus fortes s'inclinaient sous le

premier coup de l'infortune et ne savaient même plus se relever. L'indignation aurait dû prendre la place de l'abattement, et souvent je le leur disais. Mais, je le répète, le découragement glaçait tous les cœurs. La Valette me disait que rien ne lui rappelait 92 dans les hommes si mornes, si abattus.

— Et pourtant, ajoutait-il, le péril est bien plus grand. Il y a ici désir de vengeance, volonté d'humilier à leur tour !

— Oh ! ce Murat, me dit-il un jour en m'apportant une lettre qui me venait de Naples, et que je lui avais fait adresser, oh ! Murat !

En effet, c'était alors qu'on apprenait que le traité avait été non seulement signé avec l'Autriche, mais que par les manœuvres de Joachim il avait cerné le vice-roi, qui se trouvait neutralisé et ne pouvait agir. La lettre que je venais de recevoir me disait que Murat était tellement malheureux de sa trahison qu'il y avait des moments où il paraissait insensé. Hélas ! je le crois sans peine ! Il devait en effet bien souffrir. Cependant Napoléon voulait tenter encore une démarche auprès des souverains alliés. Il envoya le duc de Vicence au quartier général de l'armée des alliés. Le duc de Vicence était aimé de l'empereur Alexandre et Napoléon avait bien compris que l'amitié de l'empereur de Russie était une importante chose à reconquérir. Eh ! mon Dieu, pourquoi l'avait-il perdue ? Il en était aimé comme un frère !

Quoi qu'il en puisse être, le duc de Vicence était vis-à-vis de l'empereur Alexandre dans la position la plus heureuse pour porter des paroles de paix et d'amitié. L'empereur, pour augmenter la considération dont il le voulait entourer, le nomma son mi-

nistre des affaires étrangères. Par là, il n'y avait aucun intermédiaire entre le plénipotentiaire et son maître au nouveau Congrès qui allait s'ouvrir et qui allait proclamer sa première séance au bruit du canon et de la mitraille qui abattait chaque jour un pan de la muraille derrière laquelle l'empereur se retranchait encore.

J'ai lu dernièrement dans une biographie, d'ailleurs très recommandable, que le duc de Vicence *dut* croire qu'en effet *il n'y avait pas d'intermédiaire entre lui et l'empereur, mais qu'aussitôt après son départ il y en eût un, qui fût le ministre secrétaire d'État.*

Cette phrase est faite de manière à faire croire que le duc de Bassano fut dans une attitude hostile, non seulement envers M. le duc de Vicence, mais bien envers la France en conseillant à l'empereur de ne pas faire la paix. C'est du moins ce que veut dire la phrase que je viens de rapporter.

Puisque le ministre des relations extérieures devenait plénipotentiaire au Congrès, il fallait qu'il y eût auprès de l'empereur un ministre qui correspondît avec le plénipotentiaire. M. de Vicence n'avait pas pu exiger que l'empereur, au milieu des opérations si rapides de cette prodigieuse campagne, entretînt lui-même la correspondance diplomatique. Il y avait là une nécessité à laquelle le duc de Bassano dut se soumettre, quelque regret qu'il pût en éprouver. Son intermédiaire aurait, il faut le dire, été favorable à M. de Vicence, si le plénipotentiaire de Châtillon avait usé des pleins pouvoirs que le duc de Bassano lui fit donner deux jours avant l'ouverture du Congrès, *pour sauver la capitale et éviter une bataille où étaient les dernières espérances de la nation.* Ces pouvoirs

ainsi motivés étaient *absolus* dans leur contexte. L'empereur s'en remettait à son plénipotentiaire des conditions de la paix. M. de Vicence devait le témoignage d'une si haute confiance à l'intervention de M. de Bassano. Ce n'est pas la faute de celui-ci si le plénipotentiaire n'a pas voulu en user. La phrase du biographe est donc injuste et fausse surtout.

M. le duc de Bassano est un des Français les plus *Français* que je connaisse. Il aime son pays et la manière dont il l'a servi depuis quarante ans prouve ce que j'avance. Ce même pays pour lequel il a été frappé d'exil, de captivité, a même bien peu fait pour lui en le récompensant d'un titre et de quelques honneurs. Des hommes comme lui devraient toujours être à même de servir le pays, voilà quelle est leur récompense.

Le duc de Bassano avait déjà beaucoup souffert, quoique bien jeune encore, à l'époque du commencement de la révolution. De là, il est venu une pensée toute naturelle, c'est que, ayant beaucoup souffert, il avait peu oublié et avait peut-être le besoin de le faire sentir. Ceux qui avaient une telle pensée ne le connaissaient pas sans doute. Et puis ils croient qu'il est possible de se venger en laissant accabler son pays ! C'est une étrange vengeance. J'ai pourtant entendu parler dans ce sens relativement au duc de Bassano ! Que d'absurdités dans la méchanceté quelquefois !

Il est de fait que le duc de Bassano a beaucoup souffert du fait des puissances étrangères, et particulièrement de l'Autriche. En 1792, M. le duc de Bassano, alors M. Maret, fut nommé ministre de France à Naples. Il partit avec M. de Sémonville, qui

lui-même allait à Constantinople comme ambassadeur. Que leur reprochait l'Autriche? Que leur voulait-elle? Je n'en sais rien. Mais ce qui est constant, c'est qu'ils furent arrêtés en Suisse sur le territoire neutre, tandis qu'ils le traversaient sous la garantie de la bonne foi jurée et du caractère qu'ils portaient. Ils furent arrêtés et enfermés dans la forteresse de Mantoue, mais séparés, mis au secret le plus rigoureux et *enchaînés*. M. le duc de Bassano porte encore au poignet droit la cicatrice de l'un de ses fers. Je l'ai vue il n'y a pas trois jours.

La position dans laquelle il était aurait donné de la pitié à un ennemi ayant des motifs de haine. Resserré dans une chambre où son lit se tenait à peine, privé d'air et de la société même d'un guichetier, dans toute la force de la vie physique et intellectuelle, M. de Bassano se vit menacé, malgré toute sa force d'âme, de succomber sous le poids d'une infortune dont l'injustice doublait toute l'horreur! Il se vit mourir. Il contracta non pas les fièvres, qu'il n'eut jamais, mais, à la place, des convulsions de nerfs de dix heures par jour, qui, pendant cinq mois, ne lui laissaient pas une heure de sommeil et qui au bout de sept mois le menaçaient d'une fin prochaine. M. de Bassano sentait la vie courir avec tant de force dans ses veines qu'il se dit : « *Je ne veux pas mourir.* » Et tout aussitôt, en disant le nom de son père, M. Maret, médecin habile, dont le talent lui avait fait des amis dans cette même ville où son fils était captif, il obtint d'être transféré dans une autre forteresse située dans le Tyrol. Un jour une députation de l'Académie de Mantoue fut introduite dans sa prison. L'illustre professeur Castellani la présidait.

« Elle venait, dit-il, apporter des consolations et offrir des secours au fils d'un homme dont la mémoire était chère à ce corps savant. Il y avait sept ans que M. Maret, père du duc de Bassano, était mort. Il avait été en relation pendant de longues années, comme secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, avec celle de Mantoue. La visite de la députation avait pour objet de constater la situation périlleuse du prisonnier. Sur le rapport qui fut fait à l'Académie, elle députa deux de ses membres à Vienne pour déclarer au baron de Thugut que, s'il ne voulait pas la mort du prisonnier, il fallait le transférer dans un autre climat avant le retour des chaleurs de l'été.

La translation du duc de Bassano dans la forteresse de Kufstein fut accordée. Ce fut alors que les menottes de fer avec lesquelles on lui serra les poignets lui firent cette blessure profonde, dont il porte encore la marque et dont d'ailleurs la cicatrice ne s'effacera jamais.

M. de Sémonville fut transféré comme lui dans cette nouvelle prison située dans la partie la plus sauvage du Tyrol. Là ils furent mis tous deux dans des prisons séparées, sans pouvoir se parler, sans communication, sans rien qui rappelât aux infortunés qu'ils devaient revoir le monde et qu'ils n'étaient pas morts à la société pour le reste de leur vie.

Tous deux étaient jeunes[1] et sentaient avec une profonde amertume cette privation de communication

[1] M. de Sémonville est beaucoup plus âgé que le duc de Bassano. Mais, malgré cela, il était jeune à l'époque dont je parle. M. de Bassano était lui-même un fort jeune homme.

avec le monde vivant. M. de Bassano comprit bientôt que, s'il laissait le découragement s'emparer de lui, il était perdu et que sa raison s'altérerait. Et, comme tous les esprits supérieurs, il prit aussitôt un parti décisif.

Il n'avait pas de livres, pas d'encre, pas de papier, rien pour écrire une seule ligne, rien pour distraire ces longues heures de captivité, qu'une aiguille de plomb semble marquer et qui se traînent si péniblement. Pourquoi cette sévérité? Je l'ignore, et lui-même n'en pouvait comprendre le motif. Mais enfin, quel qu'il fût, il *était*, et la plus rigoureuse captivité existait pour lui depuis plusieurs mois lorsque son esprit lui inspira un moyen de tromper sa solitude et son affreux ennui. Il résolut d'écrire. Et pourtant il n'avait ni plumes, ni encre, ni papier. Il demanda de la gomme arabique. Je ne sais plus pour quel usage, je pense pour les yeux. Ensuite il eut du vinaigre. Il racla, après cela, de la rouille qui se trouvait à des plaques de fer qui doublaient la porte de son cachot. Il pensa ensuite que le thé pouvait contenir un assez fort astringent pour obtenir le précipité noir dont il avait besoin et, sous le prétexte de souffrance, il demanda du thé, qu'on lui donna, et son expérience réussit!

Il me disait dernièrement que rien ne peut se comparer à la joie qu'il ressentit en voyant la coloration se faire à mesure qu'il versait son thé sur sa première préparation. Il faut avoir été dans cette position d'entier isolement, d'entier abandon, pour comprendre ce qu'il dut éprouver, et je le conçois parfaitement.

Mais l'encre n'était pas tout. Il fallait du papier. Le

duc avait obtenu de faire venir différentes choses qui lui étaient nécessaires, et dont il avait besoin dans sa forteresse comme lorsque nous l'avons connu dans la salle du trône des Tuileries. Il avait donc de la poudre pour les dents, qu'il avait fait venir je ne sais d'où. Ce fut sur le papier qui la renfermait sur lequel est encore en caractères imprimés : *Poudre pour les dents*, que le duc écrivit en vers deux comédies très gaies, l'une d'intrigue et l'autre de caractère, et toutes deux en cinq actes, qu'il composa dans cette prison. Elles sont de plus de trois mille vers écrits très lisiblement, sans ratures et fort gaies — ce qui est à remarquer, comme on peut le penser — et sur le papier que je viens de citer. Il y a plus. Le duc écrivit toute une tragédie aussi de sa composition sur cette autre feuille de papier qui avait servi à contenir de la gomme arabique. Cette feuille a quelques lignes de plus que l'autre en largeur, mais du reste le papier est, d'un autre côté, plus grossier et plus difficile à couvrir La tragédie a dix-huit cents vers. Elle est écrite, comme les comédies, sur quatre colonnes. Seulement il y a quelques petits morceaux de papiers détachés sur lesquelles se trouvent deux ou trois scènes qui n'ont pas pu tenir sur le *manuscrit.* Quant à la plume, le duc de Bassano la trouva dans son traversin, qui n'était pas d'édredon, comme on peut le voir. C'est une plume d'oie fort petite, mais qui peut encore servir, et qui en effet lui a servi pour écrire ses deux ouvrages. Il se servit pour la tailler d'une pierre à fusil qu'il avait trouvée sur le revers de sa fenêtre. Quant aux *brouillons*, il les faisait sur la faïence blanche d'un poêle dont la contre-partie donnait dans sa

chambre pour la chauffer. Il mettait là ses premières idées avec du charbon, pour ne pas user son encre, et puis il effaçait à volonté dès qu'il avait transcrit. Lorsqu'il me parla *de ses manuscrits*, je crus que c'était une plaisanterie et n'y ajoutai qu'une foi très légère. Mais *j'ai vu* ces manuscrits, je les ai parcourus. La comédie l'*Infaillible* est une charmante production. On y retrouve tout l'esprit de bonne compagnie de son auteur, cette finesse d'aperçu, ce tact parfait, qui donnent un charme tout particulier à sa conversation. J'ai déjà dit que je ne connaissais personne dont la causerie me plût, non pas davantage, mais autant que celle de M. le duc de Bassano.

Mais quand les comédies furent faites, quand la tragédie fut terminée et transcrite, alors recommença pour le pauvre prisonnier cette existence qui amène la mort. De nouveau le temps se mit à marcher sur un cadran sans heures, lui ramenant des jours sans soirs ni matins, et il se sentit atteint par un spleen d'autant plus effrayant que rien ne pouvait le détruire, tandis que tout devait l'augmenter. La distraction était épuisée.

— Mais, se disait-il dans l'un de ces moments où l'esprit voyage dans mille régions de l'imagination, mais que peut être devenu Sémonville ?

Et le voilà cherchant à deviner de quel côté de la forteresse on a placé M. de Sémonville. C'était le soir. Neuf heures sonnaient à l'horloge de la forteresse. Tout était calme autour du prisonnier dans ce tombeau anticipé, où il faisait un essai de la mort, lorsqu'il entendit un bruit sourd, mais cependant très distinct au-dessous de lui, dans une direction un peu oblique. Ce bruit le frappa. Depuis plusieurs jours il l'enten-

dait tous les soirs à la même heure et avec la même régularité.

— C'est une chaise qu'on traîne auprès d'un lit pour se coucher, dit le prisonnier, avec cette finesse de sensations qui fait tout deviner avec une merveilleuse dextérité. Si ce n'est pas Sémonville, mes peines seront perdues. Si c'est lui j'aurai trouvé le bonheur.

Et le voilà frappant sur son mur avec un manche à balai, d'une façon mystérieuse et dans une attente qui lui faisait battre le cœur. Pendant trois jours il frappa et n'eut pas de réponse. Il se décourageait. Le moment d'espérance qu'il avait eu lui en faisait voir la perte encore plus amère. Enfin, le troisième jour, il entend le son prolongé de coups donnés contre le mur. On lui a répondu ! Aussitôt il reprend son bâton, que le découragement lui avait fait jeter, et il dit à son ami, à son frère de cœur et de malheur, toute sa joie de l'avoir retrouvé ! Sémonville lui dit aussi combien il en est heureux. De ce moment, plus de murailles, plus de chaînes, plus de verrous. Les infortunés sourient à ce bonheur que leur envoie la Providence et sont reconnaissants de cette faible consolation, comme si les barres, les cadenas étaient tombés devant eux !

Il faut expliquer quelle était cette langue mystérieuse qui franchissait ainsi des distances et d'épaisses murailles. M. de Sémonville et M. Maret avaient souvent parlé dans la conversation et, certes, bien éloignés de songer qu'ils en feraient un jour usage pour eux-mêmes, de la possibilité de correspondre dans une prison, pourvu que les cachots ne fussent pas à une grande distance.

Il s'agissait de frapper autant de coups que la lettre dont on avait besoin était séparée par d'autres de l'A. Ainsi, lorsque M. de Bassano voulut savoir si M. de Sémonville était dans le cachot au-dessous du sien, il frappa d'abord cinq coups (E), puis dix-huit (S), puis dix-neuf (T), trois (C), cinq (E), dix-neuf (T), quatorze (O) et neuf (I), ce qui voulait dire : « Est-ce toi? »

Il est impossible de rendre la joie qu'éprouvèrent les deux amis, lorsqu'ils eurent trouvé ce moyen de converser et de tromper ainsi la cruauté de leurs geôliers! M. de Bassano fut exact le lendemain à frapper à son mur. Cet exercice lui fit oublier la composition et la comédie. Une fois que le cœur parle, l'esprit devient muet.

Les deux prisonniers *causèrent* ainsi longtemps, c'est-à-dire plusieurs mois. Ils étaient même parvenus à simplifier la chose, et en divisant l'alphabet par séries, ils abrégaient considérablement et faisaient bien moins de bruit par conséquent. C'est ainsi que s'écoulèrent les mois de leur captivité à Kufstein.

Un jour qu'ils avaient commencé leur conversation, ils furent surpris d'entendre un *troisième bruit* se mêler à leur conférence.

— Comment donc frappes-tu? demanda M. de Sémonville à M. Maret.

— Moi, je n'ai pas *cogné* un seul mot!

— Mais, écoute donc!

En effet, M. Maret entendit très distinctement, mais dans une partie plus éloignée du château, une langue *frappante*, comme la leur! Ils écoutèrent.

— Voulez-vous bien permettre à un malheureux

compagnon d'infortune de partager le moyen de distraction que vous avez trouvé?

Voilà ce que disait *le bâton* qui frappait à une assez grande distance des deux amis.

— Réponds-lui, dit M. de Sémonville.

— Êtes-vous Français? demanda M. Maret au nouveau bâton.

— Non, je suis Allemand. Je suis le baron de *Spiaun* et enfermé ici pour mes opinions, que l'Autriche trouve subversives de l'ordre. Et ce n'est pas vrai.

Les deux amis répondirent alors à leur camarade d'infortune et l'accueillirent dans leur réunion et leurs causeries. Malgré cela, ils en furent gênés et assez ennuyés, et furent obligés de trouver un nouveau moyen pour mettre quelques rêveries du cœur à l'abri.

Les deux amis sortirent de prison. M. de Sémonville et M. Maret furent rendus, lorsque Madame Royale fut elle-même rendue à l'Autriche. Ils revinrent en France et laissèrent le baron de Spiaun essayer de former une nouvelle connaissance à coups de bâton.

Neuf ans après, M. Maret, alors ministre secrétaire d'État de l'empereur Napoléon, se trouvait à Munich avec l'empereur, après la campagne d'Austerlitz, lors du mariage du prince Eugène et de la princesse Auguste. Son valet de chambre lui dit un soir, en le déshabillant, qu'il était venu un vieux monsieur pour avoir l'honneur de le voir et qui avait vivement insisté pour le voir.

— Que me veut-il? dit le ministre, qui n'avait pas beaucoup de temps à perdre, car l'empereur lui

laissait à peine le temps de dormir et de manger.

— Il dit qu'il connaît monsieur, répondit le valet de chambre et même qu'il a été en prison avec lui.

— En prison ! s'écria M. Maret, mais c'est donc le baron de Spiaun?

— Précisément, monsieur, c'est le nom qu'il a dit de rappeler à monsieur. Je lui ai recommandé de revenir demain matin, à neuf heures.

— Vous avez bien fait. Lorsqu'il se présentera, vous le ferez entrer dans mon cabinet.

Le lendemain matin, à neuf heures précises, le vieux baron était ponctuellement à la porte du ministre secrétaire d'État. Aussitôt qu'il le sut, il s'empressa d'aller à sa rencontre. Il allait ouvrir la porte de son cabinet, lorsque tout à coup une réflexion rapide et lucide l'arrêta. Son aventure si bizarre avec M. de Sémonville avait été fort répandue en Allemagne, ainsi que tout ce qui avait rapport au baron de Spiaun. Il pouvait se faire que, quelque intrigant l'ayant appris avec détail et sachant par ces mêmes détails que le duc de Bassano et le baron de Spiaun ne s'étaient jamais vus, en tirât le fond d'une manière de parvenir auprès de l'homme le plus en crédit peut-être alors auprès de l'empereur. Le duc de Bassano fit cette réflexion fort juste, avec la rapidité des esprits supérieurs, et, s'arrêtant au moment d'ouvrir la porte de son cabinet, ainsi que je l'ai dit, il frappa de son index contre la porte et dit, *en langue de captivité :*

— Êtes-vous le baron de Spiaun?

Et tout aussitôt une main répondit de l'autre côté :

— Je suis le baron de Spiaun, bien empressé de vous faire ma cour.

— Eh! pardieu, soyez le bienvenu! s'écria le duc de Bassano en ouvrant la porte.

Et prenant le vieux baron par la main, il l'entraîna dans son cabinet, le fit asseoir, lui fit l'accueil le plus cordial et fut pour lui, ce qu'il est toujours pour tous, le meilleur et le plus obligeant des hommes.

Le vieux idéologue n'était pas heureux! Il avait écrit sur la liberté et on l'en avait privé pour la lui faire oublier probablement. Mais c'est une maîtresse qui ne s'abandonne pas facilement. Il en est de ces abandons commandés, comme de l'amour ordinaire et une grande passion. L'absence éteint le premier et redouble l'autre. Le vieux baron appréciait bien mieux la liberté depuis qu'il avait passé dix ans au château de Kufstein. Mais, en attendant, il mourait de faim et il le dit au duc de Bassano.

Il n'est pas en ce genre de plus noble créature que le duc de Bassano. Il vint au secours de son vieux compagnon d'infortune et dès le même jour il s'occupa de son sort.

— Sire, dit-il au roi de Bavière — cet excellent roi Maximilien, celui dont Vestris disait : « Ah! que je suis content que l'empereur ait fait roi ce pauvre Max » — Sire, lui dit le duc de Bassano, il faut que Votre Majesté fasse une belle œuvre, il faut qu'elle donne le pain de ses vieux jours au baron de Spiaun.

L'affaire fut expliquée au roi de Bavière, et le baron eut un emploi de mille florins, pour je ne sais quoi faire. Je crois que ce n'était rien *effectivement.* Il y avait un prétexte, voilà tout. Mais au bout de très peu de temps le roi de Bavière, qui était la bonté même et qui perdait aisément *la tête, quand on la lui faisait perdre*, dit au duc de Bassano :

— Ah ça, qu'est-ce que c'est donc que cet homme que vous m'avez donné comme un vrai cadeau ?

— Votre Majesté n'en est-elle pas contente ? dit le duc de Bassano, qui prévoyait bien où tendait le reproche du roi.

— Eh ! mais, écoutez donc, dit le roi. Comment ! Ce fou-là ne s'avise-t-il pas de prêcher les commis de tous les ministères ? En votre considération, je lui laisserai son traitement. Mais qu'il ne fasse rien et ne se mêle surtout ni de politique, ni d'administration ! Il mettrait le feu aux quatre coins de la Bavière.

Et cela fut fait.

CHAPITRE V

Impartialité. — Scène étrange. — Femmes proscrites. — Précautions. — Les chevaux de poste *sont retenus*. — Par qui. — Fureur du duc d'Otrante. — Interrogatoire. — Souvenirs de *Corinne*.— Mme Récamier à Naples. — Visite à la cour. — Caroline de Naples et Catherine de Russie. — Ricanement perpétuel. — Les lazzaroni *del Carmine* et les panaches. — Murmures. — Tableau pittoresque. — Le satin rose. — Trois rencontres. — Mot de l'empereur. — Nouvelle visite. — Désespoir. — Conseil. — Vaisseaux anglais dans la baie de Naples. — *Vous êtes* ROI DE NAPLES!... — Réflexions. — M. de Rocca. — Aimer et mourir!... — Bénjamin Constant au lit de mort de Mme de Staël. — Empoisonnement. — Inconstance. — *Maux de nerfs*, *affliction patriotique,* tout cela n'est qu'UNE COMÉDIE. — Déception.

Lorsque j'ai parlé du roi de Naples avec une sévérité peu ordinaire dans mes jugements — ainsi que mes Mémoires eux-mêmes le prouvent assez — je n'ai été influencée *par personne* dans mon opinion sur lui. Je n'avais pas d'ailleurs besoin de direction étrangère. Mon esprit lui-même voyait et jugeait. C'en était bien assez.

A peu près vers le temps dont je viens de parler, c'est-à-dire lorsque Murat devint enfin l'ennemi de la France, il se passa dans l'intérieur du palais de Naples une scène étrange, dont je suis assez heureuse pour avoir la relation parfaitement juste. Je la tiens de l'un des acteurs, et ils n'étaient que trois! Cette

scène place Murat dans un assez beau jour. Comme je suis impartiale avant tout, je la mets ici, me félicitant d'avoir à le présenter dans un sens honorable.

J'ai déjà parlé des femmes frappées par la lourde massue de proscription de Napoléon. C'est une triste partie de sa brillante histoire, et ses historiens regrettent d'avoir à la tracer. Mais cette même vérité qui doit en buriner les pages ne peut écouter aucune prévention, et tout *ce qui est, doit être dit.*

Dans le nombre des femmes persécutées, il y en avait une qui m'intéressait plus qu'aucune autre, malgré le triste sort de la duchesse de Chevreuse, qui se mourait, à Lyon, de la douleur de son exil. Mais celle que je plaignais, parce que je l'aimais comme je l'aime encore, c'était Mme Récamier. Elle souffrait là comme un ange frappé de punition et ne savait où se reposer pour y pleurer en paix. Mme de Staël avait été renvoyée de Coppet et, par suite de cette mesure, Mme Récamier, que son dévouement avait fait juger coupable, tandis qu'il aurait fallu lui donner un prix, comme à la plus parfaite, la plus excellente amie, Mme Récamier se vit contrainte d'habiter Lyon dans un hôtel garni, triste, souffrante et n'ayant pour consolation qu'une douceur, bien profonde à la vérité, celle d'être entourée d'amis qui la chérissaient et lui enlevaient du cœur toutes les épines de l'exil.

Mais bientôt elle ne put supporter plus longtemps cette existence, frappée d'un sceau de proscription plus amer qu'aucun autre. Cette amitié, récompensée par l'exil, semblait être une moquerie de tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre. Ce que les peuples anciens auraient déifié, ce qu'ils auraient récompensé

au moins comme une noble action du cœur, venait d'être souillé par tout ce que le despotisme a de plus outrageant et de plus douloureux, mais aussi de plus honteux pour lui-même; car le front le plus altier, fût-il ceint de vingt couronnes, doit s'incliner devant le regard de la victime innocente!

Mme Récamier souffrait profondément à Lyon. N'ayant pas l'espoir de revoir Mme de Staël à Coppet, elle se décida à aller en Italie, voulut revoir Naples, sa belle baie, son Vésuve. Quelles douleurs ne calme pas une telle magie!

Elle partit donc et se mit en route pour Naples On était alors au commencement de novembre. Elle marcha lentement pour jouir de ce soleil d'Italie qui la réchauffait, à mesure qu'elle s'éloignait de la France, et dont les rayons lui versaient aussi une douce tiédeur dans son âme glacée et prise dans la main de fer de la destinée! Et, lorsqu'elle arriva à Rome, elle était mieux de toutes les manières. Elle s'y arrêta peu de temps et poursuivit aussitôt sa route vers Naples. Les événements devenaient importants en Italie comme partout et il était urgent d'arriver dans un lieu sûr avant que les routes *de l'Apennin* ou *du Milanais* ne devinssent comme au temps *des Condottieri*. des Guelfes et des Gibelins. Mme Récamier connaissait beaucoup Murat, fort peu sa femme, si ce n'était par ses amis qui étaient quelquefois aussi les siens. La différence seulement, c'est que Mme Récamier gardait tous ses amis, parce qu'elle était avec eux toujours également bonne et ceux qui l'avaient aimée l'aimaient d'amitié et pour toujours.

Mme Récamier résolut donc d'aller à Naples. Elle

quitta Rome au mois de décembre 1813 et suivit la route des Marais-Pontins. Arrivée à Terracina, elle ne trouva pas de chevaux de poste.

— Ils sont *tous retenus* par un courrier, madame, lui dit la maîtresse de poste.

— Un courrier, s'écria Mme Récamier? Mais c'est le mien! Veuillez, je vous prie, faire atteler à l'instant!

— En vérité, dit-elle à sa nièce qui était avec elle, je ne me fais aucun scrupule de prendre les chevaux de ces voyageurs! Ils ont un courrier. Eh bien, ils regagneront le temps perdu et, nous, nous pourrons arriver à Naples.

La maitresse de poste crut ce que lui disait Mme Récamier et fit en effet atteler! On était au moment de partir lorsqu'une calèche venant de Rome et courant à briser ses roues, s'arrêta devant la maison de poste. A peine le voyageur en était-il descendu que des éclats de voix se firent entendre avec des vociférations dignes du *Père Duchêne.*

— Quel est l'insolent qui a osé prendre mes chevaux? criait-on avec furie. Où est-il? que je lui apprenne à vivre!

Et il marchait précipitamment dans tous les corridors, cherchant dans les chambres ouvertes s'il trouverait son *voleur* de chevaux! Mme Récamier, qui avait reconnu la voix du crieur, ouvrit sa porte au moment de sa plus grande colère et, se plaçant devant lui avec son calme habituel, elle lui dit doucement:

— Eh bien! pourquoi tout ce bruit? C'est moi qui ai pris vos chevaux!

Cet homme si furieux, c'était le duc d'Otrante!

C'était Fouché, qui, chassé d'Illyrie pour la seconde fois par les Autrichiens, allait à Naples pour tâcher de trouver dans l'eau troublée par la tempête quelque chose échappé de la main de la fortune. Il savait bien prendre le vent dans de semblables circonstances et cela lui semblait un droit acquis par le succès. N'avait-il pas raison ?

En reconnaissant Mme Récamier, il demeura stupéfait.

— Vous ici ! s'écria-t-il. Vous ici ? Mais d'où venez-vous ? Où allez-vous ?

— D'où je viens ? lui répondit-elle en souriant doucement. Mais vous le savez bien... et mieux que personne. Quant au lieu où je vais, mon Dieu, je l'ignore ! Je vais tant que terre me portera... et là où la guerre ne me chassera pas.

Fouché secoua la tête. En effet, à ce moment, il n'était pas un lieu de l'Europe qui ne fût le théâtre d'un champ de bataille ! Quel pays n'avait pas eu ses guerres, quelle province n'avait eu sa terre rougie de sang ? Oh ! c'était une terrible époque pour tout ce qui aimait avec son cœur !

— Eh bien, dit Mme Récamier au duc d'Otrante, êtes-vous toujours en colère contre moi ?

Et elle lui souriait si gracieusement, que lui-même fut tout surpris de se trouver attendri. *La furia or placasi ! ridde il babeo !*

— Fâché contre vous, moi ? s'écria-t-il. Mais il faudrait pour cela que je fusse devenu stupide, et je n'en suis pas encore là, j'espère ! Nous ferons route ensemble. Le voulez-vous ?

Non, certes, il n'était pas stupide, mais il était bien pis que stupide !

Arrivée à Naples, Mme Récamier se logea à l'hôte de l'Europe, sur le quai de Chiaja, et forma sur-le-champ son petit établissement. Naples était pour elle un séjour préféré. *Corinne* au cap Misène, Portici, lui rappelant sa course par le soleil de midi, sur le pavé de lave brûlant, tout ce que Mme de Staël disait dans *Corinne* et qui n'était qu'un reflet de ses impressions à elle-même, car jamais auteur ne fut plus dirigé par ses propres sentiments que Mme de Staël ; — tout enfin ce qui entourait Mme Récamier lui rappelait son amie et lui donnait à rêver par le cœur. Elle se proposait de vivre fort retirée, de beaucoup se promener et de jouir enfin du laisser-aller de Naples dans toute sa plus voluptueuse paresse.

Mais elle raisonnait mal en comptant sur du repos, dès qu'elle avait rencontré Fouché. Dès le lendemain de son arrivée, elle reçut la visite du ministre des affaires étrangères qui vint la voir au nom du roi et de la reine et l'engager de leur part à aller au palais.

Mme Récamier fut plus contrariée que flattée de cette *gracieuseté* royale. Elle avait de l'amitié pour Murat, mais il n'était pas dans la ligne de ses amis intimes dont la position et, surtout, les opinions étaient toutes différentes. Plus Murat avait monté, plus cette élévation royale, étant extraordinaire, l'avait rendu étranger à toutes ses anciennes relations qui, du reste, n'avaient jamais été intimes. Il avait eu de l'amour pour elle, comme pour toutes les femmes qu'il rencontrait. Elle lui avait dit, en souriant, qu'elle n'en aurait jamais pour lui et, comme il voyait que c'était vrai, il avait pris son parti de bonne grâce et il y avait fort longtemps que Mme Récamier ne l'avait vu. Quant à la reine, elle la connaissait à peine

et ne pouvait avoir de l'attrait pour la sœur de l'homme qui la persécutait, ainsi que tous ses amis. Ce fut donc avec un sentiment plutôt pénible que doux qu'elle se rendit au palais où elle fut dès le lendemain, cependant, parce qu'elle ne voulait pas répondre par une démarche incivile à l'accueil bienveillant qui lui était fait dans une terre étrangère, elle, frappée du sceau de l'exil!

La reine de Naples est une personne de beaucoup d'esprit et de finesse, en même temps qu'elle a un caractère énergique et du talent, si l'on peut se servir de ce mot, dans la manière de se conduire dans sa vie politique, car elle en *a deux*. Après cela, elle est d'une ignorance qu'on ne peut qualifier de rien du tout. Elle est aussi ignorante qu'une femme peut l'être, ou, pour parler plus juste, comme on l'était il y a soixante ans. Elle ignore même les choses les plus simples. Et puis voilà qu'on traitera dans son conseil un sujet grave, et elle en parlera comme la personne la plus habile. Catherine Ire ne savait pas écrire, et cependant elle sauva la Russie et la gloire de l'empire sur les bords du Pruth. En écrivant la biographie de Catherine Ire dernièrement, je pensais à ce rapprochement entre ces deux femmes. Il est remarquable, non seulement au moral, mais encore au physique. Toutes deux petites, mal faites, les épaules hautes et surmontant la tête, les jambes plus courtes que le tronc, une grande fraicheur et un joli visage et, de plus, avec ce joli visage, la volonté qu'il ne restât pas inoccupé ni inutile aux autres — ce qui est bien juste et de soumission chrétienne aux volontés de Dieu en usant des biens de ce monde. Pourquoi nous les aurait-il donnés?

La reine Caroline avait une manière d'être dont j'ai parlé dans les premiers volumes de ces Mémoires, qui n'était pas du tout gracieuse, c'était un ricanement continuel qui, pour ma part, me donnait un mal aux nerfs qui m'agaçait pour huit jours quand nous avions quelques répétitions de quadrille ou bien quelques comédies — emploi, par exemple, où on aurait bien dû lui conseiller de ne jamais entrer. Ce *ricanement*, qui était comme tous les *ricanements*, insultant et déplaisant, lui a fait beaucoup plus d'ennemis que sa beauté. On s'arrange d'une rivalité supérieure, surtout quand elle n'a rien de *singulièrement supérieur*, mais jamais on ne s'habitue à ce que cette supériorité vous raille, du moins quand on vaut soi-même quelque chose. Je ne sais pas comment elle *trônait* à Naples. Je ne l'ai vue trôner qu'à Paris; et, devant son frère, elle était fort petite fille et point reine, si ce n'est en cachette.

Elle reçut Mme Récamier avec transport! La France se mettait en hostilité avec elle depuis quelques mois et elle éprouvait déjà la peine des transfuges, car Murat a été un transfuge.

Oui, et la France le dit avec douleur! Mais à cette époque le traité n'était pas encore publié. Cette lettre n'était pas encore écrite, la trahison enfin n'était pas encore consommée.

Mme Récamier, toujours bonne et bienveillante, fut touchée de cet accueil. Elle en remercia la reine de Naples.

— Ah! lui dit la reine, bientôt je vous demanderai une preuve de votre amitié! Vous me l'accorderez, n'est-ce pas? J'en aurai bientôt besoin!

Ce jour-là était le 16 janvier. On parlait dans la

ville de tout ce qui se disait au palais et dans le palais on s'entretenait des discours de la ville. Des deux côtés, le texte était abondant.

— Il faut qu'il abandonne l'empereur ! criait le peuple. Nous ne voulons plus aller faire la guerre au bout du monde. Nous voulons la paix ! La paix ! la paix !

Et ce mot de paix, qui devrait annoncer la tranquillité, était proféré par des hommes aux figures sinistres, aux bras nus et armés de stylets qu'ils brandissaient en menaçant le palais où était Murat, ce Joachim, ce roi populaire aux mille panaches, que les lazzaroni *del Carmine* aimaient encore mieux qu'un élégant de Chiaja, ou même un riche banquier de Santa-Lucia. Murat, avec ses plumes, sa bonne physionomie riante, mais un peu arlequine, avec ses sourires, son costume et tout *lui* enfin, parlait bien mieux aux habitudes de ces hommes que ceux que je viens de nommer. Aussi l'aimaient-ils. Et puis il était bon homme, il était bon père. Ces gens-là le savaient. Il était bon mari, et... et ces gens-là le savaient aussi. Enfin, on l'aimait assez. Mais tout cet amour, du reste, fort éphémère, comme tout amour imposé, ne tenait pas devant la crainte de la guerre et des Anglais. Aussi les murmures allaient-ils chaque jour en croissant et Murat ne pouvait plus sortir sans que des groupes ne se trouvassent sur son passage avec des murmures inquiétants. Telle était sa position lorsque Mme Récamier arriva à Naples.

D'après l'invitation qu'elle en avait reçue, elle se rendit au palais le lendemain vers midi. Elle trouva la reine toujours belle, gracieuse et surtout prévenante pour elle. Personne ne sait mieux captiver les gens

qu'elle veut gagner à sa cause que la reine de Naples. Elle tient ce grand charme de son frère. Elle habitait à Naples, dans la plus ravissante des habitations. De sa chambre à coucher on découvrait toute la baie! Et puis le Pausilippe se déroulait avec ses assises de fleurs et de verdure, et sa grotte fameuse, et puis aussi toutes ces merveilles qui font de Naples le lieu où l'on voudrait vivre et mourir. La chambre de la reine était arrangée avec un goût parfait. Elle était drapée en satin blanc, et les plis de la souple et soyeuse étoffe étaient admirablement en harmonie avec le teint blanc et rosé de la maîtresse de l'appartement. Elle y recevait souvent couchée, comme elle le faisait à Paris, dans un petit lit blanc en tulle brodé et doublé de satin rose. Lorsqu'elle était là-dedans, coiffée d'un bonnet garni avec profusion de point d'Angleterre, ayant une camisole de point d'Angleterre également, et tout cela doublé et garni de satin rose, elle était ravissante, et je suis sûre qu'il est plus d'une personne qui me saura gré de lui avoir rappelé ce souvenir, car il est agréable... Le hasard a fait que, une de ces journées, j'en ai rencontré trois qui étaient assez habitués chez elle pour s'en souvenir. L'un était venu me voir le matin, c'est le duc de L... J'ai vu l'autre le même soir dans sa loge aux Italiens, tout à côté de la mienne, et nous nous sommes salués. C'est M. le comte D... Et le troisième était également aux Italiens, chose à laquelle il ne manque du reste jamais, et à sa place ordinaire au balcon. C'est M. le comte Al... de G... J'ai dit ces trois personnes, parce qu'il est comique de les avoir vues dans une même journée.

La reine accueillit donc Mme Récamier avec une

grâce charmante. Elle lui parla beaucoup de son regret de la voir dans l'exil et lui proposa de l'adoucir en restant à Naples. Murat, qui était présent à l'entrevue, fut parfait pour *l'exilée.* Je le crois bien! Qui de nous n'aurait voulu lui épargner une douleur?

En quittant le palais, la reine et le roi engagèrent Mme Récamier à revenir le lendemain. Il était visible qu'il y avait de l'agitation dans cet intérieur royal. Le bruit public, si Mme Récamier l'eût écouté, aurait pu lui apprendre que cet intérieur, tout souverain qu'il était, n'en était pas plus heureux ! Mais il en était de Naples comme de Paris, où Mme Récamier vécut toujours en dehors de ce qu'elle entendait, et elle accepta l'intimité qu'il lui était d'abord offerte, comme un moyen qui lui était donné par le ciel d'être peut-être une amie conciliatrice.

En arrivant au palais le lendemain, elle trouva partout un aspect étrange ! C'était depuis le quai de Chiaja jusque dans la galerie du trône. Étrangère dans ce pays de cour où la paix n'habite jamais, même aux jours les plus purs, mais où les orages sont effrayants pour le voyageur qui ne fait qu'y passer, elle fut presque tentée de retourner chez elle en voyant l'agitation qui donnait une physionomie sinistre même au silence. Elle traversa plusieurs pièces sans trouver un chambellan de service. Enfin, elle parvint à la chambre de la reine. Elle frappa doucement et la reine, ayant reconnu sa voix, lui dit d'entrer.

A peine fut-elle dans l'appartement qu'elle demeura frappée du spectacle étrange qui s'offrit à elle. Murat et sa femme étaient seuls... mais dans quel état ! Murat, pâle, défait, les cheveux en désordre,

l'œil hagard, semblait céder à une puissance infernale! Il était beau, comme on sait, mais sa beauté était altérée en ce moment par tout ce qu'il éprouvait et qui devait être un affreux déchirement d'âme, à en juger d'après ce qu'il trahissait. La reine était aussi fort pâle et très agitée. Mais sa nature supérieure se révélait à chaque regard qu'elle lançait sur cet homme, dont l'empereur avait dit : « Vous n'êtes brave que sur le champ de bataille. Hors de là, vous n'avez que le courage d'une femme ou d'un moine. »

— Au nom de vous-même, au nom de votre gloire, restez ici et ne vous montrez pas dans cet état! s'écriait-elle au moment où Mme Récamier entrait chez elle. Que voulez-vous faire voir aux Napolitains? Un roi qui ne sait pas l'être! Demeurez, *je vous en conjure!*

Et ce mot, *je vous en conjure!* était dit du même accent que : *je vous l'ordonne!*

— Restez un moment avec lui, dit la reine à Mme Récamier, je vais donner quelques ordres et je reviens aussitôt.

A peine eut-elle quitté la chambre que Murat fut à Mme Récamier et, prenant ses deux mains, il lui dit avec émotion :

— Dites-moi, dites-moi la vérité! Il est certain que vous pensez mal de moi, beaucoup de mal, n'est-ce-pas?

Et ses mains tremblaient! Ses yeux étaient égarés!

— Calmez-vous, lui dit Mme Récamier, calmez-vous! Pourquoi donc cette tempête? Et qu'est-il arrivé?

— Ah! s'écria le malheureux, en se laissant tomber dans un fauteuil, n'entendez-vous pas déjà la France

entière qui crie anathème sur moi, qui m'appelle Murat *le traître*, Murat le transfuge!!...

Et sa tête tombait sur ses mains et il pleurait à sanglots!

En le voyant dans un état aussi violent, Mme Récamier jugea sainement qu'il n'était pas encore déterminé à signer ce traité avec l'Angleterre et l'Autriche, traité qui, dans le fait, le répudiait à l'avenir comme Français, lui et tous les siens; car, pour laver une telle souillure, il faut plus d'une génération! Elle pensa alors que des paroles sages, et dites par une amie comme elle tout en dehors de la question, ne pouvaient que donner une bonne direction à des sentiments chancelants, qui n'avaient besoin que d'être soutenus.

— Me demandez-vous un conseil? lui dit-elle avec un accent sérieux

— Ah! dites, et tirez-moi du gouffre où je suis! De tous côtés je ne vois que malheur et désastre!

— Eh bien, écoutez-moi, lui dit-elle. Vous savez que je n'aime pas l'empereur! Je suis exilée, mes amis sont proscrits! Tout ce qui m'est cher est malheureux par lui! Eh bien, je ne puis, même avec cette pensée, vous donner un autre conseil que celui que je donnerais à mon frère dans une pareille position. Vous ne devez pas abandonner l'empereur! Non, vous ne le devez pas!

En l'écoutant, Murat devint encore plus pâle. Il demeura quelque temps sans lui répondre. Puis, se levant avec impétuosité, il lui saisit les deux mains et, l'entraînant rapidement vers la terrasse en balcon qui était devant eux et lui montrant la baie de Naples déjà remplie de vaisseaux anglais :

— Tenez ! lui dit-il d'une voix étouffée, regardez ! Et maintenant ! Oh ! maintenant, ajouta-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, c'est à présent que la France va me saluer du nom de *traître !*

Mme Récamier fut stupéfaite de ce qu'elle voyait et entendait, car, d'après tout ce qui s'était passé depuis une heure, elle était en droit de penser que Murat n'avait pris aucun parti ! Et cependant les vaisseaux anglais déployaient leurs pavillons dans le port de sa ville capitale ! Elle ne dit plus rien. Qu'aurait-elle fait à tout cela ? Elle si vraie, si candide ! Elle ne me l'a pas dit, mais je la connais assez pour être sûre que dans ce moment elle a beaucoup souffert !

Murat était toujours dans son fauteuil, pleurant et soupirant, lorsque la reine rentra précipitamment. Elle était aussi fort pâle et paraissait dominée par une émotion terrible et violente ! En apercevant le roi dans l'état où il était, elle tressaillit et, courant à lui, elle lui dit avec force :

— Au nom du ciel et de vous-même, taisez-vous, ou du moins parlez plus bas ! Dans la pièce voisine il y a cent oreilles qui vous entendent et vous écoutent! Silence ! Mon Dieu, n'avez-vous donc aucun pouvoir sur vous-même?...

Et le voyant toujours agité, elle courut à une table sur laquelle étaient de l'eau, du sucre et de l'eau de fleurs d'oranger. Elle arrangea elle-même une potion avec de l'éther et vint la lui porter.

— Buvez cela, et tranquillisez vos esprits ! Maintenant tout est consommé ! Murat, rappelez-vous qui vous êtes. Vous êtes roi de Naples ! Vous vous devez à vos peuples, à votre famille ! Écoutez. Peut-être dans six semaines l'empereur sera-t-il lui-même en Italie.

A cette brusque apostrophe Murat tressallit.

— Eh quoi! vous fait-il peur? Il faut envisager d'abord votre position. Il faut la voir telle qu'elle est, surtout dans ce qu'elle présente de plus terrible pour vous. C'est de vous trouver en face de l'empereur! Dites-vous qu'il est à cinquante lieues de Naples, et que vous allez monter à cheval pour aller le combattre!

Ici Murat se cacha la figure dans ses deux mains.

— Eh bien, vous n'oserez pas aller au devant de lui?

Elle fit à son tour un geste de mépris...

— Je l'oserai donc pour vous, moi! Oui, je monterai à cheval, je me mettrai à la tête de mes troupes et j'irai au devant de lui pour lui demander DE QUEL DROIT il veut me reprendre ce qu'il m'a donné pour payer votre sang versé pour sa gloire!

Mme Récamier la regardait avec un étonnement pénible et ne put s'empêcher de lui dire :

— Oh! Madame!

La reine comprit le reproche que renfermait ce mot. Elle fit encore quelques pas dans l'appartement, puis elle dit, comme répondant à la pensée de Mme Récamier :

— Sans doute je suis sa sœur! Je ne le sais que trop. Mais pourquoi m'a-t-il donné une couronne? Si je suis sa sœur, je suis aussi reine de Naples!

Et, comme accablée sous le poids de tant d'émotions terribles, elle se laissa aller sur une chaise, affaissée et silencieuse. Mais bientôt une sorte de rumeur se fit entendre sur le quai. Elle se leva, fut auprès de Murat et, l'ayant considéré un moment :

— Maintenant, lui dit-elle, vous pouvez paraître.

Allez, mon ami, et songez à ce que vous êtes!

Murat se leva, passa sa main dans ses cheveux et fut devant une glace pour se remettre de son désordre. Il embrassa la reine et, prenant la main de Mme Récamier, il lui dit avec amitié :

— Vous viendrez dîner avec nous, n'est-ce pas? Nous serons seuls. Vous acceptez?

Mme Récamier promit de venir, et Murat prit congé d'elle et de la reine. Lorsqu'il eut disparu derrière les plis nombreux et onduleux du satin qui formait la portière à l'orientale de la porte de la chambre, la reine se jeta dans les bras de Mme Récamier et fondit en larmes!

— Vous le voyez, lui dit-elle, il me faut avoir du courage *pour lui, pour moi! Pour lui!* quand le mien est à peine soutenu par mon amour pour mes enfants, quand le mien est mille fois par heure au moment de céder à la pensée de mon frère, me croyant coupable de trahison envers lui! Oh! plaignez-moi! plaignez-moi! J'en ai bien besoin et j'en suis digne! Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous y verriez d'affreuses tortures. Mon Dieu!

Elle pleurait et souffrait! Peut-être en effet, en ce moment, sentait-elle au fond de l'âme un remords qui lui parlait plus haut que son désir de conserver une couronne!

J'ai dit : PEUT-ÊTRE!!!

La conversation fut longue et intéressante entre elle et Mme Récamier. Elle lui parla dans les plus grands détails de tout ce qui avait amené la lutte vraiment cruelle où elle se trouvait, ainsi que le pauvre pays, toujours victime innocente des intérêts supérieurs. Mme Récamier dont la vie entière s'était

écoulée en sacrifices de sa part pour adoucir celle de ses amis, ne comprenait pas beaucoup cette nécessité de sacrifier l'amour d'un frère à qui l'on devait ce *tout* qu'on voulait conserver, à cette couronne qui allait avoir de bien nombreuses épines dorénavant mêlées à ses fleurons ! Mais quelles que fussent ses pensées, elle les dissimula sous son silence et ne se permit aucune réflexion. A quoi d'ailleurs pouvaient-elles servir ? Le parti qu'elle blâmait était pris authentiquement, l'alliance était déclarée ! Un ennemi de plus arrivait dans cette balance que la fortune dans son caprice, dans l'un de ses jeux, avait élevée au-dessus de la tête de Napoléon pour y peser son avenir. Et cet ennemi était son beau-frère ! Ah ! de quelque manière qu'on présente cette trahison à la postérité, elle n'y verra toujours *qu'une trahison*... ou tout au moins un lâche abandon ! Et pour établir une différence il faudrait être bien habile casuiste.

En quittant la reine, Mme Récamier rentra chez elle pour se reposer de cette matinée orageuse. Elle pensait avec une surprise presque pénible à cette destinée qui la conduisait à Naples pour y trouver de nouvelles émotions, quand elle cherchait partout le repos ! Et par qui lui étaient-elles données ? Par la sœur de l'homme qui avait causé non seulement son malheur, mais celui de ses amis ! Il y avait dans cette coïncidence tout un texte à réflexions, et réflexions profondes ! Mme de Staël était en ce moment l'intérêt le plus puissant de la vie de Mme Récamier. Renvoyée de Suisse, chassée pour ainsi dire de province en province, de royaume en royaume, la destinée de cette femme étonnante et supérieure était aussi bizarre dans son malheur qu'elle l'avait tou-

jours été même aux jours de sa gloire la plus lumineuse. Aimée avec passion, à cinquante ans qu'elle avait alors, par un homme qui en avait vingt-un de moins qu'elle, répondant à cette passion avec toute l'ardeur de son âme toujours jeune et primitive même à cette époque de sa vie, Mme de Staël était contrainte de fuir et de n'avoir aucun asile pour donner le jour à un enfant qu'elle venait d'avoir de M. de Rocca, son second mari ! De cet homme qui l'aimait avec une passion profonde, parce qu'il avait une âme et qu'on n'aime vraiment qu'avec le cœur et l'âme. Ce sont eux qui peuvent animer un autre amour, mais si l'âme est muette, l'amour n'est alors qu'une grossière impression, plus offensante, pour celle qui l'inspire, que ses joies ne peuvent avoir de douceur.

M. de Rocca aimait Mme de Staël comme cette femme, aussi bonne, aussi tendre, aussi dévouée qu'elle aurait pu l'être, étant médiocre, voulait et avait toujours voulu être aimée, sans trouver ce reconfort d'un cœur avide de toutes les jouissances. M. de Talleyrand, qui lui avait été attaché dans le cours de sa brillante existence littéraire et de femme du monde, ne lui avait donné que des souffrances en échange d'un sentiment vrai et ne lui avait laissé pour tout souvenir que des souffrances qui eussent été des germes de haine dans un cœur qui eût été moins généreux. Froissée et flétrie par de nombreuses déceptions, Mme de Staël se vit frappée d'une sensation pénible en arrivant enfin à *cette époque* de la vie d'une femme où elle sent encore aussi vivement qu'à vingt ans, mais où la convenance du monde lui dit : « *Tu ne dois plus aimer ! Tu ne dois plus être aimée !* Ce fut alors qu'elle connut M. de Rocca.

Elle demeurait souvent très tard dans son lit le matin. Aussitôt qu'elle était éveillée, sa femme de chambre lui donnait ce qui lui était nécessaire pour travailler et elle écrivait jusqu'à midi dans son lit. Alors on lui donnait aussi une petite glace pour qu'elle se regardât et pût juger elle-même de l'effet qu'avait produit la souffrance de la nuit précédente. Souvent ses ravages étaient tellement visibles que Mme de Staël tombait accablée sur ses oreillers et pensait avec effroi à cette mort qui s'annonçait par une destruction anticipée sur son visage flétri. Elle se laissait aller à un accablement profond. Puis arrivait le moment où l'on entrait chez elle. M. de Rocca se mettait à genoux sur l'estrade de son lit et la regardait avec amour. Alors ses yeux à elle-même s'animaient en voyant la passion dans ce regard, qui lui révélait une âme tout à elle, et jeune et primitive ! Elle oubliait la mort, ses souffrances. Elle rentrait dans la vie, et dans une vie toute belle de jeunesse et d'amour ! Mon Dieu, qu'elle a dû être malheureuse de mourir ! Comme elle devait tenir à la vie, l'infortunée ! Je crois que ses sensations étaient plus vives et plus profondes qu'à vingt ans ! Il y a dans un renouvellement de puissance de faculté d'aimer, plus d'énergie peut-être que dans la jeunesse.

J'ai appris seulement il y a quelques jours que, la nuit de sa mort (elle mourut à onze heures du soir), Benjamin Constant la passa tout entière auprès d'elle. Que de souvenirs, que d'impressions terribles ! Que d'amour réveillé, et réveillé à côté d'un lit mortuaire, sur lequel gisait encore le cadavre de la femme qu'il avait le plus aimée ! Quelle longue et terrible histoire ! Que de choses peuvent être révélées

à l'âme, dans cette veille de la douleur faite par un homme comme Benjamin Constant auprès du corps encore tiède de Mme de Staël! Que de larmes versées sur ces mains si belles[1] et maintenant inanimées! Un jour, il s'empoisonna pour elle. Son amour était une fureur! Alors elle ne l'aimait pas, ou du moins elle n'avait pour lui que ce sentiment qu'elle eut toujours, mais qui ne fut jamais de la passion. Songeait-il donc à ses souffrances, lorsqu'il pleurait à côté de ce lit où gisait celle qu'il avait aimée au point de vouloir mourir pour elle? Non. La vengeance en amour ne succède à la passion que dans les cœurs mal doués, dans les âmes sans générosité et sans noblesse.

A l'époque où Mme Récamier était à Naples, tous deux vivaient encore. Mais Mme de Staël était mariée en secret à M. de Rocca et Benjamin Constant l'était publiquement à Mme la comtesse de ***, une Suédoise, qui l'aimait comme lui-même avait aimé Mme de Staël. Alors aussi, c'est-à-dire trois ans plus tard, il aima passionnément une femme dont je ne puis dire ici le nom. Il écrivit pour cette femme des lettres bien faites. Plusieurs le sont même trop bien.

C'était dans un monde de pensées, qui toutes se rapportaient aux personnes que je viens de nommer, que Mme Récamier était plongée au moment que j'ai rappelé, lorsqu'elle fut de retour chez elle, à l'hôtel de l'Europe. Elle comparait, ainsi que je l'ai dit, Mme de Staël proscrite, fuyant la vengeance de Napoléon, sans pouvoir connaître son crime, et son persécuteur souffrant aussi maintenant, lui, de la douleur des déceptions!

[1] Elle avait des mains et des bras admirables!

Tout à coup un bruit sourd comme la mer, lorsqu'elle gronde quand le Vésuve veut menacer, se fit entendre sous ses fenêtres. Elle y courut, et vit toute la population del Carmine et de Santa-Lucia[1] se ruant à flots pressés autour du cheval de Murat, qui, en ce moment, parcourait la ville à cheval. La nouvelle du traité d'alliance, confirmée par la vue des vaisseaux anglais dans le port, avait exalté le peuple, et son adoration pour Murat et la reine était au comble ! Le roi était encore fort pâle, mais il paraissait radieux ! En passant au-dessous du balcon où se trouvait Mme Récamier, il leva la tête et, l'ayant aperçue, il la salua en souriant avec une extrême grâce !

La relation de cette journée est exacte. Je l'ai écrite presque sous la dictée d'un des trois acteurs. J'en fus d'abord frappée, et puis je comparai tant d'autres choses arrivées dans le même temps — le fait lui-même d'abord — et je demeurai indécise dans mon jugement. Et puis un jour, et cela tout récemment, je parlais de cette journée avec quelqu'un qui connaissait bien Murat et qui me dit ce que je n'aurais pas osé me dire à moi-même, c'est que tous ces maux de nerfs, ces douleurs d'*afflictions patriotiques*, tout cela enfin ÉTAIT UNE COMÉDIE !

Comme nous souffrons quand nous sommes obligés de revenir ainsi sur une impression bonne et généreuse, pour la voir telle qu'elle est, bien humaine et bien positive, bien selon l'intérêt du monde. Hélas ! pourquoi s'en étonner ? Le monde est ce qu'il fut

[1] El Carmine c'est là où se tiennent tous les pêcheurs et les lazzaroni. Santa Lucia est le quartier du commerce et des banquiers Chiaya est la partie élégante de Naples.

toujours, ce qu'il sera éternellement, égoïste et méchant, envieux parce que la masse est médiocre et que la médiocrité l'est toujours. Elle ne veut jamais louer, parce qu'une louange est un tribut qui reconnaît une supériorité [1].

Maintenant j'admire comme je suis ingénieuse pour reculer le moment où je dois entrer dans ces amphithéâtres où, victimes consacrées, nous sommes déjà livrés à la haine de tous ceux qui veulent nous déchirer et nous faire mourir au milieu des tortures, parce que eux-mêmes ils n'ont pu mourir au milieu de leur gloire. Ah ! c'est un temps affreux à rappeler ! Hélas ! il faut cependant en parler, et c'est une tâche qu'il me faut accomplir. Maintenant, plus de fêtes dans ce palais impérial, dont vingt rois venaient encombrer les portiques ! Plus de fêtes ! Du silence seulement troublé par la jeune voix d'un bel enfant qui, lui aussi, l'infortuné ! devait s'éteindre dans l'exil ! Mais alors, bien que l'horizon fût obscur, qui pouvait prophétiser ce qui arriva, à quel point l'orage deviendrait tempête ?

[1] Cela serait vrai particulièrement aussi dans une œuvre littéraire. Est-elle bonne ? Elle a contre elle les supérieurs et les égaux. Les égaux par la peur d'être dépassés, les supérieurs par celle d'être atteints ! O pitié ! Éternelle pitié ! Et cela c'est l'ENVIE, cette envie qui refuse la sanction de l'esprit juste qu'elle étouffe de son venin. Oh ! alors mon cœur à moi-même est plein non de haine, mais de colère !

CHAPITRE VI

La Bourse au 8 janvier 1814. — Départ du pape. — Blücher à Saint-Dizier. — Hésitation de l'empereur. — Ce que fut la garde nationale à cette époque. — Régence de l'impératrice. — Stupidités. — Réfutation. — M. de Montgaillard. — Tristesse, deuils. — Anecdote. — M. de T..., — Le geôlier de Ferdinand VII. — *Le poing sur la figure de M. de T...* — Passe-temps d'antichambre.— La bosse au front.— Trahisons. — Souvenirs de Brienne. — Frayeur. — Congrès de Châtillon. — L'Angleterre y compte trois représentants. — Destinées de la Russie. — Le duc de Vicence. — Ce que m'a coûté l'invasion des puissances étrangères. — Dignité de caractère. — Question résolue à Sainte-Hélène. — Plus d'amis. — Le dernier des Comnènes, mon oncle. — Terreur. — 19 mars 1813. — Caractère de mon oncle. — Audience particulière de Louis XVIII. — Champaubert. — Le duc de Bassano et l'empereur deux jours avant la bataille de Champaubert.

Tandis que l'extérieur abandonnait la France, l'intérieur commençait à montrer que le mal avait été ménagé pour être découvert et jouer son rôle au jour du bouleversement. Déjà la Bourse annonçait, par la baisse des Fonds, que le commerce ne pouvait que désirer un changement. Les Fonds furent un jour à 47 fr. 50 (8 janvier 1814). Et cela n'était pas étonnant, car, de toutes parts, les alliés s'établissaient en France. Mon beau-frère, qui était receveur général de la Haute-Saône et qui habitait Vesoul, m'écrivait des détails vraiment étonnants pour ceux qui

avaient toujours vécu au milieu des merveilles de l'empire et sous le prestige de ses conquêtes...

« On croit rêver, m'écrivait M. Junot le 17 février 1814, moi surtout ! Oh ! mes beaux souvenirs d'Égypte et d'Italie, qu'êtes-vous devenus ? En vérité, je pleure moins sur mon frère, car il mourrait le cœur brisé ! C'est une horrible souffrance ! »

Un jour, on apprenait que les Wurtembergeois étaient entrés à Épinal. Une autre fois que les Prussiens étaient maîtres de Nancy ! Puis Chalons-sur-Saône ! Et puis c'était Chambéry que les Autrichiens occupaient en venant par le Piémont. Ainsi, de tous côtés, se resserrait le fatal cordon qui nous étouffait ! Ce fut dans ces jours de désolation que le pape partit enfin de Fontainebleau pour l'Italie. Il partit le 24 janvier et se dirigea sur Rome, par Orléans et Limoges. C'était une grande chose, mais qui aurait dû être faite plus tôt. L'à-propos est bien nécessaire dans l'habitude de la vie [1]. Mais dans la vie du monde politique, lorsque cet à-propos soulève des questions de vie et de mort, et pour des royaumes, et non pour un seul homme (ce qui serait déjà beaucoup). Alors il faut savoir l'atteindre, cet à-propos, et faire jouer ses ressorts avec une merveilleuse dextérité. C'est de là que vient le calcul diplomatique de beaucoup de grandes réputations qui, au fait, reposent sur du talent, mais qui surtout sont habiles à saisir le fil délié d'une intrigue, le tirer à elles, et s'en servir pour attacher deux grands intérêts l'un à l'autre...

Enfin l'armée de Silésie, commandée par Blücher,

[1] C'est aux conseils salutaires du duc de Bassano que ce retour doit être attribué, ainsi que celui de Ferdinand VII à Madrid.

vint s'établir insolemment dans le VOISINAGE de Paris — car ce mot convient à *Saint-Dizier*, à Joinville ! L'ennemi était enfin sur la Marne ! Alors l'empereur quitta Paris. Il avait longtemps hésité, soit parce qu'il attendait l'effet des négociations ouvertes à Francfort, soit qu'il espérât un soulèvement général de la France à la vue des étrangers. Sans doute cela aurait pu se faire, car, dans la nature du Français, il y a de la bravoure et de l'énergie. Mais lui-même avait tout usé, et les ressorts étaient détendus, rien n'avait plus d'élasticité. Les plus déterminés demandaient le repos. Ce vœu général partait de la chaumière du soldat pour aller retentir sous les voûtes du palais du maréchal d'empire. Napoléon n'a pas assez compris cette immense loi de la nécessité ! Il voulait tout faire céder et, lui, ne jamais plier. Il y a dans la loi de la nature une force attractive qui porte à céder pour faire céder. Il ne voulut jamais la comprendre, ou plutôt l'admettre. Ce fut ce qui le perdit.

Mais la plus grande faute qu'il ait commise, c'est d'avoir été en méfiance de la garde nationale. Il aurait mieux valu alors ne la pas créer. Cette force, vraiment immense, mais neutralisée par les terreurs de Napoléon, ne fut alors qu'une armée *sans armes*, pour ainsi dire, dont la force agissante, par sa seule influence, pouvait faire le plus grand mal. Ce fut ce qui arriva, après qu'elle eut prouvé néanmoins qu'elle pouvait faire un grand bien. Le gouvernement militaire de Paris fut confié au roi Joseph et la régence à l'impératrice, sous la direction de l'archichancelier.

Ce fut alors que Napoléon, sublime dans ses affections domestiques, les quitta, le cœur brisé, pour aller au devant d'ennemis qu'il a pu gravement blesser

sans doute, mais qui, tous altérés de son sang, haineux et vindicatifs, veulent le précipiter et non le faire descendre du trône sur lequel ils l'ont *adoré* dix années ! Il le sait, mais il n'en va pas moins au devant d'eux avec ce courage admirable que des gens sans cœur et sans âme ont osé juger, ont osé accuser ! Oh ! que de force il faut avoir sur soi-même pour combattre sans colère d'absurdes accusations aussi révoltantes que stupides ! Mais le meilleur moyen de le défendre, c'est de présenter sa conduite sous son jour véritable.

Cependant, comment passer sous silence une page qui est en ce moment sous mes yeux et où je lis, au moment de son départ pour l'armée, au mois de janvier 1814 :

« Quant aux plans généraux, ses premières dispositions ont *décelé son embarras et son ignorance* des projets, de la marche et des moyens de l'ennemi. Toute son attention s'est portée sur la Belgique, car *il n'a pas soupçonné* qu'ils franchiraient cette chaîne abaissée qui sépare les bassins du Rhône et du Rhin, etc.

« ... Remettant en œuvre ses vieux stratagèmes, il croit en imposer par un vain appareil. Il multiplie les nominations et *crée huit corps* d'armée ! »

Je ne vais pas plus loin, parce que j'ai le malheur d'être fort irascible quand on attaque stupidement les gens que j'aime. Je deviens alors une manière de lionne très difficile à calmer. Et le moyen de ne pas être *furieuse* en lisant de pareilles sottises ! C'est M. de Montgaillard qui régente ainsi Napoléon, qui dit quelques lignes plus haut « qu'il est plus *despote* que *guerrier* ». Il est vrai que dans d'autres passages

je lis aussi qu'il a tout sacrifié pour faire la guerre. Mais, je n'y songeais pas. C'est peut-être qu'il veut dire qu'il ne la *savait pas faire?* En vérité, c'est bien misérable et bien ridicule!

A mesure que les époques se rapprochent de nous, je m'arrête moins sur les choses générales. Tout le monde les connaît si bien! Je parlerai de l'état où se trouvait alors la société de Paris. Oh! quelle terreur profonde dans ces maisons où régnait toujours la joie, où des fêtes succédaient aux fêtes! Partout de la tristesse. Et puis les deuils! Chaque famille le portait pour un de ses membres! L'aspect d'un lieu public, les boulevards, les Tuileries offraient un coup d'œil étrange à celui qui parcourait ces groupes de femmes jeunes encore et revêtues de l'habit de veuves. Ce spectacle frappa beaucoup l'empereur de Russie, à ce qu'il m'a dit lui-même.

Tandis que l'empereur était en Champagne, donnant au monde une dernière représentation fantastique de ce talent admirable, qui l'avait fait asseoir sur l'un des premiers trônes de l'univers, M. de T... était demeuré à Paris, où ses intrigues achevaient le malheur de l'empereur. On raconte une singulière histoire à ce sujet. Je dis *qu'on la raconte*, et je la raconte aussi, sans en avoir la *certitude*, et conséquemment sans la *certifier*.

On dit que la veille de son départ pour l'armée, l'empereur fit appeler M. de T... aux Tuileries et que là il lui parla d'une manière *plus que ferme*, relativement aux affaires d'Espagne. Il paraît que l'empereur n'avait bien connu qu'à cette époque tout ce qui se racontait dans la société de M. de T..., lorsque la conversation se trouvait tournée à ce vent-là. C'était

un mauvais moment pour mettre l'empereur en colère. Il y parut bientôt.

— En vérité, monsieur, je vous trouve étrange, dit Napoléon en marchant vivement sur M. de T..., de venir prétendre que je vous ai fait geôlier de Ferdinand, quand c'est vous qui me l'avez proposé !

Et l'autre, toujours impassible, fermant à demi ses petits yeux et ramenant ses lèvres comme un chat qui vient de manger un fromage, demeurait debout, appuyé d'une main contre une chaise. Et, comme le cérémonial n'était plus autant à observer envers un souverain qui s'en va, il avait probablement l'autre dans son gousset.

Rien n'ajoute à la colère comme du flegme. L'empereur fut exaspéré en voyant l'*immobilité* de figure et d'âme de celui qui était devant lui.

— Me répondrez-vous? dit Napoléon d'une voix tonnante et en frappant de son petit pied tout auprès de celui un peu difforme de M. de T...[1]?

Même silence. Les yeux de Napoléon flamboyèrent. L'autre eut peur et, à vrai dire, on l'aurait à moins...

Alors sortirent de sa bouche ces paroles qui, certes, n'étaient pas compromettantes.

— J'ignore ce que Votre Majesté veut dire.

Napoléon voulut parler, à ce qu'il a dit lui-même, mais la colère l'en empêcha. Il avança d'un pas, puis de deux, puis de trois et, enfin, se trouva immédiatement contre le prince de B... Alors il fit une action

[1] Il y a une caricature de lui faite à la plume par Auguste de Staël, qui est exactement semblable à ce que je viens de décrire. Cette caricature est précieuse par sa ressemblance.

que je ne puis approuver, comme exquise politesse. Mais Napoléon ne s'en piquait pas beaucoup d'abord, et puis, dans un pareil moment, que ne lui aurait-on pas pardonné ? Alors il leva sa belle petite main, la mit à la hauteur du menton du prince et, avançant toujours, il força ainsi M. de T... de reculer, ce qui n'était pas commode, vu l'état de l'un des pieds dudit prince. Mais il faut croire qu'il pouvait aussi bien reculer qu'avancer, car il allait toujours sous la petite main, qui, par un effort nerveux probablement, s'était fermée et formait ce qui est nécessaire pour donner ce que nous appelons très grossièrement *un coup de poing*. Mais il ne le donna pas ! Seulement il fit faire, comme je viens de le dire, tout le voyage du grand cabinet du pavillon de Flore au prince de B... qui, moitié marchant, moitié boitant, arriva enfin contre le mur de la chambre. Là, Napoléon lui répéta :

— Et vous osez dire que vous m'avez *déconseillé* la captivité des princes?

Et comme le prince de B[1]... ne répondait pas assez vite, l'empereur serra, dit-on, un peu fortement sa joue de son poing fermé ! Là aussi se termina la scène. Elle avait été trop longue, et en même temps, pas assez. Puisque l'empereur avait agi de cette manière, il n'y en avait qu'une pour terminer, c'était de faire conduire le prince de B... à Vincennes, le remettre aux mains du général Daumesnil, en lui recomman-

[1] Une autre chose fort étonnante pour moi, c'est l'excessive maladresse de M. de T...., qui depuis dix ans n'a su se faire que des ennemis. Et cela le plus gratuitement du monde ! C'est un fait que je puis certifier. J'ajouterai qu'il a même changé de l'amitié en un sentiment tout opposé.

dant de le traiter avec *d'immenses égards*, mais du reste parfaitement au secret.

Machiavel dit une chose très sensée. *Il ne faut jamais*, dit-il, *se faire un ennemi à moitie*. Et c'est parfaitement juste. Entend-il par là qu'il faut *tuer* ceux qu'on offense? je ne crois pas. Cela irait un peu trop loin. Mais la morale de cela, c'est qu'il ne faut pas offenser.

Le soir de cette scène, le prince de B... avait quelques personnes chez lui. Le chambellan de service avait tout entendu et le chambellan de service avait tout répété car, je suis fâché d'être contrainte à dire la vérité, mais il est de fait, et je ne sais comment cela se fait, que le service d'honneur des princes ressemble bien au service ordinaire que nous avons autour de nous. J'ai fait partie de la maison d'honneur d'une princesse, je puis donc l'attaquer sans crainte d'être injuste et partiale, et je dirai que lorsque nous étions rassemblés dans le salon de service, en attendant notre princesse, et que nous nous mêlions de ce qui souvent ne nous regardait pas, nous avions beaucoup de l'air de ceux qui étaient rassemblés à leur tour dans l'office, un étage plus bas. Toujours est-il que le chambellan de service, que je ne nommerai pas au reste, raconta que le prince de B... avait reçu un coup de poing. Ce n'était pas ici le marquis de B... avec sa bosse au front. Tout au contraire, car il n'y avait aucune trace du méfait et les curieux nombreux qui furent ce même soir pour examiner la physionomie impassible du prince de B .. n'y purent rien lire. Un habitué de la maison, plus familier que les autres, s'approcha du prince et lui dit:

— Ah! monseigneur, qu'ai-je appris?

— Quoi donc ? dit lentement le prince en tournant vers lui son œil atone.

— Mais on dit que l'empereur vous a traité...

— Ah ! interrompit le prince...Oh ! tous les jours..., tous les jours !

Le joli de l'histoire, c'est que le prince n'entendait pas parler du *coup de poing* qu'il croyait ignoré et, en répondant le mot *tous les jours*, il voulait dire que l'empereur était grondeur et injuste *tous les jours*.

Mais l'autre, qui n'était pas fort en fait de convenance, comme on peut le croire d'après la démarche qu'il avait faite auprès du prince, n'imagina pas autre chose, sinon que le prince de B... recevait tous les jours un coup de poing, ou même un soufflet de l'empereur, selon l'humeur de Sa Majesté et son état nerveux, qui lui faisait ouvrir ou fermer la main. Or, on pense les rires joyeux que fit faire cette histoire, quand on se représenta le prince de B... recevant tous les jours une correction avec cette indifférence qui lui avait fait dire négligemment en levant à demi les épaules.

— Tous les jours, mon Dieu, tous les jours !...

Toujours est-il qu'après le départ de Napoléon, M. de T..., qui n'avait au contraire jamais reçu de lui que des marques de bonté et des grâces en profusion, des faveurs comme dignités, des récompenses comme des places, eh bien, cet homme fut son ennemi le plus acharné. Toutes les conspirations qui alors surgissaient de toutes parts, parce que le colosse chancelait sur son piédestal, trouvèrent en lui un appui, et cela, il ne le peut nier. J'aurais été moins coupable de le faire, moi, car, à cette époque, mon pauvre cœur

était encore bien saignant de toutes les blessures qui lui avaient été faites... Mais M. de T...? Oh! rien ne peut l'excuser. Les passions comme la vengeance peuvent seules trouver grâce devant la justice de la conscience, lorsqu'il s'agit de prononcer un anathème sur une tête déjà frappée du sort.

Je suis peu en état de juger du mérite qu'a déployé l'empereur dans cette campagne de Champagne, mais j'ai entendu dire à cette époque, et plus tard même par ses ennemis, que son génie militaire n'avait été nulle part aussi étincelant que dans cette campagne. A peine arrivé, il reprit Saint-Dizier, et tout aussitôt eut lieu le combat de Brienne! Oh! comme il dut souffrir en combattant pour conserver une couronne donnée par tout un peuple, et volontairement, sous les murs de cette ancienne école, où jeune garçon il était plus heureux, bien plus heureux que dans ces heures de souffrance où ses soldats tombaient en masse autour de lui pour soutenir sa cause! A Brienne, il livrait aussi des combats, mais ils étaient innocents comme l'âge qu'il avait alors. Ses soldats, c'étaient ses compagnons, ses munitions, des boules de neige et la rançon des prisonniers, quelques fruits, ou bien un livre ou une estampe. J'ai entendu bien souvent l'empereur raconter ses plaisirs de Brienne et les décrire comme je viens de les rapporter. Mais un jour surtout, Mme de Brienne[1] était chez Madame Mère avec Mme de Loménie sa nièce. L'empereur qui la considérait beaucoup, lui parla longtemps avec une amitié filiale. Son respect pour Mme de Brienne n'avait

[1] Mme de Brienne, belle-sœur de M. de Loménie, celui qui fut premier ministre et qui nous fit tant de mal.

rien d'équivoque ni d'affecté. Il était là, comme toujours, parfaitement naturel. Il parla à Mme de Brienne du temps de l'École et rappela des choses qui la confondaient en raison du peu d'importance de ces choses. Et l'empereur riait avec une joie naïve et je me rappelle que, entre autres souvenirs, il nous dit celui-ci : qu'un des grands plaisirs de sa vie, ce fut un jour que ses camarades le nommèrent pour commander et diriger l'attaque du fort qu'ils avaient construit en neige, et qu'ils attaquaient avec des boulets de neige. En se retraçant à lui-même ce souvenir, on voyait qu'il lui souriait. Il en était heureux ! Ce fut ce jour-là qu'il nous raconta cette terrible histoire d'un jeune homme qui, ayant parié que ses camarades ne l'effraieraient pas, voulut tenir la gageure plus loin qu'il ne la put soutenir. Sa frayeur qui était extrême, jointe à un temps orageux très fort qui portait sur ses nerfs, le tua sans qu'il fût possible de lui donner du secours. En racontant ce fait lugubre, Napoléon était parfait pour le ton, l'accent de sa voix et le regard. Je regrette que la place me manque ici pour y placer cette histoire. Mais, au reste, elle perdrait beaucoup en étant seulement calquée sur un souvenir de lui. Il est vrai qu'il est profond.

Oui, je suis sûre qu'il souffrit cruellement le jour de la bataille de Brienne ! Je le sais plus que personne, parce que plus que personne aussi je l'ai entendu bien souvent parler du bonheur dont il jouissait à Brienne, malgré sa tristesse habituelle. Ce fut là qu'il se lia avec Bourrienne.

Cette bataille de Brienne fut suivie de plusieurs autres. Celle de La Rothière, presque au bord de l'Aube et à deux lieues de Brienne. C'est au milieu de

ces combats, lorsque le canon gronde de toutes parts en France, que le sang coule, que les hommes périssent depuis les bords du Rhin jusqu'à ceux du Mincio, que s'ouvre un Congrès, comme une satire de l'espèce humaine et une moquerie du peu de conséquence de la volonté des hommes. C'est à Châtillon, dans le cœur de l'une de nos provinces, que le Congrès tient ses séances. Il est composé pour l'Autriche, de M. le comte de Stadion, du baron de Humboldt pour la Prusse, du comte Raszumowsky pour la Russie. Lord Aberdeen, lord Cathcart et le général Stewart, et de plus lord Castlereagh, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, y siégeaient pour la Grande-Bretagne. Cette seule singularité devait faire juger à Napoléon que son sort était arrêté. L'Angleterre représentée à elle seule par trois membres dans le Congrès et, de plus, son premier ministre, indiquait assez quelle influence elle prétendait exercer sur la destinée de Napoléon et en même temps les autres puissances prouvaient leur soumission à l'Angleterre en n'y envoyant qu'un plénipotentiaire. La Grande-Bretagne était bien puissante alors ! Depuis, son pouvoir a bien faibli, tandis que celui de l'Autriche et de la Russie a grandi en proportion. Le géant qui nous menace de ses cent bras maintenant, c'est la Russie ! C'est le Nord qui viendra un jour nous apporter ses migrations lointaines, attiré par notre soleil qui fait épanouir les fleurs et donne des fruits, car, sans aucun doute, la partie de la terre qui dut attirer les premiers regards des hommes, dut être l'Orient. Cet horizon de pourpre et d'or où se levait le soleil devait fixer l'attention des hommes avant que des systèmes n'eussent déterminé aucune opinion.

La chaleur, ce sentiment si doucement attractif, a toujours eu un grand pouvoir sur les hommes. Nous voyons que dans tous les pays ils cherchent le soleil, même dans les climats chauds. Ainsi, en Espagne, vous voyez un mendiant n'ayant pas de pain, mais se consoler de sa misère en demeurant au soleil, et restant là tranquillement ainsi qu'il le dit à : *Tomar el sol*[1]!...

Oui, je crois qu'avant peut-être la fin du siècle nous verrons l'effet plus ou moins avancé de *cette prophétie*... Je ne crois pas possible au grand cordon de troupes que l'Allemagne oppose elle-même à la crainte de cette invasion qu'elle a comme moi ; je ne crois pas possible, même à cette force, d'empêcher l'effet de cette migration lointaine qui viendra fondre sur notre beau Midi. Lorsque les Scythes et les Teutons vinrent dans les Gaules, il fut aussi impossible d'arrêter leur course terrible ; ils fondirent sur nous comme un torrent, et ravagèrent d'autant plus qu'on voulut s'opposer à eux.

Quant à nous, à ce Congrès de Châtillon[1], nous n'y envoyâmes qu'un seul homme, le duc de Vicence, le général Caulaincourt. Il était alors, on ne sait pour quoi, ministre des affaires étrangères. Je sais bien pour quel motif particulier l'empereur le faisait. Mais

[1] *Prendre le soleil!* C'est le mot littéral.

[1] L'empereur, qui aimait et estimait le duc de Bassano, et qui ne l'avait retiré du ministère des affaires étrangères que pour satisfaire aux petites passions qu'il n'avait pas le temps de combattre, lui donna tout pouvoir pour correspondre à Châtillon. Mais il eût fallu être maître, et surtout être à Châtillon, et n'avoir pas à combattre à la fois des jalousies personnelles et la volonté des ennemis.

ce que je n'ai jamais compris et ce que je ne comprends pas, c'est qu'il ait pu croire que cette raison influerait sur les intérêts généraux. Cette raison, c'est que le duc de Vicence était fort aimé de l'empereur Alexandre. Il avait pour lui une de ces amitiés presque fraternelles, déjà bien rare dans le monde, et plus rare encore éprouvée par un souverain. Mais dans cette circonstance où Alexandre, appelé par l'Europe à être à la tête de sa gigantesque coalition, s'offrait en spectacle au monde entier dans sa lutte avec lui, Napoléon avait tort de penser qu'un intérêt particulier influerait, je le répète, sur les généraux, si puissamment excités : les souverains ont en eux deux natures, et lui-même il le savait bien!

Tandis qu'on délibère, le canon tire et tue des hommes ; les trois armées ennemies avançaient sur Paris et nous serraient entre leurs rangs comme dans des étaux, dont nous ne pouvions plus sortir. L'empereur livrait des batailles qu'il gagnait avec un talent des plus extraordinaires, et tel qu'on ne pouvait pas même le lui supposer à lui !!... Mais, en résumé, la France était inondée d'ennemis. Ils y entraient de toutes parts et s'avançaient sur Paris qui tremblait !

Nous voici maintenant à une époque fatale ! Comment trouver des mots pour la décrire? Comment pouvoir la peindre pour que nos neveux en lisent la déplorable histoire ? Oh ! que je souffre seulement en pensant au moment où j'entendis dire autour de moi : « Tout est perdu ! » Hélas ! je n'avais plus dans ma maison de chef pour défendre ma jeune famille ! J'étais veuve ! sans appui, livrée à un total abandon et devant redouter tous ceux qui vien-

draient au pouvoir. L'invasion venait de détruire la fortune qui me restait. Je voyais trop bien que les majorats étaient perdus. Et le seul héritage de mon malheureux mari à ses enfants et à moi, le prix de son sang et de ses services était perdu. Ce qui nous restait était une masse effrayante de 1,400,000 francs de dettes. Tel était le résultat de son entêtement à demeurer dans cette maison et y faire les travaux qui y furent faits, car les dettes qu'il a laissées ne venaient que de ces travaux ; le reste ne valait pas la peine d'être compté.

Dans mon hostilité avec l'empereur, après la mort du duc d'Abrantès, j'apportai la noblesse, j'ose le dire, de mon caractère, et nullement de l'*entêtement*, comme des gens, qui ne savent ce que c'est que telles matières, ont osé le dire ! J'ai été fière dans mon malheur. Qui donc oserait me le reprocher ? Peut-être cette fierté aurait-elle dû céder à l'intérêt de mes enfants. Mais cette question est bien délicate et, pour la faire et pour y répondre, il faudrait être moi et lui ! L'empereur, d'ailleurs, a lui-même résolu cette question en ne faisant rien pour mes enfants à Sainte-Hélène. Je ne parle pas ici de moi. Il ne m'aimait pas et le fond de cette prévention est trop honorable pour moi pour que j'en sois blessée. Mon admiration et mon culte à sa mémoire n'en sont pas moins vifs et et éternels. Mais j'ai souffert de cet oubli. Lorsque *Junot mourut des suites de ses blessures et de la fatigue* de la campagne de Russie, mes enfants étaient tous si jeunes[1], qu'ils devaient retrouver un père

[1] Alfred tetait encore. Il avait été mourant et je venais à peine de le sauver.

dans l'empereur. Je le dis avec vérité, mais sans amertume. Je puis aussi parler avec le même abandon de ce que j'ai dû éprouver en me voyant seule au monde, dans un moment où la France menaçait de s'écrouler. L'empereur n'était pas lui-même à Paris. Parmi tous ceux qui l'entouraient, je n'avais plus d'amis comme Duroc, comme Bessières, M. de Narbonne. Hélas! *tous* étaient morts! Et moi, je demeurais là, seule, abandonnée. Jeune mère et jeune veuve, je me voyais seul appui de mes quatre enfants et de mes deux vieux oncles, dont l'un, septuagénaire [1], était un père pour moi, mais seulement pour l'affection et j'étais plutôt destinée à le protéger qu'à l'être par lui.

Ce fut alors que mon oncle Démétrius, le chef de notre famille et le dernier des Comnènes, vint à moi et me dit d'avoir du courage. Albert, qui avait été en Italie et revenait seulement à cette époque, fut aussi pour moi un puissant reconfort. Mais pour le sort à venir de ma famille, que pouvait-il ? Ces pensées me déchiraient et souvent, en voyant mes quatre enfants réunis autour de moi et ne sachant quel serait leur avenir, je me sentais défaillir et je me sauvais dans ma chambre pour y pleurer seule en liberté.

Oh! que j'ai souffert à cette époque malheureuse! Combien j'ai dévoré de larmes! Combien j'ai frémi de cette colère de la supériorité d'une âme généreuse sur un monde corrompu, qui ne sait inventer que le mal et la perversité, qui jamais ne fit une pieuse fraude, un généreux mensonge! Ah! oui, j'ai bien

[1] L'abbé de Comnène. Il demeurait avec moi ainsi que mon oncle le prince Georges.

souffert en entendant accuser la mémoire du père de mes enfants ! Lui, dont le noble caractère, la probité, comme celle de Cimon, laissait sa famille sans fortune, après avoir gouverné des royaumes. Il me fallait entendre des suppositions aussi perverses que les bouches qui les proféraient. Et je devais me taire ! Hélas ! je n'avais pas un bras qui pût me venger ! Mon cœur en avait le courage, et souvent j'ai été au moment de répondre par un défi à des hommes qui avaient la lâcheté de venir insulter une femme par de ces consolations qui blessent avec une amertume âcre et brûlante [1]. Eh bien, j'ai tout dévoré. Non par faiblesse ! Mais qu'aurais-je fait en parlant ? Il est de ces choses qui ne peuvent se comprendre par la parole, il faut *des faits* pour répondre à un mot, qui pourtant n'a lui-même aucune base.

Je me trouvais donc dans cette position funeste pour une jeune mère, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, mon oncle et Albert vinrent me trouver. Albert demeurait alors avec moi. L'ennemi approchait et déjà il était à nos portes. C'était le 19 mars 1814. Mon oncle Démétrius avait eu une attitude constamment noble et belle depuis sa rentrée d'émigration. Jamais il n'avait rien voulu solliciter que ce qui lui revenait, auprès de l'empereur, et jamais il n'avait voulu que Junot demandât rien pour lui. Une fois, comme je l'ai raconté dans le commencement de mes *Mémoires*, l'empereur lui fit offrir par moi la clef de chambellan. Je n'ai jamais osé le lui dire, il ne

[1] Je ne veux ici nommer personne. Ceux que j'accuse se reconnaîtront assez. Ils se rappelleront, l'un d'eux, surtout ce qu'il me dit le lendemain de mon retour à Paris.

n'aurait pas revue. Son caractère était noble et fier. Il avait beaucoup de celui de ma mère et il n'avait accepté une pension que de moi, ne voulant avoir aucune obligation au gouvernement consulaire et à l'empire encore moins. Cette conduite fut soutenue par lui depuis 1800, époque de sa rentrée, jusqu'en 1814.

Mon oncle était un homme bizarre. Il était fort supérieur d'esprit et surtout d'instruction. Très pénétré de la grandeur de sa naissance — trop peut-être — il était, à cet égard seulement, comme un vieux suzerain du dix-septième siècle. Ce qui lui avait donné dans le monde une attitude singulière. Il ne se regardait pas comme un gentilhomme français, ainsi qu'on peut le croire, et cette séparation de sa noblesse d'origine avec celle avec laquelle il *frayait* continuellement, lui donnait, comme il est facile de le penser, une sorte d'hostilité avec cette même noblesse française. Et pourtant il était dévoué corps, âme et biens, à la famille des Bourbons. Cette ressemblance de position surtout, dans les deux dynasties, lui causait une vive émotion !

— Tu ne sens pas cela comme moi, me disait-il. Ta mère ! ah! ta mère ! voilà une vraie Comnène !

J'avoue que, tout en trouvant fort honorable de descendre[1] de dix-huit empereurs et d'avoir dans mes ancêtres une longue suite de héros surtout, je ne me faisais à cet égard aucune illusion et je savais

[1] Il n'est peut-être pas dans toute la noblesse de la France une famille qui prouve comme nous prouvons, par actes judiciaires et notariés. Chérin dit, en voyant notre généalogie, qu'elle était la plus pure et la plus belle qu'il connût!...

l'apprécier ce qu'elle valait, mais rien au-delà. Mon oncle, fort passionné pour sa maison, m'a fait un reproche de cette tiédeur — qui n'est que de la raison — jusqu'à sa mort.

Il était donc demeuré dévoué aux Bourbons avec un attachement si profond que Louis XVIII me dit la première fois qu'il me vit dans une audience particulière :

— Votre oncle est le meilleur ami que j'aie conservé en France.

C'était bien là une phrase de Louis XVIII, et bien selon son extrême politesse, car, sans aucun doute, il avait dans sa noblesse, et il le savait, des gens dévoués tout autant que mon oncle. Je rapporte seulement le mot, pour donner une idée des rapports de mon oncle avec lui.

Il me rassura donc le jour où il vint me voir et il me dit, ainsi qu'Albert, que certainement le roi ferait ce qui serait convenable pour mes enfants et pour moi...

Je fondis en larmes! Il me fallait entendre que j'allais recevoir d'un autre que de l'empereur l'assurance de l'avenir de mes enfants! Albert, qui n'avait pas besoin d'une parole pour me comprendre, vint à moi et, me prenant les mains :

— Mon amie, calme-toi, me dit-il, calme-toi! Tout cela n'est d'abord pas désespéré. Et puis, écoute, Laure, je n'apporte ici aucune aigreur particulière contre Napoléon. Je l'ai aimé et fidèlement servi pendant quinze ans, et ma conduite fut celle d'un honnête homme et d'un ami. J'avais été le sien, je ne l'avais pas oublié. Je me le rappelle encore plus aujourd'hui! Mais sa conduite envers toi me bouleverse.

Que lui as-tu fait? Tes enfants, dont l'un est aux bras de sa nourrice, qu'ont-ils fait? Et Junot, qui mourut en bénissant son nom et qui vécut en l'adorant? Junot, qui lui donna souvent du pain quand il en manquait à Paris, avant le 13 vendémiaire? Qu'est-ce que tous ces êtres innocents lui avaient fait pour ne pas s'occuper de leur avenir, du tien? Je veux bien que le grand homme ait faibli, comme homme, sous la passion humaine et qu'il soit pour toi ce qu'on est pour quelqu'un qu'on veut punir d'une faute généreuse. Mais ne parlons plus de cela, mon amie. Réfléchis à ce que t'a dit notre oncle. Accepte une protection honorable, qui est la sienne. Il est le frère de notre mère. C'est un homme de bien[1]. Laisse-toi guider par nous deux et tu es assurée de ne marcher que dans une bonne route.

Malgré la puissance de la voix d'Albert sur mes volontés, il ne put rien obtenir de moi ce jour-là. Il s'agissait de tout un bouleversement dans mes affections. Oui, j'ose le dire, dans mes affections! Oh! que j'aurais voulu que l'empereur pût lire dans mon âme tourmentée dans ce moment-là! Il aurait vu si j'avais de ce désir de me liguer avec ses ennemis, comme il le disait toujours! J'aimais l'empereur avec une profonde tendresse et une admiration presque divine! Il l'a toujours méconnue. « Il était à cet égard, me disait Duroc, comme une femme qui craint toujours de n'être pas aimée assez vivement ».

La victoire de Champaubert vint redonner quelque espoir. Alsuview, général russe, se fit prendre avec un corps de six mille hommes et quarante-cinq offi-

[1] Mon oncle était un homme de la plus haute piété.

ciers. L'empereur était une Méduse pour ces gens-là, quand ils n'étaient pas cent contre un ! Au combat de Champaubert succède celui de Montmirail. Le général Sacken, avec une partie de l'armée de Silésie, commandée par Blücher, est atteint par l'empereur, qui le bat. Vingt-cinq canons, trois mille morts, deux mille blessés, mille prisonniers sont le résultat de cette journée et prouvent, ainsi que le désastre de la veille, l'infériorité de Blücher et, en général, de tout ce qui s'opposait à Napoléon.

Voici une particularité peu connue, qu'il me faut placer ici, parce qu'elle y est en son lieu.

Deux jours avant les combats de Montmirail et de Champaubert, le duc de Bassano, qui suppliait chaque jour l'empereur de faire la paix et d'envoyer, à cet effet, des pouvoirs au duc de Vicence, qui n'en avait pas de suffisants, avait enfin obtenu de Napoléon de rédiger ses pouvoirs et de les signer pour les envoyer à Châtillon. La veille du combat de Champaubert, le duc dit à l'empereur :

— Sire, les pouvoirs sont prêts.

— Je les signerai demain, dit l'empereur. Si je suis tué, il n'est plus besoin de rien. Si je suis vainqueur, nous n'en traiterons que mieux.

Le lendemain, le duc de Bassano qui, comme on le sait, n'a jamais quitté l'empereur dans aucune de ses batailles, se trouva auprès de lui quand il rentra après la victoire, et lui présenta les pouvoirs à signer. L'empereur répondit ce qu'il avait répondu la veille. Le duc de Bassano se retira le cœur navré. Le soir du combat de Montmirail, il insista de nouveau. Mais les fumées les plus étranges avaient obscurci le

cerveau de l'empereur. Il sourit et, regardant la carte de France et celle d'Europe qu'il avait devant lui :

— Je suis en mesure maintenant de ne pas céder un pouce de terrain, dit-il au duc, et je ne signerai rien.

CHAPITRE VII

Influence du comte d'Armfelt sur les destinées de l'empereur. — Gustave III. — Jugement sur les étrangers. — Mariage. — Le comte d'Armfelt à Paris. — Ordre de départ. — Résistance. — Motif secret de haine. — Efforts constants pour préparer la Restauration. — Société secrète. — Conférence d'Abo. — Bernadotte. — Jalousie. — Mort. — Bal masqué. — *Eau de mousseline.* — Intrigue. — Impression douloureuse. — *Regina.* — Imitation parfaite. — Florence, Poggio, Naples. — Vallée d'Assina. — Le *Miserere* du vendredi saint. — *Regina! Regina!...* — Le bouquet de roses et de jasmin. — *Morte!... et la voilà!* — Encore deux heures *à se divertir.* — Lettre. — M. d'Armfelt me croit l'agent du premier consul.

Il est un homme qui fit à cette époque un bien grand mal à l'empereur, et qui pourtant est bien peu connu pour avoir autant influé sur ses grandes destinées... c'est le comte d'Armfelt. Comme des Mémoires contemporains sont destinés à faire connaitre les hommes, non seulement dans ce qu'ils ont fait, mais eux-mêmes dans leur personne, je dirai du comte d'Armfelt tout ce que j'en sais. Ces documents, réunis à d'autres, peuvent produire la lumière pour l'avenir. Il est surtout d'autant plus nécessaire de le faire bien connaitre, qu'un auteur anglais, nommé Brown, a fait une méprise des plus étranges dans son ennuyeux ouvrage des *Cours du Nord*, en prenant sans cesse le comte, d'abord ba-

ron, Gustave-Maurice d'Armfelt, pour son oncle, le chef de la Confédération d'Anjala, et puis en prenant son oncle pour lui, ce qui amène une confusion impossible à débrouiller. M. Brown a également recueilli tous les bruits, même calomnieux, qui ont circulé sur le compte de M. d'Armfelt. Sa destinée fut bizarre pour celle d'un homme d'État, et d'un homme d'État tel que lui. Il y a eu du *romanesque*, si on peut le dire, dans sa vie. Et ce romanesque se trouve dans l'amitié qui l'unissait au roi Gustave III. C'est une chose touchante que la relation faite par un témoin oculaire de cet attachement qui existait entre un roi et son sujet. Ils sont rares, ces attachements-là, et rien n'est plus doux à l'âme, même d'un étranger à cette même amitié, que de la connaître et d'en voir la conséquence admirable! C'est la contre-partie de la satire de l'espèce humaine, faite par le rire sardonique du monde, à la vue de tant de déceptions répondant seules à de l'amitié, et même de l'amour! Le baron d'E... qui, lui aussi, avait été l'ami, le compagnon de Gustave III, qui, lui aussi, portait le mouchoir de batiste blanche noué autour du bras, le baron d'Ernestwart me racontait souvent combien il était aimé, ce roi de Suède, et comment on avait pour lui un culte, une adoration pour ce caractère chevaleresque et vraiment remarquable de vérité! Comme il fut beau lorsque, au moment de prendre Pétersbourg et d'y saisir Catherine comme esclave, au moment d'entrer en maître dans le palais impérial de Russie, dont les coups de son canon ébranlaient déjà les vitres, le noble roi, vraiment noble chevalier, fut contraint de retourner, trahi qu'il fut par les chefs de son armée, où Catherine avait introduit la corruption, car elle

aussi avait en gré, et comme précepte, cet axiome de Philippe : « Il n'est pas de ville ou de forteresse imprenable pourvu qu'un mulet chargé d'argent puisse y monter. »

Alors, Gustave rompit son épée sur son genou ! C'était un homme vraiment supérieur et d'une âme si noble et si élevée qu'il était beau vraiment de le voir sur un trône !

Les mêmes goûts que le comte d'Armfelt l'avaient uni à lui. Le maître et le sujet aimaient tous deux les arts, la littérature, tout ce qui embellit la vie et, en même temps, ce qui l'ennoblit : un véritable amour de la gloire, une horreur du despotisme et, en même temps, de l'anarchie. Il y avait dans le caractère de ce roi *chevaleresque* une belle étude à faire pour celui qui repousse toute impartialité quand il s'agit de juger les rois. Mettez en regard les nobles et libérales pensées de Gustave III, le despotisme sanglant et sauvage du Comité de Salut public, et vous me direz quelle est la belle et vraie liberté !

M. d'Armfelt était encore un homme assez jeune en 1814. Né en 1757, à Juva, dans le gouvernement d'Abo, il n'avait donc que cinquante-sept ans en 1814. C'était jeune encore pour mourir et pour clore une vie belle de loyauté et de services rendus à sa patrie. Car je n'ai pas la bêtise — j'en demande pardon à ceux qui le font — de juger les étrangers comme s'ils étaient nos compatriotes. Sans doute je ne les aime pas, mais je ne puis les blâmer. Je voudrais, bien plus, que nos Français fissent comme eux et que, lorsque sonne l'heure du péril, ils trouvassent dans leur âme assez d'énergie pour résister aux puissances qui les menacent. Ce que je ne pardonne

pas, c'est la déloyauté, c'est la perfidie! Mais ensuite, que mes ennemis se coalisent contre moi, toute guerre est bonne et, dès qu'elle est loyale, c'est son idiome à elle que celui de la haine.

Aussi jamais je n'ai été absurde au point de blâmer M. de Metternich! Il est Autrichien et nous sommes Français. Seulement, le jour où Marie-Louise est devenue impératrice des Français, il devenait lui moins Autrichien et, de notre côté, les souvenirs d'Isabeau de Bavière devaient pâlir pour nous devant la certitude de trouver d'autres mœurs dans les siècles de lumière plus avancés. Rien n'est funeste comme ces préjugés qui affirment ou infirment une chose, parce qu'elle a été. Heureusement que nous nous éveillons de ce sommeil léthargique.

M. d'Armfelt était donc l'ami du roi de Suède, comme je viens de le dire, et avec autant de chaleur que si Gustave eût été un simple particulier. Il voyagea avec lui en France, en Italie, laissant partout de doux et beaux souvenirs. Et, à son retour, Gustave le maria avec une jeune fille, belle, charmante et l'héritière de la noble maison de La Gardie. Elle était belle et gracieuse, et son esprit était remarquablement connu dans les cours du Nord, où les femmes de cette époque étaient elles-mêmes si spirituelles et si bien faites pour être souveraines dans leur intérieur. Je parle d'elle parce que son empire sur son mari était immense et qu'en 1811, étant dame d'honneur des deux impératrices de Russie (Marie Fédorowna et Élisabeth Alexiewna), elle eut, je suis fondée à le dire, une extrême influence sur son mari pour les affaires de France. Elle n'aimait pas Napoléon et son aversion était, comme on peut le penser, for-

tement excitée par l'impératrice douairière. Quoi qu'il en soit, elle était et est peut-être encore une femme d'un mérite supérieur.

Gustave III mourut. Si la place ne me manquait, je raconterais avec détail l'existence extraordinaire du comte d'Armfelt; comment Gustave, ne pouvant ôter la régence au duc de Sudermanie, nomma le comte d'Armfelt dans le conseil de régence et gouverneur de Stockholm; comment le duc le força à quitter la Suède pour aller à Naples; comment aussi, sur les bords de cette belle mer bleue, son ennemi le poursuivit avec assez d'acharnement pour le forcer de se sauver déguisé, afin d'éviter le poignard ou le poison. Réfugié en Russie, il eut, de là, avec son jeune maître une correspondance secrète dans laquelle il l'avertissait des projets de son oncle! Cette existence est des plus étonnantes, et j'en parle pour arriver à ce que j'en dois dire relativement à l'empereur Napoléon. Bien qu'il fût exilé et proscrit, ses relations en Suède étaient fort étendues et il en profitait pour faire surveiller constamment le duc de Sudermanie. Celui-ci le craignit et le rappela. Mais d'Armfelt ne vit avec raison qu'un piège dans cette faveur apparente et demeura en Russie, qu'il ne quitta qu'à la majorit du jeune roi de Suède. Il vint alors à Paris. L'empire n'était pas encore proclamé, mais le premier consul *régnait!* La présence d'un homme aussi distingué que M. d'Armfelt lui donna de l'inquiétude. Il en parla à Fouché, qui, alors, était ministre de la police. Celui-ci fit un signe de tête et, le lendemain, un agent de la police se trouva au lever du comte d'Armfelt.

— Que me voulez-vous? dit le comte.

Le digne envoyé lui déclara qu'il était chargé de

lui signifier qu'il eût à quitter Paris. Le comte sourit avec malice et demanda seulement en vertu de quelle loi.

— Mais, dit l'agent, en vertu de l'autorité du premier consul!

— Vraiment! dit M. d'Armfelt. Et si je n'ai pas la volonté de partir?

L'agent le regarda d'un air étonné. Il n'était pas accoutumé à de pareilles réponses.

— Oui, poursuivit le comte, si je n'avais pas la volonté de quitter Paris, que feriez-vous? Eh bien, voilà ma position. Je suis à Paris. J'y suis bien et n'en partirai qu'à ma convenance. Dites-le à votre ministre pour qu'il le répète au premier consul. S'il veut après cela *employer la force*, il en est le maître. Seulement alors je pourrai bien juger de la courtoisie, et de la liberté républicaine surtout!

Le duc de Sudermanie le nomma alors ambassadeur de Suède à Vienne, où il fut fort aimé. Mais dès lors sa haine — car on ne peut donner un autre nom au sentiment qui l'animait contre Napoléon — commença à se manifester. Au reste, il est certain que cette affection, véritablement haineuse, je le répète, qu'il avait dès 1803 contre le premier consul, avait une tige particulière et ignorée, et que *moi*, je connais très bien. Quoi qu'il en soit, le comte d'Armfelt était un homme de la plus haute distinction. Charles XIII le comprit et, malgré son aversion pour les amis de son frère, il rappela le comte d'Armfelt en Suède. Mais la Finlande, où il occupait le premier rang, était passée sous la domination russe. Il se retira dans un très beau château (Amine, nom presque arabe) qu'il y possédait. Cependant il avait contre lui le grand

chancelier Nicolas Romanzoff et le ministre Alopeüs. Mais Alexandre savait juger les hommes. Celui-ci lui parut être un des plus distingués qu'il eût connus dans toute sa vie de roi. La haine, qu'il ne cachait pas et qu'il nourrissait toujours contre l'empereur Napoléon, fut peut-être un des motifs de cette faveur accordée à un étranger. Nicolas Romanzoff, quelque puissant qu'il fût, ne put l'empêcher d'arriver à la confiance d'Alexandre. Cependant M. d'Armfelt déclinait le nom *d'ennemi* de Napoléon. Il disait un jour à un de mes amis qui lui reprochait cette activité vraiment hostile constamment dirigée contre l'empereur :

— Vous vous trompez. Je ne hais point Bonaparte (toutes les fois qu'il pouvait éviter de dire *l'empereur*, il le faisait). Non, je ne le hais pas ! Et si demain il rendait le trône de France à ses maîtres légitimes, il n'aurait pas d'admirateur plus zélé que moi.

Cette restauration des Bourbons était donc son occupation constante depuis bien longtemps. En 1814 il se donnait à cet égard des soins que rien ne fit même soupçonner alors, parce que chacun trouvait plus court de s'écrier :

— Napoléon l'a voulu ! C'est son entêtement, c'est sa folie !

Sans doute *l'entêtement* de l'empereur est une des cause de sa chute, mais elle fut amenée par les mille conspirateurs qui sapaient sa puissance — mais dans l'ombre, en donnant des coups sourds et retenus, en *taupant* pour ainsi dire sous le trône du maître du monde que pas un d'eux n'osait attaquer en face.

Cependant parmi ces hommes qui manifestaient leur envie haineuse en formant des attaques cachées à qui marchait la tête haute, le comte d'Armfelt fut

le plus noble et le plus généreux, mais aussi le plus redoutable.

— Je ne serai satisfait que le jour où Louis XVIII dormira dans le palais de ses pères, disait-il.

Je donne ces détails pour montrer, ainsi que je l'ai dit plus haut, que la chute de l'empereur eut bien des causes.

Il courut alors en Europe un bruit fort injurieux sur M. d'Armfelt. On disait qu'il voulait faire assassiner Bernadotte! Son dévouement à la personne du feu roi, son culte pour sa mémoire pouvaient autoriser ces soupçons. Mais aussitôt que d'Armfelt sut qu'on l'attachait à son nom, il fit répandre avec profusion une justification de sa conduite, en appelant, à cet égard, à toute sa vie passée. Il regardait l'assassinat comme l'arme de la lâcheté et protestait hautement contre cette calomnie.

Alors ses ennemis publièrent qu'il était ami, que sais-je? créature de l'empereur Napoléon! Je vous dis que le monde *est un être* incompréhensible d'abord pour ce pauvre sauvage qui sort de la nature pour entrer dans ce qu'on appelle *la civilisation*. Et puis on le hait en proportion de sa basse et méchante envie, de ses calomnies et surtout de sa stupidité haineuse, qui ne sait pas plus distribuer le blâme que la louange.

Le comte d'Armfelt était si peu la créature de Napoléon qu'à cette époque — en 1813 et au commencement de 1814 — il était le chef d'une société secrète qui avait pour but le renversement de l'empereur Napoléon et le rétablissement des Bourbons! C'était une *diplomatie occulte*, si l'on pouvait l'appeler ainsi, autorisée par l'empereur Alexandre et dont lui-même

faisait partie. Je n'ai appris ce dernier détail que très récemment et je ne puis le révoquer en doute. Cela m'a fait faire d'étranges réflexions sur la conduite de l'empereur de Russie. Aussi ai-je encore de l'incertitude sur cette affaire. *Je l'ai vu*, moi, cet homme, je l'ai entendu, et l'impression qu'il produisit sur moi est encore palpitante. L'empereur Napoléon connaissait fort bien tout le mal que lui voulait M. d'Armfelt. Il le savait dès l'époque de son premier séjour à Paris sous le consulat.

— Qui croirait, disait-il un jour à Junot en regardant de loin la belle et imposante figure de M. le comte d'Armfelt, que cette physionomie si calme et si belle cache une âme aussi bizarre dans ses ressentiments! Qu'ai-je fait à cet homme pour qu'il me haïsse?

Il est curieux de suivre d'Armfelt dans la campagne de 1812. Il était alors chargé par Alexandre de la surveillance des magasins militaires. Il fut avec lui à la conférence qu'eurent ensemble à Abo les deux souverains de Suède et de Russie. Sans doute il devait bien haïr ce Charles Jean, qui venait s'asseoir dans le fauteuil royal de son maître, qui usurpait, selon lui, la place de l'héritier des Wasa! Eh bien, cette haine s'effaçait devant celle qu'il portait à Napoléon. Il put supporter avec calme la vue de l'usurpateur de sa patrie pour organiser avec lui un plan destructeur qui pût frapper sans relâche la couronne de Napoléon jusqu'à ce qu'elle tombât par terre. Et ce fut dans cette conférence d'*Abo* que la véritable perte de Napoléon fut résolue, car Bernadotte manquait à cette coalition contre l'homme-colosse! Il fallait bien que sa piqûre vînt ajouter sa douleur à toutes les autres!

Bernadotte! Lui, qui ensuite repoussait les Français qui étaient malheureux et s'adressaient à lui! Bernadotte! Oh! qu'il se taise, qu'il ne lève pas si haut son front, parce qu'il porte une couronne! Qu'il l'abaisse vers la terre quelquefois! Et alors, si ses yeux rencontrent une pierre tumulaire sur laquelle est écrit le nom fameux de celui qu'il a si lâchement et bassement abandonné, ce front ne se relèvera pas aussi altier qu'il s'est incliné.

Bernadotte et... et puis un autre que je ne veux pas nommer ici... voilà pour moi deux types de l'ingratitude et de l'envie, qui se réjouissent de pouvoir se venger de l'être supérieur dont le nom seul avait si souvent, et par une action bien simple et toute naturelle, tenu les leurs dans l'ombre. Cela se pardonne-t-il jamais? Il en est de cela — Dieu me pardonnera de faire ici une telle comparaison — il en est de cela comme des hommes qui *dénient* à Mme de Staël son beau génie, parce qu'elle est une femme. Ce ne sont pas des hommes comme *Victor Hugo* qui déclineront le beau talent de Mme Sand. Oh! non, certainement! Mais je ne veux rien dire. La renommée, qui se charge de tous les noms, les prononce au moins une fois, ne fût ce que pour les répéter ensuite avec un accent de gloire ou les jeter dans la fosse d'oubli...

Eh bien, il en était de même de Bernadotte. Il était jaloux de Napoléon! Oui, jaloux! et voilà la cause de cette alliance avec Moreau pour dire au transfuge :

— Viens! Tu as oublié peut-être comment on pointe un canon sur les bords de la Delaware! Eh bien, je vais te montrer comment tu pourras atteindre l'ennemi. Tu ne pourras t'y tromper. Il y a bien encore quelques uniformes allemands. Mais l'uniforme fran-

çais, tu ne peux l'avoir oublié non plus que moi ! Nous l'avons porté assez longtemps tous deux !

Du reste, M. d'Armfelt vécut justement assez pour voir réussir, non seulement ses desseins favoris, mais l'exécution de ses plans. Il ne mourut qu'après l'invasion des alliés en France. Il fut presque frappé d'apoplexie dans sa maison de campagne, située en Russie, dans l'une des belles résidences impériales, Tzarkoë-Sélo. Il n'avait alors que cinquante-sept ans C'est l'homme qui peut-être a fait le plus de mal à Napoléon !

M. d'Armfelt était remarquablement beau. Il était grand. Sa figure était imposante et cachait sous l'apparence du calme et même de la froideur les passions les plus violentes. Il aimait les arts et portait aux artistes non seulement de l'attachement mais une remarquable protection. Il avait voyagé dans toutes les parties de l'Europe, en parlait toutes les langues et les écrivait avec une égale facilité. Je l'ai rencontré non seulement en France lorsqu'il y était, mais aussi dans plusieurs de mes voyages. J'ai rarement trouvé une conversation plus intéressante, non seulement par la nature de ce qu'il racontait, mais bien surtout par la manière charmante dont il contait. Il avait peu d'accent et même pas du tout. Les Suédois sont, dit-on, les Français du Nord, et il le prouvait bien.

J'ai dit qu'il avait les passions excessivement violentes et plusieurs aventures qui lui étaient arrivées en Italie prouvaient que les intérêts politiques n'étaient pas les seuls qui absorbassent sa vie ! Dans l'une de nos rencontres, il m'arriva avec lui une aventure qui mérite d'être consignée dans ces Mémoires.

M. d'Armfelt avait à cette époque une de ces exis-

tences prestigieuses, qui font tant d'impression sur les femmes dont l'imagination est vive et passionnée. Il était connu dans toute l'Europe pour ses belles qualités chevaleresques et pour son attachement si pur et si désintéressé envers son souverain, qu'il pleurait encore comme au jour de sa mort. Les femmes aiment toujours le dévouement. Il est pour elles la révélation d'un avenir qui pourrait être un ciel de félicité. Celui qui donne sa vie pour son ami peut la donner pour sa maîtresse, et si l'on peut être la femme choisie par un tel cœur! Voilà les rêves qui perdent les femmes, même les plus vertueuses!

M. d'Armfelt était alors à Paris. On venait de rétablir les bals masqués. J'avais été très empruntée dans le premier où j'avais été avec mon mari et ma tante, la princesse de Comnène[1]. Mais ensuite j'avais fait connaissance avec le masque et je n'étais plus si bête que le jour où Victor de l'Aigle me le dit si naturellement et probablement entraîné par la force de la vérité. Un étranger de mes amis, homme de mérite supérieur, et surtout d'un charmant esprit, me demanda si je voulais m'amuser au bal masqué et lui donner *à lui* la représentation la plus divertissante. Il s'agissait de recevoir *mes instructions* diplomatiques et d'intriguer M. d'Armfelt aussi vivement que je le pourrais. J'acceptai. Alors on m'apporta dans la journée un petit cahier contenant des faits très extraordinaires qui devait m'instruire non seulement de ces faits, mais d'une foule de noms que je devais savoir.

[1] J'ai raconté cette petite scène de mon introduction dans le monde *masqué*, par ma tante et mon mari, dans un des premiers volumes.

Au cahier était joint un fort beau bouquet de roses et de jasmins fait par Mme Bernard[1]. C'était une chose fort rare dans cette saison. Mais le plus curieux, c'est que ce n'était pas une galanterie et il était nécessaire pour jouer mon rôle. Il n'était que midi. Après avoir lu ce que je devais connaître, je sonnai ma première femme:

— Vous allez aller sur-le-champ, lui dis-je, chez Melle l'Olive. Vous lui demanderez si elle a chez elle un très beau mouchoir de batiste brodé avec les lettres initiales R et O. Si elle n'en a pas, allez chez Melle Minette, chez Mlle Lebœuf, et sachez si je puis en avoir un pour ce même soir avant onze heures.

Melle L'Olive n'avait jamais rien de fait d'avance. Melle Minette avait bien des mouchoirs, mais avec des couronnes royales, et puis des M et des L. C'était pour la reine d'Espagne. Enfin, ma femme de chambre trouva ce que je cherchais dans la rue Saint-Honoré, chez Mme Noël. Les lettres n'étaient pas brodées, mais elles le furent pour le soir.

Il s'agissait ensuite d'avoir une odeur qui était difficile à trouver, c'est-à-dire difficile en ce qu'elle pouvait ne pas rappeler celle qui tenait aux souvenirs. Elle s'appelait de l'*eau de mousseline*. Je me rappelai en riant le roman si ridicule de Mme de Genlis, où cette même odeur de poudre à la mousseline produit des effets si surprenants!

— Votre taille est exactement la même, me dit-on. Vous allez produire un effet bien étonnant!

Je partis pour l'Opéra, bien instruite et fort disposée à m'amuser. Je ne savais pas que j'étais un instrument dont on jouait et que je parlais une langue que je ne

[1] Mme Bernard était la Mme Prévost de cette époque.

comprenais pas. Je m'en aperçus bientôt et, de ce moment, non seulement je ne m'amusai plus, mais je souffris du rôle qu'on m'avait fait accepter en me trompant

Ce fut à une vive émotion causée par *un nom* que je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire. La vue des fleurs que je portais, et l'odeur très remarquable de l'eau de mousseline, ainsi que ma tournure, qui, en effet, était fort semblable à celle de la personne qu'on voulait rappeler au comte, l'avaient déjà fort troublé. Et, à mesure que ses yeux parcouraient ma personne, je vis une altération sensible se manifester sur sa figure. Il éprouvait comme une vague terreur.

— Eh bien, lui dis-je doucement, ne voulez-vous donc pas parler de Regina ?

Il fit un saut en arrière, et presque un cri !

— Regina, avez-vous dit ! Regina ! mais j'ai sûrement mal entendu ?

— Non, non, parlons de Regina. Tenez, venez vous asseoir et nous causerons.

Il me suivit, mais en désordre. Sa tête se troublait.

Nous parlâmes de beaucoup de choses diverses, de Florence, du Poggio, des Cassines et puis de Naples. Il y avait surtout un couvent qui jouait un rôle important dans toute l'aventure qu'on rappelait au comte. J'étais là répétant ma leçon comme un *serin* et ne sachant le fond de rien. Mais ce qu'on m'avait donné *en notes* était si bien détaillé et s'arrêtait tellement là où il le fallait, que je produisais un grand effet et n'en savais pas davantage. Peu à peu cela me donna de l'humeur. Pour la première fois je me trouvai blessée du défaut de confiance de M. d'E... Je pris parti contre lui dans mon rôle. Manière de le comprendre

sur laquelle il ne comptait pas, je crois, et je cherchai à deviner ce qu'il voulait me cacher tout en se servant de ma *sottise*, car il était dit, je crois, que je ne serais qu'*une bête* au bal masqué, soit que je parlasse pour moi, soit que je le fisse pour les autres.

Le comte avait conservé de l'Italie un souvenir passionné, même à part de ses souvenirs de cœur. Aussi fut-il transporté lorsque je lui parlai de Florence, de Turin, mais surtout de Rome! De ce moment son intérêt fut captivé au plus extrême degré. Ce pays où

> Chaque pierre a son nom, chaque débris sa gloire[1],

était pour lui comme un prestige fantastique, amenant à la fois des songes et un réveil. Il me força pour ainsi dire à me rasseoir et, au milieu de cette cohue folle et enivrée qui nous heurtait de toutes parts, nous causions tous deux, lui avec abandon, et moi avec une attention à *ses moindres paroles*, qu'en vérité je me suis bien reprochée depuis. Je suivais les mouvements des muscles de son visage et je le voyais sourire en se rappelant *les Moccoli* de Rome, puis son front se plisser au souvenir rappelé du lac de Como. Nous n'étions plus dans une salle de spectacle. Nous étions pour lui à la pointe de Bellagio, ou sur les hauteurs de Legnore, contemplant les deux golfes! Tout était vivant! Cette Regina était une heureuse femme. Elle avait laissé des souvenirs palpitants d'intérêt au bout d'une séparation de douze années. Quand je parlai au comte de la vallée d'Assina, pittoresque et ravissante contrée, avec sa parure de bois ombreux,

[1] Casimir Delavigne.

de belles eaux, de montagnes verdoyantes, véritable séjour arcadien, eh bien, le comte se rappelait tout! Jusqu'au campanile de Mandello! Mais pour dire la vérité, il fallait que les notes eussent été écrites par une personne bien intéressée à les rendre presque vivantes! J'en jugeai par l'effet toujours frappant et toujours terrible. Ce fut cette dernière impression que je produisis lorsque après avoir plaisanté sur la fête des *Moccoli*, le Mardi-gras, sur le Corso, à Rome, je parlai de la procession du lendemain, du contraste lugubre des robes blanches des Camaldules et des robes sombres des Franciscains, et surtout du *Miserere* du vendredi saint! Ce fut alors que j'acquis la preuve d'avoir été l'instrument d'une vengeance, et d'une vengeance cruelle! Le nom de *Regina* répété faillit produire un effet funeste! Cette fois je lui parlai en italien.

J'ai déjà dit, je crois, que je parlais l'italien comme une Italienne. C'est presque ma langue naturelle. En m'entendant, le comte devint pâle comme un mort. Il me fit peur. Je regardai de nouveau autour de moi. Personne! Le malheureux se trouva tellement oppressé qu'il fut obligé de se lever et de faire quelques pas, excitant grandement l'attention avec sa belle et noble figure si pâle et si troublée, au milieu de cette troupe de fous, qui n'était agitée que d'une convulsion de joie. Il vint ensuite se rasseoir auprès de moi et, prenant ma main, il la serra dans les siennes et me dit avec un accent tout à fait pénétré :

— Je ne sais qui vous êtes. Vous ne pouvez être... Non! Cela ne se peut pas, ajouta-t-il en frappant son genou de sa main et comme se parlant à lui-même, cela est impossible! Oui, impossible!

Ce dernier mot fut dit avec moins d'assurance, car il me parcourait des yeux et trouvait une si excessive ressemblance entre moi et cette Régina qu'il éprouvait un frisson au cœur. Il prit ma main, dont j'avais eu soin d'ôter toutes les bagues, même mon alliance de mariage. Mais le gant cachait tout.

— Voulez-vous bien me permettre? me dit-il avec un ton respectueux qui m'ôtait toute raison de refuser. D'ailleurs, il m'était égal qu'il vît ma main. Je me dégantai et la lui donnai.

En la voyant, il pâlit et la laissa retomber.

— Regina! Regina! murmura-t-il.

— Eh quoi! lui dis-je sans savoir la portée de ce que je disais, ne voulez-vous donc pas la reconnaître?

— Oh! par pitié, ne me parlez pas ainsi! s'écria-t-il en jetant autour de lui des yeux égarés.

Je commençais à être embarrassée. Déjà plusieurs masques s'étaient arrêtés devant nous et nous examinaient avec curiosité.

— Sortons d'ici, lui dis-je, venez. Donnez-moi votre bras.

Et je le conduisis comme un enfant dans une loge du balcon à côté de la mienne. Je ne voulais pas de ma loge, parce qu'elle était fermée et qu'avec un homme qui me paraissait à moitié fou comme M. d'Armfelt, il n'y avait pas sûreté. Lorsque nous fûmes assis, il reprit ma main et la considéra avec une émotion croissante.

— Comme vous lui ressemblez! me dit-il.

— Pourquoi donc toujours me repousser? répondis-je. Pourquoi cette dureté, Gustave?

— Vous savez mon nom! s'écria-t-il.

Puis il reprit :

— Vous savez bien le sien.

— Dites donc le mien?

Il tressaillit encore, mais se remit à l'instant. Il s'appuya sur le bord de la loge et, posant sa tête sur sa main, il rêva quelque temps dans un profond oubli de tout ce qui nous entourait.

— Il faut absolument que vous me laissiez voir votre visage, me dit le comte. Vous prétendez *que je vous connais*. Qu'est-ce que cela peut alors vous faire?

— Oh ! rien du tout. Mais vous ne verrez pas tout mon visage.

Et je relevai la barbe de taffetas noir de mon masque, ne lui montrant que mon menton et ma bouche.

Il me regarda longtemps, puis il dit :

— Ce sont les mêmes dents, la même forme de visage! Mais, grand Dieu, c'est à devenir fou !

Dans ce moment, le bouquet de roses et de jasmin que j'avais passé dans ma ceinture frappa sa vue. Il l'avait oublié.

— Allons, me dit-il d'une voix contrainte et troublée, on vous a raconté quelque chose de ma vie et vous voulez m'intriguer. Voilà tout, n'est-ce pas.

Pour excuser ma conduite, qui, bien que fort innocente, ne l'était plus comme bonté dès que M. d'Armfelt souffrait à ce point, il faut savoir que mes *instructions* étaient très peu précises. Je savais bien qu'il y avait une volonté d'*intriguer*, mais j'étais si jeune alors que je n'avais pas la pensée que ce que je faisais fût mal. M. d'E... ne m'avait dit que la moitié de l'histoire. C'était fort mal à lui. Le fait est

que M. d'Armfelt, *frappé enfin très vivement de la force de ce que je lui disais*, devint pâle et agité au point de m'alarmer. Je cherchais le baron. Je ne le voyais plus. J'ai su depuis qu'il était tout près de sa victime et qu'il comptait les battements de sa poitrine! Ce n'était pas un bon homme.

Cependant la nuit s'avançait. Mon rôle commençait à me peser et, par une sorte d'instinct, je comprenais enfin que je n'allais pas dans le droit chemin. Mais le comte ne voulait plus me laisser aller et je ne pouvais gagner ma loge parce qu'il me suivait et ne quittait pas mon bras. Je lui avais parlé de choses qui le touchaient trop vivement pour que notre séparation pût maintenant se faire tranquillement. Il me parla lui-même avec une sorte de confiance et finit par me demander d'ôter mon masque entièrement. Comme il ne m'avait jamais vue qu'une fois à dîner chez la marquise de Lucchesini, je ne craignis pas de me laisser voir et je détachai mon masque! Aussitôt que le comte m'eut regardée, il trembla et ne put articuler un mot. Il était surtout d'une pâleur effrayante. Le fait est que je ressemblais d'une manière frappante à cette Regina dont je jouais le rôle... On me l'avait bien dit, mais pas ainsi. Et puis j'ignorais le point principal.

Dans ce moment, le comte, depuis longtemps sous l'impression d'un prestige terrible, me regarda encore un moment et, se penchant sur le bord de la loge, il ne put que dire :

— Morte!... et la voilà!

Dans cette position, j'avoue que ma détresse fut affreuse. Ce fut alors que M. d'E... entra dans la loge. Il était masqué et voilà pourquoi je le cherchais

depuis le commencement de la nuit sans le trouver. Il prit le comte par le bras et me dit rapidement :

— Ne me nommez pas. Cet homme est faible comme une femme. Il faut le conduire dans votre loge! Le moyen de lui faire traverser la salle dans cet état !

Le comte revint à lui. Il ouvrit les yeux et tressaillit de nouveau à la vue de ces deux figures noires et silencieuses qui se tenaient à côté de lui. Mais il obéit machinalement au mouvement que lui imprima le baron pour le faire lever et il le suivit en s'appuyant sur son bras. Je fis ouvrir ma loge qui était toujours réservée, et nous l'y fîmes entrer. Le baron lui apporta un verre d'eau avec de la fleur d'orange et se tint ensuite immobile dans un coin de la loge sans prononcer un mot. Je fus à lui et lui demandai de m'emmener à ma voiture, attendu que ce drame ne me convenait plus du tout.

— Vous me dites que je m'amuserai, lui dis-je avec humeur, et c'est un rôle *de morte* que vous me faites jouer.

— Vous avez été sublime, me répondit le baron. Voulez-vous donc abandonner la partie, quand vous la jouez si bien et que les dés *viennent à souhait?* Qu'importe que Regina soit morte, vous êtes vivante *vous*, et sa mort ne vous portera pas malheur.

— Très bien! Mais cet homme, qui est là, presque stupide de son effroi, que vais-je en faire? Je n'ai point envie de remplacer sa Regina!

— Il est vrai qu'il a été plus bête que je ne croyais qu'il serait, dit le baron. Mais, encore une fois, continuez et puis, dans un moment, vous rentrerez dans

la salle. Il n'est que cinq heures, vous ne voulez pas partir avant sept heures, n'est-ce pas?

— Non, sans doute !

— Eh bien, nous avons encore deux heures pour nous divertir, dit le baron, *et nous bien divertir.*

Il est inutile de répéter ici ce qui a été déjà dit. Je fus assez faible, ou plutôt assez étourdie, pour continuer ce que M. d'E... appelait *un divertissement.* L'issue de toute cette belle affaire fut ce qu'elle devait être. M. d'Armfelt, après avoir passé les heures les plus cruelles peut-être de sa vie dans un bal masqué, où j'appris ensuite qu'il n'allait jamais à cause du souvenir que lui causait la mort du roi Gustave, après avoir été agité et malheureux sous la douleur d'une plaie ressaignante, s'était demandé à lui-même s'il devait se laisser aller à l'impression surnaturelle qu'il avait éprouvée pendant cette nuit presque magique? Il lui fut démontré par sa raison, lorsque son agitation fut calmée, que j'étais une personne connaissant des événements extraordinaires de sa vie et lancée après lui pour l'intriguer. Mais il y avait dans tout ce qui s'était passé autre chose qu'une envie ordinaire de s'amuser. Ce mouchoir brodé aux lettres de REGINA, cette odeur, ces fleurs, ces détails, tout ce que je paraissais savoir venait certainement d'une source bien importante à connaître pour lui. Pendant deux jours, il fit beaucoup de recherches. Le troisième, il reçut à l'hôtel du Nord, rue Richelieu, où il logeait, une lettre, d'une écriture inconnue, dans laquelle on lui disait :

« Pardonnez à une femme incapable de blesser une âme déjà souffrante le mal involontaire qu'elle vous a fait. La personne qui a pris dernièrement au bal mas-

qué le nom et le rôle de *Regina* ignorait complètement, comme elle l'ignore encore, au reste, la portée du mal qu'elle devait vous faire en évoquant ainsi une amie depuis longtemps dans la tombe. Mais elle l'a compris heureusement assez à temps pour vous éviter de nouvelles douleurs ! Comme elle est étrangère à ce qui se faisait autour de vous, pardonnez-lui ! Elle est jeune, étourdie, mais point méchante. Elle vous demande de tout oublier en invoquant cette même *Regina* dont elle a osé prendre le nom. »

Mais, lorsque M. d'Armfelt reçut cette lettre, il savait déjà qui j'étais. Fort intéressé à connaître la personne qui savait ainsi sa vie et allait y fouiller pour en exhumer des histoires frappées de mort, il chercha d'abord à savoir quelle était la voix dont on s'était servi pour le réveiller de son long sommeil. Il avait remarqué que j'avais parlé à l'ouvreuse avec une sorte d'autorité. Et il fut *lui-même* interroger cette femme. Je lui avais défendu de me nommer, mais je l'avais fait très légèrement. Aussi, lorsqu'elle vit briller quelques pièces d'or, probablement elle ne résista pas et me nomma. Aussitôt que le comte d'Armfelt entendit mon nom, il fut frappé d'une lumière presque infernale, qui lui montra le premier consul m'ayant commandé de jouer cette comédie. Je n'ai connu ces détails que quelques années plus tard. Je fis alors des démarches pour que M. d'Armfelt fût instruit. Il était alors en Russie. Mais celui qui m'avait tout communiqué n'existait plus et je ne pouvais invoquer que le témoignage d'un cercueil. Ensuite, je ne voulais pas écrire. Tout cela demeura donc fort obscur pour M. d'Armfelt, qui fut toujours convaincu que c'était le premier consul qui, ayant appris une

histoire extrêmement importante de sa vie, avait voulu le tourmenter par des souvenirs présentés par une femme qui, ressemblant à cette Regina O..., lui causerait nécessairement des émotions terribles et violentes. Voilà du moins ce qu'il a dit à une personne de mes amies qui le vit à Vienne et à Dresde quelque temps après

M. d'Armfelt ne me connaissait pas du tout. Il connaissait tout aussi mal l'empereur, qui eût été incapable d'une telle action, comme je l'eusse été de l'exécuter. Mais je le repète, il ne nous connaissait ni l'un ni l'autre, et voilà comment souvent on asseoit un jugement sur un individu.

Quant au baron d'E..., il m'est démontré que bien certainement il avait un motif de la plus haute importance pour agir comme il l'a fait... et sans une grande perspicacité, je puis également conjecturer que ce motif est la vengeance.

Ce qu'il y a de curieux dans cette histoire, c'est l'effet qu'elle me fit. J'en ai toujours très peu parlé, parce qu'elle m'était toujours très pénible à rappeler pour moi-même et, ensuite, c'est qu'elle me causa longtemps à moi-même une sorte de cauchemar, lorsque je voulais arrêter ma pensée sur les événements que je présumais d'après le canevas grossier formé par les noms et les lieux indiqués dans les notes qui m'avaient été données. J'en ai eu longtemps de la colère, et ce n'est qu'avec le temps que je me suis calmée sur cette affaire qui vraiment était bien étrange! Parler à un homme pendant cinq heures d'une chose qui l'intéresse, le faire assez bien et assez adroitement pour que cet homme oublie la tombe, oublie la mort et vous prenne pendant quelques ins-

tants pour cette femme sortie de la terre, et puis ne rien savoir de la véritable histoire! Il est de fait que la chose est au moins susceptible de blesser vivement l'amour-propre.

Mais ce qui est certain, c'est que M. d'Armfelt n'a jamais pardonné cette histoire à l'empereur Napoléon et qu'il l'en crut toujours l'auteur. J'ai su également depuis qu'il a cru que le domino noir, qui était M. d'E..., était Junot lui-même, se tenant près de moi pour me garder et veiller à ce qu'il ne m'arrivât rien. Ce fut quelque temps après que M. d'Armfelt reçut l'ordre de quitter Paris, ordre que le ministre de la police lui adressa par un de ses agents, ainsi que je l'ai dit plus haut. Ce qui confirma ses soupçons.

Cette histoire ne m'est pas revenue à la mémoire à l'époque où elle m'arriva. Depuis, n'ayant pas eu l'occasion de parler de M. d'Armfelt, je n'ai pu la raconter. Maintenant que je parle de cet homme et du mal qu'il fit, surtout en 1814, et 1812 et 1813, à l'empereur, il me faut aussi dire quelles sont les raisons bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, qui ont contribué à consolider cette haine, si ce n'est même à l'établir.

Eh, mon Dieu! si l'on pouvait souvent soulever le coin d'un rideau, on verrait la vérité sous un jour bien différent de celui qui luit sur la plupart des événements de ce monde!

CHAPITRE VIII

Nous sommes vaincus !... — Torts de l'empereur. — Opinion sur la campagne de France. — M. le comte d'Artois à Vesoul. — M. Wildermetz. — Le courage me manque pour continuer mon œuvre. — Les Cosaques dans le département de l'Ain. — Faux rapports. — Dévastation des forêts impériales. — Bravoure d'un sous-préfet. — Le général Allix. — Menaces des alliés. — 1792 et 1813. — Poésies, opéras, chansons patriotiques. — *Les Gaulois et les Francs* de Béranger. — Mort de Geoffroy, rédacteur du *Journal de l'Empire*. — Bernardin de Saint-Pierre. — Son projet de fondation d'une république sur les bords de la mer Caspienne. — Amour. — Pourquoi J.-J. Rousseau n'a point embrassé *la foi catholique romaine*.

L'empereur Napoléon était donc entouré par ce cercle ennemi qui chaque jour se resserrait et tendait à le précipiter à bas de son trône avec l'État plutôt que de l'en faire descendre dignement, mais seul. Le vertige de la vengeance animait les plus fortes têtes et les plus nobles cœurs. C'était comme un délire ! Oh ! l'empereur fut plus qu'un homme lors de cette campagne de France ! Les ennemis le redoutaient encore tout vaincu qu'il était, hélas ! Car c'était une malheureuse vérité que nous ne pouvions dénier. Nous étions vaincus ! C'est ici le lieu de présenter Napoléon relativement à ce qu'on a si souvent dit de lui pour cette époque mémorable.

L'empereur eut alors des torts que rien ne peut

excuser. Son malheur peut et doit sans doute nous les faire pardonner, mais les justifier? les excuser? Ce serait d'une insensée, je dirai plus, d'une âme peu française! Au moment où, après avoir reçu les propositions de Francfort, il vit que la France ne se soulevait pas en masse pour repousser l'invasion étrangère, il devait céder à la nécessité que lui-même avait provoquée. Il devait accepter les conditions que lui offraient les alliés. Il avait beau répéter qu'ils n'étaient pas de bonne foi, il ne lui fallait que quelques mois de repos pour remettre son armée, et DU TEMPS, c'était tout ce qu'il lui fallait pour triompher encore. Sans doute sa campagne de France est sublime et le place au rang des plus fameux capitaines, et même à leur tête. Mais quel résultat espérait-il? Quelle conclusion pouvait être amenée par les victoires partielles de Montmirail et de Champaubert, tandis que des légions innombrables couvraient nos campagnes du nord et du midi! Je sais bien que le Congrès de Châtillon donnait quelque espoir, mais, comme je l'ai observé plus haut, la présence de trois envoyés de l'Angleterre dont l'un était son premier ministre, devait ouvrir les yeux fascinés de l'empereur s'ils se fermaient devant l'ancien éclat de sa gloire...

Voici cependant une anecdote assez remarquable que je puis certifier comme certaine, car je la tiens de la personne elle-même à qui elle est arrivée.

Lorsque M. le comte d'Artois vint à Vesoul, il avait avec lui plusieurs personnes qui lui étaient attachées plus particulièrement, et d'autres qui avaient été au-devant de lui pour lui présenter un hommage qui jamais n'avait été porté à Napoléon. J'en connais un, entre autres, qui fut toujours d'une opinion uniforme,

et conséquemment digne de l'estime de tous les partis. Mon beau-frère, M. Junot, était alors receveur général du département de la Haute-Saône et me donna des détails sur cette apparition de l'un de nos princes. Après un si long exil ! Il ne dut pas être content de l'esprit des Vésuliens !

Le prince avait auprès de lui un ancien officier suisse appelé *Wildermetz*. Ce M. Wildermetz fut envoyé au quartier général russe pour demander à l'empereur Alexandre l'autorisation pour Mgr le comte d'Artois et, je crois, pour M. le duc de Berry, d'aller au quartier général des souverains alliés pour y être avec eux comme volontaires au moins pendant qu'on *reconquérait* la France. M. de Wildermetz était chargé de faire la même demande à M. le comte de Stadion pour l'empereur d'Autriche. M. de Wildermetz avait même *une lettre de créance*, outre celles que je viens d'énoncer, pour le prince de Metternich. Il fut au quartier général, vit l'empereur de Russie, qui lui dit :

— Monsieur Wildermetz, vous direz à MONSIEUR que je suis désolé d'être obligé de le refuser. Mais nous sommes en ce moment en conférences sérieuses et importantes dans leur résultat. Ce résultat peut *conserver l'empereur Napoléon sur le trône de France*. Leur Altesses Royales seraient donc ici dans une attitude peu convenable et il est mieux de toutes manières qu'elles demeurent quelque temps encore sur la frontière.

M. de Wildermetz retourna en Franche-Comté pour rapporter cette nouvelle Mais déjà les princes en étaient repartis. Une chose extraordinaire, c'est que ce fut par *moi* que M. de Wildermetz entreprit de

parvenir auprès du prince de Metternich pour ravoir ce qu'il appelait *ses lettres de créance*. Il connaissait mon frère, qui me le présenta et me demanda d'en parler à M. de Metternich. Ce que je fis. M. de Metternich prétendait avec raison que ces lettres n'étaient pas des lettres de créance. M. de Wildermetz était Suisse. C'était un homme de cœur et d'honneur et de moyens. Il a été, depuis, sous-préfet de Melun.

Je suis aussi naturelle en écrivant que je le suis dans la vie habituelle, et peut-être plus, car ce que j'écris me semble être un devoir que je dois remplir religieusement. C'est un sacrement, une sanction de ma pensée. On me croira donc lorsque je dirai que depuis quelque temps j'hésite à poursuivre cet ouvrage ! Oh ! que de déchirements au cœur, mon Dieu, pour de tels souvenirs ! Ce n'est pas par des démonstrations bruyantes que je l'ai jamais témoigné ! Le silence est souvent plus éloquent dans sa douleur muette que les cris d'un désespoir factice même ne peuvent le paraître.

Cependant je ne puis plus remettre la relation de ce que j'ai vu de cette épouvantable catastrophe qui nous enleva dans un jour jusqu'au droit d'avoir de glorieux souvenirs ! Car nous avons manqué à la patrie dans notre délire de vengeance momentanée contre un seul homme ! Et nous aussi nous avons signé une capitulation avec l'étranger ! Nous aussi nous vivons, nous parlons même comme si nous étions toujours les maîtres du monde. Et, pourtant, nous n'osons pas regarder l'autre rive, que dis-je ? l'autre rive ! *Une* des rives du Rhin ! et pourtant à l'autre bord nos fils voient encore les champs baignés du sang de leurs pères et qui leur furent donnés par

la victoire, assurés par la peur et repris par la mauvaise foi. C'est un patrimoine de gloire plus encore qu'une propriété. J'ai assez prouvé que je n'en faisais de cas qu'autant qu'elle était d'ailleurs ennoblie par la main qui la donnait, et, lorsqu'il fallut la racheter par une action indigne de moi, j'ai préféré la ruine de ma famille à cette action. J'ai donc le droit de parler comme je le fais.

L'empereur Napoléon crut attirer toute l'armée ennemie sur ses traces en se rejetant sur Saint-Dizier. Grande et belle résolution, certes, et dont Paris aurait dû comprendre toute la générosité. Mais il n'était poursuivi que par un corps de dix mille hommes, et la masse TOUT ENTIÈRE des alliés fondait sur Paris avec la violence de la tempête! L'empereur de Russie ne se donna que le temps de diriger l'attaque de Fère-Champenoise, et puis il vint à Paris comme il aurait été de Moscou à Saint-Pétersbourg.

C'est ici le lieu de parler avec douleur de l'anathème que Dieu semblait avoir lancé sur nous! Non seulement l'ennemi était à nos portes, mais il y était sans qu'aucune mesure eût été prise pour la défense de Paris! Les Russes avaient eu le courage de brûler leurs palais et nous ne savions pas les recevoir en brûlant nos faubourgs! Nous n'avions pas même d'armes pour armer nos hommes! Les munitions manquaient! Etait-ce donc ineptie, était-ce donc trahison? Trahison, oui! Nous eûmes à cette époque des fils bien indignes de la France!

Les Cosaques commettaient des horreurs dans le département de l'Ain. Ils se dirigèrent sur Sens. Je reçus des lettres de la Bourgogne qui étaient désas-

treuses. Dijon avait été frappé de deux millions de contributions. Semur avait été livré à des insultes non seulement dans la personne des habitants, mais le corps municipal avait été grièvement outragé. Montbard ! Montbard où n'était plus que la tombe de celui qui l'aurait si vaillamment défendu contre les ennemis, Montbard, également le berceau d'un homme dont le nom était européen, fut livré presque au pillage par les troupes alliées. La maison de M. de Buffon était son séjour favori. Il avait embelli cette retraite avec un soin de coquetterie. Les jardins surtout étaient remarquables, les serres, les plantations étaient même un objet de curiosité pour les voyageurs. Tout fut dévasté ! La maison de mon beau-père fut également frappée par une main exterminatrice. Le malheureux vieillard ne put résister à cette nouvelle attaque, suivant de si près la mort de son fils bien-aimé. Il mourut lui-même quelques semaines après l'invasion, sans avoir pu reprendre la parole qu'il avait perdue à la vue des uniformes russes et allemands ! A sa mort, j'éprouvai cette douleur causée par le brisement du dernier anneau d'une chaîne chérie ! Mais mon âme avait tant souffert, mes yeux avaient tant pleuré que je n'avais plus de place pour une nouvelle blessure et mes yeux plus de larmes pour une nouvelle douleur !

Nos belles provinces étaient donc inondées des bataillons des barbares ! Chaque jour le cordon meurtrier se resserrait ! Et cependant une partie des commissaires extraordinaires que l'empereur avait envoyés dans les départements écrivaient que tout était *tranquille*. M. de Semonville, envoyé comme commissaire extraordinaire dans la 21e division

militaire, *s'étonnait avec une extrême satisfaction* du bon esprit et de la paix qu'il avait trouvés dans tout le département de la Nièvre. Et pourtant ! C'est comme on disait aussi, à la même époque, en écrivant de Lyon :

« La plus grande activité règne dans cette ville, *grâce aux soins de M. le comte Chaptal*, commissaire extraordinaire. Son Excellence a déja fait expédier deux cent cinquante canons, etc., etc. »

On sait, à cet égard, que dire et que penser ! Cela ressemble au discours de M. Casimir Périer, si spirituellement reproduit dans la *Caricature* par cet orateur à la tribune, disant :

« La plus grande tranquillité règne autour de nous ! »

Et *autour de lui* on voyait Lyon, Grenoble, tout le Midi en feu et en révolte !

J'avais une correspondance fort étendue et je recevais alors des relations sûres de presque toutes les parties de la France qui me causaient de vives douleurs ! Le gouvernement, dans son système mystérieux, refusait alors aux journaux la possibilité de tout dire. Faisait-il bien, faisait-il mal ? Je ne puis résoudre cette question. Je dirai seulement que ce qu'on voulait cacher se savait toujours, et que peut-être il eût été d'une meilleure et plus saine politique de permettre une sage liberté de pensées.

Rouen était depuis longtemps privé d'ouvrage. Les ouvriers, manquant d'argent, voulurent en faire à tout prix, même avec le pillage. Ils s'organisèrent en troupes, se répandirent dans les forêts impériales et coupèrent des bois pour les vendre. Cette nouvelle, lorsqu'elle parvint à l'empereur — et je sais qu'elle lui

parvint promptement, — lui fit une profonde impression. Il y avait dans ce mépris de son autorité et de ses propriétés une révélation de l'avenir qui l'épouvanta comme un fantôme ! Il fit donner l'ordre de punir avec une extrême rigueur les délits forestiers qui se commettaient. Les dévastations continuèrent alors avec un redoublement d'activité ! Il semblait que ce fût une voix qui avertît Napoléon, comme la main de feu du festin de Balthazar ! Les consommateurs se trouvent toujours aisément en pareille circonstance. Les voleurs de bois trouvaient des acheteurs en foule et les forêts impériales s'éclaircissaient. Alors des mesures répressives furent ordonnées non seulement contre les pillards, mais contre les acheteurs. Le préfet de Rouen rendit de beaux décrets pour annoncer qu'il allait punir les voleurs de bois et ceux qui achetaient leurs vols, tandis qu'il devait faire plutôt des lois administratives qui obviassent au moment de stagnation du commerce et de l'industrie. Sans doute on s'occupa du sort des malheureux ouvriers, mais comment? Car enfin il leur fallait du pain ! En faisant *une souscription !* Je sais bien que cela valait mieux que rien, mais cette mesure révélait notre misère et notre *impossibilité positive* de faire autrement. Plusieurs étrangers me dirent quelques semaines plus tard que cette pénurie dans le peuple ouvrier et cette facilité de se livrer au pillage plutôt que prendre un fusil et marcher à l'ennemi leur avaient fait concevoir les plus favorables espérances. Je le conçois sans peine ! Et puis les départements de la Seine-Inférieure, l'Eure, le Calvados n'étaient-ils pas le centre des opérations du comité de Londres ? Qu'on se rappelle ce que j'ai dit

à cet égard dans les volumes précédents, dans l'histoire du vicomte d'Aché.

Pendant ce temps, l'empereur était sans doute admirable, mais tout ce qu'il faisait n'amenait aucun résultat *effectif*. La bataille de Montereau est sans doute une des plus belles conceptions de son génie et une des plus grandes preuves de la vaillance de nos soldats et de l'habileté de nos généraux. Mais, encore une fois, c'était la paix qu'il fallait, la paix alors, et tout était sauvé.

Je n'ai jamais compris le motif qui porta l'empereur à ordonner la réception publique et solennelle, par le préfet de la Seine et le corps municipal de Paris, des députations de *Montereau, de Sezanne, de Château-Thierry, de Provins et de Nogent*. J'avoue que je ne le compris pas alors et que je ne le comprends pas encore, surtout en me rappelant, à la vue de mes notes, ce que rapporta le maire de Montereau de la proclamation d'un officier ennemi et des discours de *tous* les alliés. Il dit ce que je vais rapporter dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, où le reçut M. de Chabrol.

Rien de plus impolitique que cette communication. Les maires des communes que je viens de nommer étaient sans doute bien dévoués à l'empereur, mais je ne crois pas qu'ils aient été TOUS au moins également bien dans cette circonstance désastreuse pour la France. Ainsi, par exemple, le maire d'Arcis-sur-Aube écrivait au maire de Sens :

« Ouvrez vos portes avec confiance *aux braves alliés ! Les Cosaques ne veulent que la paix.* »

Ce que je dis est textuel.

Le maire de Sens était un brave homme qui n'en-

tendit pas ce langage-là. Mais quand il en aurait eu envie d'ailleurs, le général Allix était à Sens ! Le général Allix ! Brave et excellent homme ! Digne frère d'armes de ces hommes qui ne vivent plus pour lui donner le salut cordial de cette fraternité, mais dont les veuves et les orphelins de ces mêmes hommes sont restés pour l'aimer et lui rendre le témoignage d'estime que je me fais gloire de consigner ici[1]. La

[1] Comme je n'irai pas à l'époque où s'est passé le trait que je vais rapporter, je vais le placer ici. Il doit y trouver sa place parmi les monuments élevés à la gloire de ceux qui faisaient partie de la Grande-Armée et de l'empire.

On sait que ma fille aînée, Joséphine, touchée d'une sainte et véritable vocation, entra dans la congrégation des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul en 1825. Elle me quitta à cette époque pour aller à Limoges, et de Limoges elle fut envoyée à Dijon, non pas qu'elle se déplût à Limoges, mais parce qu'elle y était trop heureuse. C'est l'esprit de l'ordre. Il ne faut s'attacher qu'à Dieu. Ma fille, étant à Dijon, s'y fit aimer comme elle se fera aimer partout où elle sera connue, et son nom fut mis dans un journal, je ne me rappelle plus à présent pourquoi. Le général Allix lit ce journal. Le nom de Junot le frappe.

— Mon Dieu ! dit-il à sa femme, comment se fait-il que la fille de Junot soit sœur de charité ? La pauvre enfant aura perdu sa mère et la voilà orpheline ! Ma chère amie, c'est la fille d'un brave homme ! Il faut qu'elle devienne la nôtre ! Le veux-tu ?

Mme Allix est aussi bonne que son mari est un brave et digne homme. Sa réponse fut affirmative. Les voilà tous deux, ne doutant pas que je ne fusse morte, qui écrivent à Dijon, à l'évêque et le chargent de cette commission. Le grand-vicaire arrive un jour chez les sœurs de saint Philibert où était ma fille, demande à la voir elle-même, pour lui communiquer la lettre du général Allix et savoir sa réponse.

— Venez sous mon toit, lui disait le général, vous serez la sœur de mes filles !

Le seul souvenir de cette action me fait pleurer ! Ma fille était faite pour la comprendre. Mais on devine quelle devait

conduite qu'il tint à Sens, à l'époque dont je parlais plus haut (1814), fut très remarquable. Il réunit tout ce qu'il y avait de troupes dans la ville, arma les habitants, les anima par son exemple et repoussa les Cosaques.

Le sous-préfet de Sens, dont j'ai oublié le nom, — chose fort impardonnable, — se conduisit fort bien à l'époque de l'attaque de la ville par les hommes à longue barbe et à longues lances. Il s'était porté en avant et, son cheval l'ayant entraîné plus loin que la prudence ne le voulait, il se trouva seul vis-à-vis de deux Cosaques qui lui barrèrent le chemin et lui firent signe de se rendre. Le sous-préfet ne songea plus à argumenter avec des hommes qui, de leur côté, ne le faisaient qu'avec la lance ou le sabre. Il regarda autour de lui, vit qu'il n'avait pas d'autres ennemis immédiatement à portée de secourir les autres. Il prit sa détermination avec rapidité, tira ses deux coups sur les deux Cosaques et puis, ayant rassemblé son cheval,

être sa réponse. Elle répondit au général Allix qu'elle était d'une profonde reconnaissance pour tout ce qu'il venait de lui offrir !

— Mais j'ai encore ma mère, ajouta-t-elle, une famille que j'aime et le toit maternel serait ma seule demeure si jamais je quittais la maison de Dieu.

En effet, lorsque deux ans plus tard la santé de ma fille la contraignit à se retirer de la troupe des saintes filles de saint Vincent, c'est dans la maison de sa mère qu'elle est revenue pour y ramener le bonheur et la joie au cœur de cette mère dont elle est la première-née.

Mais l'action du général Allix n'en est pas moins sublime. Il faut ajouter que sa fortune est honorable, mais n'a rien qui puisse autoriser un luxe de bienfaisance. C'était vraiment celle de l'âme !

il se jeta dans des chemins de traverse, traversa une foule de postes ennemis avec une hardiesse et un sang-froid remarquables. Et puis, sachant combien sa présence était nécessaire dans la ville de Sens, il se dirigea sur la ville au milieu des dangers de tous les genres qui l'entouraient et y rentra après douze heures seulement d'absence, en suivant la rive droite de l'Yonne. Voilà ce que le maire de Montereau devait dire en *audience solennelle* du corps municipal de Paris et non pas ce qu'il vint répéter pour nous donner une telle terreur que la défense devint impossible. On n'inculque *jamais* la volonté de se défendre avec désespoir, et voilà le genre de défense qu'il fallait à Paris. On ne brûle sa maison et même celle des autres que par un sentiment qui vient d'une âme en délire! En répétant maladroitement ce qui lui avait été dit probablement, le maire de Montereau, je le crois, fit un grand mal non seulement par la terreur qu'il inspira aux Parisiens, mais par le champ immense qu'il présentait à ceux qui voulaient favoriser l'entrée des alliés sans que Paris se défendît.

— Voyez les menaces qu'ils font! disaient les agents de la Russie et de l'Angleterre. Ouvrez vos portes, soyez soumis et vous serez moins maltraités.

Et ce langage était parfaitement compris des orfèvres et des bijoutiers, des marchands de soieries et de tous ceux enfin dont les magasins pouvaient être ravagés.

— Voilà ce que disent les alliés, disait le maire de Montereau : « *Si, contre notre attente, notre immense* « *armée éprouvait des revers, la foudre ne serait pas* « *plus terrible que notre vengeance*[1]. »

[1] Ces paroles furent dites textuellement comme je viens de

Au reste rien n'était plus maladroit que la direction qu'on voulait alors donner à l'esprit public. Comment l'empereur ne voyait-il pas qu'il n'y avait pas de nationalité chez nous à l'époque de 1814? C'est en vain que partout on créait des gardes *urbaines*, des gardes nationales sous tous les noms, que l'on mettait dans le peu de journaux qui paraissaient : *que l'enthousiasme était au comble et que la France se levait en masse*. Il y avait bien, à la vérité, des gardes urbaines; des cohortes de gardes nationales s'armaient et se disposaient à combattre, mais l'élan de 1792 n'existait plus et l'empereur devait assez connaitre les hommes pour savoir que l'étincelle électrique ne se communique pas ainsi deux fois dans un siècle.

Et puis c'est ici le lieu de placer une réflexion que je crois juste. Elle marque la différence des deux époques.

Lorsque l'opposition eut vaincu le pouvoir royal lorsque par l'organisation de la garde nationale, M. d Lafayette eut donné une armée à la nation qui devenai le pouvoir, tout disparut devant l'Assemblée nationale. Les titres furent non seulement détruits mais oubliés, mis en grand mépris, et il fut de mode chez nous de ne plus mettre de particule devant un nom, comme il l'était en 1814 de la retrouver parmi toutes ces vieilles ruines de l'époque dont je parle. Alors l'opposition, formée par tous ces beaux génies de l'Assemblée constituante, cette opposition ayant conquis le pouvoir, représenta et exerça la puissance exécu-

les rapporter par le maire de Montereau à l'Hôtel-de-Ville de Paris. En vérité, on croit rêver! Il est vrai que M. de Chabrol écoutait et qu'il signa la proclamation aux Parisiens le 1er avril

tive. Et comme dans ses mains elle avait le trésor et les troupes, elle fit une révolution non seulement sociale, mais nationale, ajoutant à ce que je viens de dire toute la fougue de la jeunesse au moment où elle jouit pour la première fois de ses droits. C'était un jeune homme sortant de tutelle, une jeune fille mariée depuis huit jours! Et puis la France, en déclarant le principe de l'égalité, ce grand et immortel principe, le seul vœu qu'ait jamais formé la nation, car c'est l'égalité qu'elle voulut toujours, et non la *liberte* — cette liberté au reste qu'elle n'eut jamais, — en obtenant l'égalité, la France reçut à l'instant même le bienfait de cette amélioration. Du moment que la patrie put devenir une mère reconnaissante, tout le sang de ses enfants coula pour elle. Et par le mot *reconnaissance* je n'entends rien de vénal! Non certes! Mais une couronne civique, une arme d'honneur, une mention honorable, un ordre du jour comme celui de la bataille de Nazareth[1], et ce seul espoir ferait partir des légions composées de jeunes gens élégants, riches et heureux! L'énergie populaire se développa à cette époque avec une vigueur toute divine. Cette énergie détruisit la force brutalement régulatrice de l'ambition des cours. Sans doute les passions ardentes, les aberrations de l'esprit de parti ont obscurci le ciel lumineux

[1] Le combat de Nazareth, où Junot défit, en Egypte, quatre mille Turcs avec seulement trois cents hommes. Le général en chef Bonaparte mit à l'ordre du jour de l'armée *que le nom des trois cents braves* serait envoyé avec l'ordre du jour dans chaque commune où se trouverait la famille d'un des trois cents braves! Quant au *chef*, on sait que le général Bonaparte ordonna qu'il serait fait un tableau de la dimension des batailles françaises, Austerlitz, les Pyramides, etc.

de cette époque. Mais non pas à son matin ! Il fut pur et radieux dans les quatre premières années de la révolution. Ensuite le nouveau pouvoir s'usa comme tous les pouvoirs. Mais plus vite qu'aucun autre parce que sa vie était dévorante pour lui-même. Napoléon était venu ensuite, lui, avec cette volonté toute-puissante devant laquelle on ne pouvait en avoir aucune.

— Vous voulez de la gloire, dit-il aux Français, eh bien, suivez-moi !

Et il les mena par l'univers, fauchant partout des lauriers pour en faire cette moisson dont ils étaient si avides ! Mais il les mena trop loin et leur donna trop de lauriers. Ils se fatiguèrent de la longueur de la route, et furent rassasiés de gloire et de conquêtes, parce que la nature de l'homme se lasse de tout, parce qu'il demeure indifférent et froid devant une ovation qu'il a quelquefois achetée de son sang, comme il finit par être insensible à une caresse d'amour après avoir voulu mourir pour obtenir un regard. Napoléon ne dut pas être étonné donc, lorsqu'il demanda à la France des ressources que lui-même avait épuisées par ses exigences.

Sans doute la nation se montra partiellement ce qu'elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle sera toujours. Mais c'était une lueur qui s'échappait, par intervalles, de quelques monceaux de cendres ardentes, encore rouges au bord du torrent de lave que le volcan avait lancé.

Lorsqu'on apprit que l'ennemi arrivait sur Lyon et sur le Dauphiné, les habitants de la Bresse se levèrent avec un enthousiasme qui rappelait 1792 ! Un homme de Bourg, un M. Dubosc, vendit ses meubles, rassembla tout ce qu'il put trouver de plomb et d'étain

dans sa maison. Il en fit des balles, les mit dans une giberne, fut joindre le corps des volontaires et se mettant en campagne, il déclara qu'il ne rentrerait sous son toit que le jour où l'ennemi repasserait le Rhin.

Certes, si toute la population de la France eût agi de cette manière, les alliés n'y seraient pas entrés!....

Et voilà comme elle était en 1792 !

Aussi existait-il une sorte de pensée instinctive qui disait à Napoléon qu'il fallait craindre de présenter au peuple français une comparaison avec lui-même. Il n'y a rien de plus dangereux dans ses résultats que cette lutte de la pensée qui combat pour l'honneur et vous montre à vous-même si dégénéré de ce que vous étiez jadis. Non seulement l'empereur le comprit, mais tout ce qui l'entourait. Ainsi Béranger faisant une chanson pour appeler les Français à la bataille, il l'intitula les *Gaulois* et les *Francs*. On faisait un article de littérature dans un journal. C'était le discours de Charles Martel[1] à son armée la veille de la bataille de Poitiers. Une autre fois c'était une ode de Lebrun, publiée en 1792 :

> Français, ressaisissez le char de la victoire !
> Aux armes, citoyens ! Il faut tenter le sort.
> Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire :
> Le triomphe ou la mort.

On donna un opéra de circonstance — cet opéra s'appelait *l'Oriflamme*. (Singulier titre pour le dire en passant !) — au moment où M. le comte d'Artois

[1] *Gazette de France*, le 27 janvier, vendredi, 1814.

était à Vesoul ! Il y avait du vertige en vérité dans nos têtes à cette époque. Et pourtant on ne pouvait accuser les auteurs des paroles d'avoir une intention royaliste, l'un du moins, c'est-à-dire je l'espère. C'est M. Étienne. L'autre était Baour-Lormian. Quant à la musique, elle était digne des paroles de M. Étienne. Je n'en dirai pas autant de son collaborateur. Mais les quatre noms que Dérivis fit entendre lorsque les cris multipliés les demandèrent, firent comprendre la raison de l'enthousiasme qu'avait inspiré une musique vraiment charmante et bien expressive selon les paroles qu'elle accompagnait. C'étaient Paër, Méhul, Berton et Kreutzer.

Cette représentation de *l'Oriflamme* m'est demeurée dans la mémoire parce qu'elle eut un caractère particulier. C'était comme une convocation nationale du beau monde. Toutes les loges avaient été louées à l'avance par tous les partis. Le faubourg Saint-Germain voyait avec enthousiasme le nom de *l'Oriflamme* et se disposait à faire des applaudissements exagérés! Je voyais à cette époque beaucoup de monde du royal faubourg, et sa joie ne se pouvait cacher. Je ne comprends pas cette affection de *Charles Martel*, de *l'Oriflamme*, des *Gaulois* et des *Francs* et d'une foule d'autres circonstances semblables, où ces vieux noms, chers à l'antique monarchie, étaient représentés comme des morts qu'on exhumait de leurs tombes. L'Opéra lui-même voulut aussi fêter *l'Oriflamme*. Les seconds rôles paraissaient comme simples coryphées. Mme Albert, qui avait chanté dans *Œdipe* avant *l'Oriflamme*, figura à la tête d'un des chœurs, ainsi qu'une jeune actrice qu'on appelait Mlle Pauline, et qui était bien agréable de toutes manières. Quand Mme Albert se

rappelle cette soirée, elle ne doit pas être tentée de recommencer là où elle se trouve.

Je ne sais pas si la chanson de Béranger est dans ses recueils comme elle est dans mes notes ! Comme chose de circonstance je vais la mettre ici :

LES GAULOIS ET LES FRANCS

(Air : *Gai ! Gai ! marions-nous !*)

Oui, oui, serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Oui, oui, serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
Le Barbare
Qu'elle égare
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Oui, oui, serrons, etc.

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi dès Anglais,
Se loger dans nos palais.

Oui, oui, serrons, etc.

Le Russe, toujours tremblant,
Sous la neige
Qui l'assiège,
Las de pain noir et de gland.
Veut manger notre pain blanc.

Oui, oui, serrons etc

Les vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons !
Plus de vin, plus de chansons !

Oui, oui, serrons, etc.

Pour des Kalmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits
Ah ! que leurs fils soient Français

Oui, oui, serrons, etc.

Quoi ! ces monuments chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris !
Quoi ! les Prussiens à Paris !

Oui, oui, serrons, etc.

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de vos exploits.

Oui, oui, serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Oui, oui, serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs !

J'ai parlé tout à l'heure de l'opéra de l'*Oriflamme* qu'on donna à cette époque, et surtout de la foule qu'il attirait au Grand-Opéra. Ce succès fut tellement grand que depuis bien longtemps on n'en avait vu un semblable. J'ai dit ma pensée sur la cause de l'uni·

formité dans le concours de l'affluence et cette pensée est, je crois, très juste. Sans doute les officiers et les simples gardes nationaux qui remplissaient en foule non seulement les loges et les galeries, mais les corridors, la plus grande partie de ces messieurs encore émus de la scène touchante qui s'était passée aux Tuileries, lorsque l'empereur avait présenté le roi de Rome à la garde nationale de Paris, ne voyaient dans l'*Oriflamme* que le drapeau français. Mais je connais un grand nombre d'hommes et beaucoup de femmes qui n'y reconnaissaient, eux, que l'*Oriflamme* de Philippe-Auguste avec le cri de : *Montjoie* et *Saint-Denis !* Des journaux de l'époque, qui alors étaient contraints d'être silencieux, s'en dédommagèrent en faisant un éloge pompeux de cet opéra « dont le succès, disait par exemple la *Gazette de France*, es dû en grande partie au choix heureux du sujet ! *Qui n'éprouverait un profond sentiment de bonheur respectueux en voyant reparaître* l'Oriflamme, *cette espèce de palladium si longtemps garant de nos victoires.* »

La recette de la seconde représentation ou de la troisième fut, je crois, évaluée à plus de dix mille francs.

Puisque je parle des journaux et des théâtres, il me faut parler d'un homme qui mourut à cette époque et dont la mort passa comme inaperçue, quelque bruit qu'il eût fait dans le monde littéraire et dramatique, tant les intérêts généraux et privés prenaient toute l'attention de l'esprit et du cœur. Cet homme c'était Geoffroy.

Sa destinée d'Aristarque théâtral avait eu une portée immense. Il avait sans aucun doute un juge-

ment très sain et un goût tout à fait *attique*, s'il est encore permis de se servir de ce mot bien classique. Mais il avait aussi des préventions, chose toujours funeste pour un homme qui veut juger et qui, dès lors, doit être impartial. Je le voyais assez souvent dans la maison d'une ancienne amie de ma mère. Je me rappelle qu'il m'avait donné des préventions *contre* Talma et des préventions *pour* Lafont. Ce n'était pas juste, en bonne conscience et en bon goût. Mais il est de fait que Geoffroy avait une grande puissance, *il imposait* son opinion. Et c'était une chose assez commune de se prononcer d'après lui.

Il était acerbe dans son humeur et peu bienveillant même pour ceux qu'il aimait. Qu'on juge de ce qu'il était pour ceux qu'il n'aimait pas !

Un jour, un acteur de province — de Besançon, je crois — avait débuté au théâtre de Louvois, dont Picard était alors directeur. L'acteur ne plut pas à Geoffroy. Il le dit dans son feuilleton et le dit avec les mots dont il avait la coutume de se servir. L'acteur, mécontent de cet article, demande qui en est l'auteur, l'apprend et va chez Geoffroy le lendemain matin « pour lui apprendre, disait-il, à mieux parler des grands talents ». Geoffroy écrivait quand il vit entrer dans son cabinet un jeune homme qui, sans ôter son chapeau et s'appuyant sur une canne qui ressemblait à une petite massue, lui fit un long discours fort insolent, et surtout grossier. Ce que n'était pas Geoffroy, tout en déchirant avec sa griffe de chat. Il écouta le jeune homme fort tranquillement, puis il lui dit :

— Que voulez-vous de moi, monsieur?

— Que vous vous rétractiez sur mon compte.

Geoffroy sourit. Et ce jeu de muscles, très rare chez lui, lui donna un aspect étrange.

— Je ne me rétracte *jamais.*

— Mais alors, monsieur, dit le jeune homme en élevant la voix d'autant plus que Geoffroy demeurait calme devant sa colère, vous me communiquerez votre article.

— Oh ! pour cela, je le veux bien. Tenez, j'en étais précisément sur votre compte. Je disais, comme l'autre jour, que vous étiez mauvais acteur et que vous ne feriez jamais rien de bien. Maintenant j'ajouterai que vous êtes mal appris et impertinent.

Le fait réel, c'est que Geoffroy était un homme fort habile. Il avait fini par rendre justice à Talma, qui reçut vraiment de lui de très bons avis. Ce que je lui reproche, c'était cette manie de ne pas faire un feuilleton sans trouver le moyen de mettre un petit alinéa en faveur de Mlle Volnais qui, en vérité — toute jalousie à part — était bien mauvaise et bien gauche, et un petit coup de patte à Voltaire qui n'était ni l'un ni l'autre.

Geoffroy rédigeait le feuilleton théâtral du *Journal de l'Empire* (depuis, *des Débats*) depuis 1801. Le recueil de ses feuilletons existe, je crois, réunis en corps d'ouvrage. Il a fait une œuvre plus sérieuse, *les Commentaires aux tragédies de Racine*, et une traduction des Grecs dramatiques. Ce fut une perte pour le théâtre que celle de Geoffroy. Il avait un tact sûr et il avait déjà dépouillé cette âcreté dans la critique qui lui donnait l'apparence de l'injustice.

Quelques semaines avant[1] nous avions perdu

[1] 21 janvier 1814. Il mourut à Épagny dans une maison de campagne où il s'était retiré.

Bernardin de Saint-Pierre. Le cardinal Maury qui vint chez moi le même jour, me l'annonça d'une manière singulière.

— Eh bien, me dit-il en entrant, voilà le maitre mort! J'espère que toute l'école va prendre le deuil? A commencer par le premier élève?

— De qui voulez-vous donc parler?

— Comment! vous ne savez pas la mort du patriarche *des Mornes?*

C'était sous ce nom-là qu'il désignait Bernardin de Saint-Pierre. Il ne pouvait lui contester son talent, mais il mordait et frappait partout où il y avait jour. Il prétendait que c'était Bernardin de Saint-Pierre qui avait fait M. de Chateaubriand et, partant, toute l'école romantique. Nous avions, lui et moi, des discussions très vives, parce qu'il convenait que *Paul et Virginie* était une œuvre admirable, et il revenait ensuite sur cet avis et prétendait qu'il était ridicule d'y avoir mis des calembours.

— Comment, des *calembours?* lui dis-je la première fois qu'il me dit cela ; et tout étonnée d'ailleurs de lui entendre dire le mot *calembour*.

— Oui, oui. Voyez ce que dit Virginie à ses jeunes compagnes :

« — Quand viendrez-vous nous revoir? leur dit-elle.

« — Aux cannes de sucre, dirent les jeunes filles.

« — Votre visite nous *en sera plus douce!* répondit Virginie.

Il est de mauvais goût, dans le fait, ce jeu de mots, mais enfin il y a assez d'autres beautés pour faire pardonner cette faute-là, si c'en est une même.

La mort de Bernardin de Saint-Pierre m'affligea. Je

l'avais connu dans les premières années de mon mariage et je le voyais alors très souvent chez une amie de ma mère, qui avait une terre près d'Essonnes, où Bernardin de Saint-Pierre allait fort habituellement. Le souvenir de Bernardin de Saint-Pierre est un de ceux que j'ai conservés avec le plus de religion dans mon cœur. C'est un homme à part dans la foule qu'on rencontre, une âme si primitive encore à l'époque où je l'ai connu. Et il avait alors soixante ans passés! Eh bien! c'était la jeunesse de l'âme dans toute sa fraîcheur. On retrouvait là toute la pureté, la candeur de Virginie et le même foyer ardent qui avait produit l'amour de Paul. Il avait beaucoup souffert par l'amour. Quelquefois je l'ai vu s'arrêter au milieu d'une narration, et se détourner pour cacher ses larmes. J'ai demandé à l'amie commune, chez laquelle je le voyais, quelle était la cause de cette tristesse subite qui venait le saisir au milieu d'un entretien presque joyeux.

— Je veux qu'il vous le dise lui-même, me répondit-elle.

Et M. de Saint-Pierre fut appelé. Il sourit tristement lorsque Mme de Cherny lui raconta ce qu'elle appelait ma curiosité.

— Vous êtes bien jeune, madame, pour comprendre l'effet du malheur sur une âme forte! Sans doute les illusions se renouvellent toujours! Mais quel bien peuvent-elles nous apporter lorsqu'avec elles reviennent d'amères déceptions? Croyez-moi, n'interrogez pas encore la douleur. Sa réponse vous ferait peut-être voir le monde sous un jour que votre jeune imagination croit bien lumineux et qui n'est bien plus souvent donné que par un ciel sombre à la tempête.

Sa conversation était habituellement douce et calme, religieuse et d'une immense portée [1]. On voyait qu'il plongeait dans un espace qui était par-delà les limites ordinaires de la pensée. Mais jamais il ne m'avait paru aussi profondément accablé sous un faix douloureux. De ce jour-là il fut tout autre pour moi et je me plaçais bien plus souvent auprès de M. de Saint-Pierre que je ne le faisais.

Dès qu'il s'aperçut que je le cherchais, il vint au devant de moi et me dit avec une bonté parfaite :

— Le pauvre vieillard, triste et quelquefois grondeur, ne vous éloigne donc pas? Eh bien, je vous en remercie! Peut-être trouverons-nous une sorte de bonheur mutuel à nous rapprocher l'un de l'autre. J'y puiserai de la consolation, car vous me paraissez bonne et bienveillante. Et vous, vous trouverez peut-être en moi *quelques bons épis à glaner dans le champ si dévasté de mon intelligence.*

Il avait alors un chagrin profond de l'insuffisance où il se voyait pour ramener à la morale la génération de l'époque. Il avait été nommé à l'Institut et voulut y professer comme il sentait et comme il comprenait. Mais il y avait là trop d'hommes ennemis de sa doctrine toute pure et toute sainte pour qu'il y pût parler en paix. Je l'ai entendu se plaindre de cette contrainte dans ses vastes projets pour le bonheur de ses semblables, avec une profonde amertume :

— Mon Dieu! me disait-il, combien l'homme lutte avec le bonheur pour l'empêcher d'arriver à lui!

Sa première femme, mère de ses deux enfants,

1. Je ne comprends pas comment cet homme a été calomnié au point de dire de lui qu'il était très méchant!

Paul et *Virginie*, vivait encore à cette époque. On a prétendu qu'elle était morte de chagrin et qu'il l'avait rendue fort malheureuse! Qu'elle soit morte de chagrin, cela se peut, parce que cela est possible, mais que Bernardin de Saint-Pierre l'ait rendue *malheureuse*, c'est une autre question. Je connais des particularités de sa vie, qui peuvent expliquer pourquoi Bernardin était souvent morose et sous le poids d'une grave pensée. Dupont de Nemours connaissait aussi cette histoire et il l'a racontée devant moi comme tout ce qu'il connaît. Je savais combien non seulement sa jeunesse, mais une partie de sa vie avait été ravagée par une de ces passions qui sont à la fois juge et bourreau, qui nous infligent la peine et qui exécutent le supplice! Un jour, je parlai de la Pologne devant lui et tout aussitôt il devint pâle comme ses cheveux blancs! « Ainsi donc, pensai-je, tu souffres toujours, pauvre vieillard! Pour ton âme de feu il n'est pas d'années qui te séparent de ton cher souvenir! Et pourtant le mépris aurait dû te guérir[1]! »

Cette aventure est comme toutes celles où l'amour est le but et le moyen de l'intérêt. Mais il me semble que le nom de Bernardin de Saint-Pierre lui en donne

[1] On le dit du moins lorsqu'on est de sang-froid ou lorsqu'on parle d'une chose qui vous est étrangère. Mais il est de fait que les passions tiennent sous un joug trop impérieux pour que d'autres sentiments, quels qu'ils soient, puissent faire impression sur nous. Sans doute la passion est une fièvre de l'âme. Et cependant, chose étrange, dans une personne noblement née, à ce délire, à cette fièvre, quelque souffrance qu'elle ait causée, il ne reste aucun souvenir pénible qui nuise à l'estime et à l'attachement! Cela se voit quelquefois chez les hommes et, je le crois, toujours chez les femmes.

un plus particulier. Je vais donc la dire telle qu'elle m'a été racontée par des témoins oculaires.

Bernardin de Saint-Pierre avait constamment été occupé à mettre en pratique une foule de théories basées la plupart, au reste, sur des utopies dont on ne peut le blâmer. Dans le nombre, il en est une surtout encore plus bizarre que les utopies ordinaires, qui, pour le dire en passant et nullement en l'honneur de notre nature, ne sont que des enfants d'un cerveau malade. Celle de M. de Saint-Pierre consistait à fonder une république sur les bords de la mer Caspienne! C'est un lieu comme un autre pour une république. Cependant il ne fit rien de son projet, tout en étant protégé par le fameux Munich et d'autres hommes remarquables. Mais, par malheur, il dut remettre son mémoire à Orloff, qui était alors tout-puissant à la cour de Catherine. Orloff savait à peine lire dans le commencement de son règne dans *le favorisat*. Et puis, l'eût-il su mieux qu'un académicien, il ne pouvait aimer un projet qui parlait de république. Ce mot-là était étranger bien plus qu'un autre à la cour de Russie. Le mémoire se perdit, et M. de Saint-Pierre alors se trouvait à Moscou où il s'était rendu, savez-vous de quel lieu? De l'île de Malte en passant par la France, la Flandre, la Hollande, que sais-je enfin? par tout ce qui pouvait allonger son chemin. C'était à Moscou où se faisait le couronnement de Catherine II, que son imagination délirante de poète l'avait entraîné. Il me parlait souvent d'Orloff, de Catherine. Son opinion sur elle était bizarre. On voyait qu'il ne l'aimait pas. Et pourtant le prestige exercé par la *grande autocrate* du Nord était encore lumineux autour de son souvenir! Il convenait qu'il avait été

ébloui par elle lorsqu'il baisa sa main. Il devait être bien beau à cette époque de sa vie! Comment Catherine, dont la volonté était grandement tournée vers une belle figure, n'a-t-elle voulu produire sur M. de Saint-Pierre que de l'admiration? Quoi qu'il en soit, il quitta Pétersbourg et Moscou, et voyagea dans l'intérieur de la Russie où il prit le plus profond mépris pour cette nation. Le mot si fameux, et qu'on a attribué à M. de Ségur, est de Bernardin de Saint-Pierre : « *La Russie est semblable à un beau fruit* « *gâté avant d'être mûr!* »

Ce fut alors que la Pologne se souleva sourdement et que la Confédération de Radom annonça qu'elle voulait être une nation! En entendant la voix de la Pologne appeler à son secours, M. de Saint-Pierre délira de joie de pouvoir lui donner son bras et ses talents[1]. Il laissa derrière lui Moscou et toutes ses pompes orientales, ses dômes dorés et son vieux Kremlin, Pétersbourg et ses nouvelles magnificences, et se jeta à l'instant même dans le parti du prince de Radzivill. Je lui ai entendu raconter une fois une scène bien curieuse! C'était celle de son arrestation par les Russes. Il était seul avec un guide qui le conduisait en Lithuanie par des chemins détournés qui passaient dans les bois. Ils furent arrêtés dans une maison isolée au milieu de la nuit et, lorsque non seulement la vie, la liberté de M. de Saint-Pierre couraient grand péril, mais lorsque les ambassadeurs de France et d'Autriche étaient eux-mêmes fortement

[1] Il était alors ingénieur comme on le sait, mais ne put presque jamais exercer son talent. Il lui arrivait toujours quelque malheur

compromis, Bernardin de Saint-Pierre voulant donner le temps à l'homme qui était avec lui de brûler des papiers qui compromettaient la sûreté et peut-être la vie des deux ambassadeurs, se plaça devant la porte de la chambre où il était enfermé et la défendit avec le courage d'un lion contre des Cosaques au nombre de plus de vingt!

Quand il racontait cette scène avec le feu d'un noble cœur, et tout en agitant sa chevelure argentée, il était admirable!

Il fut sauvé par un miracle et il put enfin arriver à Varsovie. C'était là que l'attendait la grande crise de sa destinée! L'infortuné devait y recevoir une félicité et une infortune dont le souvenir devait aussi être éternel! Il fut présenté à la princesse Marie R... mariée au comte M... Elle était admirable de beauté et d'esprit, et fanatique pour la gloire de son pays. En la voyant, Bernardin de Saint-Pierre crut apercevoir une de ces belles statues antiques animées par le feu sacré. Il l'aima avec tout l'abandon et l'ardeur de son âme brûlante. Il l'aima comme il n'avait jamais aimé, comme il n'aima plus après, car un tel amour donne et détruit la vie! La princesse ressentit pour celui qui l'aimait avec tant d'idolâtrie une passion égale à la sienne. Ils s'aimèrent enfin avec un délire qui leur fit tout oublier. Bernardin de Saint-Pierre ne se souvint plus de ce qu'il venait offrir à la Pologne et Marie oublia, comme lui, qu'elle se devait tout entière aux soins qui lui étaient confiés. Elle aimait le monde et, malgré son amour, elle y allait toujours. Bernardin l'y suivit. Il aimait la solitude. Mais avec elle il la trouvait partout, car il ne voyait qu'elle. Quelqu'un, qui était alors en Pologne, me disait que rien ne pei-

gnait l'amour avec une ravissante poésie comme de voir ensemble ces deux êtres! Enfin, le monde s'en occupa, parce qu'il est jaloux et envieux de tout bonheur qu'il ne donne pas! La mère de Marie vint elle-même chercher sa fille à Varsovie! Bernardin de Saint-Pierre fut accablé de ce coup, bien plus terrible pour lui que tous ceux dont l'avait frappé la fortune. Il fit une maladie violente dans laquelle l'inflammation de son sang, le délire qui le rendait fou contraignirent à le saigner sept fois en vingt-quatre heures! Après sa convalescence, le malheureux partit pour Berlin. Que lui était maintenant Varsovie? Un lieu d'horreur et de regrets!

Enfin son désespoir se calma sous l'action du temps et se changea en une mélancolie profonde. Il était calme dans sa douleur, bien qu'il souffrît toujours. « La plus cruelle de ses peines, disait-il à celui qui me parlait de cette aventure, était d'être privé des lettres de Marie! » Un jour enfin il en reçoit une de Pologne. Elle est de Varsovie. Il reconnaît l'écriture de Marie, de Marie dont il ignore le sort, qui paraissait perdue pour lui! Il ouvrit cette lettre qui lui parlait toujours cette langue d'amour qui, longtemps, avait été pour lui et pour elle la seule dans la nature!

« Je ne vis plus depuis qu'on m'a séparée de vous, lui écrivait-elle. C'est une mort anticipée. Je ne puis m'y résoudre! Oh! mon ami, quand serons-nous réunis? »

En lisant cette lettre dont les lignes brûlantes trouvent une réponse dans son cœur, Bernardin de Saint-Pierre tombe à genoux et remercie Dieu. Il est toujours aimé! Plus de malheurs, plus de passé douloureux! Des joies infinies dans un avenir radieux et

éternel ! Il ne prend que le temps de terminer ses affaires et part pour Varsovie. Il voyage nuit et jour, et arrive, enfin, dans la capitale de la Pologne le sixième jour après celui où il avait quitté Berlin, mais le soir, un peu avant minuit. A peine fut-il descendu de voiture qu'il courut au palais de la princesse, car Marie lui disait dans sa lettre qu'elle retournait à Varsovie.

Il demande à la voir. Elle est au bal ! Elle conduit un quadrille et elle est partie depuis une heure. Voilà les détails que donne un officier de la princesse à Bernardin. L'infortuné ne comprend pas encore tout le malheur qu'il peut y avoir pour lui dans ce peu de mots : *La princesse est au bal !*

Il s'informe de la maison où elle est et court aussitôt à sa demeure pour changer d'habit. Il se fait ensuite conduire au palais où il sait que doit se trouver Marie. Il arrive, la cherche dans plusieurs salons et la trouve enfin, brillante de beauté, de parure et de gaieté, au milieu d'une foule qui l'enivrait d'hommages et d'encens... En l'apercevant ainsi entourée et souriant à chacun avec une douceur perfide, la belle figure [1] de Bernardin de Saint-Pierre se contracta et sa pâleur fut effrayante. Quelqu'un qui le vit en ce moment m'a dit qu'il n'avait jamais vu quelque chose de plus admirable, pour exprimer la souffrance de l'âme, que le regard déchirant qu'il laissait tomber de tout le poids d'une accusation sur cette Marie parjure qu'il venait chercher de si loin pour lui apporter le bonheur et qui ne lui gardait qu'injures et que

[1] On sait que Bernardin de Saint-Pierre avait été dans sa jeunesse d'une beauté remarquable.

douleurs! Il ne parlait pas. Que lui aurait-il dit? Enfin Marie rencontra ce regard fixé sur elle avec l'expression du reproche et pourtant de l'amour. Elle rougit faiblement. Mais, sans affecter une émotion qu'elle ne ressentait plus, elle se contenta de saluer froidement celui à qui tant de fois elle avait dit qu'elle l'aimait d'amour.

Alors Bernardin sentit au cœur comme une douleur de mort et, s'élançant hors de cette chambre et de cette maison fatale, il fut s'enfermer chez lui avec une sinistre pensée.

Cependant, avant de mourir, il voulut écrire à Marie. Elle, ne plus l'aimer? Cela ne se pouvait pas. Il écrivit. Hélas! l'espérance vit si longtemps dans une âme passionnée qui fut heureuse et aimée! Il écrivit. Deux heures après il avait une réponse. Elle était non seulement d'une femme indigne d'être aimée d'un tel cœur, mais d'une femme méchante et incapable d'aimer autre chose qu'elle-même.

« *Je ne vous aime plus, lui disait-elle, partez; votre séjour ici peut me compromettre. J'ai pu vouloir l'être quand je vous aimais. Maintenant ce serait un tourment sans compensation*, etc. »

Heureusement pour Bernardin que le premier effet de cette lettre fut de l'irriter. Il eut d'abord du mépris pour une telle femme et il repartit pour Berlin, ou, je crois, pour la Saxe. Cette aventure a influé sur sa vie entière. Il ne put jamais cicatriser entièrement cette blessure et il en fut toujours malheureux.

Au moment de sa mort, Bernardin, après avoir beaucoup souffert, avait enfin trouvé un port tranquille et retiré où il vivait en paix. Joseph Bonaparte lui avait donné ou fait avoir une pension de six mille

francs. Ce qui, joint à quelques autres revenus, lui forma une assez agréable existence. Il est mort dans une campagne à quelques lieues de Paris.

Sa conversation était des plus intéressantes lorsqu'il parlait de J.-J. Rousseau. Il était son élève et il avait pour son maître le plus tendre attachement. Je lui conseillais un jour d'écrire ses conversations avec J.-J. Rousseau et d'en faire un volume.

— Non, me dit-il, je ne pourrais m'y décider.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il me semblerait que je mettrais à l'enchère chacune des nobles pensées de mon ami, et cette idée me serait pénible.

Cet homme avait une belle âme !

Il me racontait qu'un jour lui et Rousseau étaient allés tous deux dîner dans la campagne. C'était, je crois, à Belleville ou à Ménilmontant. J.-J. Rousseau était profondément triste ce jour-là. Il souffrait de ce mal inconnu qui le rendait malheureux sans consolation et lui faisait voir l'infortune là où bien souvent il aurait pu trouver le bonheur. Bernardin respectait ces moments de retraite sur lui-même. Il marchait en silence à côté de son ami et ne parlait que pour lui répondre, le laissant ainsi à toutes ses rêveries, car lui aussi avait souffert — bien souffert ! — et il savait que la solitude et le silence sont amis de la douleur. Ils marchaient ainsi tous deux. Quelquefois J.-J. Rousseau se baissait pour cueillir une fleur qu'il plaçait dans son herbier, pour faire ensuite la comparaison de son ordonnance avec celle de la *Flore de Linnée*. Il avait avec lui un livre [1] dans lequel il faisait

[1] J'ai possédé ce livre qui me fut donné par M. Millin. Il était

ses observations. Tout à coup il s'arrêta. Le jour baissait. L'air était calme, le ciel pur et l'odeur embaumée d'une soirée d'été les entourait en les enivrant! Dans ce moment, la cloche d'un couvent tintait pour annoncer la prière du soir. Rousseau tressaillit et, s'inclinant profondément, il pria avec ferveur, laissant tomber pour joindre ses mains les fleurs qu'il venait de cueillir! Lorsqu'il eut prié, il se releva et les deux amis continuèrent leur promenade en silence. Au bout d'un moment, Rousseau dit à Bernardin de Saint-Pierre :

— J'ai souvent eu le désir, dans de pareils moments, de me faire catholique. Savez-vous pourquoi? Pour me faire moine!

Son ami le regarda avec étonnement.

— Oui, poursuivit Rousseau, je crois qu'une solitude ainsi peuplée d'hommes servant Dieu doit être un avant-goût du ciel!

Bernardin secoua la tête d'un air de doute :

— Et pourquoi donc alors ne pas entrer dans notre communion, vous fonderiez un *Paraclet*, où vous auriez bientôt plus de disciples qu'Abeilard...

J.-J. Rousseau sourit tristement :

fort précieux en ce que J.-J. Rousseau avait fait coller une feuille blanche en regard de la feuille de Linnée et sur cette feuille blanche il écrivait avec sa belle écriture ce qu'il trouvait de différent entre l'explication du Suédois et la nature de nos environs. Ce livre, ou plutôt ce cahier, était relié avec un mauvais parchemin vert et noué d'un mauvais cordon rouge. Lorsque je fus en Italie, après la Restauration, je laissai ce livre précieux dans ma chambre à coucher. La bonne de mes fils le prit pour un méchant livre de dépense et en déchira les feuilles pour se faire des papillotes.

— Pourquoi je n'exécute pas ce dessein ? répondit-il. Parce que, si je quittais le monde, je ne pourrais plus aimer. Et comment vivre sans amour[1].

Ce n'est pas ainsi que Rousseau était un méchant homme, car cette âme dévorée du besoin d'aimer et d'être aimée était bien admirable, comme possédant des trésors de tendresse.

Cette mort de Bernardin de Saint-Pierre m'a éloignée des événements de l'époque à laquelle nous étions. Elle en fait néanmoins partie, car la perte d'un tel homme est un fait important dans la vie morale d'un pays. La littérature est une de ses sources d'existence et tout ce qui en fait partie est d'une grave importance aux yeux du philosophe qui a le bon esprit de ne pas mettre toutes ses facultés dans l'absorbante pensée qui, alors, nous captivait tous. Ma raison m'a fait voir depuis que le pays, auquel je sacrifiais *tout*, ne me rendait plus à une égale mesure ce que mon âme lui donnait ! Mais laissons ce sujet.

Les Autrichiens étaient devant Grenoble, et leur canonnade était forte. Nos malheurs continuaient à prendre chaque jour une couleur plus sombre. L'invasion s'avançait vers nous avec une si terrible régularité, avec une si parfaite ordonnance, que rien ne paraissait devoir empêcher son résultat. Les Autri-

[1] Cette conversation me fut rapportée par Bernardin de Saint-Pierre lui-même. Je ne l'ai jamais oubliée parce que je l'écrivis le même jour. Je n'en ai pas parlé plus tôt parce que l'occasion ne s'en est pas offerte. Maintenant cela est venu en son lieu. Je donne cette explication pour répondre d'avance à ceux qui pourraient trouver étrange que je parlasse de Rousseau en 1814 !

hiens pénétraient en Dauphiné, et les Anglais et les
Espagnols par les Pyrénées. Jusque-là le Nord avait
eul fixé notre attention. Mais maintenant le torrent
gagnait de toutes parts.

Voici un trait qui peint merveilleusement l'esprit
le notre nation. Est-ce du courage? Je n'en sais rien
e n'aime pas le courage *qui plaisante* et M. de
Champcenetz, demandant au tribunal révolutionnaire
si l'on peut se faire remplacer ici, pour vingt-quatre
heures seulement, comme à la garde nationale, me
paraît moins grand dans la charrette du supplice que
e soldat[1] priant Dieu au moment de paraître devant
ui.

Lorsque le cardinal m'annonça la mort de Bernardin

[1] Le général Custine. Sa mort fut peut-être, avec sa défense,
a plus belle de toute la révolution. Il était là devant ces mons-
tres avides de sang comme un homme qui connaît son sort et
veut épargner un crime à ses concitoyens. Il avait des cartes,
des plans et il expliquait à ces hommes ignorants comment il
n'avait pas pu trahir. Mais l'innocence ou la culpabilité n'étaient
rien pour ces hommes cruels. C'était du sang qu'ils voulaient
c'était une tête noble de moins ! On sait que son principal accu
sateur était un tailleur de Strasbourg, qui prétendait lui avoir
facilité la prise d'*Ehrenbreitstein* moyennant 12,000 francs
Ehrenbreitstein est, comme on la sait, la forteresse la plus im-
prenable qui existe; elle se défend merveilleusement avec cinq
cents hommes, et il y en avait deux mille. Le général Custine
sourit avec calme à cette stupide accusation de l'ingénieux
d'établi et répondit par une autre histoire à cette accusation.

— Il y a un an, dit-il à ses juges, que j'eus un grand tort
envers la république, à qui *je m'accuse*, moi, d'avoir coûté
40,000 francs. Un homme vint et me proposa de me livrer
Mayence si je lui donnais cette somme. J'eus la folie de croire
quelque puissance à cet homme. La proposition n'eût-elle épar-
gné que la vie même de quelques ennemis. je devais l'écouter,
car notre devoir à nous, ce n'est pas *de tuer*, c'est d'amener

de Saint-Pierre, on voit, d'après ce que j'ai dit de mes anciennes relations avec lui, combien je devais en être frappée.

— En vérité, lui dis-je, je remarque que depuis bien peu de temps vous m'avez annoncé deux morts bien célèbres pour notre époque : celle de l'abbé Delille et celle de Bernardin de Saint-Pierre.

— C'est vrai, dit le cardinal en s'arrêtant tout pensif.

Et comme il se dirigeait vers la porte, il revint à moi et, me prenant la main :

— Je voudrais bien savoir qui vous annoncera la mienne? Voyons. Cherchons bien. Millin? Non.

les choses au point de faire la paix*. J'écoutais donc ce monsieur. Ses paroles avaient une couleur de vérité. Je lui donnai les 40,000 francs. Je ne l'ai jamais revu. Il est plus que probable que l'honnête homme que voilà eût fait de même et que les 12,000 francs eussent encore été perdus.

La conduite de M. de Custine fut constamment belle, noble et courageuse. A côté de lui était sa belle-fille**, ce modèle de perfections et dont la sublime attitude semblait une égide à l'aïeul de son jeune fils, encore tout petit enfant et au moment de devenir orphelin, car son père aussi était menacé de la hache révolutionnaire et sa mère, qui avait le noble courage de défendre ce qu'elle aimait, devenait dès lors proscrite et dévouée, elle aussi, à la mort. Et voilà pourtant le temps que quelques journaux ont osé nous vanter!

* Ce mot est sublime ! On se garda bien de le mettre dans aucun journal. La famille de M. de Custine l'ignorait elle-même. Il m'a été rapporté par un témoin de cette scène affreuse. On sait comment il prit Mayence ! Ce fait est un des plus remarquables de nos guerres.

** Mlle de Sabran. C'était une femme éminemment supérieure. Ceux qui l'ont connue savent qu'elle était aussi bonne que spirituelle, et douée de talents et de charmes attrayants. Elle était aussi remarquablement belle. Elle est mère de M. le marquis de Custine, auteur du beau roman intitulé : *le Monde comme il est !*

Cherval ? M. de Talleyrand ? Oui, ma foi, M. de Talleyrand.

Mais quelle folie ! lui dis-je. Votre Éminence se porte mieux que moi et bien certainement elle me survivra.

Il secoua lentement la tête. Son esprit profond et penseur voyait bien loin dans le drame qui se jouait devant nous. Il avait la pensée que l'existence de cet empire ne serait pas longue et il me le dit avec un accent navré. Il aimait l'empereur...

— Enfin, reprit-il après un moment de silence pénible, je voudrais bien savoir qui vous annoncera ma mort ?

Ce fut un postillon de Viterbe!

CHAPITRE IX

Lettres patentes conférant la régence de l'empire à Marie-Louise. — Méfiance. — Enregistrement. — Décision du grand-juge, ministre de la justice. — Le grand-juge et le parlementaire, anecdote. — *L'honnête Cosaque*. — Les officiers de Blücher à Oulchy-le-Château. — Incendie, pillage. — Ordre du jour du général Hulin. — Nouvelles rassurantes. — Méry-sur-Seine. — M. Texier Olivier, pair de France. — Mort du colonel Morin. — Bataille de Montmirail. — Relation d'un maître de poste sur les événements de Château-Thierry. — Assassinat du guide Lejeune. — Faux rapports. — Saint-Dizier. — Revue au Carrousel. — Présentation des drapeaux. — *Consommé !* — Les fins de non-recevoir du président de la cour impériale de Grenoble. — Théâtres.

En quittant Paris, dans ses précédentes campagnes, l'empereur avait laissé la régence à l'impératrice. Mais jamais l'empire ne s'était trouvé dans une crise aussi importante dans ses résultats. Aussi les lettres patentes qui conférèrent la régence à Marie-Louise sont-elles fort différentes dans leur teneur de toutes celles données jusque-là. Je vais les rapporter ici :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse, etc., etc.

« A tous ceux qui ces présentes verront, salut, etc., etc.

« Voulant donner à notre bien-aimée épouse, impératrice et reine, Marie-Louise, des marques de la confiance que nous avons en elle, attendu que nous sommes dans l'intention d'aller nous mettre incessamment à la tête de nos armées, pour délivrer notre territoire de la présence de nos ennemis, nous avons résolu de conférer, comme nous conférons par ces présentes, à notre bien-aimée épouse, impératrice et reine, le titre de régente, pour exercer les fonctions en conformité de nos intentions et *de nos ordres*, tels que nous les aurons fait transcrire sur le livre d'État. Entendant qu'il soit donné connaissance aux princes, grands dignitaires et à nos ministres desdits ordres et instructions ; et *qu'en aucun cas, l'impératrice ne puisse s'écarter de leur teneur*, dans l'exèrcice et les fonctions de régente ; voulons que l'impératrice-régente préside, en notre nom, le Sénat, le Conseil des ministres, le Conseil d'État et le Conseil privé, notamment pour l'examen des recours en grâce, sur lesquels nous l'autorisons à prononcer, après avoir entendu les membres dudit Conseil privé. Toutefois *notre intention n'est point que, par suite de la présidence conférée à l'impératrice-régente, elle puisse autoriser, par sa signature, la présentation d'aucun sénatus-consulte ou proclamer aucune loi de l'État*, nous référant à cet égard au contenu des ordres et instructions mentionnés ci-dessus.

« NAPOLÉON. »

Il est remarquable de voir quelle *méfiance* régnait dans cette marque de *confiance!* Il est visible que l'empereur craignait les événements qui pouvaient arriver et les suites du rapprochement entre l'em-

pereur d'Autriche et l'impératrice Marie-Louise ! Cette même méfiance devait plus tard lui être funeste à lui-même.

Ces lettres patentes furent présentées à la Cour impériale, à toutes les chambres assemblées et en robes rouges, par M. le procureur général, qui fit un discours comme il les savait faire, et cette fois plus éloquent encore. La Cour ordonna que les lettres patentes seraient enregistrées et donna acte de son réquisitoire au procureur général.

Dans le même temps, le grand-juge, qui était alors M. Molé, faisait aussi un acte qui devait consolider l'opinion de la France et de l'Europe entière sur Murat. Voici cette pièce, telle qu'elle fut alors publiée :

« Nous, comte Molé, grand-juge et ministre de la justice, officier de la Légion d'honneur et grand-cordon de l'ordre de la Réunion.

« Vu la lettre à nous adressée le 17 février 1814, par M. le duc de Vicence, ministre des relations extérieures, et par laquelle il nous informe, d'après les ordres de Sa Majesté l'empereur et roi, QUE LE ROI DE NAPLES A DÉCLARÉ LA GUERRE à la France et que l'intention de Sa Majesté impériale et royale est que nous rappelions, par une déclaration formelle et conforme aux lois existantes, tous les Français qui se trouvent au service civil ou militaire du gouvernement napolitain ;

« Vu le titre II du décret impérial du 6 avril 1809 et les articles 17 et 18 de celui du 26 août 1811 ;

« Déclarons que tous les Français qui se trouvent, AVEC OU SANS L'AUTORISATION de Sa Majesté, au service

de Sa Majesté le roi de Naples, doivent rentrer sur le territoire de l'empire dans le délai de trois mois, à partir du 17 février 1814, et qu'ils sont tenus d'y justifier de leur retour dans les formes prescrites par les lois. Faute de quoi et, après l'expiration de ce délai, les contrevenants seront dénoncés et poursuivis par les agents du ministère public, conformément aux dispositions du décret impérial du 6 avril 1809.

« Fait à Paris, en notre hôtel, le 22 février 1814.

« Comte Molé. »

C'est un homme de beaucoup d'esprit, M. Molé. Il a surtout une charmante causerie, ce qui est, selon moi, l'esprit le plus aimable pour le monde et qui double de prix lorsqu'il est joint à un talent supérieur.

Je ne sais si j'ai raconté une anecdote à laquelle il donna lieu à la même époque où il fulminait comme grand-juge une bulle d'excommunication contre les *Français de Naples*. L'empereur n'avait pas encore quitté Paris. C'était, je crois, au mois de décembre 1813, ou le mois de janvier 1814. On se réunissait chez l'impératrice, comme l'hiver précédent et là on s'amusait comme on pouvait. Or, dans l'une de ces soirées, l'empereur avisa une fort jolie femme, petite, gracieuse, qui est peut-être fort spirituelle. Mais comme je ne l'ai jamais entendu parler, je n'en puis répondre. L'empereur s'approcha d'elle et lui fit compliment sur la conduite que venait de tenir son mari, qui de son plein mouvement avait défendu une petite ville du Nord avec beaucoup de courage.

— Comment! dit l'empereur, il s'est conduit comme

un vrai soldat! Il n'a pas même voulu recevoir un parlementaire.

La jolie petite gracieuse femme ouvrit de grands yeux et regarda l'empereur d'un air si étonné qu'il ne put s'empêcher de sourire.

— Un parlementaire? répéta doucement la jeune femme, un parlementaire?

— Oui, oui, dit l'empereur, souriant toujours, un *parlementaire*. Mais ce parlementaire-là, ce n'est pas un grand-juge!

Or, à cette époque de sa vie, M. Molé était fort occupé de la personne dont il est question. Cette personne, peu accoutumée aux expressions *de guerre*, ne comprit pas d'abord le mot *parlementaire*. L'empereur le vit aussitôt et lui dit : « *Ce n'est pas un grand-juge*, » car il était visible pour lui qu'elle n'avait, en vraie femme, compris que ce qui avait rapport à celui qu'elle aimait.

Une des singularités les plus remarquables de cette époque, c'est la physionomie de Paris pendant cet hiver de 1814. On donnait des bals masqués. Les bals particuliers allaient aussi assez vivement. Et cependant des nouvelles désastreuses arrivaient chaque jour et nous mettaient en deuil. On donnait au Théâtre-Français *le Malade imaginaire* et toute la troupe arrivait *à la cérémonie*, comme cela était d'usage, et les figures tristes des acteurs contrastaient avec le burlesque de la scène. C'était bien la peinture de notre caractère, tout à la fois impressionnable et léger. On donnait au Vaudeville *l'Honnête Cosaque* et le lendemain les mêmes acteurs jouaient une pièce en l'honneur de Jeanne d'Arc! Oh! nous sommes de drôles de gens!

Nous avons si peu de raisonnement que l'on mettait dans un journal les horreurs commises à vingt lieues de Paris, par les troupes ennemies, et le lendemain il paraissait un ordre du jour du commandant de la 1re division militaire, qui *publiait* les excès de nos propres soldats logés chez les habitants. Ainsi, nous lisions que le général Blücher, s'étant retiré sur Château-Thierry, après la bataille de Champaubert, et, se trouvant chassé de Château-Thierry, se réfugia à *Oulchy-le-Château*. Le général en chef, avec un état-major de trente officiers, s'adressa à M. *Pille*, maire d'Oulchy-le-Château, pour avoir des vivres et particulièrement à souper pour le général en chef. M. Pille ordonna sur-le-champ que l'on servît à l'instant le général en chef et les officiers, et les soldats. Mais la chose n'allait pas assez vite à leur gré, probablement, car ils brisèrent les portes, descendirent dans les caves, pillèrent tout ce qu'ils purent trouver avec une furie sans exemple, puisqu'on leur donnait ce qu'ils voulaient.

Après le souper, le général en chef ordonna ou permit le pillage, ce qui revient exactement au même, et il fut exécuté à la lueur de l'incendie! La relation de ces horreurs fait mal à l'âme, malgré les années qui se sont écoulées depuis nos désastres. Eh! qu'importe, en effet, le temps, pour que les souvenirs soient moins saignants? La jeune fille qui vit alors brûler le toit paternel doit, au contraire, ranimer incessamment, dans le souvenir de sa pensée, les horreurs commises sous ses yeux, pour instruire ses enfants, maintenant qu'elle est mère de famille, e leur répéter quelle conduite ils doivent tenir si jamais l'étranger osait passer la frontière de France!

Le malheureux M. Pille, maire d'Oulchy-le-Château, effrayé par les cris, la vue des flammes de sa propre maison, se sauva dans les bois, cherchant à fuir ces hommes qui massacraient et pillaient au nom de la paix. Il fut repris par les soldats ennemis, dépouillé de tout, battu et même blessé. On le jeta à terre et deux hommes auxquels le nom d'officiers ne peut appartenir, lui mirent le pistolet sur le front, avec menaces de la mort, s'il ne découvrait son argent caché. Le malheureux n'échappa à la mort que par une sorte de miracle. Il gagna un chemin détourné et fut passer la nuit dans une carrière abandonnée, mais entièrement nu et meurtri, blessé et tremblant de frayeur. Un ami de M. Pille, que je connais particulièrement, m'a assuré que la perte qu'il avait éprouvée excédait de beaucoup quarante mille francs!

Eh bien, à côté de cela, on voyait un ordre du jour du général Hulin, qui annonçait qu'il punirait sévèrement les soldats français qui *pillaient* les habitants, les vaguemestres qui ne rentraient pas à leurs corps, *ainsi que les sous-officiers qui refusaient d'obéir*.

Ceci était absurde. Comment? On présentait à l'esprit déjà troublé des habitants des campagnes, les ennemis brûlant et saccageant leurs maisons, et puis vous leur dites en même temps que les soldats français ne les traitent pas mieux? Le résultat de leurs délibérations sera de fuir dans les bois, dans les montagnes, là où ils pourront fuir en emportant leurs vivres et tout ce qu'ils auront de quelque valeur ou de quelque utilité!

On perdait la tête de toutes parts...

Vers la fin de février, je reçus du quartier général impérial des nouvelles qui paraissaient *réellement*

bonnes. Je dis *réellement*, parce qu'il ne faut pas s'en rapporter à nos journaux, qui disaient, par exemple, que le général Boyer poursuivait *les débris de l'armée de Blücher, de Saken et d'York* et que, les ayant attaqués à Méry, il les avait entièrement culbutés! Voilà, du moins, ce qu'on disait dans les journaux et ce que, du reste, le général Boyer est fort capable de faire. Mais *les débris* des armées de Blücher, de Saken et d'York ne se culbutaient pas avec une et même deux divisions. Ce que je sais très bien, par une personne que je connais et qui habitait alors une terre près de cette même ville de Méry, c'est que l'ennemi fut bien poursuivi. Mais, dans sa colère, il mit le feu à la ville, et ce feu fut tellement violent que *nous ne pûmes la traverser*, pour le rejoindre! Et c'est à de telles clartés, à des lueurs aussi sinistres, que nous voyions s'avancer vers nous le malheur et l'esclavage!

Les nouvelles, dont je parlais plus haut et que je reçus vers la fin de février, m'annonçaient que Troyes était délivrée et qu'on parlait d'une suspension d'armes; que M. de Flahaut devait négocier avec un aide de camp de l'empereur d'Autriche, M. de Schouvaloff, aide de camp de l'empereur de Russie, et M. le général de Rauch pour la Prusse. Ces messieur s'étaient, disait-on, réunis à Lusigny, pour y traiter de cette suspension d'armes. C'était une chose d'espérance. Mais l'horizon était si noir et si froid qu'une seule espérance ne pouvait adoucir le mal présent, qui donnait une inquiétude d'autant plus effrayante que *rien* ne la compensait.

Des Mémoires contemporains sont principalement destinés à retracer le souvenir des personnages dont

le nom a figuré dans une époque remarquable. Or, je vois dans le *rappel* que je fais des individus de 1814 le nom d'un préfet, M. le baron Texier-Olivier. Je voudrais bien savoir si c'est le même M. Olivier que, plus tard, la Restauration fit pair de France, sous le ministère Villèle? Peut-être me demandera-t-on pourquoi cette curiosité? Je répondrai qu'elle n'a d'autre but que de m'instruire.

Le 23 mars, on m'écrivit de Limoges, où était alors M. le baron Olivier, comme préfet, les détails d'une fort belle action de ce même préfet. On avait formé une addition à la garde nationale de Limoges, par suite des besoins de la ville, qui contenait des prisonniers, et en vertu d'un décret impérial. Le baron Olivier, craignant que le service ne se fît pas assez vite, ni avec assez de dévouement, en voulut donner l'exemple. Il fit faire un simple habit de grenadier et, le 19 mars il parut à la parade, monta sa garde et fut accueilli partout aux cris de : *Vive l'empereur !* Et lui-même y répondait encore plus fort, disaient mes nouvelles.

Je voudrais seulement savoir, je le répète, si le baron Texier-Olivier est le même que M. Olivier, pair de France par la Restauration. C'est une simple curiosité...

Je vis mourir, à cette époque, un homme que le duc d'Abrantès estimait à un très haut degré. Hélas! tout périssait, tout tombait autour de moi! Chaque jour de nouvelles funérailles, de nouveaux deuils, de nouveaux regrets!

Cet homme était le colonel Morin. Il avait été blessé à Montmirail et d'une si honorable manière qu'il me faut la rapporter ici.

Parti pour l'armée fort jeune, dans les premiers bataillons de la Haute-Vienne, le colonel Morin avait fait *toutes* les campagnes d'Italie, d'Autriche, de Prusse, de Pologne, de Russie, d'Allemagne et enfin il se trouvait, après vingt ans de combats, sur la terre de la patrie, occupé à la défendre contre ces mêmes troupes qu'il avait si souvent battues dans leur propre pays! Il était alors colonel d'un régiment de cuirassiers ou de carabiniers — je ne suis pas sûre de l'un ou de l'autre — et au moment d'être nommé général par l'empereur.

Le 14 février, jour de la bataille de Montmirail, il était près du duc de Raguse, qui se trouvait embarrassé par un corps de troupes prussiennes fort de plus de deux mille hommes.

Il appela le colonel Morin :

— Colonel, serait-il possible de débusquer ce corps en l'attaquant avec vos carabiniers?

— M'en donnez-vous l'ordre, monsieur le maréchal?

Et, sur la réponse affirmative du maréchal, le colonel prend cent hommes de son régiment, fond sur les Prussiens et les enfonce du premier choc. Mais, les voyant se rallier, il fit une seconde charge dans laquelle il reçut une balle qui traversa le casque et pénétra dans le milieu du front. Il mourut six jours après. Junot le regardait comme un des meilleurs officiers de notre cavalerie.

Ainsi va le monde! Et lui aussi l'avait quitté!

C'est au milieu de semblables peines, avec l'angoisse d'une inquiétude quotidienne que des milliers de rapports qui ne différaient que dans la forme, mais dont le fond était toujours le même, rendaient tou-

jours plus vive, que nous atteignîmes le jour fatal où nous devions tomber sous le coup mortel. La Valette m'apporta un matin une lettre qu'il venait de recevoir d'un maître de poste et qui contenait des détails vraiment d'un haut intérêt. J'ai gardé cette lettre et la voici textuellement.

Ce maître de poste était celui de Château-Thierry et s'appelait *Souliac*[1]. Il commençait sa lettre par la description des horreurs que l'ennemi avait commises à Château-Thierry, lorsqu'il y entra le 8 février. Cette peinture est tellement révoltante que je pourrais la répéter ici entièrement pour perpétuer un souvenir de haine et de vengeance! Mais ce qui suit suffira bien encore! Voici un fait qui concerne la Prusse plus particulièrement.

« Dans leur retraite, dit le maître de poste, un prince de Prusse, tout jeune homme encore, ayant établi son quartier général chez moi, y commanda son dîner. Tandis qu'on le préparait, il apprit que l'armée prussienne était battue. Alors il voulut partir, mais ne voulant pas laisser son dîner derrière lui, il commanda à ses officiers *de tout* emporter avec eux. Cet ordre fut exécuté plus que littéralement. Tout ce que put contenir le fourgon du prince fut enlevé! »

Déjà le matin et la veille le malheureux maître de poste s'était vu dépouillé de toute sa fortune[2]. Ce

[1] M. Souliac doit être toujours vivant, ou du moins quelque personne de sa famille; elles peuvent dire que je n'invente rien dans cette lugubre histoire.

[2] Les Prussiens lui prirent seize chevaux, tous ses harnais, trente mille bottes de foin, onze muids d'avoine en grains, dix-sept muids de blé, quatre mille gerbes de blé, mille gerbes de seigle, trois mille gerbes d'avoine, soixante-onze moutons,

dernier jour l'acheva. Mais ce même jour fut celui d'un affreux malheur pour une famille infortunée que la cruauté prussienne devait frapper plus fortement encore !

« Au moment de partir, les officiers du prince lui firent observer qu'il ne connaissait pas le chemin de Reims par la traverse et que, pour s'y rendre il lui fallait un guide. Il demanda un postillon et, avisant un homme qui en portait l'uniforme, il lui commanda de le suivre et surtout d'être fidèle conducteur. Ce malheureux avait en ce moment comme une sorte de vertige. Depuis la veille au soir il ignorait ce qu'étaient devenus sa femme et ses enfants. Dans l'effroi causé par la bataille qui se livrait dans la ville même, la mère avait emmené ses enfants et tous s'étaient sauvés dans les bois ! Depuis vingt-deux heures le pauvre père n'en avait aucune nouvelle. Il était presque insensé d'inquiétude. On demanda au prince de ne pas emmener cet homme. Mais tous les autres étaient absents. Il fallut qu'il marchât. La femme du maître de poste supplia qu'on l'en exceptât. Elle ne put rien obtenir. Seulement le prince donna *sa parole d'honneur* que cet homme, appelé *Lejeune*, serait renvoyé lorsqu'il l'aurait conduit à une demi-lieue. Ils l'emmenèrent ! Le malheureux, n'ayant pour ainsi dire pas sa tête, les conduisait sans aucune apparence de sécurité pour eux. Son air égaré leur fit

trente-deux moutons salés, six cents livres de porc salé, deux cent soixante volailles, une immense quantité de provisions d'hiver, deux mille bouteilles de vin, soixante-deux pièces de vin, tous ses habits, deux cent cinquante napoléons en or, toute son argenterie et même sa batterie de cuisine !

croire à la trahison, tandis que cet homme n'était que malheureux.

Arrivés près de Bezu-Saint-Germain, ils le questionnèrent sur la route qu'il leur faisait prendre. C'était la bonne. Mais l'infortuné ne pensait qu'à ses enfants, à sa femme peut-être égorgés et il leur répondit par des imprécations! Ils se crurent trahis et, tombant sur leur malheureux guide à coups de sabre et de crosse de fusil, ils LE TUÈRENT SUR LA PLACE même où il leur avait parlé. Puis, ayant dépouillé son cadavre, ils le laissèrent ainsi entièrement nu sur la lisière du bois.

« C'était dans ce même bois que sa femme et ses enfants avaient trouvé un asile la nuit précédente. Lorsque le jour se leva, la pauvre famille proscrite, n'entendant plus le bruit de la fusillade, se hasarda à sortir de sa retraite pour retourner à Château-Thierry. La mère franchit la première l'enceinte protectrice du bois. Mais aux premières lueurs du jour elle recula devant un cadavre étendu devant elle et tout maculé de sang. Puis le jour devint plus vif. Elle put reconnaître les traits du mort qui était là, presqu'à ses pieds, et elle reconnut SON MARI, le père de ses pauvres petits enfants qui étaient là, tout près d'elle, et pouvaient savoir qu'ils étaient orphelins, en laissant tomber leur regard sur le plus affreux spectacle. »

Dans quel pays avons-nous fait de pareilles horreurs!

« Le même soir de cette retraite, disait toujours le maître de poste de Château-Thierry, un général qui paraissait commander en chef vint chez lui et lui signifia qu'il eût à se préparer à le conduire à Reims. Le pauvre M. Souliac, qui avait encore devant

les yeux le sort de son postillon, ne parut pas empressé de profiter de l'honneur que le général prussien voulait lui faire. Le général lui dit avec colère *qu'il voulait* qu'il marchât et QU'IL MARCHERAIT ! Le maître de poste comprit alors qu'il ne pouvait se sauver que par la ruse. Il dit au général qu'il partirait avec lui, mais que, pour être meilleur guide, il allait prendre une carte du département. Le général qui, heureusement pour lui, était aussi stupide que féroce, le laissa sortir pour aller chercher *sa carte*. Le maître de poste escalada le mur de son jardin et se sauva. Il demeura caché jusqu'au soir, et ne reparut qu'après le départ de ces hommes, qui avaient certes plus de cruauté que les sauvages de l'Amérique n'en auraient envers nous ! Ils avaient livré la ville au pillage.., Il dura presque un jour ! Ils ne l'avaient *accordé que pour deux heures*, disaient quelques chefs... il en dura vingt-quatre ! !... Pendant ce pillage, toutes les horreurs furent commises... *L'assassinat*, *la violence*, TOUT fut permis... »

Cette lettre, telle que je viens de la rapporter, a été écrite comme je l'ai dit, par M. Souliac, maître de poste de Château-Tierry. Le comte de La Valette me l'apporta et j'en ai pris une copie sur l'original.

L'empereur avait, pendant ce temps, des succès et battait partiellement les armées alliées, mais, comme je l'ai déjà observé, à quoi cela servait-il ? A lui faire mieux connaître que tout le reste qu'il était perdu, puisque la gloire n'appelait plus sous les drapeaux. Et puis, à cette époque, déjà la trahison avait fait de rapides progrès. Des villes entières avaient le drapeau blanc caché dans une maison, n'attendant plus que le moment pour le lever au cri de : Vive le roi ! Comment

le duc de Rovigo[1], qui n'était pas un traître et qui aimait vraiment l'empereur, n'a-t-il pas été instruit de l'état véritable de la France à cette époque? Toulouse, Bordeaux, une grande partie du Midi dont le commerce était en souffrance par le fait *seul* de la guerre, désiraient un changement dans l'espoir qu'il amènerait la paix, en mettant même à part l'amour des Bourbons.

Croirait-on enfin que l'empereur fut frappé de la fatalité au point d'avoir de faux rapports sur la marche de l'armée ennemie ! Lui, étant en France et les alliés ne marchant qu'avec une crainte de circonspection vraiment remarquable pour des gens que leur nombre devait rassurer ! Ce fut cependant ce qui causa la perte de Paris.

Après l'affaire de Saint-Dizier, l'empereur voulut faire une diversion, attirer toute l'armée ennemie, livrer une bataille décisive et délivrer ainsi Paris. Des avis qui, plus tard, furent reconnus pour être faux soit avec intention, soit innocemment, le firent se porter avec ses forces au-devant du corps de Wintzingerode, fort seulement de dix mille hommes, et simplement de cavalerie ! Derrière lui pas un homme d'infanterie ! pas d'armée enfin ! Les allées, les venues pour cette opération avaient fait perdre quatre jours à Napoléon. Cette perte fut irréparable.

Au moment de dire adieu pour toujours à nos jours de gloire, il me faut revenir sur un souvenir qui est assez important pour trouver place dans ces Mémoires. Je veux parler des derniers drapeaux pris

[1] C'est que le duc de Rovigo était un homme inhabile comme ministre.

par l'empereur sur l'ennemi et envoyés par lui à Paris. Ce fut une cérémonie bien remarquable et dont l'impression est encore sensible pour moi ainsi que pour les hommes de mon âge et de mon opinion. J'étais avec mon frère et jamais je n'oublierai ce que je ressentis.

Il faisait un temps superbe pour ce moment de l'année (on était alors à la fin de février). Une foule immense couvrait les quais du Louvre et la place du Carrousel, ainsi que la rue de Rivoli. C'était un dimanche, ce qui rendait encore la foule plus nombreuse. En voyant cette affluence de peuple prouvant son empressement par sa présence, mais en même temps son inquiétude par son silence, mon cœur fut serré et je dis à Albert :

— Mon ami, ce n'est pas là l'enthousiasme de notre première révolution ! J'étais bien, bien enfant alors, et pourtant je me rappelle ces chants patriotiques, ce délire qui transportait même les plus indifférents !

On avait cependant apporté un grand soin à ce que le cortège fût imposant. Le ministre de la guerre qui, déjà dans son cœur, avait frappé d'anathème les couleurs qu'il portait en triomphe, y paraissait dans une grande pompe. On aurait dit en vérité que l'ovation le regardait.

Le cortège avait suivi le quai, le Pont-Royal et la place du Carrousel dans un ordre que rien n'avait troublé. Venait d'abord le général Hulin et tout son état-major, précédé d'une nombreuse musique militaire, puis tout l'état-major de la gendarmerie de Paris, la garde nationale et, enfin, les dix drapeaux portés par deux officiers de la garde impériale. L'expression de la physionomie de ces deux hommes me

frappa. Il y avait à la fois tout l'orgueil du triomphe d'une âme française et l'abattement qui devait nécessairement suivre cette pensée. *Ces drapeaux ont été pris sur l'ennemi, mais à vingt lieues de Paris!*

Les drapeaux étaient également portés par quatre officiers de la ligne et quatre officiers de la garde nationale. Puis venait M. le ministre de la guerre dans sa voiture et suivi, et précédé de ses aides de camp, également en voiture, ce qui, pour le dire en passant, parut assez comique. Le cortège était fermé par de la garde impériale et de la troupe de ligne. Il entra dans la cour des Tuileries par l'Arc-de-Triomphe du Carrousel et, le ministre de la guerre s'étant arrêté sous le grand vestibule de l'Horloge, il reçut là les drapeaux pour aller ensuite les présenter à l'impératrice.

L'émotion que beaucoup de personnes éprouvaient était vive et profonde. Quant à moi, pourquoi le cacherais-je? Je pleurais [1] ! Ces drapeaux, cette musique, cette pompe m'annonçaient une victoire. Et

[1] Comme je n'arriverai pas à cette époque, je veux raconter ici ce qui s'est passé en 1830, au retour du drapeau tricolore. J'étais alors à l'Abbaye-aux-Bois. C'était le jeudi. Les Parisiens venaient de prendre la caserne des Suisses, rue de Babylone, et des cris de victoire se faisaient entendre de toutes parts. J'étais alors sur la terrasse de l'Abbaye-aux-Bois qui se trouve devant le couvent, et je m'appuyais sur mon fils aîné. Tout à coup j'aperçois à ma droite un objet, frappé par ce beau soleil de juillet et tout éclatant des couleurs chéries que mon enfance, ma jeunesse et toute ma vie enfin avaient été accoutumées à chérir et à vénérer! Aussitôt je fus saisie au cœur d'une de ces joies sans mesure qui révèlent le ciel! Je fondis en larmes et, me jetant dans les bras de mon fils, je ne pouvais que le serrer convulsivement contre ma poitrine en lui montrant de la main ce

pourtant j'étais triste ! C'est que le sentiment de la conviction de notre malheur était réel et profond.

Le roi Joseph, que l'empereur avait laissé à Paris comme son lieutenant général, passait ce jour une grande revue de la garde nationale. La place du Carrousel, la cour des Tuileries étaient couvertes de troupes. De loin en voyant le roi Joseph parcourir à cheval les rangs de la garde nationale et ceux de la troupe de ligne, en voyant sa grande ressemblance avec l'empereur, on pouvait se méprendre et croire encore se trouver aux beaux jours du consulat et de l'empire !

Lorsque les drapeaux traversèrent la cour des Tuileries, les tambours battirent aux champs, les gardes nationaux présentèrent les armes ! Ce moment fut électrique et un cri général de : *Vive l'empereur !* fit encore une fois retentir les murailles des Tuileries.

Le ministre de la guerre se rendit d'abord dans la salle du Conseil d'État, où il fut reçu par un maître de cérémonies, puis il fut conduit dans le salon de la Paix où l'attendait le comte de Ségur comme grand-maître des cérémonies. Il l'introduisit alors dans la salle du Trône, où était l'impératrice entourée de son service ordinaire et extraordinaire, des princes, des grands dignitaires, des ministres et des grands-officiers de l'empire, de toute cette pompe

drapeau, dont la vue me reportait aux plus beaux jours de ma vie !

— Regarde bien, lui dis-je, voilà le drapeau sous lequel ton père a combattu pendant vingt ans ! Voilà les couleurs que la France doit aimer, car ces couleurs-là sont sanctifiées par le sang de ses enfants.

Et je m'inclinai devant le drapeau

impériale enfin qui jetait une dernière lueur! Le duc de Feltre — car c'était lui qui était alors notre ministre de la guerre — prononça le discours suivant, que j'ai conservé et qui peut servir de pendant à des proclamations et discours du même genre.

« MADAME,

« De nouveaux ordres de l'empereur m'amènent aux pieds de Votre Majesté pour y déposer de nouveaux trophées enlevés aux ennemis de la France.

« Au temps où les Sarrasins [1] furent défaits par Charles Martel dans les plaines de Tours et de Poitiers, la capitale de la France ne fut parée que des dépouilles d'une seule nation. Aujourd'hui, madame, que des dangers non moins grands que ceux dont la France fut alors menacée, ont fait naître des succès plus importants et plus difficiles à obtenir, votre auguste époux vous fait hommage des drapeaux pris sur les trois grandes puissances de l'Europe.

« Puisqu'une *aveugle haine* a soulevé contre nous tant de nations, celles même que la France avait replacées dans l'indépendance et pour lesquelles elle a fait de si grands sacrifices, ne peut-on pas dire que ces drapeaux sont conquis sur l'Europe entière?

« Lorsque nos ennemis, n'écoutant que les conseils de la vengeance, au mépris des règles ordinaires de la guerre, se sont décidés à pénétrer dans cet empire, en laissant derrière eux la vaste enceinte des places fortes qui les enveloppent de toutes parts; lorsqu'ils

[1] Toujours les Sarrasins, toujours Charles Martel ou Charlemagne! C'était en vérité comme un vertige!

ont voulu, par une manœuvre téméraire, s'emparer de la capitale, sans songer aux moyens d'effectuer leur retraite au milieu d'une population que leur conduite a exaspérée, comment n'ont-ils pas été arrêtés dans cette entreprise gigantesque, par la connaissance du génie, des talents et du caractère de l'empereur ? En peu de jours ils ont appris quelle était la fausseté de leurs calculs. Les opérations rapides et hardies qui viennent de déjouer leurs desseins ont rappelé à tous les esprits les glorieux souvenirs des mémorables campagnes d'Italie en l'an V, et de celles qui l'ont suivie [1].

« C'est contre l'élite des troupes coalisées contre nous, aux batailles de Montmirail, Vauchamps et Montereau qu'ont été pris les dix drapeaux que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté de la part de l'empereur.

« Ces gages de la valeur française sont pour nous le présage de nouveaux et plus grands succès encore, si l'obstination des ennemis prolonge la guerre. Cette noble espérance est dans le cœur de tous les Français. Vous la partagez, madame, vous qui, toujours confiante dans le génie de votre auguste époux, dans les efforts et l'amour de la nation, avez continué à montrer dans toutes les circonstances de cette guerre une fermeté d'âme et des vertus dignes de l'admiration de l'Europe et de la postérité. »

On voit que l'éloquence n'était pas le plus fort côté

[1] M. de Feltre doit se rappeler en effet ses premières campagnes d'Italie, car il était *accrédité* près du général Bonaparte par le Directoire. Et de quelle manière ?

de l'esprit du général Clarke, comte d'Hunebourg, duc de Feltre et, enfin, maréchal de France!

L'esprit est, dit-on, comme le cœur. Il ne produit pas seul. L'impératrice le prouva bien par sa réponse. La voici dans la pureté du texte :

« MONSIEUR LE DUC DE FELTRE, MINISTRE DE LA GUERRE,

« Je vois *avec une vive émotion* ces trophées que vous me présentez par les ordres de l'empereur, *mon auguste époux.*

« Ils sont à mes yeux des gages du salut de la patrie. Qu'à leur aspect tous les Français se lèvent en armes! Qu'ils se pressent autour de leur monarque, de leur père! Leur courage, guidé par son génie, aura bientôt *consommé* la délivrance de notre territoire. »

Est-ce que ce n'est pas là une gageure entre l'épouse perfide, qui devait un mois plus tard délaisser le malheur, et le ministre infidèle? En vérité on croirait qu'à l'envi ils jettent du ridicule sur le dernier rayon de notre gloire!

Après cette audience, tout à la fois solennelle, malgré ceux qui y mettaient obstacle, et si triste par les comparaisons qu'on ne pouvait s'empêcher de faire, les drapeaux furent portés aux Invalides et remis à ce même maréchal Serurier, que Napoléon traita avec une bonté sévère lorsqu'un an plus tard il trouva son hôtel des Invalides désert et abandonné par ses vieux frères d'armes d'Égypte et d'Italie.

Les dix drapeaux étaient composés d'*un* seulement pour l'Autriche, quatre pour la Prusse, cinq pour la

Russie. Ils avaient été apportés à Paris par le baron de Mortemart, officier d'ordonnance de l'empereur.

Dans le même moment, l'empereur faisait voir que les liens de faveur n'étaient rien pour lui. M. le baron Caffarelli, préfet du département de l'Aube, se conduisit avec peu de patriotisme, en quittant son poste au moment où les Cosaques envahissaient son département. L'empereur le *destitua* par décret impérial daté du quartier général de Troyes. Ce même décret faisait faire de tristes réflexions. Il nommait pour remplacer M. Caffarelli, au département de l'Aube, M. Rœderer, qui alors était préfet de TRASIMÈNE! Hélas, c'était naguère un sujet d'orgueil que cette immense étendue de pays! Et maintenant?

Tout le monde, au reste, n'était pas troublé par l'arrivée de l'ennemi comme le baron Caffarelli. Voici un trait qui mérite non seulement d'être rapporté, mais d'être conservé dans la mémoire d'un cœur français.

L'ennemi avait marché, comme on le sait, sur Grenoble. Au moment où l'attaque était la plus vive, au moment où elle tonnait le plus fortement, la cour impériale de Grenoble se trouvait assemblée. Un avocat, qui plaidait dans ce même instant, fut fort troublé par la canonnade, et s'interrompit...

— Eh bien, monsieur, lui dit le président, qu'avez-vous donc? Ceci est un incident contre lequel nous avons des *fins de non-recevoir*.

Je perdis encore cette même année un ami et un compagnon d'armes de Junot, c'était le général Reynier. C'était un homme d'une haute capacité militaire et d'un esprit à lui tout à fait remarquable. Il avait de l'ironie et du dédain dans sa pensée et dans

sa parole. Ce dédain se voyait dans sa physionomie et dans son sourire presque sardonique. Il avait commandé en chef le deuxième corps, lors de la campagne de Portugal dirigée par Masséna L'empereur en faisait grand cas. Il mourut à Paris vers la fin de février, en 1814, d'une fièvre putride et catarrhale. Il laissa veuve, avec un enfant, une toute jeune femme qu'il avait épousée peu de temps avant, M[lle] de Chambaudouin.

Les Mémoires contemporains sont destinés à rappeler tous les souvenirs. Il en est pour moi d'une sincère et tendre amitié que je regarde comme sacrés. Ce sont ceux qui tiennent à des amis dont la gloire non seulement peut donner de l'orgueil, mais parlei à l'âme. Je veux dire que les camps n'étaient pas les seuls lieux qui renfermassent des amis pour moi. Avant le moment qui me rendit moi-même artiste, j'aimais avec passion les arts et tout ce qui venait d'eux. Les artistes avaient en moi une amie, et toujours il y avait au foyer hospitalier une place pour celui qui n'était pas heureux et, dans mon salon, un auditoire pour l'admirer quand il avait du talent. Mais à bien dire je ne les y admettais que lorsqu'ils en avaient. Paër, Crescentini, Garat, M[lle] Duchamp, Steibelt, Duhek, Nadermann, Libon, Duvernoy, Drouet me composaient un concert remarquable lorsque je voulais faire de la musique. Mais un homme qui était parfait pour tenir le piano, accompagner, faire de la musique enfin, c'était Nicolo Isoard. Il passait sa vie chez moi et son *Médecin Turc*, *Joconde*, plusieurs de ses opéras ont été composés presque dans mon salon ou chez moi à la campagne. Nicolo avait de l'esprit, des connaissances et

possédait un de ces talents qu'on aime à trouver et qui charment. Il n'avait aucune voix, mais il chantait à ravir tous ses opéras. J'avais beaucoup d'amitié pour lui. Il était lié intimement avec Albert qui me l'avait recommandé. C'était un titre auprès de moi. Mais ensuite il s'était fait aimer pour ses bonnes qualités si sociables. Il était fort original et l'homme le plus artiste que j'aie jamais connu. Il donna, à cette même époque de 1814, un opéra qui sera toujours charmant, c'est *Joconde*. Il y a dans *Joconde* une gaieté, une verve, un sentiment qui vous électrisent. On chantera toujours en sortant d'une représentation de *Joconde :*

> J'ai longtemps parcouru le monde,
>
> . . . .

et le duo d'Edile et de Mathilde. C'est du chant. Il y a de l'harmonie et de la mélodie tout à la fois. Que veut-on de plus ?

La première représentation de *Joconde* eut d'autant plus de mérite à réussir que les acteurs, soit qu'ils ne s'entendissent pas bien entre eux, soit qu'il y eût dans le foyer dramatique de Feydeau de vives inquiétudes comme partout, il est de fait que cette représentation qui, au fait, eut lieu dans les premiers jours de mars, ou les derniers de février, fut froide et presque languissante. C'étaient cependant tous les meilleurs acteurs. Martin et Gavaudan jouaient les deux coureurs d'aventures admirablement et Mme Gavaudan était ravissante dans le rôle de Jeannette. Quelle charmante actrice ! Voilà comme il faut jouer l'opéra-comique. Je n'ai jamais vu une si charmante personne,

et plus vive, et plus *accorte* sur la scène. C'est une actrice qui jamais ne sera remplacée.

Nicolo était d'une opinion politique tout à fait bizarre. Je ne puis le comparer à rien. Et pourtant il n'était pas versatile dans ses sentiments. Je dirai plus tard, en 1815, une anecdote sur lui qui le peint à merveille, ainsi que M. de Sé...

En parlant de Geoffroy dans les pages précédentes, je ne sais plus si j'ai dit qu'il était de l'école de Fréron. Il écrivit d'abord dans ce journal. Il avait été professeur au collège Louis-le-Grand et travailla ensuite au journal de l'abbé Royou. Il a laissé une traduction de *Théocrite*, des *Commentaires sur les deux Racines* et une tragédie, probablement fort mauvaise, intitulée *la Mort de Caton d'Utique*.

CHAPITRE X

Prières de quarante heures.— Regrets du cardinal Maury.— Le haubert et le sabre.— Qui a inventé la poudre à canon. — Le général Boyer à Méry-sur-Seine. — Mascarade de conscrits.— La noblesse. — *Les Bourbons reviendront.* — *Ne rendez jamais aux hommes ce qu'ils ont perdu; car ils s'en serviront contre vous.* — Le duc d'Angoulême à Bordeaux. — Avant-garde. — Traité de Chaumont. — Vaillance. — L'obus. — Ferdinand VII retourne en Espagne. — Murat. — Défections. — Conseil de régence. — M. de Girardin. — *Le Méphistophélès* de la France. — Égoïste. — Fable de M. Arnault. — Anecdote sur un chat. — Ce que le cardinal Maury pensait de Louis XVIII. — M. du Cayla.

Maintenant il faut dire adieu à tout ce qui rappelle même imparfaitement la joie et la sociabilité. Tout devient triste et même lugubre, et l'écho interrogé ne répond plus que par des bruits sinistres. Tout est deuil dans les souvenirs, tout est désastre et ruines!

Le cardinal Maury, cette grande figure historique des premiers temps de notre révolution, venait, comme je l'ai déjà dit, chaque jour chez moi. Il était toujours d'une grande supériorité et, dans le moment où la France, encore une fois frappée par le sort, voyait fondre sur elle les hordes étrangères du Nord, il tonnait encore comme aux plus beaux moments de sa lutte avec l'immense génie de l'Assemblée constituante, Mirabeau! Il y avait des jours où le cardinal disparaissait pour faire retrouver l'abbé Maury.

Un soir, il vint chez moi. J'étais triste et nous étions peu de monde. Le cardinal vint à moi et me demanda de passer un moment dans mon cabinet. Lorsque nous y fûmes, il ferma la porte, s'assit sur un sofa et, laissant tomber ses bras comme un homme accablé :

— Tout est perdu, me dit-il, tout ! Le ciel seul peut opérer un miracle ! Nous allons l'invoquer. Je viens d'ordonner les prières de quarante heures !

Je frissonnai. Ce mot : les prières *de quarante heures!* me faisait l'effet d'un adieu à un moribond ! Et ce moribond, c'était le pays, c'était la patrie !

— Mon Dieu, lui dis-je, n'espérez-vous plus dans le génie de l'empereur?

Le cardinal secoua tristement la tête.

— Il nous a perdus en se perdant lui-même ! Son entêtement nous ôte jusqu'à l'espoir ! Oh ! que ne sommes-nous à l'époque heureuse où les ecclésiastiques portaient le haubert et le sabre ! J'ai encore de la force et, quoique vieux, je serais monté à cheval. J'aurais été trouver l'empereur et je lui aurais dit : « Sire, vous vous perdez ; si ceux qui « vous entourent n'ont pas le courage de vous le dire, « je le prends, moi, et je vous dis et vous répète que « vous vous perdez et avec vous le beau pays de « France ! Je viens vous aider au moins à le défendre !

— Non, non, lui dis-je, ne regrettez pas votre belle mission de paix et de conciliation ! Restez avec nous pour prier pour le succès de nos armes !

Jamais je n'oublierai l'expression bizarrement ironique que prit en ce moment la physionomie du cardinal. Il y avait beaucoup de sentiments différents. Mais celui qui dominait les autres était évidemment du mépris pour ma nature craintive et — je le dis sans

pourtant l'affirmer — pour ma confiance dans le succès de ses prières, Il avait fort peu de piété,

— Croyez-vous donc, me dit-il en se levant et parcourant la chambre à grands pas en relevant par intervalle sa longue soutane rouge, selon sa coutume habituelle, pour prendre de son tabac d'Espagne, croyez-vous donc que parce que nous sommes prêtres nous devons nous laisser humilier et frapper au visage, nous laisser chasser de notre diocèse par des hérétiques? Non, non, l'archevêque Turpin se battait au temps de Charlemagne. L'empereur le vaut bien, ce Charlemagne, que des gens méchants mettent stupidement au-dessus de lui. Et puis ne croyez pas que notre nom de prêtre exclue la bravoure et même le talent ? Qui a inventé la poudre à canon? N'est-ce pas un moine? Quel fut l'auteur des bombes? Un évêque. Et plus tard n'avez-vous pas vu, au temps de la Ligue, des prêtres, des prélats, changer l'étole contre une cuirasse et la mitre en un casque ? Et le cardinal de Retz ? Non, non, le le clergé peut combattre. N'y a-t-il donc pas là-haut les phalanges célestes ! Et bien, nos anges gardiens sont parmi elles. Eux aussi se battraient avec nous !

En parlant ainsi, le cardinal était comme inspiré. Il semblait qu'une lueur céleste lui eût montré la route qu'il devait suivre. Il parla longtemps avec une éloquence admirable et telle qu'il pouvait l'avoir. Lorsque nous fûmes dans le salon, il continua son discours tout en buvant son eau sucrée et en discutant avec Millin, avec lequel il se trouvait non pas une fois, mais toujours en dissidence, et il dit des choses vraiment belles !

Hélas ! il n'était que trop vrai ! Ces prières de quarante heures étaient faites auprès d'une femme à

l'agonie. Et cette femme, c'était la patrie! Elle se mourait, et ses enfants désolés ne savaient que pleurer sur elle sans la sauver. Bientôt les nouvelles fâcheuses se succédèrent après qu'une fausse espérance nous avait ranimés! En vingt jours l'empereur avait battu tous les corps de l'armée de Silésie et les avait jetés entre l'Aisne et la Marne. Et c'est même en *cinq jours* que ces succès ont été obtenus. Les cinq corps de l'armée de Silésie qui perdirent plus de vingt mille hommes furent anéantis en cinq jours! Napoléon retrouvait en ce moment son beau génie de l'armée d'Italie! Mais il ne donnait plus que des lueurs passagères et tout s'écroulait autour de lui! Ces belles et rapides combinaisons étaient déjouées par qui? Par le *fuyard d'Iéna* [1], le prisonnier de Lubeck!

Un fait particulier digne d'être consigné dans des Mémoires contemporains. A la fin de février, à l'époque de la bataille de Montereau, c'est-à-dire après cette bataille, le général Boyer eut une fort brillante et glorieuse affaire à Méry-sur-Seine, près de Troyes [2], contre le corps de Sacken. Le jour de ce combat était le mardi-gras. Nos soldats, qui toujours ont le besoin de rire, trouvèrent des masques dans une boutique. Ces soldats étaient de jeunes conscrits. Ils prirent les masques et se battirent masqués!

> Ainsi qu'au bal, ils courent aux batailles,

a dit un nos poètes en parlant des Français. Et ils prouvent bien en effet qu'ils vont au feu comme à la danse, en chantant et en riant! Singulière nation!

[1] En 1806, Blücher.
[2] A sept lieues de Troyes.

Pendant ce temps, le parti de l'ancienne noblesse se levait de toutes parts. Le cardinal me dit encore des choses bien frappantes à ce sujet, que j'écrivis le même soir.

— L'empereur me dit-il, a trop méprisé l'importance des anciens souvenirs. Les défauts mêmes du règne des Bourbons sont venus en constraste avec ceux du sien et n'ont plus semblé que douceurs. La pusillanimité de Louis XVI, les abus de tous genres sont proclamés comme bonté et bonheur en regard de son absolutisme et de cette tension violente dans laquelle il tient la nation.

— Croyez-vous donc, lui dis-je, que les Bourbons reviennent jamais en France?

Il ne répondit pas d'abord. Ce sujet ne lui plaisait pas. Les Bourbons ne devaient certes pas l'accueillir en arrivant en France. Sa lettre à Bonaparte était une insulte, et il avait été trop utilement dévoué à la cause royale pour que sa défection ne fût pas regardée comme une trahison.

— Oui, me dit-il enfin, ils reviendront, et les émigrés, qui firent toujours des fautes, cette fois au moins, auront vu juste et auront bien manœuvré par instinct, si ce n'est par talent. Pour que ce résultat n'arrive pas, il faudra le renouvellement des mêmes fautes qu'ils commirent, comme à l'envi, à Coblentz, lors de la première émigration. L'empereur les a comblés ! Il verra leur reconnaissance !

Le cardinal avait raison. La plus grande faute de Napoléon est de s'être entouré de gens qui l'ont trahi, tout en allant savoir si son diner était servi, et qui d'une main prenaient la sienne pour la baiser, tandis que de l'autre ils organisaient une trahison. Lui qui

souvent suivait les maximes de Machiavel, il aurait dû ne pas oublier ce précepte de lui :

« Ne rendez jamais aux hommes la moitié de ce qu'ils ont perdu, car ils s'en serviront contre vous. »

L'empereur avait un bras de fer qui comprimait tout. Mais, lorsque ce bras fut obligé de porter ailleurs ses coups et sa force, tout ce qu'il contenait se mit à surgir de toutes parts. Bientôt Bordeaux ouvrit ses portes à M. le duc d'Angoulême. M. Linch, que j'ai vu auprès de l'empereur, dans l'attitude, je puis l'affirmer et dire le mot : la plus SERVILE, se mit à faire des discours, chose à laquelle il n'était pas fort, au reste, et des discours qui proclamaient la trahison la plus entière, puisque l'empereur n'avait pas encore délié du serment de fidélité ceux qui l'avaient prêté et puisque M. Linch était de plus gouverneur d'un château impérial! Quel être, cependant, qu'un homme comme celui-là! Qu'est donc devenu la véritable acception du mot *honneur?*

C'est avec une avant-garde anglo-espagnole que le duc d'Angoulême entra dans Bordeaux, ce qui ajoute un vernis plus odieux à la conduite de M. Linch! Ce n'était pas le vœu de la population qu'il secondait!

Enfin, je reçus de Châtillon, où j'avais des amis, la nouvelle de la rupture du Congrès. L'empereur Napoléon, après avoir longtemps réclamé les bases du traité proposé à Francfort, fit présenter par le duc de Vicence, qui nous perdit alors, tout homme d'honneur qu'il était et dévoué à l'empereur, un contre-projet qui disait que lui, Napoléon, consentait à demeurer souverain d'une France circonscrite dans ses an-

ciennes limites avec seulement la Savoie, Nice et l'île d'Elbe[1].

Les alliés rejetèrent toutes ces propositions et furent fidèles à ce qu'ils avaient dit à Chaumont le 1er mars, dans leur traité offensif et défensif. La position de l'empereur n'était plus la même qu'à Francfort. Comment ne le voyait-il pas?

C'est le 19 mars que cette réponse définitive fut rendue. Alors l'empereur Napoléon devient géant parmi les grands hommes de guerre. S'il tombe, sa grande âme veut que sa chute soit sans seconde. Le 20 et le 21 mars il livre les combats d'Arcis-sur-Aube et, là, comme toujours, il est grand comme un dieu!

Non seulement il s'exposa en soldat dans ces deux journées, mais il fit preuve d'un courage bien rare dans un moment où ses pensées étaient si troublées ou du moins devaient l'être!

L'artillerie ennemie faisait un feu terrible. On voyait les projectiles sillonner l'air! Dans ce moment arrivait un corps de cette phalange sacrée composée d'hommes sans peur et d'un courage éprouvé dans cent batailles. C'était la vieille garde. Au moment où elle arrivait sur le terrain, l'empereur jugeait que le danger était imminent. Il la forma aussitôt en carrés. Le feu ennemi redoubla et un obus vint tomber au bord de l'un de ces carrés. Malgré la bravoure éprouvée de ces vieilles bandes couvertes de cicatrices et vaillantes par l'âme et la volonté, l'obus occasionna un mouvement dans les rangs. Napoléon vit à l'instant de quelle importance

[1] Il voulait aussi une portion de l'Italie pour le prince Eugène, et le grand duché de Berg et la principauté de Neufchâtel. C'était pour Berthier. Cette dernière clause pour Berthier!

était le résultat de ce moment. Il lance son cheval et vient se placer au bord du carré, devant l'obus, et force l'animal à flairer de plus près la mèche brûlante. Pendant ce temps il le flatte de sa petite main et sourit à ses vieux braves ;

— Eh bien, qu'est-ce donc? leur dit-il. Qu'avez-vous? Est-ce cet obus?

Et il sourit de nouveau comme pour braver le projectile enflammé! Dans cet instant, l'obus éclate!!! Et non seulement l'empereur ni son cheval ne reçoivent aucune blessure, mais PERSONNE n'est atteint! Voilà comment Napoléon conduisait les hommes.

Dans ce même temps, Ferdinand VII rentrait dans son *royaume des Espagnes*. Il arrivait sur *la Fluvia*, près de *Figuières*, et la remise de sa personne fut faite par le maréchal Suchet, en la présence des deux armées réunies. Ainsi toute cette guerre de la Péninsule venait se terminer au point où elle avait commencé!

Et pour compléter la satire de notre misérable nature, cette guerre espagnole, toute trempée et fumante du sang des martyrs de la liberté, cette même terre espagnole se verra peu de mois après remise sous le joug tyrannique et stupide du droit divin! Comme si la servitude avait dû être la récompense d'un si beau dévouement!

Nous voici enfin arrivés, quelque lenteur que j'aie mise dans ma marche, au jour malheureux de notre ruine. L'empereur n'a plus d'alliés. Murat l'a complètement abandonné. Il occupe la Toscane et devient l'allié pour ainsi dire de Ferdinand IV, son cotitulaire, son ennemi! Leurs drapeaux marchent ensemble au-devant des Français!

J'ai dit plus haut que l'empereur Napoléon avait été abusé par un rapport entièrement faux, soit par trahison, soit naturellement. Cette erreur fut funeste pour Paris, qui, abandonné à lui-même, sans autre défense que le ministre de la guerre Clarke, qui n'attendait que le moment pour ouvrir les portes, et le roi Joseph qui nous abandonna. Quelle que soit mon amitié profonde pour lui, j'ai le cœur blessé de cette funeste circonstance.

Mais le grand mobile de tout ce qui se fit alors, c'était M. de Talleyrand ! M. de Talleyrand, que l'empereur devait faire mettre au donjon de Vincennes, sans lui faire aucun mal, mais sous de bons verrous, derrière lesquels toute son intrigue eût été nulle. Ce n'est pas le faubourg Saint-Germain lui seul qui a fait la Restauration. Il ne faut pas qu'il se l'attribue. Les royalistes avaient sans doute à Paris des *coteries* très actives, des prêtres, des femmes intrigantes, mais ces arsenaux obscurs n'ont fait que fabriquer les armes qui ont frappé l'empereur. C'est M. de Talleyrand qui les a lancées. Du reste, il n'a pas fait la Restauration non plus. Non, il a seulement attaché aux chapeaux les cocardes blanches déjà faites. Voilà ce qui rendra son nom célèbre, et non pas une carrière qu'aucune circonstance importante pour la patrie n'a signalée. C'est même une chose assez remarquable au milieu de cet *hosanna* chanté par une cohorte de vieilles femmes en l'honneur du génie de M. de Talleyrand. Demandez ce qu'il a jamais fait *pour* et même *contre* la France, quels sont les fameux traités qu'il a imposés à l'étranger, quelles sont les provinces qu'il a gagnées pour la France? Il a été un homme d'esprit autant qu'homme de France, et il dit

des mots qui sont toujours charmants[1]. Mais quand on arrive au résultat, il n'y a toujours que cet esprit. C'est une belle toile peinte derrière laquelle il n'y a *rien* jusqu'au 30 mars. Le 30 mars il devient quelque chose *contre* la France. Au moins il mérite le nom d'Achitophel ! Nous allons le suivre dans ces journées remarquables !

Le danger devenait plus pressant de jour en jour. L'empereur apprenait à chaque instant de nouvelles défections. C'était un édifice dont la clef, se détachant, faisait crouler tout le reste. Les conscrits réfractaires et les mécontents, les mauvais sujets se multipliaient dans les départements et rendaient plus affreux encore les dangers amenés par les alliés. On ne pouvait plus recruter, on ne pouvait plus administrer. Plus de contributions, plus d'argent ! Ce mobile de TOUT dans ce monde ! Les provinces les plus fertiles étaient désolées par les réquisitions des ennemis et par les nôtres. Pas d'élan national ! Et partout la dévastation et la mort ! Oh ! quelle époque terrible, mon Dieu ! Quel souvenir ! Nos malheurs furent accrus à cette époque par Napoléon lui-même. Ce fut sa funeste méfiance de la population de Paris. Il craignit de l'armer longtemps à l'avance et, quand vint le jour du péril, alors la perfidie s'empara des moyens de défense et les neutralisa. Trompé, comme je l'ai dit, à Saint-Dizier par ce corps de cavalerie de Wintzingerode qu'il prit pour l'avant-garde de l'armée, Napoléon désespéré, après l'avoir culbuté, de ne rien trouver derrière lui,

[1] Gens, diseurs de bons mots, mauvais esprits !
(*Pensées* DE PASCAL.)

vit qu'il avait été trahi ou abusé cruellement. Alors, il voit la perte de Paris, la sienne, celle de la France! Il se décide à un mouvement rétrograde en arrière de la forêt de Fontainebleau.

Pendant ce temps, Paris était dans une désolation profonde. Quel serait son sort? Nous avions caché tout ce que nous pouvions cacher de précieux et nous nous disposions à la fuite. Mais de quel côté? Les Anglais arrivaient par la Guyenne, les Autrichiens par le Lyonnais, le Bourbonnais et la Bourgogne. La Champagne était le théâtre de la guerre, ainsi que l'est et la Flandre! Partout des flammes, des désastres, des ruines! Partout une terre trempée de sang! Partout le malheur!

Enfin, le 28, après un conseil de régence tenu par l'impératrice, il fut décidé qu'elle quitterait Paris avec le roi de Rome! Qui a pu ordonner cette mesure, impolitique et sans aucun bien pour l'impératrice elle-même? Les Anglais l'auraient-ils plus respectée que les Autrichiens, s'ils l'avaient rencontrée? Elle était à la fois notre égide et nous aurions été sa défense! C'est encore un sujet bien mystérieux à traiter que le départ de l'impératrice et du roi de Rome! Que Dieu pardonne à ceux qui devaient les défendre et qui ne l'ont pas fait! Clarke avait au dépôt central d'artillerie vingt mille fusils neufs! Et c'est avec des armes de chasse, des armes de rebut, de pacotille, que les Parisiens se sont défendus!

L'impératrice partit donc pour Blois avec son fils, emmenant, comme escorte, deux mille six cents hommes d'élite et nous laissant avec le roi Joseph et une garde nationale désarmée. Sans doute Napoléon avait ordonné ce départ. Mais il fut abusé. Il est im-

possible que cela ne soit pas ! Marie-Louise fut suivie de tous les ministres, de tous les grands dignitaires, excepté M. de Talleyrand, de Savary, qui ne devait partir que le 30, et de Clarke qui, en sa qualité de ministre de la guerre, restait également jusqu'au 30. Les approches de Paris étaient défendues par le maréchal Marmont et le maréchal Mortier. Le premier n'ayant avec lui que deux mille quatre cents hommes de bonnes troupes d'infanterie et huit cents chevaux. A cela il faut ajouter des troupes de toutes les armes, des vétérans, des volontaires, enfin des hommes pour faire nombre. Marmont défendait les hauteurs de Belleville et de Romainville. Que de souvenirs ce lieu devait lui rappeler, ainsi qu'à tout ce qui était la bonne société de Paris ! C'était à Romainville qu'était située cette jolie maison de Mme de Montesson, léguée ensuite par elle à M. de Valence ! Lorsque nous y dînions et que nous y passions de si charmantes soirées, qui nous aurait jamais prédit que l'ennemi viendrait un jour bombarder notre capitale de ces mêmes collines, sous les ombrages desquelles dansait si joyeusement l'habitant de Paris?

Le duc de Trévise fut chargé de sa défense depuis le canal jusqu'à la Seine, et Marmont depuis le canal jusqu'à la Marne. L'affaire s'engagea dans le bois même de Romainville.

Nous sommes maintenant à une époque toute palpitante d'intérêt. Chaque jour, chaque heure est d'une grande importance, et il faut s'y arrêter. Voici, par exemple, un fait immense dans ses conséquences et que je veux redresser, non seulement parce que celui qu'il concerne est un de mes amis les plus chers, mais parce que l'équité le commande.

On a vu, dans les journaux de l'époque où nous sommes arrivés, un article infâme qui portait avec lui toute une accusation indignement cruelle contre l'empereur. C'était l'ordre apporté, disait-on à Paris, pour faire sauter la poudrière de Grenelle, par M. le comte de Girardin, alors premier aide de camp du prince de Neufchâtel.

M. de Girardin est plus qu'un homme supérieur et d'esprit. Il est cela, d'abord, et puis il est homme d'honneur et de cœur. J'ai pour lui une sincère affection, une profonde estime qu'il mérite et dont la date est assez ancienne pour être assurée. Mais tout cela n'existerait pas que je dois, comme *historienne*, redresser les faits et présenter la vérité sous son vrai jour.

Non seulement M. le comte Alexandre de Girardin n'a pas apporté l'ordre de faire sauter les poudrières, mais il avait apporté précisément celui tout contraire, qui était de dire au maréchal duc de Raguse, sur qui Napoléon croyait toujours pouvoir compter, d'emporter avec lui toutes les munitions qu'il pourrait trouver dans Paris et de les diriger sur Fontainebleau en rejoignant l'empereur. Et cette version est d'autant plus croyable que l'empereur manquait tout à fait de munitions. Voilà donc l'ordre que M. de Girardin apportait à Paris. Voilà pour l'histoire et la vérité. Voyons maintenant quel motif a fait ainsi porter atteinte à une mission toute naturelle et l'a transformée en un firman, donné dans une fête pour égorger une population tout entière.

M. de Talleyrand voyait son œuvre s'acheminer seule vers son accomplissement et tout concourir à sa réussite. Cependant l'empereur était encore en-

touré d'un grand prestige! Il était toujours aimé. Enfin il fallait le rendre odieux aux Parisiens, comme l'avaient été à si juste titre, quatorze ans plus tôt les bourreaux qui avaient ordonné la machine infernale et qui, froidement, pour la mort d'un seul homme, en condamnaient trois mille[1]! La mission de M. de Girardin parut à M. de Talleyrand ce qui pouvait être le plus propre à son dessein. Il transforma l'ordre, jeta sur le messager un voile odieux, parce qu'il était impossible que cela ne fût pas ainsi, et présentant aussitôt aux Parisiens épouvantés le spectacle de Paris bouleversé, leurs maisons s'écroulant, leurs enfants, leurs femmes écrasés sous les décombres, les Cosaques entrant à la lueur de l'incendie et complétant le désastre en pillant une ville rebelle qui avait voulu se défendre. Et puis, tout aussitôt, présentant l'autre revers du tableau, il fit voir l'empereur de Russie apparaissant comme un libérateur, un ange sauveur! C'était adroit! Mais l'adresse de Méphistophélès pâlit devant celle-ci! Il y a du monstre dans cette horrible combinaison!

M. de Girardin, révolté comme il devait l'être de cette infâme accusation, fut chez M. de Talleyrand et lui *demanda raison* de cette sorte d'insulte faite à son caractère, que ses amis connaissent pour avoir été toujours beau et honorable. Et il eut avec lui *une explication aussi vive* qu'on peut l'avoir avec M. de Talleyrand. Il écouta d'abord sans répondre, ferma

[1] On sait que le jour de la machine infernale le tonneau avait été placé à l'Opéra pour ne pas manquer le premier consul, auprès de la petite porte des ambassadeurs. La sentinelle refusa de laisser stationner le tonneau. Sans cela toute la salle sautait en l'air!

les yeux, sourit avec raillerie et finit par dire à M. de Girardin :

— Vous êtes un enfant! Comment pouvez-vous craindre qu'un homme de bon sens ajoute foi à une pareille stupidité? Faire sauter Paris? C'est bon pour la masse! Mais les hommes raisonnables? Allons donc, mon cher, ne parlons plus de cela.

Mais M. de Girardin, qui voulait en parler au contraire pour qu'on n'en parlât plus, insista de nouveau et, n'en pouvant rien obtenir, s'en fut trouver celui qui était à la tête de la poudrière de Grenelle et lui parla avec la sévérité d'un homme d'honneur, d'un bon Français outragé. M. de Lescours lui répondit avec moins d'esprit que M. de Talleyrand sans doute, mais avec autant d'impudence.

Quelques jours après, M. de Lescours reçut l'ordre de Sainte-Anne de Russie!

Voilà le fait tel qu'il s'est passé! On voit qu'il est assez odieux pour prêter à beaucoup de commentaires. Ils sont terribles pour M. de Talleyrand. La trahison qui, par elle-même, est une si grande dégradation de l'espèce humaine, reçoit ici un complément d'horreur. Quand j'ai appris tous les détails de cette histoire, j'ai frémi! Eh quoi? C'est sur une tête qui renfermait de telles pensées que l'empereur mit une couronne de prince? C'est sur la poitrine qui renfermait un cœur aussi traîtreusement perfide qu'il a placé, *toujours* comme faveur, les décorations de l'univers. Il y en avait une qui y manquait, c'était le *tomahawk* d'honneur d'une peuplade sauvage! Il aurait servi du moins à briser le front et la couronne du souverain devant lequel il s'inclina quatorze ans! Ah! cette époque est affreuse! Mon Dieu, qu'il faut

de courage pour l'écrire ! Et moi, moi, qui dans ce moment même étais disgraciée par Napoléon ! Moi, qui avais vu mon mari mourir pour sa cause, qui me trouvais entourée d'orphelins, je n'ai pas eu dans la pensée d'aller au fond d'un calice plein d'amertume chercher le plus amer encore pour le lui faire boire au moment de son agonie ! Qu'était cependant Napoléon pour M. de Talleyrand ? Son bienfaiteur ! Oui, son bienfaiteur ! Les Bourbons ne devaient voir en lui qu'un prêtre apostat, un renégat de l'ordre nobiliaire et un de ces émigrés qui, ne sachant ni ne voulant se battre, s'étaient sauvés par-delà la frontière pour sauver leur tête, comme, dans ce même moment de 1814, M. de Talleyrand se réfugia dans une nouvelle trahison pour éviter Vincennes ou toute autre punition, si l'empereur était vainqueur.

M. de Talleyrand est un peu de l'espèce à classer dans l'une des forces dont *Huyghens* découvrit les lois que Newton appliqua ensuite au monde physique pour le gouverner. Ces deux forces opposées se nomment, je crois, *centripète* et *centrifuge*. La première appelle tous les corps en mouvement vers un centre commun, la seconde les en éloigne. Newton nous a démontré que de ces deux forces opposées naît l'harmonie de l'univers, leur puissance bien combinée produit l'accord, mais dès qu'elles sont isolées, il n'est plus d'équilibre. Il existe une sorte de rapprochement peut-être dans la comparaison que l'on peut faire entre le corps social et l'organisation universelle. C'est une même théorie. Le point où la force centrale est représentée par le patriotisme, c'est la force *centripète ;* le patriotisme appelle vers le centre. D'autre part, la force centrifuge, l'égoïsme, éloigne

de l'intérêt commun. Cette comparaison, si elle n'est pas juste à l'œil de tout le monde, peut au moins trouver en elle-même de quoi être fortemeut soutenue.

M. de Talleyrand est essentiellement égoïste. Il l'est non seulement comme homme public, mais comme homme privé. Ses affections sont toujours subordonnées à ses intérêts. Il aime ses amis comme Mme du Deffand aimait Pont de Veyle et le président Hénault. C'est une habitude, une convenance, car il y trouve, je le répète, ou son amusement ou son intérêt. On m'objectera peut-être que nous aimons tous pour être aimés. Peut-être! Il est des âmes et il en est beaucoup qui aiment sans savoir si elles trouveront de l'affection. Je pose même en fait qu'on ne fait à cet égard aucune réflexion. Les autres sont dans les exceptions. C'est là qu'il faut placer M. de Talleyrand.

Un jour, il me souvient que M. de Montrond se mit dans l'esprit de le faire passer pour *bon*. Ah! cela était trop fort! M. de Montrond avait beau avoir le talent de faire accepter des paradoxes pour des vérités, celui-là ne pouvait être admis. Il aurait plutôt fait adopter M. de Talleyrand comme bête par tout le monde. Mais probablement que plus l'entreprise était difficile et plus elle lui parut belle à mettre à fin. Je ne sais s'il a réussi près d'une autre. Quant à moi, je n'ai jamais pu croire que *lui-même* fût sincère. *Bonte* et *M. de Talleyrand* ne peuvent faire alliance. C'est contre nature. La réputation d'égoïste, après tout, n'est pas si déplaisante. *Leur espèce*, ou plutôt *leur famille*, pour parler comme un homme de prodigieusement d'esprit[1] qui, ainsi que moi, les regarde comme

[1] M. de Jouy.

une chose hors de la nature humaine, *leur espèce* reconnaît un chef qui en vaut bien un autre, et ce chef c'est Montaigne. Mais les égoïstes se vantent, ils ne sont que les perroquets de cet homme remarquable. Et encore leur traduction est-elle infidèle. Celui qui a dit : « Je l'aime, parce que c'est lui, parce que c'est moi, » celui-là n'est ni un égoïste, ni par conséquent un méchant homme.

Il y a aussi une sorte d'égoïste dont il faut classer la nature. Ce sont les égoïstes par excès de bonté. Le mot est bizarre en ce qu'il présente d'abord une contradiction, mais il est pourtant souvent exact. J'ai éprouvé moi-même le besoin de devenir *égoïste*. Mais je suis femme, je suis mère. Je ne puis être égoïste. La jeunesse naturellement confiante, si elle reçoit en retour de sa bonté des déceptions de cœur, devient aussitôt méfiante et repliée sur elle-même.

J'ai entendu raconter, il y a bien longtemps, à M. de Jouy, qui racontait avec une telle grâce qu'on n'oubliait jamais ce qu'il disait, qu'il avait connu un homme qui vivait parfaitement en paix avec tout le monde, parce que jamais il n'acceptait ni ne rendait de service à personne. L'origine de cette retraite sur lui-même était une première déception cruelle. Il avait un ami qu'il aimait tendrement. Cet ami se trouva dans une position très fâcheuse dont il le tira en lui prêtant la plus grande partie de sa fortune. Une fois que l'autre eut l'argent, il fut ingrat, et le futur égoïste, qui était encore à l'école, fut contraint de se brouiller à jamais avec lui pour ravoir ce qu'il lui avait prêté. Quelques mois après, un autre ami prend querelle avec un officier du même régiment. Il prend pour témoin l'*homme à l'école*. Celui-ci, en voulant

arranger l'affaire, s'en fait deux. Il est blessé dangereusement, est forcé de fuir, de se cacher et demeure dans une sorte d'exil après avoir passé trois mois dans son lit. Une trahison de cœur vint compléter son instruction. Ce qui le rendit tellement hostile envers le monde entier qu'il regarda autour de lui et se fit un cercle qui n'avait, disait-il, que dix pieds de diamètre. Il devint égoïste au point de ne pas écouter les demandes de son frère même pour lui sauver la vie.

Eh bien, cet homme était bon cependant. Dieu l'avait créé dans un de ses moments de miséricorde, et le malheureux a repoussé loin de lui le bonheur, parce que les bords de la coupe étaient frottés d'absinthe. Qui sait comment eût été le reste du breuvage? Il y a dans le mystère de notre vie des profondeurs immenses. Ce n'est qu'après les avoir fouillées qu'il faut dire : « J'étais né pour être malheureux[1] ! » Le bonheur nous attend quelquefois aux frontières de la vie. Eh bien, un jour d'entier, de complet bonheur, d'ivresse de l'âme, un jour de ces joies du cœur que rien ne révèle, que rien n'apprend et qu'il faut connaître, une seule journée ineffable ôte le droit de se plaindre de toute une vie de malheur.

Comme cette fable d'Arnault est charmante et peint bien l'égoïste! Il me faut la rapporter ici après avoir parlé du vice le plus odieux de notre nature :

Sans amis comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger;

[1] Le mot de Fontenelle est affreux. « On n'est vraiment heureux, disait-il, qu'avec un mauvais cœur et un bon estomac! » Il y a là-dedans toute la méchanceté et le repoussant, comme dégoût, d'une nature abrutie et grossière!

Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison,
En sortir suivant la saison
Pour faire à son prochain les cornes
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

J'ai parlé dans ce même volume, à propos de la mort de Bernardin de Saint-Pierre, de plusieurs choses assez intéressantes que je connaissais de lui. En voici une assez singulière, que je ne puis m'empêcher de citer à propos des égoïstes, devenus tels par l'injustice du sort. Les personnes qui ont connu Bernardin de Saint-Pierre doivent se la rappeler, car il la racontait souvent.

Étant fort jeune, c'est-à-dire ayant peut-être dix ans, il trouva dans un champ, dans une rue, sur un chemin, je ne sais où, un malheureux chat qu'on avait probablement surpris en flagrant délit et dont quelque fermière ou quelque cuisinière avait fait justice. La pauvre bête était étendue, toute sanglante, respirant à peine, et cela était assez simple, car elle était traversée de part en part, et allait mourir. Le petit Bernardin avait déjà cette bonté instinctive qui, plus tard, le fit connaitre pour l'homme le plus excellent. Il prit la bête mourante, qui faisait des miaulements désespérés, et, l'emportant chez son père, il

demanda la permission de la soigner lui donna les soins les plus assidus et fit si bien que le pauvre chat revit de nouveau les gouttières, sur lesquelles il fut se promener croquant et poursuivant les souris et les rats. Mais une particularité singulière, c'est que rien ne put le faire rentrer dans la société des hommes. Le souvenir de son *assassinat* les lui avait fait prendre en horreur et il entrait dans une colère dangereuse aussitôt qu'on voulait l'approcher. Plusieurs accidents assez graves donnèrent à cet égard la mesure de l'hostilité dans laquelle il *vivrait désormais avec la société.*

Mais la suite de cette anecdote est bizarre. Bernardin était à la campagne lorsque le chat eut fini sa convalescence. Il ne fut donc pas témoin de ses fureurs contre les personnes de la maison. A son retour et, lorsqu'il les apprit, il fut inquiet de l'accueil que lui ferait son chat. Mais bien loin de se montrer méchant, le chat s'en vint à lui avec le grondement sourd qui rappelle plus faiblement celui du tigre dans ses caresses et dans ses joies. Il s'en vint auprès de son sauveur, le regarda avec tendresse, se vint frotter à lui et lui raconta dans ses plus doux miaulements qu'il était reconnaissant et qu'il l'aimait! Aussi Bernardin de Saint-Pierre défendait toute l'espèce des chats, parce que celui-là avait été reconnaissant et aimant, et qu'il y avait à cela d'autant plus de mérite, qu'il connaissait bien le bon et le mauvais de l'homme.

Toutes les fois que Bernardin de Saint-Pierre parlait de cette aventure il avait les yeux humides.

Quoique nous n'ayons pas quitté le domaine de

M. de Talleyrand, nous nous sommes éloignés de lui. Mais il nous faut y revenir, et cela par la force toute naturelle des événements qui nous y ramènent.

L'impératrice une fois partie de Paris avec le roi de Rome, le champ restait entièrement libre à ceux qui voulaient y combattre pour quelque drapeau que ce fût. M. de Talleyrand n'a pas arboré le drapeau tricolore, parce que pour une révolte, une révolution, il faut un drapeau tout différent de celui qui existe. Et puis, qui aurait-on nommé avec le drapeau révolutionnaire? Le roi de Rome? Mais il était le fils de l'empereur et M. de Talleyrand, s'il ne sait pas aimer, sait trop bien haïr pour faire une blessure imparfaite, et elle l'eût été pour l'empereur, en plaçant son fils sur son trône. La république? M. de Talleyrand, s'il ne sait pas être fidèle à un gouvernement, sait au moins choisir celui qui, par sa faiblesse, peut lui présenter le plus de chances pour y être le maître. Il vit dans la Restauration un moyen tout à la fois de vengeance et de satisfaire son ambition. Il s'est trompé dans la seconde espérance. Mais ce n'est nullement de sa faute. Il devàit y croire. Louis XVIII n'était pas facile à deviner...

Le cardinal Maury, qui connaissait, à ce qu'il paraît, beaucoup mieux Louis XVIII que M. de Talleyrand, me dit quelques jours avant la consommation de toutes choses :

— L'évêque d'Autun[1] se trompe lourdement! Il

[1] Le cardinal Maury n'appelait M. de Talleyrand que *l'évêque d'Autun*, lorsqu'il était dans l'intimité. J'ai déjà dit, je crois, qu'il était de mes amis, et de mes amis les plus dévoués. Pendant huit ans je l'ai vu tous les jours et je n'ai cessé de le voir

verra! il verra! Monsieur est plus matois qu'aucun homme de France! Il lui a sûrement beaucoup promis. Mais, quoi qu'il ait pu dire, je réponds qu'il ne lui tiendra pas parole.

— Pourquoi cela? lui dis-je.

— Oh pourquoi? pourquoi? Parce que Monsieur a l'habitude de mentir au prochain et, qui plus est, à sa conscience. Parlez de l'histoire de Favras à ceux qui la connaissent comme moi! Parlez-en à Millin, qui était son ami, quoique beaucoup plus jeune que lui. Monsieur a tenu dans cette affaire de Favras une bien singulière conduite. Il y a ici un homme qui pourrait bien jeter de grandes lumières sur cela. Mais comment lui faire donner les papiers de son père? Il en est un autre aussi, que j'ai perdu de vue, un homme qui était à la fois ami intime de Mirabeau et qui fut après celui de David! Je ne sais ce qu'il est devenu. Il était ami intime aussi de Dumouriez. Cet homme, qui fut ministre un moment, est Bonnecarrère. L'avez-vous connu?

— Jamais!... Je connais son nom, mais lui, pas du tout[1]. Quel est l'autre individu?

— Oh! pour celui-là, vous l'avez dû connaître, très particulièrement même. C'est M. Talon, le fils de l'avocat général. Il était en Espagne avec son cousin, le général Sainte-Croix, qui était votre ami. Eh bien, M. Talon doit posséder les papiers de son père. Or, dans ces papiers il doit y avoir une déclaration de

qu'à son départ de France pour l'Italie, et à cette époque, je demeurai en grande et régulière correspondance avec lui.

[1] Depuis, je l'ai vu fort souvent et j'ai même été fort bien avec lui à Versailles. C'était un homme de beaucoup d'esprit.

M. de Favras, faite la veille de sa mort à M. Talon, avocat général, qui dut la recevoir, et qui en effet la reçut. Cette pièce est terrible comme accusation. Qu'est-elle devenue ?

Je réponds de son existence, poursuivit le cardinal avec une assurance positive et qui n'était pas feinte. Connaissez-vous M. Talon ? me dit-il après un assez long silence.

— Je le connais pour l'avoir aperçu de loin à la promenade en Espagne, lui répondis-je. Mais, après cela, pas du tout. Il était fort sauvage et ne venait jamais chez le général en chef avec son général, ou bien c'était dans un grand dîner et je ne lui parlais jamais, ni lui à moi. Pourquoi cette question ? Avez-vous affaire à lui, monseigneur ?

— Oh ! c'est une pensée qui me passait au travers du cerveau. N'a-t-il pas une sœur, ce M. Talon ?

— Sans doute. Et charmante encore ! Elle est mariée à un homme bizarre, M. du Cayla. Ils sont presque séparés. Mais qu'est-ce donc que Votre Éminence veut faire de toute cette famille ?

Pendant que je lui parlais le cardinal s'était approché de ma table et il écrivait. Quoi ? Je n'en sais rien. Il écrivit une page entière, la relut deux fois, me fit quelques questions sur Mme du Cayla. D'après un mot que j'ajoutai sur Millin, en disant qu'il la connaissait beaucoup par ses entourages, il se hâta de rentrer dans le salon, où Millin se trouvait, comme toujours, établi. Car il était et demeura jusqu'à sa mort le plus fidèle et le plus habitué de mes amis. Dès que le cardinal l'aperçut, il fut à lui, le prit par le bras et l'emmena dans le billard où ils causèrent vivement pendant une heure.

Que voulait faire le cardinal de tout ce qu'il me demandait sur la famille Talon ? Voilà ce que je n'ai jamais pu savoir par lui, mais ce que j'ai pu présumer, lorsque plus tard les événements se sont succédé, au grand étonnement de chacun, pour M[me] du Cayla. J'expliquerai cela plus loin.

CHAPITRE XI

Attaque de Paris le 30 mars. — Mme de Rémusat chez le préfet de police. — MM. de Rovigo, de Talleyrand et de Bourrienne. — Mystification. — Inquiétude. — J'écris au duc de Raguse. — Réponse. — Conseils. — Préliminaires de la capitulation de Paris. — Opinion sur la conduite de Marmont aux affaires d'Essonnes et de Paris. — Article 5 de la capitulation. — Dignité. — M. Tourton au quartier général ennemi. — M. de Schwarzenberg. — Amour de la patrie ! — Souvenir de Saragosse et de Moscou. — La garde nationale conservera ses armes. — L'École polytechnique et les invalides oubliés. — Lettre du général Dessolles.

Le jour de l'attaque, le 30 mars enfin, il y avait, comme je l'ai dit, une terreur universelle qui rendait l'intérieur de chaque maison comme un lieu de deuil et de désespoir. Cependant la stupeur ne régnait pas également partout. Une foule d'intérêts privés s'éveillaient aux feux mourants du soleil de l'empire. Il y avait une sorte de vertige qui donnait l'idée d'une ville frappée de la malédiction de Dieu.

Le duc de Rovigo avait reçu l'ordre de ne pas partir de Paris avant le prince de Bénévent. Étrange façon d'agir, et qui pourrait répondre à ceux qui prétendent que l'empereur ne respectait aucune liberté humaine et sociale lorsqu'il s'agissait de son intérêt ! Cependant M. de Talleyrand demeura libre de partir. Et c'était plutôt le ministre de l'empereur qui *était*

captif, puisque son départ était subordonné à celui du prince de Bénévent.

Mais il n'y songeait pas vraiment. Et quitter Paris ne lui convenait en aucune façon dans un pareil moment. Il fallait donc trouver un moyen et voici quel fut celui auquel on s'arrêta. Je ne sais pourquoi M. le duc de Rovigo ne l'a pas raconté tel qu'il s'est passé. Peut-être a-t-il voulu déguiser sous le silence l'espèce de mystification qui lui fut imposée.

Il restait toujours *là* sans faire mine de quitter Paris. Et ce n'était pas ce que voulait le parti qui déjà préparait ses petits drapeaux blancs. Il fallait que M. le duc de Rovigo s'en allât. Il était dévoué à l'empereur et l'était réellement, c'est une justice à lui rendre. Et, si j'ai été sévère envers lui pour autre chose, je suis juste en ceci.

Il fallait donc qu'il partît. Mais il fallait aussi *que l'autre* demeurât. Voici ce qu'*une femme*, mais une femme de beaucoup d'esprit, imagina et fit exécuter.

La journée s'avançait lorsque Mme de Rémusat arriva à la préfecture de police. On sait qu'elle était intimement liée avec M. Étienne Pasquier, alors préfet de police.

— Mon cher baron, lui dit-elle en entrant dans son cabinet, il faut absolument que vous me rendiez un service.

— En quoi le puis-je?

— Il faut que M. de Talleyrand ne quitte pas Paris!

Quelque accoutumé que soit M. Pasquier aux choses extraordinaires en fait de révolutions, d'opinions et de partis, il ne put s'empêcher de faire un mouvement très significatif en écoutant Mme de Rémusat. Il fut quelque temps sans répondre.

— Mais, lui dit-il enfin, que puis-je à cela ? M. de Talleyrand doit quitter Paris, comme tous les grands dignitaires. Que voulez-vous faire contre un ordre de l'empereur ? Car enfin il l'est encore et pourrait bien être ici demain !

Mme de Rémusat leva les épaules avec autant de mépris que si l'esprit de Beningsen, de Wellington et de Rostopchin eût été tout en elle.

— Allons donc, lui dit-elle, n'allez-vous pas aussi être de ceux qui croient qu'il va faire des miracles comme ceux de Jésus-Christ ? Il n'a plus d'armée, il n'a plus d'empire, et ce n'est pas ici comme dans Médée, où le : *Moi et c'est assez!* suffit pour être sublime. Dès qu'il n'y a plus que lui, il n'y a plus de prestige.

M. le baron Pasquier secoua lentement la tête. Ce n'était pas assez non plus pour lui que de lui dire simplement que l'empereur était isolé de la nation. Il était préfet de police et savait mieux qu'un autre les sentiments du peuple.

— Ce n'est pas de cela qu'il est question, dit M. Pasquier, il est question d'une chose qui ne peut se faire. Car enfin comment agir dans le sens où vous le désirez ? Où est M. de Talleyrand ?

— A votre porte, dans ma voiture.

— Votre mari n'est-il pas à la barrière du Maine avec sa compagnie ?

— Oui.

— Eh bien, je crois que voilà le seul moyen de retenir M. de Talleyrand à Paris. Il faut qu'il parte dans sa voiture, avec sa livrée, avec tout l'appareil qui constate qu'il part enfin, et puis, lorsqu'il sera arrivé à la barrière, votre mari fera ce qui conviendra

pour le retenir. Au reste, il est fort inutile que je paraisse en tout cela ! Voilà mes instructions, suivez-les.

Mme de Rémusat se fit répéter ce qu'elle avait à faire. Elle descendit du cabinet du préfet parfaitement au fait. M. de Bourrienne, qui alors avait déjà la volonté de nuire à son bienfaiteur en tout ce qu'il pourrait de mieux, fut ici d'une grande utilité. Ce fut lui qui organisa les scènes du plan donné par M. le préfet de police et tout se passa dans un ordre parfait. Les acteurs étaient bons et, pour dire la vérité, le public un peu simple de prendre ainsi pour acte de foi ce qu'on lui donnait, lui qui avait tant de fois fait jouer les fils des polichinelles qui avaient alors la parole et l'action ! Le public, c'était pour ce jour-là M. le duc de Rovigo, les polichinelles M. de Bourrienne, Mme de Rémusat et M. de Talleyrand.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que M. le duc de Rovigo eut appris par ses espions que le prince de Bénévent avait quitté son hôtel, il abandonna le sien et quitta Paris sans plus ample informé et sans savoir si l'ennemi n'usait pas de quelque ruse infernale à son habitude. Je lui en demande bien pardon, mais c'est une conduite plus que maladroite, elle est stupide.

Quand M. de Talleyrand apprit que M. le duc de Rovigo lui laissait ainsi le champ libre, il ne dit rien. Mais il sourit avec cette expression froidement railleuse qui est fort en usage à la physionomie de M. de Talleyrand. Il revint à Paris, et fit alors tout ce que vous savez aussi bien que moi. Il se mit ouvertement en guerre avec le parti qui tombait, s'unit bravement avec le parti qui triomphait, et tout cela avec l'apparence du droit et sans autre motif de cette

haine et de cet amour que la chute de l'un et l'arrivée de l'autre.

Il faut, au reste, qu'il y ait une grande attraction dans la nature de M. de Talleyrand pour toutes les arrivées au pouvoir et une aussi grande répulsion pour les départs de ce même pouvoir. Du moins avons-nous vu cela au 18 brumaire, en 1814 et en 1830.

Voilà comment M. de Talleyrand demeura dans Paris lorsque tout le gouvernement avait été rejoindre l'impératrice à Blois. Le pauvre duc de Rovigo avait été si mal servi par ses espions qu'ils lui mentaient et la relation qu'il eut et qui se voit dans ses *Mémoires* n'est pas bonne. L'histoire de M. de Talleyrand est telle que je viens de la raconter. Il y a encore bien des acteurs de vivants. Elle pourra peut-être leur déplaire, mais ils ne pourront *que nier*, sans me prouver que je ne dis pas vrai.

Pendant que tout cela se passait, nous étions tous dans une mortelle inquiétude, ainsi que je l'ai dit plus haut. J'avais mis tous mes diamants autour de moi, dans une ceinture que j'avais sur mon corset, et d'autres bijoux précieux, comme mes perles, qui étaient d'une grande beauté, étaient confiés de la même manière à Mlle Poidevin, la gouvernante de mes filles. Mes pauvres enfants ne comprenaient pas le danger que nous pouvions courir dans quelques heures. Mais moi, je souffrais pour eux, et cette souffrance me brisait le cœur. Souffrir pour soi, c'est beaucoup, mais souffrir pour ceux qu'on aime, comme on aime ses enfants, oh! c'est une horrible douleur!

Vers le soir, mon salon se remplit, non seulement

de beaucoup de personnes indifférentes venant y chercher des nouvelles, mais de mes amis. Mme Juste de Noailles y vint aussi. Elle était fort troublée quoique rassurée sur le sort des siens. En cas de retour des Bourbons, les Noailles étaient toujours bien en mesure, et en cela ils faisaient à merveille. Mais son mari était au quartier général de l'empereur Alexandre et elle était assez tourmentée de savoir ce que tout cela allait enfin devenir. Quant à moi, j'étais vraiment malheureuse. Je ne voyais que désastres! J'avais une connaissance plus intime de ce qui se passait et véritablement je voyais un abîme, car l'empereur était alors lui-même dans une position à ne rassurer personne. Enfin, lorsque j'entendis sonner onze heures, lorsque je vis que la nuit allait commencer et nous conduire au jour, sans que j'eusse devant moi un parti arrêté, je me décidai à écrire au duc de Raguse. L'amitié qui l'avait toujours uni au duc d'Abrantès était pour moi un motif de compter sur lui et je pouvais au moins être certaine d'être bien dirigée dans ce que j'aurais à entreprendre pour me mettre en sûreté. Je lui écrivis donc pour lui dire que, étant *seule* dans ma maison avec mes quatre jeunes enfants, j'étais dans une perplexité d'autant plus grande que je ne savais quel était le meilleur parti, de rester ou de m'en aller. J'envoyai ma lettre rue de Paradis, faubourg Poissonnière, à l'hôtel de Raguse, où le maréchal était dans ce moment occupé à rédiger la capitulation ou plutôt à en recevoir les conditions. Quelque occupé qu'il fût, je lui dois cette justice qu'il me répondit aussitôt qu'il eut un moment de liberté. Voici sa lettre que j'ai conservée :

« Je vous remercie, madame la duchesse, de la

preuve de confiance que vous me donnez. Je ne la tromperai pas. Et si vous voulez vous en rapporter à moi, je vous donnerai le conseil de ne pas quitter Paris, qui sera certainement demain le lieu le plus tranquille à vingt lieues à la ronde. Après avoir fait pour l'honneur des armes françaises et pour celui de la nation tout ce qui était en mon pouvoir, je suis forcé de signer une capitulation qui laisse entrer demain les troupes étrangères dans notre capitale! Tous mes efforts ont été vains. J'ai dû céder au nombre, quelque douleur que j'en aie éprouvé. Mais je devais aussi épargner le sang des soldats qui m'étaient confiés. Je n'ai pas pu faire autrement que je n'ai fait et j'espère que mon pays me jugera comme je dois l'être. Ma conscience attend cette justice de lui. »

Je reçus cette lettre à deux heures du matin. Je la lus aux personnes qui étaient chez moi, et elle nous confirma dans la pensée de ne pas quitter Paris. Mais en même temps, elle répandit une consternation vraiment profonde parmi nous. Une capitulation? Nous capituler? Et sous les barrières de Paris encore?

— Mais, s'écria Millin, qui se mourait de peur, pourquoi donc la duchesse de Raguse est-elle partie pour Fontainebleau, si la résidence de Paris est si sûre? Il me semble que, avant d'indiquer aux autres d'y demeurer, le maréchal pouvait prêcher d'exemple en y faisant rester sa femme?

— Et qui vous dit qu'il ne le lui a pas conseillé? dit Mme de Brun. Son départ me le ferait croire. Elle fait toujours le contraire de ce qu'il lui dit.

Ce mot me fut redit quelques jours après. J'étais trop accablée dans ce moment pour l'entendre. D'après ce que m'écrivait le maréchal, je ne pris aucune dé-

termination pour quitter Paris. Mais je n'en demeurai pas moins fort inquiète.

Pendant que nous attendions avec anxiété quel serait notre sort, car ce que me disait Marmont n'était pas positif, il se passait une scène bien étrange dans cette maison de la rue de Paradis, où il venait de signer la capitulation de Paris. J'en ai eu les détails de la source première, sans qu'ils aient été altérés.

Je rappellerai en quelques mots, pour arriver plus clairement à ce que je vais raconter, que l'armée alliée s'était approchée de Paris, par la route de Meaux. Les hauteurs de Montmartre, de Belleville et de Saint-Chaumont avaient été garnies d'artillerie. Mais c'était une mesure insuffisante. Ces hauteurs furent attaquées le 30 mars, à six heures du matin. Le feu continua avec une grande vivacité, jusqu'à trois heures et demie. Dès le matin, vers onze heures, le roi Joseph avait envoyé au maréchal l'ordre de *capituler*. Et puis il était parti. Le maréchal, qui depuis eut un moment malheureux à Essonnes, ne fut nullement traitre à l'affaire de Paris[1]. Il avait commencé avec huit mille hommes, contre quarante-cinq mille. Il ne lui restait à trois heures qu'une poignée d'hommes d'autant plus intéressants qu'ils étaient déterminés à mourir sans résultat. Il dut donc capituler. Ce n'est donc pas de cette mesure que je le blâme. Il ne pouvait pas faire autrement. Mais il pouvait exécuter cette mesure d'une tout autre manière. Voilà le reproche que Paris doit lui faire.

On sait comment se conduisit la garde nationale

[1] Il ne le fut pas non plus à Essonnes. Mais la détermination qu'il prit a perdu l'empereur et la France.

dans cette journée du 30 mars. L'Ecole polytechnique fut également un exemple de bravoure et de loyauté nationale. Ces deux corps devaient donc s'attendre à recevoir une récompense, au moins morale, dans l'intention de s'occuper d'eux. Ce qui fut omis. Cela n'est pas bien au duc de Raguse. Avec la même franchise que je mettrai à le défendre, j'en apporterai à redresser ses torts.

Le maréchal Moncey, ce Nestor de notre armée, ce modèle de loyauté chevaleresque, cet homme que nous estimons tous, avait encore acquis de nouveaux titres à cette estime de ses concitoyens dans la journée du 30 mars. Vers le soir, excédé de fatigue, il se retira chez lui après la cessation du feu et il allait prendre un peu de repos lorsqu'un message du maréchal Marmont le pria de passer chez lui. Le maréchal Moncey était souffrant, fatigué. Et peut-être cette fatigue et cette souffrance se rappelèrent-elles toutes deux, avant le maréchal lui-même, que le duc de Raguse était bien plus jeune que lui comme homme, comme général et comme maréchal[1]. Du reste, je ne fais ici que *présumer*, je n'ai aucune raison pour *affirmer*. En conséquence, il pria M. Tourton, son chef d'état-major, d'aller avec M. le colonel Allent, aujour-

[1] On sait que, lors du couronnement, au moment où l'empereur fit sa vraie noblesse, ses vingt-quatre grands officiers d'empire, Marmont n'en fut pas. Il ne fut maréchal qu'à Wagram et colonel général en 1805. L'empereur était mécontent de lui. Ce fut un grand chagrin pour Junot, parce qu'ils avaient tous deux fait la même route et tous deux étaient presque partis du même point. Cependant, Junot n'était que simple grenadier en 1792 et il était grand-officier de l'empire comme colonel général des hussards en 1804, lors du couronnement.

d'hui conseiller d'État, chez le maréchal de Raguse, pour savoir ce qu'il voulait de lui. M. Tourton était excédé de fatigue. Depuis plusieurs jours il ne s'était ni couché ni déshabillé, car son activité avait été sans seconde. Il s'était battu toute la journée du 30, et certes, à onze heures du soir, il avait plus envie de s'aller coucher que de courir au fond du faubourg Poissonnière. Mais l'intérêt général pouvait se rattacher à cette demande du duc de Raguse et M. Tourton n'hésita pas un instant à faire ce que lui demandait le maréchal Moncey. Et il se rendit chez le duc de Raguse avec le colonel Allent.

Le maréchal Marmont s'occupait alors de rédiger les articles de la capitulation qui fut signée à deux heures du matin, dans la nuit du 30 au 31, par les colonels Denys et Fabvier[1], au nom des maréchaux Mortier et Marmont. Il écouta ce que M. Tourton lui dit de la fatigue du maréchal Moncey avec son flegme habituel et il l'invita à écouter les articles de la capitulation qu'il venait de conclure.

En écoutant *la capitulation de Paris*, M. Tourton devait s'attendre à voir les intérêts de ses habitants, de ses monuments, de la garde nationale, respectés et garantis. Bien loin de là, il n'était question d'aucun monument. Et, quant à la garde nationale, il était dit au contraire qu'elle serait *licenciée et désarmée* (art. 5).

— Monsieur le maréchal, dit M. Tourton avec beaucoup de sang-froid, mais aussi avec beaucoup de fer-

[1] Le baron Fabvier était colonel et attaché à l'état-major du duc de Raguse. Le colonel Denys était son premier aide de camp.

meté, je ne signerai pas une pareille chose et je ne me chargerai pas non plus de la porter à M. le maréchal Moncey.

— Mais, monsieur, dit avec hauteur le duc de Raguse, il n'est besoin d'aucune ratification.

— Je vous demande pardon, monsieur le maréchal, la ratification du général commandant en chef la garde nationale est d'une absolue nécessité, dès qu'il est question d'elle. La garde nationale n'est point sous vos ordres, monsieur le duc.

M. Tourton avait complètement raison. Le duc de Raguse le sentit, ainsi que les officiers russes qui étaient dans la chambre.

— Que faire ? dirent-ils.

— Rédiger une autre capitulation, dit M. Tourton.

— Je n'en ai pas le pouvoir, dit l'aide de camp de l'empereur Alexandre.

M. Tourton a de la résolution et beaucoup de promptitude de pensée. Il s'avança vers l'aide de camp de l'empereur de Russie.

— Monsieur, lui dit-il, me donnez-vous toute garantie pour ma personne, ainsi que pour M. Alexandre Delaborde et M. Allent, si je vais au quartier général ennemi ? Je demande sûreté jusqu'à sept heures du matin.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit l'officier russe en posant la main sur sa poitrine.

M. Tourton n'attendit pas un moment de plus. Il descendit rapidement l'escalier avec M. Allent et se rendit sur-le-champ chez le maréchal Moncey, qui approuva sa conduite et lui donna les plus amples pouvoirs pour traiter avec l'ennemi.

M. Tourton partit avec MM. Delaborde et Allent et

fut d'abord trouver le prince de Schwarzenberg, en sa qualité de généralissime des armées alliées. Le prince lui dit, avec politesse mais avec un air déterminé, qu'il était trop tard pour revenir sur *une chose convenue.*

— Il n'est jamais trop tard, prince, pour rectifier une erreur. C'en était une grossière de M. le duc de Raguse de croire qu'il avait quelque autorité sur la garde nationale. Ses chefs ne consentiraient pas à son déshonneur, quand sa conduite mérite une couronne civique...

— C'est fâcheux peut-être, répondit le prince de Schwarzenberg, mais *ce qui est fait est fait !...*

— Non, mon général, ce *qui est fait n'est pas fait!* Et je pourrai vous le prouver avant quelques heures. Que le maréchal Marmont capitule pour ses troupes, il en est le maître. Quant à nous, si nous n'obtenons pas des conditions honorables, nous prouverons que Saragosse et Moscou ne sont pas les seules villes qui aient de l'énergie et l'amour de la patrie au cœur ! Il ne faut pas si longtemps pour faire chauffer des tonnes d'huile et porter des pavés dans nos greniers.

Le général ennemi parut frappé, mais il ne dit rien...

— Je ne puis rien changer à ce qui a été fait, répondit-il enfin. Mais l'empereur Alexandre est ici même, à Bondy. Que n'allez-vous le trouver ?

C'était tout ce que voulait M. Tourton. Il se rendit au château de Bondy, où se trouvait l'empereur de de Russie et demanda à le voir. Aussitôt accourut M. de Nesselrode. M. Tourton lui expliqua la cause de sa venue et demanda, pour tout résumer, à voir l'empereur,

Je dirai, pour ne pas faire de répétition inutile, que, lorsque M. Tourton rentra dans Paris, il était porteur d'une capitulation qui portait : « Que la garde nationale demeurait non seulement armée comme elle l'était, mais qu'il lui serait distribué quatre mille fusils [1] pour *armer ceux qui ne l'étaient pas.* »

C'est une pensée donnant un texte bien profond que celle qui naît de cette dernière clause ! Les ministres de Napoléon laissent aller au combat la garde nationale avec des armes de chasse ou de rebut et c'est l'ennemi qui lui donne ces mêmes armes qu'on lui avait refusées et avec lesquelles peut-être elle l'eût repoussé de nos murailles. Et l'on veut qu'il n'y ait eu aucune trahison ? Non, non, trahison, mille fois trahison !

Ce n'est pas tout. La gendarmerie de Paris, cette troupe d'élite, que le duc de Rovigo aimait tant, avait été également comprise, par l'article 6, dans l'anathème prononcé sur la garde nationale. M. Tourton lui fit rendre son service comme à la garde nationale. Comme à elle aussi, ses armes lui furent rendues sous la garantie des chefs de la garde nationale.

L'École polytechnique, dont les élèves avaient eu une si admirable conduite, avait été *oubliée !* Les invalides l'avaient été également. Les militaires blessés qui, d'après l'article 7 de la capitulation du duc de Raguse, devaient être *prisonniers de guerre*, furent libres. Le logement des gens de guerre, en ce qui concerne les soldats, fut limité aux casernes [2].

[1] En allant prendre les quatre mille fusils, M. Tourton en prit douze mille, tant il mit d'adresse dans sa mission.

[2] Cette clause ne fut pas toujours observée.

Les monuments publics, les tableaux, les statues furent placés sous la protection immédiate des habitants de Paris et la garde nationale fut chargée de faire le service des portes de Paris et des barrières, conjointement avec les troupes étrangères, durant les premiers jours seulement. Plus tard, elle fut seule chargée de ce soin.

La noble conduite de M. Tourton n'est pas assez connue des Parisiens, à ce que je crois. Cette conduite est vraiment admirable. Quant à moi, je suis plus fière d'avoir à raconter cela d'un de mes compatriotes que l'histoire de l'incendie de Moscou. Au reste, je n'y mets aucune prévention, ni partialité. Voilà l'opinion qu'en avait dès lors M. le général Dessolles, dont le caractère noble, chevaleresque même est apprécié par ses amis, comme par tous ceux qui le connaissent. Le général Dessolles écrivait en 1816:

« J'ai été mieux que personne à portée de connaître les services que M. Tourton a rendus à la chose publique, avec un dévouement et un désintéressement au-dessus de tout éloge.

« M. Tourton, en 1814, contribua en grande partie à la capitulation de Paris et, par là, à sauver des malheurs de la guerre l'immense population de cette capitale. En 1815, il a eu une grande influence sur les déterminations qui ont préparé l'entrée du roi sans trouble et sans tumulte. Enfin, M. Tourton est peut-être celui à qui l'on doit la conservation de Vincennes et des immenses munitions dont ce château était le dépôt. »

J'ai transmis cette opinion de M. le général Dessolles, comme une preuve d'impartialité de ma part en parlant de M. Tourton. Je ne suis que juste.

Dans ses *Mémoires*, le duc de Rovigo accuse M. Tourton du fait de la fausse arrestation de M. de Talleyrand, que j'ai racontée plus haut. M. Tourton était occupé tout autrement, comme on le voit. Au reste, à mon opinion sur sa conduite, toujours belle et honorable pendant tout le temps où il fut chef d'état-major de la garde nationale, il faut y ajouter également l'opinion du maréchal Masséna, du général Durosnel, brave et loyal homme s'il en fut jamais, et celle enfin de son chef, du maréchal Moncey qui, sur sa tête vénérable, doit compter les couronnes de l'homme de bien comme celles du soldat français.

CHAPITRE XII

L'empereur à Fontainebleau. — Projets mal secondés. — Accueil que font les Parisiens aux troupes alliées. — Quelles personnes allèrent au-devant d'elles. — Comparaison. — 92. — Ma conduite à cette époque. — L'empereur Alexandre. — Les girouettes. — Journalisme de ce temps. — Le magasin à poudre de la plaine de Grenelle. — Mathieu Laensberg. — Le Sénat. — M. de Talleyrand. — Antécédents de l'abbé Tayllerand de Périgord. — Anecdotes. — La béquille. — Exil. — Achitophel et Absalon. — Ce que n'aime pas M. de Talleyrand. — Les *plats* de Napoléon au Sénat. — Gouvernement provisoire. — Décret de déchéance. — Honte et infamie! — *Charmante Gabrielle.* — *Vive Henri IV!* — M. de Jaucourt. — M. de Dalberg. — *Buonaparte.* — Fallacieuses promesses. — Noms des sénateurs présents à la séance du 2 avril 1814.

J'ai dit, je crois, que l'empereur Napoléon était venu *jusqu'à la Cour de France.* Ce fut là seulement qu'il apprit la capitulation de Paris. Il tourna bride aussitôt et s'en fut à Fontainebleau. Le duc de Raguse s'était replié sur Essonnes. Il fut voir celui qu'aucune considération n'aurait dû lui faire abandonner et il apprit de lui que son intention était de se retrancher et, de là, de ce camp fortifié, de demander, peut-être même dicter des conditions. Ce projet était beau et digne de son âme. Je reçus une lettre de Fontainebleau qui me donnait ces détails avec une vérité touchante.

Que faisait Paris pendant ce temps-là ? il recevait

les alliés. Et ce qui n'est pas à la gloire de la première ville du monde, on les recevait avec une tranquillité qui était presqu'un accueil. Cependant on se tromperait étrangement si l'on croyait que la population entière de Paris s'en est allée avec des *palmes* et des guirlandes comme dans un ballet, au-devant des vainqueurs. Je sais bien qu'il y avait des journaux qui le laissaient croire. Mais cela est faux. Que beaucoup de personnes du faubourg Saint-Germain, dont les véritables affections se sont trouvées, dans cette journée, flattées dans leur espérance, soient allées au-devant des étrangers ; que quelques marchands, joyeux d'avoir échappé au pillage, se soient également prononcés un peu vivement, tout cela fait une petite masse, mais non la masse générale. Il en a été de cela comme d'une première représentation, où l'auteur donne des billets et où le reste de la salle ne siffle ni n'applaudit. Quant à cette inertie, c'est l'empereur qui seul l'avait amenée. C'est une dérision de rappeler 92, à propos de 1814. Alors, il y avait de l'élan, parce qu'il y avait non seulement force, mais *pléthore* et compression. En 1814, il y avait faiblesse, épuisement, et encore compression. Mais ici, elle était toute puissante et devait briser le ressort qu'elle empêchait de partir.

D'un autre côté, ce que je puis certifier, c'est que le jour où les troupes étrangères entrèrent dans Paris, il ne se trouva sur leur passage personne dont l'œil pût s'abaisser devant celui d'un ennemi. Certes, à cette époque, j'avais lieu de me plaindre de l'empereur Napoléon et pourtant je ne sortis pas de ma maison dans cette heure de deuil où Paris se trouvait souillé par les clairons de victoire de l'étranger. Mes

opinions personnelles dans cet instant étaient tout à fait en dehors de cet événement. Plus tard, j'ai fait voir une grande différence entre les individus et les choses. Ce qui, chez nous, se confond souvent et qui néanmoins est bien autrement dissemblable que tout en matière politique. Ainsi donc, sans mettre ici plus de mots qu'il n'est nécessaire pour peindre une douleur que des mots d'ailleurs ne peuvent rendre, je dirai seulement que j'ai souffert plus que j'ai souffert et ne souffrirai de ma vie.

L'empereur Alexandre eut une belle conduite en 1814. Ce serait une basse ingratitude de la lui dénier. Il fut vraiment grand. On l'est toujours dans le pardon d'une injure. Je n'apporte ici aucune prévention et je ne parle pas de cette manière parce que l'empereur Alexandre a été parfait pour moi et ma famille. L'opinion que je manifeste est, depuis 1814, la même dans mon âme. Je développerai, à mesure que nous avancerons, mes motifs pour parler comme je le fais.

Mais une chose remarquable pour caractériser l'époque, pour nous montrer sous notre vrai jour d'esprits légers et sans dignité de nous-mêmes, c'est la girouette de nos affections tournant au plus petit vent sans même savoir si elle regardera le nord ou le midi, le levant ou le couchant. Cette légèreté de jeunesse, cette insouciance enfantine, avec le visage décrépit de notre vieille France qui tombe de toutes parts de caducité, tout en criant à tue-tête qu'elle se retrempe et se régénère ; cet assemblage de vieux défauts et de jeunes fantaisies sont bien absurdes et bien tristes à observer.

En 1814, ce fut un redoublement. Il y eut comme

un vertige. Les journaux furent sublimes en ce genre. Ils enchérissaient encore sur tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait. On vit la *Gazette de France* traiter la défense de Paris de défense *sacrilège*. Ce même journal inséra un article le mercredi 6 avril, dans lequel il donnait le détail même de la conversation de l'officier envoyé par le ministre de la guerre à M. de Lescours, officier d'artillerie chargé de la direction du magasin à poudre. J'ai déjà parlé de cette affaire où M. de Girardin, malgré son noble caractère, ne fut pas à l'abri d'une des plaisanteries politiques de M. de Tayllerand. Je n'avais pas alors sous les yeux le journal où se trouvait l'article qui raconte si *élégamment* cette atrocité. Je l'ai maintenant, et voici le paragraphe ;

« M. de Girardin avait porté au ministre de la guerre l'ordre de Bonaparte de faire SAUTER le magasin à poudre de la plaine de Grenelle. Le ministre de la guerre a envoyé cet ordre par un officier à M. de Lescours, officier chargé de la direction des magasins à poudre. Celui-ci était alors à l'École militaire, occupé à distribuer les munitions. Effrayé d'une mesure aussi épouvantable, il pâlit. L'officier porteur de l'ordre, remarquant le changement qui s'était opéré sur son visage, lui dit : « Quoi ! monsieur, hésiteriez-« vous ? — Non », lui répondit M. de Lescours. Et sur-le-champ il ferma les portes des magasins et mit les clefs dans sa poche. Ces magasins contenaient quatre cents milliers de poudre ! Le Kremlin a sauté par ordre du Corse. Sans un bon Français, ce Corse faisait sauter Paris. »

Maintenant qu'on sait que cette accusation est un mensonge infâme, pour présenter le *Corse* sous un

jour odieux, que penser d'une politique qui, pour réussir, emploie de pareils moyens? Et les journaux, ces oracles de vérité, que doit-on en dire? Tout cela fait mal à l'âme!

Les moyens les plus absurdes étaient mis en œuvre en même temps que les trames les plus odieuses s'ourdissaient. On répandait dans le peuple une petite édition de Mathieu Laensberg, publiée le 1er janvier 1814, qui contenait entre autres pauvretés ces quatre vers :

> Exemple de sévérité,
> Qu'on est obligé d'exercer
> A l'égard d'un grand scélérat
> Qui désolait un grand État.

Quels misérables ressorts!

Pendant que l'empereur Napoléon était à Fontainebleau, que Marie-Louise et son fils étaient à Blois, que tout ce qui devait être réuni se trouvait séparé, Paris, le centre de tout, la résidence du Sénat, ce corps toujours si servile devant l'empereur victorieux et qui devint seulement Français le jour où il fut malheureux, Paris demeurait au pouvoir du premier occupant. Au lieu d'y faire revenir l'impératrice en poste avec le roi de Rome, ce qui se pouvait faire en vingt-quatre ou vingt-six heures, tout au plus, on abandonnait le champ de bataille, à qui? à M. de Talleyrand!

Au reste, il faut tout dire, car le devoir de la main qui écrit des Mémoires, c'est de rapporter tous les faits qui lui sont offerts. On a prétendu, dans le temps, à l'époque de 1814, mais, à la vérité, fort vaguement, que M. de Talleyrand s'était opposé au

départ de l'impératrice et du roi de Rome. On disait que, d'accord avec *la minorité* du Sénat, il voulait faire donner la régence à Marie-Louise et se faire lui-même chef de ce conseil de régence, continuant ainsi à être l'homme de tous les gouvernements, de toutes les époques et de toutes les intrigues.

Voilà ce qui fut dit. Mais j'ai de fortes raisons pour en douter. M. de Talleyrand pouvait bien adopter ce moyen de se venger de Napoléon, et il était même infernal dans sa conception, mais jamais les puissances n'y auraient donné leur approbation, même en admettant que l'empereur d'Autriche fût arrivé en même temps que l'empereur de Russie, ce qui eût bien changé la face des choses. Mais si le roi de Rome eût été proclamé sous le titre de Napoléon II, l'Autriche aurait eu quelque influence et M. de Metternich, comme chacun le sait, aime, à ce que je crois, et estime trop peu M. de Talleyrand pour lui donner ici une telle autorité. Au reste, si je rapporte seulement ce bruit, qui circula comme tant d'autres, c'est pour qu'il soit apprécié et jugé.

Ce qui était plus positif et devait en effet le lui paraître, c'était la réunion du Sénat pour prononcer la déchéance de Napoléon et ce fut à quoi il s'occupa sans délai. Seul des dignitaires de l'empire qui fût alors à Paris, il présidait le Sénat par son droit de présence comme vice-grand-électeur. Au moment où il préside cette assemblée informe, il est curieux de remonter au premier échelon de sa fortune.

Abbé de Périgord, grand-vicaire de Reims, homme d'esprit de *coterie*, il fut d'abord de cette cohorte *clergéenne* qui exploitait alors les boudoirs et les ruelles. Plus tard, en 89 et 91, il fut évêque et ce

fut sa mitre épiscopale qui figura au Champ-de-Mars, à la Fédération. Acteur dans le grand drame politique, il débuta sur la scène comme évêque d'Autun et membre de l'Assemblée constituante. Chassé par les horreurs de 92, il émigra, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour éviter la mort. Cependant il courut un bruit à cette époque qui devait assurer sa tête. On disait — je ne le garantis pas — que M. de Talleyrand était l'auteur de l'apologie diplomatique du 10 août et de la déchéance de Louis XVI. Je crois que cela s'est dit dans un numéro du *Moniteur*, en 1798, à l'époque du rappel de M. de Talleyrand et lorsqu'il fallait lui trouver des titres à la bienveillance du gouvernement, mais ce fut d'une singulière manière. Il était en Angleterre comme *précepteur* de M. Chauvelin. Je ne sais pour quelle raison il revint à Paris. Dans ce voyage, il vit qu'il avait fait une faute. Mais la retraite était difficile. Il ne savait comment échapper lorsqu'un jour, en allant voir Danton, celui-ci lui cria de sa voix de tonnerre du plus loin qu'il l'aperçut :

— Eh bien, citoyen, que faites-vous donc ici ? Est-ce donc votre poste ?

On pense s'il se le fit redire une seconde fois. Il partit et de l'Angleterre il passa aux États-Unis. Ce fut en Amérique qu'il reçut sa lettre de rappel par cette même Convention qui l'avait proscrit comme prêtre, quelques mois avant. Ministre sous le Directoire, ministre du gouvernement consulaire, appelé pendant tout ce temps *le citoyen Talleyrand*, il devint ensuite ministre de l'empereur Napoléon, l'un des grands dignitaires de son empire, comme vice-grand-électeur. Il était enfin arrivé au tour entier du cercle,

au point d'où il était parti, car il retrouvait à la porte, pour rentrer en France, les gens qu'il avait pour sa part contribué à en faire sortir et même longtemps maintenus dans leur exil. Il se retrouvait au retour des Bourbons, après avoir aidé à leur renvoi. Au reste il n'était pas le seul.

J'ai dit tout à l'heure que M. de Talleyrand avait été rappelé par la Convention et qu'il fut *grâcié* ou *amnistié*, comme on le voudra, par le Directoire. Cette époque me rappelle une petite anecdote relative à M. de Talleyrand qui, je crois, est assez peu connue.

M. de Talleyrand dînait un jour à Auteuil, chez M. de L..., avec plusieurs personnes que l'évêque d'Autun ne connaissait pas. La coutume anglaise de nommer chaque personne l'une à l'autre est vraiment fort bonne, elle empêche beaucoup d'inconvénients, entre autres ceux du genre de celui qui, par exemple, eut lieu ce même jour. M. de Talleyrand, bien qu'il soit en général assez peu causeur, se mit en devoir, en dînant à Auteuil, de parler des ministres du Directoire, renvoyés depuis quelques mois. Il y en avait un parmi eux surtout qui paraissait provoquer en lui toute sa mauvaise humeur. C'était Sottin, le ministre de la police.

— C'est un de ces frelons politiques, disait M. de Talleyrand, qui gâtent toujours la ruche laborieuse de l'État. Et puis ce *M. Sottin*, en quoi s'est-il fait connaître jusqu'à présent? Par quelle action est-il arrivé au ministère? On dit qu'il danse bien. C'est une triste qualité pour un ministre de la République. Et puis quel nom! De Sottin *à sot*, il y a bien peu de distance.

Un homme d'une assez belle figure, mais silencieux, qui avait écouté jusque-là M. de Talleyrand avec plus de calme que le maître de la maison, qui était au supplice et cherchait à faire cesser ou changer la conversation, prit la parole et, s'adressant à l'évêque d'Autun, comme il disait qu'il y avait bien peu de distance de *Sottin* à *sot :*

— Vous avez bien raison, monsieur, lui dit-il. Souvent il n'y a entre un sot et Sottin que le travers d'une table.

C'était Sottin lui-même que l'autre ne reconnaissait pas, malgré qu'il fût en face de lui. Eh bien, avec tout son esprit M. de Talleyrand ne répondit rien, et il fit bien.

Cette anecdote m'en rappelle une autre de la même époque, lorsque M. de Talleyrand fut rappelé en France. On sait que les soins de plusieurs femmes n'y avaient pas nui, Mme de Staël et, surtout, Mme Tallien.

Un homme de beaucoup d'esprit, qui alors était l'ami de Mme Tallien et qui aimait fort M. de Talleyrand, qui l'aimait plus romanesquement peut-être que l'autre ne se souciait de l'être, fut chargé de conduire M. de Talleyrand au Directoire pour la visite d'introduction. Était-ce chez Barras ou chez Carnot, je ne me le rappelle pas exactement, mais la chose est légère. En entrant dans la première pièce, M. de Talleyrand s'appuyait sur sa béquille, parce que tous ceux qui ont entendu prononcer son nom savent qu'il est boiteux, ou, pour parler plus juste, pied-bot. L'huissier, qui avait la consigne, s'en vint à lui et, lui prenant sa béquille des mains, il lui dit qu'on n'entrait pas chez le citoyen *directeur* avec un *bâton*.

M de Talleyrand ne répondit pas, mais, passant son bras sous celui du général Lamotte, qui était alors son introducteur, il lui dit tout en cheminant vers l'appartement de l'un de nos rois d'alors :

— Mon cher, il me semble que votre gouvernement craint infiniment les coups de bâton.

Lorsqu'on pense à l'état d'avilissement où était le Directoire à cette époque, on ne peut s'empêcher de retrouver dans ce mot tout l'esprit d'aperçu de l'homme qui, à juste titre, jouit de la réputation de l'homme du monde le plus *spirituel*. Cela, je ne le discute pas. Mais le talent? Mais le génie? C'est une autre question que je ne puis résoudre à son avantage.

Le talent de M. de Talleyrand est de profiter des événements, de les exploiter, et toujours à son profit, ou bien au profit de celui qu'il prévoit devenir le dominant. C'est sans doute une manière de talent, mais enfin, ce n'est que de la finesse, et une finesse de femme, c'est-à-dire un signe de faible nature. *Bertrand et Raton*, voilà l'histoire de M. Talleyrand. Casimir Delavigne, qui, dit-on, en a eu la première idée qu'il raconta un peu trop naïvement à M. ***, avait une réelle connaissance du caractère de M. Talleyrand.

Ce ne fut donc qu'une suite de cette même ruse et de cette finesse d'observation qui, en 1814, fit de M. de Talleyrand un homme aussi influent. Les masses, fatiguées de combattre, ne voulaient pas une chose plutôt qu'une autre, les ressorts étaient détendus. Le talent de M. de Talleyrand consista à le voir et à diriger la machine presque inerte dans la voie qu'il lui convenait de prendre. Ajoutez à cela les

vengeances personnelles contre l'empereur, et vous aurez la confirmation de ce que je dis. Mais les fautes de l'empereur ont grandement servi les intrigues de *Bertrand*. La première de ses fautes a été de ne pas le mettre à Vincennes en partant, quitte à lui en demander pardon au retour. L'empereur n'en était pas à faire de l'arbitraire, et celui-là lui était commandé par les circonstances et commandé impérieusement.

Mais Napoléon vit M. de Talleyrand comme je l'ai toujours vu et ce qu'il est, un homme peu capable d'énergie et d'une conception forte. Il oubliait que le vent de la fortune avait changé pour lui et que maintenant le plus léger souffle suffirait pour abattre sa bannière. Il devait donc se rappeler l'Écriture, où il est dit qu'Achitophel trahissait Absalon pour David et David pour Absalon, et ne pas laisser derrière lui Achitophel les mains libres.

M. de Talleyrand n'était pas le seul. La défense de Paris, pour laquelle on ne put obtenir d'armes, l'a fait voir de reste.

Ce fut donc le drapeau blanc que M. de Talleyrand voulait faire succéder aux aigles de l'empire et aux couleurs nationales qui, depuis vingt-deux ans, menaient les Français à la victoire. Il ne voulait pas de la république. Le régime révolutionnaire était le seul qu'il n'avait pas servi et, dans le moment où un bouleversement général s'opérait, tout aurait été confondu dans un affreux tumulte et les jours de sang de 93 seraient revenus avec plus de désordre encore. M. de Talleyrand n'aimait pas ce régime révolutionnaire. Ce n'est pas qu'il en déclinât les principes. Je crois que rien n'est éloigné de son *acceptation*. Mais 93 ne lui convenait pas. Il aime une vie douce, so-

ciable. Il aime, parce qu'il n'a que celle-là, *la force d'inertie*, et il sait que les hommes révolutionnaires n'admettent au premier rang parmi eux que des caractères forts, des âmes avec une grande puissance de volonté. Sans doute Danton, Saint-Just, Robespierre même, étaient des monstres à face humaine, mais ils avaient une immense force agissante et, cette qualité, ils l'ont prouvée même à l'heure de la mort. Et puis, M. de Talleyrand n'a jamais su parler en public. Il y est gauche, timide. Aussi lorsqu'il fut à l'Assemblée constituante, il y parla peu et mal. Malgré la vanité naturelle à l'homme qui nous porte à nous aveugler sur nos défauts ou nos qualités, il sait fort bien ce qu'il peut ou ne peut pas. Ainsi donc il rejeta tout ce qui pouvait même rappeler un gouvernement révolutionnaire.

En sa qualité de grand dignitaire de l'empire, il convoqua et présida le Sénat. S'il n'y eût pas été, la convocation n'eût pas été légale. Il était le seul dignitaire qui fût demeuré à Paris et ensuite le seul qui aurait sanctionné la déchéance de l'empereur.

Alors on vit la honte de la France se dresser haute et fière, et prononcer sur notre sort, comme si la gloire eût parlé par l'organe de ce Sénat qui, pendant vingt ans, fut silencieux et donna son adhésion à tous les actes proposés devant lui et qui aujourd'hui, lâchement courageux, élève la tête et la voix contre l'homme qu'il adula pendant sa prospérité. Il y a dans la conduite du Sénat une horrible lâcheté qui révolte même les cœurs qui pouvaient ne pas aimer Napoléon. En général, l'homme n'aime pas à mépriser son semblable, et le mépris jaillit involontaire de

'âme de tout être ayant un peu de sang rouge dans
es veines.

L'empereur avait envoyé, dès le 30 mars, le duc
lè Vicence à l'empereur Alexandre. Ce n'était plus
oour lui que Napoléon voulait obtenir des conditions
plus douces. C'était pour son fils et pour sa femme.
Cette femme, qui aurait dû venir se jeter entre son
père et son mari pour leur demander de mettre bas
es armes et de respecter en elle un lien sacré. Si elle
e fut conduite comme elle aurait dû le faire, si, pre-
nant son fils entre ses bras, elle l'eût été présenter à
son aïeul en lui demandant de ne pas le dépouiller de
son héritage, jamais l'empereur d'Autriche n'aurait
sanctionné la déchéance de son petit-fils. Toute l'Eu-
rope connaît le cœur excellent, l'âme aimante de
François II. On sait que les liens de famille sont sa-
crés pour lui. Il est un de ces hommes à vénérer sur
e trône parce qu'on les aime dans leur intérieur. Il
aurait écouté la voix de la justice en même temps
que celle du sang, et l'empereur Alexandre aurait
suivi son exemple. C'est un fait et les personnes les
plus attachées au parti royaliste ne peuvent me dé-
mentir. Jamais l'empereur de Russie ne donna une
parole positive.

Mais le 30 mars il était trop tard. On avait déjà
donné ou fait paraître une impulsion, et tout cela
n'avait pas l'ombre même de certitude, encore que
l'empereur se voyait abandonné par ceux qu'il avait
comblés et auxquels il n'avait *jamais* fait de mal.
L'empereur Alexandre ne rejeta cependant pas les
propositions portées par le duc de Vicence. Il pen-
chait même pour que Marie-Louise fût régente avec
le roi de Rome, succédant à son père. Mais il voulait

que l'armée entière manifestât ce vœu, ainsi que tous les maréchaux. On a dit que l'empereur rejeta d'abord tout ce que lui dit le duc de Vicence. C'est faux. Ce fut la malheureuse défection du duc de Raguse qui fit tout le mal. Je le dis à regret, parce que je l'aime, mais la vérité n'est qu'une.

L'empereur Alexandre connaissait notre Constitution comme nous-mêmes. Il ordonna donc la convocation du Sénat.

Il s'assembla, comme je l'ai dit, sous la présidence de M. de Talleyrand et, *là*, dans ce même lieu où il avait rendu tous les sénatus-consultes qui avaient légitimé toutes les actions de l'empereur, dans cette même enceinte où l'esprit plus que le cœur français avait dit *que Napoléon n'avait pas entièrement perdu son argenterie en Russie, parce qu'il avait retrouvé ses plats* au Sénat, dans cette même enceinte, ce Sénat, bâillonné[1] jusque là par une main puissante, heureux de montrer qu'il est composé d'êtres pensants et agissants, prononce la déchéance de celui qu'il avait élevé et soutenu dans ses entreprises guerrières. Un gouvernement provisoire est nommé et, comme on le pense bien, le prince de Bénévent est le premier sur la liste. Vient ensuite le général Beurnonville, homme aussi médiocre dans la carrière administrative que dans toutes les autres, un homme de la révolution dont il professa non pas les maximes sanglantes, mais les sentiments patriotiques d'alors.

[1] Il y a des exceptions que je m'honore même de faire et de reconnaître. Je ne parle ici que de la masse. On verra plus loin dans le chapitre suivant la liste des *sénatus-consultes* rendus par le Sénat.

Les autres étaient des hommes d'esprit et de talent. Mais parmi eux je ne voyais que deux noms qui trouvassent en moi du retentissement, c'était M. de Jaucourt et M. Dupont de Nemours, qui était secrétaire général du gouvernement provisoire.

On dit que l'apparente adhésion donnée par l'empereur Alexandre à ce que ferait l'armée était une chose feinte pour gagner du temps et faciliter le disséminement des troupes. On dit à l'appui de cela que, bien avant le 2 avril, l'empereur de Russie avait *vu* la proclamation répandue au nom des Bourbons. Je ne le rapporte que comme un *on dit*. Je ne puis croire que l'empereur de Russie ait employé une sorte de ruse avec une grande nation, en même temps qu'il se montrait vraiment noble et généreux.

A peine le gouvernement provisoire fut-il en fonction que, à l'exemple de toutes les autorités dans la jeunesse de leur pouvoir, il inonda la France de discours et d'adresses au peuple et aux armées! Et c'était le général Beurnonville qui parlait à l'armée! Lui qui pouvait avoir eu de belles journées sans doute, mais dont le nom était aussi inconnu aux soldats que celui d'un grand guerrier d'une peuplade de l'Inde! Cette nomination au reste était à elle seule une preuve de ce qu'on oserait appeler p[illegible] la suite envers cette armée si belle, si florissante malgré ses revers et qui faisait encore trembler sur leurs chaises curules ces hommes qui, si longtemps cependant, achetèrent des sénatoreries, des majorats et des titres, avec un sénatus-consulte qui jetait à la bouche de la mitraille cent mille jeunes têtes dont ils n'avaient nulle pitié.

Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est la teneur du décret de déchéance! Il est hors de mon pouvoir

de le rapporter en entier. Il faudrait pour cela plus de patience humaine que je n'en possède.

« Attendu que Napoléon Bonaparte a déchiré le pacte qui l'unissait au peuple français *en levant des impôts*, *en établissant des taxes*, etc., etc...

« Qu'il a entrepris une suite de guerres en VIOLATION de l'article 50 de l'acte des Constitutions de l'an VIII, qui veut que la déclaration de guerre soit promulguée et discutée suivant les lois, etc., etc... »

Je ne puis poursuivre ! Comment un corps composé d'hommes dont l'âge passe le moyen terme de la vie, chargé de veiller au salut de l'État, investi par le chef lui-même du pouvoir de réprimer des abus, vient aujourd'hui lui reprocher ce qu'il a fait après l'avoir sanctionné par ses lâches complaisances? Il a fait la guerre, dites-vous, et pourquoi lui avez-vous fourni des milliers d'hommes pour les soutenir, ces guerres? Pourquoi fléchissiez-vous sous sa volonté comme de vils esclaves? Ah! c'est qu'il était fort alors! C'est qu'il vous faisait peur! Et puis vous étiez attirés par l'appât des récompenses. Mais le jour où le lion est tombé, le jour où sa force a été frappée de nullité par le sort, ah ! vous avez eu ce jour-là bien du courage à votre tour. Vous n'avez plus redouté la main qui ne pouvait plus ni frapper, ni donner des grâces! Oh! mille fois honte! Honte sur vous, malheureux! Honte et infamie sur la France dans ces journées où elle fut aussi bassement servile que lâchement courageuse.

On a prétendu que le Sénat était en nombre compétent. Cela n'est pas vrai. Tous les traités faits depuis vingt ans avaient encore toute leur force. On ne pouvait donc élaguer dès lors du Sénat les vingt-sept

membres étrangers à la France, mais qui en faisaient partie comme provinces réunies. D'ailleurs, même en l'admettant, le nombre n'était pas suffisant. Le Sénat se composait de cent quarante membres, dont vingt-sept des pays réunis et six de la famille impériale, ce qui fait trente-trois membres hors de la ligne française. Le jour de la convocation il ne se trouva que soixante-trois sénateurs, dont neuf des pays réunis. Or, comme il faut que le Sénat soit en nombre suffisant, c'est-à-dire aux deux tiers, il n'était pas compétent. Mais à son tour il disait :

— J'ai la force !

Quant au Corps législatif, cette véritable représentation de la nation, ce corps qui se taisait quand il fallait parler, qui parlait quand il fallait se taire, il se montra bien misérable dans cette circonstance. Il se montra sous la figure de soixante et dix-sept membres qui adhérèrent à ce que disait le Sénat et puis qui gardèrent le silence. C'est toujours ainsi que la France s'est trouvée depuis plus de quarante ans. Sans cesse sa destinée se trouve dans une balance dont le côté opposé n'a pas de contre-poids. C'est une triste manière de prouver sa force. Il n'y a jamais d'équilibre où il n'y a pas de niveau.

A peine l'acte de déchéance fut-il connu que des adresses innombrables arrivèrent à Paris. Nous sommes extrêmement *bavards* et *écrivassiers*. Il nous faut toujours faire des brochures, des discours, des proclamations. C'est une manie propre à notre nation. Cela se voit surtout à l'armée. Le moindre officier, un sous-officier même, fera un discours à sa troupe qui, quelquefois, est forte de sept hommes... Alors des esprits connus par leurs excès démagogiques,

croyant qu'on les avait oubliés, se mirent à raconter les choses les plus inconcevables sur leur fidélité au drapeau sans tache. A partir de ce jour, ce pauvre Henri IV n'eut aucune trêve. On ne chantait que : *Charmante Gabrielle!* ou bien : *Vive Henri IV!* Et comme cela était de saison pour un roi mort depuis trois cent cinquante ans! C'était aussi Louis XIV, et puis saint Louis! Louis XIV était en défaveur. Mais Henri IV et saint Louis! Il y avait en vérité à faire passer l'envie d'être jamais l'un ou l'autre.

On donnait alors la contre-partie de ce que nous avions fait avec les *Gaulois et les Francs*, et Charlemagne, quelques semaines avant.

J'ai parlé du gouvernement provisoire. Sa composition était étrange. Dans tous ces hommes appelés au pouvoir dans un moment important, il ne s'en trouvait qu'un seul avec une véritable vocation de servir le roi Louis XVIII, c'était l'abbé de Montesquiou. Quant aux autres, on ne pouvait attendre d'eux que des choses ou nulles pour le pays ou bien funestes à sa prospérité. J'en excepte cependant M. de Jaucourt. Cependant il était moins pur que l'abbé de Montesquiou. Il était sénateur. Il était attaché à la maison d'un frère de l'empereur. Il avait été *impérialiste* enfin, et j'avoue que les hommes qui furent amenés en vingt-quatre heures à un changement subit dans leur opinion me sont toujours suspects.

M. le comte de Jaucourt est un homme parfaitement aimable. Il possède ce ton, ces manières de bonne compagnie qui n'existent presque plus que dans la tradition ou dans nos souvenirs. J'aimais beaucoup à le rencontrer. Il était ami fort intime du

comte Louis de Narbonne qui m'avait appris à l'apprécier.

C'est lui qui fit ce trait admirable dont on a tant parlé. Surpris par M. de La Châtre, il se cacha. On ferma une porte sur lui avec tant de promptitude que le doigt d'une de ses mains fut pris dans la porte et entièrement écrasé. Il ne poussa même pas une plainte. Ce courage instinctif, venant tout à fait du cœur, est bien beau et ne peut se traduire autrement. Mme de Jaucourt était également l'une des femmes les plus agréables que j'eusse rencontrées jusqu'alors. Il y avait en elle de la grâce, de l'esprit, et une nonchalance pleine de charme qui attirait à elle. Son pied était bien sûrement l'un des plus remarquables de France après celui de Madame mère. L'abbé Junot, ancien aumônier des gardes françaises et parent de mon mari, était fort lié avec M. et Mme de Jaucourt. Il passait une partie de l'année à leur terre de Combreux et me racontait des choses aimables de Mme de Jaucourt qui me la faisaient aimer.

Quant au duc de Dalberg, il est un des hommes les plus funestes qu'on pût imposer à la France. Cette pensée est le résultat de mon opinion et je puis ajouter que je ne varierai pas. Ceux qui ont suivi M. le duc de Dalberg dans toute sa carrière politique peuvent dire si nous devons nous applaudir de l'avoir vu s'asseoir parmi les hommes qui composaient le gouvernement provisoire de la France. Toujours passionnés, toujours dans la sphère de la folie, nous entendions fulminer contre Bonaparte, qu'il fallait appeler enfin de son nom véritable, s'écriait-on. Et des brochures s'imprimaient pour nous prouver que *Buonaparte* n'était pas Français et le même jour on

reconnaissait M. le duc de Dalberg, Allemand par son nom et sa naissance, Génois par son alliance, comme l'un des chefs auxquels nous devions obéir et l'un des cinq membres d'un gouvernement provisoire.

— Plus de *tyran!* faisait-on dire à Monsieur dans sa proclamation aux Français! Plus de *tyran!*

Mais en vérité, moi, qui de toutes les personnes de la cour de Napoléon, me suis trouvée peut-être la plus maltraitée par lui, jamais il ne me vint dans la pensée de lui donner ce nom!

— *Plus de droits réunis!*

On a vu comment on a tenu cette promesse!

— *Plus de guerre!*

Et même plus d'armée. Nous avons pu juger de ce qui avait été fait à cet égard, en 1830.

Je retrouve par hasard la liste des sénateurs présents à la séance du 1er avril. Je vais la transcrire ici. Il faut un peu aider à la mémoire de ceux qui peuvent oublier.

MM. Abrial.
Barbé de Marbois.
Barthélemy.
Le cardinal de Bayanne.
Belderbursch.
Berthollet.
Le général Beurnonville.
Buonacorsi.
Carbonara.
Le général comte Chasseloup-Laubat.
Chollet.
Le général Colaud.
Cornet.
Davout.
De Grégory-Marcorengo.
Le général Dambarrère.
De Père.
Destutt de Tracy.
Le général d'Harville.
Le général d'Hédouville.
Daubersaërt.
Dubois Dubay.
Emmery.
Fabre de l'Aude.
Le général Férino.

MM. Fontanes.
Garat.
Grégoire.
Herwin de Jaucourt.
Journu Aubert.
Le général Klein.
Legras.
Lambrecht.
Lanjuinais.
Delannoy.
Lebrun de Rochemont.
Lemercier.
Le général Lespinasse.
Malleville.
Meermann.
Monbadon.
Pastoret.
Pontécoulant.
Porcher.
Régal.
Roger-Ducos.
Saint-Martin Delamotte.
Le général Ste-Suzanne.
Saur.
Schimmelpennirgk.
Le maréchal Serurier.
Le général Soulès.
Tascher.
Le général Valence.
Le maréchal de Valmy.
Vandeden.
Vimar.
Volney.
Villetard.
Le général Vaubois.
Vandepoll.

CHAPITRE XIII

Le Sénat. — M. Buloz. — L'abbé Grégoire. — M. de Tracy. — La trahison. — La messe des morts de l'abbé Grégoire. — L'Abbaye-aux-Bois. — Les évêques de Tournai et de *Gand*. — *L'Idéologue*. — Napoléon faisant des canonniers d'une troupe de séminaristes. — Le duc de Dalberg et la cocarde blanche. — M. de Béthisy. — M. de Morfontaine. — M. Tourton. — Encore la cocarde blanche. — Le boulevard. — *Vive le roi!* — Toujours M. de Talleyrand. — L'empereur de Russie. — L'abbé Louis. — L'archevêque de Malines. — *Jupiter-Scapin*. — M. de Pradt, surnommé *Gilles-Arlequin*. M. de Nesselrode. — M. de Larochefoucauld. — Le duc de Doudeauville. — L'honnête homme ! — Les maréchaux et l'armée. — Encore l'empereur Alexandre et *toujours* M. de Talleyrand. — Marie-Louise et son père. — La salle du conseil. — C'est le bazar où nous sommes vendus. — L'archevêque de Malines fait un rêve[1].

J'ai donné la liste des sénateurs qui plus tard furent pairs de Louis XVIII, mais je n'ai pas parlé de la plus forte des raisons qui les avaient décidés. C'est assez d'un souvenir amer. Je ne veux pas le donner aux cœurs français qui me lisent. C'est assez, je le répète, de ce que j'ai marqué pour eux dans le livre de l'histoire de leur pays.

Je parlerai cependant de l'un d'eux en particulier, et pour faire remarquer que la Restauration n'était

[1] Voir la brochure qu'il a écrite et où il dit qu'il a sauvé la France !!

pas toujours reconnaissante dans les services qu'on lui rendait.

M. Buloz[1], officier supérieur et très dévoué à la cause impériale, fut trouver, quelques jours après la déchéance, l'abbé Grégoire et lui dit qu'il lui paraissait étonnant que *lui* surtout eût donné sa voix pour un événement qui ramenait des gens que lui-même avait proscrits. L'abbé Grégoire disait son bréviaire dans ce moment. Il marmotta un ou deux mots et puis il se remit à prier, montrant à M. Buloz des journaux qui étaient sur son bureau et qui parlaient de cette affaire. Il continua ses patenôtres et puis, venant à lui :

— Eh bien, dit-il, voilà de grandes choses !

M. Buloz fit un mouvement de tète qui voulait beaucoup dire, mais ne répondit rien.

— Vous me blâmez, dit Grégoire.

— Oui certes, dit enfin M. Buloz. Je vous blâme d'avoir ainsi renversé un monument élevé sur les décombres d'un vieil édifice que vous-même aviez renversé et dans lesquels aujourd'hui vous allez chercher de mauvais gravois pour construire sans but et sans motif.

— Eh bien, oui, dit Grégoire, c'est vrai, je le confesse, j'ai contribué à la chute de cet homme. Mais savez-vous depuis quelle époque j'y travaille, moi ? depuis 1807 ! Oui, depuis ce temps son acte de déchéance, celui-là même qui vient de servir à présent, eh bien, cet acte était minuté dans mon secrétaire ! nous en avons fait le brouillon avec M. de Tracy.

[1] Frère du directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Et voilà cependant l'homme auquel les Bourbons ont refusé une messe de *Requiem*[1] !

L'empereur ne l'avait pas assez ménagé. Il aurait dû, avec cet esprit plein de sagacité et de raisonnement qui le distinguait, juger cet homme, tout à la fois dangereux comme prêtre et comme révolutionnaire. En général Napoléon n'a pas été assez observateur des dangers qui pouvaient le menacer. Toujours occupé à ressaisir sa puissance lorsqu'il la sentit échapper, il ne fit aucune attention à ce qui menaçait cette même puissance. C'est ainsi que le clergé, sans cesse maltraité par lui, est devenu son ennemi personnel et qu'il cessa de s'en occuper après lui avoir infligé des corrections aussi rudes qu'humiliantes. L'abbé Grégoire, qu'il n'appelait que l'*Idéologue*, ainsi que M. de Tracy, ne lui pardonnait pas ses moqueries qu'il connaissait fort bien, et sa vengeance mûrissait en secret. C'est également ainsi que les évêques de Tournay et de Gand, enlevés lors du concile de Paris, laissèrent leur diocèse dans un état de vacance, objet d'un trouble que toute la puissance de Napoléon ne pouvait faire cesser. Le chapitre de Gand se divisa, celui de Tournay disparut en entier. Le chapitre de Gand continuant à être turbulent, que fit-on ? Cent séminaristes furent enlevés et envoyés à Wesel pour y servir dans l'artillerie ! Et quelques jours après ce scandale vraiment inouï, les diacres et les sous-diacres qui avaient été exemptés du service militaire, furent traités de même et condamnés à rejoindre différents corps[2].

[1] J'étais alors à l'Abbaye-aux-Bois. Nous avions été prévenue qu'on voulait brûler le couvent.

[2] Ceci eut lieu en 1812 et 1813

C'était une mesure doublement maladroite et qui bien sûrement n'est pas sortie de la pensée de l'empereur. Comment n'aurait-il pas vu l'inconvénient de blesser autant de familles dans ce qu'elles avaient de plus cher, et cela, chez un peuple éminemment religieux et notre ennemi, car enfin la Belgique l'était quoi qu'on en ait dit.

J'ai mis cette circonstance parce que dans le moment où nous sommes arrivés, tout ce qui est relatif aux intérêts qui ont décidé la chose, est grave et intéressant. Je parlerai tout à l'heure d'un autre fait également relatif à la défense de Paris et qui est fort peu connu. Maintenant nous allons poursuivre le cours des événements.

Les alliés entrèrent donc dans Paris. Le duc de Raguse se retira sur Essonnes avec les générau[x] Souham, Compans et plusieurs autres que je retro[u]verai tout à l'heure aussi quand il en sera temps et qu'il faut considérer comme les vrais motifs de l'affaire terrible de Marmont.

Pour faire la relation détaillée de cette journée du 31 mars, si importante dans l'histoire de la France, je dirai que ce même jour, quoique la capitulation fût signée depuis deux heures après minuit et que par conséquent les Bourbons eussent été proclamés dès le point du jour par leur parti, si l'assentiment des puissances alliées eût été positif, à onze heures du matin rien n'annonçait encore même par un signe que la révolution fût faite dans ce sens. Ce ne fut que vers midi que quelques cocardes blanches et des drapeaux blancs se firent voir sur la place Louis XV. Ces signes étaient portés par trente ou quarante personnes à cheval qui agitaient ces drapeaux en criant : « Vive

le roi ! vivent les Bourbons ! » Mais le peuple était morne et silencieux, et ne disait rien. Ceci est un fait. On sait comme il est facile de faire du mouvement en faisant crier vingt personnes au milieu d'un carrefour. L'archevêque de Malines nous a raconté lui-même que ce jour du 31 mars, *quelque désir qu'il eût de voir la chute de Napoléon*, il n'entendait et ne voyait rien qui pût faire présumer le retour de l'ancienne dynastie. Ce fut M. le duc de Dalberg qui le premier étant à une fenêtre de l'hôtel de M. de Talleyrand, où se fabriquaient toutes les affaires de la pauvre France ce jour-là, s'écria :

— On prend la cocarde blanche !...

Alors une partie des personnes qui se trouvaient chez M. de Talleyrand se précipitèrent sur la place même *pour voir*, dit l'une d'elles, *quel était ce mouvement*. C'était un groupe qui se dirigeait vers le boulevard de la Madeleine. En passant par la rue Royale, les cris devinrent plus vifs et les fenêtres s'ouvrirent. Des cocardes blanches furent jetées et les femmes agitèrent des mouchoirs blancs. M. de Béthisy se donnait un mouvement extraordinaire. Il allait partout et demandait des cris à tous ceux qui passaient. Il donnait rendez-vous pour le soir chez M. de Morfontaine, qui fut dans cette journée une personne excessivement influente par les effets, non seulement de sa fortune, que depuis longtemps il prodiguait pour une cause à laquelle, au reste, il était toujours demeuré fidèle, mais par les soins qu'il se donna dans cette journée du 31, ainsi que tout ce qui l'entourait. J'aurai à parler sur lui et sur sa mort, qui fut toujours un sinistre mystère et qui peut-être pourrait avoir maintenant un jour qui l'éclairerait

Ce groupe, tel que je viens de le décrire, était donc sur le boulevard lorsqu'il rencontra M. Tourton, officier général de la garde nationale, qui était à cheval avec un aide de camp de l'empereur de Russie. Tous deux furent arrêtés par le groupe, qui continuait à crier : « Vive le roi ! vivent les Bourbons ! » M. Tourton leur dit qu'il ne pouvait leur donner la protection qu'ils lui demandaient en ce moment, parce qu'il lui fallait prendre des ordres de ses supérieurs, et l'aide de camp de l'empereur de Russie parut fort embarrassé. Ces messieurs continuèrent leur chemin (ils allaient à la barrière de Belleville) et le groupe demeura où il était. Le fait est que tout ce mouvement était on ne peut pas plus partiel. Et, si un escadron de la garde impériale avait seulement traversé Paris, tout eût été dissipé à l'instant même. La marche du groupe n'a pas dépassé le boulevard Montmartre, dans cette matinée du 31 mars.

Ce fut alors que les souverains alliés entrèrent dans Paris. A mesure qu'ils avançaient dans la ville, la manifestation pour les Bourbons devenait plus positive, soit que la crainte de Napoléon eût jusque-là comprimé le vrai sentiment ou que tout simplement le penchant à reconnaître le soleil levant et à abandonner le soleil couchant se fît ici reconnaître comme toujours. Mais une autre légère circonstance influa sur cette grande affaire d'une manière très singulière. Les troupes alliées portaient toutes au bras une écharpe blanche. Elles la portaient comme un signe de victoire, mais pas du tout comme un signe de royalisme pour la France. La plupart des gens qui regardaient le crurent. Les royalistes, qui savaient fort bien la vérité de la chose, se donnèrent bien garde de ne pas profiter de cet avan-

tage et ils s'écrièrent que Louis XVIII était reconnu par l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche lui-même, que M. le prince Schwarzenberg portait l'écharpe blanche et que le roi serait ici le lendemain.

Voilà ce que criaient plusieurs personnes du haut de leur tête sur les boulevards et dans les Champs-Elysées, où l'empereur Alexandre se rendit tout d'abord pour voir défiler ses troupes et établir l'ordre. On me l'a dit, car je déclare ici que je ne suis pas sortie de ma maison ce jour-là et que je n'ai pas été au-devant des Cosaques *pour crier : « Vive l'empereur de Russie! »* comme des Français n'ont pas rougi de le faire. Et cependant j'avais été exilée par Napoléon, du moins je le croyais !

Mais une chose *positive*, c'est que nulle parole n'avait été donnée de la part des alliés. Sans doute l'empereur Alexandre avait une opinion plus ou moins favorable pour les Bourbons. Je crois même qu'elle l'était tout à fait. Mais que cette opinion dût se manifester à l'instant, voilà ce que je ne crois pas.

Un fait assez à l'appui de la préférence que l'empereur Alexandre accordait à la cause royale, c'est le choix qu'il fit de la maison de M. de Talleyrand, connu pour l'ennemi de Napoléon. Je ne dirai pas qu'il l'était pour l'ami des Bourbons, car je serais stupide de le dire et de le croire. Mais enfin il les servait ce jour-là pour accabler l'autre. C'est donc chez lui que l'arsenal *fourbissait* des armes pour frapper l'empereur. Que Dieu pardonne à M. de Talleyrand le mal qu'il fit à la France ! Au reste il a bien des comptes à régler avec lui. Un de plus ou de moins ne l'a pas effrayé.

Ce fut à cinq heures du soir que l'empereur Alexandre se dirigea vers l'hôtel de M. de Talleyrand. Il était en conseil avec M. de Pradt, qui, après avoir baisé la main impériale qui le combla de faveurs pendant quinze ans, vint aussi donner le coup de pied de l'âne au lion abattu. Et puis vint M. le duc de Dalberg. Celui-là est impardonnable dans sa haine, parce qu'il n'avait RIEN à reprocher à Napoléon, qui toujours fut pour lui et tous les siens une source de biens, d'honneurs et de grâces. L'ingratitude portée à ce degré révolte doublement, et il faut être plus du monde que je n'en suis pour comprendre même son existence[1].

L'empereur de Russie était à pied. Il descendit de cheval après avoir vu défiler ses troupes, et vint ainsi chez M. de Talleyrand... Il fut reçu par le maître de la maison d'abord, ayant pour aides des cérémonies M. de Pradt, d'un côté, et le baron abbé Louis, de l'autre. Tous deux étaient friands de ministère et postulaient déjà, en s'humiliant devant le vainqueur, afin de partager les dépouilles du vaincu. M. de Talleyrand ne pensa pas que tous ces gens-là étaient de sa robe. Sans cela il eût évité peut-être *au moins* l'archevêque de Malines.

Pour être véridique, je dois dire cependant que, avant l'arrivée de l'empereur de Russie, M. de Nesselrode était demeuré enfermé avec lui pendant deux heures et je crois bien que ce qui fut *discuté* plus tard dans le conseil fut *arrêté* alors entre eux. L'empereur de Russie était-il d'accord? Voilà par exemple ce que je ne sais pas...

[1] Il est une politique mondaine qui consacre une injustice dès qu'elle est avantageuse. (BAYLE.)

Dès le même jour, l'archevêque de Malines racontait à tout le monde que le roi de Prusse *lui avait souri*, que le prince de Schwarzenberg *l'avait salué*, que M. de Nesselrode *lui avait parlé !* C'étaient, comme on le voit, des faveurs en effet bien grandes, de la part de gens qui pouvaient ne pas penser à lui ! Quel degré d'oubli de soi-même ! Et voilà l'homme qui ose appeler Napoléon *Jupiter-Scapin !* Quel nom alors lui sera donné à lui-même?

Ce fut dans le trajet que fit l'empereur de Russie, pour atteindre la maison de M. de Talleyrand, qu'il fut abordé par M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld, qui lui demanda de rendre à la France ses princes légitimes. Cette démarche de M. le vicomte de Larochefoucauld est aussi honorable que la conduite des autres est infâme. Jamais M. de Larochefoucauld n'a servi Napoléon en aucune manière[1], ni à l'armée, ni dans sa maison d'honneur. Ses sentiments, toujours dans la même direction, n'ont eu qu'un objet. Le jour où il arbora la cocarde blanche il ne fit que manifester une affection que depuis longtemps son père et tous les siens lui avaient inculquée et que du reste ils ne cachaient pas. Rien n'est à blâmer, tout est au contraire à louer. La seule chose qui m'a fait de la peine dans cette démarche, c'est la demande instante d'abattre la colonne. M. de Larochefoucauld devait y voir la gloire de la France. Du reste la réponse de l'empereur Alexandre fut extraordinairement circonspecte. Il accueillit M. de Larochefoucauld, mais il ne donna

[1] M. le duc de Doudeauville, l'un des hommes les plus respectables que je connaisse, père de M. de Larochefoucauld, fut plusieurs fois sollicité ainsi que son fils d'entrer dans la maison de l'empereur. Ils refusèrent toujours.

aucune espérance, et même une sorte de refus pouvait être deviné.

La cause de cette irrésolution venait d'un motif que l'on ne connaissait pas alors à Paris. L'empereur de Russie ne voyait pas du tout que la nation partageât l'enthousiasme de quelques centaines de personnes que M. de Talleyrand lui présentait comme le royaume. A l'affaire qui avait eu lieu récemment à Fère-Champenoise, les Russes avaient vu quelques milliers d'hommes se battre et se faire couper en morceaux plutôt que de céder à l'ennemi, et ces hommes étaient enlevés à la charrue seulement depuis quelques jours. Que ferait donc l'armée? Que feraient donc les maréchaux, les généraux? Cette pensée occupait profondément l'empereur Alexandre. Je le tiens d'une source dont je ne puis douter. C'est ici que M. de Talleyrand fut utile à la Restauration, car il est de fait que, entre lui et M. de Nesselrode, tout fut minuté d'avance et on le fit adopter ensuite à l'empereur Alexandre, en lui présentant à l'appui de ce qu'on disait la défection du corps de Marmont. Marmont, le frère d'armes, l'aide de camp, l'ami de cœur qui restait à Napoléon après la chute de Junot, de Lannes, de Duroc, de Bessières, celui-là l'abandonnait! La France ne voulait donc plus de lui! Une autre coïncidence fâcheuse fut la séparation qui eut lieu par le le fait de Marie-Louise et de son père!

Quoi qu'il en soit, l'empereur de Russie résistait assez fortement, au dire même de Mgr l'archevêque de Malines, à toutes les raisons que lui donnait M. de Talleyrand.

— Quels moyens emploierez-vous? demanda l'empereur Alexandre.

— Les autorités constituées, répondit avec assurance M. de Talleyrand.

L'empereur parut étonné :

— Quelles autorités? Toutes sont dispersées.

— Je demande pardon à Votre Majesté. Le Sénat est en nombre suffisant (ce n'était pas vrai) et le Corps législatif aussi. Le Sénat une fois prononcé, la France suivra sa volonté[1].

L'empereur parut encore hésiter.

— Votre Majesté veut-elle entendre deux témoins qui confirmeront mon assertion?

Et M. de Talleyrand fit entrer M. le baron *abbé* Louis et l'archevêque de Malines. C'est à ces deux hommes que l'empereur de Russie s'en est rapporté pour établir son opinion sur l'état de la France! En vérité, je commence à le croire, son parti était pris d'avance.

M. de Talleyrand introduisit donc ses *deux témoins* dans la salle où notre sort se discutait, car le conseil se tint immédiatement. Ce conseil était composé de MM. le duc de Dalberg, Nesselrode, Pozzo di Borgo, prince de Schwarzenberg, prince de Lichtenstein, M. de Talleyrand, le baron Louis et l'archevêque de Malines, le roi de Prusse et l'empereur Alexandre. Tous étaient rangés à droite et à gauche du grand meuble qui est au milieu de la chambre. L'empereur Alexandre était debout, allant et marchant sans s'arrêter. Il paraissait fort occupé du grand intérêt qu'il traitait. Il parla longtemps sur les malheurs de la

[1] Cette parole de M. de Talleyrand est une condamnation terrible pour le Sénat. Ainsi donc, si le Sénat avait résisté aux ordres arbitraires de Napoléon, il eût été secondé par la France.

guerre, et finit par conclure que, Napoléon ayant mérité la déchéance d'un pouvoir dont il abusait, il *fallait laisser la France se donner de nouveaux souverains et l'aider dans cette grande affaire* en lui prêtant assistance contre quelques personnes qui pourraient vouloir maintenir un ordre de choses qu'il fallait abattre entièrement. Il se tourna, après avoir parlé, vers le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg, qui représentait l'empereur d'Autriche, et leur demanda si c'était leur avis. Ils répondirent tous deux affirmativement. L'empereur Alexandre reprit alors son discours avec émotion et dit plusieurs paroles vraiment belles et généreuses. Il faut convenir que la première fois il fut grand et admirable. C'est justice de le reconnaître.

Mais une chose curieuse, c'est la conduite de l'archevêque de Malines. Je ne le peindrai qu'avec les couleurs de sa propre palette.

— Quand l'empereur me demanda mon avis, dit-il en racontant cette scène vraiment curieuse par le rôle qu'il y jouait, *j'éclatai* en m'écriant que nous étions tous royalistes, que la France *entière* l'était comme nous, que nous n'avions gardé le silence qu'à cause du Congrès de Châtillon (c'est-à-dire par peur)!

Et enfin mille belles choses semblables.

Oui, ce fut ainsi que cela se passa. Je n'ajoute ni n'invente. Le fait fut mis dans les journaux, mais pas du tout avec ces détails, dont je garantis la vérité.

Vint ensuite la convocation du Sénat, le 1er avril, la déchéance de Napoléon et tout ce qui suivit ce grand événement.

CHAPITRE XIV

Adhésion du Corps législatif à l'acte de déchéance. — Mailhe le conventionnel. — Quelle classe d'hommes accueillit les Bourbons. — Napoléon et ses maréchaux à Fontainebleau. — Conspiration. — Nouveau Romulus montant au ciel. — Un cœur de coton. — Quels étaient les conspirateurs. — SIGNATURE!!! — Propositions faites aux puissances. — Par qui présentées. — Berthier. — Prétextes mal déguisés. — Départ. — IL NE REVINT PAS! — Le duc de Raguse à Essonnes. — La ressemblance. — La députation. — Sorte de mystification. — Entretiens sur le suicide. — Précautions. — Acide prussique. — Volonté de Dieu.

Ce fut le 2 avril que l'acte de déchéance fut prononcé et le 3 avril le débris incomplet du Corps législatif adhéra à la déchéance. Tout s'écroulait avec une rapidité effrayante! Il y avait comme un souffle de Dieu sur le pouvoir qui tombait en s'effaçant! C'était affreux!

L'empereur Napoléon, en recevant l'acte du Sénat, montra ce qu'il était plus que jamais il ne le fit connaitre. Les hommes qui ont osé le juger sur cette page de sa vie n'ont pas seulement compris cette immense nature et leur voix misérable a pu s'élever contre lui. Il y a dans notre façon d'agir certaines parties qui, en vérité, font rougir lorsqu'on y pense ensuite de sang-froid et qu'on revoit des temps écoulés qui nous apparaissent comme autant de fantômes.

Parmi les acteurs qui élèvent le plus la voix contre ce drame qui déroule ses pages avec une terrifiante régularité, on voit un homme qui fut l'un des plus acharnés à la perte de Louis XVI, le conventionnel Mailhe. Il se met dans cette légion de serviteurs de la nation, parmi les hommes qui parlent aujourd'hui au nom du bien public et qui, pendant vingt ans, l'ont caché dans les replis de leur âme, les uns par lâcheté, les autres par une insouciance qu'ils osent appeler prudence. Des noms qui rappellent 93 et ses saturnales ; des noms que, pendant tout son règne, Napoléon proscrivit comme tachés de sang, surgissent de toutes parts, en 1814, et viennent saluer le drapeau blanc. Cette assurance impudente est, ce me semble, la plus forte preuve de la faiblesse des Bourbons. Ils la comprenaient, les malheureux, et ces cris de joie étaient une insulte à leur retour. Comment comprendre autrement la réunion des mêmes hommes qui servirent la démence populaire, la fureur démagogique, la tyrannie oligarchique et le despotisme impérial? C'est cependant ce que nous vîmes en 1814. Voilà les hommes que les Bourbons accueillirent! Tant il est vrai que tout appui est bon pour le pouvoir qui s'étaie autrement que sur ses propres forces! En donnant pour ainsi dire la main à des hommes qu'il devait proscrire, le gouvernement royal a fait une faute immense. Il a redonné une existence à un corps privé de vie ou du moins frappé de léthargie par la main de Napoléon. Il savait comme on gouverne la France, celui-là. Comment s'est fait 1830? Avec les éléments remis en vigueur en 1814. C'est au moins mon opinion, et je suis d'autant plus fondée à la conserver que les éléments la confirment chaque jour.

Napoléon, retiré à Fontainebleau, était là avec Berthier, Maret, Caulaincourt, Bertrand et la plus grande partie des maréchaux. Cette page de l'histoire de l'empereur est peut-être sans exemple dans celle des siècles. On voit les révolutions du sérail, celles du prétoire, du Bas-Empire. On voit les assassinats de la Russie; on voit encore les couronnes sanglantes de l'Inde être données par les chefs de l'armée ou par de vils eunuques, mais RIEN, rien dans les pages de l'histoire ne donne la pensée de ce qui s'est passé à Fontainebleau pendant les jours et surtout les nuits que le héros, abandonné de la fortune, y passa au milieu de ceux qu'il croyait ses amis!!! Un voile épais fut alors jeté sur les événements. Ceux qui les provoquèrent avaient trop de honte de leur bassesse pour ne pas la cacher au monde.

Napoléon, maîtrisé par la rapidité des circonstances, n'eut pas le temps de les signaler à l'horreur publique, et la Restauration, qui, sans les avoir commandés, les avait au moins autorisés, en partageant leur honte partagea leur volonté de mystère. Tout fut donc inconnu pour les masses et peu de monde apprit alors que Napoléon avait été voué à la mort dans une conspiration extrêmement nombreuse, les jours qui précédèrent son abdication, et formée par les principaux chefs de l'armée.

— Mais, dit l'un d'eux dans le conseil ou plutôt le sabbat que ces démons d'enfer tenaient entre eux, que ferons-nous de lui? Il y a ici deux ou trois séides qui, comme Antoine[1], pourraient bien porter sa robe san-

[1] Ils voulaient parler du duc de Bassano, de Caulaincourt, de Bertrand et de quelques autres dans les classes moins élevées.

glante au peuple et nous faire jouer le rôle de Cassius et de Brutus. Je n'ai pas envie de voir brûler ma maison et d'être mis en fuite.

— Eh bien, dit un autre, il ne faut laisser aucune trace! Il sera monté au ciel, comme Romulus!

Les autres applaudirent. Alors commença le plus horrible entretien. Il est hors de la force humaine d'en rapporter les détails... La mort de l'empereur fut proposée, discutée pendant une heure avec le sang-froid d'un sauvage de l'Inde armé du tomahawk et cherchant le plus sûr moyen d'enlever adroitement la chevelure de sa victime!

— Et Berthier? dit un autre.

Tous levèrent les épaules.

— Il le saura quand la chose sera faite. Mais jusque là, silence! Berthier n'est rien du tout. Il a un cœur de coton et une tête de vent.

Tous se mirent à rire, *un seul excepté.*

— Mais, dit celui qui avait porté la parole le premier, il faut enfin terminer. L'empereur de Russie s'impatiente. Nous sommes avancés dans le mois d'avril, et rien n'est fait. Aujourd'hui, pour la dernière fois, il faut lui parler de son abdication, il faut qu'il la signe définitivement, ou bien...

Un geste horrible suivit cette parole.

Napoléon fut averti de ces réunions mystérieuses et terribles où son existence était ainsi agitée par des hommes qui lui devaient la leur! Qu'il se fût mis seulement à sa fenêtre, qu'il eût dit pendant la parade à sa vieille garde : « Mes enfants, on veut m'assassiner, » et cinq minutes après, quelques lambeaux sanglants eussent été les seuls restes de ceux qui le menaçaient! Il ne le fit pas. Et voilà cet homme qu'on accusait

dans ce même temps d'être sanguinaire? tyran? C'est une honte de plus sur nous!

Oui, la vie de Napoléon fut menacée par les mêmes hommes comblés par lui de biens et d'honneurs, de faveurs, illustrant leur lignage, leur donnant un éclat échappé de son auréole et les accablant sous des bienfaits que jamais leur cœur ne reçut. Cette partie de sa vie est peut-être la plus terrible à rappeler au souvenir de qui l'a aimé comme moi. Combien il dut souffrir! Non, les tourments de Sainte-Hélène ont dû pâlir devant le moment où, lui mettant une plume dans la main, un homme osa lui dire :

— Signez... si vous voulez vivre!...

Si cette dernière parole ne fut pas articulée, le regard, le geste, l'inflexion de la voix a dit plus encore que la bouche ne pouvait faire entendre!

Il signa!!! et avec ce renoncement à nous il signa le malheur de la France, du moins le vois-je ainsi. Ce fut donc alors qu'il proposa son abdication, mais en faveur de son fils. Cette proposition peut-être eût été acceptée sans M. de Talleyrand et ses agents, car, malgré la vanité de l'archevêque de Malines, qui le porte toujours à se croire un acteur fort important, dans la grande représentation il n'était pas autre chose qu'une de ces grandes utilités qui arrivent sur la scène pour dire : « *Monsieur, c'est une lettre.* » Tout *infime* qu'il était, au reste, il fut très nuisible, et Napoléon put juger, mais trop tard, du tort qu'il eut de ne pas écraser tout à fait les serpents qu'il avait éloignés de lui.

L'empereur de Russie voulut connaître l'esprit de l'armée avant de prendre une dernière résolution. Alors Napoléon choisit le maréchal Macdonald, le ma-

-échal Lefebvre, le maréchal Oudinot, le duc de Vicence, le maréchal Ney et le duc de Bassano[1] pour porter à l'empereur Alexandre les propositions qu'il faisait aux puissances alliées. Quelque temps avant il s'était passé une scène dont le souvenir me force presque à de la haine contre l'homme qu'elle concerne presque entièrement. C'est Berthier! Il était avec l'empereur et il balbutia une excuse pour le quitter dans ce moment. Mais il avait, disait-il, des papiers importants pour l'empereur lui-même à mettre à couvert et qui nécessitaient sa présence à Paris.

Tandis qu'il parlait, l'empereur le regardait avec une surprise douloureuse que l'autre ne vit ou ne voulut pas voir.

— Berthier, lui dit Napoléon en lui prenant la main, Berthier, vous voyez comme j'ai besoin de consolation, combien j'ai surtout besoin d'être entouré par mes vrais amis!

Il appuya sur ce mot. Berthier ne répondait pas. Napoléon continua :

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas, Berthier?

— Certainement, Sire, répondit le prince de Neufchâtel!

Et il sortit du cabinet de l'empereur, la tête déjà pliée sous le poids d'une trahison. Lui, Berthier!

Après son départ, l'empereur fut longtemps sans parler. Le duc de Bassano respectait ce silence de tristesse et cherchait à s'identifier avec son maître malheureux, bien plus qu'aux jours de ses triomphes.

[1] Ils ne furent pas tous ensemble auprès d'Alexandre, mais ils communiquaient journellement.

Lui aussi suivait de l'œil cet homme accablé sous le poids des immenses faveurs qu'il n'avait payées par aucune des actions qui faisaient au moins acquitter les autres.

Napoléon le suivit longtemps des yeux. Son regard était profondément triste. Il le ramena ensuite vers le parquet, qu'il fixa pendant plusieurs minutes. On voyait passer sur son front les ombres des grandes pensées qui se heurtaient dans cette âme souffrante. Enfin, il alla vers le duc de Bassano et, posant la main sur son bras, il le lui serra avec force :

— Maret, lui dit-il, il ne reviendra pas!

Et il tomba accablé dans un fauteuil!

Lorsque je me retrace tous les détails de cette scène si courte dans ses apparents détails et si profonde, si grande dans la vie de l'âme d'un homme, la mienne est bouleversée! Il me faut pleurer pour ne pas trop souffrir! Alors je me trouve bien grande, car il me semble que j'aurais préféré la mort à une telle conduite.

Et en effet, Berthier ne revint pas!

Je parlerai de sa mort en même temps que de celle de M. de Morfontaine. Toutes deux ont un singulier mystère autour de leur agonie inconnue, toutes deux pourraient avoir la même cause que celle du général Quesnel!

Le duc de Raguse avait laissé son corps d'armée sous le commandement du général Souham. Le corps d'armée était aux environs d'Essonnes. Le maréchal Marmont, incertain sur ce qu'il avait à faire, hésitait encore. La convention qui, le 5 avril, fut conclue à, Chevilly entre lui et le prince de Schwarzenberg

l'avait été précédemment, puis démentie. Mais une chose bien impardonnable au duc de Raguse, ce fut d'avoir envoyé la copie de l'acte de déchéance de l'empereur, qui n'était pas encore connue de l'armée. Et, par les paroles qui accompagnaient cet envoi, il était facile de juger ses intentions.

— Sommes-nous donc au temps où les Romains faisaient et défaisaient l'empire dans une séance du Forum ? dit le général Lucotte.

Alors le général Souham jugea que, si l'empereur revenait au pouvoir, ils en avaient déjà trop fait pour reculer et qu'ils seraient perdus, et résolut, en l'absence du duc de Raguse, d'agir comme il le fit en effet. Il dit aux troupes qu'on allait à l'ennemi. A peine cette parole fut-elle prononcée que les soldats coururent aux armes comme des forcenés et partirent avec joie. Mais à mesure qu'ils avançaient ils ne voyaient pas l'ennemi. Enfin, arrivés dans les environs de Versailles ils virent qu'on les avait trompés. Ils s'élevèrent alors avec furie contre leurs généraux, qui furent au moment d'être sacrifiés à la colère du soldat. Les cris de : *Vive l'empereur!* retentissaient comme le tonnerre. Un chef de bataillon qui ressemblait étonnamment à l'empereur et qui en raison de cette ressemblance s'habillait comme lui, vint à passer dans le même moment. Il fut aussitôt enlevé dans les bras des premiers soldats qui l'aperçurent et porté en triomphe avec une sorte de délire et aux cris forcenés de : *Vive l'empereur! Mort aux étrangers! Mort aux Prussiens! Mort aux Russes!* Cette nouvelle parvint à Paris presque aussitôt, mais pas assez vite pour éclairer l'empereur Alexandre! Mais voulait-il l'être? C'est un labyrinthe dont on ne peut

sortir. Cependant je crois qu'il était de bonne foi en arrivant à Paris.

Le détail de l'arrivée des maréchaux de France chez l'empereur de Russie est un fait raconté dans tant d'ouvrages, que je juge inutile de le rapporter encore ici. Je dirai seulement que, le nombre de maréchaux étant complet, l'empereur voulut y mettre le maréchal Macdonald et il dit au duc de Bassano :

— Je veux y joindre le duc de Tarente. Il ne m'aime pas, mais c'est un honnête homme et, par cela même, sa voix aura plus de poids auprès de l'empereur de Russie qu'aucune autre. Ecrivez-lui, Maret.

Et puis après avoir réfléchi un moment :

— Mais ce pauvre Marmont? Il sera affligé que je ne le mette pas de cette députation ! Ecoutez, Maret, il faut l'y laisser. Mettez-y Macdonald, mais laissez-y Marmont.

Je ne sais si le duc de Raguse connaît ce détail. S'il l'ignore, je crois qu'il est fait pour l'affliger.

Les maréchaux vinrent donc à Paris après avoir eu avec Napoléon une grande conférence. Mais il est faux que le maréchal Lefebvre l'ait traité *avec dureté*, comme quelques journaux l'ont dit dans le temps. Le maréchal Lefebvre était tellement dévoué à Napoléon, dans les derniers moments de son pouvoir, que c'était lui qui devait faire éclater l'insurrection de Paris pour la défense. Je raconterai cela tout à l'heure. Ce fut le maréchal Ney qui lui parla avec le plus de rudesse et même comme si déjà il fût descendu du trône et prêt à monter *dans cette cage* qu'on lui destina plus tard.

Ils partirent donc, s'arrêtèrent à Petit-Bourg, chez le prince de Wurtemberg, pour y prendre d'au-

tres sauf-conduits. Déjà commençaient les humiliations. Mais enfin, nous étions vaincus! Le maréchal Marmont ne descendit pas de voiture, ce qui fut trouvé étrange et ce qui l'était en effet. Arrivés à Paris, ils furent chez l'empereur de Russie. Là encore le maréchal Marmont donna une marque singulière d'agitation. C'est qu'il souffrait, car il n'était pas traître. Non, il ne l'était pas, il ne le fut jamais. Il est malheureux! Mais qu'il doit l'être s'il connaît la portée du mal qu'il nous a fait!

Les maréchaux entrèrent chez l'empereur de Russie. Marmont n'entra pas avec eux! Cependant il ignorait encore ce qu'avait fait Souham, ou bien le savait-il déjà? Voilà qui est presque impossible à résoudre...

L'empereur Alexandre écouta les maréchaux avec attention. Sans doute son parti était pris. Cependant, je le répéte, il ne voulait pas, au moins en apparence, forcer la nation. Le parti de la concession faite à Napoléon II par son père était d'abord un des trois partis proposés au conseil et que M. de Talleyrand était parvenu à faire rejeter. Mais, entouré de l'assentiment de l'armée, il devenait bien autrement fort et redoutable en l'opposant à un parti dont les couleurs n'étaient plus les nôtres, ainsi que les sympathies.

L'empereur de Russie parlait là-dessus avec chaleur et même avec intérêt. Les arguments portés en faveur du jeune enfant paraissaient même lui faire impression. La crainte surtout d'une guerre civile était pour lui, il le faut dire, une des choses les plus effrayantes et les plus à redouter.

Au moment où l'on pouvait concevoir quelque

espérance, un de ses officiers lui remet un paquet. Il l'ouvre. Sa figure change tout-à-coup.

— Eh quoi ! messieurs, dit-il aux maréchaux avec un accent de reproche, vous traitez avec moi au nom de l'armée, vous m'assurez de ses sentiments, et je reçois dans l'instant la nouvelle que le corps d'armée du duc de Raguse vient d'adhérer à l'acte de déchéance proclamé par le Sénat !

Et il leur présenta l'acte d'adhésion, revêtu des signatures de tous les officiers supérieurs et des officiers généraux du 6me corps. On s'était bien donné de garde d'ajouter que les soldats et les sous-officiers de l'armée avaient failli fusiller leurs chefs ! Et c'était là la force, c'était là L'ARMÉE!

De ce moment tout fut rompu, soit que l'empereur Alexandre ne cherchât qu'un prétexte, soit qu'il ne voulût plus croire à ce qu'on lui disait, tout fut brisé sans retour. Telle fut la réponse qu'on rapporta à Napoléon. Lorsqu'il la reçut, il fut plus accablé sous le poids de l'immense malheur d'être abandonné par ces hommes qu'il *avait faits* que par la perte de sa couronne. Une âme vraiment grande et belle, bien digne de le comprendre, le duc de Bassano, me disait que l'empereur ne lui avait jamais paru plus admirable que dans ce moment. Seulement, toute cette journée, il parla sur des sujets profondément tristes, et surtout du suicide. Il en parla si souvent, que Marchand, son premier valet de chambre, et Constant en furent frappés. Ils se consultèrent, et tous deux d'un commun accord retirèrent de la chambre de l'empereur un poignard arabe et de sa boîte de pistolets toutes les balles qui s'y trouvaient. Ils furent

ensuite plus tranquilles et se reposèrent sur les soins qu'ils avaient pris.

Le duc de Bassano avait aussi remarqué cette conversation sur un sujet toujours ramené, malgré ses efforts par ce qui occupait profondément Napoléon. Le duc de Bassano parla à Marchand avant de se retirer, en prenant congé de l'empereur, et lui aussi fut tranquillisé par le rapport de Marchand.

Il était dans son appartement depuis quelque temps lorsque Constant accourut, pâle et tremblant, en s'écriant :

— Monsieur le duc, venez à l'instant, l'empereur est fort mal !

Le duc de Bassano fut aussitôt auprès du lit de l'empereur, qu'il trouva en effet pâle comme une statue de marbre et froid comme elle. L'infortuné s'était empoisonné !

Lorsqu'il était parti pour sa seconde campagne de Russie, Corvisart lui avait donné un poison d'une telle subtilité, qu'en quelques minutes, quelques secondes même, la vie était éteinte. Ce poison était, je crois, celui de Cabanis et se composait de l'acide prussique, que depuis on a reconnu si terrible ! Ce fut avec ce poison que Condorcet s'empoisonna. Napoléon le portait constamment sur sa poitrine, dans une bague renfermée elle-même dans un petit sachet de peau hermétiquement fermé. Comme il avait toujours un gilet de laine sur la peau, il y avait longtemps que ce sachet n'avait frappé la vue de Marchand et il lui était sorti de la pensée. L'empereur, presque assuré de la vertu de ce poison qu'il avait toujours porté sur lui pour s'éviter une prison comme celle de François Ier ou bien une mort peut-

être aussi cruelle que la prison, quoique moins humiliante, l'empereur avait toujours vu dans ce sachet un moyen de braver le sort et d'être toujours maître de lui. Il le prit donc après avoir mis ses affaires en ordre, écrit tout ce qu'il voulait écrire et avoir dit adieu à M. de Bassano et à ses autres amis, mais sans leur donner le moindre soupçon.

Le poison était, comme je l'ai dit, d'une extrême violence, mais sa subtilité même le rendait aussi plus capable de s'altérer, et c'était ce qui était arrivé. L'empereur souffrit horriblement, mais il ne mourut pas.

Quand le duc de Bassano l'aperçut dans cet état qui ressemblait à la mort, il se précipita sur l'estrade du lit en fondant en larmes.

— Ah ! Sire, qu'avez-vous fait? s'écria-t-il.

L'empereur ouvrit les yeux, le regarda avec le sentiment d'un cœur qui le comprenait et, lui tendant sa main froide et toute humide d'une sueur glacée :

— Vous le voyez, lui dit-il, Dieu ne veut pas que je meure. Lui aussi me commande de souffrir !

Le duc de Bassano ne peut jamais raconter cette scène avec quelque suite. Il est trop ému et son âme est toujours trop vivement remplie de ce souvenir, unique dans une vie, pour le traiter comme un autre souvenir. Je le comprends, aussi n'ai-je jamais insisté.

L'empereur eut de violentes nausées et des coliques très douloureuses. Le poison eut tout son effet, la mort exceptée. Napoléon disait vrai, la Providence le réservait encore à de nouvelles souffrances.

Ce fait fut peu connu à cette époque et cependant tout

ce qui touchait à un tel homme était d'une haute importance Mais il importait aussi qu'il ne fût pas intéressant aux yeux d'une multitude qui aurait peut-être fait payer chacune de ses douleurs par des torrents de sang et la menace seule que la mort lui avait faite. par la chute de bien des milliers de têtes. L'hécatombe aurait eu lieu avant les funérailles!

CHAPITRE XV

Douleurs que me cause l'abdication de l'empereur. — Impudence du duc de Raguse. — Affliction de l'empereur. — La ferme du Grand-Montreuil. — Proclamation du conseil général de la Seine. — L'*Ogre*. — M. Chabrol de Volvic. — Ce qu'il aurait fait en 1830. — Vers allégoriques. — *De Bonaparte, des Bourbons*, etc., brochure de M. de Châteaubriand. — Injustice et vérité. — Les trente-deux Capets. — Allocution. — *La Gazette de France* et les sermons de Massillon. — Repos de l'âme. — Proclamation du général Lucotte. — LES BRAVES NE DÉSERTENT JAMAIS. — Lettre du maréchal Ney *au roi provisoire*. — Journée du 4 avril à Fontainebleau. — Ney et Lefebvre. — La garde toujours fidèle. — Ce que pouvait encore faire l'empereur après sa déchéance. — Sénatus-consulte depuis 1805. — Deux millions cent soixante-treize mille hommes. — Carnot. — Anecdote. — Le brevet de lieutenant général.

La nouvelle de l'abdication de Napoléon fit un effet qu'il serait difficile de rendre aujourd'hui. On était alors tellement accablé soi-même sous ses propres infortunes que ce qui était en dehors frappait sans doute, mais sans atteindre, comme on l'aurait été dans un autre moment. Encore revêtus d'habits de deuil, les veuves et les orphelins souffraient de trop vives douleurs personnelles pour donner des larmes aux malheurs publics. Il n'y avait que des cœurs comme ceux qui tenaient d'aussi près que nous à l'empereur qui pouvaient souffrir à la fois de leurs

peines et des siennes. Ce que je ressentais était étrange. Un affreux malheur s'était élevé entre lui et moi. Il avait ajouté sans le vouloir peut-être une grande amertume à ce revers. Et cependant il n'y avait pas dans Paris peut-être une âme plus touchée de ses malheurs que ne l'était la mienne. Et pourtant il ne le croyait pas !...

J'ai parlé de ce que le général Souham avait fait faire au corps d'armée du maréchal Marmont. Lorsque le gouvernement provisoire vit que l'armée, qu'on assurait soumise, était au contraire en pleine révolte, il dit au duc de Raguse :

— Partez à l'instant et allez remettre l'ordre parmi vos *hommes d'armes*.

Comme aurait dit François I[er] au sire de Longueville. Mais vraiment ce n'était plus la même chose ! Et nos soldats étaient des êtres réfléchissants, au lieu de machines à bataille. Lorsqu'on sut que le maréchal était arrivé dans les environs de Versailles, on voulait aller le prendre et, l'on peut le dire aujourd'hui, c'était pour le massacrer ! Je connais plusieurs officiers qui voulaient même porter le premier coup. Une faute de sa malheureuse convention de Chevilly, maintenant connue, avait surtout exaspéré non seulement les officiers, mais les soldats. C'était *la stipulation d'un lieu de retraite*, *d'une sécurité* pour l'empereur et sa famille ! Il y avait, il faut en convenir, dans la conduite de Marmont en cette circonstance, une sorte d'*impudence*. Je suis fâchée de n'avoir pas d'autre mot à employer, mais il vient au bout de ma plume. Il ne peut nous dire, A NOUS, que la sûreté de Napoléon, de ce colosse du monde, dont les mains puissantes venaient encore naguère de

remuer les deux hémisphères, que cette sûreté dépendît de lui ! Il y a là un orgueil ridicule. Et avec la même franchise que je prononce dans ma conscience que je ne crois pas que le maréchal Marmont *ait eu la volonté* de le trahir, je dirai à haute voix qu'il eût un tort irrémissible, de stipuler ainsi la sûreté de son maître, car il l'était. La chose eût-elle été vraie, il devait en faire un article secret et y mettre toute la pudeur de l'amitié et du dévouement. J'ai su depuis peu de temps seulement la douleur que ressentit l'empereur de cette partie de la conduite du duc de Raguse. Elle fut profonde !

En arrivant à Versailles, Marmont *n'osa pas* se présenter à ses troupes ! Il fit avertir ses officiers généraux et se rendit dans une ferme au Grand-Montreuil. Les officiers généraux, qui avaient une grande responsabilité, ne la voulurent pas conserver seulement sur leur tête et ils emmenèrent avec eux une foule d'officiers de tous les grades. Ce fut alors qu'eurent lieu des scènes terribles. Le malheureux Marmont fut entouré d'un cercle accusateur qui élevait des cris de vengeance avec une énergie faite pour amener la pâleur sur un front moins habitué aux périls que l'était le sien ! Malheureux homme ! Si loyal, si brave, si bon, si dévoué et maintenant frappé d'anathème et ne conservant pour amis que des cœurs fidèles, comme le mien, qui savent que la trahison est étrangère à son âme !

— Mais qu'auriez-vous fait à ma place ? s'écria-t-il dans un moment de désespoir.

— Ah ! monsieur le maréchal, dit un major qui se trouvait près de lui, on pouvait *tout* faire avant d'abandonner l'empereur ! On pouvait mourir ! ajouta-

t-il après un silence assez long qui prouvait que le brave homme venait d'interroger son cœur et qu'il aurait plutôt quitté la vie que ses aigles et son empereur !

On sait comment tout s'apaisa par l'abdication de Napoléon ! Cette action de sa vie est peut-être la plus belle de toutes. Elle a passé inaperçue auprès de gens qui, comme nous, ont une légèreté qui s'étend à tout. Un seul signe de la petite main de Napoléon aurait pu faire sortir de terre des milliers de soldats ! Il pouvait rentrer dans Paris déguisé, y faire éclater une insurrection, faire massacrer les souverains alliés et remplir les rues et les places publiques de sang et de cadavres. Mais il y aurait eu des Français de sacrifiés dans cette lutte terrible, et il préféra descendre du trône que d'y rester par de tels moyens. On peut me croire quand je l'affirme. Mes notes sont de cette époque, et, certes, je n'avais pas alors de raison pour être partiale pour Napoléon.

En parlant de tout ce qui se fit à cette époque, il me faut signaler une action presque étrangère à la ville de Paris, bien que ce soit le conseil général du département de la Seine qui l'ait faite, mais dont elle a supporté le blâme, c'est la proclamation, du reste très bêtement faite, quoique M. Bellart y eût travaillé — ce qui prouve que la passion n'est qu'une sotte — c'est, dis-je, la proclamation qui fut faite par le conseil général aux habitants de Paris. Mais il faut prévenir, avant d'en citer quelques passages, que c'est l'abjection dans sa bassesse, la haine dans son âcreté, la vengeance dans son horreur.

Je ne puis citer cette pièce tout entière, elle est trop

longue. J'en rapporterai seulement quelques lignes pour faire juger du reste.

« ... Il n'est pas un d'entre nous qui, dans le secret de son cœur, *ne le déteste* comme un ennemi public ; pas un qui, dans ses plus intimes communications, n'ait formé le vœu de voir arriver le terme à tant de cruautés !

« Ce vœu de vos cœurs et des nôtres, nous serions des déserteurs de la cause publique si nous tardions à l'exprimer.

« *L'Europe en armes* nous le demande. Elle *l'implore* comme un bienfait envers l'humanité ! »

« ... Qu'importe, disent-ils plus haut, que Napoléon n'ait sacrifié qu'un petit nombre de personnes à ses haines, ou bien à ses vengeances particulières, s'il a sacrifié la France, que disons-nous, la France ? l'Europe entière à son ambition !... »

Je pourrais ajouter d'autres citations, mais celles-là suffisent pour constater en même temps la lâcheté longtemps timide, la haine insolente dès qu'elle se sent appuyée, et pour compléter le tableau, la justice que ne peut l'empêcher de lui rendre cette même haine en reconnaissant qu'il ne fut pas cruel ! S'il ne mérita des reproches que comme voulant la guerre, quel souverain fit tirer plus de coups de canon que Louis XIV ?

La nation française est avant tout éminemment guerrière et Napoléon la conduisait avec sa passion favorite. L'une de ses petites mains blanches et douces nous poussait bien un peu fortement quelquefois. Mais aussi que nous montrait l'autre ? Où nous conduisait-elle ?

Ceux qui en ont fait l'*ogre du Petit Poucel*, parce

qu'ils lui ont vu des bottes de sept lieues, auraient dû, avant de le juger, mieux connaître nos positions respectives. Nous aimions l'empereur et, tout en nous plaignant de lui, nous disions comme la femme du fagotier de Molière :

> Je veux que mon mari me batte, moi !!

Et puis que signifiait cette répudiation de l'empire et de ses gloires ? L'existence de l'empire avait été d'assez longue durée, elle avait donné des preuves trop fortement incisées de sa glorieuse réalité, pour qu'on ne portât pas impunément la main sur cette arche sainte, qui devait être sacrée pour tous les cœurs français. Pourquoi tout un parti voulait-il répudier nos lauriers parce que Napoléon les avait plantés ? Mais ils sont bien sanglants ! Eh ! quels lauriers ne le sont pas, quand c'est la victoire qui les donne ? Ils ont, dit-on, coûté des milliers d'hommes à la France ? Mais la révocation de l'édit de Nantes a frappé d'expatriation plus de trois cent mille familles ! Parmi ces malheureux combien y avait-il de milliards abandonnant le champ paternel pour aller mourir sur la terre de l'exil ? Croit-on qu'à l'agonie de ces infortunés leur cri de désespoir ne résonna pas avec un éclat plus retentissant au pied du trône de Dieu pour demander vengeance contre Louis XIV, que le gémissement du soldat de Napoléon frappé par le boulet au milieu des batailles ? Et si nous parlions des cages de fer du château de Loches, des exécutions de Tristan et de Trois-Echelles, de l'édit sur les chasses du bon roi Henri IV et du passe-temps de la fleur de chevalerie, du courtois François Ier qui menait joyeu-

sement sa cour voir brûler les sectaires pour réjouir un chacun? Allons, allons, il ne faut pas non plus crier *tolle* après Napoléon, il n'en a pas tant fait.

La proclamation du conseil général était signée par MM. Bellart, de Lamoignon, de Laître, Badenier, Barthélemy, D'Harcourt, Gauthier, Lebeau (*président*), Montavant (*secrétaire*), Vial, Pérignon. Et le préfet était M. de Chabrol! C'était lui qui était préfet aussi quelques jours avant, lorsque les maires de Montereau et de Château-Thierry vinrent raconter les *monstruosités* commises par les alliés dans leurs villes! Ce fut lui qui signa la proclamation qui se fit alors aux habitants de Paris et de la banlieue! Mais il y a une sorte de pudeur qui défend un revers de médaille présenté aussi promptement. On donne sa démission. Est-ce donc une chose si difficile que de renoncer à une place pour conserver sa conscience? Car enfin, ou le gouvernement de l'empereur lui était odieux en effet, ou le renversement de ce gouvernement ne pouvait lui convenir. On me dira que beaucoup étaient dans ce cas peut-être. M. de Chabrol était dans une position d'autant plus importante qu'elle nécessitait une sorte de profession de foi publique Eh bien, plutôt que de faiblir, dans l'un ou l'autre cas, j'aurais donné ma démission. Cela nous prouve qu'en 1830, si l'on avait laissé M. de Chabrol à l'Hôtel-de-Ville, il y serait demeuré et aurait encore fait une proclamation.

Je suis fâchée d'avoir à tracer des paroles aussi dures. Mais M. de Chabrol est un homme public, il appartient à l'histoire et chacun peut discuter sur l'importance de sa conduite dans la crise la plus grave de notre époque. A mesure que j'avancerai dans mon

récit je montrerai que je suis conséquente avec moi-même et que ma conduite fut toujours d'accord avec mes sentiments. A l'époque où nous sommes arrivés je n'allais pas contre ce que j'avance ici maintenant avec fermeté; je portais encore le deuil de mon mari, et mon cœur ulcéré par de vives et profondes blessures savait toutefois apprécier notre position politique. Mes affections politiques également, si toutefois ces deux mots vont ensemble, étaient aussi justes que selon mon devoir.

Ceci une fois posé, je puis parler sans crainte.

Cette proclamation du conseil de la Seine rappelle le style déclamatoire des énergumènes de 93. Au lieu de se borner simplement à rappeler une vérité, qui n'en était une que de parti, mais enfin qu'on pouvait soutenir, c'est que Napoléon avait abusé de son pouvoir, on parle dans cette proclamation avec une exagération évidente. La passion s'y fait sentir par la fausseté même des accusations. Tout y est méchamment retracé dans ce qui est vrai, et les mensonges y sont flagrants. On croit entendre un aga des janissaires excusant le meurtre d'un sultan, ou bien un chef de cohorte prétorienne voulant légitimer la mort sanglante d'un empereur du Bas-Empire. La maladresse se joint au reste. On vient parler de *maîtres* aux Français, en reprochant à l'empereur son despotisme? Et cependant ces mêmes têtes qui s'élèvent tout au-dessus des autres pour crier anathème sur un grand homme, se sont tenues couchées dans la poussière pendant douze ans devant ce même grand homme, dont elles chantaient les victoires. On dirait qu'un sommeil léthargique les a endormies dans leur adoration et que maintenant un mouvement convulsif

les en fait sortir. C'est avec de l'hyperbole, de l'emphase ridicule qu'ils frappent sur le colosse d'airain, qui s'est élevé sans eux vers les cieux pour y prendre sa place dans l'immortalité. Rien ne me rappelle mieux l'admirable strophe de M. Lefranc de Pompignan :

> Le Nil a vu sur ses rivages
> Les noirs habitants des déserts
> Insulter par leurs cris sauvages
> L'astre éclatant de l'univers.
> Cris impuissants, fureurs bizarres!
> Tandis que ces monstres barbares
> Poussaient d'insolentes clameurs,
> Le dieu poursuivant sa carrière,
> Versait des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

Ces vers semblent être faits exprès!

Un des actes du gouvernement provisoire, dont il faut le remercier, c'est la nomination du général Dessolles au commandement de la garde nationale. Cette nomination était une garantie pour nous. Le général Dessolles est un de ces hommes qui sont estimés de tous les partis. L'empereur ne l'aimait pas à cause de sa tendre amitié pour Moreau, mais il ne pouvait lui refuser une profonde estime pour son noble caractère et il la lui accordait, je puis le certifier pour l'avoir entendu souvent parler du général Dessolles comme d'un des généraux les plus dignes d'intérêt qui fussent dans le parti de l'armée du Rhin.

Ce fut, je crois, le 3 ou le 4 avril que parut la fameuse brochure de M. de Chateaubriand, intitulée : *De Bonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se*

rallier à nos princes légitimes, etc. Le même jour il parut une proclamation de M. Pasquier, et un portrait de l'empereur par M. de Lacretelle, ainsi qu'un morceau de littérature froid et ennuyeux. Ces deux pièces sont bien curieuses. Quant à M. de Chateaubriand, sa conduite toujours noble et belle lui donnait le droit de tout dire. Il pouvait élever aussi haut qu'il le voulait une tête couronnée tout à la fois par le courage de l'honneur et par notre littérature, dont alors il était roi. Seulement j'ai souffert en le voyant injuste pour une grande renommée. Moi aussi j'avais des reproches à faire à l'empereur Napoléon, mais ma prévention ne m'empêchait pas de voir sa gloire lumineuse. Il n'est pas vrai que Napoléon ne fût qu'*un faux grand homme!* Ce reproche d'avoir abandonné son armée après Moscou est également injuste et porte à faux. Il devait revenir à Paris pour chercher des ressources et relever le courage des troupes. Annibal aurait bien voulu aller à Carthage pour y chercher des secours. Il aurait conquis Rome. Ses soldats ont peut-être encore plus souffert dans leur passage des Alpes que les nôtres en Russie, et pourtant nous lui accordons le titre de grand homme. « C'est un *histrion*, un *comédien* », dit M. de Chateaubriand. En vérité il ne faut avoir vu Napoléon qu'une fois pour connaître sa simplicité remarquable et son horreur de toute étiquette. Il sentait seulement que la représentation était nécessaire à un peuple comme le nôtre, qui aime les fêtes et le luxe. Ce même luxe était nécessaire aussi à la prospérité du commerce. Ce qui m'émeut toujours en répondant aux gens d'esprit qui avancent de pareilles erreurs, c'est qu'ils n'y croient pas, c'est qu'ils savent très bien que rien n'est plus faux, au

contraire! Par exemple, que signifie ce reproche à Napoléon de n'être pas mort gelé en Russie avec ses soldats?

« *Ses Tigellins*, dit M. de Chateaubriand, *se réjouissaient de ce qu'il n'avait manqué de rien! Il a toujours été bien nourri et bien chaudement dans sa voiture!* »

Mais à quoi, je le demande, aurait servi une tête de plus abandonnée au fléau destructeur, et cette tête étant celle du chef de tous!

« *Pas un regret*, dit la brochure, *pas un remords!* »

Et qui sait tout ce qu'il a souffert? Oui, il a souffert, et beaucoup encore! mais il était de sa grande âme de ne pas découvrir sa plaie profonde! Comment n'aurait-il pas souffert, d'ailleurs? A ne le considérer que comme tyran, comme conquérant, sacrifiant tout à sa volonté d'acquérir, ne fût-ce qu'une ville, eh bien, il devait être accablé sous ses revers, désespéré d'avoir perdu ses soldats, ne les vît-il que comme des moyens de vaincre et non comme des hommes. Celui qui perd sa fortune dans une partie de jeu et qui doit dire adieu aux joies de ce monde, pleure sur cette perte. Ne fût-ce donc que pour être plus facilement un *Attila*, Napoléon devait regretter les cent cinquante mille hommes gisants dans les neiges sanglantes de la Russie.

M. de Chateaubriand fut emporté, à cette époque, par un élan bien pardonnable sans doute, mais qui n'avait aucune justice. Cependant, autant ce qui concerne *Bonaparte* dans sa brochure est hors des bornes de la vérité, autant ce qui regarde les Bourbons est admirable, surtout quand il parle de Mme la duchesse d'Angoulême! Mais aussi quelle est la plume

qui tracera l'histoire de cette royale et sainte martyre et ne trouvera pas les paroles divines qui conviennent à sa limpide et sublime nature ?

« ... Cette jeune princesse, que nous avons persécutée, que nous avons rendue orpheline, regrette tous les jours dans les palais étrangers les prisons de la France. Elle pouvait recevoir la main d'un prince puissant et glorieux [1], mais elle préféra unir sa destinée à celle de son cousin, pauvre, exilé, proscrit, parce qu'il était Français et qu'elle ne voulait pas se séparer des malheurs de sa famille. Le monde entier admire ses vertus, les peuples de l'Europe la suivent lorsqu'elle paraît dans les promenades publiques, en la comblant de bénédictions, et nous, nous pouvons l'oublier ? Quand elle quitta la patrie où elle avait été si malheureuse, elle jeta les yeux en arrière et elle pleura. Objets constants de ses prières et de son amour, nous savons à peine qu'elle existe.

« — *Je sens*, dit-elle quelquefois, *que je n'aurai d'enfants qu'en France.*

« Mot touchant, qui devrait seul nous faire tomber à ses pieds !... »

Ce morceau sur Mme la duchesse d'Angoulême est une des belles choses écrites par M. de Chateaubriand. C'est admirable, parce que cela vient de l'âme, parce que le feu sacré de la vérité anime chaque parole. Aussi lorsque, avant ce que je viens de citer, M. de Chateaubriand nous dit : « Le sang noble et doux des Capets ne se reposait de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes », il ne disait pas ce qu'il pensait, et je n'en veux pour preuve que ce

[1] L'archiduc Charles.

qu'il écrivit en 1830, lorsqu'il reconnut que dans la poussière DE TRENTE-DEUX CAPETS, deux seulement étaient dignes de nos respects et de nos souvenirs : Henri IV et Charles V.

La passion de l'esprit de parti est de tous les sentiments qui agitent l'homme celui qui peut-être le rend le plus injuste et le plus incohérent avec lui-même.

Il y a également de l'injustice, et tout à fait avec intention, à toujours rappeler le lieu de la naissance de Napoléon au moment de sa chute. Mais depuis quatre-vingts ans la Corse est une province française. La preuve en était dans Bonaparte lui-même élevé à l'École militaire et sa sœur élevée à Saint-Cyr. Le résultat de l'injustice portée à l'excès est d'en détruire l'effet.

Quant à l'allocution faite à Napoléon par M. de Chateaubriand lorsqu'il lui redemande *la cabane*, *le palais*, *l'église*, *le village ruinés*, *détruits* par la guerre, il me semble que M. de Turenne, M. de Villars, M. de Luxembourg, le général Moreau et mille autres, le général Beurnonville lui-même, membre du gouvernement provisoire, si ce n'est seulement qu'il n'a, je crois, jamais détruit de ville, non plus que d'armée, ce même reproche peut être fait à tout homme ceignant l'épée du commandement. C'est aussi par trop abuser de la position malheureuse d'un homme. Et à l'appui de ces pauvretés on mettait le lendemain dans la *Gazette de France* un sermon de Massillon ! Cela nous annonçait sous quel régime on allait vivre.

M. de Chateaubriand, emporté sans doute par son désir de prouver les torts de l'empereur, dit plus loin :

« Cet *aventurier* qui se vantait d'avoir des rois

dans son antichambre, qui envoyait signifier ses ordres aux souverains! »

M. de Chateaubriand n'a donc jamais vu l'empereur Napoléon entouré de ce que, *nous*, *nous* appelions sa cour rhénane? Il n'a pas vu la souplesse de l'épine dorsale de tous ces rois, dont plusieurs d'ailleurs ne l'étaient que de la main de Napoléon, comme le roi de Saxe, le roi de Bavière et le roi de Wurtemberg! Il y a mieux, ces rois ne l'eussent jamais été sans lui. Quant à ses guerres, si elles furent injustes, celles de Louis XIV le furent encore plus et par esprit de conquêtes. La seule guerre entreprise par un juste motif, celle de la succession d'Espagne, fut malheureuse dans toute sa durée et faillit ne pas réussir.

Je terminerai par la citation d'un passage qui, je l'avoue, me frappa étrangement.

« ... Il importe au repos des peuples, il importe à la sûreté des couronnes, à la vie comme à la famille des souverains, qu'un homme sorti des rangs inférieurs de la société ne puisse impunément s'asseoir sur le trône de son maitre, prendre place parmi les sourains légitimes, les traiter de frères et trouver dans les révolutions qui l'ont élevé assez de force pour balancer les droits de la légitimité de la race. Si cet exemple est une fois donné au monde, aucun monarque ne peut compter sur sa couronne. Si le trône de Clovis peut être, en pleine civilisation, laissé à un Corse, tandis que les fils de saint Louis sont errants sur la terre, nul roi ne peut s'assurer aujourd'hui qu'il régnera demain! »

En vérité on croit rêver en lisant ces paroles! Que fait Clovis, je vous le demande, à cette affaire? Charlemagne y songeait bien vraiment à la dynastie de

Clovis, et Hugues Capet songeait bien à Charlemagne lui-même lorsqu'ils vinrent s'asseoir tous deux sur le trône de France. Charlemagne *tuait* et faisait aussi *tuer* beaucoup de monde. C'est peut-être pour cela qu'on le met de côté... Oh! que tout cela est petit de moyens à côté de ce colosse immense, forgé d'airain, et duquel la massue, en le frappant, faisait sortir des sons plus éclatants que les voix de ses détracteurs [1].

En invoquant les malheurs de la famille royale des Bourbons, on eût été tout à la fois plus conséquent et plus certain de réussir. Les Cent-Jours sont un commentaire à ce texte...

Je vis alors paraître une adresse ou plutôt une proclamation qui me fit du bien à l'âme. Elle était d'un Français et d'un bon Français. C'était le général Lucotte. Il commandait la division de réserve, quoiqu'il ne fût à cette époque que général de division... Il parla à ses soldats en ces termes :

« Mes frères d'armes,

« L'empereur Napoléon a fait annoncer à l'armée que, étant considéré comme le seul obstacle à la paix de l'Europe, il était prêt à renoncer au trône et MÊME A LA VIE [2] pour le bonheur de la France.

« L'empereur Napoléon demande que le prince son fils et S. M. l'impératrice régente lui succèdent dans le pouvoir que la France lui a conféré.

[1] Je ne parle pas de M. de Chateaubriand. J'ai pour son caractère et son beau talent, la plus haute admiration.

[2] Il connaissait la terrible tentative faite par l'empereur et qui n'avait pas réussi.

« Les premiers corps de l'État doivent répondre et les puissances coalisées paraissent protéger l'émission libre du vœu de ces corps qui représentent aujourd'hui la France.

. . . .

« Respectons religieusement cette trève.

. . . .

« La nuit dernière *des corps entiers* ont quitté leurs positions. J'avais ordre d'occuper Corbeil. Aucun ordre contraire ne m'a été donné. Je suis donc resté fidèle à mon poste avec vous. *Les braves ne désertent jamais*, ils doivent mourir à leur poste. Les corps d'armée ne doivent pas délibérer, mais OBÉIR. Les hommes guidés par l'honneur et la fidélité sont partout honorés et respectés. . . . .

« Que mes frères d'armes attendent avec confiance les ordres qu'un bon Français, leur général, donnera, et il espère qu'ils les suivront.

« Le général LUCOTTE. »

C'est beau comme les beaux discours dans Plutarque et dans Tite-Live! Ces discours qu'on nous donnait à étudier comme modèles de grandeur d'âme, comme si la grandeur d'âme s'apprenait ou s'inculquait.

— Sommes-nous donc au temps où les gardes du prétoire donnaient et ôtaient une couronne? dit le général Lucotte en apprenant la défection du corps de Marmont!

Voici la lettre du maréchal Ney à M. de Talleyrand, roi de France temporaire[1] :

[1] Il se trouve quelques extraits indispensables dans ce cha-

« MONSEIGNEUR,

« Je me suis rendu hier à Paris avec M. le maréchal duc de Tarente et M. le duc de Vicence, comme chargé de pleins pouvoirs pour défendre près de Sa Majesté l'empereur Alexandre les intérêts de la dynastie de l'empereur Napoléon. Un événement imprévu [1] ayant tout à coup arrêté les négociations, qui cependant semblaient promettre les plus heureux résultats, je vis dès lors que, pour éviter à notre chère patrie les maux affreux d'une guerre civile, il ne restait plus aux Français qu'à embrasser entièrement la cause DE NOS ANCIENS ROIS, et c'est pénétré de ce sentiment que je me suis rendu ce soir près de l'empereur Napoléon pour lui exprimer le vœu de la nation.

« L'empereur, convaincu de la position critique *où il a placé la France* et de l'impossibilité où il se trouve de pouvoir la sauver lui-même, a paru se résigner et consentir à l'abdication entière et sans aucune restriction. C'est demain matin qu'il m'en remettra lui-même, je l'espère, l'acte authentique. Aussitôt après j'aurai l'honneur d'aller voir Votre Altesse Sérénissime.

« Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très obéissant serviteur.

« Le maréchal NEY. »

pitre. Je les mets ici, au lieu de les placer *comme pièces justificatives*, parce qu'ils importent grandement à l'intérêt des événements qui se passèrent à l'époque où nous sommes dans ces Mémoires.

[1] La défection du corps de Marmont.

J'ai transcrit cette lettre telle qu'elle fut écrite à M. de Talleyrand et je n'y fais aucun commentaire. J'ai dit qu'elle fut écrite à *M. de Talleyrand*, parce que je ne suis pas aussi facilement *obsequieuse* que le maréchal Ney. Lui, qui inclinait si difficilement sa tête, il était devenu bien prodigue du mot : MONSEIGNEUR ! et il donnait bien facilement de l'altesse sérénissime. Quand je l'aurais fait, moi, cela était en règle, puisque M. de Talleyrand était grand dignitaire et prince. Mais le maréchal l'était aussi, et Dieu sait que personne ne l'ignorait !

Voilà, au reste, ce qui s'était passé dans la journée du 4 avril à Fontainebleau. L'empereur passait une revue de sa garde et des troupes encore fidèles. Le maréchal Ney, le maréchal Lefebvre, le maréchal Oudinot étaient à cette revue. L'empereur avait empêché, ainsi que cela devait être, qu'aucun journal fût remis aux troupes. Il espérait encore. Ceci se passait le 4 au matin. La revue se passa tranquillement. Lorsqu'elle fut terminée, le maréchal Ney suivit l'empereur au château, entra avec lui, comme par une sorte de contrainte, dans son cabinet et lui demanda avec un ton qui n'était plus le même que celui qu'il avait avec l'empereur quelques jours avant, s'il avait connaissance des événements de Paris, et en même temps lui présenta un paquet de journaux. L'empereur les parcourut et, dans le même instant, le maréchal Lefebvre entra dans le cabinet.

— Eh bien, lui dit le brave homme d'une voix tremblante d'émotion, vous n'avez pas voulu écouter vos fidèles serviteurs. Vous êtes perdu ! Le Sénat a prononcé la déchéance !...

Ces paroles du maréchal Lefebvre ont été dites par

lui en effet. Mais comme on ignorait et comme on ignore *les conseils* qu'il avait donnés à Napoléon, elles furent interprétées autrement qu'elles ne le devaient être. Je donnerai l'explication de ces paroles de Lefebvre tout à l'heure[1].

La garde était toujours fidèle. Mais les troupes de ligne étaient *travaillées*. Dieu veuille que le mouvement qu'on cherchait à leur imprimer ne vînt pas du haut commandement! C'est un mystère d'horrible iniquité.

C'est alors que la conduite du duc de Bassano fut ce qu'elle devait être, un modèle de dévouement, de loyauté, de belle âme et de noble cœur. Non seulement il ne quittait pas l'empereur, mais il le consolait, lui redonnait de la force et le soutint admirablement dans cette heure terrible où Napoléon voulut trouver la paix dans la mort!

Le duc de Reggio était aussi à Fontainebleau. Napoléon le fit monter après la parade du 5 et lui demanda si les troupes le suivraient en Italie.

— Non, Sire, lui dit le maréchal. Votre Majesté a abdiqué.

— Oui, mais à certaines conditions.

— Les soldats ne connaissent pas ces nuances, répondit le maréchal.

L'empereur ne répondit rien. A une heure du ma-

[1] Le maréchal Lefèvre avait conseillé à l'empereur de se défendre dans Paris. Lui-même devait, comme enfant de Paris, le seconder. On peut voir la preuve de ce que je dis dans la pièce * que j'ai copiée dans la brochure de M. de Pradt et qui est dans la main de M. de Rovigo.

* Cette pièce manque à l'édition de 1834. (N. D. L. E.)

tin les maréchaux Ney et Macdonald revinrent de Paris. Le maréchal Ney entra le premier.

— Eh bien? lui dit l'empereur.

— Sire, nous n'avons réussi qu'en partie.

Et il lui raconta comment la défection du sixième corps avait empêché la régente de lui succéder avec son fils. Napoléon parut accablé de la conduite des troupes confiées à Marmont. Marmont! Sans doute il n'était pas traître, mais quel mal plus grand aurait fait un traitre?

— Où puis-je vivre, demanda Napoléon, avec ma famille?

— Où le voudra Votre Majesté. A l'île d'Elbe, par exemple, avec six millions de revenu.

— Six millions! C'est beaucoup, puisque je ne suis plus qu'un soldat.

Dans ce moment Napoléon avait avec lui à Fontainebleau les troupes de Macdonald, Mortier, Lefebvre et celles de Marmont. Ces divers corps formaient un tout de quarante-cinq mille hommes. En ôtant les douze mille du corps de Marmont, il en reste trente-trois, avec lesquels Napoléon pouvait commencer la guerre civile. Avant quinze jours il aurait doublé ses forces. On ne lui a jamais su gré de cette conduite. On a osé dire qu'il avait manqué de fermeté! Lui!!!

Il abdiqua par un noble mouvement de sa grande âme. Il abdiqua pour sauver à la France, je le répète, l'horreur d'une guerre civile. Malheur à ceux qui ne le veulent pas reconnaître! J'ajouterai ces mots qui se trouvent dans un beau livre[1] :

[1] *Le Monde comme il est*, de M. de Custine.

« *Les âmes nobles ont le besoin de vénérer, comme les âmes basses de dénigrer.* »

J'ai parlé du Sénat et du mépris qu'il m'avait inspiré lorsque, après avoir aidé aux maux de la France par sa servile obéissance, il vint accabler et abandonner celui qu'il avait perdu. Mais j'ignorais combien il était coupable. Ce n'est qu'à l'instant, en cherchant parmi quelques notes de 1814, que j'ai retrouvé la liste des sénatus-consultes accordés pai cette réunion d'hommes, semblables aux affranchis dont les empereurs avaient peuplé le Sénat romain. Mes paroles sont amères sans doute, mais avec quelle douleur je me rappelle le mal qu'ils nous ont fait, ces hommes sans courage et sans vertu! Alors je ne puis me taire. Il faut être vraie et dévoiler mon cœur pour respirer plus à l'aise.

Voici cette liste :

Loi du 17 janvier 1805		60,000 h.
Sénatus-consulte	du 24 septembre 1805.	80,000
—	du 4 décembre 1806. .	80,000
—	du 7 avril 1807. . . .	80,000
—	du 21 janvier 1808. .	80,000
—	du 10 septembre 1808.	160,000
—	du 18 avril 1809 . . .	30,000
—	id. id. . . .	10,000
—	du 5 octobre 1809 . .	36,000
—	du 13 décembre 1810.	120,000
—	id. id. .	40,000
—	du 20 décembre 1811.	120,000
—	du 13 mars 1812. . .	100,000
	A reporter. . . .	996,000 h.

	Report. . . .	996,000 h.
Sénatus-consulte	du 1er septembre 1812	137,000
—	du 11 janvier 1813 . .	250,000
—	du 3 avril 1813. . . .	180,000
—	du 24 août 1813 . . .	30,000
—	du 9 octobre 1813 . .	280,000
—	du 15 novembre 1813	300,000
		2,173,000 h.

Dans ces deux millions d'hommes, il faut compter les gardes urbaines et beaucoup d'hommes qui ne devaient pas partir. Mais, qu'importe. Qu'en savait le Sénat? Ces hommes pouvaient partir, et il avait donc signé leur engagement. Deux hommes ont conservé une belle attitude dans cette inique réunion! C'est Carnot et Lanjuinais, l'un comme républicain, l'autre comme legitimiste. Puisque j'ai écrit le nom de Carnot, je veux finir ce chapitre par une anecdote honorable pour lui comme pour l'empereur.

On a prétendu que Napoléon était UN TYRAN qui punissait d'une prison rigoureuse, d'un exil, une parole opposante à sa volonté. Je crois pouvoir démentir cette opinion, et pour exemple je citerai Carnot et M. de La Fayette. Carnot refusa sa sanction au consulat à vie, à l'empire et à son hérédité. Intègre dans son opinion, il ne fut jamais en opposition avec sa conscience. C'était une noble créature. L'empereur, qui le connaissait et l'estimait, ne lui fit aucun reproche, mais aussi il ne lui donna aucune faveur, ne lui accorda aucune grâce. Et cela est dans la nature de l'homme.

En 1809, Carnot, qui, après avoir remué des mon-

ceaux d'or et administré des provinces, était aussi misérable qu'un commis à six cents francs, fit une perte d'argent qui le mit dans l'alternative de la prison ou bien de s'adresser à un ami. Il lui fallait quatre-vingt mille francs. Où trouver un ami qui le soit jusque là?

Après quelques jours d'inquiétude, quelques nuits d'insomnie, car la prison est effrayante pour l'homme de bien, quel que soit le motif qui en ouvre la porte, Carnot se dit qu'il n'était dans Paris qu'un seul homme auquel il pût s'adresser sans honte. Cet homme était pourtant un ennemi. C'était l'empereur.

Carnot écrivit. Sa lettre était celle que devait écrire un tel homme. En la lisant, Napoléon fut ému. Il était fait pour comprendre cette conduite.

Au travail du même jour il parla de cette affaire au duc de Bassano. Là encore, Carnot devait trouver un écho.

— Il faut empêcher Carnot d'éprouver un moment d'inquiétude de plus. Mais on n'offre pas d'argent à un homme comme lui. Maret, vous allez faire un rapport dans lequel vous me proposerez de rappeler toutes les années écoulées depuis que Carnot est lieutenant général et vous lui en expédierez le brevet antérieurement à la formation de l'empire. Vous ferez aussi le brevet d'une pension de 12,000 francs, dont les arriérés lui seront également comptés, et il aura une sénatorerie. De cette manière il n'aura d'obligations qu'à la patrie, dont seulement je suis l'organe. S'il veut en avoir de la reconnaissance, du moins sera-t-elle libre et entièrement volontaire.

Carnot reçut en effet les brevets de tout ce que je viens de rappeler et fut ainsi en mesure de remplir

ses engagements, sans avoir l'imposition si lourde d'un bienfait. Il avait une âme faite pour apprécier une telle conduite et il avait même prouvé, en s'adressant à l'empereur, qu'il le comprenait comme grand homme. Nous le verrons lui-même bien grand dans les Cent-Jours, dont le moment s'approche.

CHAPITRE XVI

Visite que me fait M. de Czernicheff. — Préventions de l'empereur Alexandre contre plusieurs hommes de l'empire. — Les douze plats du déjeuner. — Gloutonnerie. — Les draps de lit. — Bienfaisant émétique administré. — Ingénieurs russes visitant l'Élysée. — M. Millin. — *Pourquoi n'est-il pas impérialiste?* — Préventions mal fondées. — Adresses présentées par M. Fontanes. — Signatures. — *Soumission* du général de Nansouty. — Le général Letort. — *Les marionnettes* de soldats. — Le soufflet. — M. de Massa. — Lettre à M. de Talleyrand. — Cérémonie expiatoire. — L'empereur de Russie et le roi de Prusse y assistent. — Le *Te Deum*. — Mme Grécoff. — Présentation. — Les bagues. — L'espèce de chapeau-bonnet, ou mieux l'*escoffion*. — Les bas de filoselle et les souliers de peau. — Blanc et rouge. — Platow père. — NE MANGEZ PAS MA FILLE. — *Quel est le sauvage?* — M. de Volinski. — Ce que pense de moi Platow. — Le consistoire protestant. — Inconséquences. — Le comte P... de S... — Les seize cents gardes. — Son père n'a ni couverture ni bois! — Le manteau rouge. — Brevet de pension et avance accordés par l'empereur Napoléon. — Ingratitude!

Avec l'empereur de Russie étaient venus à Paris une foule de Russes que nous connaissions depuis longtemps et qui y revenaient comme s'ils eussent été voyageurs. M. de Czernicheff était le plus agréable de tous [1]. J'ai déjà dit qu'il était un homme beaucoup

[1]. Il n'arriva pas à Paris immédiatement, je crois, avec l'empereur de Russie, mais peu de jours après.

plus distingué que n'est en général un homme du monde à la mode par ses succès. Je l'avais apprécié au travers de cette écorce factice que la nature n'avait pas appliquée sur lui et dont il s'enveloppait avec un art merveilleux. Aussitôt après son arrivée, qui eut lieu, le 10 ou le 12 avril, il vint me voir. J'occupais alors mon hôtel de la rue des Champs-Élysées. L'empereur Alexandre vint à ce moment s'établir à l'Élysée-Napoléon.

M. de Czernicheff me parla de nos affaires avec une véritable justesse. Il avait, ce qu'il a encore, une grande promptitude de coup d'œil moral sur les choses et nulle prévention dans ses jugements. J'ai déjà fait son portrait dans les volumes précédents. Mon opinion ne changea pas dans les circonstances de 1814.

La conversation tomba sur différents personnages de l'empire et je fus extrêmement étonnée d'apprendre que l'empereur Alexandre avait contre eux non seulement de la prévention, mais une sorte d'éloignement qui devait même aller au point de ne les point voir. C'était d'abord le duc de Rovigo. Je fus confondue. Je ne compris pas la cause de cet éloignement ce jour-là. Czernicheff m'en parla sans m'en donner la raison.

— Comment êtes-vous traitée? me demanda Czernicheff.

— Mais, lui dis-je en souriant, pas trop mal, pas trop bien. J'ai chez moi un homme qui, malgré son exigence, serait supportable. Mais ceux qui sont autour de lui ne laissent aucun repos à mes gens. C'est Platow.

— Comment cela? s'écria-t-il. Mais Platow loge chez Mme de Rémusat!

— Le père. Mais le fils loge chez moi, et je puis vous le certifier, ainsi que mon cuisinier, car il mange régulièrement douze plats à son déjeûner, sans compter le dessert, au moins aussi copieux, comme peut également le dire mon maître-d'hôtel.

Je ne disais que la vérité. Jamais pareille gloutonnerie ne s'est vue parmi des créatures humaines marchant sur deux pieds. Une autre particularité était les plaintes de ma femme de charge. Elle vint un jour me dire qu'elle ne pouvait tenir à un pareil service. Tous les jours elle était obligée de donner une paire de draps à M. Platow, attendu qu'il couchait avec ses bottes, et que non seulement les draps étaient noirs et blancs, comme on peut se l'imaginer, mais qu'ils avaient d'énormes accrocs faits par les éperons du jeune *dauphin* des bords du Don. Cette pauvre Blanche, très soigneuse de mon linge, qui était fort beau, ne cessait de faire des imprécations contre *les sauvages Russes*. Enfin je la vis plus tranquille et lui demandai si notre *pensionnaire* s'était corrigé.

— Vraiment non, me dit-elle. Mais je lui ai donné les draps que je donne aux gens d'écurie. Ils sont encore trop bons pour *un sauvage* comme lui, ajouta-t-elle d'un ton dédaigneux.

Il lui arriva dans ce même temps une aventure qui me surprit extrêmement dans son résultat.

Cet appétit glouton du jeune Platow révoltait tellement mes gens qu'ils voulurent essayer d'y mettre ordre. Mais ils employèrent pour cela un moyen que j'aurais certainement défendu si je l'avais connu à temps.

Ils furent acheter quelques grains d'émétique et en

mirent non seulement dans tous les ragoûts qui lui furent servis à déjeuner, mais dans les compotes et jusque dans son vin et la bouteille d'eau-de-vie qu'il buvait à *chaque repas !* Les malheureux pouvaient le tuer, mais ils n'avaient aucune idée du résultat d'une pareille *malice* et ils attendirent l'effet de leur belle invention.

Platow mangea ce jour-là avec plus d'appétit encore que de coutume, ce qui charmait le valet de chambre que j'avais attaché à son service. C'était le valet de chambre de confiance qui ne m'avait jamais quittée dans mes voyages. Il était intelligent, dévoué[1] et ce désordre qu'il ne pouvait empêcher dans la maison de ses maîtres le révoltait et lui donnait une méchanceté qui n'était pas de sa nature.

— Bien ! disait-il à chaque coup de dent. Tu prendras tout !

En effet, tout le déjeuner fut expédié ! J'en donnerai tout à l'heure le menu. J'en ai eu la note dès le jour même et je l'ai conservée, comme on peut le penser. Après avoir pris une grande jatte de café à la crème, le reste de sa bouteille d'eau-de-vie, le Cosaque bâilla, étendit deux ou trois fois les bras et fut se jeter sur son lit, où bientôt Joseph l'entendit ronfler avec une force qui faisait résonner les vitres de ses fenêtres.

Joseph, d'abord étonné, fut ensuite inquiet. Il desservit sans que Platow parût rien entendre, il fit plusieurs voyages, fit exprès beaucoup de bruit. Rien ne réveillait le Cosaque. Enfin Joseph s'approcha de lui et l'examina. Sa physionomie était ce qu'elle était tou-

[1] Joseph est mort au service de ma meilleure amie, Mme Demidoff, qui, elle-même, l'avait légué à son mari.

jours, désagréable, mais parfaitement calme, sa respiration ronflante, mais très bien réglée.

— Allons, dit Joseph, l'effet sera tardif.

Mais les heures s'écoulèrent et le Cosaque dormait toujours comme un maillot. Il paraissait dans une béatitude digne d'un bénédictin. Enfin à cinq heures du soir il s'éveilla et parut étonné de ce long sommeil. Joseph, qui était l'inventeur de l'affaire de l'émétique et dont la responsabilité était entière, épiait le résultat de ce qu'il appelait *son espièglerie*. Aussitôt qu'il entendit le Cosaque bâiller, éternuer et jurer — ce qui était le premier signe d'existence qu'il donnait ordinairement — Joseph entra dans la chambre et demanda en allemand au Cosaque comment il se trouvait?

— A merveille! répondit-il. Jamais depuis mon arrivée à Paris je ne me suis senti aussi bien! Et ce qui est étrange, c'est que, sans avoir pris d'exercice, puisque j'ai toujours dormi, j'ai un appétit dévorant et que je désirerais qu'on avançât l'heure de mon dîner.

Joseph demeura stupéfait.

— Voulez-vous aller dire au cuisinier de me faire servir le plus tôt possible? dit le Cosaque, ne remarquant pas l'étonnement de Joseph, qui descendit à l'office avec un air si pantois que le maître-d'hôtel et le cuisinier lui dirent avec crainte :

— Mon Dieu, serait-il mort ?

— Ah! bien oui! dit Joseph, en jurant comme le plus déterminé vaurien. Mort? est-ce que ces gens-là meurent? Il demande à dîner!

Le maître-queue demeura tout interdit.

— A dîner? répéta-t-il.

— Oui, à dîner, et tout de suite encore.

— Allons donc, dit le maître d'hôtel, ce n'est pas

possible. Eh bien, alors il faut lui en donner une seconde dose.

Mais Joseph s'y opposa.

— Non, non, dit-il, c'est déjà beaucoup d'avoir fait cette affaire à l'insu de Madame. Je vais aller le lui dire.

Et voilà Joseph me racontant comme quoi il avait émétisé le Cosaque, qui ne s'en portait et qui surtout n'en mangeait que mieux. C'était prodigieux de lui entendre raconter cela.

Mais je pris la chose plus gravement. Je lui dis que c'était une action très blâmable que celle qu'il avait faite et je lui défendis, sur toute chose, de recommencer, sous peine de mon grand mécontentement.

Je racontai cela à Czernicheff, qui ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur.

— J'en veux réjouir l'empereur, me dit-il. Quant à vous, il faut que vous soyez libérée de cet hôte incommode et, dès demain, cela sera fait. Il sera remplacé par un officier attaché à l'état-major de l'empereur et qui sera plutôt une sauvegarde qu'un logement imposé.

En effet, dès le jour suivant, Platow quitta ma maison et je reçus M. Volinski, gentilhomme de la chambre de l'empereur. Je n'eus qu'à me louer de lui et, jusqu'à l'arrivée de lord Cathcart, ma maison fut comme toujours dans son intérieur.

L'empereur de Russie n'avait pas longtemps occupé la maison de M. de Talleyrand. Il vint s'établir à l'Élysée-Napoléon, dans l'appartement même de l'empereur. Cette grande circonspection, que les journaux avaient vantée avec une emphase ridicule, n'avait eu d'autre cause que la crainte de trouver peut-être des appartements minés et renfermant quelque péril caché.

Je puis l'affirmer, parce que je sais que l'Elysée fut visité par deux ingénieurs russes accompagnés d'un officier de l'empereur Alexandre. Les caves, les cabinets les plus cachés, tout fut exploré avec une attention scrupuleuse et, à un tel point, qu'il y avait une garde-robe avec un tambour en planches, qui avaient été faits pour qu'on ne pût entendre ce qui se disait dans l'appartement. Eh bien! ce tambour fut abattu pour que l'on pût juger de la vérité. Quant aux Tuileries, ils savaient tous que M. le comte d'Artois allait arriver et, en bonne conscience, on ne pouvait prendre sa place. Les choses ont quelquefois une origine bien simple, tandis qu'on en cherche une bien loin de là; et souvent aussi on n'aperçoit pas les rouages de toute une intrigue et ils ont coûté bien des nuits et des jours de travail. Au reste, l'empereur et le roi de Prusse, malgré leur extrême confiance, se faisaient garder avec un grand soin. Les postes de Cosaques de la garde impériale russe ne se bornaient pas au palais de l'Elysée et même à ses environs, ils s'étendaient jusqu'au boulevard depuis l'avenue de Marigny. Et je voyais des Cosaques venant jusqu'au coin de l'avenue des Champs-Élysées, dans leurs promenades de sentinelle.

Dans les amis qui formaient mon intimité, il est vrai de dire que l'empereur avait raison, dans un sens, de trouver que leur opinion était contraire à son gouvernement. La chose n'était pas étonnante. Ces vieux amis étaient ceux de ma mère, de ma famille; et ils étaient d'une époque dont l'esprit avait présidé à ma première éducation. Ma mère, dont j'ai tracé le portrait, était une personne entière dans ses affections politiques, et je puis rappeler ce que ses amis encore existants

aujourd'hui connaissent d'elle. Millin, qui était un habitué de sa maison et dont l'opinion royaliste n'avait jamais changé, était aussi l'un des plus assidus de mon cercle d'intimes. Junot le traitait bien, mais il avait contre lui cette sorte de rancune qu'il vouait à tous ceux qui n'aimaient pas l'empereur.

— Pourquoi n'est-il pas impérialiste ? me disait-il quelquefois.

— Et pourquoi le serait-il ? lui répondais-je.

— Pourquoi ?

— Oui.

— Mais... parce qu'il est à la tête du cabinet des médailles.

Et comme Junot avait beaucoup d'esprit, il ne put s'empêcher de rire de cette excellente raison.

M. de Cherval, qui jamais n'avait voilé son opinion, lui, se trouvait bien à l'aise dans l'air qu'il respirait alors. Son frère avait été gouverneur et premier écuyer de M. le duc de Berry. Lui-même avait risqué sa tête pour sauver la reine, et toute son existence depuis le moment où il avait remis le pied sur la terre de la patrie avait été constamment celle d'un homme sans reproche. Un autre ami était l'abbé Junot, un des parents de mon mari. Il était aumônier des gardes françaises et fort lié avec le duc de Biron[1] et M. le duc de Lauzun. Si l'on ajoute à ce cercle intime mes deux oncles, le prince et l'abbé de Comnène, ma tante la princesse de Comnène, mon frère, dont les opinions n'avaient jamais cessé d'être

[1] Le général Biron qui périt sur l'échafaud comme tous les grands noms qui servirent la révolution. C'était un holocauste à offrir.

celles de mon père, la façon de penser de ma mère qu'elle m'avait inculquée, l'on verra que le retentissement du bruit de Paris, à cette époque, ne m'était pas étranger. L'empereur n'en était pas moins pour moi le dieu de l'époque de gloire de la France et l'homme surnaturel que les nations et les souverains devaient respecter par intérêt pour eux-mêmes. Ils comprendront plus tard, s'ils ne le savent déjà, qu'une tête qui avait reçu l'huile sainte de la main du pape, qui s'était assis dans le collège des rois, les avait appelés *frères*, eh bien, cet homme était un roi comme eux! Son front avait porté la couronne, comme leur front la portait aussi. Pourquoi donc seraient-ils plus respectés de leurs sujets? Fasse le Ciel que ma prédiction ne se réalise pas! Mais je crois que la vengeance sera terrible! Et chaque larme de Napoléon sera payée par des torrents de pleurs.

Quand ma pensée se portait sur le château de Fontainebleau et que je parlais avec attendrissement du sort de Napoléon avec ces mêmes amis dont je viens de parler, je ne pouvais repousser en même temps le souvenir de son injustice lorsqu'il me disait :

— Vous ne voyez que mes ennemis!

Hélas! ils n'étaient pas ses ennemis, car dans ce même moment ils lui donnaient de véritables regrets, ainsi que moi. Et pourtant il croyait, j'en suis sûre, que je me réjouissais avec eux de son malheur. L'infortuné! Et ces mêmes gens qu'il avait comblés de faveurs, de titres et de grâces le trahissaient avec une impudence qu'aucune époque n'a vue aussi révoltante.

Les actions dans ce genre se succédaient avec une

rapidité merveilleuse. Il semblait qu'il y eût un prix pour la course de l'infamie et que chacun d'eux voulût arriver avant l'autre pour s'y plonger le premier. Je dis des paroles amères. Mais qui ne les dirait pas ?

Ce qui faisait surtout le plus de mal, c'était cette longue liste d'adresses, *d'actes d'adhésion*, d'actes serviles écrits dans un style de plus en plus bas et flatteur ! Oh ! qui donc alors pouvait s'enorgueillir d'être Français ?

Ainsi, par exemple, M. de Fontanes, qui pendant *tout* le règne de l'empereur était signalé en souriant pour l'exagération de ses louanges, lui qui ne craignait pas de dire à Napoléon à son retour de Russie — mais la comparaison est trop curieuse pour ne pas la faire :

« Le bon sens s'arrête avec respect devant LE MYSTÈRE DU POUVOIR ET DE L'OBÉISSANCE. Il l'abandonne à la religion qui rend les princes sacrés en les FAISANT A L'IMAGE DE DIEU MÊME ! Permettez, Sire, que l'Université détourne un moment les yeux du trône que vous occupez avec tant de gloire, vers cet auguste berceau où repose l'héritier de votre grandeur. Toute la jeunesse française environne avec nous, de ses espérances et de ses bénédictions, cet enfant royal qui doit les gouverner un jour. Nous le confondrons avec Votre Majesté dans le même respect et le même amour ! NOUS LUI JURONS D'AVANCE UN DÉVOUEMENT SANS BORNES COMME A VOUS-MÊME ! »

Je ne vais pas plus loin. Le cœur se soulève.

Et ce même homme qui parlait ainsi pour la ving-

[1] Le 11 décembre 1812.

tième fois, parle cet autre langage le 6 avril 1814, c'est-à-dire quatorze mois après :

« L'Université de France, pénétrée des sentiments qui animent le Sénat et tous les corps de l'État, se fait un devoir d'exprimer au gouvernement provisoire la vive reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour mettre un terme A NOS MALHEURS.

« Elle s'unit à lui pour témoigner son admiration aux souverains alliés qui viennent d'acquérir UNE GLOIRE UNIQUE DANS L'HISTOIRE DES NATIONS !

« L'Université ne peut voir[1] qu'avec une joie pleine d'espérance un ordre de choses qui, sous l'abri des lois d'une véritable monarchie[2], assure pour jamais le règne des bonnes mœurs et le progrès des lettres et des sciences.

« Elle hâte de tous ses vœux le moment où elle pourra présenter aux descendants de saint Louis, de François Ier et de Henri IV, l'hommage de SON AMOUR ET DE SA FIDÉLITÉ. »

Ne semble-t-il pas que l'Université, cette fille aînée de nos rois — je lui demande bien pardon de la comparaison — joue ici le rôle de ces femmes publiques qui osent chaque soir, de leur bouche flétrie, parler d'amour à l'inconnu qu'elles ne doivent plus revoir ?

Les signatures doivent figurer ici. Elles sont d'ailleurs dans les journaux du temps. Mais ce livre les

[1] Il est clair qu'elle *ne peut voir* que comme cela, car c'est ainsi qu'elle *voit tous* les gouvernements !

[2] L'autre n'était alors qu'*une comédie*. C'est sans doute pour cela que M. de Fontanes et tous les conseillers n'attachaient aucun prix à des paroles dites en riant. Mais, pour des personnages *si graves*, il me semble que c'est une inconvenance.

fera revivre, et ceux qui les ont tracées ne peuvent s'en formaliser. Ne l'ont-ils pas fait pour *le bien de la chose !*

Le grand-maître, FONTANES; VILLARET, *chancelier;* DE L'AMBRE, *trésorier*; L. Fr. DE BAUSSET, *ancien évêque d'Alais;* DE LAMALLE; JUSSIEU; MONGARÈDE; G. CUVIER; DESRENAUDES[1]; GUÉRAULT, ARNAULT, *conseiller, secrétaire général;* R. DESPAULX; H. DE COIFFIER; ROGER; DE LANGEAC; RENDU (Ambroise); GUÉNEAU DE MUSSY; CHABOT, *de l'Allier;* DE CHAMPEAUX; VILLAR; BECQUEY; DESPRÉS.

Tous ces noms étaient, comme on le pense bien, à l'autre adresse du 12 décembre 1812.

Je sais bien qu'on m'objectera que *l'on demandait* ces adresses, ces actes. Mais leur forme, en admettant que même cette contrainte puisse être imposée à la pensée, la plus noble des facultés de l'homme, la forme et les expressions devaient être soumises à la volonté de celui dont la conscience ne voulait pas de l'un ou de l'autre. C'est un fait impossible à réfuter. Regardez maintenant l'acte d'adhésion d'un homme loyalement français et peut-être plus attaché à la famille des Bourbons qu'aucun de ces beaux faiseurs de phrases. C'est l'acte du général Nansouty, brave et loyale créature, donnant l'exemple de ce qu'on peut faire.

[1] L'abbé Desrenaudes, homme de beaucoup d'esprit, était comme peu de personnes le savent, *le metteur en œuvre, le lapidaire* des pensées de M. de Talleyrand. C'était lui, en un mot, qui faisait toute la besogne de M. de Talleyrand, dès qu'il y avait deux mots écrits.

« J'ai l'honneur d'informer le gouvernement provisoire de ma soumission à la maison de Bourbon. »

« NANSOUTY, *général de division.* »

Pas de phrases déclamatoires, pas d'injures, pas de basse flatterie. La simple et haute parole d'un soldat qui adhère pour la paix de son pays.

Le général Ameil et beaucoup d'autres généraux se conduisirent de cette manière. Si je ne craignais pas de me répéter à l'infini, je placerais ici une foule d'actes qui sont des modèles de modération et, cependant, de patriotisme. Cela me reposerait l'âme.

Je me rappelle un fait arrivé à cette époque et que je vais écrire ici.

Le général Letort était, comme chacun le sait, un des généraux les plus remarquables de la garde impériale, où il y en avait un assez bon nombre. Le général Letort était aussi malheureux qu'il est possible de l'être quand on a une âme fortement trempée et un esprit capable de vous montrer le malheur qui vous frappe. Il se promenait un matin sur le boulevard de la Madeleine, silencieux et triste ; il fuyait sa maison, où pourtant il était heureux, car sa femme était une bien charmante et gracieuse personne[1]. Mais les plaies de l'âme du général Letort étaient de celles qu'un sourire de femme, quelque doux qu'il soit, ne peut fermer. Il sortait, errait au hasard. Puis, quand il rencontrait une troupe un peu trop nombreuse de Russes ou de Prussiens, il rentrait, car

[1] Chacun de nous l'a vue chez Mme la marquise de Coigny, qui l'avait élevée. Il est impossible d'être plus aimable et plus agréable en même temps.

le sang se portait à sa tête, et il n'était plus maître de lui.

Un jour il était, comme je l'ai dit, sur le boulevard de la Madeleine, près de chez lui, car il demeurait alors rue de la Ville-l'Évêque, lorsqu'une troupe de cavalerie prussienne, venant de Meaux avec des Russes, mais des troupes d'infanterie, dont en effet la tenue était belle, lui ferma la retraite et il fut contraint de les voir défiler. Cette souffrance, qui en était une vive pour lui, commençait à être intolérable lorsqu'il entendit près de lui une voix dire assez haut et avec une expression convenable aux paroles :

— Pardieu, voilà des hommes au moins ! Et non pas *nos marionnettes* de soldats ! Il n'est pas étonnant que ces braves garçons-là aient frotté nos marmousets de conscrits.

Le général Letort se retourne et voit un jeune homme ayant la tournure d'un homme du monde et un ruban rouge à sa boutonnière. Voilà ce qui d'abord se présenta confusément à ses yeux, car la colère le suffoquait tellement qu'il ne voyait pas devant lui, si ce n'est cet homme qu'il eût voulu anéantir et qui en ce moment était pour lui le monde entier. Cependant il se contint et, s'approchant de lui avec une apparence de calme, il lui dit :

— Êtes-vous Français, monsieur ?

Le jeune homme donnait le bras à un homme un peu plus âgé que lui. Il regarda le général Letort avec un étonnement qu'on pouvait nommer impertinent et sourit en lui répondant :

— Oui, monsieur.

— Ah ! ah ! Et... vous êtes militaire ?

— Oui, Monsieur.

A peine le second *oui* était-il prononcé que le jeune homme avait reçu une de ces corrections qui sont une des insultes les plus graves qu'on puisse faire et recevoir. Le général Letort, beaucoup plus calme après avoir donné ce châtiment mérité à un homme ou plutôt un enfant, tira de la poche de son gilet une de ses cartes, la remit au jeune homme en lui disant :

— Vous voyez, monsieur, que je m'appelle le général Letort. Je demeure ici près, dans la rue de la Ville-l'Evêque. Vous me trouverez tous les jours jusqu'à midi.

Et avant que l'autre et même que les autres ne fussent revenus de leur stupeur, il était loin, répétant, quoiqu'*il fût plus calme*, à ce qu'il prétendait :

— J'aurais dû le tuer, cet original-là, j'aurais dû le tuer.

Il racontait cela fort plaisamment lui-même, et d'autant plus plaisamment que sa colère recommençait, surtout quand il en arrivait à dire que le monsieur n'était pas allé chez lui. .

Dans toutes les adresses et les actes d'adhésion, il en est un aussi qui est bien ridiculement odieux, c'est celui du duc de Massa. Le duc de Massa est un de ces hommes greffés par la main de l'empereur sur un sauvageon et devenu noble et grand seigneur par ses soins et ses bienfaits. Eh bien, il est curieux de voir comment cet homme reconnaît les bontés de son ancien maître. Voici sa lettre.

Qu'on ne se plaigne[1] pas de l'abondance de ces

[1] Je sais qu'il y a des gens qui m'accusent d'être trop sévère ;

citations. Elles écrivent l'histoire avec un poinçon d'airain sur des pages également de bronze. Et puis, cette lettre est curieuse. Je la recommande à l'attention de ceux qui désirent un modèle de style et de noblesse de pensée.

« Paris, 8 avril 1814.

« MONSEIGNEUR,

« Hier, à l'instant même de mon arrivée à Paris, craignant d'être indiscret en demandant une audience à Votre Altesse Sérénissime, je l'ai priée par écrit d'avoir la bonté de me faire connaître si elle jugeait que, malgré les événements, je pusse encore me considérer comme président du Corps législatif et adhérer, en cette qualité, à la déchéance prononcée par le Sénat contre Napoléon Bonaparte et sa famille. Vos grandes occupations, Monseigneur, *n'ont pas permis que j'aie* reçu une réponse, mais ayant pensé, après avoir BIEN réfléchi, que je continuais à être président jusqu'à ce que j'eusse un successeur, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime, en qualité de président du gouvernement provisoire, l'adhésion que je donne à la déchéance prononcée contre Bonaparte et sa famille.

« Veuillez, Monseigneur, agréer l'hommage[1] de mon respect.

Signé : Le duc DE MASSA. »

je n'écris et ne dis que ce qui est vrai ! Nous sommes tellement habitués à la flatterie que nous voulons de la *littérature flatteuse*. Le monde, *le siècle* veulent être flattés. Que donnent-ils en échange ? Allons, allons, il faut leur dire comme Figaro :

— Entends la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi payer un flatteur.

[1] Ces mots *hommage* et *respect* me rappellent une apostille

Il y en a qui, dans la position du duc de Massa, auraient au contraire dit : « Je vais profiter de la position incertaine où je me trouve, pour ne pas adhérer tout de suite à la déchéance. Plus tard, nous verrons. »

Et cela eût été d'autant plus convenable à dire que le duc de Massa se vengeait de l'empereur, ou croyait se venger en agissant ainsi. Oh ! quelle honte tout ce temps nous a révélée ! Combien de tourments de cœur n'ai-je pas éprouvés en écoutant ces réflexions étrangères relativement à nous ! Et que pouvais-je dire ?

Il y eut alors à Paris une cérémonie que je fus voir parce qu'elle n'avait rien qui pût blesser un cœur français. Depuis longtemps nous reconnaissions que la mort de Louis XVI était un des grands malheurs de la révolution. L'empereur Napoléon ne parlait jamais de lui qu'avec le plus grand respect et mettait toujours l'épithète de *malheureux* à son nom.

Cette cérémonie fut accomplie par l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Elle consistait à faire une sorte d'expiation, de *purification*, sur le lieu même où Louis XVI et la reine avaient péri. Je fus placée dans l'hôtel de Mme de Rémusat, à côté de l'hôtel de Crillon et de ce qu'on appelait l'hôtel de Courlande. Il faisait extrêmement beau et le temps était même chaud pour la saison. Nous étions alors au 10 avril.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse, ainsi que le prince de Schwarzenberg, furent se placer à

que j'ai vue l'autre jour dans une pétition. Cette apostille, écrite par l'un de nos hommes de lettres les plus distingués, a cela de particulier, que le signataire dit qu'il se met *aux pieds de M. Guizot*. C'est une nouvelle mode de formuler la parole convenablement.

l'entrée de la rue Royale. Le roi de Prusse était à la droite de l'empereur Alexandre et le prince de Schwarzenberg à sa gauche. On m'a dit qu'il y avait beaucoup d'officiers généraux français et, même, quatre maréchaux. Comme j'ai la vue très basse et que je puis m'être trompée, je ne veux pas nommer l'un d'eux de peur de faire une erreur. Il y eut une longue parade pendant laquelle les instruments russes et prussiens, ainsi qu'autrichiens, semblaient s'être défiés à qui jouerait le plus ce terrible air de : *Vive Henri IV !* que je commençais à redouter comme tout ce qui se répète avec ordre et méthode, sans qu'on sache pourquoi et sans que cela plaise. La cavalerie défila, puis s'en fut dans les Champs-Elysées. Mais l'infanterie alla se ranger autour d'un autel élevé au milieu de la place et exhaussé sur une estrade de douze à quinze marches. Alors l'empereur de Russie descendit de cheval et, suivi du roi de Prusse et du grand-duc Constantin, de lord Cathcart, du prince Schwarzenberg, se dirigea vers l'autel. Avant leur arrivée sept prêtres grecs étaient agenouillés et en prières. Aussitôt que l'empereur arriva près de l'autel, le *Te Deum* commença. Au moment de la bénédiction, les princes s'agenouillèrent, ainsi que les vingt-cinq mille hommes de troupes qui couvraient la place. En se relevant, le grand-duc Constantin éleva son chapeau et aussitôt des salves d'artillerie se firent entendre. Le prêtre grec qui officiait présenta ensuite la croix à baiser à l'empereur de Russie et à tous ceux qui l'accompagnaient. Bien qu'ils ne fussent pas du même rite[1], ils me parurent, à l'aide

[1] Le roi de Prusse est protestant, le prince de Schwarzen-

d'une lorgnette, aussi convenablement recueillis que si tous les matins *un pope* leur disait la messe.

Cette cérémonie me fit une impression profonde et je fus touchée à l'âme de ce soin expiatoire de la part de l'empereur de Russie. Et puis cette place où des prières venaient d'être offertes à Dieu, cette place avait été baignée de sang innocent versé comme à ces funérailles de l'Afrique où les sujets viennent se faire égorger sur la tombe de leur maître. Je rentrai chez moi pénétrée et touchée à l'âme. Je le dis le même jour à M. de Czernicheff, lorsqu'il me vint voir. Il ne me crut pas d'abord.

— Pourquoi cela? lui dis-je.

— Parce que vous ne pouvez condamner la révolution française.

— Vous vous abusez étrangement en cela. La révolution est au contraire, pour nous autres gens de l'empire, une chose que nous avons été accoutumés à voir avec effroi. Mais ce que vous me dites là, poursuivis-je, ne m'étonne pas. C'est l'opinion fort erronée de beaucoup d'étrangers. Il y en a d'autres qui croient ne trouver ici que des généraux ne sachant ni lire ni écrire et des femmes comme la tradition peint la pauvre maréchale Lefebvre, qui elle-même n'est pas aussi ridicule qu'on la représente.

Czernicheff se mit à rire.

— Comment! lui dis-je, vous? Vous qui avez vu la cour impériale, qui avez vu ses magnificences, ses fêtes, et qui avez connu, surtout *assez intimement, j'espère,* plusieurs des femmes de ces hommes de la

berg est catholique et l'empereur de Russie de la communion grecque.

révolution, comment ne redressiez-vous pas l'opinion de vos compatriotes? Il y en a qui disent à cet égard des choses inconcevables...

Comme je prononçais ces derniers mots, M. Volinski [1], gentilhomme de l'empereur de Russie et qui logeait chez moi, comme je l'ai déjà dit, pour me servir de sauvegarde, entra et me demanda la permission de me présenter Mme Grécoff, fille du fameux Platow, l'hetman des Cosaques et sœur de l'Ogre qui avait logé chez moi. Son père était avec elle dans sa voiture et désirait vivement connaître la veuve du premier aide de camp de Napoléon, de Junot! Je répondis que je serais charmée de les voir et ils entrèrent.

Mme Grécoff était jeune sans être belle. Elle avait une figure qui plaisait et donnait envie de la connaître et de causer avec elle. Mais malheureusement ni elle ni son père, qui encore parlait très mal l'anglais et l'allemand, ne disait une parole de français. M. Volinski m'avait prévenue et je le priai d'être notre interprète mutuel.

Mme Grécoff était petite, brune, bien faite, ayant des dents qui eussent été belles *peut-être* sans l'usage immodéré d'une foule de choses contraires aux dents, à ce que me dit M. Volinski. Elle avait du reste beaucoup de la femme demi-sauvage. Passionnée pour la parure, elle avait une quantité de joyaux, placés sans goût et sans ordre sur toute sa personne. Par exemple elle avait des gants blancs longs, attendu que les manches de sa robe étaient courtes, quoique

[1] J'ai peur que ce ne soit pas là son nom exactement, je l'écris comme il m'est resté dans la mémoire.

nous ne fussions qu'en avril, et sur ses gants blancs elle avait des bagues à chacun de ses doigts. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle en avait au pouce ! Et puis des bracelets ravissants par exemple et sûrement de chez Fossin ou de chez Laurençot, et qui jetaient de là le plus bizarre éclat. Elle avait une robe faite d'une étoffe de soie fort belle, couleur jaune clair, ce qui lui allait mal en raison de la nuance de ses yeux. Sa robe était, de plus, horriblement mal faite, formant une sorte de domino ou de robe de chambre à manches courtes, tant elle lui était large !

Mais le curieux, c'était sa coiffure. Elle avait un bonnet, un chapeau, je n'ai jamais pu deviner ce que c'était, tant la pauvre femme l'avait mutilé pour le faire tenir sur sa tête, qui était fort petite, et le malheureux escoffion était immense. Pour compléter sa toilette, elle avait des bas de soie, ou plutôt de filoselle, tant ils étaient gros et bleuâtres. Et puis ses *souliers de peau*, trop grands de *deux pouces* au moins, sortaient de dessous sa belle robe jaune à chaque mouvement qu'elle faisait, parce que sa robe, quoique trop longue par derrière, était trop courte par devant.

Ensuite, pour terminer le portrait avec vérité, je dois dire que Mme Grécoff, quoiqu'elle fut blanche, était barbouillée de blanc et de rouge, comme une poupée de la foire.

Mais un homme qui me parut remarquable, c'est son père. Platow pouvait avoir à cette époque peut-être cinquante-cinq à cinquante-huit ans. Peut-être plus. Je ne me chargerais pas de fixer son âge. Il était grand, avait une belle tête et une expression qui n'avait rien de sauvage, comme beaucoup de Co-

saques. Il portait une longue robe de drap bleu, tombant jusqu'à ses pieds, et plissée autour de la taille comme le serait une robe maintenant pour l'une de nous. A son cou était un ordre en diamants fort extraordinaire et que l'impératrice Catherine II avait fait faire exprès pour lui. Il avait à son côté un sabre turc, donné par Potemkin et qui valait, disait-on, des sommes immenses.

Comme il ne parlait pas le français et que je ne sais pas un mot d'allemand, nous fûmes obligés de nous entendre par truchement. Il me dit les choses les plus aimables sur Junot.

Comme il allait partir, mes enfants entrèrent dans le salon où il était alors. Alfred, qui était encore sur bras de sa nourrice, se mit à faire des cris désespérés en le voyant avec cette grande robe et ce bonnet! Alors Platow fut à l'enfant, lui parla bien plutôt avec les yeux qu'avec la bouche, puisqu'il ne le comprenait pas et sut si bien le faire rire que mon fils ne voulait plus le quitter, et il fallut que Platow le gardât un grand quart d'heure sur ses bras à jouer avec lui en le laissant s'amuser avec ses décorations si brillantes qui, par l'effet du prisme, enchantaient les yeux de l'enfant. En le remettant à sa nourrice, Platow se mit à rire en disant une assez longue phrase à M. Volinski :

— Savez-vous ce qu'il me dit? dit celui-ci.

— Non.

— Eh bien, il me raconte que dans une ville de la Champagne — il ne se rappelle plus le nom — une femme, chez laquelle il logeait, lui voyant prendre son enfant, comme il avait pris Alfred, avait aussitôt poussé des cris affreux et s'était jetée à ses pieds en

pleurant et lui demandant de le lui rendre. C'était une charmante petite fille de dix-huit mois à peu près. Cette femme parlait l'allemand par un grand hasard. Platow le savait et, tout aussitôt, il la releva tout en tenant la petite fille de l'autre main, car l'enfant ne le voulait pas quitter. La mère était toujours prosternée et finit par le supplier de ne pas MANGER SA FILLE!

— En vérité, me disait M. Volinski, Platow a raison de dire en riant après cela : « Quel est le sauvage, de cette femme ou de moi? »

M. Volinski, ce gentilhomme de la chambre de l'empereur de Russie qui logeait chez moi et qui m'avait amené Platow et sa fille, lui demanda comment il me trouvait. Platow me prit par la main, s'inclina de manière à montrer qu'il pliait le genou comme pour me demander pardon. Puis il me demanda par signes de me lever et me conduisit vers la fenêtre. Là il me considéra attentivement, puis il fit un signe d'approbation et, se tournant vers sa fille et M. Volinski, il leur dit quelques paroles en russe. Ils firent une exclamation de surprise *approbatrice*. Et le vieil hetman, recommençant son examen, qui m'amusait beaucoup, me dit encore quelques paroles que je ne pus comprendre.

— Il trouve, me dit M. Volinski, que vous devez avoir le caractère et l'âme d'un homme. Il est sûr que vous êtes courageuse, et il est sûr aussi, ajouta M. Volinski, que vous êtes douée d'une grande fermeté.

Pour parler encore une fois de ces adresses que j'ai signalées et n'y plus revenir, je dirai que celle qui choqua très fortement, ce fut celle de l'Institut de France, présidée par la classe de la langue et de la

littérature française. Elle fut tenue le 5 avril. La séance a dû être bien intéressante, car je doute qu'elle se soit passée dans une entière tranquillité. L'empereur était vivant, pour ainsi dire, au milieu de ces hommes qui le répudiaient et les signatures seules font un étrange effet. C'est *Monge*, c'est Arnauld, Cuvier!

— Mais nos confrères signaient, diront-ils!

Oui, sans doute. Du reste, Arnauld fut bien payé de son abandon prématuré.

La rage d'écrire et de faire des soumissions était tellement une maladie, que ne voilà-t-il pas aussi les protestants qui s'en mêlent? M. Marron rédigea une belle adresse qu'il commença par ces mots bien *redondants :*

« NOS SEIGNEURS! »

Et le reste de l'épître est composé en vraiment beau langage. Il y a dans tout cela une folie qu'on ne peut expliquer que par l'extrême tension dans laquelle notre esprit était depuis quelques années. Il fallait cela pour voir les protestants se réjouir du retour d'une dynastie qui avait fait la révocation de l'Édit de Nantes et du départ de celui qui avait donné la liberté des cultes! Ce qu'on peut dire de moins injurieux contre nous à cette époque, c'est que nous étions fous!

Mais il est une adresse cependant qu'il faut encore rappeler, c'est celle de M. le comte P... de S..., colonel d'un régiment des gardes d'honneur. En vérité ce régiment devait être animé d'un bien singulier esprit, d'après celui que s'est empressé de montrer son colonel :

« J'offre aujourd'hui *mes seize cents gardes* et moi au successeur, au descendant des rois de mes pères.

« Je lui jure fidélité au nom de mes officiers, de tous mes gardes et en mon nom, qui répond de tous mes serments.

« Le général comte DE S...,
Colonel du 3me *régiment des gardes-d'honneur.* »

Ceci me rappelle une particularité qui aurait pu trouver place bien plus tôt, mais que cette aventure rappelle. Et puis d'ailleurs on est convenu que dans des souvenirs on peut toujours rappeler plutôt qu'anticiper.

Lorsque l'empereur Napoléon arriva au consulat, il apprit, par le duc de Bassano, alors M. Maret, l'état affreux du vieux maréchal de S..., père du comte P... de S..., ambassadeur en Russie, depuis reconnu sinon pour un diplomatique génie, au moins pour ce qu'il fut toujours, un homme de beaucoup d'esprit et d'une grande amabilité. Je l'ai toujours connu sous ce rapport. M. Maret se trouvait un jour chez lui, parce qu'ils avaient eu des rapports littéraires qui, pour M. Maret, étaient devenus presque de l'amitié. Ce même jour dont je parle, il le trouva affecté profondément. Le comte de S... *pleurait* presque sur une lettre qu'il venait de recevoir de son père, qui alors habitait Saint-Germain... Le comte de S... n'avait aucune fortune. Il travaillait dans les journaux et son labeur était bien stérile pour amener à un état même satisfaisant.

« Je suis si malheureux, écrivait le vieux maréchal à son fils que je n'ai pas de COUVERTURE pour me

couvrir par le froid qu'il fait! Et pourtant je souffre, car je suis vieux, mon fils, et je n'ai pas de bois pour faire du feu. »

Le résultat de cette lettre fut que le comte de S.... qui dans ce moment n'avait pas d'argent à envoyer à son père, lui envoya un grand manteau d'uniforme en drap rouge qui lui servait à lui-même de couverture. Il était bon fils comme il était bon père et bon ami.

Le premier consul apprit cette profonde misère par un homme qui ne laissa jamais souffrir à portée de sa vue et de sa voix[1]. Aussitôt que le premier consul apprit qu'il existait un maréchal de France dans cet état, il lui fit expédier le brevet d'une pension telle qu'on la donnait avant la Révolution et le fit expédier avec une demi-année d'avance. Bientôt après, le comte de S... fut plus particulièrement connu du premier consul et attaché au Conseil d'Etat. A partir de cet instant toute cette famille fut comblée de faveurs et de grâces. Des dotations, des biens rendus, des places, des choses honorables et lucratives furent jetées avec profusion sur cette maison. Le fils aîné, Octave, qui, surpris par un accès de folie, disparut un jour en 1807, était sous-préfet quelque part du côté de Plombières. Enfin, tous étaient ce qu'on appelle les enfants gâtés de l'empereur. Je ne ferai donc aucune remarque sur l'action d'adhésion du comte P... de S...

[1] M. le duc de Bassano.

CHAPITRE XVII

Dispersion de la famille impériale. — Judas et saint Pierre. — Réception faite à l'empereur d'Autriche. — Acte d'abdication. — Adhésion de Berthier. — Conseils que me donne M. de Czernicheff. — Je reçois la visite de l'empereur Alexandre. — Surdité, prétexte de galanterie. — Sentiments de l'empereur de Russie à la vue d'un buste de Napoléon. — M. de Rovigo. — Vingt audiences demandées. — Refus. — M. de Bassano. — Préventions injustes. — Portrait de Junot. — Idée qu'Alexandre s'était formée de mon caractère. — Le sang royal des Comnène. — *Le vainqueur.* — Impression soudaine. — Projet d'entrevue entre Alexandre et Napoléon. — Regard foudroyant. — M. de Rovigo plaide le faux pour savoir le vrai. — Seconde visite de l'empereur Alexandre. — Le protecteur. — Un officier d'état-major du prince royal de Suède distribue les logements dans mon hôtel. — Lettre. — Désaveu. — Projets secrets de Bernadotte.

On n'était encore qu'au 15 avril et, pourtant, toute l'époque d'une grande nation était déjà comme reléguée dans le passé, dont la date n'avait pas même de mois, encore bien moins d'année! L'empereur Napoléon était encore à Fontainebleau. L'impératrice était à Rambouillet et devait se mettre en route pour l'Allemagne. Les frères et les sœurs de l'empereur étaient tous errants. La reine Hortense était seule à Paris. L'impératrice Joséphine était à la Malmaison. Toute cette malheureuse famille était dispersée! C'était à son tour de souffrir! Pendant que les larmes commençaient à couler dans une dynastie glorieuse et

qui devait d'autant plus souffrir qu'elle avait dû compter sur un sort différent, l'autre famille proscrite revenait dans la terre de ses pères et retrouvait ses anciens pénates. M. le comte d'Artois, enfin, rentrait dans Paris après vingt-deux ans d'exil.

Tout était consommé. Chaque jour les journaux retentissaient des noms de cent généraux qui croyaient qu'on ne saurait pas assez tôt leur adhésion et surtout la manière servile dont elle était faite. C'était révoltant de la part de gens surtout qui n'avaient eu *toute leur vie* que des faveurs de l'homme dont ils se faisaient tout à coup, les uns le Judas, les autres le saint Pierre. Et cependant l'acte de l'abdication de l'empereur, bien que signé par lui ou du moins consenti, n'avait pas paru. Il ne fut publié que le 12. C'est une époque bien honteuse.

Ce fut alors que M. de Metternich arriva à Paris avec l'empereur d'Autriche[1]. Quoique amie du prince de Metternich, jamais je n'ai parlé avec lui des affaires politiques de l'époque. Je puis donc en toute assurance dire ce que je présume, comme s'il était un étranger pour moi. Je crois que lui et l'empereur d'Autriche furent très contrariés de n'avoir pas eu le temps d'arriver à Paris pour faire donner la régence à Marie-Louise et prononcer la Russie en faveur de l'orphelin impérial. L'empereur d'Autriche arriva à Paris, je crois, le 15 ou le 16 avril. On lui fit une réception tout impériale. C'était — et cette idée politique était, au reste, assez adroite — pour éblouir l'empereur d'Autriche et ne pas éveiller en lui un regret qui aurait fait dire :

[1] Ce fut, je crois, le 14 ou le 15 avril.

— Si ma fille eût été régente !

Mais pendant qu'il passait son temps sur la route de Dijon, d'impératrice des Français qu'elle était, sa fille devenait grande-duchesse de Parme et de Plaisance !

La réception de François II fut superbe. La circulation des voitures fut interdite dans une grande partie de Paris. Les troupes bordaient la haie. Des musiciens jouaient des fanfares. C'était une fête ! Et pour comble de dérision, après : *Vive Henri IV*, on ne jouait autre chose que :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !

Oh ! nous étions bien divertissants !

Les journaux d'alors sont un recueil d'indécentes et ridicules paroles. Cependant, un jour, ce sont ces mêmes journaux qui fourniront les matériaux pour écrire l'histoire ! Ainsi, par exemple, on lira dans l'un d'eux ce paragraphe :

« *Buonaparte* était encore avant-hier à Fontainebleau. A la suite de plusieurs attaques de nerfs, il est tombé dans un grand affaissement. On lui a fait prendre des bains et on l'a mis au lit. Il parait malade *moralement et physiquement, et n'a pas, dit-on, les idées bien nettes !* Au surplus, il est traité avec les plus grands soins. »

En vérité, un pareil article est par trop stupide. Napoléon malade de colère ! — car c'est ainsi qu'on nous le représente — et cependant on en a soin ! Ah ! c'est aussi par trop fort !

Enfin, arriva son abdication. Elle est simple et noble. C'est lui dans ses beaux jours.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et pour ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice qu'il ne fasse, même celui de la vie, pour l'intérêt de la France.

« Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814. »

« NAPOLÉON. »

Berthier (le prince de Neufchâtel) envoya son adhésion, à la date également du 11 avril. Depuis quelques jours l'empereur le voyait mangeant ses ongles et ruminant ce qu'il avait à faire, et devina son abandon.

J'ai déjà parlé de ce fait.

Ainsi, toute la famille Bonaparte se trouva dispersée en un moment : la princessse Pauline était en Provence, dans une maison de campagne, près d'Orgon ; Madame et le cardinal Fesch allaient se diriger de Lyon sur Rome ; l'impératrice se disposait à venir à Trianon pour y voir son père ; Jérôme et Joseph étaient Dieu sait où et allaient partir pour l'Amérique. Lucien était en Angleterre.

Lorsque l'abdication de l'empereur fut publique, lorsque le serment fut annulé, il fallut cependant chercher à assurer le sort de sa famille. M. de Metternich, que j'avais vu le lendemain ou le jour même de son arrivée, me dit que les majorats étaient perdus, excepté ceux de l'Illyrie et du royaume d'Italie, ce qu'avait l'Autriche enfin.

Les miens étaient en Westphalie, en Prusse et en Hanovre.

Il secoua la tête.

— J'ai bien peur que vous ne perdiez tout, me dit-il.

Cependant je lui montrai le titre d'une portion *seule*, à la vérité, de nos majorats, mais du revenu de cinquante mille francs, il me dit que cela pouvait m'être rendu en raison de mes droits, constatés par le roi de Prusse lui-même. C'était la terre et le château d'Acken, *propriété personnelle* du roi de Prusse, propriété cédée par lui dans TROIS TRAITÉS différents et qu'il avait le droit d'abandonner.

— Réclamez ! me dit M. de Metternich. Je ferai appuyer et j'appuierai votre demande. Mais si vous m'en croyez, vous vous adresserez, comme première protection, à l'empereur de Russie. Il a beaucoup de crédit sur le roi de Prusse...

Je parlai à M. de Czernicheff et je lui témoignai le désir d'obtenir une audience de l'empereur de Russie.

— Je le lui dirai, me répondit M. de Czernicheff. Mais je doute qu'il vous l'accorde, ajouta-t-il en riant.

— Eh ! mon Dieu, pourquoi cela ?

— Oh ! rien du tout. Mais je parie, me dit-il en riant toujours.

— Ce n'est pas pour un sujet bien grave, car il vous met de bien belle humeur.

Le lendemain M. de Czernicheff vient me rendre réponse.

— Je vous l'avais bien dit. L'empereur ne veut pas vous recevoir à l'Élysée.

— Eh ! mon Dieu, que lui ai-je donc fait ? m'écriai-je toute stupéfaite.

Il poursuivit comme s'il ne m'avait pas entendue :

— Il ne veut pas vous recevoir à l'Élysée, parce qu'il veut avoir lui-même l'*honneur de venir vous voir*. Ce sont ses propres paroles. Ne sont-elles pas aimables.

— A un tel point, lui dis-je, que j'en suis touchée jusqu'à l'âme!

— Oui. Il veut venir voir la veuve d'un homme dont le nom a tant de fois frappé son oreille et ses yeux. Le général Junot est un des beaux fleurons de la couronne de gloire de l'empereur Napoléon.

Il me prévint que l'empereur de Russie serait chez moi le lendemain entre midi et une heure, *si cependant cette heure me convenait*.

Nous étions peu faites, s'il faut le dire, à des manières impériales aussi courtoises et, quelque bien que le duc de Vicence m'eût dit de l'empereur Alexandre, je ne le pouvais croire aussi positif.

Le lendemain vers une heure l'empereur arriva chez moi[1]. Il était seul dans un coupé et n'avait qu'un domestique avec lui. A peine eus-je le temps de me trouver à son arrivée sur l'escalier. Je tenais mon fils aîné par la main et ses petites jambes de trois ans me suivaient avec peine.

Aussitôt que l'empereur m'aperçut, il reconnut la maîtresse de la maison et, me prenant par la main, il me conduisit dans mon appartement avec une façon tellement aimable que dès le premier moment je lui ai voué l'attachement que je lui ai toujours conservé.

Lorsque nous fûmes dans un salon intérieur, qui précédait mon billard, je m'arrêtai et, après avoir

[1] J'occupais toujours mon hôtel de la rue des Champs-Élysées.

remercié l'empereur d'être venu visiter la demeure d'une veuve, mère d'une si jeune famille, je lui présentai mes deux filles et mon Alfred, qui venait d'être sevré.

— Leur père eût été bien heureux, Sire, de vous faire les honneurs de cette maison.

Et je dis ce mot sans craindre que mon amour pour ma patrie m'en fasse un reproche, lorsqu'un ennemi est aussi noblement vainqueur. Il n'y a que les âmes faibles et peu généreuses qui se refusent à le reconnaître comme tel.

Mes enfants saluèrent et se retirèrent. Je demeurai alors seule avec l'empereur de Russie.

C'était pour moi un rôle nouveau que celui de solliciteuse auprès d'un souverain étranger! Moi qui n'avais sollicité l'empereur Napoléon qu'une seule fois! Mon âme n'a pas un sot orgueil, mais elle est haute et fière et elle ne peut supporter ce qui lui est montré comme une action humiliante. Mais j'étais mère et il fallait parler.

— Sire, lui dis-je, ces enfants que vient de voir Votre Majesté ont perdu leur père bien jeunes. Et en le perdant ils ont tout perdu! Ils n'ont aucune fortune s'ils perdent leurs majorats, ce prix du sang de leur malheureux père.

Nous parlions ainsi en marchant dans le billard et dans le salon. L'empereur me prit la main et, me conduisant à un fauteuil au coin de la cheminée, il prit une chaise et s'assit vis-à-vis de moi sur cette chaise.

— Mais, Sire, c'est impossible, lui dis-je en me levant, je ne puis souffrir que Votre Majesté soit assise ainsi...

— Restez, me répondit-il avec un charmant et doux sourire, restez. Il faut que je me place ainsi pour vous bien entendre. Vous savez que je suis sourd d'une oreille.

Et il disait cela tout naturellement comme il aurait dit toute autre chose. Il se mit donc en face de moi et nous commençâmes une conversation remplie d'intérêt.

— D'abord, que voulez-vous de moi? me dit Alexandre. Il faut m'expliquer votre affaire pour que je la comprenne bien.

Je la lui racontai.

— Mais cela me paraît sûr! me dit-il. Faites une note bien explicative et je la donnerai *moi-même* au roi de Prusse. Czernicheff suivra cette affaire par mon ordre et vous en rendra compte. Il est de vos amis, je crois, n'est-il pas vrai?

Je répondis affirmativement en ajoutant, ce qui est vrai, qu'il est un excellent homme, ayant bien plus de supériorité que longtemps on ne voulut lui en accorder, parce qu'il est un homme agréable et fort à la mode.

— Mais il me semblait qu'en France c'était un titre de plus, dit l'empereur en riant.

— Quelquefois, Sire.

Dans ce moment Alexandre porta ses yeux sur une console sur laquelle était une petite statue[1] de l'empereur Napoléon, de la hauteur de deux pieds et demi environ, et vêtue des habits impériaux. L'empereur de Russie tint les yeux longtemps attachés sur elle,

[1] Elle était en bronze, sur un socle de jaune antique, et sortait des ateliers de Ravrio.

puis, laissant tomber son regard il demeura quelque temps en silence. Ce silence était embarrassant pour tous deux. A la fin Alexandre le rompit .

— Une chose qui m'a bien frappé le jour de mon entrée dans Paris, c'est la quantité immense de personnes et surtout de femmes en deuil, des enfants! Tout à l'heure en voyant vos fils encore si jeunes vêtus d'habits de deuil, je me suis senti le cœur serré.

— Sire, lui dis-je avec fermeté quoique avec respect, Votre Majesté en aurait vu bien davantage si toutes les veuves étaient allées au-devant d'elle. Quant à moi et à ma famille, je puis affirmer qu'Elle n'y a vu ni ma robe noire ni les vêtements de deuil de mes enfants.

Alexandre prit ma main et, la serrant comme celle d'une amie, il me dit d'une voix pénétrée :

— Je le sais, je le sais!

Puis, tournant encore les yeux vers la statue de Napoléon[1] :

— Comme j'ai aimé cet homme! se disait-il comme se parlant à lui-même, comme je l'ai aimé! Savez-vous une chose, madame la duchesse, c'est que je l'aimais peut-être... plus... plus qu'aucun de mes frères, ajouta-il en parlant plus bas.

Je le regardais avec intérêt. Il poursuivit :

— Oui, je l'ai aimé tendrement et lorsqu'il m'a trahi, j'ai plus souffert de cette trahison que de la guerre qu'elle m'apportait. Imaginez-vous, madame, que l'officier qui m'apporta la première nouvelle que

[1] Cette conversation fut écrite immédiatement après que l'empereur de Russie fut sorti de chez moi.

l'empereur Napoléon avait passé la Vistule fut traité assez sévèrement pour être mis en prison avec des arrêts sévères.

Alexandre appuya son coude sur son genou et soutint sa tête dans sa main.

— Oui, poursuivit-il, si Napoléon avait voulu que cette fraternité d'armes et de cœur se maintînt entre nous comme elle existait à Erfurt, je crois, poursuivit-il en se levant et marchant rapidement, que *nous aurions fait de l'Europe la partie la plus belle de l'univers!* Mais il avait autour de lui des hommes qui l'ont perdu! L'un d'eux surtout! Oh! l'un d'eux est pour moi l'objet d'une aversion que je ne puis vaincre!

Il s'arrêta. Je n'osais pas l'interroger.

— Cet homme, poursuivit Alexandre, n'est qu'un sicaire! Et il se croit un homme d'Etat. A ce compte-là, Tristan l'Ermite l'était aussi.

Oh! alors je compris.

— Cet homme a fait au nom de Napoléon une foule d'iniquités dont aujourd'hui son malheureux maître est appelé à rendre compte. Et cet homme, c'est le duc de Rovigo!

Je l'avais deviné et le nom ne m'apprit rien. Alexandre, qui avait marché pendant tout ce temps, vint se rasseoir sur la chaise qu'il occupait précédemment et me dit :

— On dirait presque que vous vous attendiez à ce nom?

Je souris.

— Est-ce qu'il était également mal pour ses camarades?

— Non pas pour tous également, Sire. Mon mari

a eu à se plaindre de lui grièvement. Mais je crois que Votre Majesté est mal instruite relativement au duc de Rovigo. Il a des défauts, mais non pas celui de mal servir l'empereur, car il l'aime véritablement[1] et il ne manque pas de moyens. Peut-être Votre Majesté a-t-elle elle-même été mal informée et...

— Non, non, répondit-il vivement, pas du tout mal informé. C'est la vérité! Un homme assez insolent pour faire faire de la police dans mon palais! A Pétersbourg! Placer des espions chez moi! Mais cela passe toute idée... Et puis...

Il s'arrêta et parut se contenir avec peine.

— Depuis que je suis ici, poursuivit-il, il m'a fait demander vingt audiences, mais je les ai toutes refusées. Il paraît qu'il veut insister auprès de Monsieur pour le voir, et je comprends très bien le refus du comte d'Artois. M. le duc de Rovigo devrait un peu mieux se rappeler la nuit de Vincennes! Il devrait empêcher la calomnie d'atteindre un innocent, car enfin ce malheureux Caulaincourt était alors à Strasbourg, et non pas à Vincennes, pour faire charger et commander le feu sur l'infortuné duc d'Enghien!

La conversation devenait du plus haut intérêt. J'écoutais avec une attention qui se peignait dans mes yeux et que l'empereur Alexandre remarqua sûrement, car à partir de ce moment, sa politesse devint encore plus affectueuse et, venant se rasseoir, car il se levait et s'asseyait à chaque moment :

[1] J'affirmais ce fait d'autant plus fermement que j'en suis certaine. J'ai eu mille fois des preuves positives de l'attachement de Savary pour l'empereur Napoléon. Je répète ensuite ici les propres paroles de l'empereur de Russie. J'étais moi-même à cette époque très irritée contre le duc de Rovigo.

— L'autre serviteur de Napoléon est le duc de Bassano. Cet homme aussi lui a fait bien du mal.

— Pour celui-là, Sire, je ne puis l'accorder à Votre Majesté. M. de Bassano est l'homme du pays en même temps qu'il donnerait sa vie pour l'empereur Napoléon.

— Qu'importe, s'il l'a mal servi?

— Mais, Sire, pourquoi ne pas admettre plutôt que des rapports injustes, peut-être même malveillants avec intention, ont déterminé votre jugement sur M. de Bassano. C'est un homme d'Etat fort habile, un homme d'esprit et d'un caractère incorruptible. Martyr de la cause qu'il a servie dans sa jeunesse, il ne changea jamais de principes et fut toujours l'homme du pays, de la patrie. Ce sentiment est inné chez lui. Ses affections lui sont même subordonnées et, lorsque M. de Bassano a envoyé son adhésion au gouvernement provisoire, c'est qu'il a pensé que le pays ne pouvait être sauvé aujourd'hui que par une grande union entre ses enfants.

Je m'arrêtai tout étonnée d'avoir fait un si long discours. Mais la vérité a toujours eu un grand pouvoir sur moi, et un pouvoir d'entraînement. Et puis l'empereur de Russie ne me faisait nulle peur. Il m'écouta fort attentivement et, lorsque j'eus fini, il me dit :

— Est-ce que le duc d'Abrantès était fort lié avec M. de Bassano?

— Oui, Sire. En outre mon mari est de la même province que M. de Bassano. Ils sont tous deux de la Bourgogne et puis ils sont *frères d'armes*, quelque étrange que cela paraisse.

— Comment cela?

— Parce que jamais M. le duc de Bassano n'a été absent d'une bataille livrée par l'empereur. M. de Bassano a la bravoure d'un soldat; il en court tous les dangers sans espoir de récompense, puisque la seule qu'il obtiendrait pour avoir eu une jambe emportée par un boulet de canon, serait de *n'avoir pas* les Invalides...

Alexandre se mit à rire.

— Ah! il est aussi brave! je n'en savais rien. Et le général Savary, comment est-il considéré chez vous sous ce rapport?

— Mais, Sire, comme un homme fort brave. Voilà ce que j'ai toujours entendu dire par mon mari lui-même, qui était fort difficile sur ces matières-là.

— Oh! c'est un homme qui avait une belle renommée militaire que le général Junot! Un souverain est heureux d'avoir de tels hommes autour de lui. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas son portrait au milieu de tant de tableaux!

Et il regardait autour de lui avec curiosité.

— Si Votre Majesté désire le voir, et d'une extrême ressemblance, je puis lui montrer un portrait de Junot, mais il faudrait qu'elle se donnât la peine de traverser tout cet appartement.

Je n'oublierai jamais le mouvement rapide et plein de grâce qu'il mit à se lever et à m'offrir son bras.

— Voulez-vous me montrer le chemin? me dit-il.

Je lui fis traverser mon billard, ma bibliothèque qui offrait la plus belle collection de l'Europe[1], un

[1] La collection entière de Bodoni et celle complète de Didot, avec trois exemplaires *uniques : le Daphnis et Chloé*, imprimé sur vélin, en caractère d'or, avec les dessins originaux de Gérard

grand cabinet à la manière des habitations antiques, puis ma chambre à coucher, un autre cabinet, et enfin mon cabinet de travail, où était le portrait de Junot.

Ce portrait, que j'ai toujours, était une esquisse, mais une esquisse qui vaut plus cent fois que bien des originaux. C'est le baron Gros qui en est l'auteur. Il a représenté le duc d'Abrantès avec le costume si pittoresquement militaire des généraux de la République. Junot avait, au moment où il le peignit, à peine vingt-sept-ans, et déjà il était général de brigade et se trouvait au milieu d'un désert de Syrie, au pied du mont Thabor, tenant tête à quatre mille Turcs avec trois cents Français et battant et détruisant les quatre mille Turcs. Le gouvernement d'alors, qui savait récompenser selon le vœu du cœur, ordonna qu'il serait envoyé un ordre du jour dans chaque famille des braves qui formaient le corps isolé du général Junot[1]. Quant à lui, la récompense consistait dans le même ordre du jour et dans un tableau fait aux frais du gouvernement, et fait par l'un de nos plus habiles artistes. Il y eut un concours, Junot donna le prix à Gros, comme à celui qui avait le mieux compris ce qu'il avait dit dans son rapport. Cette tête fut faite par Gros pour servir au grand tableau qui devait s'appeler *le Combat de Nazareth*.

et de Prudhon ; *les Fables de Lafontaine*, avec les dessins originaux de Percier. C'est le roi d'Angleterre qui a maintenant le premier, l'autre est en Russie.

[1] Cette affaire de Nazareth est un des plus beaux faits d'armes des guerres de la Révolution. On ne peut trop la louer. J'avoue que j'en suis vaine! Hélas! ces lauriers sont bien pâles aujourd'hui ! Et pourtant, qu'il faudrait peu de chose pour les faire reverdir !

Tandis que je parlais, l'empereur Alexandre m'écoutait attentivement. Il regardait alternativement le portrait de Junot et celui de l'empereur Napoléon qui se trouvait en regard, et se dit à lui-même :

— Sans doute ! Et voilà comme on construit soi-même des leviers avec lesquels on soulève le monde.

— Oui, Sire, lui répondis-je, quoiqu'il se parlât à lui-même. Mais il arrive un jour où le levier s'use, où la masse devient trop pesante, et alors elle retombe sur celui qui l'ébranlait.

Alexandre me regarda un moment avec un air surpris. Puis il prit ma main, la serra et la remit sous son bras. Ensuite nous retournâmes dans le salon où déjà nous avions causé.

— Votre mari aimait beaucoup l'empereur Napoléon, n'est-il pas vrai ? me demanda encore Alexandre à notre retour.

— Ce n'était pas un attachement ordinaire, Sire. Junot avait l'âme brûlante et les passions violentes. Eh bien ! il aimait Napoléon comme il pouvait aimer. Avec une telle âme et un tel cœur c'était du *séidisme*, si je puis employer ce mot. L'empereur a perdu dans la même année deux autres hommes comme Junot, Duroc et Bessières.

— Ah ! Duroc ! L'aimiez-vous donc beaucoup ? me dit l'empereur de Russie avec un air tout joyeux.

— Comme mon meilleur ami, Sire.

— J'en suis ravi. J'avais une profonde estime pour son beau caractère. Mais celui que je préfère à tous, c'est le duc de Vicence ! C'est un homme d'un caractère si admirable, si indignement accusé ! Ne l'aimez-vous pas ?

— D'une tendre amitié au contraire, Sire. Je l'ap-

pelais mon frère. Nous avons été presque élevés ensemble. Son père était l'ami le plus intime de ma mère.

— Je suis ravi de cela ! s'écria-t-il. C'est une amie, un soutien de plus qu'il aura, ce bon Armand ! Madame la duchesse, croyez-en ma parole, et *ma parole d'honneur*, Caulaincourt est innocent ! Quand j'affirme sur mon honneur qu'un homme est innocent, il me semble qu'on peut m'en croire. Vous m'avez fait de la peine en disant tout à l'heure que *vous l'appeliez votre frère* ! Et pourquoi ne l'appelez-vous plus ainsi ?

— Et vous, Sire, vous avez aussi donné le nom de frère à Napoléon. Pourquoi le lui avoir retiré !

Je crus m'apercevoir d'une rougeur fugitive, mais qui traversa comme l'éclair le front de l'empereur.

— Napoléon m'a le premier abandonné, dit-il enfin. Peut-être même ne m'a-t-il jamais aimé, tandis que moi... Ah ! madame Junot, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir combien je l'ai aimé ! J'étais fier d'être l'ami de cet homme au génie gigantesque. Abusé par ses paroles amicales, je me crus un moment l'objet de son affection, et puis il me trahissait ! Tenez, mon amitié était si profonde et si vive que, lorsque je dus enfin déclarer que tout était décidément rompu entre les deux Etats, j'éprouvai le même brisement de cœur qu'on ressent alors que dans une passion plus vive on rompt avec une personne aimée[1]. Oh ! si Napoléon avait voulu !

[1] Ce sont les propres paroles de l'empereur de Russie. Il avait un grand charme dans la conversation et parlait français, sans nul accent. Il était parfaitement aimable. J'écrivais mes

Et dans le regard qu'Alexandre jeta sur la statue de Napoléon, on pouvait lire : « Nous aurions conquis le monde ! »

— N'a-t-il pas été très injuste pour le duc d'Abrantès? dit-il en se reprenant comme presque fâché d'avoir hasardé le fond de sa pensée.

— Oui, Sire. Mais il aimait extrêmement Junot. Et je sais qu'il a été touché profondément de sa mort.

— L'avez-vous vu depuis votre malheur?

— Non, Sire.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il a toujours été loin de Paris et que moi-même j'en ai été absente.

— Est-ce la seule raison?

Je ne répondis rien.

— N'y aurait-il pas de votre part le noble mouvement d'une grande âme? N'écrivîtes-vous pas à Napoléon, étant à Genève ou à Lausanne?

Je levai les yeux dans un grand étonnement sur l'empereur. Il poursuivit :

— Cette lettre est tombée entre mes mains, ainsi que beaucoup d'autres qui furent prises avec l'estafette; et même je crois un auditeur au Conseil d'État qui portait des dépêches à l'empereur Napoléon et qui fut pris par un parti de mes Cosaques, dans toute cette débâcle de Dresde. Ce fut même, autant que je puis me le rappeler, le lendemain de la mort de Moreau. Vous parliez à Napoléon avec un ton de vérité et avec un noble cœur qui donnaient une grande idée de la femme qui peut écrire ainsi. C'est là, dans cette lettre, que j'ai vu que, vous aussi, vous aviez été

conversations avec lui aussitôt qu'il m'avait quittée, de sorte que je n'ai rien omis de tout ce qu'il m'a dit.

froissée et blessée au cœur par le même Rovigo, qui est vraiment le mauvais génie de tout ce qui est bon et de ce qui souffre. Mais serez-vous contente ou fâchée contre moi ? L'empereur n'a pas eu votre lettre. En êtes-vous bien fâchée ?

— Peut-être non, Sire. Mon premier mouvement m'aura entraînée trop loin. Mais je n'en ai nul souvenir.

— Vous avez été la plus noble des femmes et, sans avoir l'honneur de vous connaître, j'ai pris pour vous la plus haute estime.

— Mais, Sire, Votre Majesté a mal assis son jugement si elle me croit l'ennemie de Napoléon. Il m'a fait beaucoup de peine sans doute, mais j'ai pour lui, pour son nom, pour sa gloire, une vénération profonde. C'est un culte.

— Et vous n'en êtes que plus estimable.

— Je ne sais ce que je suis ou ce que je ne suis pas, Sire, je ne fais aucune réflexion. Je suis franche et naturelle dans tout ce que je fais et ce que je dis. L'empereur Napoléon a eu de grands torts envers mon mari, envers son ami le plus dévoué, envers l'homme qui lui aurait donné son sang et sa vie ! Sans doute, la plaie, encore fraîche, me fait souffrir quand j'y porte la main ! Mais l'empereur, tout coupable qu'il est envers moi, n'en est pas moins le génie le plus lumineux que Dieu ait consenti à distraire de son essence. C'est ainsi que je le vois. Aussi voudrais-je que ses peines fussent adoucies. Ma vue ne lui est pas nécessaire à Fontainebleau, mais, si je croyais qu'elle pût lui faire quelque bien, j'y courrais.

Alexandre se promenait en silence et parfois il

s'arrêtait pour me regarder. Puis il continuait à marcher. Tout à coup il s'arrêta et me demanda :

— Voyez-vous souvent Savary?

— Rarement, Sire.

— Il ne vous a jamais parlé de moi?

— Jamais qu'en bien.

C'était vrai.

— Sa femme est fort belle, dit-on... Elle m'a fait demander une audience pour demain. Je n'ai pu la refuser, elle. Mais que me veulent-ils tous les deux? Que je persuade à M. le comte d'Artois qu'il est innocent de l'affaire de M. le duc d'Enghien! C'est impossible!

Et, en me parlant ainsi, il était aussi à l'aise avec moi que si nous nous connaissions depuis vingt ans.

— Quant à M. Savary, je ne le veux pas voir. C'est un parti pris. C'est un homme que je n'aime ni n'estime.

Adieu, madame la duchesse, je m'occuperai dès demain de votre affaire, et puis je suis sûr que Louis XVIII fera beaucoup pour la noblesse de l'empire. C'est ce qu'il doit faire d'abord, et puis vous êtes de la sienne aussi. Non seulement de la sienne, mais vous êtes même son égale. N'êtes-vous pas une Comnène?

— Ma mère était une Comnène, Sire, mais moi je ne le suis pas.

— Enfin, vous êtes d'un sang royal et, pour nous autres souverains, c'est une solidarité que de venir à l'aide de *nos parents* qui souffrent. Louis XVIII était encore, il y a peu de temps, proscrit et malheureux, et il est encore à Hartwell...

Puis se ravisant comme s'il avait oublié quelque chose :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu le duc de Vicence ?

Je répondis que je l'avais vu à son passage à Paris, mais seulement une minute.

— Aimez-le toujours comme un frère, me dit l'empereur Alexandre, il le mérite.

Et, me saluant avec une grâce inimitable, il s'en alla avec cette aisance d'homme de bonne compagnie, qui n'a rien de la morgue royale.

— Eh bien, s'écria-t-il, que faites-vous donc ?

Nous étions alors sur le haut de l'escalier. Je l'avais accompagné sans qu'il m'eût entendue. Je fus toute surprise.

— Mais, Sire, Votre Majesté permettra que...

— Je ne permettrai rien du tout ! Comment, vous vouliez descendre jusqu'à ma voiture ?

— Mais certainement, Sire, lui répondis-je en riant et tout amusée de l'air étonné qu'il avait en me voyant faire une chose aussi simple.

— Jusqu'à ma voiture ? dit l'empereur en riant à son tour. Eh, mon Dieu, *que dirait-on de moi à Pétersbourg*, si l'on me voyait laissant descendre un escalier à une femme pour me reconduire !

— Mais nous ne sommes pas à Pétersbourg, lui dis-je en joignant les mains pour le prier de me laisser faire.

Ce qui en effet était mon devoir de maîtresse de maison envers un souverain.

— Eh bien, soumettez-vous au vainqueur, reprit il avec une grâce charmante.

Et, me prenant la main, il me reconduisit jusqu'à la porte du salon en me disant :

— Je vous préviens que je reviens vous y conduire si vous vous obstinez...

— J'aime à faire de l'exercice, Sire.

— Et si je vous *ordonne* de ne pas aller plus loin ?

— Mais je ne suis pas la sujette de Votre Majesté.

— Eh bien, je ne reviendrai pas vous voir ! Vous ne voudrez pas me punir à ce point-là ?

— Cette crainte me fait obéir plus que le reste, Sire, et je demeurerai après cette dernière parole.

Alors il s'en fut et descendit l'escalier en courant comme pour m'empêcher de le suivre.

Lorsqu'il fut dans la rue, il mit la tête à la portière et, me voyant à la fenêtre du salon, dans lequel nous venions de causer, il salua de la glace avec une bonne grâce qui, en vérité, il en faut convenir, était bien séduisante.

Je refermais à peine la fenêtre que je vis s'ouvrir la porte du salon et que j'aperçus... qu'on devine !... le duc de Rovigo !

— Ah, mon Dieu, m'écriai-je, d'où venez-vous donc ?

— Eh ! par Dieu, me répondit-il en jurant à demi, je viens de chez vos enfants ! Ils m'ont dit que ce *bouffon d'empereur* était ici et je me suis bien donné de garde d'entrer.

— Et vous avez fort bien fait, car il ne vous aime guère. Je puis même affirmer qu'il ne vous aime pas du tout.

— Ah, ah ! il vous a donc parlé de moi ?

— Fort longuement.

— Et dans un mauvais sens apparemment, car vous avez l'air un peu plus désagréable pour moi que de coutume.

— Comment voulez-vous que l'opinion de l'empereur de Russie puisse influer en rien sur celle que j'ai de vous ?

— Mais enfin, que vous a-t-il dit de moi ?

— Beaucoup de mal.

— Dans quel sens ?

— Par exemple que vous vouliez faire la police de son palais à Saint-Pétersbourg, ce qui n'était pas de son goût.

— Ah ! il a su cela, l'imbécile ! Par Dieu, il faut donc que j'aie été trahi !

— C'est probable et, sans une grande finesse, vous vous y deviez attendre, mon pauvre duc.

— Pourquoi me plaignez-vous donc autant ! Vous avez l'air bien fière de la visite de ce Kalmouck-là.

— Mon Dieu, ne parlez donc pas ainsi, mon cher Savary, vous savez que ces façons-là me sont odieuses et vous m'en favorisez toujours.

— C'est parce que je sais qu'elles vous déplaisent. Je suis de l'avis de l'empereur. Il faut faire le caractère des femmes.

— Chargez-vous de l'éducation de la vôtre. Et puis vous serez le maître ensuite d'en essayer une autre.

Il parla encore longtemps. Mais je ne l'écoutais plus. Une réflexion rapide m'avait transportée à Fontainebleau. Je voyais l'empereur triste, abattu, presque seul, n'ayant avec lui que le duc de Bassano et le duc de Vicence. Encore celui-ci était-il sur la route de Paris à chaque instant. Je savais bien que le duc

de Rovigo était *là* pour bien faire — car son attachement pour l'empereur m'était connu et je ne pouvais le mettre en doute — mais il me semblait qu'il ne pouvait rien faire !

Tout à coup une pensée s'offre à moi. Je l'accueille. Elle est pour moi comme une de ces heureuses visions qui dissipent un brouillard. Bientôt cette pensée prend un corps. Elle forme une certitude. Je me lève de mon fauteuil et, allant à Rovigo, je lui prends les deux mains dans les miennes et je lui dis avec une forte émotion :

— Écoutez, mon cher duc, nous pouvons, vous et moi, sauver l'empereur et le faire rentrer aux Tuileries. J'en suis certaine.

Rovigo me crut folle un moment et me regarda sans me répondre. Je le compris.

— Je ne suis pas folle, bien que vous deviez le croire, lui dis-je, mais sans sourire, car l'importance du sujet qui m'occupait m'absorbait entièrement.. Oui, l'empereur peut être sauvé par la main qui l'a perdu. Asseyez-vous et écoutez-moi.

Et me voilà lui racontant toute ma conversation avec l'empereur de Russie, lui détaillant jusqu'à l'expression du regard, de la parole, l'inflexion de la voix, lorsqu'il me parlait de notre empereur. Savary m'écoutait avec une extrême attention.

— Il l'aimait comme un frère à Erfurt, s'écria-t-il après m'avoir entendu !...

Et frappant violemment du pied en jurant :

— Pourquoi faut-il qu'il ne l'aime plus ?

— Il l'aime toujours, m'écriai-je avec une conviction intime que m'avait donnée l'affirmation d'Alexan-

dre en me parlant de Napoléon ! Oui, il l'aime toujours !

Rovigo secoua la tête.

— Ce qu'il a fait, ce qu'il fait tous les jours ne le prouve guère... Mais quel serait votre projet?

— Il est peut-être hasardeux, mais je m'y confierais. Jamais pensée ne s'est offerte à moi entourée de plus d'espérance. Il faudrait que tous deux se vissent et pussent se parler...

Le duc se récria :

— Et le moyen ?

— Il est bien simple. Que l'empereur vienne déguisé dans Paris. Qu'une fois arrivé il vienne dans ma maison, par exemple. Elle est hors de toutes recherches et de tout soupçon. D'ici il pourrait observer le moment favorable pour parler à l'empereur Alexandre. Vous voyez comme il est accessible. Je lui ai demandé un rendez-vous. Il est venu de suite lui même. En lui en demandant un autre et lui disant que je suis malade, il viendrait aussitôt. Et alors ils se verraient ! Croyez-vous que Napoléon ne reprendrait pas à l'instant son empire sur le cœur d'Alexandre? Celui-ci est noble et généreux, en admettant qu'il se refusât à redonner le nom de frère à l'empereur, je suis sa caution qu'il laisserait retourner l'empereur à Fontainebleau sans aucune tentative pour le retenir. Après tout il est le maître ici !

Le duc de Rovigo marchait à grands pas dans la chambre. Il paraissait fort agité. Tout à coup il vint se placer devant moi et, me regardant avec une expression qui allait chercher mes pensées jusqu'au fond de mon âme :

— Vous êtes de bonne foi, n'est-ce pas ? me dit-il

Je suis sûre que le regard que je lançai sur lui fut terrible et foudroyant, car il recula d'un pas.

— Mais écoutez-donc, me dit-il. Dans une affaire de cette importance... Car il y a du bon dans ce que vous dites. Il y a du bon.

Et sans me faire d'excuses pour l'injure qu'il m'avait non seulement dite, *mais faite*, il se promena de nouveau en rêvant et parlant parfois sans que je pusse entendre ce qu'il disait.

— Et quel serait votre plan pour le faire arriver sain et sauf jusque chez vous ?

— Mon Dieu, ce serait le plus simple qui serait le meilleur. Que plusieurs officiers demandent des passeports pour venir à Paris. Maintenant il n'existe aucune surveillance[1] et l'empereur viendrait avec eux. Il nous est facile d'avoir deux hommes dont vous êtes sûr. Dans l'armée l'empereur doit trouver des séides dans les officiers inférieurs, c'est-à-dire, les lieutenants, les sous-lieutenants et les capitaines. Quant aux autres, sa bonté les a perdus.

— C'est vrai, me répondit Savary avec une extrême bonne foi. Mais plus je réfléchis à ce projet, plus il me sourit. Mais aussi plus je refléchis en même temps au plan, et plus il m'effraie.

— Cependant comment faire pour qu'ils se voient? La demande formelle d'une entrevue serait refusée, j'en suis sûre. Si l'on admet une chance de réussite dans ce que je propose, il le faut tenter. Mais l'empereur le voudra-t-il ?

— Il ne reculera jamais devant une chance offerte

[1] Il y en avait bien une, mais faite en dépit du bon sens. C'était le second volume de l'époque de Malet.

par la fortune. Je le connais! Et quand je pense en effet aux jours d'Erfurt, quand je me rappelle cet élan de l'empereur de Russie au moment où Talma dit ce vers d'Œdipe :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Oh, alors il y a aussi une espérance dans mon cœur! Mais que c'est singulier que vous ayez eu cette pensée!

— Pourquoi? Je serais heureuse au contraire de prouver à l'empereur que je l'aimais et que mon admiration pour lui a résisté à son injustice. D'ailleurs Junot est mort et mon devoir est de le remplacer.

Le duc de Rovigo me regarda fixement et me dit:

— Vous êtes une singulière femme! Savez-vous qu'il y a de l'homme en vous... et de l'homme remarquable?

— Croyez-vous donc me faire un grand compliment?

— Enfin, suffit. Je le crois, malgré que vous autres femmes vous ayez toutes la prétention d'être des souveraines.

— Mais laissons cela.

— Eh bien, que faisons-nous? L'empereur ne me croira pas lorsque je lui dirai cette affaire. Il me prendra pour un songe-creux.

— Voulez-vous que je lui écrive?

— Vous le feriez?

— Et pourquoi non? Ce que je dis je le fais, ce que je fais je le dis. Voulez-vous une lettre de moi à l'empereur, encore une fois?

Il hésita. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette hésitation. Enfin il me dit :

— Eh bien, oui. Donnez-moi une lettre... bien courte par exemple... et qui ensuite ne dise rien dans le cas où elle serait interceptée. Qui sait ce qui peut arriver ?

Rovigo marchait dans l'appartement avec l'air fort pensif. Tout à coup il me dit encore :

— L'empereur me croira-t-il ? Il me prendra pour un rêveur, vous dis-je. Ecrivez-lui.

— Maintenant, je n'ose pas !

C'était vrai.

— Pourquoi cela ?

— Parce que... Je ne puis le dire... Mais je n'ose pas.

Savary me faisait peur.

— Allons donc ! quelle folie !

Et, me prenant par le bras, il me fit courir dans mon cabinet et, me faisant asseoir devant mon bureau, il me dit :

— Ecrivez ! Eh quoi, avez-vous peur de vous compromettre ?

Je pris aussitôt une plume et j'écrivis ! J'écrivis quelques lignes. Mais elles auraient été comprises par l'empereur s'il les avait lues, j'en suis sûre. Je cachetai *avec mes armes* et, remettant ma lettre ou plutôt mon billet à Savary, je lui dis à mon tour :

— Mon cher duc, vous pouvez avoir une grande connaissance du cœur humain. Cependant, croyez-moi, n'employez pas souvent des véhicules pareils à celui qui m'a déterminée tout à l'heure. Pourquoi toujours éveiller la susceptibilité ?...

Il se mit à rire et s'en fut.

Avant de le laisser reposer pour longtemps, il me faut parler ici d'une chose dont j'ai promis le détail précédemment, et dont il a donné l'explication qu'on n'aurait pas eue sans lui. J'ai cette explication dans mes mains, écrite par lui-même. Il s'agit de la défense de Paris.

L'archevêque de Malines imprima une brochure après la Restauration, pour dire qu'il avait été la mouche du coche dans tout cela et donner de l'encens par le nez de M. Talleyrand plus que les enfants de chœur ne lui en avaient donné quand il était évêque. Dans cette brochure, M. de Pradt racontait que le duc de Rovigo, en lui parlant à lui-même, avait formellement *déclaré* qu'il était CONTRE la défense de Paris. L'archevêque redit ensuite cela dans cette brochure... mais un peu comme *un innocent*. Je lui en demande pardon. Le duc de Rovigo se moqua de lui, lorsque M. Buloz, officier de mérite et dévoué à la cause du pays, lui montra cette brochure crédule :

— Donnez-la-moi, lui dit-il, je vais y mettre une note.

Et il écrivit *lui-même* ce que je vais transcrire ici :

« *Il n'a pas cessé* — dit la brochure en parlant de Savary — *de détourner de défendre Paris par les moyens les plus violents.* »

Voici la note du duc de Rovigo. Elle est de la plus grande importance comme pièce autographe en raison de ce qu'elle renferme :

« Je faisais mon métier, *je plaidais le faux pour savoir le vrai.*

« Cette ouverture de l'archevêque de Malines me prouva la vérité des rapports qui commençaient à m'arriver de toutes parts sur ce petit comité dont il

parle et auquel assistait M. Anglès, qui était chef de l'un des arrondissements de mon administration.

« J'y soupçonnais cependant un peu d'animosité contre les individus qui en faisaient partie. Mais en tous cas, mes notes étaient prises et, si l'empereur fût resté sur le trône, je n'eusse pas tardé à compter avec ces messieurs, qui, d'après M. de Pradt lui-même, comptaient plus sur les alliés, qu'ils croyaient disposés à traiter avec l'empereur, que sur eux-mêmes. Le nœud gordien était dans la prise de Paris. Ce que dit l'archevêque de mon opposition à le défendre à outrance ne m'étonne pas.

« D'après les sentiments qu'il manifestait, je me serais bien donné garde de tenir un autre langage devant lui, parce qu'il aurait été faire déjouer mes projets par ses collaborateurs. Mais tout était prêt pour faire éclater une insurrection spontanée. L'empereur voulait la diriger lui-même et il venait à Paris dans ce but avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'il apprit à la Cour de France que tout était perdu. (Il y rencontra le général Hulin.)

« Mon successeur a dû trouver dans mon cabinet des proclamations aux faubourgs et aux ouvriers...

« Des ordres pour dépaver les rues, monter les pavés dans les étages supérieurs, d'effacer les numéros des maisons[1], les enseignes et de mettre dans les grandes rues des faubourgs tous les tombereaux de boue sans chevaux, toutes les charrettes de rouliers, etc., etc. Si l'empereur fût venu, des ordres

[1] Le duc de Rovigo a voulu parler du nom des rues. Que pouvait faire le numéro des maisons ? C'était le nom des rues qui faisait quelque chose et non les numéros.

eussent été donnés, et tout cela eût été fait en quelques heures. Il lui a été rendu compte de ces dispositions.

« Mais il m'a dit *lui-même*, *depuis*, que ce plan de défense était si dangereux qu'il voulait être lui-même sur les lieux pour les diriger et empêcher quelques factieux de s'en emparer. »

Cette note existe telle que je viens de la transcrire dans un exemplaire de la brochure de M. l'archevêque de Malines et elle est écrite en entier de la propre main de M. le duc de Rovigo. Si M. de Pradt lit ceci, il sera étonné peut-être d'avoir été induit en erreur aussi fortement. Peut-être l'ai-je été aussi moi, mais au moins ne l'ai-je été qu'à bon *escient*.

Quoi qu'il en soit, je donnai ma lettre pour l'empereur au duc de Rovigo en la lui recommandant vivement, non pas que je craignisse de l'avoir écrite — jamais je ne regrette une démarche honorable, quelque hasard qu'elle me fasse courir — mais pour le succès de sa réussite, il fallait ici du mystère. C'était une pensée folle peut-être, mais enfin elle était dominante dans ma tête et je suis encore sûre aujourd'hui que, si l'empereur Napoléon était apparu tout à coup devant Alexandre et lui avait dit, en lui tendant la main, avec ce sourire et ce regard *subjuguant* qu'il savait si bien employer : « Frère, encore une fois une journée comme à Erfurt ! », oui, je suis certaine que tous deux se seraient embrassés et que chacun aurait été content de retrouver l'autre.

C'est un rêve peut-être ! Mais quel rêve, mon Dieu ! si les peines sont si positives, il faut bien s'échapper parfois de leur cercle malheureux pour trouver au moins un bonheur fictif au pays des chimères.

Le duc de Rovigo emporta donc ma lettre, comme je l'ai dit. Les jours s'écoulèrent et nulle nouvelle ne me parvint de Fontainebleau. L'empereur de Russie revint me voir un matin, mais cette fois encore ce fut sans me prévenir. Il était à pied, sans aide de camp, portant un chapeau rond et un habit vert tout uni. Si Joseph, mon premier valet de chambre ne l'eût pas reconnu, il serait arrivé dans mon cabinet de travail sans que je me fusse même douté qu'il en approchait.

Il fut cette fois peut-être plus aimable et plus communicatif que la première. Il paraissait prendre plaisir à causer avec moi. On sait combien *cette grâce* est parfaite dans un souverain. Elle amène un prestige avec elle dont la tête la plus froide ne peut se préserver[1]. Et puis en 1814 l'empereur Alexandre était vraiment *grand*. Je mets ce mot parce qu'il est à sa place et convenable. Oui, il fut *grand*. L'homme qui PEUT se venger et qui repousse ce délicieux breuvage de ses lèvres *d'homme est un être au-dessus des autres*.

Cette fois encore, Alexandre me parla de Napoléon. Il avait abdiqué. Tout était consommé. Alexandre me dit avec une expression particulière :

— Et le duc de Vicence, l'avez-vous vu?

— Oui, Sire.

— Ah! c'est fort bien! Et comment en avez-vous eu le courage? C'était bien il y a un mois. Mais depuis quinze jours...

Et il se leva en parcourant la chambre avec une

[1] Mme de Sévigné l'a bien prouvé dans cette lettre où elle parle de sa contredanse dansée avec le roi.

expression de visage fort extraordinaire, mais où la raillerie amère dominait.

— Précisément parce que beaucoup de personnes lui parlent moins depuis quinze jours, répondis-je, je suis retournée à mon ami d'enfance, à celui que j'ai longtemps appelé *mon frère*.

L'empereur Alexandre s'approcha de moi. Il me prit la main, me la serra, et fit une sorte d'exclamation que je ne compris pas, mais dont je *sentis le sens*.

— Et vous l'avez donc revu? me dit-il après un long silence. Vous avez bien fait. Je vous renouvelle ici ma parole d'honneur d'homme et de souverain, le duc de Vicence est parfaitement innocent du fait dont on l'accuse!

C'était la seconde fois qu'il me parlait avec chaleur sur ce sujet. Il causa ensuite de Paris, de la société des femmes. Il me parla de la maréchale Ney, de l'impératrice Joséphine. Il paraissait curieux de m'entendre parler d'elle et plusieurs fois il remit la conversation, que je laissais tomber. Enfin il s'en aperçut et me dit en souriant :

— On dirait que vous me craignez?

— Oh! certainement non, Sire! Votre Majesté est trop bonne pour m'effrayer. Mais elle comprend elle-même que sur un pareil sujet je dois être silencieuse.

Il parut réfléchir, puis il dit :

— Vous avez raison. C'est la seconde leçon que vous me donnez. Merci, merci!

Alors la conversation tourna sur un autre objet. Il parla admirablement de nos théâtres, de nos musées, dont il était ravi, de cette magnifique ville de Paris enfin qui n'avait pas sa sœur en ce monde.

— Ma ville *de pierre*, dit-il en riant, aura bien aussi

quelque jour sa renommée. Il vous y faut venir, madame la duchesse. Dites, voulez-vous? Je vous assure que vous vous y plairez et que nous vous recevrons bien. Vous pourrez raconter, au retour, que nous ne sommes pas aussi barbares qu'on le croit.

J'étais touchée! Il me dit ces derniers mots avec une expression parfaite. Il me parla ensuite de l'état de mes affaires, me demanda comment Junot avait laissé sa famille. Je lui répondis :

— *Sans aucune fortune.*

— Comment? Et Napoléon?

— Il n'a pu rien faire. Il était en Champagne au moment de la mort de Junot et n'a pu s'occuper de notre sort.

— Et vos majorats? Le prince Metternich est de vos amis.

Il s'arrêta un moment, puis il continua :

— C'est un DEVOIR pour lui d'être le protecteur de votre famille et le vôtre.

— Nos majorats sont en Prusse et en Hanovre, Sire, M. de Metternich n'y peut rien. Je n'ai pas l'injustice de l'accuser d'indifférence comme ami. *Je ne veux* pas moi-même employer son intervention vis-à-vis de la Prusse. C'est la vôtre que je veux, Sire.

Il se mit à rire.

— La mienne? Eh bien soit, Czernicheff continuera ce qu'il a commencé, n'est-il pas vrai?

Je m'inclinai et il continua avec une grâce charmante :

— C'est entendu, il fera toutes les démarches *en mon nom* auprès du roi de Prusse. Cela vous convient-il?

— La veuve de Junot ne pouvait trouver pour ses fils un plus digne interprète, Sire, lui répondis-je fort émue.

En effet, les larmes me suffoquaient. Alexandre ne parut pas s'en apercevoir et, me prenant la main — coutume anglaise qu'il avait assez habituellement et à laquelle je ne pouvais encore m'habituer aisément — il me dit :

— Vous sera-t-il désagréable d'avoir un *locataire* de plus chez vous? Dans les hôtels voisins de l'Elysée et qui ont des appartements convenables, disponibles, il n'y a que le vôtre dont tout le rez-de-chaussée soit libre, j'en voudrais disposer pour lord Cathcart, ambassadeur d'Angleterre auprès de moi. Voulez-vous me le permettre? Mais absolument dans le cas où cela ne vous dérangera pas. Je vous avertis que lord Cathcart ni ses gens ne seront chez vous que pour y loger. Il en est prévenu. Il est du reste homme de bonne compagnie. Il sera heureux de vous protéger. Et moi-même, en le venant voir quelquefois, j'aurai par là le prétexte de monter chez son hôtesse pour recevoir ses plaintes si elle en avait à former.

Voilà quelle fut la conduite de l'empereur de Russie en 1814.

Voici une autre anecdote de la même époque qui peut servir de pendant.

J'étais sortie pour prendre l'air. En rentrant chez moi je trouve mes domestiques fort alarmés. Mon valet de chambre vient à moi et me dit qu'un officier *de l'état-major* du prince royal de Suède est venu chez moi une heure avant, accompagné de quelques autres. Cet homme s'était fait montrer la maison depuis le

haut jusqu'à la cave[1]. En apprenant qu'un officier de l'empereur de Russie logeait dans l'appartement du jardin :

— Eh bien! il en sortira, dit l'homme avec un ton fort insolent.

— Mais, dit Joseph, où le mettra-t-on si vous le délogez d'ici?

— N'y a-t-il pas un appartement avec un billard, que nous venons de traverser?

— C'est l'appartement de ma maîtresse, dit Joseph tout indigné.

— Qui est-elle? dit cet homme toujours de la même voix impertinente.

Joseph fut au moment d'oublier mes ordres. Il avait servi avec mon mari. Il avait fait la campagne d'Égypte et d'Italie. Voir les ennemis en France lui avait fait déjà bien du mal, les voir dans Paris l'avait accablé. Mais être insulté par eux dans la demeure de ses maîtres, c'était plus que son cœur français n'en pouvait supporter. Aussi ne répondit-il que par un coup d'œil méprisant au discours et à la demande du Suédois!

— La maîtresse de cette maison, dit-il enfin, c'est la veuve d'un homme au nom duquel Français et étrangers doivent ôter leur chapeau (il avait le sien sur sa tête, cet homme), c'est le général Junot, duc d'Abrantès. S'il eût été, comme de son vivant, gouverneur de Paris, vous n'y seriez pas entré.

L'homme ne lui répondit qu'en levant les épaules

[1] La plus fameuse à juste titre qu'il y eût peut-être dans une maison de particulier alors en France. — Elle valait plus de 200,000 francs.

et continuant *à faire les logements*. Il se remit *à marquer les pièces*, comme cela se pratique en pays conquis.

— Telle chambre pour le colonel, telle autre pour le général.

— Je vous ai déjà dit, observa mon valet de chambre, que ceci est l'appartement de madame !

— Je suis mes ordres.

— Et vous agissez ainsi par l'ordre de qui ?

— De Son Altesse royale le prince de Suède.

Et puis voilà ces hommes partis. Je rentrai quelques moments après. Mon valet de chambre me raconta l'affaire. Mon premier mouvement est toujours impétueux. Je courus à mon secrétaire et j'écrivis ce billet :

« Monseigneur,

« Depuis quinze jours des troupes étrangères occupent Paris. Je n'ai reçu aucune offense des officiers ni de leurs inférieurs, quel que fût leur grade. J'avoue qu'il me paraît aussi étrange que pénible d'éprouver une première insulte au moment où Votre Altesse royale arrive à Paris. Certaine que ce n'est pas elle qui a ordonné que ma maison, respectée par tous les partis, fût violée par quelqu'un de sa maison, je lui porte plainte de ce qui a été fait chez moi dans ce même jour, avec l'espoir qu'elle me donnera une entière satisfaction.

Il n'y avait pas une heure que ma lettre avait été portée à l'hôtel du prince de Suède, rue d'Anjou-Saint-Honoré, qu'on m'annonça de sa part M. le comte de Brahé, son premier aide de camp, je crois, mais

bien certainement le plus poli et le plus gracieux qu'il pût choisir.

M. le comte de Brahé avait alors à peine trente ans. Il avait une charmante tournure, une figure agréable et les formes les plus parfaites comme politesse. Il portait un uniforme de hussard blanc, avec les agréments en argent et les parements et le collet bleu-de-ciel. Il me fit, au nom du prince de Suède, des excuses d'autant plus fortes qu'en effet le prince et les personnes de sa maison ignoraient, me dit-il, la démarche qu'avait tentée un homme parfaitement inconnu à tout le monde chez Son Altesse royale. Il ajouta que le prince aurait l'honneur de venir lui-même me demander pardon que son nom eût donné lieu à une action dont j'avais eu raison d'être blessée. Et il me quitta charmée de sa bonne grâce et de ses manières. On aurait dit qu'il avait été élevé par M. de Metternich. Je le cite parce que jamais il n'y eut un homme plus consommé, même étant tout jeune, dans la science du monde et des lois de ce qu'on appelle ici *les belles manières*.

On chercha quel était cet homme qui s'était donné pour *le maréchal des logis* de *la cour de Suède*. Il se trouva que c'était un Français, mais tout à fait dans une position subalterne dans la maison de Bernadotte. Il me le dit lui-même lorsque, en effet, je le vis quelques jours après.

Mais ses moments étaient bien occupés. On n'a jamais su quelles étaient les vraies intentions du prince de Suède, en venant[1] à Paris, et son acharnement à

[1] Il parut une singulière note dans les journaux à cette époque; la voici :

« Un *prince du Nord* annonce l'intention de ne pas accepter

précipiter Napoléon de son trône. Il n'était plus alors question de république, vraiment, comme au 18 brumaire ! Mais, quoique le général Bernadotte eût abandonné la France, il l'aimait toujours. Cette *place de prince royal* l'avait seulement fait changer d'opinion. Il était devenu royaliste, de républicain qu'il était. Seulement il voulait appliquer ce qu'il savait de l'art de régner à sa patrie plutôt qu'aux bords glacés de la Suède.

M. de Talleyrand avait dit dans le temps à la princesse de Suède qui pleurait sur l'ennui de cette cour suédoise froide et toute noire, qui ne s'échauffait que pour tirer des coups de pistolet à ses rois dans un bal masqué, qui encore n'était pas si beau que notre *Gustave*, M. de Talleyrand avait dit à la princesse : « Madame, c'est toujours bien joli pour commencer ! » Bernadotte l'avait compris. Mais *le commencement* était devenu *la fin* depuis cette chute du colosse et Bernadotte tournait un œil attendri vers la patrie.

En conséquence de cette sollicitude, il fit offrir à Son Altesse royale Monsieur, qui venait d'arriver à Paris, tous ses services pour éteindre les différentes factions qui pouvaient encore exister dans l'armée, où son nom avait encore quelque pouvoir, et, pour y parvenir, il croyait qu'il serait peut-être nécessaire de lui donner un titre un peu marquant, comme celui de généralissime des troupes, ou bien de lieutenant général du royaume, qu'avait bien à la vérité Monsieur, mais qui pouvait peut-être devenir plus réel comme résultat dans les mains d'un homme comme lui. Il consentait

la couronne, mais de la remettre à l'héritier des Wasa, qui est élevé par sa mère.»

à abandonner le soin de ses propres États et à demeurer une année en France si cela était nécessaire[1].

La proposition du prince royal de Suède fut faite au comte d'Artois. Elle fut discutée un seul moment. Les commentaires n'étaient pas longs. Le résultat fut de faire dire à Son Altesse royale que le plus tôt qu'elle pourrait rejoindre ses troupes serait le mieux. Et voilà la véritable raison de ce départ si prompt qui laissa la princesse sans défense contre le malheur des passions qui devait l'assaillir quelque temps après dans la personne de l'homme le moins romanesque du monde et qui était moins propre à jouer à l'amour du temps de Louis XIII, que certainement personne en France à cette époque.

[1] Je tiens ces détails d'une personne importante et que je ne puis nommer, à moins qu'elle-même ne me le permette. Elle fut consultée par le prince de Suède, qui n'avoua jamais que le désir d'être utile aux Bourbons. Peut-être c'était-il vrai! Mais, comme sa haine était violente contre l'empereur, alors on peut douter.

CHAPITRE XVIII

Anecdote sur l'arrivée du comte d'Artois à Paris. — Les haridelles. — Voltigeurs de Louis XIV. — Les langues de chat. — Le menuet d'*Exaudet*. — Le marquis de Carabas. — Les bas chinés.— La déroute imprévue. — Extrait d'une lettre de M. Dessoles sur la défense de Vincennes par le général Daumesnil. — Munitions de bouche. — La lunette d'approche. — Conditions proposées pour la reddition de la place. — Le projet est sur le point d'échouer. — Pourquoi. — Nombreuses visites de M. de Metternich. — L'impératrice et le roi de Rome à Trianon. — Lord Wellington. — Lord Cathcart. — Le général Côle. — Miniatures qui disparaissent de mon boudoir. — Miss Elisa Bathurst, fille du ministre de la guerre. — Le prince Monstre. — Je ne puis promettre de ne pas rire. — Le prince Wentzel de Lichtenstein et son frère me sont présentés. — Je ne crains pas la séduction.

Le nom de M. le duc d'Artois, que je viens d'écrire me rappelle une histoire assez plaisante qui arriva à cette époque le jour même de son entrée à Paris. Comme aucun journal n'en a parlé, je veux en conserver le souvenir comme une chose caractéristique de l'époque.

Monsieur devait arriver à deux heures, je crois, à la barrière de Bondy. Il avait couché la veille au château de Livry, chez M. de Damas, et le gouvernement provisoire s'était rendu à la barrière pour l'y haranguer selon l'usage antique, qui devrait bien passer de mode, pour le dire en passant. Tant que le prince ne parut

pas, tout demeura dans l'ordre et la garde nationale à cheval et à pied pouvait agir en toute liberté. Seulement on riait en voyant une troupe composée de trois cent cinquante à quatre cents personnes, les unes à pied, les autres montées sur des haridelles, des chevaux de charrette, des chevaux dont un marchand de vulnéraire n'aurait pas voulu pour débiter son baume. Et sur ces rossinantes étaient hissés de braves gens, au cœur français certainement, mais d'une telle tournure qu'il fallait tout le sang-froid de la journée solennelle qui nous amenait d'autres destinées pour ne pas rire à en être malade, en voyant ces hommes, qu'un mois après tout Paris connaissait sous le nom *de voltigeurs* de Louis XIV, surgir tout à coup pour *le baise-main* qui allait se faire. Les uns portaient un habit bleu avec deux petites épaulettes de colonel, conservées depuis 1787, peut-être même la guerre d'Amérique, et ressemblant pas mal à deux langues de chat jadis dorées; et puis un chapeau de la même époque, une brette passée dans la basque de l'habit, comme si le personnage avait dû danser le menuet d'*Exaudet*, avec Madame la Dauphine, mère de Son Altesse royale. Et puis ajoutez à cela des bas chinés et des figures faites exprès, et puis vous aurez le portrait exact de ces hommes qui nous divertirent un moment à l'époque de la Restauration.

Ils étaient après tout des hommes dévoués à cette cause qui revenait. Ils l'étaient bien un peu comme le marquis de Carabas de la chanson de Béranger. Mais n'importe. Ils étaient là avec des cœurs bien chauds pour leur prince, mais en vérité avec des tournures qui feraient tourner en ridicule les choses les plus saintes.

Au moment où l'on signala l'approche de Son Altesse royale, toute cette brave phalange serra les rangs et se disposa, nonobstant toute autre préférence, à ne laisser la place à *personne*. Le gouvernement provisoire qui venait de descendre de voiture et qui, M. de Talleyrand en tête, se disposait aussi, lui, à haranguer le prince, se trouva, par le fait véhément de l'enthousiasme de cette bonne cohorte, tellement pressé par l'escadron, qu'il ne sut où se réfugier et que M. de Talleyrand, qui, en fait de jambes, n'est pas habile, comme on sait, ne trouva d'autre refuge que *le dessous* de sa voiture. Il s'y blottit et de là, appelant le chef d'état-major de la garde nationale de Paris, il lui cria comme il put de rendre le passage libre. Le prince approchait rapidement et il fallait qu'il fût reçu autrement que par les bas chinés et les colonels à parapluie. M. Tourton, qui commandait là comme chef d'état-major de la garde nationale, s'en fut d'abord à ces messieurs et les pria poliment de laisser la route disponible pour que le gouvernement provisoire pût recevoir Son Altesse royale ! Ils le regardèrent comme s'il eût parlé grec et ne bougèrent pas. Il n'est pas fort patient de son naturel, comme chacun sait, M. Tourton. Aussi ne fut-il pas aussi poli que la première fois en disant à ces messieurs : « Vous plairait-il de vous ranger ? »

— Mais pourquoi ? demanda enfin un de ces messieurs. Pourquoi Son Altesse royale verrait-elle quelqu'un avant ses fidèles serviteurs ?

— C'est pour le gouvernement provisoire.

— Le gouvernement provisoire, répéta le monsieur aux jambes chinées, qu'est-ce que c'est que cela?

— Ah ! c'est donc un parti pris? dit M. Tourton.

Eh bien, messieurs, prenez garde à vous! Le Moine, s'écria M. Tourton, prenez vingt hommes avec vous et balayez-moi la route!

M. Le Moine, qui était essentiellement subordonné, ordonna la manœuvre de la charge et elle commença à s'exécuter lentement sur un signe de M. Tourton. Mais, voyant l'immobilité de ces soldats improvisés, qui prenaient déjà des souvenirs de Coblentz et de l'armée de Condé, il cria de sa voix de tonnerre :

— En avant!... Chargez!

A peine le mot fut-il dit que le malheureux escadron fut dispersé comme un monceau de feuilles sèches devant la tempête. Hommes et bêtes s'en furent roulés dans les fossés de la route, dans les champs. Il y en eut qui rétrogradèrent et s'en revinrent à leur maison sur leurs pauvres locatis, tremblant comme leurs maîtres. M. Tourton fut semoncé le lendemain par autorité supérieure. Mais il n'en tint compte. Il avait pour lui le sentiment d'avoir agi selon sa conscience, et cela suffisait.

Mais voici une histoire dans laquelle il joue un rôle important. Le général Dessoles en a parlé lui-même dans une lettre qui fut publiée alors. Mais les détails sont peu connus, je vais les donner ici :

Tout marchait, du moins en apparence. Un seul obstacle existait à la tranquillité. C'était la reddition de Vincennes. Le général Daumesnil était enfermé dans le donjon et menaçait de faire tout sauter plutôt que de se rendre. Et ceux qui l'ont connu savent qu'il n'y avait pas dans toute l'armée un homme plus capable de soutenir cette entreprise glorieuse et vaillante.

Un jour, M. de Talleyrand envoie chercher M. Tour-

ton et lui dit qu'il fallait faire comprendre au général Daumesnil qu'il rendit la place qu'il commandait; que, du reste, on le laissait maître des conditions...

—Mais, ajouta le président du gouvernement provisoire, il faut que Vincennes reçoive le drapeau blanc!

C'était là le difficile, surtout pour le général Daumesnil.

M. Tourton s'en fut à la Banque trouver Mme Daumesnil. Elle était, comme on le sait, fille de M. Garat, gouverneur de la Banque de France, et elle logeait chez son père. C'était, comme elle l'est encore, une aimable femme et qui, dans le moment dont je parle, se mourait de son inquiétude, parce qu'elle connaissait son mari.

— Mon Dieu, dit-elle à M. Tourton, je voudrais bien vous seconder! D'autant plus que je suis certaine que vous ne proposerez rien que de convenable à mon mari. Mais comment faire? Il est entouré et rien ne peut lui parvenir.

— Quant à cela, dit M. Tourton, nous n'en sommes pas inquiets. Attendez.

Il courut chez M. de Talleyrand, chez le général Sacken, chez le prince de Schwarzenberg, et avant une heure il avait toutes les autorisations pour traverser les postes ennemis qui entouraient la forteresse de Vincennes.

— Maintenant, dit-il à Mme Daumesnil, écoutez-moi. Je viendrai vous prendre demain matin, à sept heures. Que votre voiture soit attelée et que vos gens soient en grande livrée... en grande livrée, m'entendez-vous bien. Et puis vous emmènerez votre fils avec vous.

Il avait quatre ou cinq ans.

— Mon fils ! s'écria la pauvre mère tout alarmée !

M. Tourton lui serra la main.

— Croyez-vous que je vous dirais d'emmener votre fils, s'il y avait le moindre danger? Emmenez-le, vous dis-je.

En sortant de chez Mme Daumesnil, M. Tourton courut chez Mme Chevet. Il prit des pâtés de foies gras, des pâtés de Chartres, des terrines de Nérac, des merveilles culinaires, enfin, de toutes les sortes. Il fit arranger chez lui un panier de bouteilles de Clos-Vougeot[1] des bonnes années. Et l'on sait qu'il en pouvait avoir de bon ! Ensuite il fit porter ses munitions à la Banque de France, fit tout emballer dans la calèche de Mme Daumesnil et partit avec elle et son fils pour Vincennes.

Mme Daumesnil ne connaissait pas le plan de campagne. Mais elle n'était pas inquiète. Cependant, comme son fils était avec elle, elle était plus timide et se hasarda à demander ce qu'ils allaient faire, attendu que le commandant de Vincennes tirait *à boulets* sur tout ce qui s'approchait du donjon.

Lorqu'on fut un peu plus en deçà de Paris que la portée du canon des remparts, M. Tourton fit arrêter la calèche et descendre la jeune mère et son fils. Il prit l'enfant d'une main, donna l'autre bras à Mme Daumesnil, quoiqu'il tint dans la main une bouteille de Clos-Vougeot et un mouchoir blanc. Derrière eux marchaient les deux domestiques dont la livrée se voyait et devait se voir de loin. Tous deux tenaient des pâtés.

Il y avait en cet endroit-là un mur derrière lequel

[1] M. Tourton était propriétaire du Clos-Vougeot.

était un poste de troupes autrichiennes. Il n'osait pas faire de feu parce que ce malheureux Daumesnil faisait tirer dans la direction de la fumée, présumant qu'il n'y avait pas de solitude autour d'un feu en plein champ. M. Tourton fit arrêter en cet endroit et, prenant une lunette d'approche, il la braqua sur le donjon. D'abord il ne vit rien. Mais on tira. Comme ils étaient hors de portée, il ne fit qu'en rire et donna l'ordre à la voiture d'avancer un peu. Alors il s'aperçut qu'il y avait un mouvement étranger sur le rempart et bientôt il reconnut le général lui-même qui braquait sa longue-vue sur le singulier convoi qui s'avançait vers le château.

— Maintenant, s'écria M. Tourton, nous pouvons marcher. Il nous a vus, et ce serait bien le diable s'il tirait sur sa femme et son fils, notre amitié mise à part.

En effet, à peine le général Daumesnil eut-il reconnu les individus qui venaient à lui, qu'il se hâta de courir à leur rencontre. Ils le trouvèrent à la première poterne.

— Que venez-vous chercher ici? leur dit-il d'un air attristé.

— Nous venons déjeûner avec vous, lui dit M. Tourton en riant.

— Et que voulez-vous que vous offre un pauvre assiégé qui n'a pas plus qu'il ne lui en faut pour lui et ses braves compagnons?

— Oh! s'écria M. Tourton, je ne me suis pas hasardé à faire un mauvais déjeuner! Voici de quoi régaler toute la garnison. Allons, à table! Et puis après nous causerons.

Ils déjeunèrent et, lorsqu'ils furent seuls, M. Tourton dit à Daumesnil :

— Ah çà, que voulez-vous faire?

— Mon devoir.

— Je le sais. Et je ne viens pas non plus pour vous conseiller le contraire. Mais l'ennemi est dans notre capitale, nos armées sont dispersées! Que pouvons-nous contre tant de malheurs?

Le général Daumesnil écoutait d'un air sombre tout ce que lui disait M. Tourton. On voyait que ses paroles n'étaient que l'écho de ce qu'il pensait lui-même!

— Je suis chargé de vous dire de la part du gouvernement provisoire, poursuivit M. Tourton, que vous aurez toujours le commandement de Vincennes, que rien n'en sera distrait.

Le général Daumesnil dit alors à M. Tourton :

— Je ne rendrai Vincennes qu'à des mains françaises. Voilà quelle est ma dernière volonté. Je ne remettrai pas une cartouche entre des mains ennemies.

— Et je vous approuve de toute mon âme, mon brave ami, reprit Tourton. La patrie avant TOUT. C'est pour elle que nous combattrons toujours! La patrie! le pays! Voilà nos maîtres, mon ami! Soyons-leur toujours fidèles!

Le général Daumesnil lui serra la main et, lui ayant remis les conditions écrites qu'il le chargeait de transmettre, il dit adieu à sa femme, à son fils, et, se renfermant dans sa forteresse, il s'en remit à son courage pour la défense de ce que son honneur devait garder.

Le général Tourton s'en revint à Paris avec les propositions du général Daumesnil et les communiqua au gouvernement provisoire. Elles furent acceptées.

Mais au moment où tout allait être conclu il survint un événement qui faillit tout ruiner. Les équipages du prince Schwarzenberg filaient le long de la rivière, du côté de Montreuil-les-Pêches. Le général Daumesnil vit des hussards autrichiens, des uniformes ennemis. Il crut qu'on voulait le tourner tandis qu'on parlementait avec lui. Il fit tirer le canon de ses remparts et tua deux des plus beaux chevaux du prince de Schwarzenberg. Le prince, en apprenant cette nouvelle, fut très irrité.

— Que faire? dit M. de Talleyrand.

— Ma foi, il n'y a qu'un moyen, dit M. Tourton, il faut prendre deux des plus beaux chevaux des écuries de l'empereur et les envoyer au prince généralissime. Je me charge d'expliquer à Daumesnil qu'il a fait une bévue.

En effet, il retourna à Vincennes, revit Daumesnil, lui expliqua comment les fourgons du prince Schwarzenberg devaient être escortés. Tout se calma. Daumesnil demeura commandant de Vincennes. Aucun officier des alliés ne s'y montra, autrement que par curiosité pour voir une prison d'État forteresse. L'honneur de nos armes fut intact dans cette enceinte et les soins de M. Tourton amenèrent à bien cette affaire, conjointement avec le brave Daumesnil.

Je ferai voir tout à l'heure que le gouvernement de la Restauration ne fut pas loyalement reconnaissant envers lui! M. de Puyvert fut nommé pour le remplacer et l'honnête homme, trompé, s'éloigna avec une pension qu'on ne liquida pas, même au taux du *maximum* voulu par la loi.

Pendant ce temps il y avait de bien grands chan-

gements tout autour de nous. Nous étions livrés à une grande incertitude sur notre avenir et pourtant l'empereur était encore à Fontainebleau. Mais tout se préparait pour son départ. En l'apprenant, il y eut un mouvement dont il aurait pu profiter s'il avait voulu. Il était toujours aimé du peuple, toujours adoré des soldats ! Le plus acharné de ses ennemis devait le reconnaître. On lui rendait la justice d'avoir évité la guerre civile quand il pouvait le faire. Ce fut alors que l'impératrice vint à Trianon avec le roi de Rome, et que l'empereur d'Autriche eut avec elle une entrevue !

Oh ! c'est en songeant à de telles circonstances que je suis *certaine* que si Napoléon fût venu à Paris et qu'il se fût présenté tout à coup devant l'empereur de Russie, en lui disant : « Alexandre, sommes-nous toujours frères ? » l'autre lui aurait répondu en se jetant dans ses bras.

Je voyais presque tous les jours le prince de Metternich. Il venait souvent le matin, mais toujours le soir pour l'heure du thé. C'est un homme éminemment aimable, ainsi que je l'ai dit dans les précédents volumes. Je l'avais toujours connu tel comme homme du monde, mais il ne s'était pas offert à moi comme homme politique influent sur le système général de l'Europe. Mon amitié pour lui pouvait me donner de la partialité dans le jugement que j'en portais comme homme de société. Mais ici c'était impossible. Il n'y avait plus de prestige, et même c'était plutôt une prévention contre lui qu'en sa faveur. J'étais du parti vaincu, et ce parti avait été si souvent vainqueur !

Mais la partialité comme la prévention durent garder le silence devant la conduite noble et belle

de M. de Metternich. J'ai été fière de mon amitié pour lui dans ce moment-là. Je le dis hautement, sans crainte d'être relevée par une de ces voix qui croient avoir beaucoup fait, parce qu'elles criaient sans savoir pourquoi : « A bas les alliés ! »

C'est comme à la mort de l'empereur Napoléon .Il y a des femmes qui s'en allaient à l'Opéra avec une robe noire et au bal avec un ruban noir, et qui riaient, s'amusaient, tout en portant des robes grises et noires. On aurait cru qu'elles menaient le deuil de l'empereur King-Kang-Kong-Fo. J'étais alors dans la solitude, au fond d'un désert, et j'ai plus pleuré la mort de l'empereur Napoléon qu'aucune de ces belles affligées. Il en fut de même en 1814.

Mais ces justifications sont inutiles, parce qu'il ne me plaît pas d'en donner, attendu que je ne dois compte de ma conduite qu'à Dieu et à moi-même.

M. de Metternich venait donc alors chez moi très fréquemment. Je pus l'examiner sous le point de vue que je viens d'indiquer, celui d'homme politique. Lord Castlereagh était alors en Europe celui qui pouvait, avec M. Canning, lui disputer la prééminence comme homme d'État. Je les ai bien étudiés tous les deux et, toute partialité à part, je le répète, M. de Metternich est le plus habile de tous ceux qui conduisent un empire aujourd'hui en Europe. Il y a deux hommes en lui, ainsi qu'il le dit lui-même, l'homme privé et l'homme public. Il a beaucoup souffert comme père et comme époux. Des pertes cruelles ont empoisonné sa vie. Mais il a de grandes et nobles facultés dans son âme. *Il sait souffrir !* Il comprend la douleur, car son caractère n'a rien de léger, quoique son esprit soit d'une nature assez subtile pour le faire

croire quelquefois. Enfin M. de Metternich est un homme dont sa patrie doit être fière, ainsi que les amis qu'il a su distinguer dans la foule du monde et qui ont conservé son affection.

Il craignait extrêmement d'être soupçonné d'intervenir dans les affaires politiques de la France. Je rapporterai à ce sujet un fait assez remarquable qui eut lieu quelque temps avant son départ de Paris, au moment où Louis XVIII formait son ministère.

Lord Wellington était à Paris depuis quelques jours, lorsqu'il apprit que j'y étais moi-même et que je demeurais à côté de lui. Il vint me voir et mit dans ses relations avec moi une grâce charmante. J'ai déjà dit que lord Wellington était en grande estime dans l'esprit du duc d'Abrantès. Il m'avait inculqué la même opinion et j'étais amie de lord Wellington, quoique *ennemie* du général anglais. Cette différence peut être sentie, et je crois qu'elle le sera. Il logeait alors à l'hôtel de la Reynière, qui appartenait à Ouvrard.

— Je vous demande votre bienveillance pour un nouveau locataire, me dit un jour le duc de Wellington. C'est lord Cathcart.

— En vérité, lui dis-je, il ne peut manquer d'être bien accueilli, car l'empereur Alexandre m'en a parlé également. Au surplus, je verrai, ajoutai-je en riant.

Lord Cathcart vint le matin même. On me prévint qu'il demandait d'abord à me parler. Je vis un homme parfaitement poli, ayant des formes de bonne compagnie et tout à fait de grand seigneur. Il me demanda presque la permission de loger chez moi et je ne vis en lui qu'un homme dont je serais probablement charmée d'avoir fait la connaissance. Il vint dès le

lendemain et prit possession de mon appartement du rez-de-chaussée, qui était mon appartement de réception. Il était composé de quatre salons, d'une immense galerie, de deux petits salons de jeu, d'un très grand cabinet, qui pouvait servir de chambre à coucher, parce que l'appartement ne me servant à moi que pour recevoir, il n'y avait que des salons et la galerie. L'appartement entier donnait sur le jardin. Ma salle de bain en dépendait. Je mis à la disposition de lord Cathcart une grande partie de mes écuries. Elles étaient libres depuis la mort de mon mari, car je n'avais gardé que quatre chevaux de voiture et un cheval de selle. Lord Cathcart me donna l'assurance que ses gens ne causeraient aucun dommage chez moi. Et, en effet, ils ont été constamment polis, réservés et n'exigeant aucune chose des miens.

Bientôt ma maison fut entièrement occupée. Mon appartement du premier sur le jardin, qui était le mien du vivant de mon mari, fut habité par le général Côle et lady Côle. Ils étaient sans inconvénient. Mais il y avait une grande différence entre eux et lord Cathcart. Cette différence s'étendit jusqu'à leurs gens. Et je m'en aperçus d'une manière pénible[1]. Lady

[1] Il y avait dans mon boudoir, charmante petite pièce qui tenait à ma chambre à coucher, quatre paysages peints *en miniature sur vélin*, de la grandeur de quinze pouces sur vingt-deux de long. Ces tableaux m'avaient été donnés par M. de Geouffre, mon beau-frère, et j'y tenais doublement en raison de leur beauté et comme gage d'amitié d'un proche parent. Probablement que des domestiques subalternes de lady Côle les on trouvés de leur goût, car le lendemain de son départ, lorsqu'on mit l'appartement en ordre, ils n'y étaient plus. Je ne m'en plaignis pas à lady Côle, parce que je ne voulais pas l'ennuyer

Côle avait un visage agréable et le général était, dans la force du mot, un vrai *gentleman* vivant dans ses terres. Lady Côle et lui vivaient exemplairement. Ils avaient de cette bonté vraiment patriarcale qui attire et fait aimer. Lady Côle venait souvent prendre le thé avec nous le soir. Une fois, elle me dit qu'elle avait une chose à me demander.

— J'ai une amie fort intime, me dit-elle, qui désire voir Paris. On me la confiera, mais il faut qu'elle loge avec moi. Comment puis-je faire si vous ne le permettez pas?

Je m'empressai de l'assurer que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour faciliter son désir. Mais je ne pouvais rendre les murs de ma maison élastiques. Tout était rempli par lord Cathcart, elle et le général, et puis moi-même, mes enfants, mon frère et mes oncles, le prince et l'abbé de Comnène.

— Mais elle couchera sur le grand divan du boudoir, me dit lady Côle. Si du moins vous le voulez permettre.

Je l'assurai que je ferais tout ce qu'elle voudrait, quoique je dusse avoir la certitude que mon divan serait peut-être perdu. Mais le moyen de refuser une chose qu'on peut presque vous imposer!

— Ainsi, puisque vous le permettez, me dit-elle, ma jeune amie viendra demain auprès de moi. Son frère est aide de camp de lord Wellington et il vous remerciera de l'hospitalité que vous donnerez à sa sœur.

de ces affaires désagréables. Je l'ai consigné ici pour faire voir que souvent on peut accuser à tort en perdant des choses précieuses.

La jeune Anglaise était en effet à Paris depuis la veille et lady Côle avait eu la discrétion de ne pas l'amener chez moi sans m'avoir prévenue. Je rapporte ce fait parce qu'il est honorable pour lady Côle et pour le général. Lorsqu'elle m'amena son amie, je fus frappée de sa fraîcheur, de ses cheveux blonds, de ses yeux d'un bleu ravissant et d'un *ensemble de jeune fille* qui ne se trouve que chez les Anglaises. C'est comme pour les enfants anglais, ils sont toujours plus beaux que tous les autres. Un enfant français sera blanc et rose[1], il aura des cheveux blonds bien bouclés. On lui mettra un fourreau blanc, une ceinture rose, bleue, ou lilas, tout cela fera un bel enfant ; mais jamais un bel enfant anglais. Il en est de même des jeunes filles anglaises. Il y a une vapeur d'ange autour de leur visage que je ne trouve qu'à elles. Cette expression *séraphique* dont je parle demeure même longtemps après le mariage. La jeune amie de lady Côle avait ce

[1] Il existe aujourd'hui à Paris un enfant dont toutes les jeunes mères doivent être envieuses. C'est la beauté idéale d'un ange de Raphaël, d'une création d'un songe de fée! Cet adorable enfant est le petit Williams Huber, fils de M. Huber-Saladin et de la charmante personne que tout Paris a admirée sous le nom de Mlle Saladin, et ensuite de Mme de Courval. Son fils était la plus idéale créature que j'aie vue de ma vie et sa beauté exquise n'est pas le plus grand de ses charmes. C'est la douceur d'un ange, comme il en a le regard, un esprit, une précocité rare même dans un âge plus avancé. Il y a trois semaines que le pauvre ange s'est *cassé* le bras. Il n'a pas *crié*. Il ne pouvait retenir de grosses larmes, mais il n'a pas *crié*, et il chantait *la Parisienne* une demi-heure après l'opération, qui fut très longue et douloureuse parce que l'os était cassé en sifflet. C'est un amour qu'un pareil être! Comme on est heureux de l'avoir pour enfant!

charme attrayant autour d'elle. Elle me plut d'abord et bientôt cette hospitalité que je lui avais donnée pour son amie me devint une chose agréable pour elle-même.

Cette jeune fille si agréable était miss Elisabeth Bathurst, fille du ministre de la guerre. Non seulement elle était agréable et jolie, mais elle avait un esprit charmant. On l'aimait quand on l'avait vue deux fois et on voulait la revoir Pauvre jeune fleur, moissonnée si jeune et si fraîche !

Elle était à Rome quelque temps après, avec sa mère et des amis. Le duc de Laval y était alors également comme notre ambassadeur. Un jour on projette une promenade à cheval. Miss Bathurst en était. On suivait les bords du Tibre. La journée était belle. On jouissait de ce ciel si bleu, ce soleil si pur et de tout cet enchantement de la campagne de Rome. Tout à coup le cheval de miss Elisa Bathurst s'effraie. Elle veut le retenir, elle se trouble. L'animal se cabre, s'élance et se précipite avec elle dans le Tibre où l'infortunée a péri.

Cette mort est plus lugubre qu'une autre, quand on se rappelle à quel degré elle plaisait par sa douceur, par sa bonté et son charmant esprit! Et puis la mort frappant une si jeune tête, des joues si fraîches et si roses, une si belle chevelure, est bien plus cruelle encore que lorsque ses victimes sont inutiles à l'orgueil du monde. J'ai parlé maintenant de cette triste fin, parce que, ne devant pas continuer mes Mémoires jusqu'à cette époque, j'ai voulu en parler au moment où le souvenir de miss Elisa se retraçait à moi, lorsque fraîche et heureuse elle était mon hôtesse.

Son frère, aide de camp de lord Wellington, était

un charmant garçon. Sa figure et sa tournure rappelaient celles de sa sœur. Mais il était encore mieux qu'elle. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Un jour M. de Metternich me dit :

— Me promettez-vous de ne pas trop rire lorsque je vous amènerai quelqu'un?...

— C'est selon. Vous savez que je suis très rieuse. De quoi s'agit-il?

— D'un de mes amis. Mais il n'est pas beau, je vous en préviens. Et, pour que vous n'en doutiez pas, il s'appelle le prince Monstre.

— Ah çà ! c'est une plaisanterie !

— Pas du tout. Il s'appelle autrement sans doute et son nom véritable est Wenzel Lichtenstein. Son frère, le prince Maurice de Lichtenstein, m'a demandé de vous le présenter et je veux vous l'amener aussi. Il y a une grande différence. Quant à Wenzel, prenez garde de ne pas crier au secours. Conduisez-vous bien.

Le prince Wenzel de Lichtenstein était vraiment l'homme le plus laid que j'aie jamais rencontré. Il avait en ce genre la perfection la plus complète. C'était un homme doué de laideur par une fée, comme un autre est doué de beauté. Il n'y manquait rien. Jusqu'à la voix qui était la plus étrange qu'on pût entendre en ce monde. J'avoue qu'en l'apercevant et en l'entendant je demeurai stupéfaite.

— Eh bien, me dit Metternich, qu'en pensez-vous?

— Mais il n'est pas beau du tout. Voilà qui est certain. Le pauvre homme doit être bien malheureux s'il a le cœur tendre.

— Eh bien, vous vous trompez, me dit quelqu'un

le même jour. Tel que vous le voyez, le prince Wenzel a fait des passions...

— Cela n'est pas vrai! m'écriai-je tout en colère. Cela ne se peut! A moins qu'il n'ait trouvé quelqu'un d'aussi effroyable que lui.

— Pas du tout! C'est une fort jolie femme dont il était aimé il n'y a pas encore longtemps à Vienne.

Et la personne qui me donnait ces renseignements me nomma la princesse***. Je demeurai confondue. Elle était charmante alors! Mais il avait eu souvent, me dit-on, de pareilles aventures et il en avait reçu une telle assurance qu'il ne doutait de rien.

— Et prenez garde à vous, me dit en riant celui qui me racontait ainsi la biographie du prince chanoine!

— En vérité, vous avez raison de me prévenir, répondis-je, car il faut qu'il ait de profonds moyens de séduction pour arriver à se faire adorer.

CHAPITRE XIX

Je reçois une lettre d Fontainebleau. — Extraits des journaux du temps. — M. Corvisart. — Visite à la Malmaison. — Affliction de Joséphine. — Question. — Ce que je pense de Marie-Louise. — Projets de Joséphine. — Future duchesse de Navarre. — Les serres de la Malmaison. — Les tangérines. — Agitation. — Lettre. — Perfidie. — Bons sentiments de Joséphine. — Prochain départ de l'empereur pour l'ile d'Elbe. — Fêtes données à l'empereur de Russie par le maréchal Ney. — Proclamation d'Augereau. — Stupidité. — Encore un extrait de lettre de Fontainebleau selon *la Quotidienne* et *la Gazette*, etc. — Ceux qui sont restés auprès de l'empereur. — Méphistophélès-Talleyrand, Vitrolles et Cie.

Je reçus un jour une lettre de Fontainebleau dans laquelle on me parlait avec une grande confiance. L'empereur était fort malade. Ce poison qu'il avait pris n'avait pas fait l'effet qu'il en attendait, mais il l'avait rendu fort malade. Une chose remarquable, pour constater la mauvaise foi des journaux du temps, c'est que pas un d'eux n'a parlé de cet empoisonnement et dans beaucoup de journaux vous pouvez voir, à la date du 14 et même du 16 avril, les articles suivants :

« On dit que *le jour où Buonaparte* devait signer son abdication, il trouva sur son bureau un papier qui en contenait la formule, et un pistolet « *Ah!* dit-il, « *on prétend me donner des conseils!... on sait*

« *pourtant que je n'en ai jamais pris que de moi-*
« *même.* » Et il signa[1].

Et plus loin :

« On dit encore que deux pistolets furent posés sur le bureau de l'empereur et que le lendemain on les trouva seulement repoussés vers le milieu du bureau... »

Pourquoi cette mauvaise foi ? Pourquoi cette sorte d'acharnement après cet homme, qui ne pouvait être plus petit par la volonté de gens qui n'étaient pas même capables de le mesurer? Sa taille est hors de portée de leur rayon visuel.

Quoi qu'il en soit, il était fort malade et les soins de Corvisart lui furent bien utiles. Il le soignait avec son cœur en même temps qu'il apportait dans ses soins toute son habileté. Je le vis à cette époque — il avait les yeux humides, lui, Corvisart! — avec cette fermeté de caractère qui ne se démentait jamais ! Eh bien il avait incliné la tête devant cette immense infortune, qui n'avait pas de seconde dans les vicissitudes humaines ! Il ne parlait qu'avec peine de ce qui se passait à Fontainebleau. J'aimais Corvisart comme un homme qui m'a sauvé la vie. Mais depuis cette époque de 1814, je l'ai aimé pour ce qu'il m'a dévoilé de sa nature.

La lettre que je reçus de Fontainebleau parlait beaucoup des préparatifs de départ de l'empereur. En l'apprenant, bien que je n'eusse jamais compté qu'il accepterait le plan que je lui avais proposé de suivre, j'espérais au moins une réponse verbale. Le

[1] *Gazette de France*, 15 avril 1814.

duc de Rovigo me dit ensuite qu'il n'avait pas remis ma lettre. Cela est-il vrai ? Je n'en sais rien.

Le lendemain du jour où je reçus cette lettre de Fontainebleau, je fus à la Malmaison. Je savais que l'impératrice Joséphine était fort inquiète de tout ce qui se passait et les nouvelles du lieu même devaient lui être bien précieuses.

Lorsque j'arrivai, il était de bonne heure et l'impératrice était encore dans sa chambre à coucher. Je fus dans celle de Mme d'Audenarde et la priai d'aller demander à Sa Majesté si je pouvais la voir avant déjeuner. A peine l'impératrice entendit-elle mon nom qu'elle me fit dire d'entrer.

Elle était encore couchée et aussitôt qu'elle m'aperçut, me tendant les bras, elle s'écria en fondant en larmes :

— Ah ! madame Junot ! madame Junot !

Elle me fit une peine profonde ! Je savais qu'elle aimait l'empereur véritablement, et dans cet instant tout ce qu'elle avait à lui reprocher pâlissait devant une si grande infortune. Je la comprenais et, dans cet élan d'une profonde affliction, elle trouva en moi une sympathie positive. Je le lui dis en pleurant avec elle. Hélas ! la vue de cette maison me rappelait tant d'heureux souvenirs maintenant dans la tombe ! Mon cœur était brisé ! Je pleurai avec la souveraine affligée et mes larmes étaient plus amères que les siennes, car elles coulaient sur un malheur causé par la mort, tandis qu'elle, elle avait de l'espoir ! Elle pouvait en avoir ! les Cent-Jours l'ont bien prouvé !

Lorsque je lui dis que j'avais reçu une lettre de Fontainebleau, elle me dit avec une impétuosité que je ne lui avais jamais vue :

— Oh! je vous en prie, je vous en prie, lisez-moi cette lettre! Lisez-moi *tout*. Je veux *tout* savoir!

Cette lecture était bien triste pour l'impératrice Joséphine, parce qu'il y avait beaucoup de passages où il était question du roi de Rome et de Marie-Louise.

— Que pensez-vous de cette femme? me dit l'impératrice en me regardant avec une expression singulière.

— Moi, madame? Ce que j'en ai toujours pensé, que c'est une femme qui n'aurait jamais dû passer la frontière de France et d'Allemagne. Je le dis du fond du cœur.

— Vraiment, me dit Joséphine en arrêtant sur les miens ses yeux encore pleins de larmes, mais sou riant à la pensée que je partageais son opinion.

Je le lui affirmai de nouveau et j'ajoutai que je le disais, non pas à l'impératrice Joséphine, mais parce que c'était ma pensée.

Et cette pensée est la même aujourd'hui, vingt-deux ans plus tard.

— Madame Junot, me dit l'impératrice Joséphine, j'ai bien envie d'écrire à Napoléon! Savez-vous pourquoi? Je voudrais qu'il me permît d'aller avec lui à l'île d'Elbe si Marie-Louise n'y va pas. Croyez-vous qu'elle y aille?

— Je ne le pense pas. Elle n'en est pas capable.

Je l'avais bien jugée.

— Mais cependant si l'empereur d'Autriche renvoyait à l'empereur sa femme et son enfant, comme cela doit être en effet...

On voit que Joséphine n'était pas bien habile en politique...

— Je voudrais bien savoir si cela sera. Et vous pouvez m'être utile dans cette circonstance, madame Junot!

Elle m'appelait toujours ainsi.

— Comment cela, madame?

— En le demandant à M. de Metternich. Il est de vos amis. Vous le voyez souvent. Rien n'est plus facile.

— Votre Majesté se trompe entièrement, madame. M. de Metternich est à la vérité fort de mes amis. Je le vois souvent. Mais, lorsqu'il est arrivé à Paris, il m'a dit que, si pour se délasser des fatigues de ses travaux il venait passer quelques moments chez moi, il me demandait en grâce de ne jamais lui parler de choses sur lesquelles il ne pourrait même pas me répondre. En un mot, il m'avait fait promettre de ne lui parler d'aucune affaire.

L'impératrice ne me parut pas fâchée de mon refus. Elle était bonne. Et puis elle savait que j'étais incapable de la refuser avec une intention mauvaise.

Elle pleura seulement et me dit que ce que je lui opposais était un malheur de plus.

— Je les ai tous autour de moi! disait-elle en redoublant ses larmes.

Je lui objectai alors qu'il était plus que douteux que l'empereur lui-même consentît à ce qu'elle fût à l'île d'Elbe. Elle parut étonnée.

— Et pourquoi le refuserait-il?

— Parce que ses sœurs iront certainement, madame, et que Madame Mère ira sûrement aussi. Que Votre Majesté se rappelle tout ce qu'elle a souffert étant sur le trône de France, dans le palais impérial des Tuileries, appuyée sur le titre de femme de l'em-

pereur, de souveraine! Si dans ce moment les sœurs de Napoléon ne respectaient pas votre repos, madame, que feraient-elles donc aujourd'hui?

L'impératrice réfléchit profondément, ce qui ne lui était pas habituel.

— Je crois que vous avez raison, me dit-elle enfin, je crois que vous avez raison...

Elle demeura quelque temps la tête appuyée sur sa main. Tout à coup elle la releva et me dit :

— Avez-vous vu M. le comte d'Artois?

— Non, madame....

— Ainsi vous n'avez rien entendu dire sur mon compte?

— Absolument rien.

— Vous me trompez, madame Junot?

— Je donne ma parole d'honneur que non à Votre Majesté. Mais en quoi la tromperais-je?

— On prétend qu'on veut m'enlever jusqu'au titre de Majesté et me forcer à prendre le titre et le nom de duchesse de Navarre.

Je lui renouvelai ce que je lui avais déjà dit, c'est que je ne savais absolument rien. L'empereur de Russie y avait été quelques jours avant. Je lui demandai comment elle l'avait trouvé. Elle en avait été charmée. Il avait été pour elle encore plus en coquetterie qu'avec moi et il l'avait conquise.

— Mais, lui dis-je alors, si Votre Majesté a pour elle l'empereur de Russie, elle a *tout* ce qu'elle peut avoir. Je suis sûre que M. de Metternich ne sera pas contre elle. Lui et l'empereur Alexandre, voilà les deux puissances.

L'impératrice Joséphine connaissait imparfaitement l'esprit de Paris et de la société au moment où nous

étions alors. Je le lui fis un peu mieux apprécier et elle comprit que le roi de France ne pourrait et ne voudrait *rien* que ce que voudraient l'empereur Alexandre et l'Autriche, autrement dit M. de Metternich, car il était tout dans ce pays où la puissance oligarchique passe avant le pouvoir souverain.

— Eh bien, me dit l'impératrice, j'ai toujours été parfaitement bien pour M. de Metternich. Il doit m'être favorable et appuyer la demande que je veux faire. Parlez-lui pour moi !

Je n'osai pas lui répéter ce que je venais de lui dire relativement à M. de Metternich. Elle poursuivit :

— J'ai déjà parlé à l'empereur Alexandre et il ne peut paraître extraordinaire à l'empereur que j'agisse ainsi puisqu'il ne s'est nullement occupé de moi ni d'Hortense.

C'était vrai.

On vint l'avertir que le déjeuner était servi. Nous passâmes dans la salle à manger du matin. Et, là encore, de parlants souvenirs vinrent me troubler. Comment pouvait-elle y échapper elle-même. Je ne l'ai jamais compris.

Lord Cathcart m'avait demandé d'obtenir pour lui la permission de se présenter à la Malmaison. Il désirait vivement connaître l'impératrice et ce beau lieu témoin si longtemps de la gloire modeste de l'empereur! Je le dis à l'impératrice Joséphine.

— Eh bien, me dit-elle, il faut me l'amener, mais à la fin du mois. Je veux que le parc soit dans toute sa parure, que les tulipiers soient en fleurs et que la serre soit embaumée par mes belles bruyères du Cap,

dont j'ai une superbe collection. Vous y retrouverez aussi, madame Junot, toutes les belles bruyères de l'Estramadure et du Portugal, dont vous m'avez envoyé tant de plants et de boutures. Et vos tangérines? Elles se sont conservées.

Ces tangérines étaient de petites oranges *naines* qui viennent de Tanger, dont elles ont pris leur nom. L'arbre est lui-même un arbuste très petit, et les fruits sont gros comme des pommes d'api. La peau en est lisse et satinée et s'enlève en une seule fois. La chair est sucrée et parfumée. C'est un fruit exquis dont on ne peut donner aucune idée. J'en avais envoyé plusieurs caisses à l'impératrice et toujours elle avait reçu mon envoi gâté. Enfin, je me déterminai à lui envoyer deux arbres de tangérines dans deux petits tonneaux, avec leurs fruits verts et mûrs et leurs fleurs de neige au pistil d'or. Les arbres arrivèrent en bon état et les fruits achevèrent de mûrir à la Malmaison. Je ne sais ce que sont devenus ces arbustes vraiment précieux. Nous fûmes dans la serre après déjeuner et l'impératrice Joséphine me les montra chargés de fleurs. Elle me donna un bouquet admirablement beau. Elle connaissait mon goût pour les fleurs et dans ce lieu ravissant on jouissait doublement par la vue et l'odorat, tous deux également flattés de l'aspect des plus belles fleurs et des parfums les plus suaves[1].

Après la promenade l'impératrice me fit monter chez elle et nous reprîmes la conversation qui nous occupait avant le déjeuner. L'idée dominante de José-

[1] C'est la serre de la Malmaison, que j'ai décrite dans l'*Amirante de Castille.*

phine en ce moment était de conserver le titre de *Majesté*. Je crois même qu'elle en avait déjà fait la demande à l'empereur de Russie, quoiqu'elle m'ait protesté qu'elle ne lui en avait pas encore parlé. Elle était agitée. Sa figure était rouge et je pus voir sur sa physionomie que tous les événements qui venaient de se passer lui avaient fait en effet une violente impression. Elle était devenue extrêmement grasse, comme on le sait. Sa taille n'était plus svelte, ses traits eux-mêmes étaient changés. Elle n'avait plus rien de cette élégance qui la rendait la femme la plus charmante de Paris et de sa cour. Il lui restait seulement de la noblesse dans la démarche et une grande élégance de manières et surtout de toilette. C'était toujours le point important et, pour dire la vérité, il était même le premier.

L'impératrice me chargea de beaucoup de commissions dont j'avoue que je craignais les conséquences. Mais rien au monde ne m'aurait fait dire *non*, lorsqu'elle était moins heureuse. Je le lui avais prouvé lors de son divorce. Je voulais continuer et je l'ai fait. Aussi pour lui prouver ma bonne volonté j'écrivis sous sa dictée et je n'omis rien de ce qui pouvait même faciliter ce qu'elle désirait.

Au moment où j'allais la quitter, elle reçut une lettre apportée par un homme à cheval. Elle la lut avec une grande agitation. Cette lettre parut la troubler.

— C'est de Mme de ***, me dit l'impératrice, après avoir relu l'épître. Elle me parle du départ de Napoléon et m'engage à poursuivre mon dessein d'aller avec lui à l'île d'Elbe! Vous n'êtes pas de cet avis, cependant, n'est-il pas vrai?

— Non, madame. Votre Majesté en a-t-elle parlé à la reine Hortense?

— Non, me dit Joséphine fort embarrassée.

— Mais il me semble, lui observai-je, que Sa Majesté serait, comme en tout, d'un bon conseil dans une circonstance où la dignité de Votre Majesté serait compromise par un refus.

Joséphine paraissait rêveuse.

— Au surplus, madame, je ne crois pas que Votre Majesté doive s'en rapporter entièrement à Mme de *** pour une telle démarche. Il me semble qu'elle aime à faire voyager Votre Majesté!

L'impératrice se mit à rire :

— Savez-vous que c'est une personne fine et rusée même?

— Je le crois, madame.

Et si j'avais su en 1814 ce que j'ai su depuis, j'aurais répondu bien plus affirmativement encore. Mme de *** annonçait à Joséphine dans cette lettre que l'empereur devait enfin quitter Fontainebleau le lendemain. C'était le 19 avril. L'impératrice Marie-Louise était, disait-elle, à Rambouillet et devait en repartir le 23.

— Comment peut-elle avoir toutes ces nouvelles? me dit Joséphine. Votre lettre de Fontainebleau, qui est datée d'hier, ne me parle pas du départ de l'empereur.

Je répéterai ce que j'ai dit plus haut. Si j'avais été aussi instruite alors qu'aujourd'hui, je n'aurais pas été embarrassée pour répondre à l'impératrice Joséphine.

Elle me demanda si j'avais vu le comte d'Artois. Je lui dis que non, mais que je le ferais. Mes oncles

MM. de Comnène, m'avaient bien pressée de me faire présenter, mais j'avais jugé la chose inutile. Je le dis à l'impératrice. Elle me serra la main et me dit :

— Vous savez que la Malmaison est un lieu où vous pouvez venir pour y rester *toujours*, si vous avez quelque répugnance à aller aux Tuileries. L'empereur a été injuste pour vous et pour Junot. C'est à moi à le réparer. Votre fille est ma filleule, *je dois* faire pour vous et pour elle ce que je suis sûre que *Bonaparte*[1] aurait fait s'il était resté sur le trône.

Je lui témoignai, avec une profonde reconnaissance, ce que je sentais de cette démarche de cœur de sa part. Elle était bonne, l'impératrice Joséphine et, si la légèreté de son caractère lui donnait une apparence frivole, elle avait des qualités de cœur qui rachetaient tout.

Je revins à Paris fort tard. Il était près de six heures lorsque je rentrai chez moi. Je trouvai une autre lettre qui m'annonçait, en effet, le départ de l'empereur pour le lendemain. Mais une chose qui aurait été pénible à l'impératrice Joséphine si elle l'avait su, c'est que le même jour où elle était si heureuse du souvenir de la visite de l'empereur de Russie, il était allé dîner à Rambouillet chez Marie-Louise avec l'empereur d'Autriche. Je l'appris à mon retour. Marie-Louise paraissait résignée et même insouciante. Mme de Montesquiou devait partir avec elle pour ne pas quitter son élève. Heureusement pour l'avenir de la France, pensions-nous, cette respectable et remarquable femme ne le quittera pas!

[1] Elle l'appelait souvent ainsi quand elle parlait avec des personnes qui lui étaient familières.

Mme Soufflot, autrefois Mlle Cuillebot, sous-gouvernante du roi de Rome, devait aussi partir. Une chose bien absurde et qui, dans ses résultats au reste, a été fâcheuse pour ceux mêmes qui l'ont provoquée, a été cette affectation de n'appeler Marie-Louise que l'archiduchesse! Ils devaient regarder comme sacrés les fronts qui portaient les couronnes! En apprenant au peuple que le bandeau royal pouvait n'être qu'un simulacre, ils lui apprenaient à le mépriser. La différence est toujours impossible à saisir pour les masses.

Oui, Napoléon partait! Il quittait cette France qu'il avait rendue si belle et si glorieuse! Il la quittait comme un proscrit! Oh! ce moment fut affreux pour nous tous! Pour nous qui l'avions aimé, qui l'aimions encore, quoiqu'il eût froissé nos cœurs! Oui, je ne crains pas de dire qu'il était encore adoré par tout ce qui devait l'aimer!

Du moment où l'empereur se décida à vivre, du moment où il vit que sa destinée avait été fixée par la toute-puissance divine, il se résigna et demeura plus grand dans son calme qu'aucun des illustres des temps antiques. Il fut à la fois l'homme intéressant par son malheur et le héros commandant l'admiration par sa noble attitude. Que de coups de poignard cependant reçut son noble cœur! Combien il dut souffrir en lisant les actes d'adhésion de plusieurs hommes qu'il avait élevés sur un piédestal et qu'il avait doués d'un rayon de son auréole! Quel sourire de pitié devait entr'ouvrir ses lèvres aux puissantes paroles; mais qu'il devait souffrir néanmoins en apprenant que le maréchal Ney avait donné un déjeuner à l'empereur de Russie, que la maréchale Ney lui

avait offert une fête et que le maréchal *avait éte ému aux larmes* de la bonté de l'empereur Alexandre! Que dut-il éprouver en lisant l'acte d'adhésion, la proclamation du maréchal Augereau! Cet homme qui ne lui avait jamais pardonné le pont d'Arcole et qui aujourd'hui, dans sa proclamation à ses soldats, osait écrire et faire imprimer, à son éternelle honte — je ne crains pas de dire un tel mot — cette phrase insolente et injurieuse pour la nation elle-même.

Après avoir reconnu que Louis XVIII était le *roi chéri* appelé par *ses vœux* à *lui*, *Augereau*, il disait :

« Soldats! vous êtes déliés de vos serments. Vous l'êtes par l'abdication même d'un homme qui, après avoir sacrifié des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pas même su mourir en soldat! »

J'ajouterai que la proclamation est stupide. Oui, Napoléon partait! Et son départ était entouré d'une gloire qui devait être apparente un jour à venir, quoique alors tous les moyens fussent bons pour jeter sur lui un voile de mépris. Voilà un paragraphe transcrit mot à mot de plusieurs journaux dans lequel il fut mis et qui le répétèrent.

« Extrait d'une lettre de Fontainebleau, 20 avril.

« Tous ceux qui sont restés auprès de *Buonaparte* jusqu'au moment de son départ ont été frappés du défaut d'âme et de sensibilité qu'il a montré envers les personnes qui l'entouraient. Pas un mouvement d'attendrissement, pas un mot du cœur n'a marqué qu'il fut susceptible du moindre attachement. On croirait qu'il craignait que sa perte n'arrachât quelques regrets. Aussi ses serviteurs l'ont-ils abandonné,

au point que la veille de son départ il n'avait plus qu'un seul homme pour le service de sa chambre. Il recevait les adieux de ses plus anciens compagnons d'armes, sans leur adresser une parole d'amitié. Cet homme qui a joué tant de rôles n'a jamais pu paraître bon. Car, grâce au ciel, la bonté ne se joue pas et le méchant ne devine pas son langage. Bonaparte parlait beaucoup, dans les derniers jours, du projet qu'il avait de s'occuper de sciences. « *Après tout*, disait-il, *je serai toujours un homme fort extraordinaire :* j'ai abdiqué *comme Charles-Quint et je vais me livrer aux lettres.* » Alors il tenait des propos si étranges que les militaires se regardaient et croyaient sa raison égarée. Il est certain qu'il avait toujours eu foi dans les tireurs d'horoscopes. Il y a quelques jours une femme se présenta pour lui parler. Elle venait lui apporter un poison très subtil et lui dire sa bonne aventure. Nous ignorons si elle a été introduite, mais elle est restée quatre jours à Fontainebleau. Bonaparte avait fait venir cette femme d'Égypte, il y a plusieurs années.

« Ce n'est qu'en montant en voiture qu'il a beaucoup pleuré, non sur aucun de ceux qu'il quittait, mais sur lui-même, car il ne s'est inquiété de personne, et l'on doit se féliciter qu'une telle conduite ait entièrement détaché de lui une foule de braves qui l'entouraient et qui peut-être se seraient dévoués à son sort si tant d'égoïsme et d'insensibilité n'avait séché tous les cœurs. »

Comme cet article parut à cette époque dans tous les journaux marquants, comme la *Quotidienne*, *la Gazette*, etc., etc., il est nécessaire de le combattre et d'en faire voir l'insigne fausseté.

D'abord, je ne sais ce que signifie cette expression : TOUS CEUX *qui sont restés auprès de Bonaparte.* Est-ce Berthier? Il serait curieux que ce fût lui qui eût accusé l'empereur d'avoir manqué de cœur et d'âme? Serait-ce le maréchal Ney, le maréchal Oudinot? Quant à ceux qui peuvent répondre à cet appel, comme le duc de Bassano, le général Bertrand, le général Drouot, le général Lefebvre-Desnouettes et le maréchal Lefebvre, une foule d'hommes dont les yeux humides ne pouvaient s'arrêter sur ceux de l'empereur sans que leurs joues cicatrisées ne fussent baignées de leurs pieuses larmes, demandez-leur ce qu'ils pensent de Napoléon. Allez le demander à la garde impériale pleurant autour de son empereur en recevant ses adieux dans la cour de Fontainebleau. Horace Vernet n'avait pas encore immortalisé ce moment avec son génie plein d'âme qui devait comprendre un si beau et si noble drame. Mais la passion ne raisonne sur rien. Ainsi cette lettre, soi-disant écrite de Fontainebleau, n'était qu'un stupide article commandé par le gouvernement provisoire, qui, bien qu'il fût dissous, résidait toujours dans Méphistophélès-Talleyrand, que le comte d'Artois avait mis à la tête de son conseil. Il y avait d'autres gens qui arrivaient et qui étaient fort affriolés d'avoir une part du *gâteau des rois*. M. de Vitrolles en était un. Mais Talleyrand régnait encore. On ne savait pas encore se passer de lui et il employait tous ses moyens pour accabler l'infortuné dont la plus grande faute en quittant Paris avait été de le laisser libre. C'est ainsi qu'on voyait, à notre honte, dans les journaux d'alors, que *Joseph Buonaparte et Jerôme Buonaparte, à la tête d'une bande de* VAGABONDS, *avaient pillé plusieurs*

villages dans les environs d'Orléans[1]. Mais, ajoute le journal, on est *à leur poursuite et on va* EN PURGER LE PAYS ! Ne croirait-on pas avoir affaire à des galériens échappés ? Oh ! nous sommes de bien pitoyables personnages !

Pour en revenir à l'article de l'empereur, je dirai que non seulement le mensonge est impudemment établi, mais qu'il est maladroit. L'empereur a toujours eu auprès de lui Marchand et Constant, ses valets de chambre favoris, et un autre valet de chambre qui ne l'a pas suivi à l'île d'Elbe, mais qui a fait son service jusqu'au dernier jour et qui existe encore à Paris. On l'appelle Para. Ensuite Roustan ne l'avait pas encore quitté. Le journaliste aurait pu faire un article plus adroit et plus méchant.

Quant à cette *femme*, cette tireuse d'horoscope, tout cela est faux. L'empereur d'abord n'a jamais cru aux diseurs de bonne aventure. C'était même un sujet de querelle entre lui et l'impératrice Joséphine. Jamais Napoléon n'ajouta foi à ces rêveries, et tous ceux qui l'ont connu savaient comme moi qu'il était au contraire fataliste, et certes c'est la chose tout opposée. Car lorsqu'on dit, je veux savoir ce qui m'arrivera, c'est pour y remédier, tandis que le fataliste laisse sa destinée aller comme elle le veut. Il est également faux que Napoléon ait fait venir une pareille femme d'Égypte. C'est un mensonge complet. Quant au poison, Napoléon le portait toujours sur lui, comme je l'ai raconté plus haut. Tout est vrai dans ce que j'en ai dit.

L'article parle aussi des larmes qu'il a versées en

[1] *Gazette de France* du 19 avril 1814.

montant en voiture, tout cela est faux comme l'article lui-même, qui s'intitule *Lettre de Fontainebleau* et qui n'en vint jamais, car, si elle eût été écrite de la ville même, il y aurait été parlé d'un fait vrai au moins, tandis que tout est mensonge...

Oui, ce fut une honte pour nous que de souffrir une pareille conduite de la part des journaux. Représenter le héros que cette même France avait divinisé pendant vingt ans, comme un bateleur, c'était une honte pour cette même patrie et ne servait en même temps qu'à rendre la gloire du héros plus brillante et plus durable...

CHAPITRE XX

Départ de l'empereur. — Commissaires qui l'accompagnent. — Tentative d'enlèvement. — Dévouement d'un colonel en retraite. — Le général Bertrand. — Ce que pouvait encore l'empereur. — Indignation. — Arrivée du duc de Berry. — Biographie de Louis XVIII. — Ce qu'on pensait alors du comte d'Artois. — Mme de Lawœstine. — Séduction. — Les descendants de Henri IV, de Saint-Louis et de François Ier. — Supériorité du caractère de Louis XVIII. — Audiences particulières. — Mot de M. de Fleury. — Fonctions qui convenaient à M. Decazes. — Excès de joie qui manque de devenir funeste. — Appartement de Mme de Balbi, au Luxembourg. *Hartwell* et *Thorngrove.* — L'ambassadeur guitariste. — Grandeur de caractère de Lucien Bonaparte. — Poème de *Charlemagne.* — Silence des journaux sur les séances de la classe des Belles-Lettres. — Nouvelle visite de l'empereur de Russie. — Surprise. — Souvenir. — Questions. — Scènes de la vie de Junot et du général Bonaparte. — Fragment de lettre communiqué. — Le protecteur de mes enfants. — Conversation sur Bernadotte. — Bonne nouvelle. — Investiture de la terre d'Acken. — Par qui apportée. — Et à quelles conditions. — *Mes enfants* PRUSSIENS ! — On attache un grand prix à mon abjuration. — Renégats et Prussiens ! — Fureur. — *Aimes-tu les Cosaques, Alfred ? — A bas les Cosaques ! à bas les Prussiens !*

On était alors dans une grande impatience aux Tuileries de voir l'empereur quitter la France. Ce colosse de grandeur, qui avait si longtemps terrifié par son seul regard, agissait encore quoiqu'il fût abattu. Les rayons de sa gloire, quoiqu'ils fussent dans une ré-

gion moins élevée, n'en offusquaient pas moins les regards des pygmées dont les yeux myopes ne pouvaient soutenir l'éclat de son soleil. Il fallait qu'il fût non seulement éloigné, mais mort. Enfin il partit.

Après l'immortel tableau d'Horace Vernet, je ne puis rien dire. Le héros et sa grande âme sont tout entiers dans cette admirable production. Rien ne peut être plus éloquent que le crayon qui sut deviner le cœur d'un grand homme !

L'empereur partit de Fontainebleau le 20 avril, escorté comme un prisonnier, par des commissaires de toutes les puissances alliées. L'Angleterre y était représentée par le colonel Campbell, la Russie par le général Schuwaloff, l'Autriche par M. le général Koller et la Prusse par M. de Schack, et la France je ne sais par qui. L'escorte des troupes étrangères était de quinze cents hommes.

Ce fut le 20 avril que Napoléon quitta Fontainebleau, qu'il devait revoir l'année suivante, le 20 mars avant que les douze mois fussent écoulés.

L'empereur avait un train trop considérable et une escorte trop nombreuse pour aller rapidement. Le 23 avril, il n'était encore arrivé qu'à Montargis. Une personne de ma connaissance dont l'habitation est près de cette ville et dont les sentiments le portaient à venir s'incliner devant l'empereur à son passage, fut à l'auberge de la Poste dès le 21, pour attendre qu'elle pût le voir. Cette personne, dont le dévouement à la personne de l'empereur était extrême, voulait tenter un enlèvement. Elle fut en conséquence examiner avec une grande attention ce qui formait l'escorte de Napoléon. Mais les forces étaient immenses, et puis, d'ailleurs, cette personne acquit la

preuve que les ordres de donner la mort à Napoléon étaient donnés, dans le cas où l'on tenterait de le délivrer à force ouverte. Il reconnut la personne fidèle, qui se trouvait dans la foule morne et consternée qui bordait la haie sur son passage et lui lança un coup d'œil qui lui disait qu'il le comprenait, mais qu'il n'y avait rien à faire. C'était un homme d'un cœur ferme, d'une âme résolue et qui aurait tout sacrifié, ses biens et sa vie, pour sauver l'empereur. Et cet homme n'était qu'un colonel, en retraite par suite de ses blessures. Et pourtant il existait tant d'autres ingrats qui étaient comblés des bienfaits de Napoléon ! Celui-ci n'en avait jamais reçu que la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. A la vérité, cette croix était celle même de Napoléon ! Mais elle reposait sur un cœur fidèle après avoir été sur celui du héros. Elle devait produire de grandes choses. Le général Bertrand était dans la voiture de l'empereur, seul avec lui. Le matin, des piquets de cavalerie, des éclaireurs, avaient parcouru la route. Il y avait des craintes et elles étaient fondées. Si l'empereur eût dit un mot, la guerre civile était déclarée et il ne sortait pas vingt mille hommes de troupes alliées de la France.

La voiture de Napoléon était attelée de six chevaux. Derrière, immédiatement, venait, après cette voiture, une troupe particulière de cavalerie composée de vingt-cinq hommes et puis les généraux, les commissaires FRANÇAIS, prussiens, autrichiens, russes, anglais occupaient une grande quantité de voitures également à six chevaux. Les bagages de l'empereur en occupaient aussi une partie, mais non pas SOIXANTE, comme plusieurs journaux l'ont dit. Il y en avait tout

au plus vingt. Une particularité très remarquable, c'est qu'une partie de la garde était cantonnée dans ce pays. Elle était sous les armes ! Mais depuis plusieurs jours on lui avait recommandé de ne faire connaître par aucun signe qu'elle plaignît le sort de son maître. Un seul mouvement, et peut-être il était perdu !! La garde observa un profond silence. Elle fut morne, abattue, et plusieurs soldats pleuraient sous les armes. L'empereur était calme et serein. Il saluait avec ce sourire qui éclairait si admirablement sa physionomie lorsqu'il souriait. Il se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans des moments plus connus de l'univers. Il était là, au milieu d'une troupe dévouée. Un signe de sa petite main et des milliers d'épées sortaient du fourreau ! Il ne le fit pas pourtant ! Et les journaux osaient alors, dans leur langage impur, lui donner le nom de *lâche* et de *comédien !* Mais de telles âmes ne savent donc pas ce que c'est que la noblesse et la générosité ? O ma patrie ! que tu ressemblais peu dans ces tristes journées, à cette France ivre de sa gloire qu'il avait fait la tienne ! Tu dois pleurer sur ta perfidie, car les fruits de ton abandon ont été ton malheur et ton humiliation !

Napoléon coucha, cette nuit où il traversa Montargis, au château de Briare. C'était le 23 avril. Il poursuivit ensuite sa route par Saint-Tropez et Orgon. Je le suivrai dans son voyage. Mais il faut donner aussi notre attention aux événements qui se passaient sous nos yeux à Paris et qui captivaient grandement les esprits.

Le même jour où l'empereur Napoléon quittait en captif le château de Fontainebleau, M. le duc de Berry

arrivait à Paris et Louis XVIII faisait à Londres une entrée royale que certes il n'avait jamais méditée dans ses rêves.

J'ai consacré presque en entier ces Mémoires à Napoléon et à sa famille, parce que depuis mon enfance je connaissais tout ce qui leur est personnel. Mais, par un hasard assez extraordinaire peut-être, je me trouve dans la même position pour Louis XVIII et les siens. J'ai passé ma vie et je la passe encore avec des personnes qui non seulement furent attachées à la maison de M. le comte de Provence, mais qui lui tiennent de près par les liens du sang et d'une grande intimité. Avant que Louis XVIII ne rentrât en France, je le connaissais dans le plus grand détail et je pourrais fournir pour sa biographie des traits peut-être inconnus. Le cardinal Maury avait été à même de le connaître particulièrement et il me laissa des notes sur lui d'autant plus précieuses que Louis XVIII était peu connu de la génération qu'il retrouvait. Nous ne le connaissions que par une tradition incertaine et rien n'était même flatteur dans ce qui nous arrivait de lui.

M. le comte d'Artois était aussi un personnage nouveau pour la France.

— Le comte d'Artois, disaient le duc de Mouchy, MM. de Laigle et une foule de nos élégants de l'époque intermédiaire de la révolution de 1814, mais c'est un homme admirable, qui est parfaitement élégant! Il sera l'oracle de la mode! C'est un charmant prince!

Et puis venait une longue suite d'histoires de tous les cœurs que M. le comte d'Artois[1] avait mis à mort,

[1] Mme de Lawœstine était, comme on le sait, fille de Mme de

une relation palpitante d'intérêt des malheurs de Mme de P..., du désespoir de Mme de G...

Enfin il y avait vraiment quelque chose à espérer d'un prince qui savait si bien donner du bonheur tout en brisant des cœurs. Ce fut au milieu d'une conversation qui précisément racontait les affaires de cœur de M. le comte d'Artois, que deux personnes qui le connaissaient parfaitement bien me le firent connaître aussi. L'illusion fut détruite. Il ne resta plus que de la bonté à admirer. C'était beaucoup sans doute. On y pouvait ajouter des manières excellentes, même une sorte d'esprit du monde qui pouvait être admirable en 1780, mais qui, en 1814, et surtout 1830, faillit perdre la France, puisqu'il était trop faible pour supporter le fardeau de l'empire.

Le duc de Berry était, disait-on, le descendant de Henri IV. Ce pauvre Henri IV était toujours là pour servir de point de comparaison. C'était distribué selon le caractère. M. le duc d'Angoulême descendait de saint Louis, parce qu'il était dévot, le duc de Berry

Genlis et sœur de l'aimable, spirituelle et bonne Mme de Valence. Mme de Lawœstine, présentée à la Cour de Louis XVI et d'une ravissante beauté, se vit aussitôt l'objet des vœux d'une foule d'hommes qui voulaient en être aimés. Mais le comte d'Artois ayant vu Mme de Lawœstine, jugea qu'elle devait lui appartenir et, tout aussitôt, se mettant auprès d'elle, il lui parla bas avec beaucoup de chaleur. Alors tous les autres s'éloignèrent et laissèrent Mme de Lawœstine seule avec le prince. La jeune femme s'aperçut aussitôt de l'isolement. Elle s'adressa à haute voix au comte d'Artois en lui disant : « Votre Altesse Royale ignore peut-être que j'ai le malheur d'être sourde*. Si elle voulait parler plus haut, chacun y gagnerait et moi aussi. »

* C'était vrai.

de Henri IV parce qu'il avait des goûts mondains et M. le comte d'Artois de François Ier parce qu'il avait été ce qu'on appelait un *vert galant* vingt-cinq ans avant. Oh ! c'est bien amusant !

Quant à Louis XVIII, il était vraiment un homme supérieur. Ses idées, en arrivant en France, avaient un tour tout à fait grand et reposaient sur de larges bases. La Charte constitutionnelle en est une preuve. Je ne vais pas scruter dans les cœurs, sonder les reins et demander à la tombe un compte plus sévère que ce qu'elle m'a laissé voir. J'ai vu dans Louis XVIII un homme d'un haut savoir, d'une profonde sagesse et doué d'une grande connaissance des hommes. Je l'ai vu souvent en audience particulière. Une fois entre autres je suis restée avec lui pendant trois grands quarts d'heure et, certes, je ne me suis pas repentie de l'attention que j'ai donnée à ce qu'il me disait. Rien n'était perdu. Il parlait avec un rare talent et savait connaître les hommes. Il n'avait nulle bonté. Du moins cette pensée était-elle celle de tout ce qui l'entourait, lorsque ce cercle était de bonne foi. Louis XVIII avait une érudition profonde. Il avait, comme tous les princes, une mémoire extraordinaire, mais qu'il portait à un plus haut point qu'aucun autre. Il avait des *affections*, mais pas d'amitié profonde pour ceux qu'il aimait. Il comprit bien vite le mot si spirituel de M. de Fleury à l'envoyé de Louis XVIII :

— Tout ira bien si le roi vient *chez nous*. Tout ira mal si le roi vient *chez lui*.

Il avait de grandes idées et une grande volonté *de faire* pour le bien du pays. Mais il eut autour de lui des entraves terribles. Le pavillon Marsan, qui était jaloux de l'autorité bienveillante que Louis XVIII

prenait sur les Français, le porta à des mesures de rigueur. Vint ensuite le conflit de l'autorité de M. de Blacas et de M. Decazes. Ces deux hommes, dont l'un seul pouvait faire un homme d'État et dont l'autre aurait dû avoir la direction des médailles à la place de M. de Puymaurin, ont fait bien du mal à Louis XVIII dans leurs querelles personnelles. Je crois que M. Decazes, qui avait sans contredit bien autrement de talent que M. de Blacas et qui avait sur lui l'immense avantage de joindre à ce talent une connaissance très grande de la France, a compris ce que je viens de dire et que cette conviction lui a fait bien moins regretter le pouvoir quand il dut le quitter.

Mais nous n'en sommes pas à cette époque, nous avons à nous occuper de celle-ci.

Au moment où Louis XVIII apprit la nouvelle que la couronne de France lui était *adjugée*, il faillit ne jamais la coiffer. Il ressentit une telle révolution au dedans de lui-même qu'il tomba sans connaissance et fut fort mal de l'excès de la joie pendant quelque temps. J'ai su ce détail par une personne qui habitait dans les environs d'Hartwell. Peut-être, dans la dignité de Louis XVIII, aura-t-on caché ce fait. Mais il est positif.

Louis XVIII, frère puîné de Louis XVI, était né le 17 novembre 1755. Avant la révolution de 1789, il était habituellement mal avec le roi son frère et, surtout, avec la reine Marie-Antoinette. Cette sorte de désunion avait surtout pour cause la femme de Monsieur, Madame, comtesse de Provence. Il existait une jalousie entre ces deux princesses qui fut bien funeste à la France. Quant à Monsieur, il était *oppo-*

sant, mais non pas d'une manière aussi active que Madame l'aurait voulu. La défense que fit Louis XVI, par l'organe de M. de Breteuil, à son frère, lorsque Monsieur prit en émigration le titre de RÉGENT, montre que Louis XVI avait à cette époque une grande défiance de son frère. Monsieur, avant la révolution, ne paraissait pourtant s'occuper que de littérature. Il réunissait plusieurs savants et faisait chez lui des *combats d'esprits*, comme disait Madame, qui peut-être avait autant d'esprit que Mme de Balbi, que pourtant Monsieur lui préféra.

Ce fut un arrangement presque politique entre M. de Jaucourt et d'autres personnes qui entouraient Monsieur et qui voulaient l'avoir à eux seuls, hors de la puissance de Madame. Il fallait que Monsieur allât chez une femme de la Cour qui lui donnerait à souper, chez laquelle on jouerait, on causerait. Et comme le cardinal de Retz disait : « Il me fallait un homme avec une grosse voix et peu d'esprit, et voilà que je trouve M. de Beaufort », ces messieurs dirent : « *Il nous faut trouver une femme d'esprit et bien née* », et voilà qu'ils rencontrent Mme de Balbi.

Tout ce temps est trop loin de nous pour le rappeler. Je dirai seulement un fait pour donner une idée de cette époque. Mme de Balbi, en entrant dans le magnifique appartement que Monsieur lui avait fait meubler au Luxembourg, le trouva de mauvais goût. Que faire? La chose fut bientôt arrangée. Dans la nuit, on mit le feu à l'appartement. Tout fut consumé. L'appartement avait coûté plus de deux cent mille francs! On le remeubla en lampas vert et blanc avec de riches crépines d'or! Ce sont là jeux de princes!

Au moment où Louis XVIII reçut la nouvelle de son

rappel en France, il était à Hartwell, très belle terre que le gouvernement anglais avait achetée pour lui dans le comté de Buckingham. Il s'y occupait non seulement de *belles-lettres*, comme le répétaient tous les journaux, mais bien aussi des affaires politiques, qui obtinrent, par le hasard plus que par l'habileté, le résultat que nous avons vu. A peine fut-il connu, que le prince-régent changea tout à coup de manières avec le nouveau roi de France, car, quoi qu'on ait pu dire, sa politesse de roi à roi était plus que familière et, cela, je le sais de gens qui certes n'ont pas d'intérêt à me mentir.

J'ai déjà dit, je crois, que Lucien avait une terre également dans le comté de Buckingham, appelée *Thorngrove*. Les nouvelles de France vinrent l'y trouver et son cœur excellent, sa belle âme s'attendrirent sur l'infortune immense de ce frère qu'il aimait, surtout dans son malheur. Un jour, un riche nabab de la Compagnie des Indes, qui demeurait près de Thorngrove, envoya un exprès à M. le comte de Châtillon, ami de Lucien et qui demeurait avec lui. Il prévenait le comte qu'il serait le matin même à Thorngrove avec une personne envoyée par M. le duc de La Châtre et chargée d'un message de Louis XVIII pour le prince de Canino. Effectivement, vers midi, la voiture du nabab arriva devant le péristyle et, de sa fenêtre, le comte de Châtillon fut stupéfait de voir sauter lestement à bas de la voiture un homme vêtu à l'espagnole et portant en sautoir une guitare, comme Figaro. Cet original, à peine arrivé dans la maison, se mit à faire des *flon flon* sur sa guitare et à jouer des seguedillas, en dansant sous le vestibule et se dirigeant ainsi, en chantant et en dansant, jusque dans le grand salon. M. de

Châtillon croyait rêver. Il s'empressa de s'avancer vers cet homme, qui paraissait un échappé de Bedlam, et lui demanda si c'était lui qui bien véritablement fût l'envoyé de Louis XVIII?

L'ambassadeur cessa alors sa musique et, regardant M. de Châtillon, il lui répondit en excellent français — car il était Français — que c'était bien lui que M. de La Châtre avait chargé de communiquer au prince Lucien les intentions de Sa Majesté le roi de France. Comme Lucien ne se souciait pas d'avoir à répondre immédiatement aux paroles de Louis XVIII, que du reste il ignorait encore, il avait délégué ses pouvoirs à M. de Châtillon, qui, engageant le figaro à s'asseoir, lui demanda la communication de ce qu'il avait à lui dire, pour qu'il le transmît au prince Lucien.

— Sa Majesté Louis XVIII, dit alors l'envoyé, pénétrée d'estime pour le noble caractère du prince Lucien, lui offre de rentrer en France avec elle, si cela peut lui être agréable. Voilà ma mission.

Il est à remarquer que cet homme qui, l'instant d'avant était aussi ridicule que possible, devenait tout à coup le plus excellent des diplomates et le plus poli des courtisans.

M. de Châtillon fut communiquer à Lucien la proposition de Louis XVIII. La réponse de Lucien fut ce qu'elle devait être d'un tel homme.

— J'ai été proscrit de France par mon frère, dit-il, mais jamais je ne toucherai le sol de la patrie tandis qu'il sera lui-même errant et exilé! J'ai un ami bien cher à Rome, c'est près de lui que j'irai chercher un nouvel asile.

Lorsqu'on m'a raconté cette circonstance de la vie

de Lucien, j'ai été touchée aux larmes, mais pas étonnée. Je le connais.

Mais ce qui fut amusant pour moi, ce fut cette description du *figaro politique* employé par M. de La Châtre. C'était une comique façon de se faire connaître aux Français.

— Non, disait Lucien à son ami, jamais je ne ferai une action de cette nature ! Jamais mon frère ne me verra le braver dans son malheur. S'il me veut à l'île d'Elbe, je suis prêt à y aller !

Car c'est une noble créature que Lucien ! J'ai appris des miens à l'aimer dans mon enfance. Plus tard, j'ai appris de moi-même à l'admirer et à l'aimer en le connaissant par mon propre jugement...

Son poème de *Charlemagne* venait d'être enfin terminé. Il y a peut-être des défauts. Mais enfin, c'est un poème épique, un poème sur une radieuse et belle époque pour la France, et il renferme de grandes beautés. C'était une raison pour le faire accueillir par une patrie toujours aimée de l'un de ses fils même proscrit ! Mais la Restauration n'en savait pas si long en fait d'oubli... malheureusement pour elle !...

— Vous irez à Paris, dit le prince au comte de Châtillon, vous y porterez *Charlemagne*. Vous assemblerez les savants, les poètes. Vous leur soumettrez mon œuvre. Je me rendrai facilement aux avis raisonnables donnés par eux. J'ai surtout une extrême confiance dans le goût, le jugement et le savoir de Lemercier.

M. de Châtillon vint donc à Paris avec le poème de Lucien. Il se fit d'abord présenter aux personnes dont Lucien lui avait parlé. Il trouva dans Lemercier non

seulement l'affection d'un ami, mais l'appui d'un maître éclairé à un élève déjà habile. Il y eut des lectures. Esmenard y assista également. Quelques remarques furent faites à l'auteur et transmises par M. de Châtillon sur l'innovation des rimes féminines qui terminaient la strophe et qui en recommençaient une autre. Mais Lucien, malgré sa promesse de docilité, tenait extrêmement à ces malheureuses rimes et rien ne les lui fit changer. M. de Châtillon, qui alors était à Paris, comme je l'ai dit, venait habituellement chez moi. Il me demanda de venir à une séance de l'Athénée où Népomucène Lemercier fit une sorte d'analyse du poème, faisant remarquer ses beautés, qui en vérité sont en grand nombre, et donna une vive lumière pour l'éclairer dans son vrai jour.

Une des choses de cette époque à signaler, c'est que les journaux, qui alors retentissaient des hauts faits de l'Université, de l'Institut, de la classe des belles-lettres qui devint plus tard Académie, et seulement pour raconter les génuflexions faites devant l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, les journaux qui mentaient tous les jours avec cette impudence qui devrait avoir un autre nom pour être exprimée, n'eurent pas de voix pour raconter aussi la justice rendue à un homme de talent, parce que cet homme était le frère de l'empereur Napoléon ! Mais il avait été proscrit par lui aussi, c'était un beau texte pour parler encore contre la *féroce tyrannie*. C'était une belle route à suivre et dans laquelle, Dieu merci ! assez d'imbéciles couraient sur des rosses, à bride abattue. Mais la haine n'est pas même conséquente dans ses éclats et dans ses

preuves. Oh! que nous avons eu des masques repoussants dans nos diverses mascarades!

Je poursuivais toujours mon affaire auprès du roi de Prusse. M. de Czernicheff. qui fut alors pour moi comme un frère et qui trouvera partout et en tous lieux l'expression de ma reconnaissante amitié, fut occupé tout le mois d'avril, c'est-à-dire dans la dernière quinzaine, à me rapporter tout ce qui se faisait chez le roi de Prusse.

— Si vous pouviez trouver ce qui constate que la terre d'Acken est une propriété *personnelle* du roi, me dit-il un jour, l'empereur se fait fort de lui parler tellement sérieusement qu'il ne pourra refuser. Sa réponse ordinaire est qu'il lui est impossible de rendre tous les majorats et qu'ainsi un seul ferait exemple et serait funeste pour lui attirer une foule de demandes.

Le lendemain, je reçus une nouvelle visite de l'empereur Alexandre. Cette fois encore il était à pied, tout seul, sans un aide de camp. Il se fit annoncer par un de mes valets de chambre qui arrivait de la Bourgogne avec des bagages qui avaient échappé aux troupes ennemies et qui ne le connaissait pas.

— Quel nom dois-je dire à Madame? demanda le valet de chambre.

— Aucun, dites-lui qu'on désire lui parler.

— Mais, monsieur, dit le valet de chambre, madame ne reçoit jamais à cette heure — il était une heure — et surtout...

— Les personnes qu'elle ne connait pas, n'est-il pas vrai?

Constantin parut embarrassé et ne bougeait pas. L'empereur et lui était alors dans le salon qui précé-

dait mon billard et dans lequel je l'avais reçu à sa première visite.

— Eh bien, dit-il enfin, en voyant l'immobilité du valet de chambre, allez dire à votre maîtresse que quelqu'un demande à lui parler de la part de l'empereur de Russie.

J'étais dans ce moment occupée à broder dans mon cabinet de travail, situé au fond de mon appartement. Cette pièce, de laquelle j'aurais dû voir l'empereur de Russie entrer chez moi, puisqu'elle était en face de la grande porte, était celle où je me tenais le plus habituellement. Mais il y avait aux fenêtres des stores en taffetas blanc qui l'isolaient ainsi de toute distraction.

— Est-ce M. de Czernicheff? demandai-je à mon valet de chambre, lorsqu'il m'eut annoncé un messager de l'empereur.

— Non, madame, je connais M. de Czernicheff, ce n'est pas lui.

— Faites entrer ce monsieur jusqu'ici, dis-je alors, car j'étais convaincue que c'était une personne subalterne, puisque ce n'était pas Czernicheff. Je connaissais le général Ouvaroff, le général Ojarowski et tous les autres. Ils auraient dit leur nom.

Je ne m'inquiétais donc guère de ce qui allait venir aussi loin me chercher et ce ne fut qu'en entendant le bruit des pas de celui qui s'approchait tout près de mon métier que je levai les yeux.

— Sire ! m'écriai-je.

Et, dans mon étonnement, je renversai le métier et la corbeille de mes pelotons de laine.

L'empereur riait aux éclats, mais d'une gaieté si franche qu'elle me gagna aussi et que je me mis à

rire comme lui. Il ramassa les pelotes de laines. Mais il riait et moi aussi, et nous en laissions tomber plus que nous n'en relevions.

— Convenez que je vous ai surprise, me dit-il en me prenant la main et me forçant à me rasseoir. En vérité vous êtes inconcevables à Paris. Comment? l'empereur Napoléon n'allait donc jamais chez aucun de vous dans l'intimité de la confiance?

Je baissai les yeux sans répondre. Ce n'était que trop vrai. Cependant la justice m'imposait le devoir de raconter la scène qui s'était passée dans cette même chambre, et que j'ai rapportée dans un des premiers volumes de ces Mémoires [1]. A mesure que je parlais, l'empereur prenait un air presque attendri qui me toucha, mais pour lui-même. Je prendrai toujours la défense de l'empereur de Russie et, d'après ma conscience, je le juge et l'ai toujours jugé bon et magnanime. Je méprise ceux qui disent que c'est par calcul. Que m'importe? Il fit le bien, et le fit en grand homme. C'est une infamie à nous de le méconnaitre. Que nous n'applaudissions pas à l'invasion, c'est un mouvement si simple qu'on remarque ceux qui parlent et non pas ceux qui se taisent, mais que nous ayons assez peu de cœur pour abreuver d'injures un homme qui, tout récemment encore, voyait la fumée du Kremlin et du palais de ses nobles, restes de notre dévastation, et qui éteint de sa main la torche

[1] Junot avait eu une scène avec Napoléon à Saint-Cloud relativement à la captivité des Anglais qu'il ne voulut jamais exécuter et qui n'eut pas lieu. Il fut malade de cette scène. Napoléon l'ayant appris vint le voir avec Duroc. Il le trouva endormi dans ce même petit salon et moi veillant auprès de lui.

des représailles, c'est un beau mouvement! Malheur à qui ne comprend pas cette grandeur d'âme! L'empereur Alexandre m'écoutait donc attentivement pendant que je racontais cette aventure et il en parut fort touché. Il me parla ensuite du duc d'Abrantès et, pendant qu'il m'en parlait, il tenait les yeux attachés sur le beau portrait de Gros que j'ai le bonheur de posséder et que je considère comme un des plus beaux ouvrages de cet homme fameux. L'empereur Alexandre me parla longtemps de Junot, et finit par aborder avec moi une question qu'il n'avait fait qu'effleurer la première fois que je le vis.

— Pourquoi Napoléon avait-il été mal pour lui dans les dernières années de sa vie? Dites-moi la vérité, madame, et croyez que je suis digne de l'entendre. Je veux vous être utile, et... je désire être fixé sur cette partie de l'histoire du général Junot.

La manière dont l'empereur me regarda en me disant ces derniers mots, me frappa d'un éclat de lumière. Soupçonnait-il Junot d'avoir gravement mécontenté l'empereur Napoléon? Le soupçonnait-il d'avoir failli en quoi que ce pût être? A l'instant même mon parti fut pris. Je lui racontai plusieurs circonstances de la vie antérieure de Junot et de Napoléon, comment ils vivaient tous deux à Paris, le général n'ayant pas une obole souvent, et l'aide de camp trop heureux de lui faire partager ce qu'il appelait alors sa bonne fortune, et qui consistait en quelques centaines de francs que lui envoyait sa famille. Jamais je n'aurais parlé de ces circonstances devant l'empereur de Russie, mais les bulletins de la campagne de 1812 étaient dans le *Moniteur* et la bles-

sure saignait[1] encore ! ! ! Je racontai la cause véritable du départ de Junot pour le Portugal en 1808. L'empereur de Russie se mit à rire en m'entendant parler du ressentiment de Napoléon contre quelqu'un qui avait été aimé de l'une de ses sœurs. Mais la chose était positive et il n'y avait rien à dire.

— Quant aux bulletins de la campagne de 1812, Sire, ajoutai-je, Votre Majesté veut-elle lire cette lettre, ou plutôt ce brouillon ?

Et je lui remis ce fragment que j'ai trouvé dans les papiers de mon mari et que j'ai mis dans mes Mémoires au tome IX. Alexandre parut surpris en le lisant.

— Comment n'avez-vous pas fait imprimer cela à dix mille exemplaires ? me dit-il avec émotion. C'est une belle parole sortant d'un cœur brisé !

Ce furent les propres paroles de l'empereur de Russie.

— Non, Sire. L'empereur était dans le moment d'une première infortune et jamais je ne l'aurais augmentée !...

Il y eut un instant de silence qui se prolongea après que l'empereur de Russie eut regardé le portrait de Junot avec une expression marquée.

[1] On peut me blesser impunément dans tout ce qui touche à la vie habituelle. Je suis alors une statue de marbre sur laquelle l'eau coule sans y laisser d'impression. Mais une fois que le cœur est atteint, une fois que j'ai reconnu que la blessure était faite sinon avec intention, du moins avec oubli de ce qu'on peut me faire souffrir, alors la rancune trouve place dans mon âme. Et pourtant jamais il ne fut un être plus aimant et plus reconnaissant de l'affection qu'on me porte. Mais l'ingratitude du cœur! C'est à mes yeux un défaut et même un vice plus affreux que tout ce qui peut donner la mort.

— Qu'a-t-il répondu à ce que vous lui avez dit de votre position de fortune après la mort du duc d'Abrantès?...

— Rien, Sire, car il n'a rien reçu de moi comme demande. Il avait tort et il était souverain. Ce n'était pas à moi à le solliciter. Mais, ajoutai-je, après un moment de réflexion, je suis convaincue que l'empereur Napoléon aurait fixé notre destinée d'une manière honorable s'il fût resté sur le trône.

— Bien vrai? dit l'empereur de Russie. En êtes-*vous sûre*?

— Oui, Sire, répondis-je avec assurance.

Car j'en étais convaincue.

— Vous ne l'avez donc pas vu depuis la mort de votre mari?

— Non, Sire.

Nouveau silence. L'empereur Alexandre me regardait avec une sorte d'enquête. On aurait dit qu'il voulait savoir la vérité. Mais je la lui disais, et rien sur mon front ne lui parla un autre langage. Il le comprit.

— Eh bien, dit-il en me serrant la main, je servirai de protecteur à vos enfants, à vous! Voulez-vous m'accepter?

— Ah! Sire.

Et je m'inclinai, non pas devant la majesté du czar, mais devant la bonté de l'homme!

— Je viens vous annoncer une bonne nouvelle. Le roi de Prusse, que j'ai pressé avec ardeur... je puis dire ce mot, m'a fait dire à l'heure même que ce que je désirais pour vous serait fait. Je n'en sais pas plus. Mais Czernicheff vous en dira davantage ce soir. Il doit venir vous porter la réponse de Hardenberg.

L'empereur resta encore quelques instants, puis il

s'en fut en exigeant que je ne l'accompagnasse pas.

— Mais, Sire, Votre Majesté ne veut pas me contrarier. Qu'elle me permette de lui observer qu'elle est tyrannique à sa manière.

Il se mit à rire.

— Mais cela me contrarie aussi, moi. A propos, comment êtes-vous avec lord Cathcart? Comment se comporte-t-il?

J'en étais parfaitement contente et je le dis à l'empereur. Mais je ne pus me refuser au plaisir de lui raconter l'histoire du prince de Suède et de cet homme qui s'appelait son maréchal des logis de la Cour, et qui n'était qu'un *haut-le-pied* dans les charrois avant de quitter la France.

Jamais je n'oublierai l'expression attentive d'Alexandre, tandis que je lui parlais de Bernadotte. Mais le plus curieux, c'est qu'il revint sur ses pas. Il se rassit et me fit une foule de questions sur lui et sur les antécédents de sa vie royale. J'en dis ce que je savais. C'était bien à peu près ce qu'Alexandre savait aussi. Seulement il s'y joignit des détails personnels que j'avais pu avoir, ayant vécu dans l'intimité de la famille de sa femme et à un âge où la jeunesse est surtout observatrice, et je l'étais fort à cette époque où notre attention nous obligeait à regarder autour de nous pour faire la sûreté de ceux que nous aimions...

Cette conversation avec l'empereur de Russie me fit une impression très profonde, comme l'autre en avait produit une. Je continuai à répondre aux questions de l'empereur Alexandre sur le prince de Suède et, par la même occasion, je lui parlai de la sœur de la princesse, la reine Julie, cet ange de bonté et de

perfection qui ne vivait que pour aimer tout ce que le cœur d'une femme est appelé à chérir, véritable sainte et doublement angélique, car elle n'était pas heureuse dans sa vie de femme. Elle était laide, et son mari était admirateur passionné de la beauté. L'empereur me le dit en riant et ne voulait pas croire que jamais il n'y avait de querelles jalouses entre Joseph et sa femme. Je le lui affirmai toutefois, et c'était vrai.

— Joseph, dis-je à l'empereur, a un cœur d'une bonté parfaite. Jamais il n'aurait causé une peine profonde à la reine. Il est sans doute, comme le dit Votre Majesté, grand admirateur de la beauté, mais il l'est aussi des vertus de la reine et l'aime autant qu'il la respecte. Jamais il n'oubliera qu'elle l'a épousé par amour à une époque où son alliance n'était pas désirable. Le cœur de Joseph est fait pour les nobles souvenirs.

L'empereur me quitta après une visite d'une heure et demie.

Le soir, je vis M. de Czernicheff et le général Ojarowski. Ils me confirmèrent tous deux ce que m'avait dit l'empereur. M. de Metternich vint à l'heure du thé. Je lui communiquai cette bonne nouvelle. Il parut extrêmement surpris et, dans son étonnement, il me dit que je me trompais. Je lui répétai ce qui s'était passé. Alors il me prit la main et me dit qu'il en était bien heureux et, dans sa bouche, cette parole était une vérité.

Le lendemain matin, il était à peine onze heures, qu'on m'annonça M. de Hardenberg. C'était un homme dont l'esprit ne m'avait jamais plu et je le lui avais témoigné plusieurs fois d'une manière peu agréable.

Il le savait, et cette note, dans son cœur d'ennemi, n'avait pas contribué à me le rendre peu favorable. Cependant il venait m'apporter un *bienfait*. Hélas! dans mon inquiétude de mère, j'avais pu consentir à en demander un à notre ennemi.

M. de Hardenberg était sec et fort *anguleux* de sa nature. Il entra avec une politesse formelle qui semblait déjà être un reproche à elle seule de ce qu'il était contraint de faire.

— Je viens, madame la duchesse, vous témoigner toute ma joie de pouvoir être l'organe de mon souverain en cette circonstance. L'empereur de Russie lui a parlé avec un si tendre intérêt de votre position et de celle de votre famille.

Je devins pourpre. Pourquoi cet homme venait-il dans la maison de la veuve de Junot lui parler de son malheur? Que lui faisait ce malheur? Etait-ce donc pour le plaindre qu'il était là? Oh non! Et moi! Et mon lâche cœur ne me contraignait pas à dire à cet homme: « Eh bien non, je ne suis pas malheureuse! Non, je ne suis pas devant le tribunal de votre pitié! »

Mais j'étais mère et je devais souffrir d'insolentes paroles.

— Le roi mon maître, poursuivit-il, m'a ordonné de vous apporter les patentes de la nouvelle investiture du domaine d'Acken. Il y a en outre une somme assez forte des revenus arriérés[1] que les baillis ont ordre de vous remettre.

Je m'inclinai. Je ne pouvais parler. Et cependant

[1] Pour la terre d'Acken j'avais d'arriéré seulement plus de 60,000 francs.

M. de Hardenberg semblait attendre ma réponse. Enfin, je balbutiai quelques mots et il parut s'en contenter.

Il tenait à la main un paquet de parchemins avec des rubans rouges ou verts, je ne sais plus de quelle couleur, auxquels étaient attachés des sceaux en cire. Il posa le paquet sur une table et, s'approchant de moi, il me dit assez bas:

— Vous avez dû comprendre, madame la duchesse, que le roi mon maître devait refuser d'abord ce que vous lui avez demandé. Il s'est formellement prononcé à cet égard, et aucun des titulaires ne sera privilégié[1]. Vaincu par les instances de l'empereur de Russie, il a dérogé à sa volonté prononcée et il vous accorde la terre et le château d'Acken...

Comme il m'avait dit cette phrase, je fus surprise qu'il la répétât. Je me doutai qu'il allait ajouter quelque chose. Je ne me trompais pas.

Voyant que je m'étais inclinée pour toute réponse, il continua, mais avec un embarras qui devenait visible.

— Le roi mon maître a seulement mis à *cette grâce* une condition, mais si facile à remplir, qu'il ne doute pas, ainsi que moi, que vous ne l'acceptiez à l'instant.

Je le regardai sans lui répondre, attendant qu'il me fît connaître cette condition. Il aurait, je crois, voulu que je la devinasse. Mais j'en étais bien loin...

— Le roi mon maître, dit M. Hardenberg, vous accorde, ainsi qu'à votre famille, l'investiture du do-

[1] Le comte de Mosbourg, ministre des finances de Murat, le fut pourtant et il a eu son majorat tout entier.

maine d'Acken, mais à condition que vos fils se feront naturaliser Prussiens.

En un moment je fus debout. Une sorte de rugissement sortit de ma poitrine. Je crus avoir mal entendu!

— Qu'avez-vous dit, monsieur? dis-je au ministre de Guillaume.

Il répéta sa phrase insultante! Oh ! que n'étais-je un homme dans ce moment d'angoisse où mon cœur souffrit, pour la première et la dernière fois, la douleur d'une insulte !

— Mes enfants Prussiens? m'écriai-je enfin. Mes fils renier la patrie de leur père? mes fils vendus par leur mère pour un peu d'or, pour une fortune? Sommes-nous donc ici sur la côte de Guinée ? Y a-t-il donc en rade un vaisseau négrier pour emmener les pauvres petites créatures livrées par leurs parents?

J'étais folle de douleur dans cet instant. M. de Hardenberg me regarda pendant quelque temps, puis, dépliant le principal parchemin, il le plaça en évidence devant mes yeux, probablement pour me tenter. — J'ai su depuis qu'on attachait un grand prix à *mon abjuration.* — Mais la vue de cet acte de mon infamie produisit un effet opposé à celui qu'il aurait dû produire, selon l'esprit de M. de Hardenberg. Il redoubla ma colère.

— Monsieur, dis-je au ministre, remportez vos actes, ils ne peuvent rester plus longtemps dans cette maison. Elle fut celle d'un vrai patriote, d'un brave soldat, d'un honnête homme! J'en sortirai bientôt avec la jeune famille que sa mort rend orpheline. Mais, tant que nous l'habiterons, l'ombre de mon mari n'aura rien à me reprocher d'avilissant pour sa mémoire...

— Madame, vous vous servez de termes bien violents, me dit M. de Hardenberg.

— Ma bouche n'en trouve pas d'autres à prononcer, monsieur ! Je ne suis qu'une femme, une pauvre veuve, bien jeune encore, puisque je n'ai que vingt-neuf ans, pour être chargée de la conduite de toute une famille. Mais cependant, avec l'aide de Dieu, je ne faiblirai pas sous le faix !

Et mes joues enflammées, ma respiration étouffée me donnaient l'apparence d'une personne en délire. Je crois que M. de Hardenberg eut peur de moi.

— Enfin, madame, me dit-il, que décidez-vous ?

— Comment, monsieur, mon choix ne vous est pas connu maintenant ?

— Je crois, madame, que dans une affaire aussi importante, il faut consulter des hommes éclairés et raisonnables. Vos fils sont sous votre tutelle, mais je connais les lois de France. Vous n'êtes pas seule. Il y a un subrogé-tuteur, un conseil de famille. Êtes-vous maîtresse de prononcer à vous seule dans une affaire aussi importante pour leur avenir ?

En écoutant ces insolentes paroles, je crus en effet que ma raison allait m'abandonner. Un étranger, un des vainqueurs de la France, venait me disputer mon pouvoir sur mes enfants !

— Monsieur, lui dis-je d'une voix tremblante d'émotion, il existe en effet des lois qui nomment un subrogé-tuteur et un conseil de famille pour guider une mère dans l'emploi qu'elle fait de la fortune de ses enfants, — car telle est la mission du conseil de famille et du subrogé-tuteur ; — mais l'honneur de mes fils, monsieur, cet honneur qui leur fut transmis par leur père avec son sang, qui coule dans leurs

veines mêlé avec le mien, cet honneur, monsieur, est tout entier sous ma garde ! Seule j'en réponds à la mémoire de Junot, seule j'en ai la lourde responsabilité ! Voilà ce que le Code ne vous a peut-être pas appris, monsieur, et ce que je vous dis maintenant. Moi abjurer la patrie au nom de mes fils? Moi, les faire rénégats du beau nom de Français... et pour les faire Prussiens encore[1] ?

Ce mot m'échappa avec un accent terrible qui fit faire quelques pas en arrière à M. de Hardenberg. Il reprit ses parchemins et me dit avec une expression ironique :

— Vous êtes une vraie Cornélie, madame. On ne peut nier qu'il n'y ait en vous quelque chose de la matrone romaine, quoique bien jeune encore pour un titre aussi grave. Permettez-moi d'espérer, pour vous et vos enfants, que vous ferez des réflexions sur cette conversation. Consultez M. de Metternich. Il est de vos amis. Il vous dira que vous ne devez pas écouter la passion dans cette affaire.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, monsieur le baron. Les mouvements de l'âme sont toujours positifs Ils ne changent pas comme une idée folle ! Ce que j'ai dit ce matin, je le dirai dans vingt ans. Je n'en

[1] Dans cette exclamation je supplie la nation prussienne, que j'estime d'ailleurs, de ne voir ici que le sentiment politique qui éloignait à cette époque la France de la Prusse. L'empereur avait été tellement maltraité par la Prusse que ceux de son parti ne pouvaient lui pardonner alors tout ce qu'elle avait ajouté à ses maux. On lui a reproché à lui-même sa conduite envers la Prusse. Mais elle-même comment s'est-elle comportée envers la France depuis 92? L'Autriche et la Russie avaient autant souffert, et cependant elles furent équitables !

parlerai pas à M. de Metternich, par deux raisons. La première, c'est qu'il n'est pas compétent dans cette affaire ; la seconde, c'est que je suis certaine qu'il penserait comme moi. Je connais son âme, elle est à l'unisson de tout ce qui est dans la ligne du devoir, et je fais le mien en agissant comme je le fais aujourd'hui.

M. de Hardenberg réunit encore une fois ses papiers, prit son chapeau, me salua et se disposa à sortir. Comme il était à la porte, il me dit :

— Pensez et réfléchissez, madame. Je ne rendrai pas votre réponse au roi avant trois jours.

Il sortit et je n'eus pas le courage, ou plutôt la force de l'accompagner. Je tombai anéantie sur un siège et, là, je fondis en larmes ! La fierté, la colère me soutenaient tandis que j'étais avec cet homme. Mais maintenant que j'étais seule, vis-à-vis cette insulte faite à la veuve, aux orphelins sans appui, je pleurais avec sanglots ! Je parlais au portrait de Junot et je lui demandais pourquoi il nous avait abandonnés ! Dans ce moment mes enfants entrèrent dans ma chambre. Ils partaient pour la promenade. Les deux plus âgés accoururent à moi. C'étaient mes filles qui, me voyant pleurer, et plus raisonnables que leurs frères, m'embrassèrent sans me parler. Mais Alfred, qui marchait à peine, voyant mon visage couvert de larmes, se jeta sur moi et, se cramponnant à mon cou, qu'il serrait de toutes les forces de son petit bras, il criait :

— Pourquoi pleures-tu ? Je ne veux pas moi, que tu pleures. Si j'étais grand, j'irais tuer ceux qui te font pleurer !

Et la chère créature essuyait mes larmes avec ses

baisers! Je le serrai si convulsivement contre moi qu'il se plaignit. Il me semblait qu'on voulait me l'enlever avec mon beau Napoléon, qui, plus grand que son frère, demeurait plus silencieux devant ma douleur sans la comprendre, mais ayant des larmes dans ses grands yeux. Je promenai un regard d'orgueil sur cette famille si belle, et si belle d'espérances dans son avenir. Mes larmes s'arrêtèrent en les regardant. Mon âme reçut un de ces rayons de consolation que Dieu envoie aux affligés par un de ses anges. Je me trouvai calme et plus heureuse. Je rapprochai cette troupe chérie de moi et, les prenant tous quatre, je les serrai contre mon cœur avec un sentiment indéfinissable de joie.

— Aimes-tu les Cosaques, Alfred? dis-je à l'enfant.

A l'instant ses grands yeux noirs flamboyèrent. Il glissa de mes genoux sur le tapis et, courant à la cheminée, il y prit la pincette et se mit à courir autour de la chambre en criant à tue-tête:

— A bas les Cosaques! à bas les Prussiens! à bas les ennemis!

Et Napoléon s'en allant prendre le petit balai, se mit aussi à galoper avec son frère et à crier:

— A bas les Cosaques! à bas les Prussiens!

C'était un bruit à devenir sourd!...

— Tu ne veux donc pas être Prussien? dis-je à Alfred.

L'enfant s'arrêta tout essoufflé et me regarda avec stupéfaction. Je répétai ma question. Il vint à moi et, grimpant sur mes genoux, il passa ses petits bras autour de mon cou, pencha sa jolie petite tête mutine sur mon épaule, et me dit:

— Comment, Prussien? Est-ce que ça se peut, ça ?

Et il haussa les épaules avec une expression si charmante, que je l'embrassai vingt fois de suite...

Je ne dis rien à qui que ce fût de cette scène. Je comptais encore beaucoup sur l'empereur Alexandre et, si mon refus eût été connu, il me fallait en déduire les motifs et cela m'eût placée dans une hostilité complète avec le roi de Prusse. Seulement, j'écrivis sur le champ à l'empereur Alexandre pour lui dire ce qui s'était passé le même jour.

Au lieu de me répondre, il vint chez moi le lendemain. Il était excessivement blessé de la conduite de M. de Hardenberg. Il était évident que l'empereur Alexandre se trouvait offensé de l'espèce de fraude, pour ainsi dire, qu'on avait voulu commettre à l'abri de son nom. Il m'approuva lorsque je lui dis que je n'en voulais pas parler. Lui aussi avait son amour-propre intéressé au secret, mais pour un autre motif que moi. Ce fut ainsi que se termina cette aventure, qui d'abord m'avait donné l'espoir de recouvrer un avenir pour mes enfants.

M. de Hardenberg me fit demander quelques jours après, ce que j'avais résolu. Je répondis ce que je lui avais déjà dit, que ma résolution ne changerait jamais. Alors on prit une autre tournure pour envelopper l'affaire. M. de Hardenberg prétendit que c'était lui qui avait pris sur sa responsabilité de m'offrir Acken pour prix de mes deux fils et que, si j'eusse accepté, il aurait eu beaucoup de peine à déterminer le roi de Prusse. Cette façon de travestir la chose était bien odieuse! Je la méprisai et je ne fis que le devoir d'une personne de cœur.

CHAPITRE XXI

Le duc de Berry dans les environs de Bayeux. — *Reste d'une vieille habitude.* — Honteuse conduite d'un régiment. — Réception de Louis XVIII à Londres. — Les rubans blancs et les LAURIERS. — Goût des Anglais pour les oripeaux. — *God save the king!* — Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême chez la reine d'Angleterre. — Ordre de la Jarretière. — Louis XVIII reçu chevalier. — Députations anglaises et françaises. — *Il fallait que les Anglais fussent dans un grand péril.* — Mme de Staël à Londres. — Mauvaise comédie allégorique jouée dans les rues de Richemont. — Inquiétude du cardinal Maury. — Visite mystérieuse. — *Diable! diable!* — Le cardinal Maury défend *sa peau.* — Scène burlesque dans la chapelle de l'archevêché. — Disparition précédée d'une gambade. — Le cardinal Maury se décide à partir pour l'Italie.

J'ai signalé bien des hontes. Il en est encore dont il faut que je proclame l'abjection. J'en souffre ! Ne suis-je pas Française?

Un régiment était en garnison dans les environs de Bayeux. Le duc de Berry, passant par cette ville, apprit que ce régiment était dans d'assez mauvaises dispositions contre la maison de Bourbon — on va voir qu'il n'en était rien — et voulut aller le voir de près. Le prince joua le beau rôle dans cette affaire, car sa conduite fut brave et loyale, et pour le coup digne de Henri IV ! Arrivé à quelque distance du régiment, il fit demander les chevaux du colonel sous je ne sais

plus quel prétexte. Le colonel, j'en suis fâchée, mais je dois le croire, qui était déjà gagné, s'empressa d'envoyer ses chevaux et fut lui-même au devant du prince. Le duc de Berry était brave et aventureux.

— Où est votre régiment? demanda-t-il au colonel.

Le colonel s'offrit à conduire le prince s'il désirait voir ses soldats. Le duc accepte et arrive devant la troupe. Elle était sous les armes.

— Soldats, leur dit le prince, vous ne me connaissez pas encore, mais nous ferons connaissance. Je suis le duc de Berry, neveu de Louis XVIII, le roi que la France vient de reconnaître. Voulez-vous crier avec moi? Allons! Vive le roi!

Le régiment tout entier répéta ce cri de: Vive le roi! Une seule voix cria: Vive l'empereur!

Une seule voix! Et Napoléon n'avait abdiqué que depuis dix jours!

En entendant ce cri unique de: Vive l'empereur! le duc sourit et dit:

— *C'est le reste d'une vieille habitude!* A une autre fois!...

Et il cria encore: « Vive le roi! »

« Cette fois, disent *tous* les journaux de cette époque qui racontèrent cette anecdote, *le cri fut unanime*[1] *!* »

Le duc qui dans tout cela, je le répète, jouait le plus beau rôle de la pièce, ordonna une distribution extraordinaire. Il faisait bien. Mais les autres en l'acceptant faisaient-ils de même?

[1] Tous les journaux ont répété cette histoire de la honteuse conduite de ce régiment, sous la date du 24 avril et du 25. C'est pitoyable, en vérité.

« Alors, disaient encore les journaux, les acclamations furent comme un délire et tout LE RÉGIMENT *demanda la permission de prendre le nom de Berry!* »

Le duc de Berry était un homme qui aurait été d'un grand secours à la famille débile des Bourbons pour la soutenir. En le frappant, son misérable assassin savait bien ce qu'il faisait! Il attaquait l'arbre dans ses racines.

Un singulier rapprochement à faire, c'est que le même jour où l'empereur quittait Fontainebleau pour commencer son pélerinage d'exil, Louis XVIII faisait son entrée à Londres comme roi de France, c'était le 20 avril. J'avais alors des amis à Londres et ils me tinrent au courant de tout ce qui s'y passait en ce moment.

La réception de Louis XVIII n'est pas un des faits les moins curieux de ce moment. Voici ce qu'on m'écrivit de Londres après cette cérémonie du 20 avril.

Louis XVIII était parti d'Hartwell le 20 avril au matin et était arrivé à Stanmore, où il avait déjeuné. Les voitures du prince régent et sa voiture de gala elle-même étaient parties de Londres le matin à quatre heures pour se rendre à Stanmore. De Stanmore à Londres la route, surtout celle d'Edgwar, était couverte de monde; tous les Anglais étaient couverts de rubans blancs et de LAURIERS. Passe pour les rubans blancs. Là encore était la courtoisie pour le roi de France. Mais les lauriers, était-ce donc pour avoir battu les Français?

A deux heures après midi, le prince régent se rendit à Stanmore, escorté par un très beau régiment de Light-Horses ou chevau-légers. Il prit là le roi de

France et ils revinrent ensemble à Londres. Louis XVIII était précédé d'une voiture dans laquelle étaient M. le duc de Grammont et M. le duc d'Havré, capitaine des gardes, le comte de Blacas, grand-maître de la garde-robe, et M. de Rivière, premier écuyer. Le roi venait ensuite avec Mme la duchesse d'Angoulême, le prince régent et le prince de Condé. Le duc de Bourbon suivait *tout seul* dans une troisième voiture. Dans la quatrième, le service d'honneur de Mme la duchesse d'Angoulême, Mme la duchesse de Sarran et Mme de Damas, et, je crois, Mme de Gontaut. Louis XVIII avait un très beau chapeau surmonté d'un plumet blanc et portait, me disait la lettre, l'uniforme de maréchal de France, ce qui, avec ses bottes de velours, ne faisait pas un bel effet. Quant au prince régent, il était en grand habit de cérémonie de cour et portait, comme toutes les personnes de sa suite, une cocarde blanche. Aussitôt que le cortège approcha de la porte de Cumberland, l'artillerie de Hyde-park le salua, l'artillerie de la Tour leur répondit, ainsi que celle du port. A six heures moins un quart Louis XVIII arriva dans Albermale-street, où tout ce qui était nécessaire pour sa réception avait été préparé à l'hôtel de Crillon. Toutes les fenêtres étaient garnies de drapeaux blancs. Le lendemain Louis XVIII reçut presque toute la ville de Londres. Sans doute l'enthousiasme était bien grand, mais, quand on connait l'Angleterre, on sait ce que c'est que *la mode*, c'est-à-dire *le bruit*. Il suffit de faire parler de soi pour que chaque personne marchant sur deux pieds se croie obligée de vous voir. Aussi le concours de voitures qui remplit Albermale-street toute la journée du 21 n'est nullement incroyable. A trois heures la duchesse d'Angoulême se rendit au

palais de la reine d'Angleterre. Elle y avait été précédée par le prince de Condé et le duc de Bourbon. Elle demeura avec la reine et les princesses en atten dant Louis XVIII, qui arriva vers six heures dans une voiture attelée de six chevaux dont les harnais étaient couverts de nœuds et de rubans blancs. En général, les Anglais sont très portés à se couvrir d'une foule de colifichets pour témoigner leur joie.

Louis XVIII entra dans la cour de Carlston-House à six heures et demie. Aussitôt il eut une garde commandée par le colonel Mercer, un officier distingué et que je connais indirectement, étant fort liée avec une de ses parentes. Toute sa troupe était chamarrée de cocardes blanches. La musique joua l'air *God save the king* et puis le pauvre *Henri IV*, qui déjà préludait à Londres à sa brillante et longue carrière en France pendant 1814 et 1815. Louis XVIII était avec le prince de Condé et le duc de Bourbon. Aussitôt qu il fut près de l'estrade recouverte de drap vermeil qu'on avait préparée pour lui, car dès lors il ne marchait presque pas, la musique, qui venait de jouer *God save the king*, joua l'air de *The withe cocarde*. La garde présenta les armes et le prince régent accourut au-devant de son hôte et de celui qui de son pensionnaire devenait son allié. Il lui serra la main et tout aussitot des hurras répétés firent retentir l'air. Le prince régent donna lui-même le bras à Louis XVIII et, dans ce moment, bien qu'il fût déjà très gras et qu'il n'eût plus cette fleur de beauté qui le faisait passer à juste titre pour l'homme le plus beau de l'Angleterre, là où ils sont si nombreux, il avait encore, me disait-on une telle élégance, qu'il fut remarqué de tous. Louis XVIII fut conduit par lui dans un cabinet, où il demeura avec

les deux princes. Tandis que le régent allait tenir le chapitre de l'ordre de la Jarretière, le chancelier annonça aux membres de l'ordre présents que Son Altesse royale avait un chevalier à leur proposer et nomma Louis XVIII. Aussitôt le duc d'York et le duc de Kent furent chercher le récipiendiaire. Il entra d'un pas assez ferme dans la salle du chapitre, pour un roi qui ne marchait pas. Il s'agenouilla sur un coussin couvert de velours et le prince régent lui donna l'accolade avec l'épée en lui ceignant la jarretière de ses propres mains. Il disait le même soir à un de ses confidents intimes, et l'on sait qu'il en avait beaucoup :

— En vérité, j'ai cru un moment que je m'étais trompé et que, au lieu d'une jarretière, je mettais une ceinture à un enfant.

— Et Votre Altesse royale peut même ajouter que c'était un gros enfant.

En échange de la jarretière, Louis XVIII donna son cordon bleu au duc d'York. Une chose qui m'étonne, c'est que Louis XVIII n'eût pas encore l'ordre de la Jarretière, car enfin, au royaume près, il était roi de France depuis longtemps. Mais il était roi fugitif, malheureux. Enfin c'était comme cela qu'on entendait l'hospitalité en Angleterre.

Le 22, le lord-maire, mais avec une autre tournure que dans *Chatterton*, se rendit chez Louis XVIII avec les shérifs pour lui offrir les félicitations de la ville de Londres. Et puis commençait une foule de députations des villes de France qui craignaient d'arriver trop tard. La ville de Dunkerque, qui voulait posséder Louis XVIII la première, intriguait, au lieu de rester tranquille dans son coin ou sur sa plage, et ses bons bourgeois allait courir en Angleterre après leur

roi. Pendant ce temps-là on mettait les chevaux à sa voiture. Le prince régent l'accompagna jusqu'à Douvres, où Louis XVIII s'embarqua sur un vaisseau royal commandé par le duc de Clarence. Le général Girard avait été envoyé à Hartwell pour prendre les ordres du roi. Les maréchaux étaient allés l'attendre au bord de la mer, je ne sais plus où. Enfin il n'y avait pas quinze jours d'écoulés depuis le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe qu'il était presque oublié par ceux qui devaient garder religieusement son souvenir.

La joie du peuple en Angleterre fut une sorte de délire. La postérité, qui jugera de sang-froid ce qui s'est passé pendant ce temps, comprendra toute l'étendue du danger de l'Angleterre dans cette manifestation, en guise de saturnales, que le peuple de Londres fit alors. « *Il faut avoir eu une grande peur* pour avoir fait le vœu de bâtir une telle merveille », disait je ne sais plus qui en voyant l'Escurial. Et moi je dis : « Il faut que les Anglais aient été en grand péril, pour que la chute de leur ennemi leur ait fait pousser de tels cris de joie ! »

On illuminait toute la ville et à Carlston-House on voyait un transparent qui représentait les armes et la couronne de France, supportées par la victoire et la renommée. Au bas on lisait : *Louis XVIII ! Vivent les Bourbons !* De chaque côté, entre des rangées de lampions de couleur, on lisait : *Russie, Autriche, Prusse, Angleterre !*

En vérité, de mettre, au moment où la France devenait presque *tributaire* de l'Angleterre, une parole aussi absurde pour nous, que celle de victoire et renommée, il faut convenir que nous étions bien

ridicules de le souffrir, et surtout d'y applaudir ! Voilà ce qui était inconvenant et non pas de donner à dîner au duc de Wellington, parce qu'il était de mes amis particuliers et que je lui avais personnellement des obligations.

J'avais non seulement des amis à Londres, qui s'empressèrent de renouveler leurs relations avec moi aussitôt que les communications furent rouvertes, mais plusieurs Français furent à Londres pour des affaires, et dans le nombre il y avait beaucoup de mes amis. J'avais donc continuellement des lettres de l'Angleterre et je ne fus jamais sans nouvelles, à partir du jour où les rapports devinrent ceux de l'amitié entre les deux nations. Ces lettres, que j'ai conservées, me sont bien utiles aujourd'hui pour me donner des souvenirs que le temps aurait pu altérer.

Mme de Staël était à Londres à cet époque. Son existence de femme était un des reproches les plus terribles adressés à Napoléon ! Il est de toute vérité que jamais il ne pourra s'excuser de sa conduite envers elle. Aucun motif ne vient ici lui donner raison comme dans quelques actes de sévérité, que peut-être on pourrait présenter sous un jour plus favorable. Mais Mme de Staël était une victime tout à fait innocente, malgré les torts qu'il lui prêtait. J'aime Mme de Staël. Je l'aime pour sa gloire, sa belle renommée, si bien et si noblement acquise. Je l'aime pour sa bonté, car elle était bonne, je l'aime pour la lumière brillante que son génie jette sur les femmes. Et puis, elle était grande et généreuse, et son âme pouvait aimer comme je comprends qu'on aime. Je fus heureuse de penser qu'enfin la France allait la revoir ! Elle était Française avant tout, selon moi,

et un des motifs qui m'attachaient à elle, c'est qu'elle ne l'avait pas oublié.

Cependant on pourrait lui faire un reproche, c'est la trop grande latitude qu'elle a donnée à son ressentiment contre Napoléon. J'ai naturellement une volonté de silence envers ceux qui m'ont offensée. Je ne prononce jamais leur nom et si cela m'arrive, c'est sans aigreur. Peut-être suis-je plus fâcheuse pour eux en me taisant qu'en parlant. Je le crois. Mais il me semble que la vengeance du silence est la plus noble et la plus digne. Mme de Staël ne résista pas au bonheur de frapper le colosse abattu ! Il fallait bien qu'elle fût femme par quelque côté.

Il se passa alors à Richemont une aventure que le gouvernement britannique aurait peut-être pu diriger avec plus de goût et de mesure. Je reçus une lettre d'un de mes cousins germains, capitaine de vaisseau, M. de Saint-Martin, qui me racontait cette scène presque scandaleuse, qui, malgré la rigidité des lois anglaises contre le duel, lui avait fait avoir une affaire avec un officier de marine anglaise appelé *Thornton*.

Plusieurs jeunes gens de la ville de Richemont voulurent célébrer la chute de l'empereur. Ils se réunirent à quelques marins et jouèrent dans les rues de Richemont même une scène ressemblant à une pièce de la foire, mais du temps de Trivelin. Ils étaient très nombreux et portaient différents signes emblématiques, comme des lys, des lauriers, des rubans blancs, des cocardes blanches, des écharpes, des drapeaux de la même couleur. Et puis venaient ensuite — car c'était une procession — plusieurs personnages représentant l'empereur, le roi d'Espagne, le

roi de Westphalie, et le roi de Hollande. Napoléon était habillé d'une façon ridicule. Il marchait gravement, bien que la foule lui jetât des oranges et des pommes, au grand risque de lui faire mal.

— Mais, prenez donc garde, criait-il, car après tout, je ne suis pas Bonaparte !

Derrière lui il y avait un personnage furibond qui le maltraitait et l'appelait je ne sais pourquoi : le *caporal du pont de Leipzig* [1]. Après lui, arrivait un saltimbanque représentant le roi Joseph, portant, on ne sait pourquoi, l'habit espagnol [2]. Aussi son habit avait des manches trop courtes et paraissait n'être pas fait pour lui. Le reste de son habillement était fort bizarre. Il paraît que la partie inférieure manquait absolument.

— Lorsque je demandai pourquoi, me dit mon cousin, on me répondit que le trésorier de Joseph s'était sauvé un jour, en emportant la garde robe dans un mouchoir, ainsi que le trésor royal.

Cette sotte fable fut jouée à la grande joie des habitants de Richemont, et fut applaudie par les spectateurs d'une classe plus élevée. Le roi de Westphalie suivait ses frères dans un état plus déplorable encore, ayant les cheveux en désordre et ne faisant pas un pas sans pleurer et soupirer. La procession défilait ainsi au bruit de l'artillerie de plusieurs canons qui étaient sur le bord de la mer. Mais cette scène n'eut pas le même succès à Londres et je sais que le shérif du comité fut réprimandé pour avoir

[1] A moins que ce ne soit encore cette fable absurde d'avoir fait sauter le pont de Leipsig.

[2] Il n'y a plus de costume espagnol comme sous Philippe V.

permis les désordres plus que joyeux que se permirent ses acteurs.

Le cardinal Maury avait été pour moi une véritable énigme pendant tout le temps qui s'était écoulé. Il m'avait écrit des lettres tout à fait singulières et, lorsque le discours du chapitre lui fut adressé et que l'abbé Dartros fut de nouveau au pouvoir, je présumai qu'il devait avoir besoin de consolation, et je ne me trompais pas. Il se disposait à partir pour l'Italie, et son inquiétude relativement au traitement que la cour de Rome lui réservait était visible. Il m'écrivit un jour un mot pour me demander de l'aller voir. Mais il me demandait le plus grand secret.

« Je vous supplie, me disait-il dans son billet, que personne ne sache que vous venez. Voilà pourquoi je ne vais pas moi-même chez vous. »

Je fus tout étonnée de ce mystère. Néanmoins je souscrivis à ce que voulait le cardinal. Je me fis conduire par mes gens à la grande porte de Notre-Dame. J'entrai dans l'église et, après y avoir fait ma prière, je sortis par la *petite porte rouge* et j'entrai à l'archevêché, où était toujours logé le cardinal jusqu'à son départ pour l'Italie, par la porte qui est en face des écuries de l'archevêché, c'est-à-dire, pour parler plus juste, *qui était* en face des écuries.

Le cardinal m'attendait dans la chapelle, où me conduisit son valet de chambre qui m'attendait. J'avoue que ce mystère et toutes ces précautions m'amusèrent fort.

On se rappelle la chapelle de l'archevêché qui avait été construite par le cardinal Fesch pendant son court épiscopat. Sa forme était fort remarquable et sa position dans le jardin, entourée de fleurs, lui donnait

un aspect qui m'a toujours vivement saisie lorsque j'y ai entendu le service divin. Je m'agenouillai en y entrant et fis ma prière. Puis, je m'avançai vers le cardinal, qui, assis sur l'un des fauteuils rouges qui étaient devant la balustrade, ne paraissait ni prier, ni réfléchir. Sa contenance était bizarre. Il me regardait, et ses yeux ne me disaient pas d'avancer. Il me fit peur.

Cependant j'allai vers lui.

— Votre Éminence a désiré me voir, lui dis-je. Me voici à ses ordres.

Il tressaillit, me regarda de nouveau et me dit :

— Vous êtes bonne d'être venue ! Mais j'en étais sûr. Vous savez être amie de ceux qui ne sont plus heureux, vous, n'est-ce pas ?

Son front large et osseux se contracta, ses petits yeux brillèrent dans leur orbite et sa voix devint tremblante.

— Voulez-vous me servir ? me dit-il enfin en me fixant avec une expression singulière.

— Oui, sans doute, si je le puis. Mais mon crédit est bien faible. En quoi puis-je vous être utile ?

— Vous pouvez me sauver ! dit-il à voix basse. Et il regardait autour de la chapelle avec une anxiété égale à celle d'un homme qui craint de voir quelqu'un l'épier.

— Vous sauver, monseigneur ?

— Oui. Écoutez-moi bien. Je suis certain qu'ils me veulent à Rome pour me faire faire une rude pénitence. Ils me veulent peut-être pour m'enfermer dans un cloître, mais je n'irai pas ! Non, DE PAR TOUS LES DIABLES ! s'écria-t-il oubliant sa prudence, ils ne m'auront pas vivant ! Je n'aurai pas plus peur de Con-

salvi, que je n'ai eu peur jadis de cette caillette de duc d'Aiguillon.

Il était rouge comme sa soutane et paraissait hors de lui. Je le regardais tout étonnée et ne comprenais pas en quoi je pouvais lui être utile. Il me l'apprit bientôt.

— Cette cour de Rome, qui s'imagine qu'elle est quelque chose, parce que le pape est reconnu par des souverains schismatiques et protestants, croit encore qu'elle peut agir comme au temps où ces imbéciles condamnaient Galilée ! Mais ils se trompent ! Et j'emploierai le crédit d'un schismatique pour leur faire la figue. Il faut que vous obteniez pour moi une audience de l'empereur de Russie, madame la duchesse !...

Je demeurai confondue.

— Vous ne voulez pas ?

— Je ne dis pas cela, monseigneur. Mais que Votre Éminence réfléchisse un moment avant d'invoquer l'appui d'un prince hors de la communion romaine. Je ne crois pas qu'elle le puisse faire avec dignité.

Le cardinal me regarda avec une colère concentrée. Il m'aurait pulvérisée s'il l'avait pu. Il se leva, traversa la chapelle, marcha longtemps et revint auprès de moi.

— Vous me blâmez donc ? me dit-il.

— Non, monseigneur ! Mais j'avoue que je souffrirais en portant une parole de Votre Éminence à l'empereur de Russie...

— Diable ! diable ! répétait-il en marchant et tout en relevant sa soutane rouge pour y prendre du tabac d'Espagne à poignée dans la poche de son gilet.

Tout à coup il s'arrêta, puis, pirouettant sur lui-même, il revint auprès de moi et me dit avec cette voix de tonnerre qu'on lui connaissait :

— Mais cependant vous êtes mon amie? Comment pouvez-vous me voir partir pour Rome sans craindre pour ma vie?

— Oh ! monseigneur !

— Je sais bien qu'ils ne m'empoisonneront pas comme Zizim ! Je sais bien qu'ils ne me feront pas brûler à petit feu ! Mais ils sont capables de m'enfermer dans le monastère d'Albano... ou bien dans un couvent situé dans les montagnes les plus sauvages des Apennins. Et là? Que deviendrai-je? Et tout cela parce que j'ai obéi à celui que Pie VII a sacré, huilé, couronné de ses propres mains. Et ce Consalvi !

Il se frappa le front de sa main toute pleine de tabac d'Espagne, qui le barbouilla de la plus sotte façon du monde.

— Monseigneur, vos craintes, j'en suis sûre, sont sans fondement. Mais en les admettant, que puis-je y faire?

— Eh bien, parlez à Metternich ! Il est catholique, apostolique et romain, celui-là, et il ne voudra pas qu'il m'arrive malheur.

— Quant à cela, dis-je au cardinal, je le puis et je le ferai de grand cœur, d'autant que je suis convaincue que M. de Metternich fera pour Votre Éminence tout ce qu'il pourra faire. Je lui parlerai dès aujourd'hui. Mais, pour que je le puisse faire avec quelque succès, il faut que je sache ce que j'ai à lui dire car, après tout, monseigneur, je ne puis dire à M. de Metternich que le saint-père veut tuer Votre Éminence, ni

la transformer en frère lai, car il ne m'écouterait pas.

— Et pourquoi cela ? me dit le cardinal d'un ton aigre.

— Pourquoi, monseigneur ? parce que le pape est la plus parfaite des créatures humaines que renferme Rome ! C'est un ange et un saint ! Votre Éminence est mal informée si elle a des craintes qu'elle croit fondées. Le cardinal Consalvi n'est pas non plus capable d'une telle trahison.

— Vraiment ! reprit le cardinal avec une expression que je ne lui avais jamais vue. Ah ! vous voulez connaître *toute cette séquelle* mieux que moi ? Eh bien, soit ! Mais en attendant je défends ma *peau*[1] ! Si vous ne voulez pas parler de moi à vos amis de peur de vous compromettre, vous êtes libre.

On a pu remarquer, dans ces Mémoires, qu'on fait toujours de moi tout ce qu'on veut avec une parole bonne et venant du cœur. Mais, en ayant l'air de me braver, en me parlant avec hauteur, on me repousse, on m'aigrit et tous les liens d'amitié sont brisés. En écoutant le cardinal, je me sentis offensée, je me levai et je me dirigeai vers la porte.

— J'ai l'honneur d'observer à Votre Éminence, lui dis-je, que je suis à sa disposition pour remplir toutes les commissions qu'elle me voudra donner. Mais je ne puis par amitié pour elle passer pour une folle et me donner un ridicule. Quand elle voudra disposer de moi, je suis à ses ordres.

J'allais sortir lorsqu'il vint à moi et, me prenant par la main, il me ramena à mon fauteuil en *jurant*

[1] Je demande pardon du cynisme de ces paroles : elles sont textuelles.

après moi et disant que l'empereur avait raison de dire que j'avais une tête de fer.

— Il peut ajouter, monseigneur, que j'ai, avec cette tête de fer, un cœur de femme pour servir ceux que j'aime. Cela vaut mieux que ceux qui ont la tête moins dure et un cœur d'acier.

— Hum! Oh! je sais bien que vous aurez raison, mais peut-être cela est-il ici comme vous le dites. Je sais bien qu'on ne peut dire à Metternich que le pape et ce Consalvi me veulent du mal! Mais il faut le lui faire entendre.

— Je ne le puis, sans mal parler du cardinal Consalvi, et je l'estime trop pour le faire.

— Ah çà, vous allez me dire que vous estimez aussi ce la Somaglia, ce Spada, ce Pacca. Oh! le cardinal Pacca!

— Mais, monseigneur, je ne sais rien contre lui. Pourquoi parlerais-je?

— Mais JE SAIS, moi! Et je vous dis de parler!

— Cela ne me suffit pas, monseigneur. Votre Éminence est irritée et peu maîtresse d'elle-même... dans ce moment. Je ne l'écouterai pas.

Le cardinal me regarda avec une telle expression, qu'un moment je crus qu'il me voulait battre. Mais il se ravisa probablement. Il monta ou plutôt il sauta par-dessus les deux marches du sanctuaire et disparut par la petite porte qui était à la gauche de l'autel et donnait sur l'escalier dérobé qui menait à son appartement.

Après son départ je demeurai quelque temps encore pour l'attendre. Sa folie me faisait pitié, mais j'étais résolue à ne pas céder sur ce point. Il ne vint pas et n'envoya personne. Après avoir attendu pendant un

quart d'heure je fus rejoindre ma voiture et mes gens au parvis Notre-Dame et retournai chez moi. Le même soir je racontai cette histoire à mon oncle l'abbé de Comnène, dont la vertu et les lumières étaient pour moi le guide le plus sûr. Il me loua de ma conduite et me rassura en me disant qu'à ma place il eût agi de cette manière. De ce moment je fus tranquille. Être approuvée de mon oncle, c'était pour moi l'être de Dieu même. J'en parlai aussi à Albert, qui, de même que mon oncle, me donna raison. Ce fut alors que je ne craignis pas d'avoir erré en me refusant en apparence à servir un ami, mais ne faisant en effet que seconder une vengeance mal combinée même et mal conçue dans l'intérêt propre de celui qui accusait.

Le lendemain le cardinal m'écrivit une lettre fort étrange, dans laquelle il me demandait presque pardon de la conversation de la veille et me suppliait de l'oublier, et surtout de n'en parler à personne. Il me disait aussi qu'il allait partir pour l'Italie et qu'il comptait venir prendre congé de moi. Je lui répondis que je serais charmée de le voir, que je lui conseillais d'écrire à M. de Metternich et d'avoir confiance en lui.

« Quant à avoir parlé de la conversation de la veille, lui disais-je, je l'ai dite à mon frère et à mon oncle, tous deux me sont trop chers pour que je leur cache une de mes pensées et surtout une de mes démarches dans une circonstance tenant à des motifs politiques. »

CHAPITRE XXII

Joies de Paris. — Conversation de l'empereur avec le maître de poste de Montélimart. — Têtes chaudes avignonnaises. — Fonctionnaires publics. — Soldats fidèles. — Poste de Donzène. — Fureur de la populace d'Orgon. — L'empereur arrive à Avignon. — Précautions. — Dévouement d'un officier. — Ordre. — Harangue. — Propositions d'assassinat ou d'empoisonnement. — Vincent, boucher d'Avignon, et l'un des assassins de la Glacière. — Récriminations. — L'héroïne, servante d'auberge. — La princesse Pauline. — M. de Montbreton. — Déguisement. — *O Napoléon! qu'avez-vous fait?* — L'empereur au milieu de cinq cents paysans. — Jacques Dumont. — Souvenir d'Égypte. — Deux cents messagers pour porter une lettre. — Départ pour Porto-Ferrajo.

Tandis que Louis XVIII s'acheminait, tout en boîtant, vers le trône de Clovis, portant de belles *guêtres, et de velours encore*, ce qui eût été incommode au temps des Francs pour l'élever sur le pavois, d'autant qu'il était un peu lourd, Paris sablait ses rues. On faisait des couplets, des cocardes, des guirlandes. Enfin on faisait comme à la Fédération, comme à la fête de l'Être-Suprême, comme à la fête de la Raison, comme aux fêtes du Directoire, comme à celles du Consulat, comme à celles du couronnement, comme à celles des victoires de l'empire. C'était la même chose, et si bien la même chose que c'étaient d'une part et de l'autre les mêmes gens qui criaient!

Enfin, tandis que Napoléon était au milieu de ses

ennemis, il reçut de la France un petit billet fort étonnant. On le lui remit à Montélimart. Ensuite Napoléon fit la conversation avec l'aubergiste, lui demanda s'il était le maître de la maison.

— Oui, Sire.

— Combien comptez-vous d'ici à Avignon?

— Pour huit heures de chemin, si Votre Majesté est bien menée, mais les routes sont si mauvaises!

Napoléon marchait et réfléchissait.

— Huit heures! dit-il enfin. Et maintenant il est?

— Sept heures moins vingt minutes, Sire, répondit le général Bertrand. Votre Majesté doit repartir à dix heures.

— Que les chevaux soient attelés à neuf heures, dit Napoléon.

Et continuant à marcher, il parut calculer ce que sa route lui prendrait de temps.

— J'arriverai à six heures du matin, continua-t-il. Hum! Ils ont toujours la tête chaude, ces Avignonnais?

Ces derniers mots semblaient faits du ton de l'interrogation au maître de l'auberge. Il s'inclina, comme pour confirmer la parole de l'empereur.

— Eh bien, poursuivit Napoléon, il faudra prévenir les commissaires des puissances alliées. On changera de chevaux hors de la ville.

Dans ce moment, plusieurs fonctionnaires publics de la commune de Montélimart demandèrent à voir l'empereur. Il les fit entrer et s'entretint avec eux pendant quelques moments avec une sérénité remarquable dans un pareil moment où l'on mettait en question sa mort ou sa vie autour de lui. Ces fonctionnaires, dont le noble caractère ne saurait trop se louer, et dont je suis fâchée de ne pas avoir les noms

pour les consacrer ici, lui parlèrent de leurs regrets. Il leur répondit par ces mots remplis de sagesse et de fermeté tout à la fois[1] :

— Messieurs, faites comme moi, résignez-vous!

Il y avait des troupes dans la ville. Au moment où il parut pour monter en voiture, les soldats, qu'on n'avait pu contenir, crièrent : « Vive l'empereur! » avec un enthousiasme qui recevait un caractère solennel de l'heure et du moment.

Deux postes plus loin, à Donzène, il fut accueilli par des cris de vengeance. Les habitants célébraient une fête pour l'arrivée du roi à Paris et la vue de l'empereur échauffa les esprits. Quelques voix injurieuses s'élevèrent. Napoléon regarda ces femmes du peuple toujours si effrayantes lorsqu'elles se mettent en fureur. Alors ce ne sont plus des femmes, ce sont des furies qui font frémir tout ce qui leur ressemble. Elles blasphémaient, elles injuriaient l'homme qui avait rendu leur Provence florissante, au grand malheur de la Guienne. Elles criaient et lui envoyaient des invectives. C'était un hideux spectacle!

Arrivé à Orgon, il put se convaincre que ses craintes étaient fondées[2]. A mesure qu'il s'éloignait de Paris et qu'il avançait dans cette Provence baignée du sang innocent, depuis que les partis ont soufflé leur venin

[1] Croirait-on que l'esprit de parti a cherché à noircir cette noble et touchante réponse!

[2] A Orgon, l'empereur courut vraiment risque de la vie. Il ne dut son salut qu'à l'idée heureuse qu'il eut de passer comme une des personnes de la suite des commissaires. Il fut demeurer à *l'Hôtel Royal* de la poste. Il y a dans cette maison deux portes et, pendant que l'empereur parlait avec le maître de la maison, on se disposait à le faire sortir par l'une de ces deux portes.

sur sa terre embaumée, Napoléon voyait des fronts soucieux et des mains armées de couteaux. Des mères lui redemandaient leurs enfants, des veuves leurs époux. Il y avait bien une poésie terrible dans ces cris poussés par la douleur. Mais fallait-il en accabler celui qui était aussi malheureux? Il y avait du sauvage des bords de l'Orénoque dans les malédictions sur une tête proscrite et couronnée par la victoire!

A Avignon, le péril qui grondait sourdement depuis Valence éclata avec une furie qui donna de la crainte aux commissaires des alliés. Napoléon fut toujours calme et remarquablement flegmatique, pendant que tout ce qui l'entourait s'agitait avec une ardeur qui peut-être n'avait pas lui seul pour objet. Déjà depuis quelques jours, depuis que l'arrivée de Napoléon était annoncée, la fermentation était terrible dans la ville et la garde nationale n'était occupée qu'à modérer les esprits.

Un dimanche, le 23 avril, des courriers, des voitures aux armes impériales arrivèrent devant l'hôtel de la Poste, cette maison qui plus tard devait servir d'échafaud à un homme vertueux. Le peuple s'emporta et commit quelques excès, qui ne furent réprimés que parce que les gens de la suite de l'empereur, qui étaient dans cette voiture, mirent des cocardes blanches. La fermentation dura une partie du jour. Enfin, lasse d'attendre, la foule se sépara, car en Provence comme à Paris, les bourgeois des bonnes villes sont comme du temps du cardinal de Retz, ils ne savent jamais *se désheurer*.

Le lundi 24 avril, le colonel Campbell, commissaire pour l'Angleterre, arriva à Avignon à quatre heures du matin. L'officier de garde à la porte par laquelle

devait arriver Napoléon demanda avec un vif intérêt au colonel Campbell si l'escorte de l'empereur était suffisante pour faire résistance en cas d'attaque.

— Craignez-vous vraiment quelque tentative? dit le colonel Campbell.

L'officier répondit par l'affirmative et le colonel fut très inquiet. Un seul homme tué, et tout était perdu! En conséquence, de l'avis de l'officier et de ce qu'il voyait, le colonel Campbell fit conduire les chevaux de poste à la porte de la ville opposée à celle par où l'empereur devait arriver et envoya une estafette pour que le convoi se dirigeât de ce côté. Mais il ne put donner les ordres si secrètement que la ville l'ignorât, et une foule curieuse entoura la voiture impériale aussitôt qu'elle parut. L'officier dont la conduite fut si honorable, et dont il m'est également pénible de pas savoir le nom, n'était pas au nouveau rendez-vous du relai à l'arrivée de Napoléon, il y court. La voiture était déjà cernée, et dans ce moment il est difficile d'expliquer la conduite des puissances alliées, c'est-à-dire de leurs représentants, le colonel Campbell excepté. Au moment où l'officier arrivait sur le lieu de la scène, un homme ivre, armé d'un mauvais sabre qu'il brandissait et qui peut-être avait servi aux Cordeliers, et devait servir à l'assassinat de Brune, avait déjà sa main sur l'anneau de la portière de la voiture de l'empereur en poussant des clameurs effroyables. Au mouvement qu'il lui vit faire, un valet de pied de l'empereur, nommé François et qui était sur le siège, ne put s'empêcher de tirer son sabre pour en frapper cet homme.

— Malheureux! s'écria l'officier, ne fais aucun mouvement!

Au même instant, l'empereur abaissa très rapidement la glace de devant de sa voiture et dit avec une voix forte et impérative :

— François, reste tranquille, je te l'ordonne.

Pendant ce temps, les chevaux étaient attelés, les postillons étaient en selle et la voiture partit. Au moment où il se sentit en mouvement, l'empereur se pencha vers l'officier et, saluant de la main, il lui dit en souriant et du ton le plus affectueux :

— Je vous remercie, monsieur!

Le général Schouwaloff, qui était là pour la Russie et qui avait des ordres *positifs* de l'empereur Alexandre, de défendre Napoléon, voulut descendre pour prêter main-forte, ainsi que le général Koller, qui, ainsi que le colonel Campbell, se conduisit admirablement. Il en est deux autres dont je ne puis parler ainsi. Je ne veux pas les nommer.

Bertrand était avec l'empereur pendant cette heure de terrible agonie qu'il passa au milieu de ces forcenés, qui plus tard montrèrent ce qu'ils savaient faire!

Bertrand fut très silencieux, m'a-t-on dit, et au fait c'était son rôle. On a raconté chez moi à cette époque qu'un des commissaires étrangers — c'était la Prusse — harangua le peuple et lui dit pour le calmer :

— Laissez-le, mes amis! laissez-le! Il vaut mieux que le tyran vive pour être puni par son repentir et ses regrets qui lui donneront mille morts.

Pendant ce discours, la voiture partait.

Napoléon avait prêté une grande attention à ce qui venait de se passer. Le mauvais goût du commissaire étranger ne lui échappa pas et, le regardant avec un sourire ironique :

— En vérité, général, vous parlez admirablement le français!

Les journaux de cette époque étaient affreux dans leur cynisme cruel envers cet homme que la France SE DONNA pendant vingt ans! Les injures les plus grossières l'accompagnaient dans son malheur! Des mensonges aussi impudents que peu vraisemblables même! C'était *pitié* pour nous et, pour lui, c'était un rayon de gloire de plus.

On a beaucoup parlé de plusieurs propositions faites au roi et à Monsieur pour *assassiner* Napoléon soit avec le poignard, soit avec le poison, et en même temps du refus constant du roi. Je veux bien y croire, ainsi qu'à l'innocence de M. de Talleyrand pour M. de Maubreuil. Ma crédulité sera aussi étendue qu'on le voudra. J'en ai le besoin. Toutefois, je me rappelle que, sous Louis XIV, le marquis de Louville écrivait au duc de Beauvilliers et à M. de Torcy, tous deux les plus vertueux des hommes de l'époque, ainsi que lui-même :

« Faites courir après le *bel Amirante*[1] de Castille et *faites-le tuer* là *où qu'il soit et n'importe comment.* »

Quelque chevaleresquement loyal et pieux que soit M. de Blacas, il ne l'est pas plus que M. de Louville. En conséquence je suis dans mon droit en soupçonnant qu'un coup des plus importants dans son résultat était monté pour éclater à Orgon. Des émissaires furent envoyés dans cette dernière ville. L'empereur y était attendu et le fameux Vincent, boucher de la

[1] Le même Amirante dont j'ai parlé dans mon roman historique de ce nom.

ville et l'un des massacreurs *de la Glacière*, était à la tête de deux cents misérables hurleurs qui criaient qu'ils voulaient le sang de l'empereur, du tyran, *du Corse!*

Napoléon fut prévenu, dès Montélimart, du danger qu'il courrait à Orgon et à Fréjus. La vie lui était bien lourde à porter maintenant, mais la perdre par les mains d'une poignée de scélérats, ruisselantes encore du sang de quelques femmes et de quelques vieux prêtres, il ne le voulut pas! Le général Koller fut instruit par lui de ce qui devait avoir lieu. Le colonel Campbell et les autres commissaires le furent également. Et, comme les autres, il jura que l'assassinat ne souillerait pas le récit des pages de leur journal de route. Leurs noms appartenaient à la postérité du moment où, à Fontainebleau, l'empereur Napoléon s'était remis en leurs mains. Et ils le savaient.

L'empereur arriva à Orgon dans une de ses voitures, et le premier. Il était avec le général Koller. Mais comment échapper à des yeux qui le retrouvaient sur la plus petite pièce de monnaie?

La maison de poste d'Orgon est comme presque toutes les maisons de poste en Provence, ayant une cour qu'on traverse pour sortir par une autre porte. La voiture de l'empereur était donc entre ces deux parties, tandis qu'un mannequin vêtu comme lui était suspendu à une corde et volait dans l'air aux cris de toute cette troupe altérée de sang, car elle en voulait, du sang! Et c'était avec le sien que ces tigres voulaient se désaltérer. Le maître et la maîtresse de poste d'Orgon voulurent tenter de soustraire les voyageurs, quels qu'ils fussent, au danger qu'ils

couraient. En conséquence ils firent fermer la porte donnant de ce côté de la ville et pressèrent les postillons. On sait comment la porte fut brisée sous les coups de ce boucher, qui lui-même était excité par un gentilhomme, soi-disant des environs et qui depuis la veille répandait de l'argent avec profusion parmi le peuple. Il y avait donc eu excitation parmi le peuple, déjà ami de l'agitation. Les femmes, surtout, s'enivraient de l'une à l'autre en s'excitant par leurs souvenirs douloureux.

— J'ai perdu deux de mes fils à la Mojaïsk! criait l'une.

— J'ai perdu mon père et mon mari à Wagram! disait sa compagne.

— Et moi, s'écriait un homme ayant une jambe de bois, je suis mutilé ainsi depuis l'âge de vingt ans!

— Et les droits réunis, criait un autre, n'est-ce pas une horreur? Un pot de vin qui coûte six sous! Et tout cela pour fournir à ses *boucheries* qu'il appelait ses guerres! A mort, le tyran! à mort!

Et ces cris prenaient de minute en minute un caractère plus alarmant. Ce qui arriva quelques semaines plus tard à Avignon a fait comprendre les horreurs qui pouvaient se commettre à Orgon!!!

Quel fut le sauveur de Napoléon? On l'ignore. Lui aussi n'avait pas une idée bien précise, à cette époque même, de la manière dont il fut sauvé. Ce qui paraît certain, c'est que le déguisement qu'il prit le sauva plus que tout le reste. Il est pénible de le dire, mais *c'est un fait*. Napoléon a mis une redingote du général Koller!!!

On a beaucoup parlé dans le temps d'une femme,

servante d'auberge, qu'on avait blessée tandis qu'elle défendait son pauvre asile et son mari malade, que des gendarmes voulaient emmener. Cette femme avait, dit-on, juré de porter le premier coup sur Napoléon et puis, quand elle le vit devant elle, déchu de sa puissance, malheureux, au moment d'avoir le cœur ouvert par le couteau d'un bandit, elle fut subjuguée, conquise par cette sublime infortune et ce long regard si puissant qui s'appuya sur le sien et fut demander à son âme tout ce que la femme a de noble et de généreux.

— Ah ! s'écria-t-elle, ils ne vous toucheront pas !

Et pendant ce temps on frappait à la porte, on cherchait à l'enfoncer. La jeune femme regardait Napoléon d'un œil égaré. Elle l'aurait frappé s'il se fût présenté à elle avec la couronne sur sa tête, le sceptre à la main, le manteau impérial sur les épaules et monté sur un cheval aux caparaçons d'or[1]. Mais le voir *là*, devant *elle*, grand de sa seule grandeur, révélant ainsi ce qu'il était, comme le Seigneur le fit à Emmaüs ! Cette femme fut soumise et conquise.

— Je vous sauverai, lui dit-elle.

Elle prit une hache et, ouvrant la porte :

— Arrière, s'écria-t-elle, et faites place. Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran !

Alors le flot populaire s'ouvrit en mugissant devant les deux hommes qu'il eût engloutis — l'un du moins

[1] C'est ainsi qu'il est représenté dans toutes les provinces et qu'il est dans chaque chaumière, même dans les montagnes les plus sauvages.

— s'il l'eût connu! Napoléon se jeta dans sa voiture, le marchepied se releva, les postillons partirent et, lui, il lança pour adieu à sa libératrice un de ces regards qu'il tirait de son âme et qui brillaient du feu sacré! Un de ces regards qu'on n'oubliait plus quand on l'avait reçu!

Une consolation cependant était venue à Napoléon au moment où l'un des calices les plus amers lui fut présenté à Orgon et à Fréjus. Sa sœur, la princesse Pauline, après avoir passé l'hiver à Nice et à Hyères, avait loué une petite maison de campagne et elle y attendait les événements avec une inquiétude qu'on peut imaginer.

Tout à coup elle apprend que son frère arrive, mais que sa vie est menacée. Elle connaissait l'esprit du pays. Elle entendait gronder l'orage et, lorsqu'elle apprit que l'empereur n'était plus qu'à quelques lieues, elle trembla! Des cris forcenés se faisaient entendre jusque sous les fenêtres de la petite maison qu'occupait la princesse et dans laquelle alors elle était seule avec Mme la marquise de Saluces[1], l'une de ses dames, et M. le comte de Montbreton, son premier écuyer, qui était demeuré auprès d'elle par courtoisie parce qu'elle était malheureuse et qu'il est le meilleur et le plus parfait des hommes.

A deux heures après midi, le 26 avril, un courrier vint annoncer que l'empereur arrivait. En l'apprenant, la princesse voulut se lever, mais elle fut trop faible, elle ne put que pleurer et retomba sur ses oreillers en poussant des gémissements. M. de Mont-

[1] Auteur d'un roman historique remarquable, intitulé *le Patricien de Venise.*

breton la laissa aux soins de Mme de Saluces et se rendit pour recevoir l'empereur dont on entendait la voiture. Il était à peine dans le vestibule que la voiture arriva et un homme inconnu à M. de Montbreton descendit précipitamment en s'écriant :

— Où est la princesse ?

C'était l'empereur ! Mais tellement déguisé qu'il était impossible de le reconnaître ! Il reconnut à l'instant M. de Montbreton et lui dit :

— Vous voyez ! Ces misérables voulaient m'égorger ! Je ne leur ai échappé qu'à la faveur de ce déguisement.

— Votre Majesté a fort bien fait, répondit M. de Montbreton[1].

Ils entraient dans ce moment dans la chambre où la princesse était *vraiment malade*, et malade cette fois à inquiéter Corvisart ! Mais, en apercevant son frère bien-aimé, elle oublia tout ce qu'elle souffrait et lui tendant les bras, elle fondit en larmes en lui donnant les noms les plus tendres. Tout à coup elle s'arrête, parcourt rapidement toute la personne de son frère et reconnaît à l'instant l'uniforme autrichien ! A l'instant même elle devint pâle et tremblante !

— Quel est cet habit ? demanda-t-elle à l'empereur en étendant vers lui sa jolie petite main et plissant son joli front. Quel est cet uniforme ?

— Paulette, répondit Napoléon, voudrais-tu que je fusse mort ?

[1] M. le comte de Montbreton a toujours eu la conduite la plus honorable et la plus pure pendant toutes nos secousses politiques. Il fut là ce qu'il est partout, le meilleur, le plus excellent des hommes et des amis.

La princesse le regardait avec des yeux où se peignaient à la fois son anxiété de sœur et toute sa dignité de femme, offensée et blessée par une main chérie.

— Je ne puis vous embrasser avec cet habit, continua la belle et charmante femme. Oh! Napoléon, qu'avez-vous fait?

L'empereur n'insista pas. Il s'éloigna aussitôt, fut dans la chambre qui lui avait été préparée. pour changer de vêtements. Il jeta l'habit autrichien, s'habilla avec celui des guides de la vieille garde, puis rentra dans la chambre de sa sœur, qui accourut, lui tendit les bras et l'embrassa avec une tendresse qui provoqua les larmes de ceux qui étaient présents. Napoléon lui-même était fort ému.

Toutefois, ses émotions étaient de courte durée. Et, comme s'il eût été honteux d'avoir laissé voir l'intérieur de son âme, il s'approcha de la fenêtre du salon dans lequel ils étaient alors et regarda dans la petite cour au-dessous. Elle était en ce moment remplie d'une foule de peuple venu des environs, qui, pour la plupart, avaient la tête exaspérée comme ceux d'Orgon, de Fréjus et d'Avignon. Ces derniers avaient déjà le surnom d'assassins et la *Glacière* n'avait pas encore rejeté ses victimes! Le Rhône acceptait encore des cadavres et jusqu'à ce jour ses vagues n'avaient pas obstinément encore refusé d'admettre le corps de l'innocent massacré[1].

[1] Dans mon *Histoire de la Restauration* que j'ai l'intention de publier immédiatement après ceci, avec le *Coadjuteur*, il y aura une foule de détails sur ces premières époques de la Restauration.

Dans ce moment, le *mistral* qui, depuis la veille surtout, soufflait avec une terrible violence, se calma tout à coup! Napoléon profita de cette bonasse momentanée et descendit dans cette cour fort petite et dans laquelle il se trouvait cependant au milieu de quatre ou cinq cents personnes. Il avait son chapeau à trois cornes, son habit de la garde impériale et la même tenue dans laquelle ses soldats l'avaient toujours vu et dans laquelle Napoléon est et sera toujours pour eux un type de cette perfection avec laquelle il faut aimer notre seigneur et notre maître.

Lorsqu'il arriva au milieu de ces paysans, les commissaires craignirent et lui dirent qu'il serait le maître de faire ce qu'il voudrait à Porto-Ferrajo :

— Mais jusque-là, Sire, dit respectueusement le général Koller, nous répondons de Votre Majesté.

— Et à qui, bon Dieu? dit l'empereur en levant les épaules.

— Au monde entier, Sire, répondit en s'inclinant le général Koller.

Malgré ces représentations, Napoléon voulut s'aventurer au milieu de cette foule. Bientôt elle devint plus épaisse autour de lui. On n'entendait plus que confusément. Vivement alarmés, les généraux commissaires désiraient que l'empereur voulût rentrer, mais cette sorte de péril lui plaisait.

Il se promenait donc au milieu de cette foule, lorsque tout à coup il avise dans un coin de cette petite cour un homme de cinquante ans à peu près, ayant une belle figure et une balafre qui lui coupait le nez en deux et un ruban rouge à sa boutonnière. L'empereur voit que cet homme le regarde et, le fixant à son tour,

il semble demander un nom à ses souvenirs. Tout à coup il sourit, s'approche de cet homme :

— N'es-tu pas Jacques Dumont ? lui dit-il.

L'homme le regarda et ne put d'abord répondre. Mais enfin il articula bien bas :

— Oui, monseigneur ! Oui, mon général ! Oui, oui, Sire !

— Tu es venu en Égypte avec moi ?

—Oui !... Oh oui, Sire !

Et le vieux soldat devenait du plus beau pourpre, se redressait et mettait la main à son front, comme pour faire le salut militaire !

— Tu fus blessé. Mais il y a longtemps, bien longtemps, à ce qu'il me semble !

— A la bataille de la Trébbia, Sire, avec le brave général Suchet. Mais je fus blessé. A telle enseigne que c'est à la jambe, mon bon Sire, et que je n'ai pu servir plus longtemps. Et bien, à présent que le tambour bat aux champs, il me semble que je suis un déserteur de ne pas m'y trouver. A telle enseigne, Sire, que si Votre Majesté le voulait, j'irais encore la servir là où çà lui plairait.

Et le vieux brave homme pleurait en disant :

— Mon nom ! Mon nom, au bout de quinze ans.[1]

Et il s'en allait répétant à tous les paysans qui étaient là, avec quelle bonté l'empereur l'avait reconnu, lui avait donné une croix. Et sa tête était toute en délire. Pendant ce temps, Napoléon parlait aux personnes et s'informait de la distance de Saint-Tropez à Saint-Cannat, à Lambesc. Tout à coup, ses yeux brillèrent de ce feu du génie qui s'allume à la vue d'une pensée vive et profonde. On voyait que cette pensée circulait avec vitesse dans ses veines,

— C'est le maréchal Masséna qui commande à Toulon, je crois? dit l'empereur. Je serais bien heureux de le voir et de lui serrer la main avant de m'éloigner, peut-être pour toujours!

— Voulez-vous faire porter une lettre au maréchal, Sire?

— Oh! j'irai! j'irai, moi!... s'écrièrent deux cents voix dans le délire de l'enthousiasme.

— C'est moi! s'écriait une femme, c'est moi! L'empereur a connu mon mari, *que c'est lui qui lui a* donné son cheval pour mieux courir avec, après ces Autrichiens, en Italie!

Dans ce moment, le général Koller s'approcha de M. de Montbreton.

— Comment faire rentrer Sa Majesté? dit le général. Je ne voudrais pas lui dire une chose désagréable. Et pourtant!

M. le comte de Montbreton comprit le général Koller. Il ne lui répondit que par une inclinaison de tête et, dix minutes après, la princesse Borghèse appelait son frère auprès d'elle. Napoléon, rendu au sentiment de sa position par cette simple parole: « *Sire, la princesse pourra vous parler sans témoins!* » Napoléon s'empressa d'OBÉIR! Oh! mon Dieu, mon Dieu, que cet homme a dû souffrir, et qu'il a souffert en effet!

Napoléon demeura, comme je vous l'ai dit, une journée et demie à peu près avec sa sœur, et puis il prit sa route pour aller à Porto-Ferrajo, régner sur des champs, où, comme un triste emblème de sa nouvelle destinée, le fer remplaçait et les fruits et les fleurs!

CHAPITRE XXIII

Anglomanie. — Le trait de plume. — Fête que le prince de Schwarzenberg donne à Saint-Cloud. — La Comédie-Française. — La Polonaise. — Allusions tirées d'*Œdipe*. — MM. de Maubreuil et de Talleyrand, et vol des diamants de la reine de Westphalie. — Dignité de caractère d'une femme. — Les glaces du duc de Berry. — *O Richard, ô mon roi!* — L'ecclésiastique. — L'aumône impériale. — Embarquement. — Prétendue conspiration. — Le nouvel *ange* exterminateur. — Les *francs-juges*. — Victimes. — Je fais ma cour. — Présentation. — Audience que m'accorde Louis XVIII. — Curiosité de M. de Rovigo. — Affaire de la Bible de Lisbonne. — Billet inconvenant du marquis de Palmela. — Lord Wellington. — La bête curieuse. — Embarras. — La redingote et les souliers poudreux. — Fêtes à Vienne. — NAPOLÉON.

Tandis que l'exilé marchait vers sa prison, le nouveau roi de France faisait son entrée dans Paris! Il nous arrivait de Londres avec un habit anglais, un chapeau anglais, avec une cocarde blanche *anglaise* que le prince régent avait attachée lui-même, une cocarde blanche, ce qu'on avait mis dans tous les journaux afin qu'on ne l'ignorât. Et, pour que la métamorphose fût entière, le nouveau roi ne pouvait pas marcher, avait la goutte, portait des *bottes de velours*, était poudré et se réveillait exactement à la porte de 89. Il est vrai qu'il entendait bien parler de *révolutions*, mais c'était un bruit confus. On y prêtait l'oreille

un moment et puis on se rendormait au bruit de : *Vive Henri IV!* et de *Charmante Gabrielle!*

La Charte était *accordée, octroyée* et nous devions en être contents. Au fait, c'était fort beau et, si on l'eût maintenue, nous ne pouvions nous plaindre. En voyant la Charte, Napoléon dit en frappant du poing sur son genou :

— *Voilà un trait de plume qui fait en un moment ce que j'ai cherché à faire pendant vingt ans!*

Le prince de Schwarzenberg donna une fort belle fête au palais de Saint-Cloud qu'il habitait. Mon deuil, qui durait encore, fut un prétexte qui m'en fit exempter. Ce fut celui que je donnai dans ma réponse. Cette fête fut admirable. L'empereur de Russie, les grands-ducs Michel et Nicolas, le roi de Prusse, les princes de Prusse, le duc de Berry, une foule immense et élégante enfin remplissait les salons et la belle galerie. La duchesse de Sagan, que nous avions déjà vue à Paris en 1800, belle et radieuse, si ce n'est qu'elle était un peu impertinente, ce qui va mal à une femme d'abord, ensuite à une jolie femme, et puis à une grande dame qui ne l'est que par la fortune et dont la noblesse ne remonte qu'à son grand-père. Toujours est-il qu'elle et sa beauté déjà mûre, bien qu'elle mangeât des cœurs et qu'elle eût déjà quatorze ans de date, faisaient toujours du bruit parce qu'elle était grande, blanche, qu'elle avait de beaux diamants et qu'elle portait la tête haute. C'est immense ce que cela peut faire chez nous. Je me place cependant hors de la question, ces façons-là me trouvent aussi récalcitrante que possible.

La Comédie-Française avait été requise pour cette fête. Melle Mars joua *le Legs* comme elle joue tout ce

qu'elle joue. C'était une perfection. On donna aussi *la Suite d'un bal masqué*, joli et spirituelle comédie de Mme de Bawr, autrefois Mme de Saint-Simon, femme de M. de Saint-Simon, celui qui s'amusait à jouer au bon Dieu ! le saint-simonien enfin. Sa femme fait, au reste, des comédies beaucoup mieux qu'il ne fait des religions. Le théâtre temporaire fut élevé dans la galerie peinte par Mignard. L'ensemble fut parfait. L'empereur de Russie me dit le lendemain qu'il n'avait pas l'idée d'une comédie jouée dans cette perfection.

Ce fut cette année que l'empereur de Russie mit à la mode une danse qui certes avait besoin de son patronage pour être acceptée. Mais il la dansait, et ce fut assez pour que tout le monde la trouvât bien. C'était la Polonaise. Cela consiste à donner le bras et à se promener *en long et en large*, c'est là le cas de le dire, avec son cavalier, et puis *de causer*. C'est une danse faite exprès pour ceux qui n'ont que le bal pour ressource de cœur! Au reste, on dansa des contredanses, des polonaises, des valses, et tout cela fort animé. Ce bal fut charmant. Un léger incident a suffi pour donner un peu de tristesse à une partie de la salle. Le feu prit à une guirlande de fleurs en papier qui décorait la galerie. Aussitôt il vint la terrible pensée du malheur arrivé au même prince de Schwarzenberg lors du mariage de Marie-Louise et la superstition, même un sentiment de souvenir bien excusable, jeta un voile noir sur la portion de la fête où cela fut connu.

— Ces gens-là ne savent ce qu'ils font, me dit l'empereur de Russie en les voyant mornes et craintifs. S'ils avaient peur, ils devaient s'aller coucher et nous laisser tranquilles.

Et, tout en parlant comme cela, il figurait ou ne figurait pas, et était fort occupé d'une grande et belle personne à peau blanche, à l'œil bleu et qui au fait était encore bien jolie, mais qui ne valait pas les quatre pieds d'une mouche. Le souper fut servi dans une pièce attenant à l'Orangerie. Il y avait une profusion de fleurs qui m'a surtout charmée, moi qui vivrais au milieu d'un bouquet de fleurs! Le bal a duré jusqu'au jour et la fète a été fort bien ordonnée. Le prince a dû ètre content si nul souvenir n'est venu le troubler!

Le lendemain, il y eut au grand Opéra une grande représentation très remarquable. Ce fut *Œdipe*, auquel assista Sa Majesté et Mme la duchesse d'Angoulême. Les femmes n'avaient pas de diamants, toutes étaient en blanc. Des panaches de plumes, des branches de lys, des touffes et des guirlandes de lilas blanc, voilà quelles étaient les seules parures. Tous les bouquets de Mme Bernard étaient blancs. La salle était ravissante ainsi garnie de fleurs et de femmes. Il y avait une élégance dont je ne pouvais d'abord me rendre compte et qu'ensuite je m'expliquai par cette couleur suave et ce parfum de la jeune année qui en ce moment pénétrait partout.

Œdipe était l'opéra qu'il était simple de choisir. Aussi n'y a-t-on pas manqué et les vers qui présentaient de l'application n'ont pas failli en leur lieu :

> Elle m'a prodigué son amour et ses soins!
> . . . .
> Antigone me reste! Antigone est ma fille!
> . . . .

Dans l'entr'acte l'orchestre joua *Vive Henri IV!* C'était pour en mourir! Après l'air de rigueur joué

dans l'entr'acte, je jugeai que j'en étais quitte. Pas du tout. Voilà que Mlle Bigotini, Mlle Clotilde et puis une autre s'en viennent nous danser un pas sur l'air de : *Vive Henri!*

Toutefois cette représentation fut plus utile qu'on ne croit. Le bruit courait déjà que Madame n'irai jamais au spectacle et cette sorte de rupture annoncée avec le monde avait fait grand mal. Mme la duchesse d'Angoulême fut gracieuse, quoique mélancolique, ce jour-là. Et cette mélancolie imposée à l'être qui sacrifie sur l'autel du Dieu vivant tout ressentiment, toute pensée pénible, tout souvenir d'offense, est une impression au moins permise à celle qui pleura pendant vingt ans sur ceux qu'elle perdit d'une mort plus affreuse que la mort.

Une aventure bien étonnante et sur laquelle M. de Talleyrand peut seul donner des détails, c'est cette affaire de *Maubreuil* et du vol des diamants de la reine de Westphalie. La reine s'en allait paisiblement chez elle en Allemagne lorsqu'elle fut entourée, *arrêtée, dévalisée enfin* par des hommes qui étaient des sous-officiers, des officiers et conduits par un homme dont la princesse Catherine elle-même avait gardé le souvenir. Cet homme lui montra un ordre signé de Louis XVIII et se mit à opérer avec une agilité et une méthode qui prouvaient, disait la princesse, que ce n'était pas la première fois qu'il faisait semblable besogne.

M. Maubreuil ou de Maubreuil est un intrigant, d'après ce que j'ai entendu raconter depuis deux jours, car avant cette aventure cet homme était inconnu et depuis, selon notre coutume, nous ne parlions que de lui. Cet homme, porteur, comme je l'ai dit, d'un ordre

signé de *Louis XVIII*, arrêta la reine de Westphalie le 21 avril à sept heures du matin entre Sens et Weimans. Il prit cent mille francs en or et ses diamants, estimés cinq millions à peu près. Il avait vingt personnes avec lui. Il avait pour complice *ostensible* un autre goujat appelé *Desies;* il fut aussi décrété d'accusation. M. de Talleyrand, comme on le sait, fut violemment compromis dans cette affaire. Les soufflets qu'il reçut de Maubreuil ont seulement prouvé que ce Maubreuil avait de l'effronterie et du courage à la manière de Robert, chef de brigands.

Quelle qu'ait été l'origine de cette affaire, il n'en fallait pas parler, C'était profondément impolitique. L'événement justifia depuis ce que je disais alors. Au surplus, jusqu'au moment où les faits surgiront clairs et positifs, il faut se taire. Cela me rappelle un lazzi assez relatif à l'époque, car Brunet le fit pour le *Souper de Henri IV*. Il dit au roi : *Sire, vous allez rentrer dans une ville où il y a eu bien du hourvari. Les uns ont dit ci, les autres ont dit ça, Il y en a même qui ont dit ça et ça, mais faut tout oublier...*

Je parlais des journaux de cette époque! Un de leurs cachets le plus honteux, c'est cette affection spontanée pour l'arrivant et l'indifférence aussi marquée pour celui qui s'en va! Et même l'insolence, Jamais ils n'appellent Marie-Louise que S. A. I. l'archiduchesse. Ah ! si cette femme, qui ne sut être ni mère ni épouse, avait soutenu ses propres droits à elle-même comme la reine de Westphalie!

— Suis-je donc une fille perdue et sans honneur! Eh quoi! depuis six ans que j'habite la même chambre que cet homme que voilà et que j'appelais toujours

mon mari, j'ai donc été sa maitresse, l'esclave, la concubine de cet homme? Non, je suis sa femme, vous dis-je, et, pour le prouver à l'Europe, au monde entier, je lui donne mon bras pour soutien et je ne veux pas qu'il puisse croire lui-même qu'il est abandonné par moi.

Voilà comment parla cette héroïne, cette femme que la postérité placera à côté des femmes illustres de l'antiquité. Je suis fière de l'avoir devinée, moi. Et lorsque, au Raincy, j'eus l'honneur de la recevoir en 1808, elle me parut ce qu'elle est en effet, la plus noble et la plus excellente des femmes.

Le duc de Berry était, en 1814, l'homme le plus remarquable pour la multitude; il avait un visage ouvert et sanguin où la franchise paraissait positive. On citait de lui des traits que le peuple aimait à entendre raconter, si ce n'était la bonne compagnie. Et puis il en avait aussi qui rappelaient Henri IV.

Il avait l'habitude de prendre tous les jours deux glaces avant de se coucher. Un jour, ou plutôt une nuit, il rentra plus tard qu'à l'ordinaire. Il était cinq heures, le jour commençait à poindre. Le valet de pied chargé de la garde des glaces, voyant que le prince ne rentre pas, regarde la sabotière où la glace devient sorbet et où bientôt elle deviendra elle-même du lait sucré et il *se décide*, pour ne rien perdre, à les avaler toutes deux. A peine a-t-il fini, que le prince rentre et il demande ses glaces. Le malheureux s'était caché, parce qu'à cette époque le duc de Berry faisait frémir par l'excès de ses violences. Le pauvre valet de pied, craignant d'être assommé, se réfugia dans les combles, et de là il redoutait un peu moins son terrible maitre. Cependant, après avoir crié et

demandé *ses glaces*, le duc s'apaisa. Mais, pour pardonner au coupable et savoir s'il méritait un pardon, il voulut le voir. Le pauvre diable vint en tremblant.

— Eh bien, lui dit le duc, approche donc! Pourquoi as-tu mangé mes glaces, coquin? Écoute, une autre fois tu auras seulement soin de m'en laisser une.

Je trouve qu'il y a dans ce trait de la bonté naïve de Henri IV.

Une autre fois il passait une revue. Un grenadier criait très haut :

— *Vive l'empereur !*

Le prince s'approcha de lui et lui dit :

— Pourquoi donc aimais-tu autant un homme qui ne vous payait pas et vous menait, sans acquitter votre solde d'un bout de l'Europe à l'autre?

Le grenadier leva les yeux et regarda le duc avec un air sombre, reporta les yeux sur son fusil, et puis il dit :

— Qu'est-ce que cela vous fait? Si nous voulions lui faire crédit, nous...

Ici, c'est le grenadier qui a le beau rôle. Et pourtant Louvel savait bien où il frappait, car il coupait la branche-mère...

Je retrouve quelquefois des notes qui m'ont échappé dans mes portefeuilles. Voici un souvenir qui concerne l'empereur, pour son voyage en France en allant à l'île d'Elbe.

Un peu avant Lyon, *à la Tour*, l'empereur soupa seul — il ne soupait pas avec les commissaires alliés — mais il eut bientôt terminé son repas et, comme la nuit était belle, il sortit et marcha sur la route. Un ecclésiastique respectable que mon oncle l'abbé de

Comnène connaissait beaucoup, se trouvait en même temps sur la route, mais dans le but de rencontrer l'empereur et de lui parler. Napoléon chantait à demi-voix[1] et l'air que reconnut le prêtre fut : *O Richard! ô mon roi!* Il chanta quelque temps, mais donnant seulement de ces notes isolées qui ne sont pas même du chant. Ensuite il s'arrêta, s'appuya contre un arbre et regarda le ciel. La nuit était admirable, c'était une de ces nuits dont l'influence printanière est déjà bien agissante sur nos organes et surtout sur ceux de l'âme! Oh! qui peut dire quelles étaient les pensées qui traversaient cette intelligence sublime! Il s'arrêta quelque temps pour considérer une étoile. Puis il reprit sa marche silencieuse et ne fit entendre que quelques soupirs profonds et déchirants dans leur expression. Le prêtre se trouva alors vis-à-vis de lui. Il avait fait un détour pour y arriver. En apercevant un homme aussi près de lui, Napoléon tressaillit. Il mit sa main dans son sein et l'y tint constamment fixée.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il au prêtre.

— Je suis ecclésiastique, Sire, et curé de cette commune.

— Ah!.., Depuis longtemps?

— Depuis la formation... depuis que Votre Majesté a rendu le culte à la France.

Et le digne prêtre s'inclina devant l'empereur! Tous n'étaient pas ingrats!

Napoléon marcha quelque temps en silence :

— Ce village a-t-il été fort maltraité?

— Beaucoup, Sire. Ses charges étaient trop fortes.

L'empereur continua sa promenade. Puis, tout à

[1] Il avait la voix très fausse comme on sait.

coup, il regarda le ciel avec une extrême attention.

— Quelle est cette étoile? dit-il en regardant le Chariot et expliquant les cinq parties qui la composent.

Le curé ne savait pas l'astronomie; il répondit négativement.

— *Autrefois*, dit Napoléon en parlant lentement et en paraissant répondre à sa pensée, autrefois je savais le nom de toutes ces planètes... même de la mienne! Et maintenant!

Il se tut et marcha quelques moments en silence, puis reprenant :

— Oui, maintenant, j'oublie tout! Même les choses les plus simples!

Ils s'approchaient alors de la maison. L'empereur prit quelques napoléons d'or dans sa poche et, les donnant au curé :

— Je ne puis pas faire plus, monsieur le curé, lui dit-il. Mais les humbles sont grands devant Dieu. Priez-le pour moi et mon aumône fructifiera.

— Ah! Sire!

Il y avait probablement dans cette seule parole une expression très prononcée, car l'empereur tressaillit en l'entendant prononcer et il répondit :

— Oui. Peut-être vous avez raison! Peut-être ai-je trop voulu la guerre! Mais c'est une question trop sérieuse, dit-il en souriant, pour être discutée sur un grand chemin! Adieu encore une fois, monsieur le curé, priez pour moi.

Cette conversation, qui fut connue, le fut mal. On fit dire à Napoléon ce qu'il n'avait pas dit et on le fit taire quand il avait de bonnes choses à dire. J'ai déjà fait la remarque que Lyon était au moment de se sou-

lever pour lui. On fut obligé de l'y faire passer de nuit. Il est positif qu'il craignit longtemps pour sa vie. Ce ne fut qu'à la vue de la Méditerranée que son esprit souffrant reprit son active élasticité. Il souri aux champs bleuâtres de la mer et salua peut-être avec vérité l'asile où il allait être enfin au moins tranquille. Les commissaires russes, anglais et prussiens le quittèrent à Saint-Euphéan, où il s'embarqua pour *Porto-Ferrajo*. Le général Koller fut le seul qui l'accompagna jusqu'à l'île d'Elbe[1].

La faute de la Restauration et de la Sainte-Alliance fut de se croire en sûreté aussitôt que Napoléon fut relégué dans son île. Ils oublièrent *tous* que le parti de l'empire était encore dans toute sa fraîcheur de pouvoir, que les apostats qui l'avaient abandonné, comme M. de Massa et une foule d'autres, n'étaient nullement importants et que d'ailleurs, si l'on voulait leur promettre une récompense, ils seraient au parti payant, avec le prétexte du pays. Le parti impérialiste donc était extrêmement fort. Il était fort doublement, parce qu'il s'étendait comme un réseau caché, dont chaque maille représente un homme actif qui paralyse ceux que couvre le réseau. Les hommes à la tête de ce parti étaient fort en péril habituellement. Ils coururent même des dangers et le duc de Bassano avec plusieurs autres furent dénoncés comme ayant une conspiration prête à éclater. Toutefois les preuves n'étaient pas là, mais les hommes et leur dévouement. Dans cette extrémité, il se présenta un moyen infernal de se défaire de toute la secte impérialiste. Un nom fameux dans la Vendée fit venir à Paris une troupe

[1] Et je crois aussi le colonel Campbell.

de misérables, comme on en fit venir en 1792 pour le massacre des prisons. Les maisons de ces messieurs furent désignées. M. de Bassano, instruit de ces horreurs, ne vit d'autre moyen pour les éviter que de les dévoiler au grand jour et de se placer immédiatement sous la protection de la Chambre. La chose fut faite très adroitement, et le lendemain, veille du jour où les malheureux auraient été livrés au couteau des chouans, depuis longtemps sans ouvrage, la Chambre fut instruite de cette manœuvre infernale. Dès lors ils ne craignirent plus rien.

Il est vrai qu'à leur tour ils devaient aussi craindre pour eux. Il y avait alors dans le parti des impérialistes plusieurs têtes bouillantes qui ne respiraient que vengeance et qui la voulaient. Leur esprit aventureux et nourri dans les camps n'avait pas dépouillé cette écorce de rudesse qui rappelait le moyen âge. Ils voulaient la justice et, comme on ne la leur rendait pas, ils trouvèrent simple de rappeler les *francs-juges*. Ce que je dis là, je ne le dis qu'avec une certitude de ce que j'avance[1]. Qu'on se rappelle la disparition de quelques personnes importantes[2]! Eh bien, leur mort ne fut que l'exécution d'un arrêt! Peut-être si la Chambre des pairs n'avait pas condamné le maréchal Ney, aurait-il été cité à la barre de ce nouveau tribunal d'invisibles, qui punissait sans récompenser.

Le général Q... fut longtemps fidèle, et un jour

[1] Je commence par déclarer que je ne sais rien de *positif*, c'est-à-dire que *jamais* je ne sus ce qu'on devait faire. Mais après j'entendais des mots qui me faisait trembler.

[2] Le général Q..., M. de M...

on crut le voir faiblir! Soit qu'il eût réellement des craintes, soit qu'il ait lui-même attenté à sa vie, on le trouva dans les eaux de Saint-Cloud et il passa pour constant qu'il s'était noyé. Mais dans un cercle plus intime, il circulait sourdement que le malheureux n'avait eu que le temps d'une prière! Il est impossible de se garantir d'un frisson de mort en pensant à cette justice levant sa balance dans l'ombre, frappant le coupable avant qu'il n'invoque une justice qu'on appelle justice du monde, lois sociales! Et cette justice et ces lois condamnent cette autre justice qui fait le bien, protège l'homme sans appui.

La mort de M. de M... qui fut longtemps sans aucune cause que celle d'une branche qui lui aurait frappé le front, ne serait-elle pas de nature à être classée dans une de ces expéditions sombres et mystérieusement sanglantes dont je viens de parler? Je ne fais que soumettre mon doute. Le général Q... était de force à se défendre, et cependant il mourait. Il y a un voile funèbre sur cette époque.

L'île d'Elbe était alors le but de tous les regards, le point de mire de tous les buts. L'empereur abattu par l'infortune, par sa possibilité de secouer son joug, serait moins despotique, moins exigeant avec hauteur, et plus avare enfin du sang français et jaloux de faire rentrer dans les vraies limites ce que 92 lui a donné. Voilà ce que se disaient bien des gens, dont le regard d'abord fixé sur Louis XVIII, séduits par la Charte, ne virent plus en Louis qu'une grande grâce, beaucoup de manières, une faconde remarquable, mais de la ruse, pas de fond et ressemblant assez à une belle toile peinte, derrière laquelle il n'y a rien.

Cependant Louis XVIII fit des actions qui durent nous faire une impression favorable, à nous qui savons faire usage des plus légères comme des plus sérieuses choses pour juger les gens. Il eut à mon égard une conduite dont je ne puis assez me louer. Les années 1814 et 1815 appartiennent à Louis XVIII comme à Bonaparte et je dois tout dire.

Le jour où les femmes reçurent l'avis d'aller aux Tuileries, après avoir pris conseil de mon oncle et de mon Albert, je me déterminai à aller faire ce qu'on appelait *ma cour*. Mais il y eut un embarras. On peut se rappeler le luxe de la Cour impériale. J'avais mon écrin encore à cette époque, mais je n'en fis pas usage. J'avais une guirlande de diamants, je ne la mis pas, non plus qu'aucune de mes rivières, ni même mes girandoles. Je mis une parure d'émeraudes, entourées de petits diamants. Elle était ce qu'on appelait *une parure du matin*, et elle parut même encore trop brillante. Quant à nos robes, il ne fallut pas songer à en mettre une. Mes manteaux, brodés *en plein*, pesaient à eux seuls un poids d'argent ou d'or immense. Je fis faire exprès un manteau de satin blanc recouvert de crêpe blanc et garni de blonde, et dans mes cheveux je mis des grenades. Telle fut la toilette de cour que je fis pour ma présentation à Louis XVIII. La simplicité la plus grande était ordonnée[1].

C'était à Mme la duchesse d'Angoulême que je fus présentée le premier jour. Elle reçut toutes les femmes debout, ayant auprès d'elle Mme la duchesse de Serant,

[1] Je donne ces détails comme étant nécessaires à l'époque que je retrace.

qui ne connaissait pas une de nous et qui était forcée de demander les trois quarts des noms. Madame la dauphine inclinait la tête et l'on passait après avoir fait sa révérence à la princesse. J'étais entre Mme Juste de Noailles et Mme la duchesse d'Hamilton, qui venait aussi avec nous comme duchesse d'Aubigné, Française par le duché d'Aubigné. J'étais émue, car sans cela je lui aurais parlé de sa sœur, que j'avais beaucoup connue comme lady Georgia et qui est maintenant duchesse de Bedfort. Mais j'étais vivement émue de voir, à la place de cette bonne Joséphine, une personne qui, toute légitimement placée qu'elle y était, me semblait à moi usurper la place de la mère du roi de Rome. Je ne l'aimais pas, mais je la plaignais.

J'avançai donc, ainsi placée par le hasard entre une amie bien chère et une inconnue !

J'arrivai jusqu'en face de la princesse. Je fis ma révérence tandis qu'on me nommait et me disposais à passer outre lorsque la dauphine, répétant mon nom, me fixa avec cette douceur de regard qui la fait aimer de tous ceux qui l'entourent. Ce regard me disait de m'arrêter. Je m'arrêtai.

— Vous êtes madame Junot ?

— Oui, madame.

— Vous avez bien souffert dans votre dernier voyage d'Espagne ?

La princesse me dit cela avec un tel accent d intérêt que je ne pus m'empêcher de lever les yeux sur elle, quoique avec un grand respect.

— Avez-vous conservé votre fils ?

— Oui, madame.

Ma bouche allait s'ouvrir pour lui dire : « Oui, cet enfant existe, et je l'élèverai pour *vous*, *pour vous*

défendre ! » Puis je pensai que dans cette circonstance une telle parole serait une jactance hors de propos. Mais mon regard dut parler pour moi à la princesse et je compris sa réponse.

— Vous ne vous ressentez plus de vos fatigues? poursuivit Madame la dauphine.

Je répondis que j'étais revenue depuis trois ans Elle parut calculer et dit :

— Ah ! c'est vrai !

Et, faisant un mouvement de tête comme pour me dire de passer outre, elle me congédia, me laissant tellement charmée... non pas de ce qu'*un roi dansait avec moi !* Ma vie habituelle depuis quinze ans n'était qu'une fréquentation familière non seulement avec les princes d'Allemagne — et l'on sait que tout ce qui a rapport à la vie de l'étiquette est une des choses à laquelle ils tiennent le plus — mais avec toutes les têtes couronnées de l'Europe. Combien je fus touchée de la bonté de Madame la dauphine ! Mes yeux étaient humides et je le témoignai vivement à Mme Juste de Noailles, mon amie depuis l'enfance, plus jeune que moi d'une année cependant, mais qui devait bien me comprendre dans un pareil moment.

Lorsque je parlai, le soir même, à mon oncle l'abbé de Comnène et à mon frère, de la bonté de Mme la duchesse d'Angoulême, Albert me dit que je serais coupable si je n'allais pas aux Tuileries avec mon fils pour demander à Louis XVIII de rendre à mon fils aîné ce méchant majorat de deux cent mille francs, qu'il a sur le grand-livre. Il était évident que la duchesse d'Angoulême, sévère et rigide pour tout le monde, avait été particulièrement bienveillante pour moi. Le lendemain j'écrivis pour ma première au-

dience. Ce fut M. le duc de la Châtre qui me fit parvenir la réponse. Elle vint immédiatement. Le roi me recevrait le surlendemain entre deux et trois heures.

Je me disposai à toutes les questions qui pourraient m'être adressées. J'allai même au-devant, et je ne fus plus en crainte au moment où j'entrai dans le cabinet du roi.

On doit se rappeler que Louis XVIII avait un abord très doux et même doucereux. Il était poli avec cette mesure qu'apportent les rois, et qui vous dit : *Taisez-vous*. Cependant, malgré ses bottes de velours noir [1], malgré sa ridicule tournure, je me trouvai tout d'abord aussi à l'aise avec lui que si je l'eusse connu depuis dix ans. Il me fit asseoir auprès de lui et aborda de lui-même le motif de mon audience, et me demanda si j'étais dans la loi, si j'avais prévu les cas. Et il ajouta avec une grâce charmante :

— Le duc d'Abrantès n'est pas mort à mon service, mais un homme tel que lui honore le pays. Aussi c'est la patrie qui doit payer sa dette. Je m'en charge.

Alors il aborda le sujet que je redoutais le plus au monde, celui de l'empereur. Il me parla de ma mère et de lui. Et comme alors mes Mémoires n'étaient pas faits, j'ai toujours ignoré comment il avait connu les toutes premières années de Napoléon. Mais en y réfléchissant bien, cela est même naturel. Enfin il me questionna longuement, et comme *les rois questionnent*. Je lui réponds laconiquement également,

[1] Charmante petite folie faite par Henri Monnier avec autant d'esprit que de finesse et de délicatesse, quoique ce soit plutôt une farce qu'un morceau littéraire.

et comme on doit leur répondre. Ce fut alors qu'il me parla de mon oncle Démétrius. Il l'avait non seulement connu dans l'émigration, mais comme mon oncle fut fidèle, il avait été chargé par Louis XVIII, alors Monsieur et régent de France, de plusieurs missions même dangereuses auprès du roi de Naples [1]. Il me parla donc de mon oncle avec une fort gracieuse bonté, me dit qu'il l'avait connu bien leste et *fringant*...

— Mais écoutez donc, reprit Louis XVIII en secouant sa main qui lui causait de la douleur, nous en sommes venus au point de toujours nous plaindre, et voilà tout. Il avait un grand mal de tête et mal aux dents. Il est fort habile dans toutes les branches de littérature, poursuivit Louis XVIII... Un jour il soupait chez moi à Brunoy. Nous fîmes assaut *de mémoire*, je crois que je l'emportai. Savez-vous ce que je leur ai dit, moi ? Tous les curés de Meudon!

J'avoue que cette idée me parut si bouffonne que je ne pus m'empêcher de rire fort peu respectueusement. Mais quand on rit de ce qu'ils disent et non pour s'en moquer, les rois pardonnent. Cependant je gâtai mon affaire, parce que, avec mon imbécile de franchise, je dis au roi :

— Mais, Sire, c'est vrai que c'est une drôle d'idée d'aller leur dire tous les curés de Meudon. Mais cela a du étre bien long et un peu ennuyeux pour Votre Majesté.

Ce qui voulait dire : Et pour eux aussi!

[1] Le père de la reine Amélie. Mon oncle, le prince Démétrius Comnène, a été chargé de plusieurs missions importantes au temps où Bonaparte arrivait en Italie pour les guerres de 96.

Et le voilà riant encore de nouveau, à cette pensée d'aller exhumer de leurs vieilles bières tous les chanteurs de lutrin de Meudon, voire même l'homme sans parangon, le Rabelais. Le roi fut heureux de me voir si joyeuse. C'était le beau moment. Je lui remis ma pétition et lui demandai ses bontés pour mon fils, en lui racontant l'histoire de la Prusse que je ne racontais alors à personne. Au reste, en l'écoutant, Louis XVIII rougit légèrement. Au fait, il avait amené l'humiliation de la proposition. Ce fut dans cette audience que je lui offris mon hôtel pour le garde-meuble de la couronne et qu'il me donna sa parole que dans la fin de l'année le traité pourrait se conclure. Je lui parlai de mon frère et il fut parfait, m'accorda *tout* et je me retirai aussi contente de Louis XVIII qu'on peut être contente d'un roi.

Le duc de Rovigo, qui toujours voulait voir *à tout* et *toucher* à tout, ayant *su* que j'avais vu le roi, voulut *savoir* à son tour s'il m'avait parlé du duc d'Enghien. Mais le bon roi n'avait soufflé à cet égard. Je n'eus qu'un non à dire.

Maintenant voici une histoire fort singulière et qu'il me faut raconter, parce qu'elle manque totalement à l'époque, et qu'elle y est nécessaire.

Lorsque Junot fut envoyé à Lisbonne, l'empereur lui donna l'ordre d'envoyer en France tous les objets d'art. Ils étaient peu nombreux et Lisbonne n'est qu'une ville commerçante, mal pavée et sentant mauvais. Cependant il existait la fameuse Bible de Lisbonne, manuscrit du XIIIe siècle, avec les miniatures de *Lulio Clavio*, et tout à fait une belle œuvre. Junot apporta en France les douze gros volumes reliés en noir, avec les grosses agrafes du treizième siècle aussi,

et il dit à l'empereur qu'ayant à la Bibliothèque les deux plus fameuses Bibles de l'univers, que lui son vassal, ayant la manie de la bibliomanie, il lui demandait cette Bible en pur don, ce qui le rendrait parfaitement content L'empereur y consentit et la Bible devint notre propriété personnelle autant qu'une chose peut l'être. A la mort de Junot, lorsqu'on vit ses affaires dans un état si déplorable, il fallut songer à faire aller l'actif à l'égal du passif, et là gisait la grande difficulté. Alors, par le conseil de Millin mon ami, je fis demander à l'empereur de vouloir bien acheter, pour la Bibliothèque royale, cette Bible qu'il nous avait donnée et qui, par sa nature, ne faisait pas partie de l'inventaire, comme chose donnée par lui. Je lui faisais demander de nommer lui-même des experts. Et puisque j'avais été commune en bien, en me mariant, comme il le savait, je lui demandais de vouloir bien dirigerla chose. Ce que j'étais en *droit* de faire. L'empereur répondit de Dresde que M. Millin, mais surtout M. Anglès, des manuscrits, et puis un autre que j'ai oublié pouvaient fixer le prix et qu'il *me* l'achetait. L'estimation se fit. Elle se monta à 144,000 francs et la copie du procès-verbal doit exister. Il est ou doit être au ministère de l'intérieur, ou bien à la Bibliothèque. Au moment où l'on allait ordonnancer les fonds, arrivent tous les malheurs de la Champagne, enfin! Et dans cette suite, on reconnaît le destin acharné sur sa proie.

Il y avait à peine six semaines que les alliés étaient à Paris lorsque je reçois un jour un avis, un billet, un ordre, je ne sais trop quoi, car j'étais si furieuse que je ne pouvais accorder mes idées. Ce billet était du comte ou du marquis de Palmella, qui cependant,

dit-on, est bien élevé. Ce billet me disait comme si on parlait à une femme de chambre qui a emporté un châle de sa maîtresse. Je n'y répondis pas J'étais trop irritée. Je me bornai à faire savoir le fait au roi, en lui racontant comme quoi cette Bible était devenue *mon bien*, qu'il le fallait, puisque Napoléon me l'achetait. Cet argument était bien fort en effet. Le roi fut touché de la vérité de l'affaire. Puis il dit qu'il comprenait très bien que son frère de Portugal voulût ravoir sa Bible, mais que cette Bible était *devenue propriété* et que ce que nous avions de plus sacré chez nous, c'est la propriété. En conséquence, racheter la Bible le prix de l'estimation d'Anglès, il fallait malheureusement n'y pas songer, mais que, pour éviter un désagrément à son frère de Portugal et en même temps éviter une vexation, il me demanderait à moi-même le prix que je fixerais à cet ouvrage. M. Palmella ne fut pas bien dans cette affaire. Il semblait prévoir que je dirais prodigieusement de bien de son beau-frère[1], rien de lui, et du mal de quelques autres. En vérité je le dirai toujours que sa conduite fut même *mauvaise* ce jour-là.

Le roi m'envoya le duc de Raguse pour traiter cette affaire et M. de Blacas s'en mêla aussi. Le roi dit après, avec beaucoup de fermeté:

— Mme d'Abrantès est veuve, et j'ai dû prendre sa défense et lui éviter un ennui. Mais, si la moindre demande se renouvelait, elle n'aurait aucune suite.

Et voilà l'affaire de la Bible. N'est-ce pas qu'elle

[1] Son beau-frère est l'homme le plus distingué du Portugal, avec deux ou trois autres. C'est le comte de Sabugal, mon ami, et que je m'honore d'appeler ainsi,

est tout à l'honneur de Louis XVIII ? Il avait de mauvaises choses, mais il en avait aussi de bonnes.

L'horizon grondait et il y avait de gros nuages qui annonçaient de l'orage. Vienne était resplendissante de tout le luxe de l'Europe concentré sur un seul point. Toutes les femmes les plus jolies, les plus riches, tout ce que l'Angleterre avait de noblesse et de beauté, tout cela allait à Vienne pour le Congrès. M. de Metternich, qui était déjà chancelier de Cour et d'État, avait empire sur l'Europe et de son cabinet lui donnait des lois, quoique lord Castlereagh, M. Canning, et peut-être un peu Capo d'Istria, eussent de l'influence. Mais elle n'était que secondaire.

J'avais vu lord Wellington aussitôt après son arrivée de Toulouse[1]. Les rapports tout particuliers qu'il avait eus avec mon mari avaient établi entre nous une sorte d'intimité qui, de ma part, au reste, était fondée sur de la reconnaissance pour la conduite qu'il avait tenue en Espagne pour ma sûreté. Elle fut admirable. Je lui demandai un jour pour venir dîner avec moi. Plusieurs femmes de ma société désiraient le connaître, entre autres la comtesse de Lucay, dame d'atours de S. M. l'impératrice Marie-Louise.

— Ah çà ! me dit lord Wellington, vous ne voulez pas me montrer comme une bête curieuse ?

— Non certes. Qui voulez-vous avoir ?

— Qui vous voudrez, Metternich. Il est aimable et si spirituel !

Je pensais bien comme lui, mais l'*étiquette* arrivait pour m'en empêcher. Lequel des deux mettrai-je à

[1] J'ai confondu 1815 et 1814. La première fois il vint plus tard après les autres.

ma droite? Auquel des deux donnerais-je la main pour aller à table? Toutes ces puérilités m'empêchèrent de les avoir tous deux ensemble. J'invitai des Anglais et des Français. Je voulais avoir le cardinal Maury, qui partait le surlendemain pour l'Italie, mais comme cardinal il avait la prétention de passer avant tout. Il fallut le laisser. Je lui donnai sir Georges Murray, son quartier-maître général, et un officier-général lieutenant général français, avec le comte de Lucay, sénateur et mari de la dame d'atours de Marie-Louise.

Je raconte tout cela pour venir au dîner. Il m'arriva ce jour un de ces désagréments si piquants pour une maîtresse de maison et qui font saigner avec une pointe d'aiguille.

J'avais prévenu le lieutenant général que c'était un dîner de cérémonie, mais pas en uniforme. Seulement les hommes, qui étaient des élégants comme le marquis de Balincourt et deux ou trois hommes de même rang et de même couleur, le prince Wenzel de Lichtenstein et son frère le prince Maurice. Tout ce monde était convenablement. Le duc de Wellington, duc seulement depuis huit jours, car il venait d'en recevoir la nouvelle, arriva à six heures et demie, dans toute l'élégance de sa toilette de gentleman, ayant une jarretière admirablement brodée et, quoiqu'en habits bourgeois, aussi bien mis qu'il était possible qu'il le fût. Mme Duchâtel, Mme Lallemand, la comtesse de Lucay, la baronne Thomières, Mme Doumerc et moi formions le groupe des femmes et nous étions aussi élégantes que nous pouvions l'être. *Et nous le pouvions beaucoup* dans ce temps-là. Ma maison, qui était toujours tenue admirablement, était ce jour-là également dans son jour de coquetterie. Des fleurs

partout, et des fleurs dans le mois des roses. C'est un avant-goût du ciel que de transporter le marché aux fleurs chez soi, un jour du mois de mai.

— Il me parait, dit le duc, que vous avez pris notre habitude de dîner tard. N'est-ce pas que c'est adorable ?

Je n'osais pas lui dire que j'attendais le général comte de C... Mais, comme Wellington désirait dîner avec un de nos généraux, j'avais choisi celui-là comme tenant à l'ancienne et à la nouvelle noblesse. Enfin mon choix m'avait paru bon. Cependant, comme il était tard, je demandai le dîner. Deux minutes après je vois entrer mon convive. Mais comment, mon Dieu ! En redingote, en pantalon de nankin et des souliers poudreux !

Je ne puis dire ce que j'ai ressenti dans ce moment-là. C'était une impertinence pour moi, bien plus que contre le duc de Wellington. Il ne pensait pourtant pas à me faire une chose désagréable, mon Dieu ! Et il me le dit en s'excusant pour la forme. Quant au duc, il eut l'air d'en rire, n'en parla pas, vit fort bien que je n'y étais pas pour la moindre chose, et cela me délivra de la moitié du fardeau ! Mais quel dîner !

Tout allait bien du reste. Mon amour-propre de maîtresse de maison devait être même flatté. Néanmoins cette malheureuse redingote, ce malheureux pantalon de nankin ! Je les voyais à côté d'un brochet à la chambord et d'un quartier de chevreuil. Le duc de Wellington fut très gracieux, amical même et demeura à écouter chanter Mme Émilie Doumerc, une amie à moi qui était bien la plus ravissante sirène que Dieu ait créée. M. de Metternich, à qui j'avais conté

mon embarras pour les places et pour le bras, m'avait comprise. Il vint après dîner. J'eus de la musique, et bonne, comme celle qu'on faisait toujours chez moi. Lorque lord Wellington fut parti, je dis au général :

— Ah çà, voulez-vous m'expliquer le pantalon et la redingote? Vous que j'ai vu en province faire votre toilette pour nous seuls...

— Ainsi ferai-je encore, répondit-il. Mais croyez-vous que j'aurais été faire voir le jour à un de mes jabots pour un personnage qui nous remorque après lui, comme lord Wellington?

Je demeurai confondue.

— Ils sont TOUS comme moi, dit le général.

J'avoue que je ne sus que dire. Il était si *naïf*, si on peut le dire, si éloigné de m'offenser, surtout moi, que je dus en prendre mon parti...

J'ai mis cette anecdote pour montrer l'esprit de l'armée à cette époque. Cet esprit avait de *la taquinerie* et de la taquinerie avec des canons, c'est mauvais.

Ils furent à Londres, où les fêtes furent de la dernière magnificence. J'en eus la relation par des lettres de M. de Metternich et par lui-même, qui revint à Paris avant de retourner à Vienne, pour y former le Congrès. Nous nous quittâmes avec chagrin, parce que je l'aime tendrement, mais au moins avec certitude d'avoir en lui un fidèle ami.

Il m'écrivait de Vienne au mois de novembre :

« J'ai été passer un mois à Baden. Mais cette liberté a été bien courte, et déjà le monde politique se rassemble à Vienne, comme si la vie ne consistait qu'à faire de l'esprit pour les autres. Enfin vous entendrez

parler, me dit-il, d'un grand bal que je donne dans un bel et grand établissement que j'ai dans les faubourgs de Vienne. »

Il donna en effet cette fête, dont la relation est dans toutes les *feuilles* du temps, pour parler comme à Vienne [1]. On en donnait tous les jours. Aussi le prince de Ligne disait :

— Pardieu, si le Congrès ne marche pas, il danse bien au moins !

Vienne était à cette époque un lieu d'enchantement et de délices. J'en parle quelquefois à des gens qui ont été *heureux* dans ce *bonheur*-là, et dont le souvenir est encore irritable à leur faire battre le cœur. On était engourdi par une magie qui déroulait ses pages d'or parfumées où l'œil ne lisait que joies, fêtes, amour, bonheur, ambition. Ah ! c'était un de ces moments uniques dans la vie qui passent si fugitifs que la main peut à peine les saisir et qui pourtant laissent de longs et quelquefois d'impérissables souvenirs !...

C'est au milieu de ces voluptueuses journées, lorsque l'oreille n'était distraite d'un air de danse que par une parole d'amour, que, tout à coup un bruit se répand. Ce n'est qu'un mot, et ce mot a tout glacé ! Tout suspendu ! La surprise est plus que de la surprise, elle est tout de suite INQUIÉTUDE, et inquiétude mortellement dévorante ! Ce mot cabalistique, c'est NAPOLÉON ! Oui, c'est Napoléon revenu dans ses provinces ! C'est lui qui n'a pas marché depuis le golfe Juan jusqu'à Lyon, car des bras français l'ont porté ! C'est lui plus terrible que jamais il n'apparut à des

[1] Ils ne disent presque jamais *journal*, toujours feuilles.

rois tremblants ; car il vient avec la vengeance. Il vient redemander ses villes, ses canons, ses remparts, ses forteresses, mille drapeaux teints du sang des soldats qui les avaient conquis ! Il vient leur redemander un grand compte, car ces canons, ces remparts, ces drapeaux, on peut recouvrer tout cela. L'airain coulera encore dans la fournaise. Nous relèverons nos remparts démantelés. Nous reprendrons des drapeaux. Mais notre gloire éclipsée? Notre belle France avilie, mise sous le joug? Nos vieux soldats chassés, humiliés, les orphelins et les veuves sans asile, sans secours [1] ? Ah ! voilà ce qui rend Napoléon terrible à ce Congrès tremblant à son seul nom, et craignant, malgré les six cents lieues qui les séparent de lui, qu'il n'arrive par magie jusqu'aux portes de Vienne sans qu'on pût l'empêcher de pénétrer jusqu'à eux et là, plus fier et plus menaçant que jamais il ne fut même après Austerlitz et Wagram, disant au maître de toute cette assemblée de rois :

— Rendez-moi mon fils ! rendez-moi ma femme ! Ce que Dieu a joint vous ne pouvez le séparer ! Rendez-moi donc cette femme et mon enfant !

Et sa femme et son enfant lui auraient été rendus, croyez-le bien, car jamais dans toute sa vie Napoléon ne fut aussi grand que dans ce retour de l'île d'Elbe !

Il est des choses que l'histoire peut décrire, parce que souvent les scènes qui ont précédé ont donné une idée préparatoire à ce qui a suivi, mais ici? Rien ! C'est la foudre au milieu d'une journée sereine...

[1] Il y a eu des exceptions, j'en fais preuve et ma reconnaissance est profonde, mais le fait des invalides chassés, des veuves sans pension n'est que trop vrai !

c'est *tout* enfin à côté de *rien*... Aussi je me rappelle que lorsque la première nouvelle du débarquement de Napoléon parvint à Paris, nous nous regardions avec un étonnement presque stupide et, avant de croire, nous regardions autour de nous pour savoir si nous ne rêvions pas.

Louis XVIII fut bien conseillé de ne pas quitter la France. S'il fût seulement allé à Bruxelles, qui n'était plus à nous, la France ne se rouvrait plus pour lui. Cependant les bons conseils n'étaient pas ce qui l'entourait le plus! Cette époque lui a été fatale dans ses résultats. Il crut, ainsi que ses conseillers intimes, qu'il fallait de la sévérité, et, comme ils étaient craintifs en sévissant, il en résulta qu'ils étaient aussi gauches à punir qu'à récompenser.

CHAPITRE XXIV

M. Dumoulin, de Grenoble, à Porto-Ferrajo. — Audience. — *On passe partout.* — Opinion de l'empereur sur le Dauphiné. — M. Fourrier, ancien préfet de Grenoble. — Talents médiocres. — Saint-Pierre. — Départ de M. Dumoulin. — Résolution du Congrès. — Débarquement. — Ordres donnés pour Grenoble — Discrétion. — M. Gavin. — Proclamations. — Charles de Labédoyère. — *La noblesse dauphinoise offre ses services au gouverneur de la province.* — Projets de défense. — Punition que devait subir l'empereur. — Café Tortoni. — Caricatures en action. — M. Jacqueminot, aujourd'hui général, principal acteur dans cette scène bouffonne. — Mme de Vaudé, nouvelle Judith, veut couper la tête d'Holopherne. — Conférences. — Souvenirs du 4e régiment d'artillerie. — Le duc de Feltre, ministre de la guerre. — Terreur du Congrès. — Vive l'empereur! — Ordre de marche. — M. Barginet, de Grenoble. — *Général... citoyen... sire...* — L'empereur et le lycéen. — Souvenirs du château de Vizille. — Le second père. — Défection successive des troupes royales. — Le feu est commandé deux fois contre l'empereur. — Par qui. — *Quia viderunt oculi mei.*

Dans une soirée orageuse du mois de septembre 1814, un jeune homme se disant négociant et voyageant pour le compte d'une maison de Gênes, arriva à Porto-Ferrajo et descendit à l'auberge du port. Il demanda, à peine débarqué, où était le logement de M. Émery, chirurgien-major de la garde et qui avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe[1]. C'était une chose or-

[1] Le même à qui l'empereur a laissé 100,000 francs par son testament.

dinaire que cette demande, et pourtant elle attira l'attention du maître de l'auberge. Il prit le jeune homme à part et lui dit avec l'air de la plus grande circonspection que les amis de l'empereur devaient mettre beaucoup de mesure lorsqu'ils venaient à Porto-Ferrajo. Le jeune homme, dont la mission était hasardeuse, regarda le maître d'auberge. Et comme il était Dauphinois et même de Grenoble, il avait de la mesure malgré sa tête chaude. Aussi fit-il répéter à l'aubergiste ce qu'il venait de lui dire. Mais il n'en persista pas moins à demander d'être conduit à l'instant même chez M. Émery.

Ce jeune homme était M Dumoulin, fils d'un riche négociant de Grenoble et ami d'enfance de M. Émery. A peine celui-ci l'eut-il aperçu qu'il courut à sa rencontre et, se jetant dans ses bras :

— Eh quoi ! sitôt ? lui dit-il.

— Me voilà, dit M Dumoulin. Mais, au nom de tous les diables, que faites-vous ici ? Comment l'empereur n'est-il pas en France ? S'il mettait le pied sur la terre de sa patrie, trois jours après il serait aux Tuileries !

M. Émery le regarda avec étonnement.

— Oui, répéta M. Dumoulin, l'enthousiasme est toujours ce qu'il était et, de plus, doublé par la déception, le malheur de l'humiliation ! Il faut que l'empereur revienne, te dis-je ! Il est nécessaire que je le voie aussi. Puis-je lui être présenté ?...

— Je vais t'y conduire dès ce soir même. Allons, suis-moi.

M. Dumoulin ne prit que le temps de changer de linge et il suivit M. Émery dans la misérable maison où celui qui dix mois avant avait été le maître du

monde méditait sur ses nouvelles destinées. Car de nouveau la vie se présentait à lui entourée de conquêtes et de gloire. En apercevant Dumoulin, qui lui était inconnu, il fit un mouvement de surprise qui cessa lorsque M. Émery lui nomma son ami. Napoléon lui parla du Dauphiné pendant plus d'une heure. Il lui parla longuement de l'état du Midi de la France, de la France elle-même ! Et puis il en vint à écouter avec une visible satisfaction ce que lui dit Dumoulin de son retour en France. Dans son cabinet il y avait plusieurs cartes, et entre autres celle de Cassini qui donne le littoral de la Provence et les montagnes du Dauphiné. Et tout en parlant il suivait sa route à travers les rochers et les déserts.

– Mais, Sire, lui dit M. Dumoulin, les chemins que marque Votre Majesté sont impraticables, surtout pour l'artillerie.

— *On passe partout* avec de la résolution, répondit Napoléon. ON PORTE les canons. Et avec de la volonté, un soldat fait vingt lieues par jour à pied ! La volonté ! Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une ferme volonté dans de graves circonstances[1] ? Et puis, poursuivit l'empereur, l'esprit du Dauphiné est bon. Ses habitants n'aiment pas la famille royale. Ils ont, les premiers en France, avec ceux de Bretagne, proclamé la liberté[2] !

Napoléon questionna ensuite M. Dumoulin sur le voyage *triomphal* de M. le comte d'Artois dans tout

[1] Ce sont les propres paroles de l'empereur. Je tiens ces détails de M. Dumoulin lui-même, qui les écrivit dès le même soir à Porto-Ferrajo.

[2] Ce fût au château de Vizille appartenant à M. Perrier.

le Midi. Le fait est que rien n'était plus comique que ces relations des journaux sur le délire, l'accès de fièvre enfin qui tenaient les habitants du pays par delà la Loire. Jamais l'exagération n'eut, même du temps du Bas-Empire, un accent plus exalté. L'empereur rit beaucoup de cette relation, mais il fut moins gai en apprenant la conduite de M. Fourrier, préfet de Grenoble, et, dans le fait, là s'arrête toute gaieté, car le cœur se soulève.

Ce M. Fourrier, que l'empereur avait emmené en Égypte[1] et qui lui devait tout, était un homme d'esprit et d'instruction, mais ordinaire cependant comme tant d'autres, à cette époque où les talents d'un degré mixte se rencontraient à chaque pas. M. Fourrier, fils d'un tailleur d'Auxerre, et qui en cette qualité aurait dû être libéral, fut au contraire forcené pour la croix du lys et, faisant le saint Pierre à merveille, il renia son bienfaiteur, disant pour se disculper qu'il l'avait OUBLIÉ. C'était un détour auquel tout le monde n'avait pas songé. C'est d'un homme au moins, si ce n'est pas d'un homme de cœur. En parlant de lui, ce même jour, l'empereur dit en haussant les épaules et tristement :

— Je le connais. Il réussira mal. Il ferait mieux de rester savant que de se faire courtisan.

La conférence fut longue. Au bout de trois heures environ Napoléon congédia M. Dumoulin.

— Nous nous reverrons, lui dit-il. Tenez-vous prêt !

Quelques heures après M. Dumoulin revit l'empe-

[1] Il a fait la préface du bel ouvrage sur l'Egypte. Il avait du mérite et même il en a, car je ne le crois pas mort.

reur et prit congé de lui pour revenir en France.

— Écrivez souvent à Émery, lui dit l'empereur. Soyez prudent et attaché. Je ne suis plus riche, cependant je puis aider ceux qui me sont dévoués et qui sont malheureux

M. Dumoulin remercia l'empereur. Il était fort riche alors et toute sa fortune il la consacra entièrement à la cause impériale. Il le dit à l'empereur et partit de l'île d'Elbe plus dévoué encore qu'il n'y était arrivé. Il ne demeura que trente-six heures à l'île d'Elbe.

J'ai parlé de cette visite pour faire connaître que l'empereur savait très bien quelle était la nature du sentiment qui existait pour lui en général dans tout le Dauphiné. Aussi dès qu'il apprit la résolution du Congrès de l'enfermer dans une forteresse ou de l'envoyer à Sainte-Hélène, il n'hésita pas à s'embarquer pour la France. Tous les détails de son départ et de son arrivée sont très connus, et, comme l'espace me manque, j'aime mieux consacrer celui qui me reste à donner des détails précieux et peu connus à des choses que tout le monde connaît.

Aussitôt qu'il eut le pied sur le sol français, Napoléon dit au docteur Émery :

— Pars pour Grenoble. Cours jour et nuit. Tu iras descendre, non pas chez toi, mais chez Dumoulin qui, à son tour, partira pour venir me joindre. Quant au reste, vous tâcherez de vous procurer un exprès sûr, qui à tout prix portera ces dépêches au duc de Bassano. Une autre personne devra également porter ce paquet au colonel commandant le 7e de ligne à Chambéry. Si tu peux porter cette dépêche toi-même, la chose n'en sera que mieux.

Et comme le docteur allait partir, l'empereur qui,

dans ce moment, parcourait une carte, le rappela et, lui prenant le bras :

— Voilà ta route, lui dit-il. Tu passes à Grasse, à Digne, à Gap et puis Grenoble, où tu entreras par la rive gauche de l'Isère. Aie bien soin surtout de m'envoyer, dès que tu le pourras, un exprès fidèle qui me rende compte de chacune de tes journées, et surtout de l'esprit des populations.

Le docteur Émery[1] était un jeune homme au cœur ardent, à l'âme belle et grande, et fait pour une telle mission. Il ne s'arrêta qu'à Digne et à Gap pour changer de chevaux, tant il craignait d'être arrêté, non pour lui, mais pour le succès de la cause qu'il servait.

Le 4 mars au matin, Émery entra dans le faubourg de Grenoble et, laissant son cheval dans une auberge, il entra dans la ville, où tout le monde ignorait encore le débarquement[2] de l'empereur. Il courut chez Dumoulin, à qui sa présence apprit la chose, car pour lui il ne pouvait parler. Dès que la voix lui fut revenue, sa première parole fut :

— L'empereur est débarqué ! Remercions Dieu ! !...

Le malheureux était excédé de fatigue ! On fut obligé de couper ses bottes, mais on le fit avec précaution, car dans la doublure étaient cachés des modèles de proclamations et des papiers importants.

Aussitôt que M. Dumoulin sut l'arrivée de l'empereur, il répandit cette nouvelle parmi ses partisans. Mais le secret fut fidèlement gardé. Il fallait ensuite

[1] Il est cousin germain d'un homme que tout le monde estime également. C'est M. Alphonse de Launay, sous-intendant militaire à Versailles.

[2] On l'avait appris par le télégraphe à Paris.

songer à imprimer les proclamations ! Il s'agissait de sa tête pour cette action. Dumoulin, qui avait voué la sienne à la cause de l'empereur, se conduisit alors d'après cette résolution. Il chercha un homme déterminé comme lui et le trouva dans M. *Gavin*, prote de M. David, imprimeur. Les proclamations de l'empereur furent donc imprimées *au rouleau*, dans la chambre de M. Dumoulin, par ce M. Gavin, la nuit de l'arrivée elle-même du docteur Émery. Quelquefois ces deux hommes craignaient d'être trahis et alors ils suspendaient leur travail, pour écouter si la mort ne montait pas l'escalier pour venir les prendre ! Puis ils se remettaient à l'ouvrage, en disant :

— Pourvu qu'ils nous laissent finir !

En même temps que cela se faisait, il parvenait à plus de cinquante personnes des lettres au timbre de Paris, renfermant des proclamations écrites à la main. Elles invitaient les patriotes à se réunir *dans cette seule intention*, de secouer le joug de l'étranger et de redevenir Français.

« Le 1er mars, disait cette sorte de proclamation, la France est redevenue libre et doit reprendre son rang de première nation, etc. »

Les uns disaient que c'était en faveur de l'empereur, d'autres de Napoléon II ! Du reste, elle n'était pas trop hostile contre les Bourbons. Dans le même moment, la garde impériale fut rassemblée sous les ordres du général Lefebvre-Desnouettes, du général Lallemand et du colonel Briche. Ils voulaient s'emparer de La Fère. Mais le général *Lyons*, qui abandonna la cause, fit avorter ce projet si bien combiné[1].

[1] Il courut alors un bruit que je regarde comme parfaitement

Lorsque Dumoulin sut que la lettre de l'empereur pour M. de Labédoyère était d'une haute importance, il dit à Émery :

— J'y vais moi-même.

Et, montant à cheval, il court ou plutôt il vole à Chambéry, où il arrive à neuf heures du soir le même jour. C'est fabuleux !

Aussitôt après son arrivée, et sans descendre de cheval, il se fait conduire chez M. de Labédoyère. En apprenant le débarquement de Napoléon, il demeura comme frappé de la foudre ! Mais cette stupeur était causée par la joie. Dumoulin lui remit alors la lettre de l'empereur. En la lisant, Charles de Labédoyère reçut une si vive émotion que ses larmes coulèrent ! Le brave jeune homme pleura !

— Ah ! s'écria-t-il d'une voix pénétrée, oui certes, l'empereur peut compter sur moi ! il faut que la nouvelle de son arrivée soit officiellement connue pour que je puisse agir. J'attendrai jusqu'à demain ou après-demain au plus tard. Quant à vous, monsieur, retournez vers Sa Majesté. assurez-la que je suis à elle *à la vie et à la mort.*

Hélas ! le jeune infortuné ne savait pas prononcer aussi juste sur sa destinée !

M. Dumoulin repartit pour Grenoble sans prendre

faux, mais qui eut le plus grand cours à cette époque. On disait que c'était une faction entre l'empereur et le roi de France qui avait fait ce mouvement. Je n'en crois rien ; mais, au fait, la chose eut beaucoup de cours alors. Le fait réel, c'est que M. Emery et M. Dumoulin n'ont jamais su de quelle part avaient été données les proclamations et qu'on ne l'a jamais su. Cependant, lorsqu'un mois après l'empereur était aux Tuileries, on en serait venu recevoir la récompense.

un instant de repos. Il y arrive le 5 au point du jour et trouve ses amis rassemblés chez lui et ayant fait imprimer toutes les proclamations. Dans la matinée, la nouvelle *positive* du débarquement était répandue dans Grenoble. Mais la nouvelle *officielle* en était également parvenue au préfet et au général Marchand, qui commandait dans la ville. Aussitôt on prit des mesures de défense. On fit des retranchements, des fossés. La porte de *Roune* fut crénelée et protégée par un fossé. Un bataillon du 5e régiment de ligne reçut l'ordre de se tenir prêt à partir, une compagnie de soldats du génie reçut le même ordre, et ils partirent dans la nuit pour aller occuper un défilé protégé par un pont et par où devait nécessairement passer l'empereur. Comme si un soldat français pouvait jamais tirer un coup de fusil sur son empereur!

Dans cette matinée du 5, on vit une étrange procession se diriger vers l'hôtel où logeait le général comte Marchand. C'étaient plusieurs vieux gentilshommes, qui venaient, la rouillarde au côté et le chapeau sur l'oreille, *offrir les services de la noblesse dauphinoise au gouverneur de la province!* Le général les remercia et ils s'en retournèrent. Pendant ce temps, on répandit à profusion les proclamations imprimées. Les soldats de la garnison qui pouvaient les lire à la dérobée pleuraient avec sanglots. Ils murmuraient quand on leur disait que peut-être Marchand voudrait résister et quelques voix prononcèrent sur lui des paroles de mort. Quelques officiers en retraite ou réformés, qui étaient à Grenoble, parlèrent alors de marcher après le bataillon d'infanterie du 5e et de la compagnie du génie, pour s'assurer de leurs dispositions.

— Pas un de nous ne tirera seulement son épée, s'écrièrent-ils. Comment! Notre empereur! Allons donc! Nous ne ferons pas de mal aux Bourbons, mais qu'ils lui rendent sa place, qu'ils s'en retournent comme ils sont venus!

Inquiets de la disposition de la ville et des troupes, le général et le préfet convoquèrent les notabilités de la ville.

Il fut décidé, dans ce conseil, que Grenoble se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

— L'arrivée de S. A. R. monseigneur le comte d'Artois, dit fort élégamment le général Marchand, est un sûr garant de la victoire. La seule punition qu'on infligera à Napoléon pour avoir rompu son ban, en quittant l'île d'Elbe, sera le spectacle de SON TRIOMPHE.

Une autre assemblée avait lieu le même jour. Elle était composée d'une partie des officiers du bataillon du 5e et de la compagnie du génie. Ils se réunirent dans un dîner. Là, au nom de l'honneur, l'épée haute sur la cocarde tricolore et presque à genoux, dans un religieux silence, ON JURA de ne rien faire d'hostile contre l'empereur et ceux qui étaient autour de lui! Ils s'engagèrent, dans cette même séance mémorable, à ne pas faire sauter le pont du défilé ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, afin que l'empereur ne pût passer.

Et quels étaient les hommes qui avaient donné cet ordre? Des hommes qui lui devaient TOUT!

La position de Marchand était critique. Il voyait devant lui une route périlleuse. Les soldats déclaraient que jamais ils ne tireraient sur l'empereur et

la garde qui l'accompagnait [1]. Tout faisait craindre une sédition et la ville fermentait avec ce grondement qui annonce la tempête populaire. M. Fourrier (le préfet) fit une proclamation officielle pour annoncer l'arrivée de *Bonaparte !* La population accueillit la proclamation avec des huées de mépris. Elle produisit un effet bizarre, ce fut de faire prononcer la masse en faveur de l'empereur. Ce qui acheva de *tuer* le parti royaliste, ce fut l'appel fait *aux gentilshommes*. Dans le nombre de ceux qui pouvaient combattre il n'y en avait pas deux qui ne fussent pas dévoués à l'empereur, ayant servi dans l'armée depuis 92. Ce qui était hors de là consistait en vieilles têtes à perruque qui pouvaient à peine tenir une canne. La scène qui avait été jouée au café Tortoni était connue dans toutes les provinces et déjà des caricatures avaient consacré cette scène bouffonne. Je ne crois pas en avoir parlé.

Peu de semaines après l'arrivée de Louis XVIII, on dit que Paris fut inondé d'une foule de vieux châtelains, tous portant des titres et beaucoup n'ayant que des noms inconnus, mais généralement offrant le tableau le plus curieux en raison de leur habillement et de leur tournure. Cette troupe affamée remplissait les avenues du château royal et causait un vrai dommage à la cause des Bourbons. Louis XVIII, au reste, l'a parfaitement compris.

Quelques-uns de nos jeunes gens le comprirent aussi bien, mais dans un autre sens.

Un matin, cinq personnages entrent gravement chez

[1] Les trois cents hommes qui accompagnaient l'empereur venaient du bataillon qui formait sa garde de l'île d'Elbe.

Tortoni et vont s'asseoir à la même table. Ils demandent la carte et, regardant dédaigneusement autour d'eux, ils ne paraissaient faire aucune attention à la foule qui les entourait et qui riait aux larmes de leur costume et de leur tournure.

Ces cinq personnes étaient habillées toutes de même, portant le petit habit bleu râpé, les épaulettes en langue de chat à demi dorées, les culottes courtes blanches ou noires, les bas chinés, l'épée en manière de brette, et passée en diagonale dans la basque de l'habit, le petit chapeau, enfin le costume complet...

Ces cinq personnages ayant consulté la carte, demandèrent une côtelette pour cinq ! Le garçon les regarda d'un air effaré. Ils répétèrent leur demande à la grande joie de ceux qui les écoutaient. On leur apporta leur côtelette, et ils finirent leur déjeuner en l'accompagnant d'une conversation analogue aux épaulettes, au chapeau et aux bas chinés et finirent, je crois, par chanter le *Marquis de Carabas* que venait de faire Béranger.

Comme la police n'aime pas qu'on plaisante le pouvoir, même quand il est ridicule, le lendemain ou le même jour, les cinq parodistes des vieilles figures furent conduits en prison, *à l'Abbaye*, où ils passèrent plusieurs semaines et je crois même pouvoir affirmer plusieurs mois.

Les cinq personnages étaient M. Lecouteux de Canteleu, fils du sénateur, aide de camp du prince de Neufchâtel, M. le colonel Duchamp, M. Jacqueminot, aujourd'hui général, M. Lawœstine, aide de camp du roi maintenant, et j'ai oublié le nom du cinquième. En sortant de prison, on leur dit d'aller demander

pardon ou rendre grâce, je ne sais trop lequel des deux, à M. le duc d'Angoulême et à M. le duc de Berry. Ils y furent. Comme ils sortaient des Tuileries, M. Jacqueminot rencontre sur l'escalier un personnage précisément affublé comme il l'avait été pour le fameux déjeuner. En le voyant il s'arrête et, lui prenant la main :

— Monsieur, lui dit-il, puis-je vous demander si vous portez ce costume depuis longtemps?

L'autre relève la tête et, le regardant avec une expression d'étonnement, il lui répond avec une sorte d'assurance indignée :

— Oui, monsieur, très longtemps ! très longtemps !

— Et... jamais... il ne vous est arrivé de malheur pour avoir porté cet habit ? poursuit Jacqueminot avec une expression plaintive.

— Monsieur, monsieur, est-ce une insulte? Non, non sûrement ? Jamais de malheur !

— Eh bien, monsieur, vous êtes bien heureux, car je ne l'ai porté, moi, que pendant deux heures, et j'ai passé pour cela trois mois en prison.

Et lâchant la main du bonhomme il se sauve, en riant, et le laisse stupéfait de l'apostrophe.

Mais tout cela était autant de coups portés à l'autorité royale Chaque jour on voyait arracher la plante nouvellement plantée. Les jeunes racines se brisaient et dès lors on put juger qu'elle ne pourrait jamais refleurir en France.

Au reste, tout en riant de la plaisanterie de ces messieurs, je ne l'approuve pas. La vieillesse et la pauvreté ne sont jamais bonnes à railler. Il faut les respecter.

Un avocat de Grenoble offrit de *tuer* l'empereur. C'était un moyen comme un autre. Madame de Vaudé nous dit elle-même, dans ses *Souvenirs*, qu'elle voulut aller, comme une nouvelle Judith, mettre à mort *méchamment* ce pauvre Holopherne. Elle s'en fut demander pour cela, non pas un poignard, un pistolet, ni même un canon, au duc de Richelieu, ou à M. de Polignac, je ne sais lequel des deux, mais une chaise de poste. Celui auquel elle s'adressa, quel qu'il fût, était homme d'honneur et de bon sens. Il la crut folle, ou une méchante femme intrigante, et voilà quel fut le résultat. Celui de l'avocat de Grenoble n'eut pas plus de suite.

Pendant ce temps les napoléonistes agissaient. Des conférences avaient lieu chez Dumoulin et, dans la nuit du 5 au 6, le docteur Fournier, un riche marchand de chanvre du faubourg Saint-Joseph, M. Risson, et beaucoup d'autres décidèrent que tous les sacrifices d'argent et de personnes seraient faits. En apprenant ces manifestations positives, l'autorité y répondit en faisant entourer la porte de Beaune, à l'entrée du faubourg Saint-Joseph, qui était celui par lequel devait entrer l'empereur, de fossés et de palissades. Trente pièces de canon furent disposées sur les remparts. Les soldats du 4e d'artillerie, mêche allumée, avaient ordre de se tenir auprès de leurs batteries. Ils y étaient. Souvent les habitants s'approchaient d'eux et leur serraient la main...

— C'est LUI qui nous arrive ! disaient-ils, nous le savons...

— Mais que ferez-vous ? Vous ne tirerez pas ?

— Cela ne vous regarde pas. Nous savons ce que nous avons à faire !

Et ces vieux visages basanés, couverts de cicatrices, étaient quelquefois inondés de larmes !

On apprit alors que le comte d'Artois et M. le duc d'Orléans arrivaient à Lyon. Ils furent suppliés de se rendre à Grenoble ! On ajoutait qu'on n'engagerait aucune affaire avec les troupes *de l'usurpateur* avant leur arrivée. J'ignore quelle fut la réponse. Mais c que je sais, c'est qu'aussitôt après leur venue on donna ordre aux officiers d'artillerie de faire tirer sur l'empereur aussitôt qu'il paraîtrait dans la route qui menait à la porte de Beaune...

On fit un ordre du jour qu'on lut au 4e régiment d'artillerie. Mais une circonstance singulière, c'est que ce 4e régiment était celui dans lequel l'empereur avait servi pour faire ses premières armes. Il eût été plus conséquent à eux de renvoyer le régiment que de le laisser là. Mais tout était vertige également pour ceux-là, comme hélas ! tout l'avait été pour l'empereur un an plus tôt.

Pendant ce temps, le général Marchand et le général Mouton-Duvernet faisaient chercher partout le docteur Emery. Mais, quoique toujours dans Grenoble, il ne fut pas découvert. Ses amis le cachaient trop bien. Grenoble était un point des plus importants pour l'empereur, en raison du dépôt considérable d'artillerie qui s'y trouvait. Tandis que tout s'agitait dans le Midi, le roi convoquait les Chambres, ôtait le portefeuille de la guerre au maréchal Soult pour le donner à un homme inhabile, à ce duc de Feltre qui fit le plus comique discours du monde, que rapporte Montgaillard. Je parle d'après lui.

« Tous ceux qui me connaissent savent que je suis honnête et incapable de sortir de la ligne de mon

devoir. Il était indispensable que je me rendisse à moi-même ce témoignage. »

Pourquoi cela ? si tout le monde le sait.

Le Congrès de Vienne avait aussi, comme je l'ai dit, éprouvé une terreur vraiment profonde en apprenant ce retour miraculeux. Aussitôt les discussions qui déjà remplissaient les séances, comme au camp d'Agramant, cessèrent à la voix qui proclamait la venue de Napoléon. L'Autriche, la France et l'Angleterre s'étaient déjà liguées contre la Prusse et la Russie. M. de Talleyrand avait déjà mené cette intrigue, fort habile, du reste, à une sorte de certitude dans la réussite. Si l'empereur avait voulu *ou pu* attendre jusqu'à la dissolution du Congrès, il remontait aussitôt sur son trône ! Quelques mois seulement, Napoléon n'avait à combattre que les difficultés de l'intérieur, qui eussent été encore plus légères quelques mois plus tard ! Mais aucune confédération, aucune entrave étrangère ! On dit qu'il eut la nouvelle certaine qu'on avait décidé qu'il irait à Sainte-Hélène et que ce fut la raison qui hâta son arrivée en France.

Grenoble offrait, pendant qu'on y délibérait, un étrange spectacle. L'autorité était nulle, parce que les masses la déclinaient. Les troupes cependant se laissaient consigner dans les casernes et, lorsqu'une ordonnance allait porter un ordre, elle était escortée par des officiers. Toute la population était campée sur la place et dans les rues par où l'empereur devait passer le lendemain. En six jours il avait fait soixante-douze lieues à travers un pays de montagnes rudes et difficiles ! Quel homme ! Quelle nature de diamant ! Et cet homme est tombé !

Le 7 mars au matin, un escadron du 4[e] de hussards

arriva à Grenoble, de Vienne où il était. A midi le 7e régiment de ligne, commandé par Labédoyère, entra dans Grenoble.

Le matin, au point du jour, Dumoulin était sorti de Grenoble, après avoir visité tous *les postes intérieurs* de son parti, et il sortit à cheval au grand galop, passant sur le dos à quelques gendarmes dont la consigne était de ne laisser sortir personne. Mais une chose à remarquer, c'est que tout ce qui portait un sabre recevait avec un sourire tous ceux qui s'annonçaient pour aller trouver l'empereur, cet homme extraordinaire dont l'infortune alors avait plus de pouvoir que n'en avait eu sa puissance.

Dumoulin rejoignit l'empereur comme il sortait de La Mure[1]. Il trouva les éclaireurs cinquante pas en avant de Napoléon. C'étaient des chasseurs et des lanciers de la garde.

— Vive l'empereur! s'écria Dumoulin en passant au galop devant les hommes de la grand'garde.

— Vive l'empereur! lui répondirent-ils.

Et Dumoulin saute à bas de son cheval et court à Napoléon.

— Qui êtes-vous, jeune homme? lui dit Napoléon en arrêtant le sien aussitôt,

— Je suis Dumoulin, Sire, venant vous offrir son bras et sa fortune! C'est moi qui, cet automne...

— Ah! je vous reconnais! Remontez à cheval et causons.

Dumoulin se remit en selle et Napoléon fit alors succéder les questions aux questions. Il voulait savoir les dispositions du général Marchand, de Fourrier, le

[1] Très gros bourg, sur la route de Grenoble à Marseille.

nom des régiments, leur force, l'esprit des corps. Tout cela, qui est exact, montre qu'il n'avait aucun plan prémédité.

— Et Labédoyère? demanda l'empereur.

— Il est entré à midi dans Grenoble, Sire, et quand je l'ai vu avant-hier, par ordre de Votre Majesté, il m'a chargé de l'assurer qu'il était à elle *à la vie à la mort!*

— Brave garçon! dit l'empereur avec émotion. Oui, il est tout à moi! Et mon petit docteur, comment a-t-il soutenu la route?

— Très bien, Sire, et dans peu d'heures il sera près de Votre Majesté.

— Quelle impression mes proclamations ont-elles produite sur le peuple et les soldats?

— Celle que Votre Majesté devait attendre, le plus grand enthousiasme!

— Le bataillon que Grenoble m'a envoyé, dit l'empereur en souriant, s'est réuni à moi aussitôt qu'il m'a vu. Je n'ai fait que me montrer, mes vieux soldats m'ont bien vite reconnu.

Le cortège se composait ainsi :

L'empereur était précédé par quatre chasseurs à cheval de sa garde et quatre lanciers polonais qui éclairaient la route. Puis venait Napoléon, précédant son monde de quelques pas et n'ayant à côté de lui que le général Bertrand, le général Drouot et le général Cambronne. A cinq ou six pas se tenaient plusieurs officiers, parmi lesquels on distinguait le général comte Germanouski, colonel des lanciers polonais. Une douzaine de chasseurs et de lanciers, et puis *l'escorte* de l'empereur, forte d'une centaine d'hommes à cheval, tant polonais que chasseurs. Ensuite à une

demi-heure de marche était *le corps d'armée*, fort de six cents hommes, augmenté du bataillon du 5e et de la compagnie du génie qui s'étaient ralliés à Napoléon aux cris de : Vive l'empereur! aussitôt qu'ils l'avaient aperçu. Et cela devait arriver.

Napoléon paraissait dominé par de grandes pensées. Il marchait souvent seul, non loin de sa troupe, mais seulement à quelques pas et semblait réfléchir à ce qui allait se passer, car de Grenoble allait surgir la conviction pour ou contre lui. Il le comprenait et c'était avec cette pensée d'aigle qui comprenait en même temps toute la portée d'une conséquence.

On était dans la route escarpée de La Mure à Vizille. L'empereur avait précédé ses compagnons et descendait lentement la côte de Laffrey[1]. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine. Il avait laissé tomber la bride de son petit cheval des montagnes sur son cou et il pensait profondément. Tout à coup, il est frappé à l'aspect d'une troupe de jeunes gens à peine sortis de l'enfance qui se présentèrent à lui. Il arrête son cheval et, souriant à ces jeunes visages dont la plupart expriment l'émotion la plus vive et qui sont là devant lui, se découvrant avec un respect qui tient de la vénération divine :

— Qui êtes-vous, mes enfants? Et que me voulez-vous?

Les jeunes gens se regardaient les uns les autres. Enfin, l'un d'entre eux, choisi par ses camarades pour

[1] On peut voir une description parfaitement exacte et palpitante d'intérêt de ces lieux dans un roman historique qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui cherchent des lectures attachantes. C'est un ouvrage de M. Barginet, de Grenoble, *la Cotte Rouge* ou *l'Insurrection*. — (Paris, 1828. 4 vol. in-12).

porter la parole, s'avança vers l'empereur. Sa physionomie était agréable et douce, quoique remplie d'intelligence; ses yeux, qui exprimaient une émotion des plus vives, frappèrent Napoléon. Il tendit sa main vers le jeune homme, qui la saisit et la baisa avec un sentiment de respect et de joie. Il voulut parler, il ne put prononcer que des mots confus.

— Général... Citoyen... Sire !

Il semblait, comme il le dit lui-même[1], que la présence de l'empereur lui retraçât vingt-cinq ans de notre histoire.

— *Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant*, dit l'empereur. *Parlez sans crainte. Est-ce donc que je vous fais peur?*

— *Oh! non, Sire, on n'a pas peur de ceux qu'on aime*[2].

— D'où venez-vous? Et que voulez-vous?

— Nous venons de Grenoble, Sire. Nous étions élèves au lycée impérial. En apprenant votre retour, mes amis et moi nous avons voulu vous voir un jour plus tôt et vous dire, Sire, que nous sommes prêts à mourir pour vous.

Napoléon fut attendri à la vue d'un dévouement si entier et si enthousiaste.

— En vous dévouant pour moi, leur dit-il, vous

[1] Ce jeune homme était M. Barginet lui-même, alors élève du lycée impérial de Grenoble. C'est un jeune homme estimable et portant un cœur vraiment français. Je lui renouvelle, dans cette note, l'assurance de toute l'estime que je lui porte. Il raconte cet épisode avec une expression sentie qui touche une âme française.

[2] Ce sont les propres paroles de l'empereur et de M. Barginet.

vous dévouez pour la France. Cependant, mes enfants, vous êtes bien jeunes pour être soldats. Et puis vos parents connaissent-ils votre résolution?

Les jeunes gens se regardèrent. M. Barginet répondit, un peu embarrassé :

— Sire, nous sommes partis sans prévenir personne.

— Ce n'est pas bien. Le premier devoir de la société, c'est d'être soumis à ses parents, ne l'oubliez jamais. Au surplus, ajouta-t-il en souriant, vous n'y manquerez probablement jamais aussi en semblable occasion. Allons, n'ayez point de crainte. Répondez-moi. Que dit-on de moi à Grenoble?

Cette question de l'empereur, que le jeune lycéen n'attendait pas, produisit sur lui l'effet d'une commotion électrique, à ce qu'il m'a dit lui-même. Il répondit à Napoléon que Grenoble l'attendait avec délire et amour, ainsi que toutes les populations circonvoisines, mais que le peuple attendait aussi de lui des institutions libérales, la paix et la destruction des droits réunis[1].

Napoléon fit un mouvement et ne répondit pas tout de suite.

— Le peuple a raison de compter sur moi, dit-il enfin. Je l'aime et je veux qu'il soit heureux. On l'a blessé dans ses droits depuis un an. Je réparerai ce malheur. La France a été le plus bel empire du monde. Il sera le plus libre.

En ce moment on tournait une des mille sinuosités

[1] On sait que les droits réunis étaient en horreur aux Français et que la fausse promesse de les abolir, faite par Louis XVIII lui a été funeste.

de la côte de Laffrey, et une grande masse de bâtiments parut attirer l'attention de Napoléon. Il mit sa main devant ses yeux pour mieux voir et demanda au jeune Barginet quel était ce bâtiment.

— *Le château de Vizille, Sire. C'est là qu'en* 1788 les états généraux du Dauphiné ont proclamé la liberté.

L'empereur écouta et demanda ensuite au jeune Barginet des détails sur l'histoire du Dauphiné[1], détails que le jeune élève pouvait lui fournir mieux que personne. L'empereur tressaillit en apprenant que cette côte de Laffrey était le chemin qu'Annibal avait suivi deux mille ans avant. Annibal était son héros, comme on le sait.

— Je m'arrêterai au château de Vizille et j'y passerai la nuit, dit-il après un moment de réflexion.

— Non, Sire, dit le jeune homme, qui continuait à converser avec lui tout en marchant à côté de son cheval.

— Comment cela? s'écria l'empereur, tout étonné du ton décidé du jeune homme.

— Grenoble n'est qu'à trois lieues, Sire, vous y avez des ennemis, vous devez y arriver ce soir. On ne peut tourner la ville, qui est entre deux vallées et au confluent du Dras et de l'Isère.

A mesure que le jeune homme parlait, Napoléon le regardait avec un profond étonnement, mais avec bienveillance.

[1] Ceci est un trait caractéristique de Napoléon. Il parlait toujours aux gens qu'il rencontrait de ce qu'ils savaient le mieux. Ainsi, ce jeune lycéen devait savoir l'histoire de sa province mieux que toute chose, et l'empereur la lui faisait dire.

— Quels sont les ennemis que j'ai à Grenoble? demanda-t-il au jeune homme.

— Je ne puis les nommer, Sire, je dois me borner à vous avertir.

— Quel âge avez-vous? Où avez-vous été élevé!

— J'ai seize ans, Sire, et mon éducation est un de vos bienfaits. J'ai étudié comme élève national au lycée de Grenoble.

— Savez-vous les mathématiques!

— Non, Sire.

— Et que diable savez-vous donc?

— La littérature et l'histoire.

— Bah! la littérature ne fait pas un officier général. Vous me suivrez à Paris et vous entrerez à Saint-Cyr ou à Fontainebleau.

— Mes parents sont trop pauvres pour y payer ma pension, Sire.

— Je m'en charge. Je suis aussi votre père, moi! Ainsi voilà qui est convenu. Adieu : *quand nous serons* à Paris, vous rappellerez au ministre de la guerre la promesse que je vous fais[1].

Et l'empereur s'éloigna en laissant le jeune élève dans un enchantement qui ne devait, hélas! durer que comme une illusion magique et s'évanouir comme elle.

[1] Elle ne fut pas vaine. M. de Las-Cases, à qui M. Barginet fut présenté, lui a dit qu'à Sainte-Hélène l'empereur, parlant de son voyage triomphal en Dauphiné, parlait aussi du jeune écolier, dont il avait seulement oublié le nom, mais non pas la promesse qu'il lui avait faite. Un décret du 10 avril 1815 le nomme élève national à Saint-Cyr ou à Fontainebleau, et une autre décision, peu de jours après, le dispensait de payer le trousseau exigé par les règlements.

J'ai parlé de *la défection* des troupes envoyées contre l'empereur. Je vais donner quelques détails sur cet événement.

Dans la nuit du dimanche au lundi, c'est-à-dire du 6 au 7 mars, on avait dirigé sur La Mure un bataillon du 5[e] de ligne et une compagnie du régiment des sapeurs. Le général Marchand, qui commandait la 7[e] division militaire, était Dauphinois. Je n'ai rien à dire sur lui, si ce n'est qu'en 1814, lors de l'invasion étrangère, il fut accusé par la voix publique de peu de fermeté. On prétendait qu'il n'aimait pas l'empereur et que cette raison lui avait donné de l'apathie dans sa conduite. Le même motif le réveilla sans doute et les mesures les plus violentes furent ordonnées aux chefs de ces troupes envoyées à La Mure. Le principal chef était un aide de camp du général Marchand dont je tairai le nom.

Ces troupes rencontrèrent quarante ou cinquante grenadiers partis de La Mure pour éclairer la route. Les officiers, ne voyant pas l'empereur, ne voulurent permettre aucun rapprochement entre les deux troupes. Ils craignaient même une capitulation. Les grenadiers de la garde se replièrent sur l'empereur et les autres prirent position entre La Mure et les lacs de Laffrey. Ils occupèrent un mamelon que j'ai vu[1] depuis cette époque mémorable et que j'ai salué avec un saint respect.

En apprenant la résistance qu'avaient éprouvée ses soldats, l'empereur se sentit inquiet, mais sans le laisser voir. La crise de sa destinée, je le répète, devait

[1] A l'époque de mon dernier voyage d'Italie.

se décider à Grenoble, ou par les troupes qu'elle renfermait, et il le savait bien.

Une particularité assez singulière, c'est que les populations de La Mure et des villages voisins avaient toutes déserté leurs demeures pour suivre leur empereur bien-aimé ! Ils étaient là sur les pics élevés, courant sur la crête des montagnes avec des rameaux, des touffes de violettes, de primevères, de jacinthe des montagnes, dont ils jonchaient la route que Napoléon parcourait au-dessous d'eux. Ils ne paraissaient même pas inquiets de l'issue de la lutte qui allait s'engager.

L'empereur montait un petit cheval de montagne très vif et très petit. Il en descendait rarement. Mais, en reconnaissant les troupes qui occupaient le plateau de La Mure, il mit pied à terre et s'avança brusquement devant elles.

La vallée dans laquelle se jouait ce drame si important est sauvage, mais pittoresque. On l'appelle, je crois, la vallée de Beaumont. Napoléon, sur le mamelon qui dominait le plateau où étaient les troupes qui venaient contre lui, paraissait un être surnaturel ! Il avait avec lui ses grenadiers, mais qui portaient l'arme sous le bras gauche. A sa vue une voix faible ordonna un mouvement. Les soldats restèrent immobiles. Alors l'empereur se rapprocha d'eux et, déboutonnant sa redingote grise, il dit d'une voix forte :

— Soldats ! je suis votre empereur. Ne me reconnaissez-vous pas ? S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, me voilà !

— Vive l'empereur ! vive l'empereur ! s'écrièrent les soldats en jetant leurs fusils et courant à l'empe-

eur pour lui baiser les mains, ses habits, ses bottes. C'était du délire. Les soldats ôtaient leurs shakos, es mettaient sur leurs baïonnettes et criaient : « Vive 'empereur ! » tandis que les montagnards agitaient eurs larges chapeaux du haut de la montagne en leur épondant. Le jeune aide de camp du général Marchand commanda DEUX FOIS le feu contre l'empereur. A la seconde fois, il fut contraint de fuir, car les soldats voulaient le massacrer.

L'empereur fut en ce moment supérieur à lui-même. Il ne voulut pas être un chef de parti ni un chef de faction turbulente. Il refusa les services des officiers qui venaient se joindre à lui et qui lui proposaient de retourner à Grenoble et de faire ouvrir les portes devant lui. Les habitants de la Mateyline lui proposèrent également de se lever en masse. Il les refusa tous deux. Demeurant digne et grand, il voulut être *souverain*, ne comptant que sur l'amour de ses peuples et de l'armée.

Ce fut quelque temps après cet événement mémorable que Napoléon, éprouvant une soif excessive en traversant le village de Laffrey, entra chez une vieille femme, qui, ne le connaissant pas, lui parla de lui-même avec un tel amour qu'il en fut ému.

— Seulement, disait la vieille, si je pouvais le voir avant de mourir !... pour lui baiser la main et lui dire de nous ôter les droits réunis.

En s'en allant, l'empereur lui donna trois ou quatre napoléons et se fit connaître à elle. Maintenant la bonne vieille peut mourir.

— Comme Siméon, disait-elle, je le puis, car j'ai *vu le Seigneur*.

Ah ! c'est qu'il était adoré de la France, voyez-vous, et que ces hommes simples et bons, à l'esprit rude, mais au cœur bon, à l'âme grande, voyaient en lui la gloire de la patrie, et cette gloire-là, c'était leur gloire.

CHAPITRE XXV

Arrivée de l'empereur à Vizille. — *Mais qu'avez-vous donc là, monsieur le curé?* — Le ruban blanc. — *La Marseillaise* et *le Chant du Départ.* — Des troupes approchent. — 7e régiment de ligne. — Labédoyère dans les bras de l'empereur.— Historique du 7e. — — L'aigle cachée dans un tambour. — Marche triomphale. — L'aide de camp veut toujours faire feu. — Nouvel empêchement. — Le docteur Emery. — A défaut de clefs on enfonce les portes de Grenoble. — Nouvelle sorte d'hommage à déposer aux pieds d'un empereur. — Hôtel d'un soldat d'Egypte — Un chevalier de la Légion d'honneur et officier d'ordonnance. — M. Dumoulin en 1830. — M. de Lafayette deux fois fatal à la dynastie impériale et aux destinées de la France. — M. Champollion-Figeac. — Projet d'arriver à Paris sans tirer un coup de fusil. — Travail de cabinet. — L'évêque et les curés des quatre paroisses de Grenoble sont présentés. — La Cour impériale. — Les joies. — Enthousiasme. — Baiser sur les deux joues. — Drapeau tricolore improvisé. — Langage d'un homme libre et de cœur.

L'empereur était encore à quelques distance de Vizille lorsque le bruit des cloches et celui d'une population entière venant au-devant de lui, lui annonça qu'il était encore le bienvenu dans cette bourgade. En effet, à peine fut-il au pont sur la Romanche qu'il fut entouré par une foule délirante de joie qui le couvrait d'une pluie de violettes et de jacinthes des montagnes, avec des branches de sapin et de buis, seule verdure de cette époque de l'année.

— Vive l'empereur ! à bas la calotte !

— Que disent-ils donc? demanda l'empereur.

— Ils crient à bas les prêtres, répondit Dumoulin ! Mais ce n'est pas ici que nous devons témoigner notre amour à Sa Majesté, mes amis, c'est à Grenoble. A Grenoble !

— A Grenoble ! s'écria la troupe, à Grenoble !

C'est ainsi que Napoléon traversa Vizille, au milieu d'une foule ivre de son amour pour lui. En passant devant l'église il vit un homme vêtu de noir qui se démenait comme *un possédé* — c'est le cas de le dire — en criant à tue-tête :

— Vive l'empereur ! vive le grand Napoléon !

C'était le curé. L'empereur s'arrêta devant lui.

— Bonjour, monsieur l'abbé, lui dit-il. Je vous remercie. Mais, monsieur l'abbé, qu'est-ce donc que vous avez là ?

Et Napoléon indiquait du doigt un petit ruban blanc.

— Ah ! Sire, je vous demande bien pardon, *ce n'est rien*, dit le curé tout confus, en mettant son lys et son ruban blanc dans sa poche.

Mais la foule commença à faire entendre cette espèce de rugissement qui est la parole populaire. Le pauvre prêtre pâlit et regarda Napoléon. L'empereur s'approcha de lui et lui tendit la main que le curé baisa avec transport, en criant :

— Vive. l'empereur !

Toute la population de Vizille suivit l'empereur et, dans ce moment plus de six mille habitants des campagnes étaient autour de lui. Presque tous les jeunes gens, de Vizille surtout, portaient des rubans tricolores à leurs chapeaux et précédaient l'empereur en

chantant *la Marseillaise* et *le Chant du Départ !* Toutes les maisons étaient ouvertes et l'on obligeait les grenadiers qui succombaient à la fatigue d'entrer pour manger et se reposer un moment. Il y avait quelque chose d'antique et de beau, comme les souvenirs des beaux temps romains, dans ces fêtes populaires et cet élan de toute une nation libre dans l'expression de son amour. C'est ainsi qu'on arriva au petit village de Brié, entre Grenoble et Vizille. Il était alors près de cinq heures du soir.

Tout à coup l'empereur s'arrête et prend sa lunette :

— Je ne me trompe pas, dit-il, ce sont des troupes. Ah ! ah ! il paraît qu'on vient au-devant de nous pour chercher la bataille !

Dumoulin qui, en sa qualité d'habitant de Grenoble, connaissait mieux le pays et les troupes de la garnison, piqua des deux pour aller reconnaître les arrivants. Au bout de quelques minutes, il revint annoncer à l'empereur qu'il avait rencontré M. de Launay, adjudant-major du 7e de ligne, envoyé par Labédoyère pour annoncer à l'empereur que le 7e venait à sa rencontre. Au même instant, le régiment arrivait à la course et dans le plus grand désordre ! Il avait été impossible de retenir les soldats. C'étaient des cris, des larmes. L'empereur était vivement ému.

— Où est le colonel ? dit-il.

— Ah ! Sire, je vous revois enfin ! s'écria le noble jeune homme en se précipitant contre l'étrier de Napoléon.

Il était couvert de sueur et de poussière, mais son beau visage rayonnait de joie et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Dans mes bras, mon cher enfant, lui dit l'empereur en lui ouvrant les siens !

Labédoyère s'y jeta et Napoléon l'embrassa comme son frère.

— Et mon aigle? dit l'empereur.

Labédoyère la lui présenta. Napoléon la prit, la regarda, puis la baisa à deux fois et deux larmes roulèrent sur cet emblème de notre gloire doublement sanctifié par ce noble baptême.

Il faut raconter les événements remarquables qui avaient précédé cette jonction du 7e régiment de ligne.

J'ai parlé de l'agitation qui régnait dans Grenoble et de la mauvaise volonté du préfet, du général Marchand et même d'un M. Renauldon, maire de la ville, qui ne voulait *rien* et qui par là n'était bon à *rien* aussi. Mais tout se montra sous un aspect sinistre aussitôt que les soldats parurent, quoique avec tristesse, se préparer à suivre leurs ordres. Toutefois on craignait à la préfecture que les troupes ne voulussent pas tirer. Mais en tout état de choses, on redoutait la guerre civile et des scènes terribles.

Au milieu de cette agitation, le lundi 7 mars, environ vers midi, on entend le tambour battre et, un moment après, un régiment traverse la ville et vient se mettre en bataille sur la grande place de la ville. Ce régiment était le 7e de ligne venant de Chambéry. C'était le plus beau régiment de France et son colonel l'un des plus braves et des plus remarquablement beaux qu'il y eût dans toute l'armée.

Le colonel Labédoyère avait à cette époque à peine trente ans accomplis. Il était beau comme Renaud.

Ses cheveux blonds se *massaient* si bien sur sa tête, sur son front large et puissant révélant une volonté profonde ! Ses yeux étaient bleus, et pourtant brillants et pleins de feu. Sa tournure était élégante, sa taille élancée et souple, et toute sa personne parfaitement distinguée. Son dévouement à l'empereur était un culte.

En arrivant sur la grande place, Labédoyère vit que le général de Villiers, commandant le département, l'avait suivi. Il venait lui donner des ordres de la part du général Marchand. Labédoyère les écouta en silence et ne répondit d'abord pas un mot. Tandis que le général parlait, des murmures s'élevaient du sein des rangs, et déjà tout annonçait la scène qui allait suivre. Tout à coup le colonel parcourt d'un coup d'œil le front du régiment. Il commande le silence et s'écrie d'une voix forte :

— Soldats ! On m'ordonne de vous mener contre l'empereur pour le combattre ! Soldats ! je donne ma démission et ne suis plus votre colonel. Ce n'est pas moi qui vous conduirai au chemin de l'infamie.

Aussitôt des cris s'élèvent de toutes parts :

— Non ! non ! Vive notre colonel ! vive l'empereur ! Suivons notre colonel !

— Je vous remercie, dit Labédoyère, mais je ne puis vous commander. L'empereur a reçu mes premiers serments. Il me réclame, je dois aller à lui ! Soldats !... mes chers camarades, vous pouvez demeurer sous votre drapeau. Quant à moi, je retourne à celui sous lequel j'ai toujours combattu. Adieu, je vais au drapeau national. Adieu !

Les cris de : *Vive l'empereur !* redoublent avec une exaltation qu'il est impossible de rendre. Les

rangs se rompent et le colonel est entouré de toutes parts.

— Colonel, dit un officier, vous ne pouvez quitter des enfants qui vous aiment. Conduisez-les à l'empereur !

— Oui ! oui ! crièrent-ils, à l'empereur ! à l'empereur ! Vive notre colonel !

Labédoyère les regarda avec attendrissement. Le malheureux jeune homme ! Le ciel lui devait ces heures de félicité avant les heures sinistres qu'il lui gardait !

— Vous le voulez donc, mes amis ! s'écria-t-il, eh bien, en avant ! *Qui m'aime me suive !*

— Nous irons tous ! s'écria un vieux soldat. Et si vous nous aviez menés contre l'empereur, nous ne vous aurions pas suivi. Colonel, regardez ! Viens ici, tambour.

Le tambour déchira aussitôt un des côtés de sa caisse et en tira l'aigle du 7ᵉ qu'on avait ainsi gardée !... Il la remit aux mains du colonel qui, l'ayant prise, la baisa avec une joie respectueuse ! Aussitôt le drapeau blanc fut déchiré, foulé aux pieds par les Grenoblois et les soldats, car la population s'était mêlée à la troupe et criait aussi haut qu'elle. Dans le même instant chaque soldat eut à son schako une cocarde tricolore. Ce fut comme un enchantement. A peine étaient-elles attachées que le régiment se mit en marche, tambours battants, musique en tête, au pas accéléré. Plus de six mille personnes sortirent en même temps. C'était un délire.

Ceci se passait en même temps et à la même heure que l'affaire de La Mure...

Maintenant les troupes étaient réunies autour de

l'empereur. Après Vizille, on traversa deux grands villages dont la population entière se joignit à la masse immense qui déjà était avec Napoléon et lorsqu'il arriva devant Grenoble, à six heures du soir, le 7 mars, il avait avec lui plus de 15,000 âmes.

Les portes de Grenoble étaient fermées. L'agitation la plus grande régnait dans la ville. Après le départ du 7e, le général Marchand avait passé une revue, il avait parlé aux soldats, on avait crié : « Vive le roi ! » Le soldat était demeuré morne et sombre. Il n'avait pas même levé les yeux sur les chefs. Le général Marchand fit assembler un conseil de guerre. Rien n'y fut résolu et le trouble ne fit qu'augmenter à l'approche de la nuit quand on sut que l'empereur ne s'arrêtait pas à Vizille et venait sur Grenoble. En même temps on vint dire que les soldats et les officiers du 5e, consignés dans leur caserne, en descendaient par les fenêtres à l'aide de leurs draps, et employaient le même moyen pour se couler le long des remparts et aller joindre l'empereur.

C'est en ce moment que Napoléon entrait dans le faubourg Saint-Joseph et arrivait à la porte de Beaune. Un fossé de vingt-cinq pieds sépare cette porte de la chaussée. On venait de faire rentrer le bataillon qui était de grand'garde et, la population encombrant le pont de bois, il n'avait pu être détruit. Le docteur Émery qui était jusqu'alors resté caché dans Grenoble pour y préparer les voies, venait d'en sortir et de se faire connaître à l'empereur, qui lui tirait l'oreille pour lui témoigner, à sa manière, la joie de le revoir !

— On vous attend avec impatience, Sire ! dit M. Émery !

— Eh bien ! dit une personne de la suite de l'empereur, il faut enfoncer la porte.

— Non, non, dit l'empereur.

Et, ne paraissant nullement inquiet du retard qu'il éprouvait, il demeurait sur la chaussée avec une contenance tranquille, les bras croisés et se promenant au milieu de cette foule idolâtre qui l'avait suivi à plusieurs lieues de ses foyers.

Il était nuit. Pour éclairer la scène, les soldats de l'empereur et une foule de gens avaient acheté dans les nombreuses fabriques de chandelles qui sont dans le faubourg Saint-Joseph des torches et des chandelles, ce qui rendait la scène très pittoresque.

On devrait faire un tableau qui rappelât le fait. Il serait à désirer que l'immortel pinceau d'Horace Vernet, qui déjà a perpétué plusieurs faits intéressants, s'emparât de celui-ci.

Dans ce moment, une voix s'écria des remparts :

— On va tirer !

En effet, le jeune aide de camp du général Marchand, le même qui avait commandé le feu à La Mure, était sur les remparts et cherchait à exciter les soldats. Enfin, indigné de l'inaction des troupes, il s'empara d'une mèche et allait mettre lui-même le feu, lorsqu'une femme s'élança sur lui, lui arracha la mèche des mains en s'écriant :

— Malheureux, qu'allez-vous faire ! Ne savez-vous pas qu'avec l'empereur sont nos maris et nos fils ? D'ailleurs, nous voulons l'empereur ! Vive l'empereur !

A ce cri une commotion électrique répond. Le nom de l'empereur est poussé au ciel par des milliers de voix ! Cependant l'empereur était si près des batteries ! M. Émery l'engagea à se retirer...

— Allons donc, dit Napoléon, que voulez-vous qui m'arrive? *Et puis d'ailleurs un boulet tue, mais il ne fait pas de mal*[1] !

Enfin on apprit que le général Marchand avait quitté Grenoble, en emportant les clefs de la ville. Cette vengeance était bien petite, dans une aussi grande circonstance. Aussitôt les habitants de la ville prirent une poutre et brisèrent la porte de Beaune... Ce fut alors qu'on vit un admirable spectacle! Trente mille âmes hors des maisons garnissent les rues et la grande place comme pour border la haie et faire cortège d'honneur. Toutes les maisons sont illuminées et l'empereur ne fut jamais accueilli ainsi, même aux jours de sa plus grande puissance. Tous les soldats, les officiers qui le suivaient sont enlevés par les habitants. Ils ne veulent pas qu'un habitant en prenne deux. Ils veulent tous avoir part à ce qu'ils appellent la fête de leur ville[2]. C'est ainsi que l'empereur arrive à l'hôtel des Trois-Dauphins[3]. A peine y était-il, qu'une députation du peuple est introduite.

— Sire, lui dit un homme de la ville, nous vous avons obéi lorsque vous nous avez ordonné de ne pas enfoncer les portes de notre Grenoble ; mais si vous voulez mettre la tête à la fenêtre, Sire, Votre Majesté verra les portes de la ville que nous lui avons appor-

[1] Propres paroles de l'empereur. En général, elles ont été religieusement conservées.

[2] Tous ces détails m'ont été donnés, non pas par une personne et même deux, mais par quatre ou cinq, et je ne puis mettre en doute leur véracité.

[3] L'empereur ne voulut pas aller loger à la préfecture. Il se rappela un vieux soldat d'Égypte qui tenait un hôtel à Grenoble. Ce fut là qu'il s'en alla loger.

tées à ses pieds pour lui montrer que nous ne partageons pas l'indigne résistance qui vous a été faite.

Et ouvrant la fenêtre, il montre en effet à l'empereur les deux portes qui gisaient devant la maison. L'empereur souriait à ces témoignages d'une si profonde affection, lorsque des cris plus violents que jamais de : Vive l'empereur ! et paraissant poussés par vingt mille hommes, se firent entendre. C'était un bataillon du 5e que le lieutenant-colonel avait voulu faire sortir de la ville, et qui y rentrait de force, conduit par le capitaine Pelaprat, et criant :

— Vive l'empereur ! à bas les Bourbons !

Dumoulin, qui n'avait pris aucun repos depuis l'arrivée, et Émery, venaient de se jeter sur un lit, lorsque son ami vint le chercher de la part de l'empereur. Il se leva et fut à l'hôtel des Trois-Dauphins. Il fut introduit par le grand-maréchal et l'empereur lui dit en le voyant :

— J'ai voulu vous témoigner toute ma satisfaction de votre belle conduite, monsieur Dumoulin. Vous êtes membre de la Légion d'honneur !... vous me suivrez à Paris !

— Mais, Sire, comment reconnaître tant de bontés. Et en quelle qualité ?

— D'officier d'ordonnance. Venez avec moi, ma fortune sera la vôtre. Je vous attache à ma personne.

Et, lui frappant sur l'épaule, comme il prenait congé :

— Attendez, lui dit-il.

Et, en ouvrant un nécessaire, il en tira une croix.

— Prenez toujours celle-là, lui dit-il, et demain de bonne heure prenez votre service près de moi, mon-

sieur l'officier d'ordonnance[1]. Monsieur le grand-maréchal, voici un nouvel officier de ma maison, dit Napoléon en tirant l'oreille de son nouvel officier d'ordonnance.

[1] M. Dumoulin a joué un trop grand rôle dans le retour de l'empereur en 1815, pour qu'il n'en soit pas beaucoup parlé. Sans doute il a des envieux et des jaloux qui prétendent diminuer le prix de ses actions en 1815, mais la vérité existe. Nul officier de Napoléon ne lui fut plus dévoué. Lorsqu'en 1818 Dumoulin gagna à la Bourse plusieurs millions, il ouvrit une négociation avec lord Bathurst, secrétaire d'État de la marine, pour être autorisé à envoyer 100,000 francs par an à l'empereur, à Sainte-Hélène. Sous la Restauration, Dumoulin fut arrêté huit cent neuf fois pour des tentatives en faveur de Napoléon.

Le 29 juillet 1830, revêtu de son uniforme d'officier d'ordonnance de l'empereur, il fut le premier à entrer à l'Hôtel-de-Ville... Le gouvernement provisoire, pour récompense, le nomma commandant de l'Hôtel-de-Ville. Alors se rappelant son serment fait à l'empereur, à l'île d'Elbe, de mourir pour sa cause, il court chez *David*, imprimeur, faubourg Poissonnière, dans la nuit du 28 au 29, il fait faire plusieurs milliers de proclamations qui rappelaient Napoléon II au trône de France, d'après le décret des Chambres du 21 juillet 1815 et le 30 juillet, à 9 heures du matin, du consentement de trois membres de la commission municipale, *dont je sais les noms*, aidés d'un petit nombre d'amis qui étaient dans son secret, ils proclament Napoléon II, lorsque M. le colonel Carbonnel, associé de l'agent de change Lombard et secrétaire de M. de Lafayette, dit à M. Dumoulin que son général voulait lui parler et l'attira dans une pièce reculée, où il ne trouva que deux factionnaires qui le retinrent dans cette chambre depuis neuf heures du matin jusqu'à 7 heures du soir. Cette circonstance est la seconde où M. de Lafayette fut fatal à la dynastie impériale. Je parlerai de la première dans mon *Histoire de la Restauration*, à la fin des Cent-Jours. J'ai placé celle-là maintenant, parce que, n'allant pas jusqu'à cette époque, je puis anticiper sans crainte. M. de Lafayette a été funeste à la France sous tous les régimes. Je crois qu'il voulait lui donner le sien.

Et voilà comment cet homme avait des *séides* et se faisait adorer!

En sortant de chez l'empereur, Dumoulin rencontra M. Champollion-Figeac, qui était le second des amis qui avaient été mis dans le secret du voyage de l'île d'Elbe. Il venait remplir auprès de l'empereur les fonctions de secrétaire[1] et les conserva pendant les quarante-huit heures de son séjour à Grenoble. L'empereur ne le connaissait pas, mais il avait demandé à Dumoulin un homme *sûr*, et celui-ci lui avait donné M. Champollion, qui lui était dévoué. Je ne parle de cette circonstance que pour faire juger Napoléon sous un jour toujours nouveau. Après avoir remercié M. Champollion, il lui parla de l'Égypte et le voilà oubliant Grenoble, l'île d'Elbe et même Paris, et parlant de cette Égypte bien aimée, de ses antiquités, des quatorze dynasties des Lagides renfermés dans les Pyramides, du réveil du peuple arabe, de l'isthme de Suez.

— Que dit-on des grands travaux que j'ai ordonnés pour la traduction française du dictionnaire chinois et de la nouvelle traduction de Strabon? Lorsque je serai à Paris, il faut que je me fasse rendre compte de ces travaux littéraires.

Et la conversation se prolongea ainsi jusqu'à une heure du matin.

— Allez vous coucher, dit l'empereur à M. Champollion, et revenez demain d'aussi bonne heure que vous pourrez.

[1] M. Champollion-Figeac est aujourd'hui conservateur des chartes et manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris. Il est frère de M. Champollion, des hiéroglyphes.

Le lendemain 8 mars, à 6 heures du matin, M. Champollion était dans la chambre à coucher de l'empereur. Il était levé depuis une heure et l'attendait.

— Au travail ! dit-il.

A huit heures et demie arriva un chef d'escadron, qui venait de Lyon au nom du général Brayer. C'était un officier de son état-major, nommé Mollien de Saint-Yon. Il venait assurer l'empereur du dévouement du général Brayer. Il avait quitté Lyon le 7 à deux heures de l'après-midi.

— Repartez à l'heure même, dit Napoléon, assurez Brayer de mon amitié.

M. Mollien l'assura à son tour de l'enthousiasme des Lyonnais. L'empereur le garda longtemps et lui donna une foule d'instructions[1].

— Sur toutes choses, lui dit-il en partant, dites à Brayer que je veux arriver *à Paris sans tirer un coup de fusil*...

Dès le 8 au matin, l'empereur était désiré et demandé par la ville tout entière. Mais il voulait s'occuper de soins importants et, questionnant quelques notabilités de la ville :

— M. Fourrier s'est fait justice à lui-même en quittant Grenoble, dit Napoléon. Mais qui puis-je nommer préfet ?

Une voix nomma M. Savoie Rollin, ancien préfet de Rouen.

— Savoie Rollin est ici ! s'écria l'empereur. Qu'il

[1] M. Mollien de Saint-Yon, officier distingué, fut attaché à la personne de l'empereur comme officier d'ordonnance. Il est aujourd'hui chef du bureau topographique à la guerre et colonel.

vienne à l'instant. Et votre garde nationale, elle doit être nombreuse? Mais celui qui la commandait hier pour le comte de Lille, ne peut la commander aujourd'hui. Nommez-moi le citoyen le plus digne de votre ville, ajouta-t-il en se tournant vers les habitants de Grenoble.

On fut chercher M. Savoie Rollin. Il était à sa campagne. On offrit à M. Alphonse Périer, ou Adolphe, je ne suis pas sûre, mais c'est un frère du ministre, de prendre le commandement de la garde nationale. Mais, comme il était ami de M. le comte de Montal, il ne voulut point le remplacer. On offrit à un M. Didier, sous-préfet de l'Isère, de venir prendre la place de préfet. C'était un trembleur plutôt qu'un homme fidèle. Il refusa.

— Eh bien, dit l'empereur, un conseiller de préfecture remplira les fonctions de préfet.

Et il nomma un ancien major de la garde impériale pour commander la garde nationale.

Ce fut à Grenoble même, le 8 mars, que Napoléon dicta à M. Champollion sa lettre à l'empereur d'Autriche.

Aussitôt que l'empereur fut visible, Mgr Simon, évêque, se présenta à la tête de son chapitre et des quatre curés des paroisses de la ville de Grenoble. Il avait enfin tout son clergé, à l'exception de son vicaire général, M. Bouchard, qui s'en était allé.

Un incident plaisant arriva à cette audience.

Comme l'évêque présentait à l'empereur les curés en les nommant par leurs noms propres, au moment où il dit :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté M. de La Grez...

— Ah ! c'est vous, monsieur le curé, dit l'empereur en allant à lui, qui me dites tant d'injures tous les dimanches dans vos sermons aux cuisinières ?

— Ah ! mon Dieu, Sire, disait le curé tout troublé, je vous assure...

— Je ne vous en veux pas. Je sais que vous êtes un bon prêtre. Continuez, si cela vous amuse. J'ai permis la liberté des cultes.

Le pauvre curé demeura stupéfait. Napoléon, le voyant si malheureux, fut à lui :

— Allons, n'y pensez plus ! Seulement soyez doux et charitable pour tous. C'est la vraie loi du Christ.

On annonça la Cour impériale.

L'empereur fut encore prodigieux dans cette audience. Il parla jurisprudence comme le plus habile d'entre eux, et surtout de la nécessité de retoucher à nos lois mal faites.

— J'ai longuement discuté dans le Conseil d'État la nécessité de refaire le Code civil et le Code criminel. Mais, que voulez-vous ? j'avais toujours à lutter contre des hommes qui ne me parlaient que de donner de fortes armes au pouvoir.

Ce fut surtout avec M. Béranger, avocat général, que l'empereur soutint la plus longue discussion, émettant toujours des idées lucides, justes, vastes et précises comme doit être la justice. Tous les magistrats en étaient dans une profonde admiration.

— Nous nous retrouverons, je l'espère, dans une circonstance plus paisible et nous travaillerons ensemble, dit l'empereur en donnant congé à la Cour. Et nous ferons de bonne besogne. Nous compléterons cette œuvre dont la rédaction ne s'est que trop ressentie des nécessités de l'époque.

Mais ce qui était touchant c'était de voir les généraux, les colonels, les officiers s'approcher de Napoléon.

Ils semblaient retrouver un frère.

Ils pleuraient de joie et tremblaient en lui parlant!

— Les Bourbons avaient répudié vos gloires, leur dit Napoléon. Ils firent une faute, et non seulement une faute, mais ce fut une insulte à la France.

Après toutes ces audiences, l'empereur descendit enfin pour passer la revue de la garnison et de la garde nationale. La garnison se formait du 5e et du 7e de ligne, d'une partie du 4e hussards, de deux compagnies du génie et du 4e d'artillerie. Tout cela était en bataille, ainsi que les mille cinq cents hommes de garde nationale, belle et vaillante troupe composée presque en entier de vieux soldats.

L'enthousiasme fut encore plus délirant le 8 que la veille au soir. L'empereur était porté sur les bras du peuple. Une jeune fille s'approcha de lui avec une branche de laurier à la main et lui récita des vers.

— Que puis-je pour vous, ma belle enfant? lui dit l'empereur, trompé par son attitude.

La jeune fille rougit, puis relevant les yeux sur Napoléon :

— Je n'ai rien à demander à Votre Majesté, dit-elle, mais elle me rendrait bien heureuse si elle voulait m'embrasser !

L'empereur l'embrassa sur les deux joues.

— J'embrasse en vous toutes les dames de Grenoble, dit-il à haute voix et en tournant la tête de tous côtés avec un charmant sourire.

Tandis qu'il s'avançait vers le lieu de la revue, on

s'aperçut qu'il n'y avait pas de drapeau tricolore. A l'instant même, Dumoulin courut dans un magasin de mérinos et, faisant prendre trois lés, blanc, rouge et bleu, il les fit aussitôt coudre ensemble, et en quelques minutes le drapeau fut prêt. Aussitôt que ses ondulations agitées par le vent se déployèrent dans l'air et frappèrent les yeux de leurs vives couleurs, il y eut d'abord un silence. Et puis des applaudissements frénétiques! Mais rien ne peut peindre l'attendrissement, le délire qui s'emparèrent des femmes, des vieillards, des hommes d'un âge mûr lorsque la musique militaire joua l'air de *la Marseillaise!* Ah! je les conçois, ces transports, à la vue du drapeau victorieux et chéri, au son de cette admirable héroïde! Mon cœur a battu devant leur retour et mes larmes ont coulé sur eux en 1830!

Voici un fait peu connu. Je le rapporte comme à la louange des habitants de l'Isère.

Après la revue, une députation de citoyens recommandables se présenta avec une adresse pour l'offrir à l'empereur. Elle est d'abord remise au maréchal Bertrand, qui, après l'avoir parcourue, observe qu'il s'y trouve une ligne trop forte qu'il faut supprimer.

— L'empereur, malgré toute sa bonne volonté, messieurs, dit le grand maréchal, peut ne pas accorder aussitôt ce qu'il aura promis! Les circonstances peuvent être de nature...

— Monsieur le général, dit aussitôt M. Boissonnet, avocat et homme d'un énergique talent et d'une vertu sévère, si nous chassons cette race des Bourbons que l'étranger nous a ramenée dans ses bagages, c'est la liberté que nous demandons. Nous la voulons bien

avec l'empereur, mais parce que nous pouvons aussi la vouloir sans lui. Nous attendons, monsieur le général, que vous vouliez bien nous annoncer chez l'empereur.

Ce langage d'un homme libre et de cœur devait faire voir à Napoléon que la liberté n'avait été que comprimée par lui. Et ses réflexions auraient dû envelopper davantage tout ce qui s'offrait à lui à son retour dans la patrie.

CHAPITRE XXVI

M. de Lasalcette. — Manque de courage. — Départ de Grenoble. — On approche de Lyon. — Ce que le maréchal Soult dit au roi le 5 mars. — Progrès de l'empereur du 1er au 8 mars. — Sentiments du prétendu *bourreau des familles*. — Le vieux maréchal ferrant, maire et orateur. — L'écharpe et le tablier de cuir. — Discours quelque peu acerbe. — Accolade. — Rêverie. — Apparence de résistance prochaine. — Maréchal Macdonald. — 13e régiment de dragons. — *Crie avec moi... Non, monseigneur... Vive l'empereur !* — Tout est perdu ! — La *yeomanry*. — Adresse aux Lyonnais. — Nom de l'auteur. — *Le duc d'Orléans défait complètement les troupes de l'empereur à Bourgoin.* — Nullité de M. de Blacas. — Séance de la Chambre des députés. — Serment des princes à la charte constitutionnelle. — M. d'André, préfet de police. — Le duc de Blacas et Philippe IV. — Départ de Louis XVIII. — Impressions douloureuses. — Arrivée de l'empereur à Paris. — Situation de l'Italie à cette époque.

Près de Grenoble vivait dans sa terre un gentilhomme dauphinois, le maréchal de camp Lasalcette. Il demanda une audience à l'empereur, qui le reçut très bien et lui donna le commandement par intérim de la 7e division militaire. Une particularité singulière était attachée à cet homme. L'empereur ne l'avait pas vu depuis Marseille à l'époque où Madame mère, fuyant la Corse, voulait lui faire épouser Paulette, la plus ravissante de ses filles et que refusa M. de Lasalcette. Il était dans une bonne position, la jeune fille était

bien belle ! Trop peut-être ! Mais elle fuyait son pays, elle était proscrite. Et le général Lasalcette, qui n'avait que de l'admiration, ne se sentit pas le courage d'affronter le double péril de la situation politique et de la beauté d'une femme trop ravissante.

Ce même jour 8 mars, à quatre heures du soir, Napoléon quitta Grenoble avec tout son état-major et s'en alla coucher à Bourgoin, gros bourg à dix lieues de Grenoble. Depuis le golfe Juan jusqu'à Grenoble il avait constamment voyagé à cheval ou à pied. Ce fut seulement à Grenoble qu'il fit acheter une voiture.

Le lendemain matin 9 mars, en approchant de Lyon, l'empereur donna ordre au colonel Germanouski de prendre six hommes avec lui et de pousser une reconnaissance jusqu'à la Guillotière. A peine eut-on aperçu les lanciers polonais qu'une population entière s'ébranle pour quitter ses murs et venir au-devant de l'empereur. Depuis deux jours nul ne s'était couché. C'était encore plus de délire qu'à Grenoble.

C'est à Saint-Denis de Brou, *deux relais* avant Lyon, que Napoléon rencontra la population lyonnaise presque tout entière qui venait au-devant de lui ! Voilà ce que n'avait pas prévu le maréchal Soult[1] lorsqu'il disait au roi le 5 mars :

— Bonaparte demeurera *cette année* en Dauphiné, et l'année prochaine il tentera de prendre la Bourgogne.

Napoléon était débarqué le 1er mars avec neuf cents

[1] Ce ne fut que le 11 que le roi retira le portefeuille au maréchal Soult pour le donner au duc de Feltre ! C'est une action qui sera jugée dans son temps, avec les autres de la même époque.

hommes. On était au 9 et il entrait à Lyon avec huit mille hommes et trente pièces de canon ! La route de Grenoble à Lyon est bordée par des villages ou plutôt de riches bourgades dont la population entière entourait la calèche découverte dans laquelle il voyageait et lui formait ainsi un cortège, entonnant un hosanna d'amour et de vœux exprimé dans le langage énergique des peuples du Midi.

Un fait dont on n'a pas parlé dans ce voyage miraculeux et qui a contribué à maintenir l'effervescence en sa faveur, mérite d'être rapporté.

Les jeunes gens du Dauphiné et du Lyonnais entouraient sa calèche en chantant *la Marseillaise* et juraient de le défendre jusqu'à la mort et de le conduire à Paris.

— Non, mes enfants, leur disait-il, non, demeurez avec vos mères et vos jeunes femmes. J'espère maintenant la paix. S'il n'y a pas de guerre, il ne vous faut donc pas abandonner pour moi votre famille et l'administration de vos biens.

Ainsi cet homme qu'on accusait d'être le bourreau des familles, était en ce moment l'avocat des mères, des femmes et de la paix intérieure des ménages ! J'ai vu des hommes du Dauphiné à cette époque qui, pour lui, se seraient fait tuer et avec joie, et cela *je le dis avec certitude*.

Ce fut dans ce voyage de Grenoble à Lyon et non pas de Cannes à Grenoble, que Napoléon fut abordé par ce maréchal ferrant, vieillard respectable et maire de son village. Il descendit de sa montagne avec tous les habitants de sa commune et se présenta à l'empereur au moment de son passage. En voyant un vieillard la tête couverte d'une chevelure de neige et les

reins ceints d'une écharpe tricolore sans avoir quitté son tablier de cuir, montrant par là quelle autorité devait veiller sans cesse, Napoléon fit arrêter sa voiture et lui fit signe de s'approcher.

— Sire, lui dit le Dauphinois, vous rentrez en France, vous allez à Paris! Quand vous y serez, n'oubliez pas les hommes qui vous en ont ouvert le chemin. Ce sont des hommes libres et voulant l'être! Nous ne voulons ni prêtres, ni étrangers pour nos maîtres. Nous vous donnerons tout ce que vous demanderez, mais vous nous conserverez nos droits dans leur intégrité. Pensez que nous sommes pauvres et vos enfants. Adieu, Sire. Que Dieu vous conduise et vous protège! Pensez à notre bonheur, songez que vous êtes le représentant du peuple!

C'était là une harangue un peu différente de celle de M. de Fontanes! Napoléon ne dit rien d'abord, mais je crois que son palais ne la dégusta pas aussi sensuellement que les autres. Et pourtant il y avait de l'amour dans ces paroles républicaines acerbes! Et le bon vieillard était debout, respectueusement découvert à côté de la calèche et les yeux pleins de larmes!

— Oui, répondit enfin l'empereur, je ne vous oublierai jamais, peuples du Dauphiné! Vous m'avez rappelé, depuis que je suis parmi vous, tous les nobles et grands sentiments qui me firent saluer la France, il y a vingt ans, du nom de *grande nation!* Vous l'êtes encore! Vous le serez toujours! Quant à vous, monsieur le maire, dit-il au vieil ouvrier, vous avez parlé à mon âme! Donnez-moi votre main.

Puis tout à coup, comme si une pensée rapide fût venue le frapper, il s'élança à bas de la calèche

et embrassa le vieillard avec une effusion véritable.

Je tiens ce fait d'un témoin oculaire. Il m'a dit que, lorsque l'empereur fut remonté dans sa voiture, il ne parla à personne et demeura dans une profonde rêverie. Il tourna souvent la tête vers le lieu où cette scène venait de se passer. Il était vivement ému. Le brave homme de maire n'a jamais voulu qu'on le nommât.

Ce fut à Bourgoin que l'empereur apprit la première résistance sérieuse qu'il allait avoir à combattre, c'est-à-dire l'arrivée du comte d'Artois à Lyon. Lyon était la deuxième ville du royaume. Macdonald, qui commandait les troupes, n'aimait pas l'empereur. Il n'y avait rien à attendre de lui. Il était dans la classe de ces généraux de la République qui, pour un seul fait d'armes, s'étaient fait un nom que depuis, un capitaine de l'armée aurait mieux mérité qu'eux. Et Macdonald, dans sa nullité ronflante, ne croyait pas un des généraux de Napoléon digne d'être son frère d'armes. Mais, en revanche fier et dédaigneux, il gardait dans son cœur un fiel de rancune contre l'empereur de ce qu'il n'avait été maréchal qu'en 1809. Un tel homme avait dû être choisi pai Louis XVIII, qui, au travers du brouillard qu'une mauvaise fée répandait sur ce qu'il venait de voir, démêlait juste assez souvent et, sans colin-maillard politique, attrapait quelquefois une bonne tête pour lui passer le bandeau commun.

On m'a dit que lorsque le maréchal Macdonald reçut son audience de congé de Louis XVIII, il lui exprima tout son regret d'aller combattre l'empereur! Je le veux *croire*, mais je *ne le crois pas*.

Au surplus, son influence sur les troupes était à peu près nulle. Son nom avait un peu de fracas. Mais

comme il pâlissait à côté de Napoléon ! Il le put voir à la revue que voulait passer le comte d'Artois.

Un régiment de dragons, le 13e, qui revenait d'Espagne depuis peu, était composé de vieux soldats. Le colonel, interpellé d'abord par le maréchal et puis par le prince, répond :

— Monseigneur, je verserai mon sang pour la cause de Votre Altesse royale.

Et, levant son sabre, il cria :

— Vive le roi !

Aucun cri ne lui répondit. Le régiment demeura morne et même farouche. Alors le prince voulut tenter un dernier effort, il s'approcha d'un sous-officier dont la poitrine supportait l'aigle et qui avait le bras chargé de chevrons.

— Donne-moi ta main, mon brave homme, dit le comte d'Artois, et crie avec moi : « Vive le roi ! »

— Non, monseigneur, répondit respectueusement, mais avec fermeté, le vieux vétéran. J'honore Votre Altesse royale, mais je ne puis crier comme vous ! Mon cri à moi, c'est : *Vive l'empereur !!!*

Et à l'instant même le régiment répète ce nom chéri, ce nom bien-aimé ! Le prince s'éloigne et se précipite dans sa voiture en s'écriant :

— Tout est perdu !

Et, puisqu'il faut le dire, la voiture *du frère du roi* ne fut même pas escortée jusqu'aux portes de la ville !! Pas un cavalier de *la yeomanry*, de cette garde nationale à cheval de Lyon, ne lui servit d'escorte soit d'honneur, soit de sûreté !!!

Ce fut ce même 13e qui avait refusé son bras, qui, indigné de cette conduite, fournit une escorte de quelques hommes, commandés par un lieutenant nommé

Marchebout. Un seul garde à cheval se joignit à cette petite troupe. On m'a assuré à cette époque que l'empereur avait donné la croix de la Légion d'honneur à ce jeune homme, mais je n'en ai pas eu la confirmation.

Tandis que le malheureux prince fuyait devant l'empereur, M. le maréchal Macdonald s'en était allé sur le pont de la Guillotière et là, avec deux bataillons d'infanterie, après avoir fait barricader le pont, il se mit en devoir de disputer le passage à l'empereur. Mais à peine les soldats eurent-ils aperçu les pelisses rouges du 4e régiment de hussards qu'ils jetèrent les shakos en l'air, aux cris répétés de : Vive l'empereur !

J'avoue que j'aurais voulu voir la physionomie du maréchal, à ces cris d'amour parmi lesquels il était aussi étranger que son nom aux soldats français, lorsque, quelques minutes après, l'empereur lui-même traversait à cheval le pont de la Guillotière. Le maréchal s'approcha de lui et ils causèrent pendant sept à huit minutes. Napoléon lui dit ensuite un adieu amical et le maréchal prit à l'heure même la route de Paris. L'empereur entra alors dans Lyon sans aucun obstacle et fut descendre à l'archevêché.

On sait ce qu'il dit à la garde nationale à cheval de Lyon. Comme elle était allée s'offrir à lui, il lui dit avec une sécheresse qui indiquait un mécontentement profond :

— Les institutions *primitives* [1] de la garde nationale

[1] Une chose bien remarquable du caractère de Napoléon, c'est qu'il était *très routinier*. C'est une remarque que tous ceux qui ont, comme moi, été à portée de l'étudier ont pu faire.

ne permettent pas de garde nationale à cheval. Et puis vous en avez mal agi avec le comte d'Artois. Il était malheureux. Vous l'avez abandonné! Je ne veux pas de vos services!

Mais ce n'était pas ainsi qu'il parlait à sa bonne ville de Lyon! L'adresse qu'il fit aux Lyonnais en les quittant, adresse faite *entièrement*, presque entièrement écrite par lui, mérite d'être mise entièrement aussi dans un livre destiné à le faire connaître. C'est la tournure ossianique de son esprit, c'est une pièce qui le fait juger, enfin.

« Lyonnais, au moment de quitter votre ville pour me rendre dans ma capitale, j'éprouve le besoin de vous faire connaître les sentiments que vous m'avez inspirés. Vous avez toujours été au premier rang dans mes affections. Sur le trône et dans l'exil, vous m'avez toujours montré les mêmes sentiments. Le caractère élevé qui vous distingue vous mérite toute mon estime. Dans des moments plus tranquilles, je reviendrai m'occuper de vos manufactures et de votre ville.

« Lyonnais!... je vous aime! »

Il y a dans cette phrase si simple, jetée à la fin de ce discours, parfaitement simple aussi, toute une révélation rêveuse et mélancolique, en même temps qu'elle annonce avec concision un pacte d'affection du souverain aux peuples. Aussi les Lyonnais furent-ils en délire le jour où cette proclamation leur fut donnée!

Je n'ai jamais compris, je l'avoue, ce qu'avait voulu faire le ministère de M. de Blacas, lorsque, le 10 ou le 11 mars, un officier des gardes du corps parut au balcon des Tuileries et annonça officiellement que le duc d'Orléans avait complètement défait l'empereur dans les environs de Bourgoin! Je pourrais m'égayer

ici et rapporter les discours pleins de jactance que quelques personnes de la cause royale vinrent me tenir, après la publication de ce bulletin verbal! Mais les événements sont trop sérieux et trop graves. Hélas! l'enchantement ne fut d'ailleurs que trop court! Dès le jour suivant Monsieur expédia des courriers qui donnèrent la nouvelle de l'état des choses!...

Le roi Louis XVIII avait des talents de gouvernement, mais il était au-dessous de la circonstance et, bien certainement, sans les puissances alliées, il perdait son trône, pour ne le ravoir jamais. Son entêtement à vouloir garder M. de Blacas, hobereau changé en premier gentilhomme du royaume, gentilhomme fort ordinaire qui aurait dû savoir là où l'avait admis une faveur inespérérée, qu'on disait à la cour *poli comme un grand seigneur* et qui était insolent ou impertinent comme un parvenu. L'ineptie de cet homme, qui vraiment passait toute croyance[1], fut imposée à la France comme un fléau, méprisé de tous les souverains alliés, qui ne voyaient en lui qu'une méchante parodie d'un ministre favori, un sot assez sot pour n'avoir aucune connaissance de l'esprit public au 20 mars et avoir conduit la monarchie au bord d'un abîme, parce que ses créatures lui donnaient de l'encens par le nez et des louanges qui tournaient sa pauvre tête, que c'était une pitié. Si Louis XVIII avait pu savoir tout ce qu'en disaient les puissances alliées! Ce n'était qu'en levant les épaules de pitié...

Mais sans chercher une opinion dans des pensées

[1] M. de Blacas était fort savant, mais qu'importe qu'il sût l'*Histoire du Bas-Empire*, s'il ignorait celle de la veille, dans sa patrie.

si lointaines, je n'ai qu'à regarder autour de moi à l'époque du 20 mars 1815. Je vois dans l'année qui a précédé un système odieux de mensonge et de déception, sans respect pour une auguste infortune, qu'il disait chérir. Il ne laissa arriver la vérité au roi que lorsque Napoléon entrait à Fontainebleau. Bien plus, aucune mesure n'avait été prise pour assurer la fuite de la famille royale, et depuis le 15 mars on connaissait la marche rapide de l'empereur. Était-ce du vertige, de la trahison? En vérité, on ne sait quel nom donner à une pareille conduite.

Il me faut parler ici d'une scène dont le souvenir demeurera éternellement dans la pensée de ceux qui en furent témoins. C'est la séance du 19 ou du 18 mars à la Chambre des députés. Le roi fit un discours. Il était bien sans doute. Mais rien ne fit effet comme l'élan de Monsieur, comte d'Artois :

— Sire, s'écria-t-il, permettez que j'unisse ma voix et celle de votre famille à la vôtre. Oui, Sire, *c'est au nom de l'honneur que nous jurons fidélité à Votre Majesté et à la charte constitutionnelle qui assure le bonheur des Français!*

Le duc de Berry, le duc d'Orléans, le prince de Condé, s'écrient :

— Nous le jurons!

Il est difficile, si l'on n'a pas été témoin de cette scène remarquable, d'en avoir une juste idée. Ce serment solennel que prêtent au milieu de la tempête le souverain et son héritier avait un caractère auguste qui pénétrait en rassurant. J'avoue que j'en reçus une profonde impression. On avait parlé de défendre Paris avec un corps d'armée commandé par M. le duc de Berry. Mais c'était une pensée folle, comme il y

en avait par milliers, depuis qu'on savait le danger. Si on avait pu rire, on aurait bien ri en effet de quelques hommes qui entouraient Louis XVIII. Le plus bouffon était M. d'André, le préfet de police. Celui-là était d'une étoffe à part. Lorsqu'il sut, à n'en pas douter — ce qu'il fit au reste très longtemps — que Bonaparte était débarqué en France, il ne fit autre chose que de répéter :

— Comment? il a osé venir ici? Mais c'est trop heureux, on le fusillera!

Et il se frottait les mains!

Si le temps et la place ne manquaient pas, on pourrait raconter de drôles de choses de cette Cour malheureuse. Elle avait reçu un stigmate qui l'empêchait de changer. Elle était en 1815 ce qu'elle était en 1791, dans un vertige, un aveuglement complet. M. de Blacas aussi ne voulait-il pas démontrer au roi que c'était pour son plus grand avantage que Bonaparte était débarqué! Aussi Louis XVIII disait-il à une personne de ma famille avec laquelle il était fort en confiance :

— Ce pauvre Blacas me rappelle Olivarès annonçant à Philippe IV la perte du Portugal, quand il me parle du *bonheur* qu'il me fait trouver dans l'arrivée de *Buonaparte!*

Ce fut le 19 mars à minuit un quart que Louis XVIII sortit du château des Tuileries, qu'il avait revu après un exil de vingt-trois ans! Aujourd'hui il devait plus souffrir peut-être en recommençant cette vie toute d'infortune. Car le courage s'épuise par la douleur. Et puis Louis XVIII comprenait bien toute l'étendue du mal que pouvait amener son départ, funeste résultat de cet esprit d'émigration de 1791, de cet esprit

de Cour qui avait produit des malheurs si profonds et que pourtant on voulait revoir encore! L'escalier, les cours, toutes les avenues du château étaient remplis d'une foule immense qui était consternée et silencieuse. Au moment où la voiture attelée de huit chevaux s'approcha du vestibule, il y eut un mouvement presque spontané qui fit porter la vue au haut de l'escalier du château. Le roi descendait lentement, car ses infirmités lui étaient encore plus pénibles à supporter dans cette heure d'angoisse! Ce départ d'un prince infirme, au milieu de la nuit, quittant sa capitale en fugitif et portant néanmoins un cœur élevé et une âme capable de grandes choses!

Le lendemain, 20 mars, vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que ce même château revoyait une scène bien différente, le retour de l'empereur! Il était arrivé la veille à Fontainebleau, avec ses braves grenadiers. En apprenant le départ des Bourbons, il comprit qu'il ne fallait pas *un interrègne* et il accourut aussitôt. Il aurait voulu arriver sans retard, mais la foule qui était sur la route l'arrêtait à chaque pas et ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'il entra dans Paris.

Quelles durent être ses émotions en passant sous l'arc de triomphe des Tuileries, en s'y voyant porté sur le pavois par cette armée toujours fidèle qui le conduit, à travers les ombres de la nuit, vers cette demeure royale, longtemps la sienne, et qui pourtant n'était veuve que depuis quelques heures du descendant de cent rois, qui tous y avaient porté la couronne? En le voyant, le peuple sentait de la joie. Mais la joie de Paris n'était plus celle des provinces. Ce n'était plus cet enthousiasme délirant, cette frénésie, ce culte

des Dauphinois, des Lyonnais et des Bourguignons. Il le sentit, et cette conviction fut peut-être ce qui le détermina à recourir au parti révolutionnaire.

Napoléon ne se trouvait plus dans la même position que l'année précédente. L'Italie était encore à lui, au moins en partie. Mais depuis cette époque, elle avait bien changé. Le vice-roi avait été obligé de fuir, pour éviter l'assassinat. Il était à Vienne presque prisonnier. Ceci mérite d'être expliqué plus en détail, d'autant que c'est fort peu connu.

On doit se rappeler que dans l'un des volumes précédents j'ai parlé du général Pino, qui s'était trouvé à Bologne à un passage du duc d'Otrante, et j'ai dit que *là* il avait offert à M. le général La Vauguyon d'introduire le roi de Naples dans Mantoue, où était toute l'armée italienne. Il paraît, d'après les nouveaux documents qui me sont parvenus, que le vice-roi fut informé de la conduite du général Pino. Il était commandant supérieur de la garde royale italienne. On le rappela à Milan et le général Lecchi, commandant en second, eut le pouvoir par intérim.

Rentré à Milan, tandis que le prince Eugène était à Mantoue, le général Pino fit partie d'une société secrète dont le but était de rendre l'Italie une nation et d'éconduire à la fois les Français et les Autrichiens.

Aussitôt que l'abdication de l'empereur fut connue, le Sénat fut convoqué pour délibérer. On devait présumer que le prince Eugène serait choisi, car il était aimé, mais ce n'était pas la volonté de la société secrète, qui avait, en outre de cette volonté, des vengeances à exercer! Il y parut bientôt. Des ouvriers en révolte entourèrent la salle où le Sénat délibérait

et forcèrent les sénateurs à se dissoudre et à prendre la fuite.

La cause apparente de cette émeute était un impôt sur les céréales. L'émeute prit une couleur alarmante. On abattit tous les emblèmes du gouvernement impérial et la fureur populaire se dirigea principalement sur un Piémontais nommé *Prissa*[1], ministre des finances. Le malheureux, se voyant poursuivi, entendant son nom prononcé avec des cris de mort par une multitude en fureur, se cacha dans les combles de son hôtel. La populace l'y découvrit. On le saisit, on l'attacha par les pieds et on le traina ainsi dans les rues de Milan jusqu'à ce que la dernière goutte de son sang eût teint le pavé, jusqu'à ce que le dernier lambeau de sa chair eût été lancé par la folie furieuse de cette troupe de meurtriers.

Le général Pino était l'ennemi de Prissa. Tous deux étaient Piémontais! Il fallait que la haine fût bien active chez cet homme, car il se tint constamment à la tête de l'émeute, en grande tenue, avec son état-major et ne voulant pas que la victime poussât un soupir d'agonie sans qu'il l'entendît.

Bientôt l'armée se mutina. On prit des prétextes et de violents murmures s'élevèrent contre le vice-roi. Il était à Mantoue avec la vice-reine et ses enfants et la garde royale. La garde était fidèle et ne partageait pas le mauvais esprit de l'armée. Il s'était formé un gouvernement provisoire — c'était la mode — et le général Pino en faisait partie. Dès lors on devait tout craindre. Cet homme était un misérable.

[1] Ou Prisca. Je ne puis maintenant me rappeler bien le nom. Mais c'est l'un ou l'autre.

Un jour le commandant en second de la garde royale italienne reçoit l'ordre, à Mantoue, de la diriger sur Milan. C'était le général Lecchi. Il était absent. L'ordre fut ouvert par un de mes parents (le colonel Peraldi, un cousin de ma mère), en sa qualité du plus ancien colonel de la garde. Effrayé de cette mesure, il la communiqua au vice-roi. Le prince Eugène frémit!

— C'est un assassinat qu'ils veulent encore commettre! dit le noble jeune homme.

— Monseigneur, dit le colonel Peraldi, vous ne devez rien craindre au milieu de votre garde. Elle mourra plutôt que de laisser approcher de vous....

Le prince Eugène prit la main du colonel et la lui serra. Il était vivement ému. Mais il jugea que sa position était critique. Le maréchal de Bellegarde, informé de ce qui se passait et de ce que le prince avait à craindre, facilita sa sortie de Mantoue dès la nuit suivante. La vice-reine, qui n'était pas encore relevée de sa dernière couche, le suivit avec ses enfants, et le colonel Peraldi escorta la noble et malheureuse famille.

CHAPITRE XXVII

Différence d'enthousiasme. — Surprise de Paris. — Coup d'œil historique sur le château des Tuileries. — La faction Fouché ne travaillait-elle pas alors pour le duc d'Orléans ? — Doutes à ce sujet. — A qui sont dues les fautes de 1814 et 1815. — Sinistres pressentiments. — Le roi de Rome. — Les maréchaux de France en 1815. — *La cage de fer.* — Catastrophe. — Revers... revers... trahison... Waterloo ! — Ce que fut l'empereur Napoléon pour la France, de 1795 à 1814.

Napoléon, en arrivant à Paris, trouva une différence bien grande avec l'enthousiasme délirant de Lyon et du Dauphiné. Lyon fut encore plus dans cette fougue de manifestation de sentiments que ne le fut jamais Grenoble. Les femmes se mettaient à genoux sur le passage de l'empereur et puis tâchaient de toucher ses habits !

Paris fut surpris. Paris n'est pas une ville comme une autre. C'est une foule qui ne sait jamais se diriger par elle-même. Elle a une sorte de délire au service de tous les exploitants. Je suis fâchée de le dire, mais je le prouverai encore plus d'une fois dans mon *Histoire de la Restauration.*

Il était neuf heures du soir lorsque Napoléon rentra dans le château des Tuileries. Château royal déserté par ses maitres, puis le séjour d'une horde sanguinaire ! Abandonné plus tard et solitaire, il devint l'asile

des oiseaux de nuit et de traditions populaires [1], de légendes sinistres et de versions effrayantes. Lorsque ensuite l'empire lui rendit son éclat, il redevint encore château royal et demeure souveraine. Les fêtes s'y succédaient, et l'éclat de Napoléon les rendait immortelles comme sa gloire. Paris n'en perdra jamais le souvenir.

Lorsque Napoléon fugitif retrouva la France au retour de Russie, il reposa encore sa tête sous les voûtes royales du château des Tuileries. Mais ce n'était plus que comme voyageur qu'il y recevait l'hospitalité. Alors, Louis XVIII revint aussi de l'exil et vint redemander au berceau paternel un abri après tant d'orages ! Il trouva que ses chambres royales étaient plus resplendissantes que jamais ! Il entra dans l'appartement qui devait être le sien. Il y porta sa table de travail, tandis qu'aucun souvenir étranger n'aurait dû se mêler à ce retour dans la maison de ses pères. Le lit de Bonaparte était fait. Il s'y fallait coucher et ne pas oublier, comme l'a dit un homme d'un haut talent, que ce lit était fait avec des lauriers, et que les draps étaient des drapeaux. Mais il l'oublia, ou du moins ceux qui l'entouraient. Il dut quitter de nouveau cette demeure qui semblait repousser tous ceux qui venaient essayer de dormir sous son toit royal, la couronne en tête ! Il fut contraint à fuir devant cet homme, que déjà ils appelaient *usurpateur* et qui n'était qu'un conquérant victorieux.

Mais les impressions sont involontaires. Le peuple de Paris fut assez entraîné à l'aspect de Napoléon, quoique

[1] Les habitants de la rue de l'Orangerie prétendaient qu'on voyait des lumières se promener dans la chambre du roi et de la reine Marie-Antoinette.

cependant l'aspect de Paris fût morne et triste le 20 mars au soir. Les spectacles furent fermés et, lorsque l'empereur arriva aux portes des Tuileries, il trouva une immense foule. Mais l'absence de beaucoup de visages qu'il cherchait fut remarquée par lui avec d'autant plus d'amertume, que l'enthousiasme des provinces l'avait préparé au délire de Paris. Et il était si silencieux !

C'est que Paris était travaillé sourdement par la faction dont Fouché était le chef. J'ai rapporté le fait, très étrange, de cinquante à soixante lettres arrivées à Grenoble le 5 mars au matin, au timbre de Paris, et l'empereur ayant déclaré qu'il n'en avait aucune connaissance. Qui était-ce donc ? On a prétendu que le duc d'Otrante travaillait pour le duc d'Orléans à son nom ! Est-ce vrai ? Je le croirais assez. Mais il n'importe. Le séjour de Murat, qui vint jusqu'à vingt lieues de Paris, me ferait également venir d'étranges soupçons ! Le duc d'Otrante était fort bien avec la reine de Naples. Elle est intrigante et la France fut toujours son point de mire et d'espérance. Elle avait alors tout perdu ! Enfin il y a bien des observations à faire à cet égard,

Quoi qu'il en soit, l'état de Paris n'a pas été naturel un seul jour. Dans mon *Histoire de la Restauration*, je ferai connaître, parce que je le puis, les différents véhicules employés pour mettre l'esprit du peuple aux prises avec ses intérêts. Cette époque est bien intéressante et jettera une longue trace lumineuse sur l'obscurité dont plusieurs années du règne de Charles X sont enveloppées. Car, chose étrange ! M. et Mme la duchesse d'Angoulême étaient contre M. de Blacas, le vrai fléau de la France, aussi terrible pour elle, quoiqu'il fût sous la figure d'un homme bien né et de

qualité, que s'il eût été le chef du tribunal révolutionnaire, ayant les bras nus et sanglants, et ne sachant pas même signer son nom. M. de Blacas a perdu la France, parce que le mal qui fut fait en 1814 et 1815, fut ensuite irremédiable. C'est à sa lâcheté que la France doit son humiliation, l'abandon qu'elle fit alors de ses places fortes et tout ce qu'elle perdit, même sa gloire. Eh bien, Monsieur était d'une faction opposée, et pourtant il fit tout autant de mal.

Il semblait qu'un esprit de vertige fût attaché à ces murailles royales. Napoléon fut soumis à son influence, lorsque, le 20 mars il repassa le seuil du palais des Tuileries! Ce 20 mars qui, pour lui, avait été dans le même lieu le dernier sourire de la fortune, à la naissance du roi de Rome ! Il voulut consacrer cette époque par un retour miraculeux. Il revint en effet, mais comment, avec quelles pensées? Quelles résolutions fermentaient dans cette vaste tête aux conceptions gigantesques, maintenant maîtrisées par la destinée? Il comprit à l'instant, l'infortuné, que le sort avait tourné ses chances ! Car cet enfant qui, ainsi qu'un nouveau Messie, avait apporté la paix et l'espérance dans cette immense capitale, dont la joie se manifesta par un seul cri qui ébranla le trône, dont cette même joie paraissait être le soutien, cet enfant n'était plus en son pouvoir !

Oh ! qui pourra dire quelles furent les pensées qui assaillirent la grande âme de Napoléon, lorsqu'il posa sa main puissante sur la rampe de marbre de cet escalier que tant de rois, il y avait peu de mois encore, montaient et descendaient comme de *simples courtisans!* Sans doute cet homme des siècles, qui alors

était leur maître, songeait qu'il allait encore les voir se courber devant lui, dans cette même route que le peuple lui faisait parcourir en triomphateur, élevé sur le pavois! Son tort fut d'avoir oublié, le même jour du 20 mars, que le peuple *seul* l'avait APPORTÉ dans ses bras aux Tuileries! Que faisaient les maréchaux pendant ce temps? L'un disait à Louis XVIII :

— *Sire, je vous l'amènerai comme une bête feroce, dans une cage de fer*[1] :

L'autre[2] faisait une proclamation, dans laquelle il disait que BUONAPARTE était un *scélérat*. D'autres, enfin, l'abandonnaient lâchement, tandis que l'un[3] de ceux qui devaient lui faire un rempart de leur corps, faisait un arrangement pour conserver leur dotation dans le pays ennemi.

Oh! ces trahisons-là furent infâmes!

C'est donc ainsi, dépouillé de tout l'éclat qu'il recevait de cette auréole militaire formée par ces hommes, braves sans doute par eux-mêmes, mais illustrés par lui *seul*, que Napoléon rentra le 20 mars dans le château des Tuileries, tandis que le feu allumé la veille pour Louis XVIII brûlait encore dans le principal foyer! Napoléon ne comprit pas cette position. Elle était neuve pour lui. Il fallait donc se remettre à employer des instruments tout neufs. Il les crut moins souples et regretta *ses hommes*, comme lui-même les appelait. Mais ces hommes n'étaient plus *les siens*, ils étaient *eux-mêmes* et cette pensée, ai-je dit, le perdit. Il se fia à des planches mal jointes ensemble pour

[1] Le maréchal N...
[2] Le maréchal S...
[3] Le maréchal M...

passer au-dessus d'un abîme sans fond! Il y devait périr!

Le 20 mars est l'époque la plus importante peut-être de la vie de Napoléon. C'était une régénération et pour lui et la France, ce fut un jour de mort pour tous deux.

Aussi je regarde le 20 mars 1815 comme le complément de la grande existence militaire et politique de l'empereur Napoléon. C'est au 20 mars qu'il faut s'arrêter. C'est à cette journée, dernier appui que lui prêta le sort, qu'il faut demeurer, car pour lui maintenant il n'est plus de GRANDE JOURNÉE. Waterloo fut la tombe de ce qui avait échappé au sabre des Cosaques et au canon des Russes et des Autrichiens. Là, fut s'engloutir notre honneur national, qui fut souillé par d'infâmes trahisons, notre fortune, toujours rieuse des dangers, toujours supérieure à ce qui la combattait, notre gloire enfin, notre gloire, vierge adorable dont la pureté toujours sacrée avait échappé elle aussi à tous les revers! Mais Waterloo vint sur nous comme une étincelle suscitée par l'enfer et détruisit tout! tout jusqu'à l'espérance! Oh! Waterloo! Waterloo!

Non, je ne parlerai pas de cette horrible journée! Je ne dirai pas ce QUE JE SAIS! Je ne proclamerai pas la honte d'un nom français! Je ne dirai pas que la bataille pouvait être gagnée et qu'elle ne le fut pas! Le silence est un devoir dans une telle circonstance!

Le 20 mars est donc le jour où dans ces Mémoires je quitte Napoléon. Je l'ai pris presque au berceau, je l'ai conduit dans sa jeunesse, à l'âge mûr. Toujours enfin je l'ai conduit comme par la main au travers de

ce monde qu'il éblouissait par ses merveilles. Jusqu'à ce jour du 20 mars où, plus étonnant que jamais, il rentra *seul* à la tête de quelques braves dans le palais conquis par son épée, dont il n'était sorti que devant l'*Europe entière* armée contre lui ! Le 21 mars n'est plus la suite de cette lumière radieuse qui lui montrait sa route, comme l'étoile envoyée de Dieu se montrait pour guider les rois mages ! Le 21 mars commence une série de jours étrangers à Napoléon. Demeurons sur les souvenirs de tant de grandes actions, d'œuvres si lumineuses ! Aujourd'hui encore on peut s'incliner devant une destinée à nulle autre semblable. Je le fais dans un sentiment profondément religieux ! Napoléon fut pour la France, depuis 1795 jusqu'en 1814, une providence tutélaire, une gloire qui resplendira par delà les siècles ! Sous les plafonds dorés, sous les toits de chaume, cette vérité sera toujours proclamée et reconnue, et je suis heureuse que mon nom soit attaché à cette collection d'événements de cette époque destinée à en perpétuer le souvenir.

FIN

TABLE

DU DIXIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

Regrets sur la patrie. — Erfurt et Leipzig. — Le maréchal de W.... — L'armée austro-bavaroise. — Encore Bernadotte. — *Une autre Bérésina!* — Le Rhin. — L'empereur à Mayence. — *Tout est perdu!* — Le typhus. — Perte définitive de l'Espagne. — Trahison de Dresde. — Napoléon II et son père. — Le prince de Wurtemberg. — La Valette et M[me]***. — Les lettres et le portrait. — Loyauté mal reconnue. — La femme et la maîtresse. — Le comte de C... et la jeune veuve. — Les attaques de nerfs. — L'homme ponctuel. — Les chevaux fourbus. — Le mariage manqué 1

CHAPITRE II

Repos, et puis souffrance. — Évacuation de la Hollande. — Molitor. — La maison d'Orange. — L'empereur à Saint-Cloud. — Le Corps législatif. — M. de Montgaillard. — M. de Norvins. — Le duc de Bassano. — Son admirable conduite. — Il est le vrai patriote. — Il demande la paix *à genoux*. — Discours de l'empereur. Manifeste des alliés. — Murat. — Le duc de La Vauguyon. — Il n'est pour rien dans ce que j'en dis. — Vénération pour sa mémoire. — L'amiral Bentinck. —

Détails curieux. — La reine. — L'Autriche comme alliée. — M. de Mier et M. de Metternich. — Naples et son peuple.— Indépendance de l'Italie. — Grands mouvements. — Le prince Eugène repoussé en Lombardie. Étrange méprise sur lui........................ 19

CHAPITRE III

Irritation. — Rupture du Congrès de Prague. — Disgrâce. — Torgau.— Le typhus.— LA MORT, toujours LA MORT!!! — Je perds encore un sincère ami. — Douloureuse anxiété. — La cour de Louis XV. — Impressions qui la dominaient. — Les hommes et les femmes de ce temps. *L'admiration.* — Les dettes. — *Je n'ai que cela.* — Mme de Narbonne. — M. de Flahaut chargé par l'empereur de présenter ses compliments de condoléance.— Remerciements et embarras. — Pension de 10,000 francs. — Autre de 20,000 francs donnée à la maréchale de Mailly. — Grands officiers de l'empire. — Louis XVIII. — C'était juste l'intérêt à 5 0/0. — Visite. — Restitution du capital. — *Savez-vous que cet homme-là sait vivre!* — Dette légitime refusée. — Nouvelle atteinte de la mort. — Passage du Rhin par Blücher. — Forces comparatives des deux armées. — Nécrologe royal de l'Europe depuis 1789 jusqu'à 1813. — Réflexions qu'il inspire.. 53

CHAPITRE IV

1er janvier 1814. — Commissions composées de sénateurs et de députés. — M. Raynouard. — Le duc de Massa. — Paroles *inconstitutionnelles.* — Reparties. — Salon des Tuileries. — Discours de l'empereur. — *Le nommé* Lainé. — *Qu'est-ce qu'un trône?* — *M Raynouard en a menti.* — Maladresse du Corps législatif. — Faction royaliste à Bordeaux. — Napoléon souvent trompé. — Sa conduite à cette époque. — Les braves en Champagne. — Violation de la capitulation de Dantzick. — Mutisme du *Moniteur* sur les événements. — Occupation

de *Langres*, *Dijon*, *Châlons*, etc., etc. — Obstination de l'empereur. — Il quitte Paris. — Ferdinand VII. — Pie VII. — Le roi de Rome présenté à la garde nationale. — Impressions douloureuses. — Différence entre les hommes de 92 et ceux de l'époque. — Défection de Joachim Murat. — Duc de Vicence. — Duc de Bassano. — Captivité. — Torture morale et physique. — Députation de l'Académie de Mantoue. — Translation. — Découverte importante à l'usage des prisonniers. — Nouvelle encre sympathique. — Manuscrits. — Conversation à coups de bâton. — Autre prisonnier politique. — Moyen infaillible de se *reconnaître* quand on ne s'est jamais vu. — Une sinécure.................... 74

CHAPITRE V

Impartialité. — Scène étrange. — Femmes proscrites. — Précautions. — Les chevaux de poste *sont retenus*. — Par qui? — Fureur du duc d'Otrante. — Interrogatoire. — Souvenir de *Corinne*. — Mme Récamier à Naples. — Visite à la cour. — Caroline de Naples et Catherine de Russie. — Ricanement perpétuel. — Les lazzaroni *del Carmine* et les panaches. — Murmures. — Tableau pittoresque. — Le satin rose. — Trois rencontres. — Mot de l'empereur. — Nouvelle visite. — Désespoir. — Conseil. — Vaisseaux anglais dans la baie de Naples. — *Vous êtes* ROI DE NAPLES! — Réflexions. — M. de Rocca. — Aimer et mourir! — Benjamin Constant au lit de mort de Mme de Staël. — Empoisonnement. — Inconstance. — *Maux de nerfs*, *affliction patriotique*, tout cela n'est qu'UNE COMÉDIE. — Déception.......................... 100

CHAPITRE VI

La Bourse au 8 janvier 1814. — Départ du pape. — Blücher à Saint-Dizier. — Hésitation de l'empereur. — Ce que fut la garde nationale à cette époque. — Régence de l'impératrice. — Stupidités. — Réfutation. — M. de Montgaillard. — Tristesse, deuils. — Anecdote. —

M. de T... — Le geôlier de Ferdinand VII. — *Le poing sur la figure de M. de T...* — Passetemps d'antichambre. — La bosse au front. — Trahisons. — Souvenirs de Brienne. — Frayeur. — Congrès de Châtillon. — L'Angleterre y compte trois représentants. — Destinées de la Russie. — Le duc de Vicence. — Ce que m'a coûté l'invasion des puissances étrangères. — Dignité de caractère. — Question résolue à Sainte-Hélène. — Plus d'amis. — Le dernier des Comnènes, mon oncle. — Terreur. — 19 mars 1813. — Caractère de mon oncle. — Audience particulière de Louis XVIII. — Champaubert. — Le duc de Bassano et l'empereur deux jours avant la bataille de Champaubert.................. 123

CHAPITRE VII

Influence du comte d'Armfelt sur les destinées de l'empereur. — Gustave III. — Jugement sur les étrangers. — Mariage. — Le comte d'Armfelt à Paris. — Ordre de départ. — Résistance. — Motif secret de haine. — Efforts constants pour préparer la Restauration. — Société secrète. — Conférence d'Abo. — Bernadotte. — Jalousie.— Mort. — Bal masqué.— *Eau de mousseline.* — Intrigue. — Impression douloureuse. — *Regina.* — Imitation parfaite.— Florence, Poggio, Naples.— Vallée d'Assina. — Le *Miserere* du vendredi saint. — *Regina! Regina!* — Le bouquet de roses et de jasmin. — *Morte!... et la voilà!* — Encore deux heures *à se divertir.* — Lettre. — M. d'Armfelt me croit l'agent du premier consul.................................. 144

CHAPITRE VIII

Nous sommes vaincus! — Torts de l'empereur. — Opinion sur la campagne de France. — M. le comte d'Artois à Vesoul. — M. Wildermetz. — Le courage me manque pour continuer mon œuvre. — Les Cosaques dans le département de l'Ain. — Faux rapports. — Dévastation des forêts impériales. — Bravoure d'un

sous-préfet. — Le général Allix. — Menaces des alliés. — 1792 et 1813.— Poésies, opéras, chansons patriotiques. — *Les Gaulois et les Francs* de Béranger. — Mort de Geoffroy, rédacteur du *Journal de l'Empire.* — Bernardin de Saint-Pierre. — Son projet de fondation d'une république sur les bords de la mer Caspienne.— Amour. — Pourquoi J.-J. Rousseau n'a point embrassé *la foi catholique romaine*.......................... 168

CHAPITRE IX

Lettres-patentes conférant la régence de l'empire à Marie-Louise. — Méfiance. — Enregistrement. — Décision du grand-juge, ministre de la justice. — Le grand-juge et le parlementaire, anecdote. — *L'honnête Cosaque.* — Les officiers de Blücher à Oulchy-le-Château.— Incendie, pillage. — Ordre du jour du général Hulin.. — Nouvelles rassurantes. — Méry-sur-Seine. — M. Texier Olivier, pair de France. — Mort du colonel Morin. — Bataille de Montmirail. — Relation d'un maître de poste sur les événements de Château-Thierry. — Assassinat du guide Lejeune. — Faux rapports. — Saint-Dizier.— Revue au Carrousel. — Présentation des drapeaux. — *Consommé!* — Les fins de non-recevoir du président de la Cour impériale de Grenoble. — Théâtres.......... 206

CHAPITRE X

Prières de quarante heures.— Regrets du cardinal Maury. — Le haubert et le sabre. — Qui a inventé la poudre à canon. — Le général Boyer à Méry-sur-Seine. — Mascarade de conscrits. — La noblesse. — *Les Bourbons reviendront.— Ne rendez jamais aux hommes ce qu'ils ont perdu, car ils s'en serviront contre vous.*— Le duc d'Angoulême à Bordeaux. — Avant-garde. — Traité de Chaumont. — Vaillance. — L'obus. — Ferdinand VII retourne en Espagne. — Murat. — Défections. — Conseil de Régence.— M. de Girardin.— *Le Méphistophélès* de la France. — Égoïste. — Fable de M. Arnault. —

Anecdote sur un chat. — Ce que le cardinal Maury pensait de Louis XVIII. — M. du Cayla.................. 231

CHAPITRE XI

Attaque de Paris le 30 mars. — Mme de Rémusat chez le préfet de police. — MM. de Rovigo, de Talleyrand et de Bourrienne.— Mystification. — Inquiétude. — J'écris au duc de Raguse. — Réponse. — Conseils. — Préliminaires de la capitulation de Paris. — Opinion sur la conduite de Marmont aux affaires d'Essonnes et de Paris. Article 5 de la capitulation. — Dignité. — M. Tourton au quartier général ennemi. — M. de Schwartzenberg. — Amour de la patrie! — Souvenir de Saragosse et de Moscou. — La garde nationale conservera ses armes. — L'école polytechnique et les invalides oubliés. — Lettre du général Dessolles........................ 256

CHAPITRE XII

L'empereur à Fontainebleau. Projets mal secondés. — Accueil que font les Parisiens aux troupes alliées. — Quelles personnes allèrent au-devant d'elles. — Comparaison. — 92. — Ma conduite à cette époque. — L'empereur Alexandre. — Les girouettes. — Journalisme de ce temps. — Le magasin à poudre de la plaine de Grenelle. — Mathieu Laensberg. — Le Sénat. — M. de Talleyrand. — Antécédents de l'abbé Talleyrand de Périgord. — Anecdotes. — La béquille. — Exil. — Achitophel et Absalon. — Ce que n'aime pas M. de Talleyrand. — Les *plats* de Napoléon au Sénat. — Gouvernement provisoire. — Décret de déchéance. — Honte et infamie! — *Charmante Gabrielle.* — *Vive Henri IV!* — M. de Jaucourt. — M. de Dalberg. — *Buonaparte*. — Fallacieuses promesses.— Noms des sénateurs présents à la séance du 2 avril 1814........................ 271

CHAPITRE XIII

Le Sénat.— M. Buloz.— L'abbé Grégoire.— M. de Tracy. La trahison.— La messe des morts de l'abbé Grégoire.

— L'Abbaye-aux-Bois. — Les évêques de Tournay et de *Gand*. — *L'Idéologue*. — Napoléon faisant des canonniers d'une troupe de séminaristes. — Le duc de Dalberg et la cocarde blanche. — M. de Béthsy. — M. de Morfontaine. — M. Tourton. — Encore la cocarde blanche. — Le boulevard. — *Vive le roi!* — Toujours M. de Talleyrand. — L'empereur de Russie. — L'abbé Louis. — L'archevêque de Malines. — *Jupiter Scapin*. — M. de Pradt, surnommé *Gilles-Arlequin*. — M. de Nesselrode. — M. de Larochefoucauld. — Le duc de Doudeauville. — L'honnête homme! — Les maréchaux et l'armée. — Encore l'empereur Alexandre et *toujours* M. de Talleyrand. — Marie-Louise et son père. — La salle du conseil. — C'est le bazar où nous sommes vendus. — L'archevêque de Malines fait un rêve.......... 292

CHAPITRE XIV

Adhésion du Corps législatif à l'acte de déchéance. — Mailhe, le conventionnel. — Quelle classe d'hommes accueillit les Bourbons. — Napoléon et ses maréchaux à Fontainebleau. — Conspiration. — Nouveau Romulus montant au ciel. — Un cœur de coton. — Quels étaient les conspirateurs. — SIGNATURE!!! — Propositions faites aux puissances. — Par qui présentées. — Berthier. — Prétextes mal déguisés. — Départ. — IL NE REVIENT PAS! — Le duc de Raguse à Essonnes. — La ressemblance. — La députation. — Sorte de mystification. — Entretiens sur le suicide. — Précautions. — Acide prussique. — Volonté de Dieu.................................. 304

CHAPITRE XV

Douleurs que me cause l'abdication de l'empereur. — Impudence du duc de Raguse. — Affliction de l'empereur. — La ferme du Grand-Montreuil. — Proclamation du conseil général de la Seine. — L'*Ogre*. — M. Chabrol de Volvic. — Ce qu'il aurait fait en 1830. — Vers allégoriques. — *De Bonaparte, des Bourbons*, etc., brochure de M. de Chateaubriand. — Injustice et vérité. — Les

trente-deux Capets. — Allocution. — *La Gazette de France* et les sermons de Massillon. — Repos de l'âme. — Proclamation du général Lucotte. — LES BRAVES NE DÉSERTENT JAMAIS. — Lettre du maréchal Ney *au roi provisoire.* — Journée du 4 avril à Fontainebleau. — Ney et Lefebvre. — La garde toujours fidèle. — Ce que pouvait encore faire l'empereur après sa déchéance. — Sénatus-consulte depuis 1805. — Deux millions cent-soixante-treize mille hommes. — Carnot. — Anecdote. — Le brevet de lieutenant général.................... 319

CHAPITRE XVI

Visite que me fait M. de Czernicheff. — Préventions de l'empereur Alexandre contre plusieurs hommes de l'empire. — Les douze plats du déjeuner. — Gloutonnerie. — Les draps de lit. — Bienfaisant émétique administré. — Ingénieurs russes visitant l'Elysée. — M. Millin. — *Pourquoi n'est-il pas impérialiste?* — Préventions mal fondées. — Adresses présentées par M. Fontanes. — Signatures. — *Soumission* du général de Nansouty. — Le général Letort. — *Les Marionnettes* de soldats. — Le soufflet. — M. de Massa. — Lettre à M. de Talleyrand. — Cérémonie expiatoire. — L'empereur de Russie et le roi de Prusse y assistent. — Le *Te Deum*. — Mme Grécoff. — Présentation. — Les bagues. — L'espèce de chapeau-bonnet, ou mieux *l'escoffion*. — Les bas de filoselle et les souliers de peau. — Blanc et rouge. — Platow père. — NE MANGEZ PAS MA FILLE. — *Quel est le sauvage?* — M. de Volinski. — Ce que pense de moi Platow. — Le consistoire protestant. — Inconséquences. — Le comte P... de S... — Les mille six cents gardes. — Son père n'a ni couverture ni bois!... — Le manteau rouge. — Brevet de pension et avances accordés par l'empereur Napoléon. — Ingratitude!............... 342

CHAPITRE XVII

Dispersion de la famille impériale. — Judas et saint Pierre. — Réception faite à l'empereur d'Autriche. — Acte

d'abdication. — Adhésion de Berthier. — Conseils que me donne M. de Czernicheff. — Je reçois la visite de l'empereur Alexandre. — Surdité, prétexte de galanterie. — Sentiments de l'empereur de Russie à la vue d'un buste de Napoléon. — M. de Rovigo. — Vingt audiences demandées. — Refus. — M. de Bassano. — Préventions injustes. — Portrait de Junot. — Idée qu'Alexandre s'était formée de mon curactère. — Le sang royal des Comnène. — *Le vainqueur*. — Impression soudaine. — Projet d'entrevue entre Alexandre et Napoléon. — Regard foudroyant. — M. de Rovigo plaide le faux pour savoir le vrai. — Seconde visite de l'empereur Alexandre. — Le protecteur. — Un officier d'état-major du prince royal de Suède distribue les logements dans mon hôtel. — Lettre. — Désaveu. — Projets secrets de Bernadotte... 368

CHAPITRE XVIII

Anecdote sur l'arrivée du comte d'Artois à Paris. — Les haridelles. — Voltigeurs de Louis XIV. — Les langues de chat. — Le menuet d'*Exaudet*. — Le marquis de Carabas. — Les bas chinés. — La déroute imprévue. — Extrait d'une lettre de M. Dessoles sur la défense de Vincennes par le général Daumesnil. — Munitions de bouche. — La lunette d'approche. — Conditions proposées pour la reddition de la place. — Le projet est sur le point d'échouer. — Pourquoi. — Nombreuses visites de M. de Metternich. — L'impératrice et le roi de Rome à Trianon. — Lord Wellington. — Lord Cathcart. — Le général Côle. — Miniatures qui disparaissent de mon boudoir. — Miss Elise Bathurst, fille du ministre de la guerre. — Le prince Monstre. — Je ne puis promettre de ne pas rire. — Le prince Wentzel de Lichtenstein et son frère me sont présentés. — Je ne crains pas la séduction.................................. 407

CHAPITRE XIX

Je reçois une lettre de Fontainebleau. — Extraits des journaux du temps. — M. Corvisart. — Visite à la Malmai-

son. — Affliction de Joséphine. — Question. — Ce que je pense de Marie-Louise. — Projets de Joséphine. — Future duchesse de Navarre. — Les serres de la Malmaison. — Les tangérines. — Agitation. — Lettre. — Perfidie. — Bons sentiments de Joséphine. — Prochain départ de l'empereur pour l'île d'Elbe. — Fêtes données à l'empereur de Russie par le maréchal Ney. — Proclamation d'Augereau. — Stupidité. — Encore un extrait de lettre de Fontainebleau, selon *la Quotidienne* et *la Gazette*, etc. — Ceux qui sont restés auprès de l'empereur. — Méphistophélès-Talleyrand, Vitrolles et Cie.... 425

CHAPITRE XX

Départ de l'empereur. — Commissaires qui l'accompagnent. — Tentative d'enlèvement. — Dévouement d'un colonel en retraite. — Le général Bertrand. — Ce que pouvait encore l'empereur. — Indignation. — Arrivée du duc de Berry. — Biographie de Louis XVIII. — Ce qu'on pensait alors du comte d'Artois. — Mme de Lawœstine. — Séduction. — Les descendants de Henri IV, de Saint-Louis et de François Ier. — Supériorité du caractère de Louis XVIII. — Audiences particulières. — Mot de M. de Fleury. — Fonctions qui convenaient à M. Decazes. — Excès de joie qui manque de devenir funeste. — Appartement de Mme de Balbi, au Luxembourg. — *Hartwell* et *Thorngrove*. — L'ambassadeur guitariste. — Grandeur de caractère de Lucien Bonaparte. — Poème de *Charlemagne*. — Silence des journaux sur les séances de la classe des Belles-Lettres. — Nouvelle visite de l'empereur de Russie. — Surprise. — Souvenir. — Questions. — Scènes de la vie de Junot et du général Bonaparte. — Fragment de lettre communiqué. — Le protecteur de mes enfants. — Conversation sur Bernadotte. — Bonne nouvelle. — Investiture de la terre d'Acken. — Par qui apportée. — Et à quelles conditions. — *Mes enfants* PRUSSIENS! — On attache un grand prix à mon abjuration. — Renégats et Prussiens! — Fureur. — *Aimes-tu les Cosaques, Alfred? — A bas les Cosaques! à bas les Prussiens!*................ 442

CHAPITRE XXI

Le duc de Berry dans les environs de Bayeux. — *Reste d'une vieille habitude.* — Honteuse conduite d'un régiment. — Réception de Louis XVIII à Londres. — Les rubans blancs et les LAURIERS.— Goût des Anglais pour les oripeaux. — *God save the king!* — Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême chez la reine d'Angleterre. — Ordre de la Jarretière. — Louis XVIII reçu chevalier. — Députations anglaises et françaises. — *Il fallait que les Anglais fussent dans un grand péril.* — Mme de Staël à Londres. — Mauvaise comédie allegorique, jouée dans les rues de Richemont. — Inquiétude du cardinal Maury. — Visite mystérieuse. — *Diable! diable!* — Le cardinal Maury défend *sa peau.* — Scène burlesque dans la chapelle de l'archevêché. — Disparition précédée d'une gambade. — Le cardinal Maury se décide à partir pour l'Italie.................................. 471

CHAPITRE XXII

Joies de Paris. — Conversation de l'empereur avec le maître de poste de Montélimart. — Têtes chaudes avignonnaises.— Fonctionnaires publics. — Soldats fidèles. — Poste de Donzène.— Fureur de la populace d'Orgon. — L'empereur arrive à Avignon. — Précautions. — Dévouement d'un officier. -- Ordre. — Harangue. — Proposition d'assassinat ou d'empoisonnement. — Vincent, boucher d'Avignon et l'un des assassins de la Glacière. — Récriminations. — L'héroïne, servante d'auberge.— La princesse Pauline.— M. de Montbreton. Déguisement. — *O Napoléon! qu'avez-vous fait?* — L'empereur au milieu de cinq cents paysans. — Jacques Dumont. — Souvenir d'Égypte. — Deux cents messagers pour porter une lettre.— Départ pour Porto-Ferrajo. 488

CHAPITRE XXIII

Anglomanie. — Le trait de plume. — Fête que le prince de Schwartzenberg donne à Saint-Cloud. — La Comédie-

Française. — La Polonaise.— Allusions tirées d'*Œdipe.* — MM. de Maubreuil et de Talleyrand, et vol des diamants de la reine de Westphalie. — Dignité de caractère d'une femme. — Les glaces du duc de Berry. — *O Richard, ô mon roi!* — L'ecclésiastique. — L'aumône impériale.— Embarquement. — Prétendue conspiration. — Le nouvel *ange* exterminateur. — Les *francs-juges.* — Victimes. — Je fais ma cour. — Présentation. — Audience que m'accorde Louis XVIII. — Curiosité de M. de Rovigo. — Affaire de la Bible de Lisbonne. — Billet inconvenant du marquis de Palmela. — Lord Wellington. — La bête curieuse. — Embarras. — La redingote et les souliers poudreux. — Fêtes à Vienne. — Napoléon.......... 504

CHAPITRE XXIV

M. Dumoulin, de Grenoble, à Porto-Ferrajo. — Audience. — *On passe partout.* — Opinion de l'empereur sur le Dauphiné. — M. Fourrier, ancien préfet de Grenoble. — Talents médiocres. — Saint Pierre. — Départ de M. Dumoulin. — Résolution du congrès. — Débarquement. — Ordres donnés pour Grenoble. — Discrétion. — M. Gavin.— Proclamations.— Charles de Labédoyère. — *La noblesse dauphinoise offre ses services au gouverneur de la province.* — Projets de défense. — Punition que devait subir l'empereur. — Café Tortoni. — Caricatures en action. — M. Jacqueminot, aujourd'hui général, principal acteur dans cette scène bouffonne. — Mme de Vaudé, nouvelle Judith, veut couper la tête d'Holopherne. — Conférences. — Souvenirs du 4e régiment d'artillerie. — Le duc de Feltre ministre de la guerre. — Terreur du Congrès. — Vive l'empereur! — Ordre de marche. — M. Barginet, de Grenoble. — *Général... citoyen... sire...* — L'empereur et le lycéen. — Souvenirs du château de Vizille. — Le second père. — Défection successive des troupes royales. — Le feu est commandé deux fois contre l'empereur. — Par qui. — *Quia viderunt oculi mei*.......... 532

CHAPITRE XXV

Arrivée de l'empereur à Vizille. — *Mais qu'avez-vous donc là, monsieur le curé?* — Le ruban blanc.— La *Marseillaise* et le *Chant du départ.* — Des troupes approchent. — 7e régiment de ligne.— Labédoyère dans les bras de l'empereur. — Historique du 7e. — L'aigle cachée dans un tambour. — Marche triomphale. — L'aide de camp veut toujours faire feu. — Nouvel empêchement. — Le docteur Emery. — A défaut de clefs on enfonce les portes de Grenoble. — Nouvelle sorte d'hommage à déposer aux pieds d'un empereur. — Hôtel d'un soldat d'Égypte. — Un chevalier de la Légion d'honneur et officier d'ordonnance. — M. Dumoulin en 1830. — M. de Lafayette deux fois fatal à la dynastie impériale et aux destinées de la France. — M. Champollion-Figeac. Projet d'arriver à Paris sans tirer un coup de fusil. — Travail de cabinet. — L'évêque et les curés des quatre paroisses de Grenoble sont présentés. — La cour impériale. — Les joies. — Enthousiasme. — Baiser sur les deux joues. — Drapeau tricolore improvisé. — Langage d'un homme libre de cœur 559

CHAPITRE XXVI

M. Lasalcette. — Manque de courage. — Départ de Grenoble. — On approche de Lyon. — Ce que le maréchal Soult dit au roi le 5 mars. — Progrès de l'empereur du 1er au 8 mars. — Sentiments du prétendu *bourreau des familles.* — Le vieux maréchal ferrant, maire et orateur. — L'écharpe et le tablier de cuir. — Discours quelque peu acerbe. — Accolade. — Rêverie. — Apparence de résistance prochaine. — Maréchal Macdonald.— 13e de dragons. — *Crie avec moi! Non, monseigneur : Vive l'empereur!* — Tout est perdu! — La *yeomanry.* — Adresse aux Lyonnais.— Nom de l'auteur.— *Le duc d'Orléans défait complètement les troupes de l'empereur à Bourgoin.* — Nullité de M. de Blacas. — Séance de la Chambre des députés. — Serment des princes à la

Charte constitutionnelle.— M. d'André, préfet de police. — Le duc de Blacas et Philippe IV. — Départ de Louis XVIII. — Impressions douloureuses. — Arrivée de l'empereur à Paris. — Situation de l'Italie à cette époque 577

CHAPITRE XXVII

Différence d'enthousiasme. — Surprise de Paris. — Coup d'œil historique sur le château des Tuileries. — La faction Fouché ne travaillait-elle pas alors pour le duc d'Orléans? — Doutes à ce sujet. — A qui sont dues les fautes de 1814 et 1815. — Sinistres pressentiments. — Le roi de Rome. — Les maréchaux de France en 1815. — *La cage de fer.* — Catastrophe! — Revers, trahison, Waterloo. — Ce que fut l'empereur Napoléon pour la France, de 1795 à 1814.............................. 592

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME ET DERNIER VOLUME

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). (France). — 000.00.00

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS LES DIX VOLUMES

A

Abel, diplomate, III, 312.
Abel (Mlle), III, 311.
Abercombrie, III, 225, 232; — IV, 27.
Aberdeen, VIII, 439; — IX, 547, 548; — X, 133.
Abou Seff, VI, 182; — VII, 364.
Aboville (d'), VIII, 342.
Abraham, II, 31.
Abrial, X, 290.
Abril (Juan) Voir: *Principe (El)*.
Abrantès (marquis d'), V, 412, 446; — VII, 31, 362.
Abrantès (marquise d'), V, 412, 446; — VII, 31, 362.
Acevedo (Michel d'), VII, 273.
Aché (ou *Ascher*) (Placide d'), IX, 353 à 381, 536; — X, 176.
Aché (ou *Ascher*) (Placide d'), IX, 360.
Acton, III, 239, 240.
Adélaïde (Mme), I, 104; — III, 241 à 251; X, 66.
Aguado, V, 252.
Aguesseau (Mlle d'). Voir: *Mme Oct. de Ségur*.
Aigrefeuille (d'), I, 78 à 80; — III, 148 à 158; — VII, 376, 377.
Aiguillon (duc d'), X, 483.
Aiguillon (Mlles). Voir *Mmes César et Léopold Berthier*.
Alafoes (duc d'), V, 355, 408 à 411.
Alafoes (duchesse d'), V, 365, 408 à 411.
Alava (amiral), V, 485.
Albe (duchesse d'), V, 301, 302.
Albala (baron d'), VII, 273.
Albert (Mme), X, 184.
Albertas (président d'), III, 46.
Abitte, I, 175, 445; — VI, 74; IX, 212.
Albuquerque (duc d'), VIII, 334.
Alexandre Ier, II, 380, 419; — IV, 16, 17, 80, 446; — V, 392, 527; — VI, 121, 394, 395, 400, 401, 435; — VII, 370 à 376; — VIII, 228, 236, 405, 445, 452 à 455, 458 à 464, 484, 489, 490; — IX, 58, 59, 111, 112, 286, 400, 417, 440 à 451, 459, 463, 476 à 478, 543, 544, 571, 572; — X, 81, 86, 126, 135, 150, 152, 170, 172, 244, 261, 266, 267, 273, 276, 283 à 285, 298 à 303, 307 à 315, 334, 343, 347, 348.

358 à 361, 372 à 391, 397 à 401, 416 à 418, 430 à 437, 454 à 464, 470, 483, 493, 505, 506.
ALFIERI, III, 139.
ALIGRE (d'), V, 109; — VI, 139 à 141.
ALISSAN DE CHAZET. Voir: *Chazet.*
ALLEAUME (d'), VI, 443 à 448.
ALLEAUME (Mme d'), VI, 443 à 448.
ALLÉGRETTO (marquis d'), VII, 15.
ALLEN (John), marin anglais, II, 18.
ALLENT (colonel), X, 264 à 266.
ALLIX (général), X, 177, 178.
ALLIX (Mme la générale), X, 177.
ALMADA (d'), V, 364.
ALMADOVAR (Luis Godoï, duc d'), V, 247, 248; — VII, 127.
ALMEÏDA (comte J. d'), VII, 15, 33; — VIII, 57 à 61.
ALOPEUS, X, 159.
ALORNA (marquis d'), VI, 305 à 317; — VII, 5, 217, 262, 397; — VIII, 3 à 7, 106.
ALORNA (marquise d'), VI, 305 à 317.
ALORNA, fils (comte d'*Assumar*, Miguel d'), VI, 305 à 317.
ALQUIER, II, 275; — III, 28, 237, 238.
ALSUVIEN (général), X, 141.
ALTAMINA (comte d'), III, 50, 51.
ALVA (comte d'), VII, 262.
ALVIMAR (d'), VIII, 175.
ALVINZI, III, 345, V, 497.
AMAR-VOULAND, I, 198.
AMÉDÉE, gendarme, IX, 14, 19 à 25.
AMÉDÉE (Mme), IX, 23 à 25.
AMEIL (général), X, 354.
ANADIA (d'), V, 395 à 398; — VI, 316; — IX, 213.
ANDRÉ (d'), X, 587.
ANDRÉOSSI (général-diplomate), IV, 430 à 433.
ANGLÈS, X, 396, 523, 524.
ANGOSSE (marquise d'), mère, VI, 297 à 300.
ANGOSSE (Charles d'), V, 361; — VI, 289, 297 à 299.
ANGOULÊME (duc d'), III, 359; — X, 236, 329, 447, 448, 544, 594.
ANGOULÊME (duchesse d'), VI, 408; — X, 66, 328, 329, 474, 475, 507, 508, 517, 518, 519, 594.
ANJEJA (marquise d'), V, 415; — VII, 408.
ANJEJA (marquis d'), VII, 15.
ANSON (Mme), III, 31, 32.
ANTHOINE (Mlle d'). Voir: *Mme Decrès.*
ANTHOINE, (Mlle d'). Voir: *Mme la maréchale Suchet.*
ANTOINE (ami de Mlle Clairon), IV, 64.
ANTONELLE (d'), III, 129.
ANTONIO (Pasqual), infant, VII, 137, 142, 144, 149, 150, 225 à 237, 241 à 247, 255.
ANTONIO (Thomas), VII, 264.
ANTRAIGUES (comte d'), III, 115.
ANTRAIGUES (comtesse d'), I, 71.
APONTE (comte d'), VII, 262.
APPIANI, III, 139.
AQUET (Mme), IX, 352, 361 à 367.
ARABACCA (marquis d'), VIII, 46, 47.
ARANJO (comte d'), V, 179 à 184, 188, 199, 352 à 355, 370, 372, 376, 377, 389, 390, 394 à 405, 419, 421, 428 à 430, 458, 462, 481, 506; — VI, 305, 315 à 318; — VII, 3 à 5, 217, 395; — IX, 253.
ARBERG (Mme d'), V, 541.
AREMBERG, (prince Prosper d'), VIII, 263.
ARÉNA (Barthélemy), II, 301 à 305.
ARÉNA (Joseph), I, 194; — II, 145, 296 à 310, 334; — III, 130.
ARÉTIN (d'), VII, 70.

Ariéther, sellier, IV, 190.
Ariza (marquis d'), V, 239.
Ariza (marquise d'), V, 181, 239 à 241, 253.
Arlincourt (d'), VIII, 501.
Arlincourt (Mme d'), VIII, 501.
Armagnac (général d'), VII, 112.
Armfeld (comte d'), X, 144 à 167.
Armfeld (comtesse d'), X, 147, 148.
Arnault (Ant. Vinc.), III, 27, 228 ; — X, 249, 250, 355, 365.
Arrighi, VI, 174.
Arrighi (abbé), V, 194.
Arsenne (général d'), IV, 564 à 568.
Askerkan, IX, 94, 95.
Astros (abbé d'), X, 481.
Attems (comte), IX, 7, 15.
Attems (comtesse), IX, 3 à 7, 9, 12 à 15, 31.
Aubert, négociant à Avignon, III, 364.
Aubry, ministre, II, 41 ; — IX, 230.
Aubry (Mlle), danseuse, III, 378.
Aubusson, Conseil d'État, IX, 90 à 94.
Aubusson de la Feuillade (d'), II, 24, 206 à 210 ; — VI, 337 ; — IX, 115.
Aubusson de la Feuillade (Mlle d'). Voir : *Mme Aug. de Caulaincourt.*
Audenarde (Mme d'), VIII, 510 ; X, 427.
Augereau (maréchal), I, 348 ; — II, 241, 397, 398, 456 ; — V, 487, 490 ; —VI, 90, 266 à 273 ; — VII, 228 ; — IX, 405 ; — X, 70, 437.
Augereau (Mme la maréchale), VI, 272.
Augier de la Saushaye, VIII, 190.
Augier de la Saushaye (le fils), VIII, 190 à 192.
Augier de la Saushaye (Mme), VIII, 190.
Aulan (Demanez, marquis d'), III, 364, 365.
Avaux (Mme d'). III, 420.
Avernes (Rigobert d'), II, 308, 309.
Averton (d'), officier, I, 146.
Avril (général), VII, 337.
Axe (marquis d'), I, 71.
Ayerbe (marquis d'), VII, 140.
Aymar (chevalier), III, 365, 366.
Ayoub bey, IV, 29 ; — VI, 183 ; — VII, 364 ; — IX, 500.
Ayr, IV, 356.
Azanza (d'). Voir : *Santa Fe.*
Azara (d'), IV, 551.

B

Babin, costumier, VIII, 360.
Bachné, I, 368.
Baciocchi (prince Félix), III, 228 ; — IX, 315.
Backer, diplomate, II, 199.
Backer, médecin, II, 199, 202 ; — III, 110.
Bade (grand duc de), VIII, 460.
Bade (prince héréditaire de), VI, 26, 27, 467.
Badenier, X, 324.
Bagration, III, 177 ; — VIII, 484.
Balbi (Mme de), VI, 516 à 526 ; X, 459.
Balincourt (de), VIII, 545, 553, 554 ; — X, 526.
Ballante (Mme), III, 376 à 378.
Ballante (Mlle). Voir : *Mme Cimarosa.*
Ballesteros (général), VIII, 258, 332.
Bandeïra (Hyacinthe-Fernand Costa de), VII, 29, 32, 265.
Baour-Lormian, X, 184.
Bapst, joaillier, I, 63.

Baptiste (aîné), acteur III, 174, 369.
Baptiste (cadet), acteur, III, 174, 177, 339.
Baratinsky, IV, 34.
Baratinsky (Mlle). Voir : *Princesse Dolgosromsky*.
Barbé-Marbois (de), VI, 436; — IX, 223, 224; — X, 75, 290.
Barbé Marbois (Mlle). Voir : *Mme la générale Lebrun*.
Barbier-Vallonne (Mme), chant., III, 90, 91, 94.
Barclay de Tolly, (VIII), 484.
Bardin (général), II, 373, 374; — IV, 169, 172, 175, 184, 367, 370.
Baretto, VII, 10, 19, 20.
Barginet, X, 551 à 554.
Barnave, I, 133, 185.
Barral (Mme de), VI, 282; — VII, 543. 544.
Barral (de), évêque, IV, 228.
Barral, officier R^t^ dromadaires, IV, 539 à 543.
Barras, I, 121, 129, 312, 388; — II, 34, 35, 38, 104, 108, 110, 134, 144, 404; — III, 209, 345; — VIII, 309; — X, 279.
Barrère, I, 77, 197, 198, 223 à 225; — II, 141; — VI, 360; VII, 536; IX, 231.
Barry, marin anglais, VII, 520, 521.
Barthélemy (marquis de), IV, 512; — V, 33; — X, 290, 324.
Barthélemy banquier, I, 171.
Barthélemy (Mme), I, 171.
Barthès, médecin, I, 49.
Bartarèche, II, 292; — III, 160 à 163.
Bartarèche (Mme), III, 160 à 163.
Bathurst, X, 422 à 423.
Bathurst (Élisabeth), X, 420 à 422.
Baucher, IX, 567.
Baudeloque, I, 52, 303, 305; — III, 117, 118; — IV, 101, 128; — VIII, 143.
Baudin (amiral), V, 464 à 471, 482, 505 à 507.
Bausset (de), préfet du palais, II, 418; — VI, 485, 487; — VII, 545; — X, 12.
Bausset (comte de), III, 433; — II, 35.
Bausset (de), évêque, X, 353.
Bavière (Amélie de). Voir : *Mme Eug. de Beauharnais*.
Bawr (Mme de), X, 506.
Bayanne (cardinal de), X, 290.
Bayle (Moïse), III, 82, 84.
Beaufremont (princesse de), VII, 161.
Beauharnaix (G. Alexandre de), II, 282.
Beauharnais (Eugène de), II, 103, 104, 107, 176, 377, 381, 382, 401 à 403, 416; — III, 2, 3, 7, 34, 182, 284 à 292, 386 à 390, 397, 398; — IV, 26, 98; V, 40, 85, 117, 167, 168, 499 à 502; — VI, 174, 228 257, 262, 273, 274, 442, 467, 473, 571; — VII, 45, 420, 480, 492, 508; — VIII, 111, 112, 320, 483; — IX, 8, 20, 38, 192, 193, 201, 226, 290, 312, 313, 319, 385, 413, 414, 484, 488, 493; — X, 26, 27, 42, 51, 70, 85, 237, 589 à 591.
Beauharnais (Mme Eugène de), V, 499, 500; — VI, 473; — VIII, 112.
Beauharnais (marquis de), II, 386, 387.
Beauharnais (Mme de), femme du sénateur, VI, 136.
Beauharnais (Stéphanie de), V, 540 à 543; — VI, 27, 452.
Beaulieu (feld maréchal), III, 436.
Beaulieu, domestique, I, 194, 353 à 356.
Beaumarchais, IV, 380, 381.

BEAUMONT (général), III, 60, 61; — V, 487; — VI, 19.
BEAUMONT (de) (cour de Lœtitia), VI, 19, 20; — VII, 362, 509; IX, 106.
BEAUMONT (de) (cour de Joséphine), VI, 19; VII, 393,
BEAUSSOL (de). Voir : *Perold.*
BECQUEY, X, 363.
BEDFORT (duc de), IV, 355.
BEHAGUE (de), III, 455.
BÉHAUT (de), I, 407.
BELDERBURSET, (Sénat), X, 290.
BELLART, X, 321, 334.
BELLAS (marquise de), VII, 3, 5, 15, 264.
BELLEGARDE (maréchal de), III, 340, 354; — X, 69, 70 591.
BELLET (Louise), femme soldat, II, 87.
BELLIARD (général), II, 377; — III, 225, 226, 230; — V, 523; — VI, 184, 185; — VII, 144.
BELLOY (de), archev. de Paris, IV, 394; — VI, 460.
BELLLINGTON (Mme), IX, 274.
BELMONTE (comte de), VII, 15.
BENEZECH (de), ministre, III, 34, 47.
BENINGSEN, VI, 252; — IX, 572, 573; X, 69.
BENINGSEN (Mme), IX, 572, 573.
BENTINCK (lord) VIII, 131; — IX, 547; — X, 31 à 34, 41.
BÉRANGER, X, 183 à 186.
BÉRANGER, magistrat, X, 573.
BÉRESFORD (maréchal), VII, 408; — VIII, 265.
BERGER (Rosalie), IX, 329, 330.
BERGEROT (Fanchette), IV, 532 à 534; — V, 329 à 336, 500; — VI, 97.
BERGON (Mme), VII, 293, 294.
BERGON (Mlle). Voir : *Mme la générale Dupont.*
BERLIER, IV, 390.
BERNARD, aide de camp, VIII, 20.
BERNARD, soldat, IX, 302 à 307.
BERNARD (Mme), fleuriste, II, 281; — X, 156, 597,
BERNADOTTE, I, 410, 415; — II, 72, 89, 146; — III, 123, 178; — IV, 514, 551; — V, 487, 488, 492; — VI, 178, 179, 184, 187, 188, 219, 325, 339, 374, 388; — VII, 420; — VIII, 39, 90 à 92, 477 à 479; — IX, 288 à 290, 320, 335, 383 à 386, 426, 427, 451, 468, 469, 538, 546, 549, 580 à 583; — X, 4, 69, 151 à 153, 403 à 406, 461.
BERNADOTTE (Mme), I, 379, 410 à 415; V, 101; VII, 165, 545; — VIII, 486, 503, 509; — IX, 266, 289, 468; — X, 405, 406, 461.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, X, 190 à 205, 250, 251.
BERNIER, évêque, II, 364, 370; VIII, 471.
BERRUYER (général), I, 309.
BERRY (duc de), IX, 170; — X, 445 à 447, 448, 471 à 473, 505, 510, 511, 544, 586.
BERTHIER (maréchal), II, 3, 4, 60, 61, 66, 104, 176, 273 à 280, 283, 284; — III, 28, 50, 63, 69, 70, 90 à 93; 105, 106, 180, 221 à 226, 273, 279; — IV, 6, 31, 98, 103, 109, 153, 168, 499, 505, 526; — V, 23, 27, 36, 63 à 67, 71 à 73, 99, 158, 175, 245, 473, 474, 493; — VI, 59, 92, 93, 96, 174, 180, 183, 189, 208, 221, 230, 231, 250, 253, 255, 274, 374, 443, 470; — VII, 90, 144, 228, 320, 329, 364, 368, 378 à 384, 400 à 407, 416 à 418, 456, 457, 484, 503 à 507; — VIII, 29, 40 à 45, 216, 215, 232, 235 à 242, 249, 312, 457, 460, 520, 564; — IX, 439; — X, 115, 133, 192 à 205, 213, 264, 551, 577 à 599.

Berthier (Mme la maréchale), VI, 469, 470; — VII, 160, 545.
Berthier (César), II, 383; — III, 172 174.
Berthier (Mme César), III, 173 à 175.
Berthier (Léopold), II, 383; — III, 174.
Berthier (Mme Léopold), III, 174.
Berthier (Mlle). Voir : *Mme d'Oyéranville.*
Berthier (Mlle). Voir : *Mme la générale Bruyère.*
Berthollet IV, 113; — V, 134; VII, 70; X, 290.
Bertin (Mlle), couturière, I, 63.
Berton, compositeur, X, 184.
Bertrand (général), VI, 29, 70, 76, 175, 176,; — IX, 386, 414, 425, 426, 577; — X, 65, 306, 307, 439, 444, 489, 493, 549, 568, 575.
Bertrand (Mme la générale), VI, 527 à 529; IX, 425.
Bertrand, tapissier, I, 327; — IV, 12.
Bertrand de Molleville, I, 94.
Berwick, (duc de), V, 181.
Berwick (duchesse de). Voir : *Marquise d'Arizza.*
Bessières (maréchal), I, 348; — II, 5, 7, 176, 377, 381, 382, 397, 398; — III, 193, 221, 291, 323; — IV, 20, 98, 524, 561; — V, 38; — VI, 174, 355, 413, 443, 468, 477, 478, 487 à 489, 493; — VII, 275, 304, 453; — VIII, 48, 199 à 201, 207, 211, 255, 312, 316 à 319, 565; — IX, 96, 306, 323, 342, 402 à 409, 434, 438, 482; — X, 136, 382.
Bessières (Mme la maréchale), III, 303; — V, 131; — VIII, 310; — IX, 403 à 408.
Bessières (général), VIII, 154.
Béthisy (de), X, 293.
Beugnot, VI, 453.
Beurnonville, II, 116 à 122, 308, 377; — III, 217, 218; — IV, 430; — V, 146, 212, 220 à 222, 265, 282 à 284, 288; — VII, 123.
Beurnonville (Mme), V, 220 à 322, 231, 232, 282, 283, 288; — X, 284, 285, 290.
Bévy, (de), officier, garde du corps, I, 147 à 149.
Bévy (abbé de), I, 105.
Bianca (Mlle), chant. Voir : *Mme la générale Verdier.*
Bidot (Julien), aide de camp, IV, 29.
Bienaimé (Pierre-François), évêque, I, 213, 214; — IV, 226 à 228, 234 à 236.
Biennais, III, 19; — IV, 246; — VIII, 214.
Bignon, III, 175.
Bigottini (Mlle), VIII, 457; — IX, 292; X, 508.
Billaud-Varenne, I, 173, 187, 197, 198, 223, 224; — II, 141; IX, 230.
Billy Van Berchem (Guillaume), III, 423; — IV, 315 à 317, 321, 324, 325, 334 à 337, 520; — V, 62, 65, 159, 162; — VII, 239, 366; VIII, 548; — IX, 439, 492.
Billy Van Berchem (Mme G.), IV, 315 à 317, 321.
Billy Van Berchem (Charles), IV, 520, 521; — V, 159 à 165.
Biron-Lauzun (général), I, 131; — X, 353.
Bisson (général), IV, 561.
Blacas (de), X, 449, 474, 494, 524, 584 à 587, 594, 595.
Blacke, VII, 464; — VIII, 332.
Blanchard (Mme), VIII, 379.
Blanco de Salcedo, VII, 575.
Bloomfield, VIII, 489.
Blondel-Nonainville, officier, I, 94, 95.

BLUCHER, VI, 182, 183, 186, 187, 391 ; — IX, 541, 546, 575 ; — X, 68, 69, 83, 123, 142, 211, 213, 234.
BLUMENTHAL (Lisbeth de), IV, 356.
BOCAUD (marquise de), I, 71.
BODIN (Louis), subsist. milit., III, 207.
BOIREAU, médecin, III, 461.
BOIREAU (Mme), III, 461.
BOIS-CRESSY (de). Voir : *Lequieu*.
BOISGELIN (de), évêque, IV, 28.
BOISGELIN (Adèle de). Voir : *Mme de Laville-Gonthier*.
BOISPRÉAU (de), II, 160 à 163.
BOISSONNET, avocat, X, 575.
BOISSY-D'ANGLAS, I, 229 ; — II, 270 ; — III, 120.
BOISVERT, I, 194, 356.
BOMBELLE (abbé de), VI, 285.
BONAPARTE (Pauline), I, 10, 81 à 83, 182, 216 à 218, 283, 413, 421 à 423 ; — II, 21 à 30, 56, 63 à 65, 98, 106 à 116, 121, 122, 128, 130 à 133, 148, 199, 201, 229, 232, 234, 243, 308, 332, 341, 377, 388 ; — III, 2, 5, 6, 18, 204 à 206 ; — IV, 102 à 105, 242 à 262 ; — V, 110 à 115, 154, 155, 311 ; — VI, 60 à 68, 129, 134, 217, 232, 278 à 291, 296, 409, 410, 489, 568 ; — VII, 40, 43, 92 ; — VIII, 235 à 242, 440, 441, 486, 503 à 509, 522 à 547 ; — IX, 266, 569 ; — X, 371, 498 à 503, 577, 578.
BONAPARTE (Caroline), I, 182, 331, 410, 415, 421, 422 ; — II, 42, 63 à 65, 107, 122, 130, 224, 234, 235, 241 à 242, 353 à 358, 388 ; — III, 2, 18, 60, 94, 96, 116 à 119, 161, 388 à 392, 430 ; — IV, 88, 89, 230, 244, 458 à 467 ; — V, 109, 110, 128, 153, 154, 490 ; — VI, 14, 27, 29, 46, 59 à 69, 77, 134 à 136, 212 à 217, 231, 232, 237, 244, 256 à 263, 277 à 280, 287, 291, 296, 300, 301, 341, 409 à 413, 416 à 419, 452, 456, 457, 489, 547, 568 ; — VII, 40 à 43, 61, 158 à 169, 193, 199 à 201, 221 à 230, 275, 492, 496, 499, 501, 531 à 535, 541 à 547, 573 ; — VIII, 115, 409, 441, 500 ; — IX, 314 à 319, 455, 456, 515, 550 ; — X, 30, 32, 36, 37, 105 à 115, 120, 594.
BONAPARTE (Charles), I, 9, 43, 47, 69, 70, 82, 413 ; — II, 439, 441.
BONAPARTE (Charles), fils de Lucien, VII, 528.
BONAPARTE (Charlotte), fille de Lucien, VII, 103, 109, 110, 118, 528.
BONAPARTE (Élisa), I, 40, 41, 182, 383, 400, 420 ; — II, 42, 82, 107, 199, 243 ; 388 ; — III, 228, 289 ; — IV, 458 ; — V, 110, 111, 118, 463 ; — VI, 4, 60, 61, 67, 69, 289, 489.
BONAPARTE (Jérôme), I, 182, 332, 383, 415 ; — II, 42, 107, 108, 130, 341 ; — III, 17 à 19 ; — V, 119, 308 à 313, 527, 545 ; — VI, 68, 69, 127, 165, 260, 452, 465, 467, 477. 486 à 492, 572 ; — VII, 42, 481, 482, 502 ; — VIII, 342 ; — X, 371, 439, 440, 480.
BONAPARTE (Mme Jérôme) Patterson, V, 119, 308 à 312 ; — VI, 127, 465, 484 à 493.
BONAPARTE (Mme Jérôme). Voir : *Catherine de Wurtemberg*.
BONAPARTE (Joseph), I, 40, 70, 71, 81, 180, 211, 289, 333, 378, 382 à 384, 399, 410 à 413, 421, 424 ; — II, 34, 35, 42, 55, 82, 88, 89, 98, 105, 111, 112, 117, 121, 130, 132, 134, 148, 149, 243, 285, 307, 435, 439, 440 ; —

III, 5, 18, 151, 209, 267, 269, 352, 401; — IV, 203, 263; — V, 31, 100, 101, 112, 308, 390, 523; — VI, 35, 59, 60, 68, 126, 129 à 133, 165, 259, 262, 263, 273, 489, 573, 574; — VII, 104, 267, 171 à 275, 278, 312, 324; — VIII, 152, 243, 248, 250, 342 à 344, 412 à 423, 437, 549, 552, 569; — X, 124, 199, 223, 239, 241, 263, 371, 439, 440, 462, 480.

BONAPARTE (Mme Joseph), I, 10, 211, 413, 414, 421; — II, 64, 107, 112, 127, 149, 234; — III, 27; — V, 112, 128, 153, 544; — VI, 60, 132 à 134; — VII, 319; — VIII, 418, 424, 486, 489, 543, 553; — IX, 266; — X, 461, 462.

BONAPARTE (Lœtitia), I, 9, 34, 37 à 42, 82, 83, 176, 181, 182, 188, 199, 389, 395, 410, 415, 421; — II, 63, 64, 80 à 82, 96, 98, 102, 105, 107, 121, 126 à 134, 184, 186, 199, 229, 243, 244; — III, 17, 209; — IV, 100, 258, 429; — V, 119, 120, 128, 155, 308, 462, 523 à 526, 538, 543 à 547; — VI, 2 à 9, 18 à 22, 61, 63, 69 à 74, 96, 108 à 119, 132, 134, 212 à 215, 244, 415, 480, 481; — VII, 36, 87, 100, 169, 319, 442, 443, 492; — VIII, 224, 343, 461 à 465, 480, 488, 499 à 501, 509, 534, 540, 543; — IX, 134, 212, 265, 442, 443; X, 259, 429, 577.

BONAPARTE (Louis), I, 182, 319, 332, 383, 415, 416; — II, 42, 65 à 67, 101, 102, 107, 130, 243; — III, 269; — VI, 68, 77, 125 à 127, 131, 165, 259, 273, 489, 572; — VII, 104; — VIII, 85 à 89; — IX, 93, 94, 501; — X, 480.

BONAPARTE (Napoléon-Charles), fils de Louis, VI, 127, 341, 345, 346, 406, 407, 569.

BONAPARTE (Charles-Louis-Napoléon), fils de Louis, VII, 44.

BONAPARTE (Louis-Napoléon), fils de Louis, VI, 44, 45, 159.

BONAPARTE (Lucien), I, 9, 36, 40, 82, 176, 184, 379 à 383, 410, 415, 418 à 421; — II, 34, 35, 47, 56, 58, 59, 82, 88, 89, 98, 107, 117, 120 à 123, 130 à 134, 144 à 155, 179, 181, 185, 186, 243, 283 à 285, 302 à 307, 324 à 338, 388; — III, 18, 22 à 31, 62, 228 à 233, 237, 289, 450; — IV, 62, 100, 240, 241, 265, 490; — V, 118, 119, 313, 549; — VI, 6, 68, 69, 73, 130, 489, 571 à 576; — VII, 99 à 110, 192, 513 à 535; — VIII, 422; — IX, 151, 441 à 445; — X, 372, 451 à 454.

BONAPARTE (Mme Lucien-Christine Boyer), I, 10, 381, 382, 400, 410, 415, 420, 421; — II, 107, 127, 146 à 154, 181 à 186; — III, 209; V, 312.

BONAPARTE (Mme Lucien, Vve Jouberthon), V, 119; — VI, 133; — VII, 104 à 110, 319 à 334.

BONAPARTE (chanoine Lucien), I, 39, 82, 83, 289.

BONAPARTE (Paul), fils de Lucien, VII, 528.

BONCHAMPS (de), III, 349.

BONDIEU (Léonard), VI, 377 à 386.

BONDIEU (Mme Léonard), VI, 377 à 386.

BONDIEU (Sophie), VI, 380 à 385.

BONNAIRE (de), préfet, V, 191, 196.

BONNECARÈRE (de), I, 120, 125, 128, 129, 137; — X, 253.

BONNET (général), VIII, 156.

BONNEUIL (comte de), IX, 352, 360, 365 à 367.
BONNEUIL (Mme de), VI, 233.
BONNEUIL (Mlle de). Voir : *Mme Regnaud de St-J-d'A.*
BONNEVAL (vicomtesse de), VI, 475, 476.
BONNIER, diplomate, II, 70.
BONSTETTEN, V, 54.
BONTEMPS (général), II, 84.
BORGHÈSE (prince Camille), V, 113; — VI, 17; — VII, 161 à 165; — VIII, 491, 492.
BORJA (Francisco), VII, 272.
BORY-SAINT-VICTOR, III, 279; — IV, 563, 564; — V, 14; — VI, 549; — VIII, 253 à 255, 263.
BOSQUET, dentiste, III, 241.
BOSQUIER-GAVAUDAN. Voir : *Gavaudan.*
BOSSU (abbé), IV, 112, 117 à 120.
BOTTOT, II, 143.
BOUBERT (Mme de), VI, 361.
BOUCHEPORNE (Mme de), VI, 361.
BOUCHARD (abbé), X, 572.
BOUCHERVILLE (comte de), I, 62 à 65.
BOUCHERVILLE (comtesse de), I, 64 à 66.
BOUCHERVILLE (Mlle de). Voir : *Princesse de Comnène.*
BOUILLÉ (marquis de), II, 20; — IX, 228, 435; — X, 237, 243, 306 à 310, 371.
BOUILLÉ (Mme de), (cour Imp.). V. 105.
BOUILLÉ (Mlle de). Voir : *Mme de Contades.*
BOULAY DE LA MEURTHE, III, 104.
BOULOGNE (de), évêque, IV, 296; — VIII, 471, 472.
BOURDON (Léonard), I, 224; — IV, 384; — IX, 230.
BOURBON (prince de), II, 143, 444; — X, 474.
BOURBON (cardinal Louis de), VII, 274.
BOURBON (Louise de). Voir : *Mme Godoï.*
BOURBOTTE, I, 229, 231, 251, 257, 258.
BOURCIER (général), V, 30, 31.
BOURDOU (Léonard), I, 224; — IV, 384; — IX, 230.
BOURDOIS, médecin, VI, 434.
BOURGEAL (général) VIII, 258.
BOURGOIN (Mlle), actrice, III, 449, 450.
BOURMONT (de), VII, 341, 367, 368.
BOURRIENNE, I, 179 à 182, 188, 260, 309, 316, 400; — II, 10, 52, 53, 100 à 107, 142, 258, 276, 380, 386; — III, 18, 64, 142, 176, 224, 261, 270, 273, 284, 297, 301, 307, 386 à 393, 406 à 430; — IV, 21, 89, 109, 516; — V, 161, 168, 184; — VI, 218, 219, 258, 442, 443; — X, 259.
BOURRIENNE (Mme), I, 317, 319.
BOUSQUET, III, 79, 80.
BOUTET, armurier, III, 62; — V, 96.
BOUTOURLIN, VIII, 465, 466.
BOWLER (Arthur), VIII, 525 à 527.
BOYER (général), VIII, 30, 49, 80 à 82, 219, 444; — X, 213, 214.
BOYER, cousin de Lucien Bonaparte, II, 149; — VI, 571; — VII, 531, 532.
BOYER (Christine). Voir : *Mme Lucien Bonaparte.*
BRAHÉ (comte de), X, 403, 404.
BRANCAMP (Mme de), III, 241, 243; — V, 355, 403; — VI, 496; — VIII, 50; — IX, 190.
BRANCHE (Mme) chant., III, 94.
BRANCIFORTE (marquise de), VII, 154.
BRAYER (général), X, 571.
BRÉGY, IX, 567.

Bréhan (Mme de), VI, 283, 284; IX, 132, 489, 522.
Brell (Corneille), VIII, 474.
Brénier (général), VIII, 300.
Brésil (prince de). Voir : *Jean IV de Bragance*, roi de Portugal.
Bressieux (de), VIII, 115, 116.
Bressieux (Mme de), VI, 16; — VIII, 114 à 116.
Breteuil (de), I, 105, 113; — V, 47; — X, 450.
Briche (général), VI, 47 à 54; — X, 538, 539.
Briche (Mme la générale), VI, 47 à 54.
Bridaine (père), IX, 233 à 235.
Brienne (Mme de), X, 131, 132.
Brienne (de). Voir : *Loménie*.
Brigode (de), IV, 337; — V, 69, VI, 289, 290, 296; — VII, 545; — VIII, 535, 545; — IX, 156, 450, 452.
Brigode (Mme de), VI, 468 à 473; VIII, 214.
Brionne (comtesse de), I, 452 à 457; IX, 500.
Brissot, IX, 228.
Broc (Mme de), III, 386; — V, 68; VI, 136, 341, 342, 350, 351, 359.
Brockhausen (baron de), VI, 429; — VII, 70, 315 à 317, 333.
Broglie (de), évêque, X, 294.
Bron (général), VIII, 154.
Brueyx (amiral), VI, 344.
Brun (Mme), X, 262.
Brune (maréchal), I, 309; — II, 87, 135, 146, 310; — III, 201, 340 à 363, 366: — IV, 558.
Brune (Mme la maréchale), III, 360, 361.
Brunet (général), III, 345.
Brunet, acteur, III, 379; — IV, 72, 73; — VII, 506, 507; — IX, 179; — X, 509, 510.
Brunetière, avocat, I, 191, 199, 236, 265, 308, 309, 320, 388 à 390: — II, 97, 98, 125, 126, 134 à 137, 285, 303, 313, 314, 374; — III, 59, 184, 209; — IV, 53 à 62; — VI, 37.
Brunville (Mme de), II, 199.
Brunswick (Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de), III, 338, 339.
Brunswick (Guillaume-Frédéric, duc de), VI, 179, 180.
Bruyères (général), IX, 216, 435.
Bruyères (Mme la générale), III, 175.
Bubna (de), II, 173, 174; — IX, 417, 450; — X, 82.
Bucquet (Joseph), chouan, IX, 363, 365.
Bucquet (Mme), III, 79, 80.
Buffardin III, 365.
Bulow (de), III, 178; — X, 20.
Buloz, officier, X, 293, 395.
Buonacorsi (Sénat), X, 290.
Burghess, VII, 347.
Burke, publiciste, VI, 151, 499.
Butini, médecin, IX, 488, 492, 495.
Button (Victor), officier, IV, 534.
Buxhowden, V, 490.
Byron (lord), VII, 357; — VIII, 506.

C

Cabanis, X, 315.
Cabarrus (François, comte de), II, 48; — VII, 276.
Cabarrus (de), son fils, II, 50.
Cacault (général), VIII, 139 à 141, 145, 167, 170, 187 à 190, 195, 206.
Cacault (Mme la générale), VIII, 189, 190.
Caccapiatti (cardinal), VII, 514.
Cadaval (duc de), V, 370, 403,

404, 418, 420, 460, 504 ; — VII, 15, 439, 440 ; — IX, 253.
Cadaval (duchesse de), V, 370, 403, 404, 418, 420, 460, 504 ; — VII, 15, 439, 440 ; — IX, 253.
Cadaval (Adélaïde de), VII, 441.
Cadoudal (G.), IV, 505 à 509, 516 ; — IX, 351 à 354.
Caffarelli (général, Marie-François-Auguste), III, 83 ; — VI, 174 ; — VIII, 319, 320, 326 à 335 ; — IX, 438.
Caffarelli (général, Louis-Marie-Joseph), VIII, 320.
Cafarelli (baron de), préfet, X, 227.
Cailhet de Geisne, VI, 310 à 315 ; — VII, 267 ; VIII, 4 à 7, 340, 493, 494.
Calder (amiral Robert), V, 463, 464, 482.
Calonne (de), IV, 277 à 283.
Calvet (François Mouval), VII, 33.
Camarata (marquise de), V, 329.
Cambacérès, I, 79, 80, 188 ; — II, 103, 160, 163, 317 ; — III, 38, 121, 147 à 166, 283, 284, 395, 396 ; — IV, 159, 166, 167, 199, 203, 222, 224, 498, 546 ; — V, 144, 145 ; — VI, 37, 38, 164, 219, 220, 250, 261 à 263, 277, 324, 325, 374 ; — VII, 74, 82, 173, 312, 313, 330, 373 à 377, 552 ; — VIII, 363, 364, 397 à 399 ; — IX, 6, 3, 78, 85, 87, 91, 104, 105, 120, 424, 428, 430, 553, 554, 559 ; — X, 124.
Cambacérès, (cardinal), IV, 228.
Cambis (de), VI, 138, 219.
Cambis (Mme de), VI, 138.
Cambronne (général), X, 549.
Campan (Mme), I, 422 ; — II, 63 ; — III, 386 ; — V, 67 ; — VI, 96, 135, 136 ; — VIII, 432.
Campan (de), beau-père, IV, 381.
Campbell (colonel), X, 143, 192 à 195, 514.
Campi (maison de Lœtitia), VI, 114 ; — VII, 103 à 110.
Campo-Allange (comte de), V, 187, 230, 275, 360, 390, 505, 518.
Candeille (Mme Simon), VII, 33, 34.
Cani (abbé de), I, 373, 374.
Canisy (Mme de), VII, 545.
Canouvile (Ernest de), VII, 545, 546.
Canouville (Jules de), VI, 230, 232, 409, 416 ; — VII, 545, 546 ; — VIII, 531 à 541.
Canova, III, 139 ; — VII, 62, 63.
Canning (lord), IX, 100 ; — X, 417, 525.
Canuel (général), III, 192.
Caparica (comte de), VII, 15.
Capelle, préfet, VIII, 548, 549.
Capo d'Istria, X, 525.
Caprara (cardinal), IV, 231, 430, 433, 438 à 440.
Capucino (El) (Don Julian), VII, 190, 401 ; — VIII, 17, 20, 34, 102 à 105, 136, 140, 146, 147, 171, 199, 206 à 209, 223, 300, 335, 336.
Caraman (Mme de), VI, 459.
Caravita, aut. dram., V, 435.
Carignan (de), ét. maj. de Nunat, VII, 161.
Carignan (Mme de), VII, 161.
Carion Nisas, III, 368 à 371 ; — IX, 87 à 93.
Carion-Nisas, officier, VII, 342, 367, 398.
Carlos (don), infant, VII, 138, 140.
Carnot, I, 223, 224, 289 ; — II, 135, 270, 273 ; — VII, 21, 90 ; — V, 33, 134 ; VII, 538 ; X, 279, 339 à 341.
Caro-Ventura, VIII, 332, 425, 479.

Carrier, I, 198, 199.
Carrujo (Mme), V, 242.
Carteaux (général), I, 441.
Casabianca (général), II, 130; — VI, 22, 78, 114.
Casabianca, officier marine, VI, 343 à 345.
Casabianca, fils du marin, VI, 343 à 345.
Caselli (cardinal), IV, 219.
Cassal (Félix), III, 135 à 138; — IV, 418 à 422.
Castanos, VII, 276, 324, 365; — VIII, 9 à 18, 132.
Castel-Franco (prince de), VII, 273.
Castellani, médecin, X, 101.
Castellar (maréchal, marquis de), VII, 134, 146.
Castlereagh, VI, 534; — VII, 489; — VIII, 131, 132, 439; — IX, 320, 346; — X, 31, 133, 417, 526.
Castro (Evariste Perez de), VII, 250, 267.
Castro-Marino (comte de), V, 352 à 360, 390, 391, 505.
Catalini (Mme), chant., V, 430 à 435.
Catelan (de), VIII, 556.
Catelan (Mme de), II, 33.
Cathcart, X, 133, 347, 359, 401, 418, 419, 431, 461.
Catherine, II; — III, 432 à 439; — IV, 16, 34, 278 à 286, 443, 444; — V, 267; — VIII, 453; — X, 71, 194, 195, 363.
Catherine de Wurtemberg (Mme Jérôme Bonaparte), V, 527; — VI, 452, 460 à 467, 477 à 493; — VII, 74; — X, 508, 509.
Caulaincourt (de) père, I, 390, 405, 427 à 430; — II, 101, 231 à 234, 244, 328, 390 à 400, 421 à 425, 435.
Caulaincourt (Armand de), I, 428 à 431; — II, 396; — VI, 6, 20; — VIII, 455 à 466; — IX, 58, 115, 116, 390, 416, 417, 446 à 450, 468, 533 à 535, 538, 540; — X, 21, 86 à 88, 134, 135, 142, 208, 236, 281 à 285, 306 à 309, 334, 373, 378, 382, 383, 387, 389, 398, 399.
Caulaincourt (Mme Armand de), IX, 118.
Caulaincourt (Auguste de), I, 428 à 431; — II, 396; — IX, 115.
Caulaincourt (Mme Auguste de), I, 431; — II, 206; — IX, 115.
Caumont, acteur, III, 386.
Cavagnari, VII, 161, 162, 286, 320, 369, 388; — VIII, 224 à 227.
Cavaignac (général), IX, 314.
Cavailheros (comte de), VII, 15, 126.
Cavour (Mme de), VI, 285.
Cayla (Mme du), VIII, 71; — X, 254.
Cazalès, VI, 38.
Cazeaux (Mme de), I, 405; — II, 30, 31, 96, 188, 199, 200, 208, 210; — VI, 508, 512; — VII, 550 à 554.
Cazeaux (Laure de), II, 31, 96, 200 à 207, 277; — III, 3; — VI, 135, 503; — VII, 550 à 554; — IX, 508, 511.
Cazotte, I, 440; — VI, 554.
Ceracchi, II, 296 à 304, 334 à 336; — III, 84, 130, 291.
Céré (de), III, 274 à 280.
Céré (Mlle de). Voir *Mme d'Houdetot*.
Cervoni (général), IV, 240; — V, 98 à 100.
César. Voir : *Germain*.
Cetto (Mme de), V, 155.
Cevallos (Pedro), VII, 137, 139, 144, 149, 150, 272, 276.

Chabot de l'Allier, X, 353.
Chabot (Fernand de), X, 55.
Chabrol (de), X, 176, 180, 324.
Chalais (prince de). Voir : *Elie de Périgord.*
Chalais (princesse de). Voir : *Mme Elie de Périgord.*
Chales (couvent), I, 224.
Challeret (abbé), III, 343.
Chalons (comte de), V, 361 à 366, 375, 410.
Chalons (comtesse de). Voir : *Duchesse de Coigny.*
Chambaudouin (Mme de), VI, 283.
Chambaudouin (Mlle de). Voir : *Mme la générale Reynier.*
Chameroi (Mlle), danse, III, 7; — IV, 392 à 395; — VII, 76.
Champagne (de), II, 183.
Champagny (de), V, 148; — VI, 282; — VII, 192, 374, 375, 411, 490; — VIII, 408.
Champagny (de), VI, 281, 282.
Champcenetz (de), III, 443; — X, 203.
Champeaux, X, 353.
Championnet, II, 67 à 72; — VIII, 57; — IX, 68.
Champollion-Figeac, X, 570 à 572.
Channovrier (Rueil), III, 296, 297.
Chapatte (Mlle), V, 516, 517, 518; — VI, 97 à 108.
Chapelle (Henri), piqueur, VI, 98 à 188, 247.
Chapelle, conspirat., III, 85.
Chaptal, III, 115; — IV, 62, 63, 113, 194, 416; — V, 83; — VI, 158; — VII, 69; — X, 174.
Charbonnier, coiffeur, II, 23; — III, 3; — VI, 485.
Charbonnier (général), III, 197, à 202, 348.
Charles X, I, 105; — IV, 283, 285; — VI, 552; — X, 169, 170, 184, 348, 369, 378, 386, 405 à 409, 430, 433, 439, 446 à 448, 494, 534, 541, 546, 581 à 586, 594, 595.
Charles IV, II, 275; — III, 50, 62, 234; — IV, 188; — V, 255 à 264, 268, 269, 291, 292, 521; — VII, 110, 118 à 121, 129 à 133, 138, 140 à 145, 153, 235, 240 à 249, 253, 267, 271 à 275, 325, 397; — VIII, 338 à 340, 490 à 494; — X, 72, 479.
Charles XIII, IX, 384; — X, 149.
Charles-Emmanuel, X, 101.
Charles (archiduc), II, 78; — III, 262, 271, 312, 354; — V, 490, 498; — VII, 462; — VIII, 40, 42; — X, 329.
Charles, physicien, IV, 390 à 392.
Charles, aide de camp de Leclerc, III, 203 à 213, 423; — IV, 174 à 186.
Charles, officier, frère du précédent, III, 229 à 231; — IV, 511, 519, 520, 540 à 543.
Chassé (colonel), VIII, 258, 259.
Chasseloup-Laubat (de), X, 290.
Chastellux (comtesse de), III, 241, 243.
Chastellux (de), fils, III, 241.
Chateaubriand, X, 190, 326 à 332.
Chateauneuf (de), III, 148.
Chateauvieux (Frédéric de), V, 50.
Chatillon (Ch. de), II, 149; — VI, 97; — VII, 110, 517, 519, 524, 528 à 531; — VIII, 422; — X, 451 à 454.
Chatillon (peintre), III, 27, 228.
Chaudron-Rousseau (général), VIII, 268.
Chauvelin, X, 277.

Chauvelin (Mme), II, 29, 30.
Chauvet, I, 316, 338 à 341 ; — II, 76, 77.
Chazet (Alissande), VI, 287, 290 ; — VII, 537 à 540.
Chazotte, III, 242.
Chenard (théâtre), II, 132 ; — III, 37.
Chénier (Joseph), I, 202.
Chéragay, VIII, 363.
Chéragay (Mme), VIII, 363.
Chérin (général, II, 39.
Cherny (Mme de), X, 191.
Cherval (de). Voir : *Lageard de Cherval.*
Chevalier (Mlle), institution, I, 150 à 155.
Chevallier (Mlle), chant., II, 289.
Chevallier (1re machine infern.), III, 78 à 94, 415.
Chevreuse (Mme de), cour imp., VI, 6, 502, 508 à 515 ; — VII, 268 à 270, 511 ; VIII, 555 ; — IX, 1, 57, 143, 269, 270, 518 ; — X, 101.
Chevreuse (de), son fils, VI, 508, 509.
Chiappe, I, 194.
Chinard, sculpteur, VI, 102.
Choiseul (Mlle de). Voir : *Mme de Marmier.*
Chollet (Sénat), VI, 22 ; — VIII, 501 ; — X, 290.
Chollet (Mlle). Voir : *Mme d'Arlincourt.*
Choudieu, I, 224.
Cholmondeley (lord), IV, 300, 301.
Cholmondeley (lady), IV, 300, 301.
Christian VII, X, 101.
Christophe, IV, 250, 260 ; — VI, 203, 204 ; — VIII, 474, 475 ; — IX, 62, 107.
Cicé (Mme de), III, 253.
Cimarosa, III, 375 à 378.
Cimarosa (Mme), III, 376.
Cisneros (amiral), V, 483 ; — VIII, 438.
Clairisse (abbé), IX, 335.
Clairon (Mlle), IV, 54 à 66.
Clarence (duc de), X, 477.
Clarke (général), VI, 52, 121, 450, 453 à 461 ; — VII, 464 ; — X, 21, 222, 223, 239, 241, 274, 546, 578.
Clary (Mlle Désirée). Voir : *Mme la maréchale Bernadotte.*
Clary (Mlle Julie). Voir : *Mme Joseph Bonaparte.*
Clauzel (maréchal), I, 348 ; — IV, 463 ; — VIII, 49, 52, 77, 155 à 158, 302, 309 à 311, 432 ; — IX, 329.
Clavières, IX, 335.
Clermont-Tonnerre (de), VI, 285 ; — VIII, 506.
Clément (adjudant-général) III, 229 à 231 ; — IV, 511, 519, 520, 540 à 545.
Clément (Mme), IV, 520.
Clément (guide des Pyrénées), VI, 347 à 349 ; — VII, 458, 459.
Clément de Ris, IV, 548 à 557 ; VI, 22.
Clotilde (Mlle), danse, IV, 392 ; X, 508.
Clouet, officier, VI, 231.
Cobentzel (Louis de), II, 404, 405 ; — III, 352, 401, 404, 431 à 440, 449 ; — IV, 80, 353, 354.
Cobentzel (Philippe de), III, 439 ; — IV, 80, 353 à 356, 368, 369, 377, 391, 392.
Cochelet (Mlle), VI, 362.
Coigny (duc de), V, 361, 362.
Coigny (duchesse de), V, 361 à 366.
Coigny (marquis de), VI, 238, 260, 261.
Coigny (marquise de), VII, 278 ; — X, 354.
Coigny (Fanny de). Voir : *Mme la maréchale Sébastiani.*

Coiffier (de), X, 353.
Coiffier, papetier, IX, 252.
Coin (général), VIII, 188, 191, 192, 195 à 197.
Colaud (général), X, 290.
Colbert (général Auguste de), IV, 451; — V, 21 à 26; — IX, 145.
Colbert (général Edouard de), II, 49, 50; — III, 227; — IV, 451, 520; — V, 21 à 28, 158, 159; — VIII, 111.
Colbert (général Alphonse de), V, 25, 32, 33.
Colbert (Mme la générale Alphonse de), V, 32, 33; — VII, 161, 545.
Côle (général), X, 419, 420.
Côle (Mme la générale), X, 419 à 420.
Colingwood (amiral), V, 480.
Collines, médecin, III, 253.
Collot, III, 422 à 427.
Collot d'Herbois, I, 173, 187, 198, 223, 224; — II, 141.
Colombier (Mlle du). Voir : *Mme de Bressieux*.
Comac (baron de), IX, 355.
Combray (marquise de), IX, 352 à 369.
Combray (Mlle de). Voir : *Mme Aquet*.
Compans (général), II, 165; — X, 295.
Comnène (abbé de), VI, 247; — VII, 285, 414; — IX, 150, 151, 277, 491; — X, 137, 349, 487, 512, 517, 519.
Comnène (Démétrius de), I, 82 à 84, 411; — II, 374, 433, 434, 439, 442 à 445; — III, 115, 116; — V, 245; — IX, 150; — X, 349, 521.
Comnène (comte Georges de), IX, 150, 151; — X, 138 à 141.
Comnène (prince de), I, 62 à 66; — X, 349.
Comnène (princesse de), I, 62 à 67; — III, 379 à 383; — X, 155, 349.
Comnène (Irène de), I, 64.
Condorcet, I, 148; — X, 315.
Conningham (lord), IV, 351 à 352.
Conningham (lady), IV, 351 à 352.
Conroux (général), VIII, 289.
Consalvi (cardinal), IV, 219 à 222; — V, 97, 399; — VII, 513, 514; — X, 482 à 486.
Constant (Benjamin), V, 51; — VIII, 558; — IX, 118, 119.
Constant (V. de ch. de N.), VI, 241; — IX, 268, 269; — X, 314, 315, 440.
Constantin (grand duc), IV, 4; — X, 359.
Contades (Mme de), II, 20, 21, 26 à 29, 210, 282; — III, 8; — V, 405; — VI, 241.
Contat, aînée (Mlle), actrice, II, 354; — III, 451, 460; — VI, 524, 525; — VIII, 504.
Contat, cadette (Mlle), actrice, III, 451.
Contréglise (de), IX, 193.
Copons (général), VIII, 263.
Copp (cordonnier), IV, 246.
Corbigny (de), préfet, IV, 338.
Corcelet, IV, 39, 124.
Cornet (Sénat), X, 290.
Correa (Antonio), VII, 138.
Correa (Ignatio), VII, 138.
Corvisart, II, 252, 253, 258 à 260; — IV, 100, 126; — VI, 386, 409; — IX, 159 à 166, 432; — X, 315, 426.
Cossé Brissac (de), † en sept. 92; — VI, 24.
Cossé Brissac (de), VI, 19 à 23, 113, 117.
Cossé Brissac (Mme de), VI, 21 à 24, 112 à 119, 300.
Cotton (Charles), amiral, VII, 349.

Couder, cordonnier, I, 169, 286, 287.
Courtomer (de), VI, 434; — IX, 154, 490, 522.
Coutard (général), VIII, 77, 78.
Couthon, I, 205 à 208.
Coxe (général), VIII, 130, 300, 301.
Cramayel (de), VI, 330.
Crawfurt (de) 497 à 499; — VIII, 150, 161.
Créquini (de), III, 421, 422.
Crescentini, V, 430, 435; — VIII, 522; — X, 228.
Cressy (Mlle de). Voir : *Mme de Bréhan.*
Cuesta, VIII, 265, 332 à 339.
Cuillebot (Mlle). Voir : *Mme Soufflot.*
Cuizot (Mlle), VI, 164.
Curé, IV, 543.
Curial (général), X, 4.
Curnieu (de), VII, 545.
Curson, marin anglais, VII, 524.
Custine (général), X, 203, 204.
Cuvier, VII, 69; — X, 353, 368.
Czernicheff (de), VIII, 404 à 411; — X, 342 à 345, 360, 372 à 375, 400, 455, 456, 460, 462.

D

Daisies, X, 509.
Dalberg (de), prince primat., VII, 47 à 49; — X, 289, 296, 299, 303.
Dalberg (duc de), VII, 45 à 49.
Dalberg (duchesse de), VII, 49.
Dallemagne, broderies, V, 94.
Damas (général), II, 2, 11, 252; — III, 223, 226, 227; — V, 22, 25, 26.
Damas (Roger de), III, 115; — IV, 275, 276.
Damas (de), X, 407.
Dambarrère (général), X, 290.
Dampierre (de), évêque, IV, 288.
Dampierre (de), charrois milit., I, 140.
Danican (général), I, 309; — IX, 420.
Danton, II, 141; — IV, 210; — IX, 228; — X, 277, 282.
Darricau (général), VIII, 257.
Daru, IX, 577 à 579; — X, 12.
Daubenton, I, 213, 214.
Daubersaert (Sénat), X, 290.
Daumesnil (général), X, 128, 410 à 415.
Daumesnil (Mme la générale), X, 411 à 415.
Daumesnil (fils), X, 411 à 415.
Daunou, II, 40; — III, 120.
Daure, III, 64; — IV, 451; — IX, 315; — X, 109.
David (le peintre), I, 198; — II, 55; — IV, 370, 371, 384; — V, 128; — VI, 73; — IX, 561; — X, 253.
David, imprimeur, X, 538.
David (Jean), chouan, IX, 357 à 359, 375 à 377.
Davis (Charles Town de), II, 95.
Davout, III, 223, 352, 353; — IV, 390, 450, 558 à 568; — V, 1 à 17, 487, 490, 492; — VI, 9, 11, 178, 184, 185, 189, 252; — VII, 480; — VIII, 48, 78, 482; — IX, 175, 307, 546, 577; — X, 290.
Davout (Mme la maréchale), II, 63, 64, 232; — IV, 560, 561.
Dazincourt, acteur, IV, 174, 292.
Dazincourt (Mlle), actrice, III, 460, 461.
Deban de Laborde. Voir : *Laborde.*
Debelle (général), II, 120, 124.
Debeuvry, II, 229, 346; — V, 158.

DECAEN (général), III, 262; — IX, 547.
DECRÈS, V, 71, 72, 468, 483; — VI, 263; — VIII, 201.
DECRÈS (Mme), V, 112.
DECAZES (duc), VI, 25; — IX, 522; — X, 449.
DECAZES (duchesse), VI, 25.
DEJEAN (Jean-François-Aimé), général, II, 270.
DEJEAN VIII, 548; — IX, 491.
DELAGRAVE. Voir : *La Grave*.
DELAHAYE (député), II, 41.
DELAHAYE (danse), II, 31.
DELAITRE, X, 324.
DELAMBRE, X, 353.
DELANOUE (industrie), II, 303.
DELANOY (Sénat), X, 291.
DELCHER, II, 129.
DELESSERT, III, 261.
DELGADO (Joseph), dit : *Pepe Hillo*, V, 442; — VIII, 118 à 122.
DELILLE (abbé), II, 442; — IV, 37, 44, 45, 171; — IX, 394 à 397; — X, 204.
DELMAS (général), IV, 232.
DÉMAILLOT (Eve), IX, 65.
DEMANEZ. Voir : *Aulan (marquis d')*.
DEMERVILLE, II, 298 à 301, 338; III, 84, 130.
DEMIDOFF, IV, 363 à 365.
DEMIDOFF (Mme), IV, 51, 363 à 365; — V, 415; — VI, 58; — VIII, 409; — X, 345.
DENNIÉE (comiss. ordonn.), I, 180, 301; — VI, 92.
DENYS (colonel), X, 265.
DENON, III, 140; — IV, 171, 370, 372, 383 à 387; — VII, 69.
DENTZEL (colonel), VIII, 321 à 324.
DEPÈRE (Sénat), X, 290.
DERIVIS (chant), X, 184.
DERVAL (Mme), actrice, III, 310.
DESAIX, II, 36, 171, 176, 177, 190; — III, 223.
DESANGES, VIII, 168, 169, 188.
DÉSARDOUINS, II, 72.
DESBASSAGNES (Mme), VII, 296, 297.
DESBROSSES (Mlle), théâtre, III, 373.
DESCORCHES DE SAINTE-CROIX. Voir : *Sainte-Croix*.
DESCOURTILS, botaniste, VI, 45.
DESFORGES, conspirat., III, 79.
DESGENETTES, I, 73; — II, 9, 193, 194, 377; — III, 74; — IV, 101, 450; — VI, 56, 245; — VII, 414, 417, 435; — IX, 206, 207; — X, 54, 55.
DÉSIRABODE, chimiste, III, 239.
DESLANDES, VIII, 420.
DESMAISONS, IX, 96, 97.
DESMAISONS (Mme), IX, 96, 97.
DESMASURES (abbé), VII, 177.
DESMOULINS (Camille), II, 141; — IV, 210.
DESMOUSSEAUX, préfet, VIII, 362 à 366.
DESPAULX, X, 353.
DESPEAUX (Mlle), modes, I, 421; II, 206, 371; — III, 282; — IV, 245, 523.
DESPORTES (Félix), III, 27, 228.
DESPRÉS, X, 353.
DESPRÉAUX (danse), II, 31 à 33, 208, 315; — III, 11; — VI, 29; — VII, 543; — VIII, 441.
DESPRÉAUX (Mme), II, 31.
DESRENAUDES, X, 353.
DESROCHES (adj. comm.), VII, 353.
DESSALINES, IV, 260; — VI, 43 à 45, 200 à 203; — VIII, 474, 475.
DESSALINES (Mme), VI, 201, 202.
DESSEIN (hôtel), V, 77 à 79.
DESSOLES (général), III, 340; — VIII, 252; — X, 269, 326, 410.
DESTILLIÈRE, VII, 89.
DESTUTT DE TRACY, X, 290 à 294

Des Veaux (Mme), III, 4, 5.
Devaisne (Mme), IV, 435, 457.
Devienne (Mlle), actrice, III, 451.
Devois, joaillier, VII, 284, 396.
Devonshire (lady Forestier, duchesse de), IV, 300, 432, 488.
Diana, II, 298, 299; — III, 130.
Didelot, III, 386 à 390.
Didelot (Mme), V, 186.
Diestrich (aide de camp), III, 97, 98, 198 à 201.
Diestrich (Mlle) III, 97, 98.
Didier, préfet, X, 572.
Dillon (Arthur de), VI, 245, 248.
Dillon (Mlle de). Voir : *Mme la générale Bertrand.*
Dino (duchesse de), IV, 345, 347.
Dirschkoff, I, 14; — IV, 6, 7.
Divoff (comte), VII, 388.
Divoff (comtesse), IV, 73, 342, 344, 348, 355, 356; — VI, 56, 58; — IX, 198, 199.
Dolgorouky (prince), IV, 34.
Dolgorouky (princesse), IV, 35 à 44, 347, 348, 371.
Dommanget, VIII, 503.
Dormann, diplomate, V, 292, 505.
Dorsenne (général), VIII, 209, 416.
Doucet (colonel), II, 293; — III, 86, 108, 417, 419; — IX, 75 à 78, 182.
Doulcet de Pontécoulant. Voir : *Pontécoulant.*
Dourence, VII, 26.
Doumerc (père), VIII, 520.
Doumerc (Alexandre), VIII, 520, 545, 548; — IX, 267.
Doumerc (Mme Alexandre), VIII, 520 à 523, 535, 545, 597, 598; — IX, 267; — X, 526, 527.
Dozainville (théâtre), III, 373, 445, 446.
Drake, diplomate, IV, 507; — IX, 44, 49.
Drouet d'Erlon, VIII, 71, 132, 170, 171, 176, 183, 184, 187, 200, 211, 222, 240, 268, 269, 289 à 293.
Drouet (chant), X, 228.
Drouot, X, 4, 435, 549.
Dubarry (Mme), III, 360.
Dubois (chevalier du guet), I, 98, 99.
Dubois, préfet de police, II, 158 à 163; — III, 54, 96, 107, 120, 257, 408, 414; — IV, 398, 488, 554; — V, 101; — VI, 414, 502; — VII, 320; — VIII, 88 à 90, 205, 297 à 403, 447 à 450, 466 à 474; — IX, 63 à 65, 86, 89 à 94.
Dubois, médecin, VIII, 381, 382; — IX, 497.
Dubois-Dubay, X, 290.
Dubosc, X, 182.
Dubroc, banquier, V, 207.
Dubuisson, médecin, IX, 66, 69.
Dubuquoy (Mlle), II, 402.
Duchambon (Mme), II, 156 à 163.
Du Chatel (comtesse), VII, 160, 508, 545, 546, 360, 444.
Duchaud (colonel), VIII, 507, 508, 544, 549.
Duchamp (Mlle), chant, X, 228.
Duchamp (colonel), X, 543.
Duchannois, médecin, I, 303, 304, 308 à 311, 330.
Duchesnoy (Mlle), actrice, III, 449.
Duckworth (amiral), VI, 42.
Dufour, perruquier, I, 238.
Dufresne (général), VII, 404.
Dugazon, III, 284, 372, 390 à 394; — IV, 173 à 177; — VII, 291.
Dugazon (Mme), III, 309, 373.
Dugommier (général), I, 345, 346.
Dugua (général), III, 223.
Duhek (chant), X, 228.
Duhern, conventionnel, I, 224; — IV, 384.
Dulaure, IX, 419 à 424.
Dulong (général), VI, 559.

DULONG, VII, 330.
DUMANOIR, VIII, 108.
DUMARSAY, I. 61.
DUMAS (Mathieu), III, 350, 351; — V, 17; — VI, 550, 552; — VIII, 19, 20.
DUMAS (Mathieu) (Mlle). Voir : *Mme la générale Fanceschi.*
DUMAS (Mlle Mathieu). Voir : *Mme de Saint-Didier.*
DUMERBION, I, 230.
DUMONT (André), conventionnel, I, 224; — IX, 228, 355.
DUMONT (Jacques), X, 502.
DUMONTGARDÉ, aide de camp de Berthier, V, 40.
DUMONTGARDÉ (Mme). Voir : *Mme Laplanche-Morlière.*
DUMOULIN (colonel), II, 145, 146.
DUMOULIN (de Grenoble), X, 532 à 540, 545, 548, 560, 561, 568 à 570, 575.
DUMOURIEZ, I, 120; — IV, 510; — X, 253.
DUNCAN (colonel), VII, 353.
DUNDAS (lord), IV, 127, 296.
DUPAS (général), IV, 515, 519, 520, 532 à 541; — V, 80, 162.
DUPATY (Charles), I, 368; — III, 3, 5.
DUPATY (Emmanuel), VIII, 111.
DUPHOT (général), I, 348, 379; — V, 101.
DUPIN (aîné), III, 360, 361.
DUPIN, aîné (Mme) III, 360.
DUPLAN, coiffeur, VI, 512.
DUPLAY, I, 77.
DUPLAY (Mme), I, 77.
DUPLESSIS-PASCOU, IX, 360.
DUPONT (général), III, 340, 342; — VII, 116, 239, 240, 276, 277, 293, 294, 324, 329, 365, 366.
DUPONT (Mme la générale), VII, 292 à 296, 427; — VIII, 9.
DUPONT DE NEMOURS, X, 193, 285.
DUPONT (Mme), femme de chambre de Caroline Bonaparte, VII, 199, 200.
DUPONT (Mlle), IX, 363.
DUPUIS (Mme) (cour Imp.), VI, 17, 19.
DUPUY (général Dominique Martin), III, 68, 69, 75.
DUPUY (général), II, 13 à 15; — IV, 294; — VI, 225 à 229.
DUQUESNOI (Convention), I, 251, 257, 258.
DUQUESNOY, maire, II, 342, 375.
DURAND (Mme la générale), VIII, 341.
DURANTE, musicien, III, 376.
DURFORT (comte Amédée de), V, 222.
DURFORT (comte Louis de), V, 222.
DURFORT (de), Le beau, V, 222.
DURFORT (Amélie de), V, 222, 282.
DURFORT (Mlle de). Voir : *Mme de Beurnonville.*
DURHUET, banquier, I, 116, 117, 174, 184.
DUROC, I, 188, 446; — II, 106, 160, 163, 176, 189, 222, 240, 274, 276, 288, 377, 380, 400, 404, 405, 426; — III, 43, 46, 65, 74, 93, 95, 162, 163, 166, 211, 212, 221, 319; — IV, 8, 20, 98, 109, 115 à 118, 303, 458, 481 à 485, 491, 493, 499, 505, 510, 516, 517, 526; — V, 23, 24, 178, 473, 493; — VI, 7, 8, 140, 158, 173, 178, 184, 208, 218, 221 à 225, 250, 268, 352, 355, 370, 389, 402, 413, 414, 442 à 448, 460, 461, 464, 502, 529, 565, 567, 570, 571; — VII, 86, 89, 96, 119, 123, 153, 178, 179, 189, 196 à 199, 205, 206, 219 à 223, 228 à 231, 325, 354, 368, 417, 441, 442, 451 à 456; VIII, 215, 216, 238, 285 à 287, 347, 351, 352, 427, 430, 514, 536; — IX, 99, 115, 124, 125.

133, 141, 150, 170, 176, 188 à 193, 196, 210, 219 à 222, 242, 275 à 283, 291 à 293, 301 à 309, 342, 346, 383, 402, 410, 433 à 441, 463, 464, 482, 558; — X, 7, 85, 136, 141, 382, 457.
DUROC (Mme), III, 118; — VI, 238, 239; — VIII, 260; — IX, 439.
DUROC (Mlle), IX, 439.
DUROI (Convention), I, 251, 257, 258.
DUROSNEL (général), VII, 566 à 572; — X, 270.
DUROSNEL (Mme la générale), VII, 568 à 572.
DUROSOI, I, 163, 226, 237.
DURUTTE (général), IV, 560.
DUSSECK, VI, 172.
DUVERNE DE PRESLE, II, 34.
DUTERNOY (chant), X, 228.
DUVEYRIER, II, 303; — III, 130, 132; — IV, 385.
DUVIDAL DE MONTFERRIER, III, 149, 160, 161.
DUVIDAL DE MONTFERRIER (Mlle Rose). Voir : *Mme Bastarèche.*
DUVIVIER (colonel), IV, 30.

E

EBLÉ (général), II, 87; — VIII, 52, 70.
ESCOÏQUIZ, VII, 118, 121, 138, 140.
EGA (comte d'), V, 288, 414, 416; — VII, 8.
EGA (comtesse d'), V, 283, 414, 415, 519, 522; — VII, 397, 399.
EGIDIO (José), VII, 264.
ELBÉE (d'), III, 349.
ELLEVIOU, II, 132; — III, 374, 446.
ELISABETH (Mme), I, 104, 107, 166, 167; — IV, 211.
ELISABETH (de Russie), IV, 282; — X, 147.
EMERY, médecin, X, 532 à 539, 546, 549, 561 à 568.
EMMERY (Sénat), X, 290.
EMILHIAUD (Everhrard), I, 275; — II, 208.
EMILHIAUD (Louis), I, 252 à 256, 262, 265, 266, 301.
EMPECINADO (El, Juan Martinez), VIII, 335, 336.
ENGHIEN (duc d'), I, 430; — IV, 506 à 509, 516; — V, 292; — VI, 354; — VIII, 458 à 460; — IX, 336; — X, 378, 386, 522.
EON (chevalier d'), VIII, 38.
ERNOUF (général), VII, 474; — IX, 288.
ERNSTWALD (baron d'), III, 47 à 51; — X, 145.
ERRANZ (Pasqual), VII, 450.
ESMÉNARD, IV, 195; — X, 454.
ESPINCHAL (d'), le père, VII, 54, 55.
ESPRÉMÉNIL (d'), I, 95 à 97.
ESSEN (général), VI, 275.
ESTERNO (d'), VI, 19, 20.
ESTÈVE, IV, 441, 459, 499; — VI, 354.
ESTRÉE (général), VI, 19, 25.
ETIENNE, VIII, 25; — X, 184.

F

FABIEN, VII, 476.
FABIER (général, baron), III, 192; — VIII, 286; — X, 255.
FABIER (baronne). Voir : *Mme Duroc.*
FABRE DE L'AUDE, VI, 280, 281, 285; — VII, 339; — VIII, 506, 507, 530 à 532, 545, 546; — IX, 522; — X, 290.
FABRE DE L'AUDE (Mme), VI, 330.
FAGAN (chevalier de), VIII, 89.
FALGUEYREYTES (de), officier, I, 107.

Fargeon, parfumeur, I, 369; — II, 354.
Fauchet (Claude), IX, 228.
Faudoas (Mlle de). Voir : *Mme la générale Savary.*
Faurax (chevalier de), VIII, 37.
Faussedoise (Convention), I, 224.
Favras (marquis de), X, 253 à 255.
Faypoult, I, 183.
Félice, I, 384, 387.
Félice (Mme), I, 384 à 387; — II, 76.
Féliere (ministre espagnol), VII, 151, 247, 248, 254.
Fenaigle (de), VII, 70, 80, 81.
Féraud (Convention), I, 229, 230.
Ferdinand Ier, de Naples, II, 445; — III, 240; — V, 102, 488; — VI, 35, 36, 90; — VII, 11; — X, 31, 72, 238.
Ferdinand VII, III, 239; — V, 245, 265, 271 à 273, 519 à 522; — VII, 34, 102 à 111, 117 à 121, 126, 130 à 145, 150 à 152, 235, 240, 244 à 255, 267, 271 à 274, 372; — VIII, 489; — IX, 463; — X, 21, 72, 83, 84, 127, 238.
Ferdinand (archiduc), V, 471, 488, 489.
Feria (marquis de), VII, 140.
Férino (général), X, 290.
Ferrant, maître de forges, I, 207.
Ferreira (François-Antoine), VII, 33.
Ferreri, VIII, 235.
Fesch (cardinal), I, 70, 71, 311, 340, 413; — II, 13, 105; — III, 269; — VI, 8, 115, 424; — VIII, 469, 470, 474; — IX, 264 à 267; — X, 371, 481.
Feutrier, évêque, VIII, 471; — IX, 266, 267.
Filanghieri (général), VII, 272.
Fioraventi, compositeur, V, 435.
Fissont, I, 439; — VII, 26, 258; — VIII, 82; — IX, 78, 131, 513, 514, 523.
Fitz-Gérald (lord Robert), V, 138 à 141, 388, 389.
Fitz-Gérald (lady Robert), V, 139, 140, 156, 388, 389.
Fitz-Henry, VIII, 300.
Fitz-James (duchesse de), VI, 527.
Fitz-James, ventriloque, VII, 44.
Fitz-Morris (de), VI, 145 à 147.
Flahaut (général, comte de), IV, 305 à 309; — VI, 274, 409; — VII, 400 à 402, 444, 542; — VIII, 173, 235, 409; — IX, 145, 296, 581; — X, 62, 63, 213.
Flamarens (Mme de), VI, 521 à 523.
Flaugergues, X, 75.
Fléchelle, III, 29 à 32.
Fleurieu (de), VI, 11, 14; — VIII, 115, 116.
Fleury, acteur, III, 159, 451 à 460; — IV, 173, 174.
Fleury (fils de l'acteur), marin, III, 461.
Fleury (Mlle) actrice, III, 449.
Fleury (Mlle). Voir : *Mme Boireau.*
Florainville, officier de gendarmerie, IV, 565, 566; — V, 8, 17.
Flotte (Mlle de), VIII, 509, 510.
Foison, gendarme, IX, 376 à 379.
Folard (Mlle). Voir : *Mme de Boubert.*
Foncier, joaillier, II, 229, 356; — III, 273; — IV, 246; — V, 95, 182; — VII, 485.
Fonfrède, III, 375.
Fontaine, architecte, III, 297; — VIII, 394; — IX, 278, 462, 463, 466.
Fontanes (de), II, 82; — VI, 405 à 407; — IX, 221, 222,

244; — X, 75, 290, 351 à 363, 580.
Fontanges (Mme de), I, 405; — II, 199; — V, 525, 538, 545; — VI, 10, 11, 96, 114; — VIII, 509, 534.
Fontenay (de), II, 48.
Fornier de Montcazal, II, 65, 66.
Fossin, joaillier, X, 362.
Fouché, I, 135, 190, 247; — II, 126, 147, 164, 263 à 269, 298 à 302; — III, 83, 115, 121 à 133, 176, 253, 257, 263, 412, 416; — IV, 74, 96, 97, 485, 492, 493, 498, 549, 550, 554, 555, 557; — V, 4, 6, 61, 138, 200; VI, 409, 414, 502; — VII, 367, 421, 422, 425; — VIII, 26, 87 à 91, 201, 396 à 404; — IX, 64, 65, 85, 231, 338, 505, 560, 567; — X, 28 à 30, 103 a 105, 148, 589, 594.
Fouché (général), VIII, 49, 80, 81.
Fouillon, pamphlétaire, IV, 91.
Fouques, IV, 385.
Fouquier-Tinville, III, 124.
Fourcroy, I, 214; — IV, 113, 384, 416.
Fourès (Pauline), II, 192 à 194; — III, 63 à 77; — IV, 84, 169.
Fourès, officier, III, 63 à 77, 207.
Fournier (général), III, 415; — V, 5; — VIII, 170, 171, 175, 189, 190, 208, 216, 229, 230, 244, 229, 270 à 282.
Fournier, évêque, VIII, 468 à 474.
Fournier, médecin, X, 545.
Fourrier, préfet, X, 535, 542, 548, 562, 571.
Fox, I, 438, 439; — III, 396, 397; — IV, 236, 288 à 300, 344, 358; — V, 536; — VI, 150 à 152.
Foy (général), II, 84; — VII, 19; — VIII, 215; — IX, 323, 326.
Foy (Mme la générale), VII, 285, 286.
Fra Diavolo, VIII, 56 à 65.
Franceschi (général), VIII, 19, 20.
Franceschi (Mme la générale), VIII, 19, 20.
François II, V, 111, 142; — VIII, 488; — IX, 104, 398, 428 à 431, 459, 535 à 539; X, 41, 170, 208, 276, 283, 298, 301, 303, 369 à 371, 416, 428, 435, 454, 572.
François (poète cordonnier), VII, 56 à 66.
François, mach. inf., III, 353.
François Auguste Ier, VII, 483, 487, 510, 534; — IX, 117, 413, 460, 582; — X, 331.
Frangeau (Mme), sage-femme, III, 117, 118, 138.
Frayssinous, VIII, 471.
Frédéric, coiffeur, VI, 485; — VII, 495.
Frédéric Guillaume II, X, 71.
Frédéric Guillaume III, VI, 59, 180, 251, 402, 403; — IX, 332, 333, 440, 459; — X, 300 à 303, 348, 358, 359, 372, 375, 454, 455, 460, 463, 464, 465, 470, 505.
Frégeville (général), II, 149, 152, 153.
Frégeville (Mme la générale), II, 149, 152, 153.
Freire, diplomate, VIII, 131, 334.
Frémin, greffier, II, 159.
Fréron, I, 182, 230, 260.
Friant (général), III, 223, 226; — IV, 560, 564; — V, 13; — VIII, 478; — IX, 207.
Frias (duc de), VII, 138, 273.
Fririon (général), VIII, 52.
Frochot, III, 104; — VI, 91, 94, 96, 449 à 451; — VII, 319 à 323, 494, 495, 500 à 505; — IX, 70, 71, 79, 120 à 123, 177.

Frochot (Mme), VI, 442.
Fronsac (duc de), IV, 275, 276.
Frotté (de), IX, 355.
Fuente-Blanca (comtesse de), VII, 154 à 157.
Fuentes (comte de). Voir *Armand Pignatelli.*
Furtenstein (Alexandre, comte de). Voir : *Le Camus.*

G

Gabrielli (cardinal), VII, 192.
Gabrielli (prince), VII, 192.
Gabrielli (princesse). Voir : *Charlotte Bonaparte*, fille de Lucie.
Gagarin (prince), VII, 301, 308.
Gaillard (chouan), IX, 355.
Galeppi (archevêque), V, 398 à 404, 505 à 515; — VII, 285, 328, 329.
Galerotti (cardinal), VIII, 372, 373.
Galitzin (prince Georges), IV, 347, 348.
Gall, VII, 80 à 83.
Gallo (Mme de), V, 155.
Gallois (député), X, 75.
Gals de Malvirade. Voir : *Malvirade.*
Gamot (Mme), III, 386; — VI, 136.
Gantheaume (amiral), II, 250; — III, 230.
Garat (Sénat), X, 290.
Garat (chant), II, 75, 137; — III, 90, 91, 374; — IV, 171, 371; — VIII, 522; — X, 228.
Gardanne (général), II, 173; — VIII, 57, 292, 293.
Gardel (danse), II, 208; — III, 4, 8, 9; — V, 239; VI, 18.
Garnerey, VI, 349.
Gassendi, VI, 153.
Gaudin (ministre), VI, 7; — VII, 289; — VIII, 26.
Gauthier, X, 324.
Gavaudan (Bosquier), I, 331; — III, 373; — V, 194; — VIII, 361; — X, 229.
Gavaudan (Mme Bosquier), III, 373; — X, 229.
Gaveaux, I, 331.
Gavin, X, 538.
Gazan (général), II, 84, 86; — III, 177; VIII, 250.
Gazani (Mme), chant, VI, 285; — VII, 168; — VIII, 444; — IX, 556.
Genlis (Mme de), VI, 389, 511; — X, 447.
Gensonné, I, 186; — III, 343.
Geoffroy (critique), III, 448 à 450; — X, 187 à 189, 239.
Georges III, IV, 160, 431 à 434.
Georges IV, VIII, 204, 205; — IX, 320; — X, 451, 473 à 477, 504.
Georges (Mlle), III, 449.
Geouffre (de), I, 343 à 353; — II, 120, 123, 132, 134, 145, 185, 208, 295, 305, 312; — III, 23, 26, 228 à 248; — VII, 285, 441, 458; — VIII, 502, 535, 550; — IX, 151, 267, 510, 513, 517 à 520; — X, 419.
Geouffre (Mme de). Voir : *Cécile Permon.*
Geouffre (Adolphe de), I, 349 à 353.
Gérard (le peintre), III, 55, 58 à 61, 426; — IV, 347, 371; — V, 126; — VI, 73, 346, 349; — VIII, 79; — IX, 504, 561.
Gérard (maréchal), VIII, 77, 432.
Germain (cour Imp.), IV, 131.
Germanowski (général), X, 549, 578.
Germon (Mme), modes, I, 421; —

II, 23, 229, 351, 354 ; — III, 3 ; — V, 245 ; — VI. 504, 508.
GESVRES (duc de), IV, 352.
GIANNI, IV, 194 ; — VI, 114 à 116 ; — VIII, 234.
GIRARD (général), VIII, 262 ; — X, 477.
GIRARDIN (Alexandre de), VIII. 235 ; — X, 109, 243 à 245, 274.
GIRARDON (général), VIII, 63.
GIRODET (peintre), III, 55 à 57 ; — IV, 171, 436 ; — VII, 509, 534 ; — IX, 462.
GLUCK, II, 284.
GOBEL, IV, 209 ; — IX, 228.
GODARD (général), VIII, 156.
GODINOT (général), III, 48.
GODOÏ (prince de la Paix), V, 200, 202, 228, 229, 244 à 249, 263 à 272, 276, 286, 319, 347, 442, 519 ; — VI, 154 à 157, 303, 304, 333 à 335, 541 à 544, 558 ; — VII, 42, 113 à 153, 235, 247 à 249, 253, 272, 324 à 326, 397 ; — VIII, 322, 324, 339, 340.
GODOÏ (Mme), V, 264 à 267 ; — VII, 128 à 130.
GODOÏ (Antonia), VII, 153 à 157.
GODOÏ (Luis). Voir : *Duc d'Almadovar.*
GODOÏ (Mlles). Voir : *Comtesse de Fuente Blancas, Marquise de Branciforte.*
GOETHING (sellier), IV, 190.
GOHIER, I, 17, 288 à 390 ; — II, 97, 101, 104, 123 à 126, 134 à 138, 142 ; — III, 209, 210 ; — IV, 62, 504 ; — V, 296, 297 ; — VI, 37, 240.
GOHIER (Mme), II, 107, 423 ; — III, 209.
GOMBAUD-LACHAISE (conspirat.), III, 79.
GOMECOURT (Mme de), V, 162, 163.
GONZALÈS (muletier), V, 317.
GORDON (duchesse de), IV, 300 à 303, 352 à 356, 371.
GOUBAUD (peintre), III, 241 à 252.
GOUDMETZ, V, 40.
GOUJON (Convention), I, 251, 257, 258.
GOUVION-SAINT-CYR, III, 340 ; — V, 491 ; — VI, 35 ; — VIII, 483 ; — IX, 576 ; — X, 6.
GOUDMETZ (Mlle). Voir *Mme Pierron.*
GOYON (Mme de), mach. inf., III, 252.
GRAINDORGE (général), VII, 331.
GRAMMONT (duc de), IX, 555 à 557 ; — X, 474.
GRANDOURT (de), VII, 49 à 55.
GRANDIN (Émile), VII, 474 à 480.
GRANDMÉNIL (acteur), III, 380.
GRANDSAIGNE (colonel de), VI, 79 à 84, 487, 488 ; — VII, 343, 358 ; — VIII, 82.
GRANDSAIGNE (Mme de), II, 195, 289, 290, 308, 358 à 363.
GRASSINI (Mme), VI, 285 ; — VIII, 522 ; — IX, 276.
GRATIEN (général), IX, 207.
GRAVERSON (comte de), II, 39, 199.
GRAVERSON (1re comtesse de), II, 39.
GRAVINA (amiral), V, 483, 485.
GRÉCOFF (Mme), X, 361 à 364.
GREEN (colonel James), IV, 294, 296, 309, 356 à 359, 496 à 498.
GRÉGOIRE (abbé), III, 110 ; — IV, 384 ; — X, 291 à 294.
GREGORY MARCORENGO, X, 290.
GRENIER (général), III, 462.
GRENVILLE (lord), IV, 27, 163.
GRENVILLE (lady Caroline), IV, 494.
GRÉTRY (Mme), I, 237 à 252, 254, 263, 266, 275.
GRÉTRY (Alexandre), I, 238 à 241.
GREY (lord), IV, 289.

GRIMANI (comte Leonardo), IX, 15 à 19.
GROS (le peintre), IV, 31, 32; — VI, 376, 377; — IX, 590; — X, 381, 458.
GROUCHY, III, 262; — VIII, 484; — IX, 98, 207.
GUADALCAZAR (marquis de), VII, 140.
GUADET, III, 343.
GUAFORINI (Mme), V, 434, 435.
GUDIN (général), II, 84; — IX, 217.
GUÉHÉNEUC (Mme de), IV, 96.
GUÉHÉNEUC (Louis de). Voir : *Mme la maréchale Lannes.*
GUÉHÉNEUC (Mlle de). Voir : *Mme la générale Kirgeneo.*
GUÉNAU DE MUSSY, X, 352.
GUÉRAULD (conspiration), III, 79.
GUÉRAULT (université), X, 353.
GUÉRIN (peintre), III, 55.
GUÉRIN-BRULARD, IX, 360.
GUIBERT (comte de), VI, 359; — VII, 536.
GUIBERT (comtesse de), VI, 360; — VII, 536, 537.
GUIBERT (Hortense de). Voir : *Mme René de Villeneuve.*
GUIDAL (général), IX, 68 à 73, 80.
GUIEU (cour de Lætitia), VI, 25, 113.
GUILHERMO (Joaquim), VII, 263.
GUILLARD (littérateur), II, 284, 285.
GUILLON (abbé), VIII, 471.
GUIMARD (Mlle). Voir : *Mme Despréaux.*
GUIZZOLA (officier), IX, 15.
GUSTAVE III, X, 71, 72, 145 à 148, 164.
GUSTAVE IV, III, 356, 357.
GUYOT (général), IX, 548.

H

HACQUIN (tableaux), IV, 385.
HAINGUERLOT, IV, 16.
HAINGUERLOT-SÉGUIN (Mme), II, 33.
HALLÉ (médecin), VII, 304, 307, 418.
HAMELIN, II, 355.
HAMELIN (Mme), I, 368, 369; — II, 197 à 201, 208, 211; — IV, 139; — VI, 34, 35, 216.
HAMILTON (lord), VIII, 422.
HAMILTON (lady), II, 14, 16; — VII, 11.
HARDENBERG (de), X, 460 à 466, 470; — IX, 331, 333.
HARISPE (général), VII, 252, 253, 403.
HARRISSON (mistress), IV, 300, 301.
HARCOURT (d'), X, 324.
HATZFELD (prince de), VI, 218, 221 à 225.
HATZFELD (princesse de), VI, 218 à 225.
HAUGNITZ (d'), V, 496; — VI, 170; — IX, 287, 311.
HAUPT (de), VIII, 60, 61.
HAUTEFORT (marquis d'), I, 365 à 370, 405; — II, 97, 98, 108, 114, 204, 272 à 277.
HAUTPOUL (général Jean-Joseph d'), II, 182; — III, 262 à 265; V, 487; — VII, 242.
HAUTPOUL (comtesse d'), VI, 356 à 358.
HAVIE (duc d'), X, 474.
HAXO (général), IX, 548.
HAYDN, III, 90 à 92.
HÉATH (graveur), VII, 530.
HÉDOUVILLE (général d'), III, 349; — IV, 18, 430; — V, 185; — X, 290.

HELDT, I, 440, 449; — II, 202, 203; — IV, 10, 40, 151, 334, 480, 484, 505; — V, 329 à 336; — VIII, 142.
HELDT (Mme), I, 440, 449; — II, 202, 203; — IV, 10, 40, 151, 334, 480, 484, 505; — V, 329 à 336; — VIII, 142.
HELLÉCHIUS (général), IV, 3, 4.
HÉNIN (G. chevalier d'), I, 33, 34; — II, 434.
HÉRAULT DE SÉCHELLES, IV, 210.
HERBAULT (modes), VIII, 497.
HERBERT (baron), IX, 3 à 31.
HERBERT (baronne), IX, 3 à 31.
HERBERT (Mlles). Voir : *Comtesse Attens*, *Mme Spencer Smith*.
HERCH (Manuel), VIII, 258.
HERMANN (général russe), III, 347.
HERMANN (Portugal), VII, 268, 428, 436, 437.
HERNANDE (d'), VII, 181.
HERSANT (aide de camp), VIII, 35.
HERSCHELL, VII, 528.
HERSCHELL (Mlle), VII, 528.
HERVAS D'ALMENARO (Mlle). Voir : *Mme Duroc*.
HERVASTI (général), VIII, 149.
HERVÉ IX, 83 à 87.
HERVILLE (général d'), X, 290.
HEURTÉ (pension), I, 437.
HIJAV (duc d'), VII, 138.
HILL (général), VII, 519; — VIII, 150, 152, 159, 232, 265, 266.
HILLO (Pepe). Voir : *Delgado*.
HINGAUT DE SAINT-MAURE, IX, 355.
HIRN (évêque), X, 294.
HITROFF (général russe), IV, 408.
HOCHE, II, 35 à 41, 377; — III, 219, 346.
HOGENDORP (général), IX, 115.
HOHENLOE (maréchal, prince de), VI, 184.
HOMPHRIES (John), marin anglais, II, 18.
HORTENSE (reine), I, 359, 365, 366, 383, 416, 450; — II, 32, 103, 104, 107, 402 à 406, 409, 414 à 417, 421, 423; — III, 2, 3, 17, 33, 34, 94, 96, 101, 118, 273 à 275, 283, 303, 310, 318 à 322, 334, 385 à 390, 397; — IV, 124, 195, 230, 429, 458, 460; — V, 40, 107, 138, 153, 502; — VI, 65, 68, 125 à 131, 231, 341, 342, 347 à 351, 362, 369; — VII, 40 à 45, 61, 62, 159, 168, 458, 459, 492, 531, 532, 560, 561; — VIII, 232, 239, 353, 524; — IX, 93, 94; X, 421, 435.
HOUDETOT (Mme d'), III, 276, 278.
HOTZE (général), II, 84, 85.
HUDSON LOWE, VIII, 64, 394.
HUGUES (Convention), I, 224.
HULIN (général), VII, 218; — IX, 74 à 79, 162; — X, 212, 221, 396.
HULIN (Mme la générale), IX, 74.
HULOT (Mme), II, 124; — IV, 96.
HULOT (général), VIII, 111.
HUMBOLD, IX, 338; — X, 133.
HUTIN (aide de camp), V, 9.
HUVÉ (Marianne), I, 318, 319.

I

IESQUEWITZ (princesse d'), IX, 570.
IMAZ (général), VIII, 264.
INFANTADO (di), V, 216, 219, 247, 390; — VII, 118, 121, 140; — VIII, 102.
ISABEY, II, 355; — III, 397 à 399; — VI, 349; — VII, 166, 167, 222; — VIII, 387, 565.
ISOUARD (Nicolas), chant, VI, 217.
ISQUIERDO, III, 240; — V, 200, 243; — VI, 154 à 156, 303, 304, 334, 541; — VII, 42, 112, 119, 123, 183, 249.

ISQUIERDO (Eugénie), VI, 304.
ITIER (Mme), III, 271.
ITILOFF (Catherine). Voir : *Mme Léonard Bondieu.*
IVAN (médecin), VII, 282, 286.

J

JACQUEMART (septembre), I, 153 à 158.
JACQUEMINOT (général), X, 543, 544.
JALABERT (oncle de Mme Tallien), II, 48.
JARDIN (piqueur de N.), III, 318, 326, 334; — IV, 23, 25; — VI, 567.
JARNAC (Mme de), II, 426.
JATTERSEN (John), marin anglais, II, 18.
JAUBERT (interprète), VI, 434 à 436; — IX, 95.
JAUCOURT (de), X, 285 à 291; 450.
JAUCOURT (Mme de), X, 289.
JAUFFRET (évêque), XI, 427.
JEAN IV, V, 347, 353, 354, 365, 373, 376 à 378, 408, 416 à 427, 471, 475, 502; — VI, 554; — VII, 4 à 11, 16 à 20, 25; — VII, 263 à 265, 395.
JEAN (archiduc), III, 262, 263; — V, 491.
JEAN LE ROUX (chauffeur), II, 323.
JELLACHICH, II, 85; — V, 490.
JOLIVET (cons. d'État), III, 163; — VI, 453.
JOLIVET (Mme), III, 163 à 169.
JOMINI (général), VIII, 246; — IX, 476, 546.
JONCAL (général), VII, 366.
JOSEPH II, X, 71.
JOSÉPHINE, I, 88, 341, 352, 365, 366, 383, 424 à 429, 450; — II, 32, 50 à 56, 97 à 108, 124, 127, 133, 148, 159 à 163, 180, 181, 224, 232, 236 à 241, 243 à 245, 248, 253, 381, 382, 391, 399 à 405, 409, 414 à 425; — III, 2, 6, 25, 32 à 35, 43, 64, 65, 93 à 96, 100, 101, 108, 119, 120, 123, 131, 134 à 136, 159, 160, 204 à 211, 263, 266 à 303, 315, 335, 336, 396, 398, 402, 409, 415; — IV, 3 à 5, 13, 102, 103, 108, 125, 126, 133 à 135, 193, 198, 199, 228 à 230, 240, 301, 304 à 313, 329, 367, 429, 438 à 441, 456 à 460, 477, 538; — V, 57, 501, 502, 539 à 544; — VI, 42, 62 à 64, 72, 74, 134, 164, 211, 212, 217, 218, 231, 239, 250, 257 à 261, 270 à 278, 286, 295, 300, 329, 330, 341, 347, 367, 399, 450, 452, 462, 473, 567 à 570; — VII, 36, 77, 105, 169, 193, 223, 225, 280, 286, 319 à 322, 369, 373 à 376, 389 à 396, 422, 491 à 511, 541, 567; — VIII, 42, 72, 90, 91, 224, 346, 360, 485, 486, 494 à 503, 509, 524, 543, 554; — IX, 82 à 87, 105, 106, 175, 220, 266; — X, 368, 399, 427 à 435, 440.
JOUBERT (général), II, 35, 36, 67, 71 à 75, 79; — IV, 514, 551; — IX, 230.
JOUBERT (Mme la générale), II, 73, 74, 131, 136.
JOURDAN (maréchal), II, 67, 146, 307; — VII, 556, 557; — VIII, 243 à 245, 250; — IX, 326, 327.
JOURDAN-COUPETÊTES, III, 360, 363, 364.
JOURNU-AUBERT (Sénat), X, 291.
JOUVE. Voir : *Jourdan Coupetêtes.*
JOUVELET, I, 125, 129.
JOUY (de), X, 247, 248.
JOVELLANOS, VII, 248.
JUANA, V, 511 à 515.
JUBIÉ (banquier), III, 160.
JUBIÉ (Mme), II, 295.

JULIAU (don). Voir : *El Capucino.*

JULIEN (de Toulouse), IV, 210.

JULIEN (Mlle), III, 208, 210, 267, 296.

JULIEN (ménétrier), VII, 166, 295.

JULIET (acteur), III, 373.

JUNOT (général), I, 2, 10, 20, 21, 79, 88, 90, 132, 179, 180, 182, 184, 185, 188, 211 à 218, 245, 259, 267, 316, 334, 335, 341, 400, 410, 435 à 458; — II, 1 à 18, 31, 50 à 56, 76, 77, 84 à 86, 102 à 106, 118, 137, 174 à 177, 182, 187 à 240, 246 à 252, 260 à 263, 270 à 304, 330, 335 à 385, 391 à 396, 400 à 414, 417 à 425, 436, 442; — III, 3, 6, 11 à 15, 25, 27, 42, 43, 46 à 51, 61 à 69, 78, 82 à 101, 105 à 121, 132, 140 à 147, 162 à 168, 175, 176, 181, 182, 185, 186, 189 à 194, 197, 203, 211 212, 218 à 221, 224, 226, 227, 233, 257, 274 à 284, 287, 291, 292, 305 à 317, 320 à 324, 368, 375, 379 à 386, 390 à 393, 405, 407, 414 à 427, 430; — IV, 8, 20 à 32, 39, 76 à 85, 89 à 104, 107, 109, 115 à 131, 137 à 143, 146 à 157, 164, 168 à 183, 198 à 209, 235, 239 à 241, 244 à 255, 293 à 296, 301, 303, 315 à 319, 330 à 342, 355 à 359, 366, 367, 372, 389, 390, 422 à 430, 436, 440 à 442, 448 à 451, 456 à 465, 468 à 501, 505, 510 à 533, 540, 547, 558 à 561; — V, 13, 16 à 19, 21 à 31, 36 à 39 à 43, 56, 62, 71, 77, 80, 81, 88 à 90, 112, 113, 116, 121, 122, 127, 131, 133, 136 à 146, 158, 159, 163 à 165, 179, 184 à 191, 200 à 203, 208, 209, 213, 219 à 221, 226, 228, 229, 244 à 247, 253, 273, 277, 282 à 287, 298, 307 à 316, 319, 322 à 329, 334 à 336, 342, 343, 352 à 360, 372 à 381, 393, 401, 412, 416, 418, 439, 442, 447 à 450, 455, 462 à 477, 492 à 501, 511, 514, 518, 523; — VI, 7, 8, 46, 47, 56, 70, 74 à 105, 117, 153, 154, 158 à 168, 173, 174 à 179, 182, 189, 192 à 195, 205 à 215, 225 à 232, 241 à 254, 258 à 279, 283, 287 à 291, 300, 301, 346, 352, 355 à 357, 370, 375 à 379, 409 à 421, 437 à 440, 449, 456 à 464, 473, 487, 493 à 508, 527 à 546, à 563, 568; — VII, 2, 3, 7, 12, 14, 18 à 35, 51, 57, 86 à 95, 100, 114 à 117, 123, 135, 148, 163, 170 à 173, 177, 178, 190, 194, 196 à 231, 238, 239, 247, 248, 254, 258 à 267, 281 à 287, 293, 312 à 315, 318 à 333 à 369, 377, 378, 383 à 387, 391, 394 à 408, 411 à 421, 426 à 445, 450 à 452, 463 à 466, 469 à 484, 495, 496, 500 à 505, 548 à 557, 563 à 564, 573, 575; — VIII, 7, 27 à 35, 40, 48 à 55, 66 à 69, 74, 77 à 82, 92, 97 à 102, 106, 116, 118, 119, 125 à 129, 131, 134 à 140, 145 à 153, 155 à 167, 176, 177, 180 à 183, 198, 200, 211, 215 à 226, 245, 256, 262, 268 à 271 à 284, 289 à 302, 311 à 315, 319, 320, 326 à 329, 342 à 358, 375, 376, 412, 427 à 429, 477, 548, 555, 559 à 564; — IX, 60, 61, 74, 97, 103, 107, 112, 119 à 144, 150, 160 à 225, 243, 252, 260 à 263, 275, 276, 290 à 301, 307 à 309, 313, 342, 345, 346, 385, 389, 390, 402, 404, 410, 425, 426, 434 à 441, 469, 470, 473, 482 à 485, 488 à 505, 510, 512, 518, 526 à 531, 568, 569, 576; — X, 8, 9, 11, 51, 64, 136 à 141, 155, 167, 181, 264, 349, 363, 373,

379 à 385, 400, 418, 435, 457 à 459, 468, 520 à 523.
JUNOT (Mme la générale), tout l'ouvrage.
JUNOT (Constance), V, 189, 195; — VI, 58, 70, 96, 295, 304; — VII, 43 à 49, 369, 541, 542, 565; — VIII, 486, 559 à 562; — IX, 127, 161, 489; — X, 374, 468.
JUNOT (Alfred), VIII, 26, 178, 180, 181, 189, 192, 196, 198, 200, 210, 211, 222, 269, 299, 319, 329, 342 à 345, 376, 485, 486, 560 à 563; — IX, 160, 489, 521; — X, 136, 363, 364, 374, 465 à 470, 518.
JUNOT (Joséphine), IV, 122, 133, 153 à 157, 340, 429, 435 à 441, 477 à 479, 529, 532 à 534; — V, 192, 195 à 197, 202, 215, 220, 257, 329, 332 à 337, 356, 399, 448, 449, 478, 481, 506 à 508, 516, 539, 541, 542; — VI, 6, 70, 72, 96, 295, 304; — VII, 43 à 49, 297, 298, 302, 369, 489 à 493, 541, 542; — VIII, 52, 135, 181, 312, 486, 552, 560, 562; — IX, 127 à 131, 161, 489; — X, 177, 178, 372, 435, 468.
JUNOT (Napoléon), IV, 153, 154; — VII, 35 à 37, 82, 83, 227, 282, 369, 386, 463, 565; — VIII, 142, 224 à 228, 345, 375, 486, 502, 535, 536, 554, 560, 562 à 565; — IX, 160, 199, 489; — X, 373, 465 à 470, 519.
JUNOT (père), I, 443, 444; — II, 246, 273; — III, 43 à 46; — IV, 154 à 156, 237, 318, 325; — V, 133; — VI, 248, 249; — VII, 227, 463; — IX, 486, 494, 496; — X, 173.
JUNOT (mère), I, 439, 446; — II, 246, 255 à 257, 261, 339, 372, 373; — III, 43 à 46, 49; — IV, 122 à 124, 137 à 144, 155, 156; — VI, 167, 168, 212 à 218, 243 à 254, 505.
JUNOT (aîné), I, 437; — II, 246 à 260, 373; — III, 43, 90, 98, 100; — IV, 237; — IX, 497, 511 à 517; — X, 122, 123, 170.
JUNOT (Mme), II, 253 à 260, 373.
JUNOT (Henri), II, 252 à 260.
JUNOT (Aimée), II, 246, 338.
JUNOT (Louise). Voir : *Mme Maldan.*
JUNOT (abbé), I, 105, 437; — VII, 204; — X, 289, 349.
JUSSIEU, I, 214; — X, 353.

K

KALKREUTH, VI, 180, 328.
KALISTCHEFF, I, 14; — IV, 17, 18, 34.
KAPPELER (médecin), IX, 166, 167; — X, 62 à 67.
KAUNITZ (prince de), III, 432, 438.
KEILH (lord), IV, 294; — X, 82.
KELLERMANN (maréchal), II, 175; — III, 345; — X, 2, 91.
KELLERMANN (général), II, 170 à 175; — IV, 537; — VI, 546, 554; — VII, 336, 337, 342 à 349, 352, 364, 398; — VIII, 29, 40, 45, 50, 52, 248, 251, 258; — IX, 502.
KENT (duc de), X, 476.
KERVALIGUE (Eugène de), IV, 114 à 119.
KIELMAYER, VII, 481, 482.
KILMAINE (général), III, 264; — VIII, 293.
KIRGENER (général), IX, 435.
KIRGENER (Mme la générale), IX, 435.
KLÉBER, II, 2, 10, 11, 176, 189 à 194, 251, 252, 377; — III, 73,

74, 194, 195, 216 à 226; — IV, 160, 164; — V, 25; — VII, 435; — IX, 500; — X, 82.
KLEIN (général), II, 84; — V, 487; — VI, 181, 182, 186; — X, 291.
KLÉNAU (général), V, 471; — IX, 542; — X, 6.
KLUMP (Fritz), V, 512 à 515.
KOLLER (général), X, 443, 493, 495, 496, 501, 503, 514.
KORSAKOFF (général), II, 85; — VIII, 453.
KOURAKIN, VI, 270; — VIII, 454, 455.
KRASINSKI (général), VIII, 8.
KRAY (général), II, 182.
KREUTZER (compositeur), X, 184.
KROMPHUTZ (harpiste), I, 333.
KRUDNER (baron de), VII, 186.
KRUDNER (baronne de), VII, 185, 186.
KRUSMARCH (de), VIII, 476.
KUTUSOFF, V, 491, 492; — IX, 60, 110, 184, 186.

L

LABALESTERRE (Philippe), II, 18.
LABBAT (médecin), VII, 332, 458.
LABÉDOYÈRE (Charles de), V, 54; — X, 536, 539, 540, 549, 561 à 564.
LABORDE (général), V, 443; — VI, 546, 554, 562; — VII, 23, 24, 285, 336, 340 à 343.
LABORDE (Mme la générale), VII, 285.
LABORDE (place de Paris), II, 290; — III, 78, 86, 190, 415; — IX, 75, 76.
LABORDE (Alexandre de), I, 405; — III, 228; — IV, 390; — X, 266.
LABORDE (Debau de), off., II, 293; — IV, 151, 152, 178 à 184, 335, 520; — V, 26, 27, 164, 202, 322, 331 à 336, 356, 358, 375, 378, 464.
LA BOUCHÈRE (de), VIII, 86, 87.
LABRADOR (Pedro), VII, 140.
LACÉPÈDE, IV, 40, 42; — V, 57, 58; — VII, 69; — X, 75.
LACHAISE (de), préfet, IV, 521, 522, 540 à 543; — V, 37, 41, 92.
LACHAISE (Mme de), IV, 521, 522, 540 à 543; — V, 37, 41, 92.
LACHAPELLE (de), IX, 358.
LACHASSAIGNE (Mme), actrice, III, 451.
LA CHATRE (de), X, 289, 451 à 453, 520.
LACLOS, I, 137.
LACOMBE, II, 38, 39, 129.
LACOSTE (général), VII, 406, 414, 415.
LACRETELLE (de), X, 327.
LACROIX (Ch.), ministre), II, 49, 50.
LACUÉE, II, 418; — III, 40, 294; — IV, 114 à 117, 499; — VI, 174.
LAFAYETTE, IV, 167; — IX, 228; — X, 340, 569.
LA FEUILLADE (de). Voir : *Aubusson (d')*.
LAFFITTE (incroyable), V, 368; — III, 3 à 12.
LAFFITTE (Jacques), IX, 559, 560.
LAFITTE (colonel de dragons), VIII, 325.
LAFOND (abbé), IX, 66 à 69.
LAFONT (neveu de Murat), VII, 227.
LAFONT (acteur), III, 368, 447, 448; — VIII, 239; — X, 188.
LAFORÊT (diplomate), VIII, 413.
LAFORÊT (chant), II, 289; — VII, 535.
LAGARDE (de), VII, 266; — IX, 4 à 9, 422, 424.

La Gardée (Mlle de). Voir : *Comtesse d'Armsfeld.*

Lageard de Cherval (de), III, 428 à 430, 442; — V, 137, 138, 184, 197 à 200, 220, 224, 225, 251, 355, 356, 375, 472, 478 à 480, 506, 516; — VI, 40, 519, 418, 458; — VIII, 427 à 430; — IX, 132, 208, 490, 491, 508, 522; — X, 205, 349.

Lagrange (général Joseph), IV, 451; — V, 151, 265, 429; — VI, 453; — VIII, 94, 157, 194.

Lagrange (de), savant, IV, 113; — IX, 291.

La Grange (Adélaïde), VI, 137, 216, 496; — VII, 159, 165.

La Grange (Auguste de), VI, 137.

La Grange (Charles de), VI, 137; — VIII, 409, 442, 519.

La Grange (de), mousquetaire, VI, 137.

La Grange (Mme de), femme du ci-dessus. Voir : *Mme Suleau.*

La Grave (de), aide de camp de Junot, VII, 195, 342, 353, 358; — VIII, 32, 33, 155; — IX, 207.

Lagrena Desirabode (Mme), III, 339, 341.

Laguila (marquis de), VII, 273.

Laharpe (poète), IV, 38; — VII, 80.

Laharpe (général), IX, 439.

Lahe (général), V, 4 à 10.

Lahorie (général), III, 61; — IX, 64, 65, 68, 70 à 73, 80.

Lahoussaye (général), VII, 467.

L'Aigle (de), II, 272; — X, 155, 446.

L'Aigle (V. de), III, 383, 384; — X, 446.

Laîné (député), X, 75, 78, 80.

Laînez (chant), II, 289.

Lalance (insp. aux revues), VIII, 168, 189.

Lalance (Mme), VIII, 168.

Laleyen (princesse de), VIII, 112, 113.

Lallemand (général), II, 13, 14, 175, 373; — III, 399; — IV, 146, 175, 178 à 185, 294, 427; — V, 22, 26, 523 à 525; — VI, 168; — VII, 285 à 291; — X, 538, 539.

Lallemand (Mme la générale), IV, 364; — V, 524, 525; — VI, 168, 452, 479, 485, 486, 489, 504; — VII, 195, 285, 289, 290, 294, 308, 458; — VIII, 225, 355, 359, 502, 535, 548, 550, 554; — IX, 78, 127, 129, 132, 159 à 165, 172, 173, 199, 208, 267, 276, 491, 509, 521; — X, 523.

Lallemand (Arthur), VI, 168; — IX, 127.

Lalligant, VI, 459.

Lally-Tollendal, VI, 38.

Lamalle (de), X, 353.

Lamark, I, 214.

Lamarlière (général, comte de), I, 76 à 78.

Lamarlière (comtesse de), I, 75 à 77, 116, 117, 405; — II, 199; — VI, 40, 515; — IX, 132, 490.

Lamballe (princesse de), I, 57, 156; — III, 360.

Lambert (cour impériale), VI, 136.

Lambert (Mme), V, 67; — VI, 65, 66, 136; — VII, 535.

Lambese (prince de), I, 452.

Lambrecht, X, 291.

Lami (architecte), III, 360.

Lamoignon (de), X, 324.

Lamotte (général), X, 280.

Lamotte (de), VII, 527.

Lange (Mlle), II, 354.

Langeron (de), IV, 274, 276.

Langeron (Mme de), IV, 274.

Langlès (savant), IV, 373, 411.

Langlois (famille du Périgord), II, 30.

Lanjuinais, X, 291.
La Noue (de), II, 33.
Lannes (maréchal), I, 348, 384 à 387; — II, 5, 8, 122, 175, 176, 377 à 380, 394 à 397; — III, 39, 40, 93, 106, 162, 193, 221, 223, 428; — IV, 20, 76, 98, 107 à 110, 430, 435, 491, 520, 538, 560; — V, 63, 64, 137 à 140, 156, 222, 361, 368, 416, 487 à 492; — VI, 174, 184, 252, 261 à 269, 280, 324, 353, 355, 371, 413, 456; — VII, 171, 228, 364, 441 à 445, 451, 462, 463, 470, 473; — VIII, 137; — IX, 137, 184, 402, 403, 436, 470, 473.
Lannes (Mme la maréchale), II, 378; — III, 87, 271, 272, 438; — IV, 434, 435; — V, 104 à 106, 139 à 141, 146, 156; — VI, 469; — VII, 171, 172; — VIII, 224, 346, 350 à 353, 386, 387, 498; — IX, 321, 428 à 431, 435.
Lannes (Napoléon), IV, 430, 434.
Lannoy (de), III, 305.
Lanskoï, IX, 401.
Lanusse (général François), I, 348; — II, 5 à 9, 66; — III, 223, 226, 227, 325; — V, 284.
Lanusse (général Pierre-Robert), III, 227; — V, 284.
Lanusse (Mme la générale P.-R.), V, 285.
La Perrièee (de), IX, 409.
La Perrière (Mlle de). Voir : *Mme la maréchale Bessières.*
La Place (P. S. marquis de), III, 22; — V, 234; — VII, 69.
La Planche-Mortière (général), IV, 511, 519, 520; — V, 62.
La Planche-Mortière (Mme la générale), — IV, 520; — V, 33, 62 à 65; — VII, 195, 290 à 292, 308; — IX, 522.
Lapleigne (Mlle). Voir : *Mme Augier de la Saushaye.*
Laporte (Convention), I, 180.
Lapoype, III, 342.
Laréveillère Lepaux, II, 90, 288; — III, 346; — IV, 313 à 318.
Larive (acteur), III, 448, 449; — IV, 53.
Laroche (Mme), Lisbonne, V, 459.
La Rochefoucauld-Liancourt (de), III, 260.
La Rochefoucauld (Sosthène de), X, 300.
La Rochefoucauld (Mme de), cour impériale, V, 104, 105, 539; — VII, 171, 442, 501.
La Rochejacquelein (Henri de), III, 225, 349.
La Romana (de), VI, 337 à 339, 462; — VIII, 11, 131, 246, 258, 261, 332 à 334, 425.
Larrey, VI, 264.
Lartigues (Mme de), V, 525; — VI, 168.
Lartigues (Mlle de). Voir : *Mme la générale Lallemand.*
Lasalutte (général), X, 557, 578.
La Salle (général), III, 174; — VI, 185; — VII, 405.
La Salle (Mme la générale). Voir : *Mme Léopold Berthier.*
La Saushaye (de). Voir : *Augier.*
La Scala (marquis de), VIII, 22, 92, 93, 100.
La Scala (marquise de), VIII, 22.
La Scala (Mlle de), VIII, 22.
Las Cases (de), II, 215, 438, 439; — VI, 356 à 358; — VII, 91; — X, 554.
Lassalle (général), vétérans, II, 295.
La Tour d'Auvergne (de), évêque, V, 43.
La Tour-Maubourg (G. de), VIII, 263, 484.
Latude, III, 182 à 188; — IX, 86.
La Turbie (de), VIII, 505.

La Turbie (Mme de), VI, 285; — VIII, 505, 523, 524.
Laudois, domestique, I, 276, 277, 282, 301.
Lauer (général), III, 262, 263.
Laugeac (de), X, 353.
Launay (de), III, 364.
Launay (Mme de), III, 180.
Launay (de), fils, III, 179 à 183; — X, 561.
Launay (Mlle de), I, 42; — IV, 12, 18, 114; — VIII, 499.
Laurac (marquise de), I, 71.
Lauraguais (duc de), II, 90 à 92, 108, 109, 114.
Laurencor, joaillier, X, 362.
Laurent (déclamat.), IV, 53.
Lauriston (de), III, 93, 106, 284, 386 à 388; — IV, 499; — VII, 474, 479, 480; — VIII, 461 à 463; — IX, 4, 8, 14, 15, 59, 113, 348, 386, 571, 577.
Lauriston (Mme de), II, 399.
Laval (aide de camp), VII, 343.
Laval (duc de). Voir : *Montmorency*.
Lavalette, II, 5, 236, 240, 384 à 388; — III, 292, 293; — VI, 221, 437 à 440; — VII, 565 à 572; — VIII, 84, 355, 356, 493; — IX, 91 à 94, 128, 132, 243 à 251, 340, 433 à 435, 458, 568, 569, 575; — X, 7 à 12, 68, 85, 86, 216, 219.
Lavalette (Mme), II, 386 à 388; — III, 286, 287, 292, 293, 297; — V, 104; — VI, 288, 290; — VII, 567; — IX, 251.
Lavaupallière (marquis de), IV, 274; — VI, 508, 515.
Lavaupallière (Mlle de). Voir : *Mme Langeron*.
Lavauret (baronne de), I, 271 à 274.
Lavauret (abbé de), I, 271 à 274.
Lavauguyon (de), VII, 135; — IX, 315; — X, 25 à 36, 109, 589.
Lavauguyon (Mlle de). Voir : *Mme de Carignan*.
La Verra (Fernande de), VII, 379 à 383.
Laville (comte de), VI, 19 à 21, 112, 114, 213; — VIII, 535.
Laville-Gonthier (Mme de), I, 373 à 377.
Lavoisier, IV, 20.
Lavoisier (cordonnier), III, 82, 83.
Lavollée (secrét. de Cambacérès) III, 148, 158.
Lavradio (comte de), VII, 15.
Lawœstine (de), X, 543.
Lawœstine (Mme de), X, 446, 447.
Layan (marquis de), VII, 272.
Lazaroff, IV, 285.
Lebeuf (serrurier), VII, 296 à 309.
Lebœuf (Mlle), modes, X, 156.
Lebon (Joseph), I, 182, 205; — V, 92 à 95.
Lebon (Mme Joseph), V, 92.
Lebrun (archi. trésor.), III, 23, 29, 148, 150, 283, 440; — IV, 159; — IX, 424.
Lebrun (général), III, 283.
Lebrun (Mme la générale), III, 283.
Lebrun (poète), X, 183.
Lebrun de Rochemont (Sénat), X, 291.
Lebzeltern (de), père, V, 379, 391, 394, 461; — VII, 439.
Lebzeltern (Mme de), V, 379, 393, 394.
Lebzeltern (de), fils, V, 393, 481; — IX, 338.
Lebzeltern (Thérèse-Marie de), V, 393, 394.
Le Camus (Alexandre), comte de Furstenstein, V, 310; — VI, 490.
Lechevalier (chouan), IX, 361 à 369.

Lecii (général), VII, 42 ; — X, 589, 591.
Lecksinski (officier), VIII, 8 à 18.
Leclerc (général), III, 204, 226 ; — IV, 242 à 262 ; — V, 112 ; — VI, 43.
Leclerc-Dessart (officier), IV, 564.
Leclerc (Mlle Aimée). Voir : *Mme la maréchale Davout.*
Lecourbe (général), II, 68, 84, 182.
Lecoulteux (Mme) Malmaison, III, 266, 268.
Lecoulteux de Canteleu (aide de camp de Berthier), VIII, 235 ; X, 543.
Lécuyer, III, 366.
Leduc, sellier, IV, 190 ; — V, 375.
Lefèvre (maréchal), VI, 230, 325 à 329 ; — VII, 405 ; — VIII, 484 ; — X, 309, 312, 335 à 337, 396, 439.
Lefèvre (Mme la maréchale), IV, 36, 135 ; — VI, 325 à 329 à 332 ; X, 360.
Lefèvre (fils du maréchal), VI, 325 à 331.
Lefèvre (Robert), peintre, IV, 171.
Lefèvre (chouan), IX, 365.
Lefèvre-Desnouettes, X, 439, 538, 539.
Legendre (Convention), I, 198 ; — IX, 228.
Legendre (général), VII, 427.
Léger (Mme), III, 103.
Legoy (secrét. de Junot), V, 185, 356, 375, 451 ; — IX, 253.
Legrand (général), VIII, 443.
Legrand (Mme la générale), VIII, 443, 444, 519.
Legras (Sénat), X, 291.
Legras (mystificat.), IV, 38, 39, 320 à 339.
Leissègues (amiral), VI, 42.
Leith (général), VIII, 152, 158.
Lejeune (général), VIII, 334.
Lejeune (postillon), X, 217, 218.
Lemarois (général), II, 288 ; — III, 294 ; — IV, 20, 98, 499 ; — VI, 174, 498.
Lemercier (Népomucène), I, 202 ; — III, 139, 372, 373 ; — IV, 171, 373 ; — X, 291, 453, 454.
Lemesurier (banque), VII, 531.
Lemoine (Mme) III, 182, à 188.
Lemoine, X, 410.
Lemontey, VII, 538.
Lemos (Francisco Gil de), VII, 137, 255.
Lenoir (musicien), II, 202 ; — IV, 370, 372.
Lenoir (dit César), cocher, II, 322, 325.
Lenoir (Charles), IX, 360.
Lenormand (nouveautés), IV, 246 ; — VI, 485.
Léon (comte), VIII, 190.
Léonard, I, 63.
Léopold II, X, 71.
Lepelletier (Félix), III, 129.
Lepic (général), VIII, 319.
Lepic (Mme la générale), VIII, 319.
Lequesne (Peter), marin anglais, II, 18.
Lequieu de Boiscressy, II, 329, 341, 374 ; — IV, 92.
Leroi (modes), I, 421 ; — II, 229 ; — III, 3, 282 ; — IV, 245 ; — V, 485 ; — VII, 392.
Léry (général), VIII, 258.
Lescours (de), officier, X, 245, 274.
Lescure (de), III, 225, 349.
Lespinasse (G.), X, 291.
Lestorierès. Voir : *d'Aché.*
Lethiers, VII, 110.
Lethiers (Mme), VII, 110.
Letort (général), X, 354 à 356.
Letort (Mme la générale), X, 354.
Levacher (nouveautés), IV, 246 ; — V, 82 à 85, 95.

LEVAVASSEUR (général), VI, 363 à 369.
LEVAVASSEUR (Mme la générale), VI, 363 à 369.
LEVERT (Mlle), actrice, VIII, 504.
LEWIS (marin anglais), III, 234.
LEYRAC (Mme de), I, 171, 172.
LIBON (violon), V, 269; — X, 228.
LICHTENAU (Mme de), VI, 172.
LICHTENSTEIN (prince Maurice de), X, 302, 423, 424, 426.
LICHTENSTEIN (prince Wengel de), X, 302, 422, 424, 426.
LIGNE (prince de), III, 277; — X, 529.
LILLERS (chambellan), IV, 131.
LIMA (marquis Ponte de), V, 146, 180, 412, 413; — VII, 8, 263, 397; — VIII, 217.
LIMA (marquise Ponte de), V, 146, 180, 412, 413; — VII, 217.
LIMA (François), VII, 33.
LIMOGES (de), IV, 500, 521; — V, 43, 164 à 169, 196.
LIMOGES (Mme de). Voir : *Vicomtesse de Puthod.*
LINDET (Robert), I, 223.
LINOIS (amiral), IV, 67 à 69; — VI, 41, 42.
LIVERPOOL (lord), IX, 346.
LIVRY (chevalier de), II, 415.
LOBATO, VII, 4 à 6, 10.
LOISON (général), II, 84; — VI, 546, 549, 554; — VII, 336, 338, 343, 404, 428, 467, 468; — VIII, 155, 161, 246.
L'OLIVE (Mlle), lingère, II, 229, 346, 351 à 353; — IV, 156, 246, 309; — V, 158; — X, 156.
LOMBARD LACHAUD, I, 288.
LOMÉNIE DE BRIENNE (ministre), I, 93 à 97; — VI, 110, 111; — VII, 376.
LOMÉNIE (comte de), VI, 110.
LOMÉNIE DE BRIENNE (Mme de), VI, 109 à 111.
LONDONDERRY, VIII, 160.
LONGCHAMP (de), VI, 287, 288, 292; — VIII, 558.
LORGE (général), II, 84.
LOS RIOS (Camille de), V, 391, 501.
LOSTANGES (Mme de), II, 108 à 111, 199, 210.
LOSTANGES (Mlle de). Voir : *Mme de Virieu.*
LOUCET (officier), VII, 406.
LOUIS XVI, I, 96, 101 à 117, 134 à 136, 166, 186; — III, 35, 154, 156; — IV, 282, 289, 290; — V, 46, 47; — VI, 38; — IX, 228, 229; — X, 71, 235, 305, 358 à 360, 449, 450.
LOUIS XVIII, I, 104, 105, 128; — II, 442 à 445; — III, 358; — IV, 21; — V, 246, 292, 293; — VI, 517 à 519; — VII, 451; — IX, 274, 275, 339, 343 à 346, 360, 381; — X, 64 à 66, 140, 151, 252, 253, 269, 288, 298, 386, 437, 446 à 452, 472 à 477, 488, 494, 504, 507, 508, 514 à 525, 531, 542 à 546, 552, 581, 585 à 587, 593, 596.
LOUIS Ier D'ÉTRURIE, IV, 188 à 199.
LOUIS II D'ÉTRURIE, IV, 188, 189, 198, 199; — VI, 334 à 337.
LOUIS DE PRUSSE, VI, 171 à 173.
LOUIS (baron), X, 299, 302.
LOUIS-PHILIPPE. Voir : *Duc d'Orléans.*
LOUISE-AMÉLIE DE PRUSSE, VI, 398 à 403; — IX, 320, 440.
LOUISE-FRANÇOISE DE GUZMAN (femme de Jean IV), V, 353, 365, 375, 376, 381 à 385, 387, 472, 475, 483, 500 à 503, 507, 543.
LOULÉ (marquis de), V, 408 à 413.
LOULÉ (marquise de), V, 408 à 413.
LOURIÇAL (marquis de), V, 408 à 411.

Louriçal (marquise de), V, 408 à 411.
Louvet, I, 250.
Louya, VIII, 335.
Luçay (de) VI, 469, 480; — X, 526.
Luçay (Mme de), II, 399; — VI, 468 à 471, 474, 480 à 488; — VIII, 350; — X, 525, 526.
Luçay (Lucie de). Voir : *Mme Philippe de Ségur.*
Lucchesini (de), III, 52, 53; — IV, 74 à 81.
Lucchesini (Mme de), IV, 79 à 81; — V, 155; — X, 162.
Lucotte (général), X, 331 à 333.
Luppé (de), I, 159.
Lusthier (abbé de), II, 361 à 370, 375.
Luynes (duchesse de), VI, 502, 506 à 515; — VIII, 555.
Luynt, VII, 266; — VIII, 168 à 171, 188.
Luzzarini (ténor), III, 374.
Lynch (comte), X, 236.
Lyons (général), X, 538, 539.

M

Macanas (Andrès), V, 232.
Macanas (Pedro), VII, 138.
Macdonald, II, 67, 69, 122, 377; — III, 350, 351; — VI, 2, 261; — VII, 474; — VIII, 483; — IX, 310, 386, 541, 546, 548, 581; — X, 70, 308, 312, 334, 336, 581 à 583, 596.
Machado (Ant. Franç.), VII, 33.
Mack, II, 69; — V, 471, 504.
Mackensie, VII, 526.
Mac-Mahon (Mme de), I, 169.
Macon (général), IV, 511, 519, 520; — V, 80.
Maginelli, II, 303, 304.
Maginelli (Mme), II, 303, 304.
Magnien, IV, 521; — V, 65, 185, 195, 375, 378, 222, 251, 478 à 480, 506, 514, 518; — VI, 102, 246; — VII, 80, 81, 227, 258 à 260, 285, 562; — VIII, 33, 34, 82, 94, 103, 104, 117, 183 à 187, 191, 269.
Magon (amiral), I, 327, 328, 353; — III, 220; — IV, 242, 561; — V, 483, 485; — VI, 42.
Mahon (duc de), VII, 41..
Mailhe (Convention), X, 305.
Maillard (Mlle), chant, II, 289.
Maillé (de), (évêque), I, 376.
Maillé (Mme de), I, 405.
Mailly (duchesse de), I, 55 à 57; — X, 63, 64.
Maine de Biran, X, 75.
Mainvieille Fodor (Mme), chant, VIII, 522.
Maison, VI, 185; — VIII, 77.
Maldan, VI, 249; — VII, 227.
Maldan (Mme), II, 246, 261, 262, 373; — V, 189; — VI, 214, 245; — VIII, 225, 227, 301.
Maldan (Charles), IX, 493, 496.
Malet (général), III, 61; — VIII, 565; — IX, 1, 58, 63 à 105, 114, 118, 120, 121, 230.
Malibran (Mme), chant, VIII, 552.
Mallarmé (Convention), I, 169, 288.
Mallet (banquier), IX, 559, 560, 567.
Malleville (de), Sénat, X, 291.
Malmesbury (lord), III, 25, 26.
Malouel, VI, 38.
Malraison (médecin militaire), VII, 219, 220.
Malseigne (de), IX, 59.
Malvirade (Gals de), V, 492; — VIII, 442.
Manchester (duc de), IV, 302.
Manchester (duchesse de), IV, 302.
Manoury (libraire), IX, 361.

Mapper (James), marin anglais, II, 18.
Maransin (colonel), VII, 337.
Marat, IX, 230, 335.
Marbot (général), le père, I, 348.
Marbot (général, baron de), VIII, 54, 55.
Marceau, II, 86.
Marchais (médecin), IV, 128, 137, 142, 144 à 149, 154, 155.
Marchand (v. de ch.), VI, 176, 528 ; — X, 314, 315, 440.
Marchand (général), VIII, 250, 251 ; — X, 540, 541, 546, 548, 555, 562, 563, 565, 566.
Marchebout (officier), X, 585.
Marescalchi, VII, 542 à 549 ; — VIII, 173.
Marescot (général), VII, 324, 365 ; — VIII, 9.
Maret (Bassano), III, 117 ; — IV, 227, 390, 451 ; — V, 39, 40, 90, 297 ; — VI, 92, 159, 160 ; — VII, 161 ; — VIII, 447 à 450, 454, 459, 476, 494, 495 ; — IX, 90, 94 à 96, 116, 162, 273, 389, 390, 422 à 424, 577 ; — X, 21, 87 à 97, 134, 142, 306 à 316, 336, 340, 366, 367, 379, 380, 389, 439, 514, 515, 536.
Maret (Bassano Mme), VII, 543, 544 ; — VIII, 444 ; — IX, 556, 557.
Maret (c. d'État), VIII, 447 à 450.
Maret (père), médecin, X, 89, 90.
Margaron (général), VII, 336.
Marialva (marquis de), V, 408 ; — VII, 397, 436.
Marialva (Mlle de). Voir : *Marquise de Loulé*.
Mariàna (Doña), fille de Charles IV, III, 239.
Mariani (valet de chambre), II, 121.
Marie (impératrice de Russie), IV, 445 à 447 ; — X, 147.
Marie Ier, V, 259, 353, 364 à 366, 373, 383, 457, 458 ; — VII, 10, 14 à 16 ; — X, 72.
Marie-Antoinette, I, 56, 77, 78, 95, 101, 104, 113 à 117, 122 à 124, 127 à 129, 325 ; — II, 382, 402 ; — X, 349, 358 à 360, 449.
Marie-Caroline, II, 71 ; — IV, 272 ; — V, 245, 270, 521, 522 ; — VIII, 59, 62, 64.
Marie-Christine, V, 245, 246, 265, 270 à 276, 287, 520 à 522.
Marie-Louise (impératrice), III, 33, 371 ; — V, 104, 490 ; — VIII, 40 à 45, 85, 108, 109, 212 à 215, 224 à 226, 346 à 354, 360, 375 à 389, 439, 488, 498 à 500 ; — IX, 103 à 105, 118, 135, 176, 220, 264, 279, 300, 321 à 323, 398, 416, 428 à 431, 472, 550 ; — X, 124, 147, 206 à 209, 222 à 226, 241, 252, 275, 276, 283, 301, 332, 368, 369, 416, 428, 434 à 436, 509, 535.
Marie-Louise d'Espagne, II, 275 ; — IV, 192 ; — V, 153, 245, 255 à 263, 267 à 270, 280, 520, 543 ; — VII, 117, 119, 126, 129 à 133, 143, 269, 289 ; — VIII, 338 à 340, 494, 503.
Marie-Louise-Joséphine d'Étrurie, IV, 188 à 199 ; — V, 258, 259 ; 388 ; — VI, 334 à 337 ; — VII, 245, 250 ; — VIII, 493.
Marioles (colonel de), VIII, 72 à 74.
Markoff (comte de), I, 14 ; — IV, 18, 34, 80, 445.
Marmann (Sénat), X, 291.
Marmier (Mme de), II, 372.
Marmont (maréchal), I, 88, 89, 437, 446 à 449 ; — II, 50, 165, 236, 384 ; — III, 92, 223, 352, 433 ; — IV, 98, 390, 521, 559 ; — V, 116, 117, 487, 490 ; — VI, 153, 174, 355, 437 à 440 ; —

VII, 230, 480, 484 à 487 ; — VIII, 77, 218, 312 à 314, 549 ; — IX, 117, 137, 208, 308, 342, 386, 437 ; — X, 70, 215, 242, 243, 261 à 268, 271, 284, 295, 301, 310 à 314, 319 à 321, 333, 334, 337, 524.

Marmont (Mme la maréchale), II, 32, 33, 74 ; — IV, 124, 450, 459, 460 ; — V, 122 ; — VI, 73, 437 à 440 ; — VIII, 225, 355, 359, 548, 551, 552 ; — IX, 132, 208, 490 ; — X, 362.

Marquisetto (El), VIII, 335.

Marron, X, 305.

Mars (Mlle), III, 451 ; — IV, 63, 64 ; — VI, 292 à 294 ; — VII, 291 ; — VIII, 594 ; — X, 505.

Mars (Mlle) aînée, III, 451.

Marschall (mistress), IV, 107.

Martial Thomas (général), III, 264, 265 ; — VII, 242.

Martin (théâtre), II, 132 ; III, 373 ; — X, 229, 230.

Martin VI, 347 à 349 ; — VII, 458, 459.

Martinez (Juan). Voir : *Empecinado.*

Martois (Mme de), I, 363.

Maryllaud (Raimond), V, 299.

Masséna, II, 67, 69, 83 à 88, 135, 165 à 167, 171, 173, 182, 377 ; — III, 176, 347, 350, 361 ; — IV, 481 ; — V, 30, 484, 490 ; — VI, 35, 90, 325, 326, 413, 546, 556 ; — VII, 420, 461, 480, 573 ; — VIII, 49 à 57, 63 à 69, 74, 79 à 82, 98, 128, 133 à 138, 145 à 152, 156 à 161, 164, 165, 176, 184, 194, 209, 210, 215, 216, 218, 221, 222, 233 à 236, 240, 244, 245, 251, 255 à 264, 267, 268, 289 à 297, 301, 302, 311, 312, 354, 366 à 371, 423, 432, 453 ; — IX, 68 ; — X, 79, 64, 270, 503.

Masséna (Prosper), VIII, 52, 58.

Masséna (Mlle), VII, 512 ; — VII, 370.

Masserano (prince de), VIII, 361.

Massuire (de), III, 196.

Mathewes (colonel), IV, 304, 305.

Mathis (Mme de), VI, 285.

Matucchi (chant), V, 431, 435.

Maubreuil (de), X, 494, 308, 309.

Maurice (le père), VII, 523, 526, 529.

Maury (cardinal), I, 105, 114, 120, 131 ; — IV, 120, 217, 232, 397, 398 ; — VI, 115, 220 à 221, 334, 490 ; — VII, 41, 42, 66, 69 à 83, 418, 510 à 512 ; — VIII, 212, 213, 471, 472, 515 à 517 ; — IX, 122, 123, 221, 234 à 239 à 251, 265, 394 à 397, 489, 503, 552 à 554 ; — X, 70, 190, 203, 204, 205, 231 à 235, 252 à 255, 446, 481 à 487, 526.

Mayneres (diplom.), V, 250.

Mayo, V, 267, 268.

Mazois, IX, 317.

Maximilien Ier de Bavière, VI, 467 ; — VII, 511, 534 ; — IX, 550 ; — X, 98, 331.

Mazzaredo, VII, 276.

Méchin (Mme), II, 179, 180.

Medico (Eli), Juan Paladia, VIII, 336.

Medina Cœli (duc de), III, 50, 51 ; — VII, 138.

Meerfeld (comte de), IX, 577.

Méhul, IV, 214 ; — X, 184.

Méjean (Étienne), III, 104.

Mélas II, 165 à 167, 172 à 174 ; — V, 498.

Mello (Pedro de), VII, 266.

Melville (lord), IV, 163, 358.

Menacho (général), VIII, 261, 264.

Ménard (général), III, 173 ; — VIII, 157.

Mendirzabal (général), VIII, 258 à 261.

Menneval (baron de), VI, 534, 554.
Menou (général), III, 223 à 233; — IV, 27, 451.
Menou (Mme de), VIII, 511, 543; — IX, 267.
Méo (restaurateur), II, 195.
Mercer (colonel), X, 475.
Mercier (cons. des anciens), II, 120.
Mercy (de), VII, 87.
Merigny (Mlle de), III, 10.
Merle (général), VII, 236, 238; — VIII, 160.
Merlin de Douai, II, 141.
Merlin (Mme), VII, 151, 152.
Mermet (général), IV, 534; — VIII, 161; — IX, 216.
Mesgrigny (de), VIII, 519.
Mesgrigny (Mme de), VIII, 442, 518, 519.
Mesnier (joaillier), I, 63.
Metge (publiciste), III, 128 à 130.
Metternich (prince de), V, 470; — VI, 526; — VII, 299, 323, 373 à 376, 410, 411, 461, 489, 490; — VIII, 70, 408, 488, 513; — IX, 320, 387, 388, 392, 414 à 416, 450 à 454, 459, 460, 469, 533 à 535, 538 à 540; — X, 32, 77, 147, 276, 369 à 373, 400, 404, 416, 417, 418, 423, 429 à 431, 462, 467, 468, 484, 486, 487, 525, 527, 528.
Metternich (princesse de), VII, 299, 411, 461.
Metternich (Clémentine de), VII, 298.
Metternich (Marie de), VII, 298.
Metternich (Victor de), VII, 298.
Mezeray (Mlle), III, 460; — IX, 252.
Micault de Courbeton, III, 28, 29.
Micault de Vieuville, III, 29.
Michau (acteur), III, 399, 400; — VII, 291, 292.
Michaud (commiss. ordonnat.), VIII, 82, 93, 98.
Michel (grand duc), X, 505.
Michel (Avoie). Voir : *Mme Barthélemy*.
Michel (négociant à Orléans), I, 170.
Michel (Mme), cour de Caroline, VII, 225.
Michel (Mme), femme du négociant, I, 170, 172.
Michel (Mlles). Voir : *Betri ; Mme Ch. de Pont ; Mme de Leyrac.*
Michonis, I, 78.
Mier (de), X, 32.
Miesnich (Marie), X, 296 à 299.
Milet Mureau (ministre), II, 89.
Milhaud (général), VII, 405.
Millin, IV, 40 à 44, 171, 233, 347, 370, 372, 397, 398, 407 à 409; V, 296, 462; — VI, 122 à 125, 429; — VII, 66, 290, 396, 399, 418; — VIII, 304; — IX, 132, 180, 342, 397, 489, 508, 522; — X, 200, 204, 233, 253, 349, 523.
Millot (Mlle). Voir : *Comtesse de Saluces.*
Mina (Espaz y), VII, 404; — VIII, 200, 319, 324 à 326, 329, 336 à 338.
Mina (l'étudiant), VIII, 331, 335 à 337.
Minette (Mlle), VIII, 497, 544.
Miollis (général), VII, 514, 516; — VIII, 490, 492; — X, 31.
Mirabeau, I, 118 à 131, 137; — II, 404, 405; — III, 431, 432; — IV, 380, 381; — V, 47, 48; — VI, 427; — VIII, 518; — X, 232, 253.
Miranda (général), I, 253 à 256.
Mirande (cuisinier), II, 92, 93, 317, 319.
Mirande (Antoinette). Voir : *Mme Ch. Parisot.*

Missiessy (amiral), V, 151.
Moellendorf, VI, 179, 180.
Molé (acteur), III, 159, 451 à 453.
Molé (comte), IX, 439; — X, 208 à 210.
Molitor, II, 67, 84 à 86; — X, 20.
Mollien, VIII, 419.
Mollien de Saint-Yons (officier), X, 571.
Monbelli (chant), V, 430, 431, 435.
Moncabrié (Mme de Peyter de), I, 346.
Moncey (maréchal), III, 112, 406, 407, 441; — X, 264 à 266, 270.
Mondenard (de), II, 24, 96, 109, 114.
Mondenard (Mme de), II, 108, 119.
Monge, III, 321; — IV, 113; — V, 134; — VII, 69, 75 à 77, 83, 382 à 384; — X, 365.
Montaigu (Auguste de), II, 24, 64, 65.
Montailleur (marquis de), III, 277.
Montailleur (comte de), III, 277.
Montal (comte de), X, 572.
Montalivet (de), VIII, 447 à 451.
Montauriol (de), I, 161.
Montbadon (Sénat), X, 291.
Montavant (Sénat), X, 324.
Montbar (de), VIII, 531.
Montbreton (de), II, 24; — VI, 217, 279, 285, 289, 290; — IX, 489, 522; — X, 498, 499, 503.
Montbrun (général), VIII, 70, 71, 93, 484.
Montcalm (de), II, 24, 272.
Montcazal (de). Voir : *Fornier.*
Montchenu (comte de), I, 354, 356.
Montchoisy (général), I, 309.
Montélégier (général), IV, 337 à 339.
Montellano. Voir : *Nuñez.*
Montero (courrier), X, 40.
Montesquiou (abbé de), X, 62, 66, 67, 288.
Montesquiou (Anatole de), VII, 545; — VIII, 173.
Montesquiou (Eugène de), VII, 545 à 549; — VIII, 170 à 187, 240.
Montesquiou (Mme Eugène de), VIII, 186.
Montesquiou (Mme de, maman Quiou), IV, 435; — VIII, 382 à 391; — IX, 465; — X, 435.
Montesson (Mme de), III, 415, 416; — VI, 11.
Montferrier (de). Voir : *Duvidal.*
Montfiquet (Henriette de), IX, 370.
Montgaillard (de), IV, 161, 162; — VI, 328.
Montgolfier, VIII, 38.
Montholon (Zéphyrine de). Voir : *Mme la générale Joubert.*
Montholon (Mlle de). Voir : *Mme de Sparre.*
Montmorency (abbesse de), III, 124.
Montmorency (Mathieu de), III, 260; — VIII, 556.
Montmorency Laval (duc de), VI, 493, 499; — VII, 270; — VIII, 556; — IX, 97, 556.
Montmorency Laval (duchesse de), V, 105; — VII, 161, 177.
Montrond (de), I, 268; — II, 183; — VI, 245 à 247, 508; — VII, 194; — IX, 145 à 155; — X, 247.
Monvel (de), III, 148, 158.
Monvel (acteur), III, 447, 448, 452; — IV, 173; — VI, 115; VII, 291.
Moore (John), VII, 346, 352, 377, 418; — VIII, 31, 131 à 134.
Moreau (général), I, 16, 17; — II, 67, 68, 122 à 138, 146, 167

à 170, 181, 182, 190, 241, 270, 273, 274, 308, 377 ; — III, 58 à 62, 261, 264, 340, 346, 354 ; — IV, 473, 505 à 509, 512, 513, 516 ; — V, 34 ; — IX, 64, 65, 68, 384, 451, 469, 471 à 480, 538, 541 à 545, 562 ; — X, 153, 326.

Moreau (Mme la générale), II, 124 ; — IX, 475.

Moreau de Saint-Méry, VI, 87.

Morfontaine (de), X, 296, 310, 515, 516.

Morin (colonel), X, 214, 215.

Morin (secrét. de Masséna), IV, 481.

Morla (Thomas), VII, 378 à 382.

Mornay (de), VI, 20.

Mortemart (baron de), X, 227.

Mortemart (Mme de), cour impériale, V, 105.

Mortier (maréchal), I, 316 ; — II, 67, 84 ; — III, 97, 100, 162 à 178, 417 ; — IV, 488, 561 ; — VI, 186, 189, 198, 443 ; — VII, 436, 441, 444, 451 ; — VIII, 152, 245, 247, 252, 261 à 264, 484 ; — IX, 110, 328 ; — X, 70, 242, 265, 337.

Mortier (Mme la maréchale), III, 162, 173, 174.

Mosbourg (comte de), X, 464.

Moscoso (Mme), V, 428.

Motzchinsky (comte Joseph), VII, 301 à 308.

Mouchy (duc de), IX, 561 ; — X, 446.

Mouchy (duchesse de), IX, 561.

Moulins (général), directoire, I, 388 ; — II, 126, 134.

Mourad-Bey, II, 123 ; — IX, 192.

Mourgue (Mlle). Voir : *Mme Debassagne.*

Mouton-Duvernet, X, 546.

Muiron, I, 316, 443, 446 à 449.

Mullens (de), banquier, IX, 393, 394.

Multedo, I, 194 ; — II, 129, 305, 309.

Munich, X, 194.

Murat, I, 364 ; — II, 5, 7, 235 à 242 ; — III, 60, 119, 123, 350 ; — IV, 198, 461, 466, 467, 500 ; — V, 141, 176, 177, 222, 487 à 492 ; — VI, 29, 165, 184, 187, 198, 219, 252, 256, 261, 262, 266, 267, 270, 273, 301, 401, 416 à 419, 452, 456 à 458, 571 ; — VII, 41, 42, 112, 121, 122, 126, 130, 135, 137 à 142, 145, 149, 161, 168, 223, 224, 227, 235 à 241, 245, 250 à 253, 273, 275, 293, 335, 326, 420, 515, 517, 532, 546 ; — VIII, 7, 8, 70, 484 ; — IX, 110, 116, 209, 217, 218, 224 à 226, 262, 279, 295, 298, 312 à 320, 384, 441, 455 à 459, 501, 542, 580 à 583 ; — X, 25 à 27 à 52, 70, 86, 100, à 105, 108 à 115, 120, 208, 209, 238, 464, 589, 594.

Murat (Achille), VII, 44 ; — VIII, 390 ; — X, 50.

Muraire (de), IX, 223, 224.

Muraire (Mlles). Voir : *Comtesse de Sussy, Duchesse Decazes.*

Murray (Georges), VII, 352 ; — IX, 326 ; — X, 526.

Mure, VII, 25.

Musquiz (marquis de), VII, 140.

Musson, IV, 38, 39, 320 à 323, 325, 331, 338, 339 ; — VIII, 525.

Mustapha IV, VI, 329 ; — VII, 298 ; — X, 72.

N

Nadermann (chant), IV, 171 ; — X, 228.

Naldi (chant), V, 429 à 435 ; — IX, 274.

NALDI (Mme), V, 429 à 435; — IX, 274.

NALDI (Caroline). Voir : *Comtesse de Sparre.*

NANSOUTY (général), V, 487; — VIII, 484; — IX, 207; — X, 4, 354.

NANSOUTY (Mme), II, 435; — VII, 391.

NAPIER (colonel), V, 467; — VI, 550 à 552, 564; — VII, 23, 467; — VIII, 245.

NAPOLÉON, I, 7 à 11, 17, 21, 32, 34 à 41, 45, 47, 54, 58 à 62, 70, 81 à 89, 166, 112, 132, 133, 144, 174 à 190, 228 à 234, 242 à 253, 259, 260, 264 à 269, 282, 289 à 296, 301 à 309, 312, 315 à 320, 330 à 342, 352, 358, 378 à 384, 387 à 392, 399, 400, 409, 410, 415, 416, 420, 424 à 427, 431 à 437, 441 à 446, 449 à 451; — II, 1 à 12, 16, 17, 21, 22, 41 à 43, 50, 54, 56, 61, 66, 72, 73, 76 à 82, 88, 96, 97, 100 à 110, 114, 118 à 124, 127 à 148, 159 à 166, 168 à 175, 181, 182, 187 à 195, 201, 222 à 228, 235, 236, 239, 240, 244, 247 a 252, 257 à 262, 269, 275, 285, 288 à 291, 296 à 310, 332 à 342, 348, 349, 377, 380, 382 à 385, 399 à 406, 409 à 413, 416 à 423, 413 à 436, 442; — III, 1 à 27, 34 à 43, 46 à 54, 61 à 78, 80 à 84, 87, 93 à 99, 102 à 118, 125 à 134, 137 à 144, 147, 154, 159 à 162, 175, 179 à 182, 187, 196, 197, 204, 206, 207, 211, 214 à 227, 253, 256, 258 à 263, 267 à 346, 349, 355 à 357, 379, 386, 389, 391, 395 à 402, 439; — IV, 1 à 8, 19, 22 à 31, 39, 66 à 86, 90 à 102, 106 à 112, 114, 117 à 120, 130 à 135, 149 à 155, 158 à 169, 187 à 194, 196, 199 à 236, 240 à 242, 253 à 270, 282, 287, 290, 292, 297, 301 à 314, 340 à 345, 366, 367, 392, 418, 429 à 447, 452, 455 à 459, 472 à 527, 534, 537, 538, 544, 546, 557 à 559, 562; — V, 12, 18 à 29, 34 à 44, 56 à 67, 70 à 75, 79 à 91, 96, 97, 104, 105, 109 à 113, 117 à 119, 125 à 135, 138, 139, 145 à 156, 164, 170 à 175, 179, 184, 188, 190, 200, 201, 207, 208, 211 à 232, 284, 292 à 297, 308, 309, 311, 312, 351, 374, 375, 395, 396, 399, 400, 462, 463, 468, 473 à 476, 482, 483, 487 à 504, 517, 530 à 540, 546; — VI, 6, 7 à 15, 20 à 24, 27, 35 à 37, 41, 42, 46, 47, 55 à 77, 86 à 95, 119 à 127, 139 à 141, 152, 157 à 164, 173 à 178, 205 à 207, 214, 215, 219 à 229, 235 à 241, 248 à 259, 262 à 269, 274, 285, 325 à 327, 342 à 357, 369 à 373, 375, 394, 395, 399 à 421, 430, 431, 436, 439 à 451, 456, 464 à 468, 476, 489, 493, 498 à 506, 510, 528 à 541, 546, 547, 553, 567 à 576; — VII, 2, 3, 14, 15, 19, 22, 30, 35, 36, 38, 41, 56, 68 à 111, 118 à 123, 137 à 143, 166 à 169, 172, 178 à 181, 187, 191 à 277, 230, 233, 234, 242, 246, 253, 262, 267, 269, 274, 275, 280, 281, 311 à 326, 363, 368 à 379, 394, 396, 403, 410 à 435, 457, 461 à 473, 484, 490, 494 à 503, 506, 507, 511 à 515, 532, 533, 541, 543, 567; — VIII, 2 à 7, 21, 27, 39, 42 à 45, 53, 74, 75, 85 à 92, 108 à 110, 132 à 134, 153, 187, 202 à 204, 212 à 215, 223 à 228, 233 à 241, 247 à 251, 257, 260, 287, 312, 313, 333, 339 à 357, 371 à 395, 405, 410, 415 à 427 à 432, 436, 439, 444 a 464, 468 à 470, 471, 472, 476

à 483, 488 à 491, 494, 495, 498, 500, 501, 514 à 519, 563, 564; — IX, 57 à 59, 64 à 69, 89, 90, 93, 94, 96, 98 à 100, 108 à 125, 133 à 157, 170, 174 à 201, 207 à 225, 230 à 286, 289 à 320, 326 à 329, 332 à 339, 342 à 348, 368, 369, 381 à 386, 389 à 391, 394, 397 à 403, 411 à 423, 427 à 429, 436, 438 à 451, 454, 456 à 465, 468 à 473, 478, 479, 483 à 487, 496, 501 à 505, 510, 511, 518, 520, 524 à 542, 545 à 571, 575 à 583; — X, 4 à 7, 22 à 27, 35 à 54, 60 à 67, 74 à 87, 111, 124 à 138, 142, 143, 150 à 153, 165 à 168, 172 à 176, 182, 183, 187, 206 à 209, 220, 225 à 227, 232 à 246, 252, 271, 275, 281, 283 à 290, 294, 295, 299, 303 à 311, 314 à 322, 326 à 341, 350, 351, 357, 358, 365 à 377, 382 à 385, 389 à 398, 400, 405, 416, 417, 425 à 446, 452, 453, 457 à 459, 467, 472, 473, 477 à 480, 486, 489 à 505, 511 à 514, 516, 520, 522, 523, 529 à 598.

NARBONNE (duchesse de), III, 241 à 250; — X, 60 à 67.

NARBONNE (Louis de), I, 112 à 114; — V, 46, 137, 138, 395; — VI, 11, 40, 94, 128, 172, 495 à 497, 502, 508, 514 à 528; — VII, 49, 66, 73, 88, 179 à 185, 193 à 195, 204, 219, 220, 225, 233, 418, 497 à 499; — VIII, 216, 350 à 354, 362, 406, 407, 410, 428, 442, 488, 511, 512, 518; — IX, 103, 107, 162, 167, 180, 188 à 191, 196, 263, 276, 342, 387 à 394, 416, 441, 449, 506, 507, 533 à 535, 538, 540, 569, 570; — X, 54 à 64, 136, 289.

NARBONNE (Louise de). Voir : *Mme de Brancamp.*

NATON, X, 343, 344, 361 à 364.

NARBONNE (Mlle de). Voir : *Mme de Rambuteau.*

NATTIER (fleurs), IV, 246.

NAVARRE (Mme de), VIII, 486.

NAVARRO (Justo Maria Mar), VII, 246 à 249.

NECKER, I, 95, 99, 100, 104, 107 à 112, 123 à 126, 133, 136, 194 à 196, 199 à 203, 208 à 216, 218, 222; — IV, 282; — V, 44 à 53.

NECKER (Mme), V, 49, 50.

NEGRETTI (marquis de), V, 390.

NEGRETTI (François-Xavier), VII, 138.

NÉGRIER (Mme), Portugal, V, 503

NEIPPERG (de), X, 41, 51.

NELSON, II, 14 à 16; — IV, 70 à 72, 164; — V, 482 à 485.

NESSELRODE, IX, 338; — X, 267, 299 à 302.

NEY (maréchal), II, 84 à 86; — III, 262; — V, 3, 467, 487 à 491; — VI, 188, 189, 230, 270, 273 à 275, 374, 375, 443, 546; — VIII, 26 à 31, 40, 48 à 55, 66 à 69, 78 à 82, 98, 99, 127, 134, 145 à 153, 156, 161, 165, 199, 244 à 251, 257, 262, 289 à 299, 355 à 359, 483; — IX, 60, 112, 137, 161, 162, 185, 186, 262, 328, 386, 401, 412, 427, 542, 546, 549, 580; — X, 71, 309, 312, 333 à 336, 436, 437, 439, 515, 596.

NEY (Mme la maréchale), III, 286; — V, 67 à 69; — VI, 136, 288, 289, 434; — VII, 45 à 49; — VIII, 354 à 359; — X, 399, 436, 437.

NICOLAS (grand duc), X, 505.

NICOLO ISOARD (musicien), X, 228 à 230.

NIEMCEWITZ, IX, 479, 549.

NITOT (joallier), VI, 485; — VII, 283, 284.

Noel (Mme), modes, X, 156.
Noailles (Charles de), I, 368, 405; — II, 24.
Noailles (Juste de), I, 368, 405; — II, 24; — VIII, 225, 353, 354, 428; — IX, 561; — X, 261.
Noailles (Mme Juste de), IV, 308; — VII, 551; — VIII, 225, 353, 354, 428, 507; — IX, 507, 508; — X, 261, 518, 519.
Noel (Mme), modes, X, 156.
Norfolk (duc de), VII, 530, 531.
Noronha (Thomas de), IX, 253.
Nourrit (chant), VIII, 522.
Nourrit (banque), IX, 360.
Novion (comte de) : V, 424, 456, 511, 515; — VI, 316 à 318; — VII, 12, 16 à 19, 29, 30, 367, 368.
Novion (vicomte de), VII, 343.
Novosilgoff (comte de), VI, 122.
Nunes (Fernand), *duc de Montellano*, VII, 138, 273.

O

Oberkampff, IV, 56.
Obidos (comtesse d'), V, 412.
Obidos (Mlle d'). Voir : *Lima (marquise Ponte de)*.
Odiot (orfèvre), VIII, 214.
O'Donnel (général), VIII, 25; — IX, 50.
O'Farill, VI, 334, 335; — VII, 113, 114, 122, 137 à 139, 149 à 151, 235, 244 à 248, 251 à 254, 273, 276; — VIII, 417, 438.
Offray (abbé), II, 46; — III, 364.
Offreville (d'), II, 149 à 154; — IV, 172 à 186, 317.
Offreville (Mme d'), IV, 184, 185.
Ogenhausen (Mlle d'). Voir : *Comtesse d'Ega*.
Ogeranville (Mme d'), II, 383.
Ojarowski (général), X, 456, 462.
Oldenbourg (duc d'), VIII, 203, 228.
Olivier (général), VIII, 61, 62.
Olivier (prestidigitateur), VII, 44.
Olivieri (violon), V, 269, 435.
Olympie (Mlle d'). Voir : *Comtesse de Lamarlière*.
O'Meara, VII, 431, 432.
Opizzoni (cardinal), VIII, 373, 374.
Orange (prince d'), VI, 180.
Orléans (duc d'), I, 111, 136, 137; III, 364, 460.
Orléans (duc d'), Louis-Philippe: — X, 546, 584, 586, 594.
Orloff (Alexis), IV, 34.
Orsay (Mme d'), II, 197, 201.
Orsay (Albert d'), I, 368, 405; — II, 201; — IV, 96; — IX, 561.
Ossuna (duchesse d'), V, 181, 239, 253, 301, 523.
Ossuna (Mlle d'). Voir : *marquise de Santa Cruz*.
Othello (fils naturel de Junot), II, 192.
Ott (général), II, 165.
Otto (diplomate), IV, 431.
Oudinot, II, 84, 86; — III, 352; — IV, 560, 566; — V, 4 à 9, 88, 159, 164, 474, 488, 492; — VI, 261, 275, 355, 356; — VII, 374, 480; — VIII, 86, 483; — IX, 386, 546; — X, 309 335, 336, 439.
Ouvaroff (général), X, 456.
Ouvrard, V, 210; — VI, 165 à 167; — VII, 89, 92; — IX, 392, 562; — X, 418.
Oxas (d'), IV, 321, 324, 325.
Oxe (général), VII, 522.

P

PACCA (cardinal), VII, 190; — X, 486.
PAER (pianiste), VIII, 214, 317; — X, 184, 228.
PAHLEN (comte), IV, 444, 446.
PALADEA (Juan). Voir : *El Medico.*
PALMELLA (Pedro de Souza, marquis de), V, 54; — X, 523, 524.
PALAFOX, VII, 146 à 148, 272, 384, 412, 454; — VIII, 11, 264.
PANIN (comte de), IV, 444, 445.
PANNELIER (Mlle), III, 386,
PAOLI, I, 14, 43; — II, 128, 129; — III, 339.
PARA, X, 440.
PARFIES. Voir : *El Marquisetto.*
PARISOT (Edm.), peintre, II, 94 à 96.
PARISOT (Mme Edm.), II, 92 à 96.
PARNY (Mme de). Voir : *Mlle Contat, aînée*
PARQUE (duc del) VII, 273; — VIII, 40, 46, 251, 332.
PARQUIN (Mme). Voir : *Mlle Cochelet.*
PASQUE, IX, 75, 76.
PASQUIER (baron), III, 61; — IX, 74 à 79, 105, 106, 120, 123, 177; — X, 257 à 259, 327.
PASTORET (Sénat), X, 291.
PAUL Ier, IV, 1 à 3, 16, 34, 443 à 445; — VIII, 453; — IX, 462 à 464; — X, 72.
PAULET, VIII, 447, 448.
PAULINE (Mlle), chant, X, 184.
PAVETTI (colonel), VIII, 15.
PÉBORDE (médecin), IX, 315.
PEDRO (don), Emp. du Brésil, V, 376, 377, 418, 423, 436; — VII, 11, 16.
PELAPRAT, X, 368.
PELET (Anselme) (grenadier), IV, 529 à 533.
PELLEGRINI (peintre), V, 389.
PELLETAN (médecin), I, 393, 399.
PELLIER (équitation), VI, 216.
PENAFIEL (marquis de), V, 239; — VII, 263.
PERALDE, X, 591.
PERALDI (Bartholomeo), I, 291 à 296.
PERCIER (architecte), X, 462, 466.
PERCY (baron), VI, 264.
PERCY (marin anglais), VII, 366.
PÉRIGNON (maréchal), X, 324.
PÉRIGNON (Mlle). Voir : *Mme la générale P. R. Lanusse.*
PÉRIGORD (comte de), I, 55, 58, 194, 354 à 357, 405; — III, 156, 458 à 461.
PÉRIGORD (comtesse de), I, 56.
PÉRIGORD (prince de Chalais, comte Élie de), I, 55, 57, 356, 357; II, 272.
PÉRIGORD (princesse de Chalais, Mme Élie de), I, 405.
PÉRIGORD (Bozon de), II, 30.
PÉRIGORD (Archambaud de), II, 22, 30, 372; — VI, 519; — VII, 551.
PERIGORD (Mme Archambaud de), II, 30.
PÉRIGORD (Louis de), II, 30; — IV, 307.
PÉRIGORD (Mélanie de). Voir : *Comtesse Juste de Noailles.*
PERMON, I, 5, 10, 22, 35, 36, 47 à 54, 59 à 62, 68 à 73, 85, 95, 107 à 111, 126, 135, 159 à 172, 191 à 193, 209, 231 à 236, 242, 252, 263, 265, 275 à 280, 284 à 288, 300 à 314, 321, 322, 345, 348, 358, 386; — II, 44, 434; — III, 171; — V, 46 à 48; — VII, 19.
PERMON (Mme), I, 9, 10, 20, 22, 28, 34 à 36, 38, 41, 44 à 55, 58 à 62, 65, 68 à 91, 106, 107,

101, 114, 138, 140, 143, 145, 146, 149, 150, 153, 159 à 170, 174, 175, 192 à 196, 201 à 210, 216, 218, 222, 231 à 237, 242 à 255, 258 à 269, 272 à 290, 300 à 318, 321, 323, 327 à 354, 357 à 363, 370 à 407, 409 à 413, 422, 425 à 431, 434 à 436; — II, 19 à 22, 25, 28 à 30, 32, 34, 42, 44 à 47, 57 à 59, 63 à 66, 89 à 93, 96, 97, 101, 108 à 117, 121 à 124, 127, 132 à 134, 146 à 148, 168 à 170, 179, 180, 183 à 188, 196 à 234, 243, 245, 262, 263, 273, 281 à 335, 337, à 357, 364 à 367, 373 à 376, 391, 394, 397 à 399, 403 à 414, 419 à 423; — III, 1 à 9, 13 à 19, 23 à 28, 43, 81, 82, 87 à 99, 110 à 116, 146, 305 à 330, 333, 335, 361, 374, 379, 380; — IV, 9, 54, 67, 90 à 102, 122 à 129, 137, 138, 207 à 209, 213, 238 à 245, 255, 478; — V, 152; — VII, 84, 99, 216; — VIII, 428, 499; — X, 348, 349.

Permon (Albert), I, 36, 51 à 54, 59 à 62, 65, 87, 94, 95, 102, 107, 110, 128, 135, 139, 140, 146 à 165, 168, 169, 174, 175, 179, 180, 186, 187, 193, 194, 199, 201, 205, 206, 224, 228 à 230 à 237, 247 à 251, 254 à 259, 265, 303, 308 à 314, 319 à 321, 331, 332, 335, 336, 340, 343 à 353, 358, 378, 379, 384 à 387, 393 à 396, 411, 431 à 434; — II, 50 à 56, 69, 75, 76, 96 à 98, 112 à 120, 132, 170, 199 à 202, 210 à 234, 245, 262, 263, 273, 284, 287 à 304, 310 à 316, 322, 325, 328 à 331, 336, 339 à 350, 363 à 367, 370, 374, 408, 412 à 414, 417, 419, 420, 424 à 426; — III, 6, 12, 15, 18, 23, 25, 43, 58, 60, 82, 89, 114, 116, 171, 376, 377; — IV, 65, 94, 95, 120, 237, 240, 254, 288 à 290, 387, 443; — V, 46, 47, 133, 145, 168, 187, 195, 263, 287; — VI, 47 à 52, 131; — VII, 19, 66, 177, 178, 397, 417, 474 à 479; — VIII, 490; — IX, 119, 123, 145 à 160, 171, 172, 289 à 191, 345, 346, 388, 390, 391, 482 à 499, 503, 509, 511, 514, 518 à 520; — X, 56, 237 à 141, 171, 221, 229, 349, 487, 517, 519, 522.

Permon (Cécile), I, 85 à 87, 143, 150 à 155, 170, 171, 200, 223, 285, 315, 322, 343 à 353; — IV, 126; — VII, 177.

Perold de Beaussot, III, 341.

Perrégaux (comte de), II, 112; — IV, 16; — VIII, 355, 529, 530, 550.

Perrégaux (chambellan), IV, 131.

Perrégaux (Mlle). Voir : *Mme la maréchale Marmont.*

Perrin (abbé), I, 14, 15; — IV, 445.

Perrochel, VIII, 511.

Péthion VI, 203, 204; — VIII, 475.

Petit (Edm.), Convention, IV, 384.

Pétiet (ministre), V, 32 à 35.

Pétiet (Mme), V, 32.

Pétiet (Auguste), officier, VIII, 263.

Pétiet (Mlle Isidore). Voir : *Mme Alph. de Colbert*

Pétitval (du), II, 155 à 163.

Pezza (Michel). Voir : *Fra Diavolo.*

Philippon (général), VIII, 263.

Philis (Mlle) théâtre, II, 89, 132; — III, 373.

Picard (théâtre), X, 188.

Pichegru, I, 225; — IV, 505 à 509, 512 à 516.

Pie VI, V, 99; — IX, 17; — X, 71.

PIE VII, IV, 223 ; — V, 91 à 102, 115, 123, 124 à 127, 398 à 400 ; — VII, 178, 187, 190 à 193, 462, 463, 513 à 518, 527 ; — VIII, 21, 22, 371, 372, 474 ; — IX, 264 à 266 ; — X, 72, 83, 123, 484 à 486.
PIERRON (Mme), V, 39, 40.
PIGNATELLI (Alphonse), V, 203, 204, 220, 221 ; — VI, 527 ; — VII, 455, 456, 460.
PIGNATELLI (Armand, comte de Fuentes), V, 203, 204 ; — VII, 273, 412, 454 à 456 ; — VIII, 6 ; — IX, 292.
PILLE, X, 211, 212.
PINO (général), X, 28 à 30, 589, 590.
PINON (président), II, 33.
PINTO (ministre portugais), V, 363, 364, 405.
PINNELA (Sébastien), VII, 137, 276.
PIQUANZON (médecin), V, 459.
PITT, IV, 160 à 164, 289 à 297, 358 ; — V, 529 à 536 ; — VI, 151 ; — VIII, 439 ; — IX, 350, 351, 357.
PLANARD (Eugène de), VII, 290.
PLATIÈRE (aide de camp de Santerre), III, 191.
PLATON, VIII, 485.
PLATOW (Hetman), X, 343, 361 à 364.
PLATOW (fils), X, 343 à 347, 361.
POIDEVIN (Mlle), VII, 46 à 49 ; X, 261.
POLIGNAC (Armand de), V, 110.
POLIGNAC (Jules de), V, 110.
POMBALLE (marquis de), VII, 15.
POMBERO (comte de), V, 364.
POMMEREUIL (général de), préfet, V, 196.
PONIATOWSKI, V, 104 ; — VIII, 483 ; — IX, 569 à 571, 581.
PONT (Charles de), I, 171.
PONT (Mme Charles de). Voir : *Mme Barthélemy.*
PONTE (de), Cour impériale, VII, 504, 544.
PONTE DE LIMA. Voir : *Lima.*
PONTECOULANT (Doulcet de), X, 291.
PORCHER (Sénat), X, 291.
PORTA, II, 284 et 285.
PORTAL (médecin), IX, 259 à 163.
PORTALIS, II, 370 ; — III, 131, 132 ; — IV, 209, 222.
PORTOGALLO (Marco, compositeur), V, 435.
POTEMKIM, IV, 275 ; — V, 267 ; — X, 363.
POTIER (acteur), VI, 297.
POURTALÈS (Fitz de), VII, 545 ; — XIII, 235.
POWIZ (lord), VII, 526.
POZZO DI BORGO, X, 302.
PRADT (de), VI, 262 ; — IX, 116, 117 ; — X, 296, 299 à 302, 308, 336, 394 à 397.
PRÉVOST (colonel lég. de police), II, 156.
PRÉVOST (chef d'escad.), IX, 504.
PRÉVOST (aide de camp de Junot), VII, 196 à 202, 221, 343, 558 ; — VIII, 147, 220,
PRÉVOST (Mme), modes, X, 156.
PRINCIPE (El., Juan Abril), VIII, 336.
PRISSA (ou Prisca), ministre italien, X, 590.
PROST (colonel), VII, 342.
PROVENCE (comtesse de), I, 76, 105 ; — III, 421, 422 ; — X, 449, 450.
PUTHOD (vicomtesse de), IV, 368, 369, 521 ; — V, 19, 31, 37, 165, 193, 195 ; — IX, 252, 253.
PUYMAURIN (de), X, 449.
PUYVERT (de), X, 415.

Q

Quaglia, VIII, 565.
Quatremère-Disjonval, V, 12 à 15.
Quatremère de Quincy, V, 11 à 17.
Quélen (de), Cour impériale, VI, 25.
Quesnel (général), VI, 546, 555; — VII, 330 ; — X, 310, 515, 516.
Quintella (baron), VII, 31 à 33, 284.

R

Radet (général), VII, 178, 515, 516.
Radzivill (prince de), X, 295.
Raffanelli (chant), III, 374.
Raimbaud (restaurateur à Versailles), VIII, 355 ; — IX, 521.
Rambuteau (de), VIII, 111, 443, 511 à 513, 518, 535, 545, 550 ; IX, 266, 490 ; — X, 62.
Rambuteau (Mme de), VI, 496 ; — VIII, 511 à 518, 535, 545 ; — IX, 266, 490.
Rambuteau (Mlle de). Voir : *Mme de Mesgrigny.*
Rampon (général), III, 223.
Ranchoup (consul), III, 75 à 77.
Ranchoup (Mme). Voir : *Mme Fourès.*
Randon (maréchal), X, 555, 557, 566.
Rapp (général), II, 177, 178, 377, 382, 391 à 394, 400 ; — III, 2, 94, 100, 287 à 291, 294 ; — IV, 20 à 25, 99, 499 ; — VI, 174, 221, 222, 240, 252, 255, 267, 413, 476, 477, 568 ; — VII, 170, 223, 368, 443 : — IX, 190, 207, 260 à 263, 268, 285 ; — X, 81.
Rapp (Mme la générale), VI, 476.
Rastignac (Armand de), II, 108; — III, 10.
Rastignac (Pierre de), I, 405 ; — II, 24, 357.
Rastignac (Mme Pierre de), II, 57, 357.
Rastignac (Hippolyte de), II, 108, 284 ; — III, 3.
Rasgamowsky, X, 133.
Raton (Jacques), VII, 33.
Rauch (général), X, 213.
Raucourt (Mlle), III, 447, 449 ; — IV, 93 ; — VII, 291.
Raymonet, I, 158, 159.
Rayneval (de) fils, V, 185 à 187, 195, 202, 336, 355, 356, 375, 422, 424, 427, 450, 451, 472, 473, 481, 482, 506; — VI, 99.
Rayneval (Mlle de). Voir : *Mme Didelot.*
Raynouard (député), X, 75, 76, 79.
Réal, VIII, 89, 402 à 404, 449; — IX, 232.
Récamier, IV, 12, 16; — V, 55, 473; — VII, 420.
Récamier (Mme), IV, 9 à 14; — V, 55; — VII, 279, 418 à 425; — VIII, 555 à 559 ; — IX, 1, 57, 142 à 144, 267, 518 ; — X, 101 à 121, 343, 358.
Réchaud (aîné, cuisinier), VI, 462, 463.
Réchaud (cadet, maître d'hôtel), VI, 463.
Redondo (comte), VII, 15.
Régat (Sénat), X, 291.
Régnaud de Saint-Jean d'Angély, IV, 167, 168, 204 à 206, 222, 223, 337, 338, 545; — VI,

233 à 235; — VIII, 69, 449; — IX, 87 à 93.
Régnaud de Saint-Jean d'Angély (Mme), VI, 235 à 239; — VII, 160, 545; — VIII, 444.
Regnier de Toulouse, I, 162, 342 à 346.
Regnier (Massa), IV, 507; — X, 75, 76, 356 à 358, 514.
Reidler (Joséphine), VI, 482, 483, 506.
Reignier (armurier), III, 190; — IV, 381, 388, 389; — IX, 512.
Rémoulens (Le), II, 115, 116, 321.
Rémusat (de), VIII, 398, 399; — X, 258.
Rémusat (Mme de), II, 435; — VII, 390, 393; — X, 257 à 259.
Rémy (abbé), VII, 177, 178.
Renauldon, X, 562.
Renaudot (notaire), I, 308, 309.
Rendu (Ambroise), X, 353.
René (général), VII, 338; — VIII, 9, 15.
Rénesson (Mlle), I, 152.
Renovales, VIII, 335, 336.
Reuschit (Mme de), VIII, 457, 458.
Revest (colonel), IX, 216.
Rewbel, II, 136.
Reynier (général), III, 223, 226, 230; — IV, 293, 370; — V, 491; — VI, 35, 90; — VII, 572; — VIII, 29, 40, 49, 50, 150, 153, 161, 294, 483; — X, 227.
Reynier (Mme la générale), X, 227.
Riban (parfumeur), II, 354.
Ricbboury (de), VIII, 355.
Richard (Mme), conciergerie, I, 77, 78.
Richelieu (duc de), IV, 275, 276.
Richepanse (général), III, 262; — V, 466;
Richmond (duc de), IV, 302.
Richemond (duchesse de), IV, 302.
Ricord (Convent'on), I, 183.
Risson, X, 545
Rivarol, IV, 37.
Rivière (marquis de), V, 110; — X, 474.
Roberjot, II, 70.
Robert (peintre), IV, 44 à 50, 171, 367, 370, 371.
Robert (restaurat.), IV, 369.
Robespierre (Maximilien), I, 76, 77, 137, 172, 173, 182, 196, 197, 200, 205; — IV, 209 à 212; — V, 93, 286; — IX, 65, 228, 419; — X, 282.
Robespierre (le jeune), I, 182, 187.
Robespierre (Charlotte), V, 92.
Rocca (de), X, 117, 119.
Rochambeau (général), IV, 261, 262; — VI, 13, 44.
Rochefort (Mme de), VIII, 361, 362.
Rochegude (marquis de), II, 46; — III, 364, 365.
Rochemont (de). Voir : *Lebrun*.
Rœderer, V, 29; — VII, 69; — X, 227.
Roger, X, 353.
Roger Ducos, I, 288; — II, 134, 141; — IX, 422, 423; — X, 291.
Rogniat (général), VII, 465.
Rogniat (Mme la générale), VII, 465.
Rohan (prince Louis de), IV, 343, 344.
Rohan (prince de), au service de l'Autriche), V, 491.
Rohan (princesse Louise de), IV, 343 à 347; — X, 405.
Rohan Rochefort (Marie-Louise-Julie-Constance de). Voir : *Comtesse de Brionne*,
Roland (Henri), VI, 369.
Rolland de la Platière, IX, 335.
Rollier (cour de Lætitia), V, 546, 547.
Rollin (diplomate), V, 363.

Romanzoff (comte Nicolas de), I, 14; — VII, 371, 377; — X, 150.
Rome (roi de), VIII, 341, 343, 374 à 395, 480, 481, 519; — IX, 66, 105, 118, 121, 122, 178, 222, 223, 286, 321, 460 à 465; — X, 7, 84, 187, 241, 242, 252, 275, 276, 283, 308, 313, 332, 351, 368, 369, 416, 428, 435.
Romero, VIII, 119.
Romeuf (Mme la générale), I, 272, 273, 276.
Romme, I, 203 à 207, 299, 231, 251, 257, 258; — II, 141.
Ronsin (général), III, 191, 192, 195 à 197.
Roquelet (colonel portugais), V, 456.
Rosalie (sœur), I, 372 à 377; — II, 361 à 367; — III, 208, 215; — VII, 184.
Rose (abbé), II, 284, 286; — III, 90; — V, 130.
Rosemberg (général), III, 176.
Rosetti (général), IX, 455.
Rosières (marquis de), II, 263 à 269.
Rosières (Mlle de), II, 263 à 269.
Rosily (amiral), V, 482.
Rossi (comtesse de), I, 176.
Rossi (cour de Lœtitia), VIII, 509, 534.
Rossignol (général), III, 191, 192, 196 à 198.
Rostopchin, IV, 444; — V, 456; — IX, 61, 62, 106, 107.
Rothelin (Mlle de), Voir : *Mme de Cossé Brissac.*
Rougeau (fermier général), I, 53, 138, 139.
Rougeau (Mme), I, 138.
Rougemont, IX, 567.
Rougeville (de), I, 78.
Roustan, X, 440.
Rouviliers (vicomte Jacques de), II, 46.
Roux (Mme), fleurs, II, 354; — III, 3; — IV, 157, 246.
Ruffin (général), VIII 268.
Ruggieri, IV, 470.
Rzewski (Gabriel), VII, 303.

S

Sabugal (comte de), V, 412 à 414, 505; — VII, 262, 397; — VIII, 105, 216, 217, 278 à 280; — IX, 253 — X, 524.
Sabatier (médecin), I, 393, 395, 399.
Sabran (Elzéar de), V, 54.
Sagan (Mme de). Voir : *Princesse Louis de Rohan.*
Sage, IV, 367, 381.
Saint-Aignan (de), IX, 117.
Saint-Aignan (Mlle de). Voir : *Mme Armand de Caulaincourt.*
Saint-Amand (danseuse), II, 208.
Saint-Ange (de), I, 289.
Saint-Ange (Mme de), I, 288 à 296, 300, 301, 346.
Saint-Ange (Alexandre de), VII, 414.
Saint-Ange (Georges de), VII, 413, 414.
Saint-Albin (Mme), théâtre, II, 89, 132; — III, 373.
Saint-Aulan (marquis de), II, 46.
Saint-Didier (de), diplomate, V, 363.
Saint-Didier (de), Cour Impériale, VIII, 20.
Saint-Didier (Mme de), VIII, 20.
Sant-Huberty (Mme de), IX, 272.
Saint-Just, V, 93; — IX, 228; — X, 282.
Saint-Marsan (comte de), IX 331 à 334; — X, 75.

Saint-Martin (de), officier marine, X, 479, 480.
Saint-Martin (Mme de), Cour Impériale, VI, 29 à 34.
Saint-Martin de la Motte (Sénat), X, 291.
Saint-Mesme (de), I, 371.
Saint-Mesme (Mme de), I, 371, 372 ; — IX, 315.
Saint-Mesme (Élise de), IX, 315.
Saint-Mesme (Louise de). Voir : *Mme la générale Romeuf.*
Saint-Mézard, VII, 341, 368.
Saint-Pern (Mme de), VI, 12 à 17, 21, 96, 103, 111.
Saint-Priest (de), l'aîné, I, 71.
Saint-Priest (de), ambassadeur, I, 71.
Saint-Priest (de), chevalier de Malte, I, 71.
Saint-Priest (Mlles de). Voir : *Comtesse d'Antraigue, Marquise de Laurac, Marquise d'Axe, Marquise de Bocaud.*
Saint-Prix (acteur), III, 447.
Saint-Réjant, III, 102, 253, 254, 292.
Saint-Sardos (de), I, 409.
Saint-Sauveur (Mme de), VIII, 361.
Saint-Simon (de), VII, 402, 403.
Saint-Simon (de), son fils, VII, 403.
Saint-Simon (Mlle de), VII, 400 à 403.
Saint-Simon (Mme), X, 506.
Saint-Simon (Mme). Voir : *Mme de Bawr.*
Sainte-Aldegonde (de), VI, 272.
Sainte-Aulaire (de), II, 24.
Sainte-Aulaire (Mme de), la 1re, II, 24.
Sainte-Aulaire (Mme de), la 2e, II, 24.
Sainte-Croix (général Ch. Descosches de), VIII, 49, 71 à 75, 154, 157, 165 ; — X, 253.
Sainte-Foix (de), VI, 462, 497, 515, 521 ; — VII, 73, 194.
Sainte-Suzanne (général de), X, 291.
Saken (général), VI, 222 ; — IX, 451 ; — X, 142, 213, 234, 411.
Saladin, VIII, 549, 550 ; — IX, 230.
Sales (de), avocat, III, 66, 67, 75, 76.
Salicetti, I, 162 à 165, 169, 174, 175, 178 à 188, 193, 194, 196, 200 à 207, 211, 223, 229 à 236, 242 à 282, 288, 301, 302, 411, 414, 445 ; — II, 88, 89, 130, 301 ; — III, 88 ; — VI, 76, 206 ; — VIII, 63, 64 ; — IX, 212.
Salieri (compositeur), II, 284.
Saluces (marquise de), X, 498, 499.
Saluces (comtesse de), VI, 283, 284 ; — VIII, 509, 525.
Salvo, (marquis de), IX, 2 à 57.
Sambussy (abbé), VI, 286.
Sampayo (de), V, 355 ; — VII, 266.
Samper (général), VII, 113, 114.
San Carlos (duc de), VII, 118, 121, 138, 140 ; — VIII, 102.
Sanchez (Don Julian). Voir : *El Capucino.*
Sandoz (de), IX, 287.
Santa Cruz (marquise de), V, 239 ; — VII, 440.
Santa Fe (Azanza, duc de), VII, 122, 137, 139, 149 à 152, 235, 244 à 254, 273, 276 ; — VIII, 413 à 417.
Santerre, III, 189 à 197.
Santiago (marquis de), V, 240, 241, 268.
Santosildis (général), VIII, 155.
Sapey de Ramolino, II, 149, 154, 155.
Sartelon (com. ord.), III, 72, 76.
Sartory (baronne de), II, 57 à 59.
Saumary (James, amiral), IV, 67 à 69 ; — IX, 359.

Saur, X, 291.
Savary (général), II, 177, 178, 288, 301; — III, 61, 270, 271, 274 à 276, 279, 283, 387; — IV, 498; — VI, 174, 375, 409, 413, 419, 499; — VII, 121, 122, 136 à 140, 169 à 173, 273, 368, 372, 385, 386, 396, 427, 428, 517; — VIII, 205, 339, 340, 397, 404, 415, 455 à 458, 490 à 493; — IX, 70 à 79, 105, 106, 120 à 123, 140, 148 à 152, 157, 171, 178, 190, 339 à 342, 441, 472 à 476, 482 à 489, 493, 510, 513 à 529, 554 à 567; — X, 220, 242, 256 à 260, 268, 270, 336, 343, 378 à 380, 385 à 398, 427, 522.
Savary (Mme la générale), III, 270, 271, 284; — VI, 469; — VII, 161, 172, 544, 545; — VIII, 226, 227, 444; — X, 386.
Savéria, I, 38, 40 à 43, 46; — VI, 112; — VIII, 499, 500.
Savoye-Rollin, IX, 358, 366; — X, 571, 572.
Schack (baron de), IV, 357.
Schérer (général), II, 68, 270; — III, 346; — VIII, 443.
Schimmelpenning (de), III, 52.
Schimmelpenning (Mme de), III, 52.
Schouvaloff (général), X, 213, 266, 443, 493, 514.
Schouvaloff (Mme la générale), IV, 282.
Schlegel, V, 53, 54.
Schluderanes, III, 122.
Schultz (architecte), IX, 572 à 574.
Scio (Mme), chant, I, 333.
Schwartzenberg (prince de), VIII, 84, 106, 109, 477; — IX, 335, 540; — X, 5, 7, 69, 267, 298, 300 à 303, 310, 356, 359, 411, 415, 505 à 507.
Schwartzenberg (princesse de), VIII, 110.
Sébastiani (maréchal), IV, 430; — V, 42, 98; — VI, 78, 476; — VIII, 5, 249, 252; — IX, 216, 569.
Sébastiani (Mme la maréchale), VII, 278, 279.
Séguier, VI, 405, 406.
Séguin, IV, 16.
Ségur (maréchal de), X, 366, 367.
Ségur (Joseph-Alexandre de), III, 420.
Ségur (Louis-Philippe de), cérémonies, III, 420, 421; — VI, 451; — VII, 173, 495 à 499; — X, 223 à 226, 365 à 367.
Ségur (Philippe-Paul de), VI, 474, 475; — IX, 61, 107; — X, 365 à 367.
Ségur (Mme Philippe-Paul de), VI, 474, 475.
Ségur (Marie de). Voir : *Mme de Bonneval.*
Ségur (Octave de), X, 367.
Ségur (Mme Octave de), VI, 472.
Sélim III, VI, 329; — VII, 278; — X, 72.
Sellon (comte de), VIII, 545; — IX, 492.
Sémélé (colonel), VI, 266.
Sémonville (de), II, 130, 131; — VIII, 202, 545; — IX, 266; — X, 73, 80, 90, 93 à 97, 173, 174.
Sémonville (Mme de), II, 131; — VIII, 545; — IX, 266.
Sénarmont (général de), VI, 374.
Septeuil (Achille de), VI, 23, 32, 416; — VII, 545; — VIII, 235, 241.
Sera (diplom.), VI, 471.
Séran (duchesse de), V, 105; — X, 474, 517, 518.
Sermet (Sophie de). Voir : *Mme de Chéragny.*
Sérurier (maréchal), IX, 303, 307; — X, 226, 291.
Sérurier (Consul), père, V, 309, 351 à 353.

Servare, IX, 64, 65, 68.
Seymour (miss), IV, 352.
Sèze (de), VI, 37 ; — X, 78.
Shée (préfet), IV, 509.
Shepping, VII, 308.
Shéridan, IV, 289, 299, 300.
Sicard (abbé), IV, 370.
Sidmouth (lord), V, 534.
Sieyès, I, 288, 289 ; — II, 89 à 94, 136, 141, 288, 307 ; — III, 346 ; — V, 60 ; — VIII, 518 ; — IX, 232, 233, 422, 423,
Silveira (de), VIII, 151.
Siméon, V, 134, 135 ; — VI, 453.
Simmers (Ét. maj. Berthier), VII, 339.
Simon (évêque), X, 572.
Simon (cuisinier), VIII, 172.
Siniavin (amiral), VII, 343, 344, 348 à 352, 432 ; — VIII, 7, 8.
Soccoro (marquis de). Voir : *Solano*.
Solano del Soccoro (marquis de), VII, 114, 247, 254.
Solié (théâtre), III, 373.
Solignac (général), VII, 572 ; — VIII, 27, 28, 156.
Songis (général), IX, 306.
Sopranzi (officier), VI, 181, 182 ; — VIII, 235.
Sottin, X, 278, 279.
Soufflot (Mme), X, 436.
Soubranié, II, 229, 231, 251, 257, 258 ; — II, 141.
Soucy (de), aide de camp, VII, 398.
Souham (général), X, 295, 310 à 313, 319.
Soulès (général), X, 291.
Souliac, X, 216 à 219,
Soulier, IX, 70, 77, 78.
Soult (maréchal), I, 443 ; — II, 31, 67, 84, 85, 165 ; — IV, 162, 486, 561 ; — V, 3, 31, 487 à 493 ; — VI, 180, 187, 413, 547 à 549 ; — VII, 272, 405, 429, 430, 434, 435, 466 à 469 ; — VIII, 134, 243 à 266 à 268, 292 ; — IX, 259, 288, 326 à 329, 533 ; — X, 5, 70, 546, 578, 596.
Soult (Mme la maréchale), V, 131 ; — VI, 9, 11, 549, 550 ; — IX, 327 à 329.
Souwaroff, II, 69, 74, 83 à 86, 165, 270 ; — III, 347, 348.
Souza (Alexandre de), III, 161 à 169.
Souza (Pierre de). Voir : *Marquis de Palmella*.
Souza (Robert de), VII, 283.
Souza (Rodrigue de), VI, 561 ; — VII, 6, 8.
Spada (cardinal), X, 486.
Sparre (comtesse de), V, 430, 434 ; — IX, 274.
Spencer Smith (dipl.), IX, 3, 8, 14, 47.
Spencer Smith (Mme), IX, 1 à 57.
Spencer Smith (Édouard), IX, 13, 56.
Spencer Smith (Sydney), IX, 13, 56.
Spiaux (baron de), X, 96 à 99.
Spina (cardinal), IV, 219 à 222.
Spontini, VI, 288.
Sprengporten (de), IV, 2 à 9, 12, 14, 17.
Staabs (Frédéric), IX, 248.
Stadion (de), V, 470 ; — VII, 375 ; — IX, 55, 320, 338, 450 ; — X, 133, 170.
Stael (baron de), IV, 57, 61, 62.
Stael (baronne de), I, 125, 126, 132 ; — IV, 13, 61 ; — V, 4 ; à 56 ; — VI, 88, 354, 524, 5259 — VII, 180, 418 ; — VIII, 555 ; — IX, 57, 518 ; — X, 101 à 120, 279, 478, 479.
Stael (Auguste de), VIII, 547 ; — X, 127.
Stakelberg (de), IX, 336 à 338.

SVININE (de), IX, 475, 538.
SYDNEY SMITH, II, 14 à 17.
STEELS (marin anglais), II, 13, 14 ; — IV, 294.
STEIBELT (composit.), III, 90, 92 ; — X, 228.
STÉLANDAIS, I, 101.
STEPHANOPOLI (Dino), I, 335 à 338, 425, 427 ; — IX, 151.
STEPHANOPOLI (Mlle). Voir : *Mme de Saint-Aurore.*
STEWART (général), X, 133.
STEYER (baron de), I, 456, 457.
STRANKFORD (lord), V, 139, 389 ; — VII, 7.
STRASSOLDO (comtesse de), IX, 13, 45, 56.
STRENA-SACCHI (Mme), théâtre, III, 374.
STROGONOFF (baron de), V, 415 ; — VIII, 7, 8.
STROGONOFF (baronne de). Voir : *Mme d'Éga.*
STROGONOFF (Élisabeth de). Voir : *Mme Demidoff.*
STUART (lady), VII, 528.
SUARD, II, 442 ; — IV, 41.
SUCHET (maréchal), II, 75 à 79, 165, 172 ; — III, 352, 353 ; — — IV, 135 à 143, 157, 459 ; — V, 39, 40, 79, 491 ; — VI, 275 ; — VII, 456, 464, 465 ; — VIII, 25 à 30, 204, 255, 260, 332, 423 à 427, 430 à 433, 436, 479 ; — IX, 259, 326, 328, 546, 547, 569 ; — X, 70, 238.
SUCHET (Mme la maréchale), V, 112.
SUCHET (Gabriel), I, 384 ; — II, 75 à 79 ; — III, 362 ; — IV, 135 à 143, 459 ; — V, 71 ; — VI, 48 ; — VIII, 25 à 27.
SUCY (com. ordon.), II, 65, 249, 250.
SULKOWSKY, IV, 29.
SUSSY (comtesse de), IX, 223.
STAMMATY, VII, 518.
STANISLAS (Auguste), X, 71. III, 221 ; — IV, 295, 395, 496 ; — IX, 1. 8, 11, 12,
SYKES (meubles), II, 281, 294.

T

TABOUDA (Giles-Philippe de), VII, 254.
TACHARD (Gabriel), I, 263, 266.
TAILLEFER (Mlle de). Voir : *Mme de Cazeaux.*
TALHOUET (comtesse de), IX, 83 à 87.
TALLEYRAND (de), I, 391, 432 ; — II, 127, 372 ; — III, 7, 8, 11, 13, 25, 26, 428 ; — IV, 36, 193, 194, 220 à 224, 490 ; — V, 101, 133, 137, 138, 150, 184, 197 à 200, 243, 252, 473, 717 ; — VI, 87, 88, 287, 468, 499, 500, 503, 526 ; — VII, 73, 111, 112, 180, 181, 436 ; — VIII, 58, 90, 397, 427, 516 à 518 ; — IX, 64, 162, 231, 252, 338, 468 ; — X, 62, 75, 117, 126 à 131, 205, 229 à 247, 252 à 260, 270, 274 à 282, 284 à 296, 298 à 302, 308, 313, 333 à 335, 347, 353, 394, 405, 409, 410, 411, 415, 439, 494, 508, 509, 547.
TALLEYRAND (Mme de), V, 183 ; — VII, 181, 193, 499.
TALLIEN, I, 228 ; — III, 227 ; — V, 282 à 286 ; — IX, 230.
TALLIEN (Mme), I, 273, 366, 367 ; — II, 47 à 52, 60, 236 ; — X, 209.
TALMA, II, 351, 532 à 537, 544, 545 ; — III, 63, 369, 447 ; — IV, 171 à 185 ; — V, 54, 110 ; — VI, 141 ; — VII, 56 à 61, 291, 370 ; — VIII, 119, 234, 239, 503 à 522.

TALMA (Mme), Petit Vanhove, III, 369, 370 ; — IV, 174, 177, 182 ; — X, 188, 189.
TALMA (dentiste), VI, 142 à 149.
TALON, VIII, 71 ; — X, 253 à 255.
TALON (officier), VIII, 75 ; — X, 253, 254.
TALON (Mlle). Voir : *Mme du Cayla.*
TAMERLAN, IX, 355.
TARGET, VI, 38.
TASCHER (de), Sénat, X, 291.
TASCHER (de), aide de camp de Junot, VII, 31.
TASCHER (Mme de), née de Leyen, VII, 31.
TAUENZIEN (général), VI, 184.
TAUPIN (général), VIII, 157.
TAVIEL (général), VI, 546 ; — VII, 336.
TAYLOR (colonel), VII, 347, 348.
TERMES (comte de), V, 361.
TETTENBORN (général), VIII, 111.
TEXIER (Olivier), X, 214.
THARREAU (général), IX, 215.
THÉNARD (Mme), actrice, III, 451.
THIARS (comte de), I, 94, 102.
THIBAUDEAU, I, 190, 198, 213, 235 ; — II, 40, 270 ; — III, 21, 120 ; — IV, 282 à 284, 416 ; — VI, 269 ; — VII, 397.
THIBAUDEAU (Mme), VII, 397.
THIÉBAULT (général), VI, 533, 535, 546, 551, 556, 562 à 564, — VII, 19, 26, 336, 340, 343, 353, 426 à 435, 573 à 577 ; — VIII, 147, 194, 198, 199, 206 à 211, 217, 222, 223, 229, 230, 239 ; — IX, 576.
THIÉBAULT (Mme la générale), VII, 285.
THIÉMÉ, IV, 38, 39, 331 ; — VIII, 525 à 527.
THIRION (tapissier), I, 141 à 144.
THOMIÈRES (général), VII, 339, 340 ; — VIII, 137, 179, 200, 315 ; — IX, 470, 473.
THOMIÈRES (Mme la générale), V, 324 ; — VII, 285 ; — VIII, 137, 138, 167, 169, 178, 189, 199, 200, 302 à 309, 315, 319, 341 ; — IX, 470 à 474, 491, 495, 498, 499, 511, 520 ; — X, 526.
THONNELIER (payeur), VII, 26.
THORNTON, X, 479.
THOUIN, I, 214, 215.
THUGUT (baron de), X, 90.
TIERCELIN (acteur), III, 379 ; — IV, 178 à 182 ; — VII, 507.
TILLEAU, IX, 355.
TILLY (diplom.), I, 183.
TOLSTOE (général), VII, 308, 323, 371 ; — X, 6.
TOPINO-LEBRUN, II, 338 ; — III, 84.
TORCY (de), IX, 146.
TORLONIA, VII, 518, 531.
TORMASON, VIII, 484.
TORRE FRESNO (comte de), VII, 272.
TOURNON (de), IX, 88, 89.
TOURTON, X, 264 à 270, 297, 409 à 415.
TOUSSAINT LOUVERTURE, IV, 250, 251, 259 à 261 ; — VIII, 274.
TRACY (de). Voir : *Destutt.*
TRAVOT (général), VI, 555 ; — VII, 336, 340, 341.
TREACY (John), II, 18.
TREILHARD, II, 143.
TREILHARD (général), VIII, 49, 75.
TRÉNIS (de), I, 365, 368 ; — II, 22, 207, 208 ; — III, 3 à 13.
TRICARD (notaire), II, 339, 340.
TRONCHET, III, 250 ; — VI, 37 à 39.
TROBRILLANT (de), VIII, 105.
TROUDE (officier de marine), IV, 68.
TROUSSET (com. ordon.), VII, 26.
TROUSSET (Mme), VII, 285, 286.
TRUCHERS (baron de), X, 443, 493, 494, 514.
TRUMP (Francis), II, 18.

TRUXILLO (Pedro), VII, 272.
TUDO (Mme), V, 265, 266; — VII, 123.
TURGOT, IV, 282.

U

URQUIJO, VII, 276.
UTURBIE (d'), V, 363, 364.

V

VAINES (Mme de), III, 134.
VALAZÉ, I, 186; — III, 155, 343.
VALAZÉ (général), VIII, 30 à 33. 66 à 69, 79.
VALENÇA (marquis de), VII, 397; — VIII, 105, 216 à 219; — IX, 253.
VALENCE (général), IX, 188, 191, 216, 296 à 298; — X, 291.
VALENCE (Mme la générale), X, 447.
VALEJO (Pascal), VII, 138.
VALLORIA (comtesse de), VIII, 46.
VAN BERCHEM. Voir : *Billy*.
VANDAMME (général), III, 97, 198 à 202, 348; — VI, 208, 209, 252, 253; — IX, 386, 546, 548, 549.
VANDEDEN (Sénat), X, 291.
VANDELLI (Dominique), VII, 33.
VANDEPOLL, X, 291.
VAN DER BERG, VIII, 447.
VANHOVE (acteur), III, 369.
VAUBADON (marquis de), IX, 369 à 382.
VAUBLANC (de). Voir : *Viennot*.
VAUBOIS (général), X, 291.
VAUDÉ (Mme de), IX, 268 à 271; — X, 543.
VAUDEUIL (de), V, 223, 282.
VAUDEUIL (Mme de), V, 223, 282.
VAUDRÉMONT (prince de), I, 452, 457.
VAUDRÉMONT (princesse de), VII, 296, 393.
VAUQUELIN, IV, 113.
VAUX (général), II, 251.
VAYOS (comte de), VII, 15.
VEDEL (général), VII, 276, 277, 366.
VENEGAS, VIII, 332 à 334.
VÉRAC (de), III, 29.
VERDIER (général), I, 309; — IV, 447, 450.
VERDIER (Mme la générale), IV, 447, 450.
VERDIÈRES (général), père, IV, 520.
VERDIÈRES (général Aug.), fils, IV, 250.
VERGENNES (Mme de), V, 405.
VERGNIAUD, III, 155, 343.
VERRIER (Mme), chant, VIII, 523.
VERRIER VI, 200 à 203.
VERTPRÉ (acteur), III, 379.
VÉRY, I, 448.
VESTRIS, I, 63; — IV, 354; — X, 98.
VESTRIS (Mme), actrice, III, 449.
VEYCER, III, 79 à 81.
VIAL (général), III, 224, 225; — X, 324.
VICTOIRE (Mme), I, 104; — III, 241 à 251.
VICTOR (maréchal), III, 178; — IV, 373, 374; — VIII, 37, 245, 252, 267, 483; — IX, 110, 386; — X, 70.
VICTOR (Amédée), X, 71.
VIEGAS, VII, 120.
VIENNOT DE VAUBLANC, VII, 266.
VIERVEIN (off. gendarm.), I, 180; — II, 301.
VIGAROUX (médecin), III, 89.
VIGOGNE, III, 327.
VIGLIANIS (dessin), II, 210, 211. 215.
VILAVITZ (Balthazard), II, 18.
VILLACAMPO (marquis de), VII, 577; — VIII, 206.

Villafla (comte de), V, 363, 364.
Villareijo (comte de), VII, 140.
Villant, X, 353.
Villaret-Joyeuse, IV, 248.
Villaverde (de), VII, 3 à 5; — IX, 253.
Villemanzy (de), II, 36, 37, 201, 374; — III, 33.
Villeneuve (amiral), V, 463 à 465, 482 à 485.
Villeneuve (René de), VI, 359 à 363.
Villeneuve (Mme René de), VI, 359; — VII, 535, 536.
Villeneuve (Aglaé de). Voir : *Mme la générale Levavasseur.*
Ville-sur-Arse (de), VIII, 218.
Villetard (Sénat), X, 291.
Villiers (général de), X, 563.
Villoutreys (de), VI, 476; — VII, 366.
Villuena (marquise douairière de), VII, 576.
Vimar (Sénat), X, 291.
Vincent X, 494 à 496.
Vincent (police), IX, 360.
Vincent (artillerie), VII, 26.
Vioménil (de), neveu du maréchal, VII, 341, 368.
Virieu (Mme de), II, 111.
Viry (Mme de), VI, 350, 362.
Visconti (marquis de), VII, 456, 457.
Visconti (marquise de), II, 59 à 63, 199, 273 à 276, 383; — III, 273; — IV, 78, 79, 103; — VI, 253; — VII, 456.
Vitrolles (baron de), X, 439.
Vogt (baron de), V, 54.
Volhfargt, VI, 331, 332.
Volinsky, X, 347, 361, 363, 364.
Volney (Sénat), X, 291.
Volney (Mlle), actrice, III, 449, 450; — X, 189.
Vrigny (de), colonel, VI, 379 à 381.

W

Walbourg-Truchen. Voir : *Truchen.*
Walewska (Marie), VII, 193.
Walpole (Horace), IX, 336, 338.
Walther (général), V, 487.
Warren, VII, 523 à 525.
Wellington, V, 455; — VI, 391, 551; — VII, 344 à 348, 357, 365, 431; — VIII, 19, 83, 128, 133, 138, 151, 152, 158 à 165, 209, 218, 221 à 223, 244, 245, 249, 255, 260 à 266, 268, 292, 298, 300, 333, 336, 438, 479, 551; — IX, 502, 530; — X, 5, 69, 70, 418, 478, 525 à 528.
Werner (poète), V, 55.
West (Alexandre), II, 18.
Western, I, 139.
Wildermetz (de), X, 170, 171.
Willaume (payeur), II, 38.
Wilmot (mistress), IV, 494.
Wimpfen (général), II, 59.
Windhom, IV, 164, 358.
Winkelmann, IV, 409.
Wintzingerode VI, 479; — X, 213.
Withworth (chevalier), III, 436, 437; — IV, 17, 163, 352, 353, 487, 488, 494.
Withworth (lady), duchesse Dorsit, IV, 352, 353.
Wittgenstein, IX, 186, 402.
Wouillemont (général), VII, 406.
Wrède (de), IX, 549; — X, 2 à 3.
Wurmser, III, 436; — V, 497.
Wurtemberg (Frédéric de), III, 311, 312; — VI, 184; 468; — VII, 481, 500.
Wurtzbourg (grand duc de), VII, 535.

X

Xraxarane, II, 192; — IV, 168, 169.

Y

Yarmouth (marquis d'Hertfurd), IV, 360 à 362.
York (duc d'), II, 310; — III, 347, 348, 367; — IV, 1; — X, 476.
York (général), IX, 288, 310; — X, 213.
Ypsilanti (médecin), I, 262.
Yvan (médecin), I, 448; — IX, 101, 102.

Z

Zach, I, 172.
Zamoïska (Mme), IV, 350, 351.
Zayas (Joseph de), VII, 250.
Zayonchek (général), VI, 57.
Zayonchek (Mme la générale), VI, 57, 58, 425 à 427, 504, 506, 527.
Zaza, VI, 200, 203.

Paris. — Imp. Paul DUPONT (Thouzellier, Dr). (Cl). 6.1.1911.





